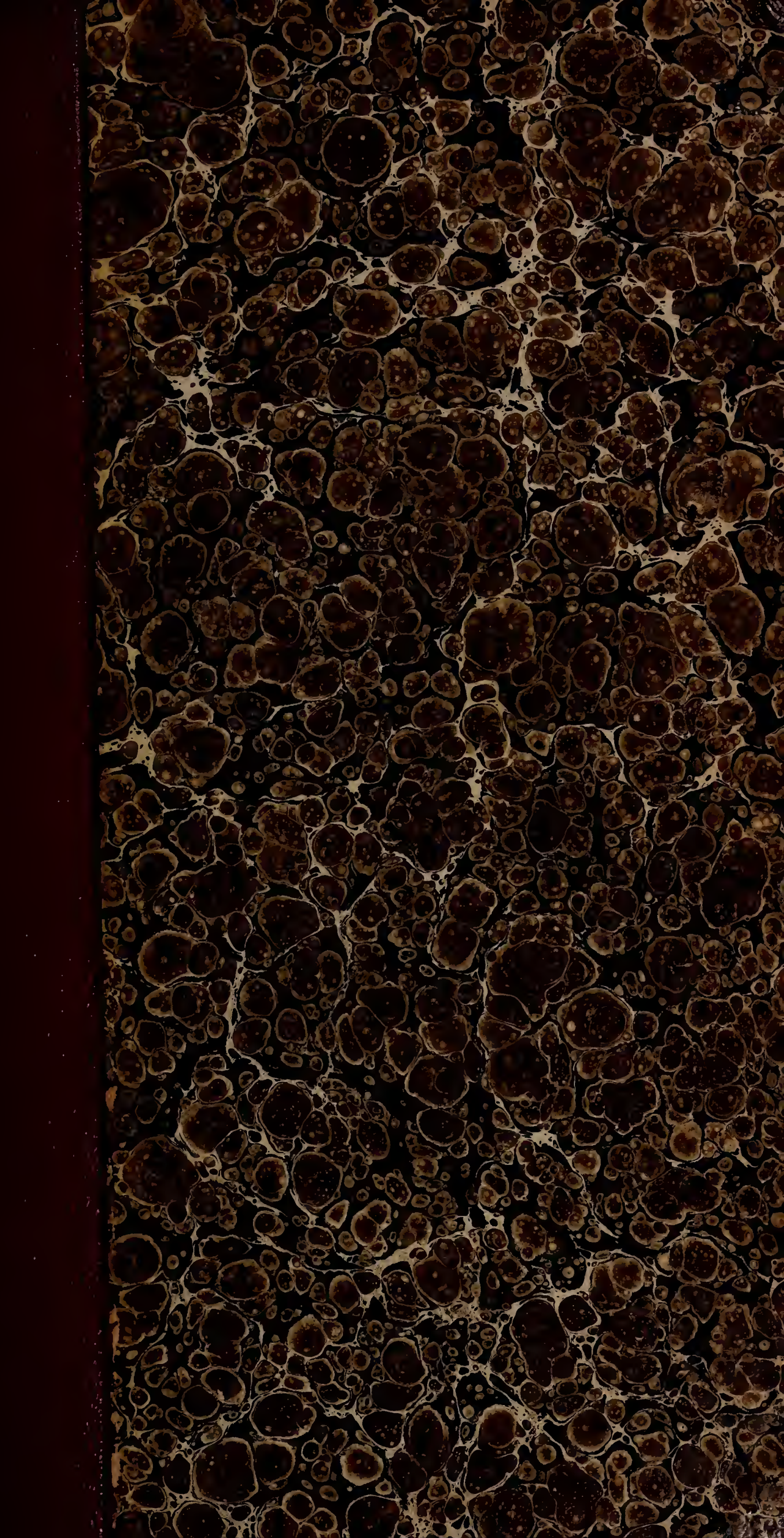
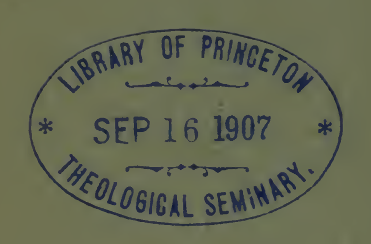



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.



JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Imprimerie et Lithographie de Mme Smith, rue Fontaine-au-Roi, 18.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES,

Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE.



PARIS.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

A LA LIBRAIRIE PROTESTANTE,

RUE TRONCHET, 2.

1849

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous appelons tout particulièrement l'attention des amis de la Société des Missions de Paris, sur la correspondance qui suit. C'est la première réponse officielle aux lettres que le Comité a écrites en Afrique pour faire connaître aux missionnaires français l'état de l'Europe et la situation politique, sociale et financière de la France, depuis la révolution de février 1848.

Extrait d'une lettre de la Conférence des Missionnaires.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Béerséba, le 25 septembre 1848.

Messieurs et très-honorés Frères;

Sur votre invitation spéciale, les missionnaires français se sont réunis en conférence extraordinaire à Béerséba, le 22 du courant. Tous les ouvriers de la mission du Calédon, à l'exception de M. Keck, que des circonstances particulières ont retenu chez lui, étaient présents à ces réunions. Elles se sont ouvertes par une prière prononcée par M. Rolland. Ensuite, nous avons lu vos dernières lettres, aussi touchantes par l'esprit paternel qui y règne, qu'elles sont affligeantes par leur contenu. Nous prions ardemment le Seigneur de venir à votre aide, d'encourager vos âmes, de bénir vos desseins, de se souvenir, dans son amour infini et toujours le

même de nos chères sociétés auxiliaires, de nos églises, de notre patrie, de nous-mêmes ; et surtout de l'œuvre qu'il nous a fait la grâce d'entreprendre pour Lui et en son nom sur cette terre lointaine. Nos cœurs débordent de soupirs et de vœux. L'état de l'Europe nous émeut au-delà de ce que nous pouvons dire. Cependant levons tous nos yeux en haut; crions à l'Eternel dans notre détresse, et son bras puissant nous délivrera.

Mais nous avons hâte d'arriver aux décisions de la conférence; les voici :

D'abord, elle trouve que nos épreuves actuelles justifient pleinement l'abandon des nouveaux établissements de Cana, d'Hébron et d'Hermon, tout en se flattant néanmoins de l'espoir que nous ne tarderons pas à pouvoir revenir sur cette détermination si fâcheuse en elle-même.

La conférence décide aussi d'ajourner indéfiniment la réalisation de tous les plans relatifs à l'école normale de Carmel. Toutefois, considérant que nos frères Lemue et Lauga sont utilement employés dans cette localité où il se présente à eux, soit au dedans, soit au dehors, une œuvre spirituelle à faire, et que leur présence y est indispensable pour prévenir la perte des fonds déjà dépensés, nos collègues pourront y rester jusqu'à ce que l'avenir de la société se révèle avec plus de clarté, et que la volonté du comité soit définitivement manifestée. Au reste, nous arrêtons, dès ce jour, les travaux matériels entrepris dans cet établissement, et ils ne seront repris que sur de nouveaux ordres de votre part.

Nous déplorons au-delà de tout ce que nous pourrions dire la pénurie financière où se trouve la société. Si l'état où nous sommes actuellement réduits venait à se prolonger, il aurait pour résultat d'affamer nos jeunes familles ; car, comme vous le savez, la Société des Missions de Londres nous a depuis quelque temps déjà enjoint de ne plus émettre de traites sur elle, et au moment où ces communications imprévues sont

venues nous surprendre, la plupart d'entre nous étaient sans provisions, avec des dettes et des domestiques à payer.

Mais nous aimons mieux espérer. La société ne saurait tarder à venir à notre secours ; et, d'un autre côté, les chrétiens de la colonie pourront prendre en considération et nos circonstances et celles de notre patrie. Puis le Seigneur surtout aura compassion de ses enfants, et les soulagera après les avoir affligés. Une fois l'orage passé, nous espérons que le comité prendra des mesures efficaces pour assurer la marche de la mission. Personne n'avait prévu, ni peut-être n'aurait pu prévoir les événements de février. Sous ce rapport, nous n'avons, les uns comme les autres, qu'à nous soumettre, et qu'à adorer en silence les voies mystérieuses du Tout-Puissant. Cependant, nous tenons à consigner ici deux choses. C'est qu'à en juger de loin, il nous semble à tous impossible que les églises, qui nous ont donné le jour, et nous ont délégués auprès des païens, nous abandonnent jamais, pas plus qu'il ne se peut qu'elles abandonnent l'œuvre qu'elles ont commencée par notre faible moyen, œuvre que, sans doute, elles consolideront et agrandiront au contraire, dès que le paroxysme de leurs épreuves actuelles aura passé. C'est en partant de ce point de vue, que nous limitons au moment présent la portée de cette phrase de l'une de vos lettres, où vous nous dites, Messieurs et chers directeurs : « Recherchez sans délai les moyens non seulement de diminuer les dépenses de la mission, mais encore *de la rendre de plus en plus indépendante de la mère-patrie.* »

Nous ne pensons pas, en effet, que cela puisse être une allusion au système des congrégationalistes, d'après lequel les églises sont tenues d'entretenir chacune son pasteur. Les nôtres sont encore à naître, ou ne sont nées que d'hier. Les plus fortes sont pauvres et étrangères encore à nos mœurs religieuses de dons et de souscriptions régulières. Sans doute, elles commencent à se piquer un peu d'émulation sous ce

rapport, et à faire quelque chose quand on leur propose un but spécial; c'est un acheminement bien lent encore vers le mieux. Mais ce mieux ne pourra jamais produire que l'établissement au milieu d'elles de sociétés *auxiliaires* de missions. Il n'en pourrait être autrement que si les lois, les mœurs et l'athmosphère où nous vivons étaient autre chose que ce qu'elles sont, c'est-à-dire entièrement païennes; que si le peuple était civilisé, et que si l'argent avait ici un cours régulier. Cela est tellement vrai que, si l'on fait exception de la colonie, les nombreux missionnaires appartenant aux églises congrégationalistes d'Angleterre, et établis au sud de l'Afrique, n'obtiennent de leurs troupeaux que de faibles subsides, qu'ils reversent dans la caisse de leurs sociétés respectives.

Quant à nous rendre indépendants au moyen de l'agriculture, des troupeaux ou du commerce, nous ne le pouvons pas. Comment y penser? les fonds nous manquent pour commencer, et ils nous manqueront toujours. D'ailleurs, tant de soucis nous accablent, que nous succomberions bientôt à la tâche s'il nous fallait à la fois songer à la conversion de nos tribus et à l'entretien de nos familles. Nous prévoyons bien que, dans un avenir plus ou moins éloigné, il pourra s'opérer quelque modification dans la direction de notre œuvre; que les pasteurs de nos églises seront probablement appelés à y prendre plus de part; mais, en tout cas, qu'on ne se fasse pas illusion sur nos sentiments, nos vues, notre position; il nous serait impossible de nous rendre indépendants de la mère-patrie, sans compromettre la mission.

La dernière feuille du livre des *Actes* (en langue sessouto) est sous presse; quand elle sera tirée, l'impression du Nouveau-Testament restera suspendue.

La conférence va, sans délai, députer un de ses membres, M. Casalis, auprès des églises réformées hollandaises du Cap, et d'une manière plus générale auprès de tous les amis de notre œuvre dans la colonie, dans le but de la leur mieux

faire connaître, de les intéresser davantage en sa faveur, de resserrer avec eux les liens de la fraternité chrétienne, et enfin de recueillir des dons.

Il sera remis à M. Casalis pour MM. les pasteurs des églises réformées hollandaises de Cap, une lettre qui lui servira d'introduction auprès d'eux, et leur recommandera l'objet de sa mission.

Une seconde lettre, écrite sans retard à MM. les docteurs Philip, Adamson et au révérend M. Abraham Faure de la ville du Cap, fera un appel à leur charité chrétienne.

Une troisième lettre, adressée au gouverneur de la colonie, lui exposera notre situation, notre pénurie, et cherchera à l'intéresser en notre faveur.

Enfin une dernière lettre, écrite aux sociétés auxiliaires et aux amis de notre œuvre en France et en Suisse, renfermera un appel à leur charité, fait au nom de la conférence par l'intermédiaire du comité-directeur, qui n'aura pas, nous l'espérons, d'objection à faire contre cette démarche de notre part.

La conférence appelle M. Schrumpf à Béerséba, M. Cochet à Béthesda, en remplacement du missionnaire partant, M. Keck, à Mékuatling, et M. Dyke à Thaba-Bossiou.

M. Gosselin prêtera temporairement ses secours à M. Rolland pour l'aider à construire un toit sur la moitié du nouveau presbytère de Béerséba. Ce travail sera commencé immédiatement, et ne devra pas coûter à la société au-delà de trente livres sterling.

M. Schrumpf demande qu'il lui soit accordé quinze jours de réflexion avant d'accepter la décision de la conférence qui l'appelle à Béerséba.

Dans le cas où la réponse de M. Schrumpf serait négative, M. Keck sera appelé à Béerséba, et M. Cochet à Mékuatling. La conférence désire que ces déplacements s'opèrent dans le plus bref délai possible.

Agréez, messieurs et très-honorés frères, l'assurance de notre sincère affection en Jésus-Christ.

(*Suivent les signatures qu'on retrouvera plus loin, au bas de l'appel*).

Aux chrétiens des Eglises protestantes de la France et de la Suisse et à tous les amis de la Société des Missions Evangéliques de Paris, chez les peuples non chrétiens.

Chers et bien-aimés frères en la foi,

Des événements d'une haute gravité s'accomplissent en ce moment au sein de notre chère patrie : La main du Seigneur est levée sur les nations ; à son ordre l'édifice antique s'est écroulé avec fracas, et le bruit en a retenti jusqu'à nous sur un autre hémisphère. Avec quelle anxiété nos regards se tournent vers cette belle France qui nous a vus naître, vers nos pères et nos mères blanchis par les années, vers nos frères et nos sœurs à côté desquels nous avons grandi, vers tous nos amis et vers nos bienfaiteurs. Ces précieux objets de notre affection sont toujours présents à notre esprit, et nos plus ferventes prières montent chaque jour devant le trône du Seigneur, lui demandant qu'il fasse luire sur eux des jours de délivrance, de paix et de grâce.

Mais de tous ces objets animés, il n'en est aucun sur lequel nos pensées se reportent avec plus d'inquiétude que sur les Eglises de notre chère patrie. Nous n'ignorons pas que leur frêle nacelle est battue par les vagues de l'affliction, que des écueils de plus d'une espèce l'environnent à cette époque de rénovation, et qu'il ne lui faut rien moins pour la conduire à bon port que la présence et la direction du chef invisible de l'Eglise. La diminution toujours croissante des ressources pécuniaires, les graves embarras où se trouvent des sociétés

naguère si bénies, en un mot la crise extraordinaire par où l'Eglise est appelée à passer, sont des sujets qui nous affligent profondément. Toutefois si l'épreuve est amère, le fruit n'en sera-t-il point doux? Et si la fournaise est ardente, l'Eglise du Seigneur, comme les trois jeunes Hébreux d'autrefois, n'en sortira-t-elle point purifiée et sanctifiée dans la même proportion? Nous osons l'espérer. Dieu qui préside à la destinée des peuples, saura encore tirer le bien du mal et faire concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Nous adorons ses voies mystérieuses, nous confessons que ses jugements sont justes et équitables, et nous attendons avec soumission, mais avec confiance, l'issue d'une lutte aussi grande qu'elle était inattendue.

Une pensée bien propre à nourrir en nous de douces espérances, c'est la réapparition des synodes nationaux qui nous reportent aux jours florissants de nos chères Eglises. Elles avaient sans doute besoin de ces solennelles convocations pour retremper leur foi, leur zèle et leur charité. Ces réunions chrétiennes formeront, nous osons l'espérer aussi, un lien puissant entre les membres d'un même corps, et de cette union resserrée naîtront la prospérité de l'Eglise et le succès des œuvres pieuses entreprises par elle.

Quant à nous, éloignés de corps mais présents en esprit, nous nous unissons à tous ceux qui, aimant le Seigneur Jésus d'un cœur pur, soupirent ardemment après l'avancement de son règne, pour lui demander avec eux que son Eglise soit de plus en plus édifiée et affermie sur le bon fondement de la vérité, et qu'elle continue à étendre ses courtines parmi les nations païennes. Nous espérons que, tout en s'occupant de la réorganisation et des intérêts de l'Eglise-mère, les délégués qui la représenteront au synode national, n'oublieront pas ceux de vos fils en la foi, qui sont venus arborer la Croix au milieu des peuples barbares; et que, plus heureux que l'illustre Coligny, ils verront encore l'Eglise de France étendre ses rameaux parmi les nations et les tribus de l'Afrique,

et venir, toujours plus nombreuses, chercher un asile sous ses branches.

Chers et bien-aimés co-religionnaires, nous nous rappellerons toujours avec gratitude les efforts que vous avez faits pour nous mettre en état d'apporter la bonne nouvelle aux peuples qui jadis étaient assis dans l'ombre de la vallée de la mort. Nous ne murmurons pas de souffrir avec vous sous le poids des afflictions présentes ; mais ce qui nous effraierait ce serait de séparer notre cause de la vôtre, de voir languir et se dessécher, comme un rameau détaché du tronc, ces chères Eglises que nous avons ici plantées avec votre assistance.

Nous voudrions pouvoir vous dire que nos troupeaux sont capables d'entretenir leurs pasteurs, et que la Mission est parvenue à ce période où elle pourra se passer du secours des fidèles; mais telle n'est pas en réalité notre situation. Vos missionnaires, frères bien-aimés, ne pourront ni subsister, ni continuer à exercer leur ministère au milieu des païens, du moment où les Eglises de la mère-patrie cesseront de leur tendre une main secourable. Ils ont, il est vrai, formé des établissements, élevé des temples, bâti des écoles, mais tous leurs travaux ont eu pour but spécial, non leur bien-être personnel, mais celui des indigènes. Libres de soucis, ils ont pu concentrer toute leur énergie dans les devoirs de leur sainte vocation. La conversion des âmes, la prédication, la direction des écoles, l'instruction des cathécumènes, les voyages d'évangélisation, la traduction des saintes Ecritures, les travaux matériels, tels ont été tour à tour les objets de leur activité. Comptant sur la libéralité chrétienne de leurs frères, ils ne se sont point mis en peine de se créer une situation indépendante. L'Evangile n'a-t-il pas dit que *nul soldat qui va à la guerre ne s'embarrasse des affaires de cette vie, afin de plaire à celui qui l'a enrôlé*, et n'avons-nous pas en effet été enrôlés pour porter l'Evangile aux gentils? Il en est résulté, et, grâce au Seigneur, vos missionnaires n'ont

pas lieu de s'en repentir, que leurs intérêts personnels ont été dédaignés, qu'ils ont, à l'heure qu'il est, des familles à entretenir, de nombreux besoins à satisfaire et qu'ils n'ont que bien peu, ou point de ressources pour un avenir qui n'est pas éloigné.

Or, quels sont les moyens dont vos ouvriers pourraient disposer pour parer aux détresses d'une pénurie imminente?

S'adresseront-ils à leurs troupeaux pour en obtenir des subsides? Plusieurs l'ont déjà fait par le passé, et non sans quelque résultat; dans plus d'une localité des souscriptions considérables ont été recueillies; les habitants ont été mis à réquisition pour des travaux publics, et ces secours, loin de les dédaigner, vos missionnaires se feront, plus que jamais, un devoir de les solliciter avec instance des hommes auxquels ils ont eu le bonheur de faire connaître le plus grand des trésors, persuadés qu'ils sont que quiconque appartient à Dieu, doit consacrer à Dieu sa personne et ses biens. Mais comment espérer que cette ressource puisse suffire? Les indigènes convertis ne sont pas encore au nombre de 2000, comment croire qu'ils subviendront aux besoins de 12 stations et de 17 missionnaires? Et leur générosité est la seule à laquelle nous puissions faire ici appel. La majorité des habitants encore païenne ne s'imposera pas des sacrifices pour la propagation de l'Evangile; ses dispositions auraient plutôt pour effet de nous en imposer de plus grands.

Vos missionnaires chercheront-ils à se créer des ressources pécuniaires par le travail de leurs mains, au détriment de l'œuvre spirituelle qu'ils ont à faire? Vous ne le permettrez pas. Vous vous rappellerez que plusieurs d'entre eux ont déjà passé plus de vingt années dans l'exercice de leurs fonctions; qu'ils y ont moissonné des joies pures, qu'ils ont eu le bonheur de voir de pauvres pêcheurs se convertir et embrasser, par la foi, le Sauveur du monde, et que renoncer à un ministère

à la fois si saint et si béni pour gagner du pain, serait à leurs yeux le plus grand des malheurs. Et quant aux autres plus jeunes, mais également éprouvés, qui se sont expatriés pour l'amour du Seigneur, et ont traversé les mers dans le but d'annoncer l'Evangile, se consoleraient-ils de renoncer d'entrée à cette douce espérance et de passer leurs jours dans l'exil, n'ayant que leurs bras pour soutien? Non, telles ne peuvent pas être vos intentions.

Chers et bien-aimés frères, ardemment désireux de prévenir la ruine qui menace une mission que le ciel a abondamment bénie, avant que vous n'ayez la douleur d'apprendre que vingt années de combats et de prières ont été dépensées inutilement, avant que ces âmes, éclairées des lumières de la foi, ne soient replongées dans les ténèbres du paganisme, avant que le démon n'ait réussi à écarter de cette belle œuvre les serviteurs du Christ qui la dirigeaient, avant qu'on ne dise : les Eglises de France n'ont plus de missions chez les païens; les révolutions antérieures avaient enlevé à l'Etat ses colonies, la révolution actuelle a enlevé à l'Eglise réformée ses missions; avant tout cela nous jetons un cri de surprise et d'alarme, et nous vous en supplions, au nom de celui qui nous a rachetés sur la croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement; conservez pour le grand jour des rénumérations cette couronne qui vous a été donnée, conservez à nos Eglises le précieux point de ralliement qu'elles ont trouvé jusqu'ici dans cette œuvre. Aussi longtemps que nous ne désespérerons pas du salut de la patrie, gardons-nous de lui ravir jusqu'au dernier sujet de joie qui lui reste dans ces régions lointaines. Que le salut des âmes soit précieux à vos yeux dans ces jours de souffrance, comme il l'a été dans des temps plus prospères. Aidez-nous du secours de vos prières; continuez à nous tendre la main d'association, afin que nos rangs ne soient pas brisés par cette attaque imprévue de l'ennemi de nos âmes. De notre côté,

nous prierons pour nos frères en la foi. Nous demanderons à Dieu, qui est notre haute retraite en tout temps, que l'affliction présente soit bientôt allégée, et plus que contrebalancée par le poids d'une gloire infiniment excellente. Tels sont, chers et bien-aimés frères, les vœux que forment, en présence du Seigneur,

Vos tout dévoués et très-affectionnés frères en la foi,

S. Rolland, *président*,

J. P. Pelissier,	F. Daumas,	Ch. Schrumpf,
J. Lauga,	J. Maitin,	C. Gosselin,
Th. Arbousset,	E. Casalis,	F. P. Lautré,
L. J. Cochet,	H. M. Dyke,	F. Maeder,

P. Lemue, *secrétaire*.

Béerséba, le 25 septembre 1848.

SÉMINAIRE DE CARMEL.

Lettre de M. Lemue, *sous la date du* 5 *octobre* 1848.

Messieurs et très honorés frères,

Les lettres dont vous nous avez honorés dernièrement nous révèlent l'intensité des épreuves de la Société, et votre sollicitude en faveur de ses ouvriers. Jusqu'à présent vous aviez vu la bénédiction d'en haut reposer sur les travaux que la Providence vous a appelés à diriger. D'année en année, la Mission s'est consolidée; elle a fondé des établissements prospères; elle a exercé son influence sur des milliers d'âmes, qui, sans elle, seraient encore sans Dieu et sans espérance au monde. Oh! combien vous devez souffrir de voir cette plante, naguère si vigoureuse, se faner et pencher la tête, comme si elle était prête à finir! Mais tout n'est pas perdu. Souvent nous avons vu les plaines de l'Afrique brûlées par un soleil ardent, et les moissons en apparence perdues; mais une pluie

abondante survenait à temps encore et faisait tout reverdir. A combien plus forte raison ne devons-nous pas attendre le secours du ciel pour une œuvre comme celle-ci? Si elle était des hommes, elle pourrait périr; mais puisqu'elle est de Dieu, il ne l'abandonnera pas, et vous aurez encore la joie de la voir fleurir et fructifier. Oui, nous vous annoncerons encore, par la grâce du Seigneur, que telles âmes ont été réveillées du sommeil de la mort; que telles autres ont trouvé la paix au pied de la croix de Jésus-Christ.

Dans leur dernière conférence tenue à Béerséba, vos missionnaires ont adopté toutes les mesures que vous leur aviez recommandées pour diminuer les dépenses de la Société. Les trois stations récemment fondées ont été supprimées, et l'institution de Carmel est ajournée. Cette résolution a été bien pénible pour plusieurs et en particulier pour nous, puisqu'elle suspend la réalisation de nos plus douces espérances. Cependant nous l'acceptons avec résignation, nous conformant à la volonté du Seigneur, et bien persuadés qu'une nécessité impérieuse pouvait seule vous dicter cette mesure. Déjà nous avions discontinué la construction de la maison destinée au directeur et aux élèves, et cela dès le moment où la circulaire de la Société de Londres nous informa de l'embarras financier où se trouvait la caisse des Missions. Cependant la maison était prête à recevoir son toit, et il en résulte que la maçonnerie reste exposée aux intempéries des saisons. Il n'y aurait pour l'y soustraire que des dépenses peu considérables à faire, et nous ne désespérons pas d'obtenir des secours qui nous mettront en état de l'achever.

Je prends, en conséquence, la liberté de vous soumettre humblement une requête : c'est qu'au lieu de renoncer absolument à l'école normale de Carmel, il nous soit permis d'y travailler et de faire à quelques amis de l'œuvre un appel particulier qui ne préjudiciera en rien aux recettes de la Société en France.

Quel avantage pourrait-il y avoir à renoncer tout à fait à cette institution ? Le seul que j'y puisse voir serait de vendre la ferme et les bâtiments pour contribuer à l'entretien des autres stations. Mais ce plan ne se réaliserait pas sans de grandes difficultés. Le gouvernement nous protége, parce qu'il connaît le but que nous nous proposons et parce qu'un établissement de ce genre en faveur des indigènes lui sourit. Mais qui sait les obstacles que nous pourrions rencontrer de ce côté-là, dès qu'il apprendrait que la ferme est en vente, surtout dans ce moment où l'on attend une commission qui doit fixer les limites des propriétaires dans le pays ? En tout cas, la somme que l'on pourrait en retirer ne servirait à soutenir les autres stations que pendant quelques mois tout au plus.

Et puis, un grand mal moral en pourrait résulter. Le gouvernement pourrait bien trouver mauvais qu'aussitôt après qu'il nous a garanti le droit de possession du terrain en vue du bien que nous voulons faire aux indigènes, nous nous prévalions de ce droit pour en employer les fonds à un autre usage. Les ennemis de l'œuvre, les fermiers et ces aventuriers avides qui cherchent, par tous les moyens imaginables, à s'approprier les terres des naturels, trouveraient dans ce procédé de nouvelles armes pour attaquer la pureté de nos intentions. Les natifs eux-mêmes pourraient nous reprocher de leur avoir fait de vaines promesses, et ne manqueraient pas de dire que ce que nous avons autrefois blâmé en eux, nous le faisons aujourd'hui nous-mêmes. Et que diraient partout les amis des missions en France et à l'étranger ? Nous avons déjà fait, pour cette œuvre spéciale, des appels à la charité chrétienne de plusieurs amis; comment, s'ils accueillent ces appels, remplirons-nous nos engagements envers eux ?

D'un autre côté, il y a des avantages très réels à conserver l'institution de Carmel. Elle est située dans le petit territoire de Béthulie et tend à protéger ce bel établissement contre de

futurs empiètements. Au besoin, et chaque fois qu'il nous en requiert, nous pouvons offrir nos faibles services au frère qui le dirige. Carmel lui-même a une Eglise composée de 22 membres et de 5 candidats, un auditoire de 60 personnes et une petite école journalière fréquentée déjà par 15 enfants. M. Rolland vient de plus de m'offrir l'annexe de Groenfley, trop éloignée de Béerséba et où se trouvent plusieurs petits villages indigènes, et si nous cherchons à augmenter notre population, il n'est pas douteux que nous n'y réussissions.

Enfin, s'il m'était permis de joindre des considérations personnelles aux raisons plus importantes que je viens d'indiquer, je dirais : qu'il y a à peine un an, nous avons quitté un établissement qui était le fruit de quinze années de labeurs, pour répondre à un appel que nous avons considéré et que nous considérons encore comme procédant du Seigneur; que le voyage, bien qu'entrepris aux dépens de la Société, nous a cependant été fort onéreux; que depuis lors nous avons vécu dans une habitation chétive, dont le séjour a nui à l'éducation de nos enfants; qu'au moment où la maison allait se trouver prête à nous recevoir, il faudrait y renoncer de nouveau, et que si nous étions obligés de quitter Carmel dans l'état de gêne où se trouve actuellement la Société, l'embarras de notre position en serait encore considérablement accru; il nous faudrait alors bâtir de nouvelles maisons pour nous mettre à l'abri; nous resterions presque sans ressources pour faire subsister nos familles et nous serions peut-être réduits à tomber à la charge de nos frères, qui sont eux-mêmes étroitement logés, et qui vont avoir désormais tant de peine à se procurer le nécessaire.

Que si cependant la Société sort triomphante, comme nous l'espérons bien, de ses épreuves actuelles, et que vous jugiez bon de renoncer définitivement à l'école normale pour m'adjoindre à notre cher frère de Béthulie, soyez convaincus, Messieurs et très honorés frères, que je m'estimerai très heureux

de seconder un ami dans l'intimité duquel j'ai vécu pendant tant d'années. Loin d'éprouver la moindre répugnance à cet arrangement, ce serait plutôt un bonheur pour nous. D'ailleurs le dialecte des Batlapis auquel nous sommes plus accoutumés, et les relations plus ou moins grandes qui existent entre cette population et celle du Nord, nous rendraient ce poste préférable à tout autre. Notre cher frère n'en pense cependant pas moins comme nous qu'il est désirable de pouvoir conserver Carmel.

Quoiqu'il arrive, nous mettons notre avenir entre les mains du Seigneur, en le priant de disposer de nous, ses pauvres serviteurs, selon les desseins de sa sagesse et de sa bonté. Puisse aussi ce grand Dieu vous consoler dans toutes vos tribulations et tourner encore un regard favorable vers la patrie déchirée et vers l'Eglise que tant de craintes affligent! Ce vœu, bien aimés directeurs, sera toujours celui de

Votre affectionné serviteur et frère en Christ.

P. Lemue.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU NORD.

(Premier Article.)

État des Missions au Groënland et au Labrador. — Les Indiens-Saulteaux. — Obstacles à l'Evangile. — Les Villages chrétiens. — Progrès de la Civilisation. — Vie religieuse. — Une Conversion. — Les Mères en deuil. — Un Patriarche indien.

C'est une œuvre véritablement divine que celle des missions évangéliques. A défaut d'autres preuves, son universalité seule suffirait à le montrer. Voyez de quelle immense réseau elle couvre la surface du globe! De quelque côté que se

portent vos pas ou vos regards, à l'est comme à l'ouest, et au nord comme au midi, partout vous la trouvez, ici plus faible, là plus forte, mais partout active, partout envahissante, et proclamant à haute voix son intention de ne s'arrêter que lorsque le dernier des missionnaires aura prêché le Christ au dernier des païens. Diversité de climats et de race, multiplicité infinie et de mœurs et de langues, contrastes des plus étranges, oppositions des plus tranchées, et en apparence, des plus inconciliables, rien ne l'effraie, rien ne l'arrête; elle accepte tout, elle se plie à tout; ou plutôt elle plane au-dessus de toutes les circonstances extérieures de toutes les conditions terrestres de l'humanité! Eh! comment s'y arrêterait-elle? n'y a-t-il pas partout, sous l'enveloppe de l'Africain, comme sous celle du Chinois ou de l'Esquimau, des âmes ignorantes à éclairer, des cœurs corrompus et souffrants à régénérer et à consoler, des destinées immortelles à préparer, et Christ, le Dieu-Sauveur et maître, n'a-t-il pas dit à ses disciples: *Allez et instruisez toutes les nations?* Qu'on nous montre ailleurs que dans le domaine de la foi chrétienne une œuvre comme celle-ci, entreprise avec tant de courage, poursuivie avec tant de persévérance, et sans qu'aucun intérêt humain, qu'aucune vue terrestre puissent être indiqués comme le mobile de tant et de si sublimes efforts!

L'autre jour nous suivions la marche des missions sur les sables brûlants de l'Afrique, et sous les feux de l'équateur; aujourd'hui nous voici avec elles sur ces glaces du nord dont les rayons du soleil ne font guère qu'amollir un instant la surface. A côté du nègre, le Groënlandais. Eh! pourquoi pas; ne seront-il pas, s'ils croient, l'un et l'autre assis ensemble au festin de l'Agneau, qui fut immolé pour tous?

Les travaux des missionnaires au Groënland sont connus de tous ceux qui s'intéressent à l'évangélisation du monde. Il y a plus d'un siècle que les frères de l'Unité (Moraves) ont fondé

dans ces sauvages et froides contrées la première mission importante dont s'honore le protestantisme. Leurs quatre stations de la Nouvelle-Herrnhut, de Lichtenfels, de Lichtenau et de Frédérichsthal renferment aujourd'hui 800 communiants, à peu près autant d'enfants dans les écoles, et un nombre considérable d'auditeurs de la Parole, non encore admis dans le sein de l'Eglise. Rapprochés du chiffre de la population entière du pays, qui n'excède pas 6,000, ces résultats sont réjouissants. Au fait, le nombre des païens restés complètement étrangers à la profession ou à l'influence du christianisme, est aujourd'hui très restreint au Groënland; il ne s'en trouve plus guère que loin des stations, sur la côte occidentale, avec laquelle des circonstances locales rendent les relations très difficiles.

Quant à l'aspect spirituel de cette mission, nous avons peu de détails à communiquer. Les dernières nouvelles étaient excellentes. Depuis plusieurs années, nos frères du Groënland ont à bénir Dieu, disent-ils, de ses nombreuses compassions envers eux et envers leurs troupeaux; des saisons favorables, des hivers d'une remarquable douceur pour le pays, des vivres en abondance, et une ample mesure de bonne santé. Ils s'estiment heureux aussi de pouvoir rendre témoignage à l'opération non interrompue du Saint-Esprit dans le cœur des Groënlandais, dont un très-grand nombre a fait, et fait continuellement les progrès les plus encourageants dans les voies de la sainteté et dans la vie en Christ. Il est touchant de voir dans ce pays, que la nature a fait si pauvre et si rude, et où l'existence même est si difficile, des familles quitter leur domicile habituel pour venir passer dans les stations quelques jours ou quelques semaines dans le seul but d'y augmenter leurs connaissances, et d'y retremper leur piété; il ne l'est pas moins de suivre les fatigantes et souvent périlleuses tournées que les missionnaires font pour visiter les membres disséminés de leurs troupeaux, ou annoncer les

miséricordes de Christ à ceux qui ne le connaissent point encore.

Ce que nous venons de dire du Groënland, peut se dire également du Labrador. Ce sont aussi les frères de l'Unité, qui y font briller le flambeau de l'Evangile. Quatre stations et 1,200 chrétiens, dont 500 communiants, sur une population de 3,000 âmes au plus, tels sont les gages de leur zèle et les bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre sur leurs travaux. Là aussi, les missionnaires ont, comme les indigènes, à lutter contre les rigueurs du climat, et à traverser quelquefois de rudes temps d'épreuves. En 1846, tous les moyens d'existence, ordinairement déjà si chétifs, avaient manqué; la pêche avait été stérile, la misérable récolte du pays entièrement nulle; pasteurs et troupeaux étaient en détresse, mais le Seigneur se souvint promptement d'avoir pitié. L'année suivante fut plus prospère; la mer et la terre fournirent leur tribut avec abondance; la santé et la confiance revinrent habiter la cabane de l'Esquimau, et, « ce qu'il est plus doux encore d'ajouter, disent les missionnaires en racontant leur délivrance, c'est que cette bonté providentielle de notre Dieu a été généralement reçue avec des cœurs pleins de reconnaissance et de piété. Plusieurs de nos gens, dont le zèle s'était refroidi, ont été amenés, par les bienfaits de Dieu, à réfléchir sur eux-mêmes et à se repentir; les autres y ont vu une exhortation pressante à rechercher avec toujours plus d'ardeur la seule chose véritablement nécessaire, et à faire un saint usage des grâces spirituelles qui leur ont été accordées : nous ne pourrions pas dire avec vérité qu'il s'opère parmi nos Esquimaux un réveil religieux extraordinaire; mais ce que nous avons à témoigner, dans un esprit de profonde reconnaissance, c'est que l'amour du Seigneur a exercé sa bienheureuse influence sur le cœur et sur la vie d'un bon nombre d'entre eux, et que le son subtil et doux de la Parole a été entendu et suivi de bien des âmes. »

Après ce regard rapide, jeté sur les missions les plus anciennes et les plus septentrionales du Nouveau-Monde, nous allons passer en revue quelques-uns des travaux missionnaires entrepris au Canada et aux Etats-Unis. Il va sans dire que nous n'entendons ici par travaux missionnaires que ceux qui ont pour objet les tribus indiennes, encore livrées au paganisme. Ceux qui ont pour but de fournir des moyens d'édification aux innombrables colons qui se répandent continuellement dans ces vastes régions encore très-peu habitées, sont assurément de la plus haute importance pour l'avancement du règne de Dieu, mais ne rentrent pas dans le cadre et dans l'esprit de notre feuille.

On sait ce que sont les Indiens du nord de l'Amérique : une race intelligente et noble, mais esclave comme toutes les races païennes, de la superstition, et qui, depuis l'invasion des Européens, a puisé dans son contact avec eux plusieurs des vices d'une civilisation dont elle n'a pas encore su s'approprier les avantages. Ces fiers habitants des forêts opposent à la prédication de l'Evangile des obstacles nombreux, au premier rang desquels il faut placer, après la dureté naturelle du cœur humain, l'indolence qui leur est naturelle, un profond attachechement aux idées religieuses qu'ils ont reçues de leurs pères, leur déplorable passion pour les liqueurs spiritueuses, et surtout leur vie errante, leurs longues chasses et leurs continuelles migrations. Ajoutons à cela, que l'Evangile leur venant de la main de ces blancs, qui les ont dépossédés, et qui continuent à refouler incessament dans le désert leurs tribus affaiblies, ne peut guère, de prime abord, se présenter à eux que comme la loi, ou tout au moins que, comme le don suspect d'un peuple ennemi. Mais plus les obstacles sont grands, plus la gloire de l'Evangile éclate à les surmonter. Ceux-ci n'ont pas découragé le zèle des chrétiens, et, sur quel-

ques points déjà, le succès semble prêt à couronner leurs efforts.

La Société des Missions épiscopales d'Angleterre a fondé dans le haut Canada, sur les bords de la Rivière-Rouge, une mission importante à laquelle se rattachent six stations et que desservent quatre missionnaires, assistés d'autant d'aides-missionnaires européens et de plusieurs évangélistes indigènes. Ces Eglises naissantes, recrutées principalement dans la tribu des Indiens-Saulteaux, comptent déjà 530 communiants, et dans leurs neufs écoles environ 600 élèves des deux sexes. Leur prospérité présente un des plus beaux résultats qu'ait obtenus dans ces contrées les tentatives faites pour fixer les habitudes errantes des indigènes. Là, comme ailleurs, les chrétiens, après leur conversion, restent encore chasseurs et demandent à leurs immenses forêts la vie de leurs familles; mais leurs excursions ne sont plus des émigrations lointaines, et ils prennent insensiblement aussi l'habitude de défricher et d'ensemencer la terre. C'est un progrès que les missionnaires, entrant parfaitement en cela dans les vues du gouvernement, encouragent de tout leur pouvoir. Empruntons au journal de l'un d'eux, M. Hunter, de la station de Cumberland, quelques traits propres à faire comprendre la nature et l'importance de ce mouvement.

« 7 *avril* 1847. Grâces à Dieu, nos Indiens commencent à apprécier les avantages de la culture du sol, et ce qu'il y a de réjouissant, c'est que, pour un grand nombre, l'un des principaux motifs à s'y adonner, est le désir d'assurer ainsi à leurs enfants les moyens d'acquérir de l'instruction. Si cette transformation de leurs habitudes s'accomplit, elle facilitera singulièrement nos travaux. Qu'on en juge par ce seul fait : Lorsque la saison des chasses est arrivée, nous n'avons plus ici que 40 ou 50 auditeurs au plus à nos services religieux, tandis qu'en d'autres temps le chiffre en est ordinairement de 2 à 300.—Demain je partirai pour *le Pas* où nous avons ré-

solu de fonder un village indien et une station missionnaire.

« *Le Pas*, 11 *avril*. De très-bonne heure ce matin, je suis allé avec mes ouvriers et nos Indiens chrétiens, commencer l'abattis des arbres qui couvrent l'endroit marqué pour notre établissement. Il y avait là 30 haches à l'œuvre, et elles ont fonctionné toute la journée avec une activité qui faisait plaisir à voir, surtout quand on connaît comme moi l'indolence et la paresse naturelles au caractère indien. Le soir ils avaient déjà réussi à éclaircir une assez grande étendue de terrain.

« 13 *avril*. Aujourd'hui, avant le lever du soleil, vingt Indiens étaient à l'œuvre, et ce soir ils ont découvert déjà l'espace d'environ dix des parts qui ont été assignées à chaque famille. Je leur en ai témoigné ma satisfaction, et je leur ai dit que je regardais ce travail comme un gage précieux de leur désir d'accomplir la promesse qu'ils nous avaient faite de se bâtir des maisons, et de former des fermes autour de l'établissement missionnaire.

« 29 *mai*. Les Indiens sont occupés à faire dans le lit de la rivière un barrage qui leur formera une pêcherie abondante. Tout continue à annoncer chez eux une ferme intention de se fixer ici. Le chef, Charles Cook, a presque achevé sa maison; il me disait qu'avant la fin de l'année il espérait voir tout le canton cultivé; dix ou douze maisons sont très-avancées; d'autres Indiens commencent aussi à bâtir, et la semaine dernière ils ont été tous fort occupés à planter leurs pommes de terre. Je suis revenu de ma visite à ces travaux en bénissant Dieu de voir la civilisation gagner ainsi du terrain; plus elle avancera, plus il nous deviendra facile, soit de retenir auprès de nous ceux de nos Indiens qui ont déjà reçu la parole, soit de gagner ceux que nos efforts ont jusqu'à présent trouvés inaccessibles. Dieu veuille seulement préserver nos gens de la mondanité qui vient trop souvent à la suite des avantages de la vie civilisée. »

Du reste l'essai que raconte ici le missionnaire n'est pas le premier que l'on ait tenté dans la circonscription de cette mission. Un village y existe déjà sous le nom d'*Etablissement indien*. Les missionnaires y ont établi depuis quelques années une ferme-modèle dont la prospérité excite singulièrement l'émulation des indigènes. Ils se sont eux-mêmes bâti au milieu de champs passablement cultivés, des fermes qui attestent que l'exploitation du sol devient de plus en plus une affaire importante à leurs yeux. Ils commencent aussi à porter des vêtements européens, et un bon nombre d'entre eux possèdent déjà des chevaux et une charrette dont ils se servent, soit pour les besoins de la culture, soit pour se transporter, eux et leurs familles, d'un lieu dans un autre.

Les habitants de ces nouveaux villages ne sont pas tous chrétiens, il s'en faut de beaucoup; mais il y en a un certain nombre de convertis. C'est un grand pas vers la conversion des autres, que de les avoir ainsi fixés autour de la station missionnaire et de l'Eglise qui en est le centre. Ils subissent dès lors une influence en quelque sorte atmosphérique à laquelle ils ne pourront pas tous résister. Puis leurs enfants sont recueillis et instruits dans les écoles qui leur sont ouvertes, et quoique assez indifférents pour eux-mêmes à cet égard, les Indiens se montrent, comme nous l'avons déjà vu, très-disposés à permettre que l'on enseigne leurs enfants. Ainsi se trouvent assurés à la génération naissante les bienfaits d'une éducation chrétienne.

Mais laissons aux missionnaires eux-mêmes le soin de dire avec plus de détails où en est, dans cette contrée, la partie spirituelle de leur œuvre. Voici encore quelques extraits du journal de M. Hunter :

« Je rends grâce au Dieu tout-puissant des nombreuses bénédictions qu'il répand sur nos chrétiens, écrit-il sous la date du 4 septembre 1846. A très-peu d'exceptions près, ils honorent la profession de l'Evangile par une vie sainte et

bien réglée ; assidus au culte public, ils ont soin de nourrir leurs sentiments de piété par des exercices journaliers de culte domestique, et nous pouvons leur rendre ce témoignage qu'à cause d'eux l'Evangile est en bonne odeur parmi les païens.

« 16 *octobre* 1846. Charles Thomas, un de nos Indiens, partant ce matin pour se rendre dans les terrains de chasse où il passera l'hiver, est venu prendre congé de nous. Il nous a demandé de nous souvenir particulièrement de lui et de sa famille dans nos prières de chaque jour, et nous a promis qu'il aurait de son côté soin de prier pour la Mission et pour sa prospérité.

« 25 *décembre*, *jour de Noël*. Environ les trois quarts de nos Indiens baptisés, sont revenus de leurs terrains de chasse tout exprès pour assister aux solennités religieuses de ce jour. Pour plusieurs c'était un voyage de 30, 40 ou 60 lieues et plus encore. La fête a été excellente, nos auditoires étaient très-recueillis et bien des larmes, que je crois sincères, ont coulé des yeux de quelques-uns.

« 10 *mai* 1847. Aujourd'hui dimanche, j'ai appris que les Indiens-Nispewin désiraient d'être instruits, et que l'un d'eux viendrait, sous peu de jours, ici pour nous demander de leur en fournir les moyens. Dans la soirée j'ai eu, en me promenant à travers l'établissement, la joie d'entendre retentir des chants religieux dans un grand nombre des maisons ou des tentes habitées par les Indiens.

« 27 *mai*. Heche-Hookemow, ou le *grand chef*, indien des bords de la Rivière-Rapide, est arrivé ce matin ici avec sa famille. Il y a quatre ans que cet homme a renoncé à ses pratiques païennes pour embrasser le christianisme. Depuis lors, il nous a fait, à plusieurs reprises, des visites assez longues, à la suite desquelles il s'en retournait dans sa tribu, pour faire part à ses amis des connaissances acquises auprès de nous. Il nous a fort intéressés en nous disant qu'à son retour c'est à

peine si ses compatriotes le laissaient dormir, tant ils étaient avides de l'entendre leur raconter les choses qu'il avait apprises. Grâce à cette bonne semence de la Parole, il s'est formé dans cette tribu un noyau d'une vingtaine de familles qui ont embrassé l'Evangile, et qui soupirent après le moment où nous pourrons leur envoyer quelqu'un pour les instruire. Cette famille-ci est la quatrième que nous ayons vue arriver ici ce printemps dans le même but. Je les ai toutes comblées de joie en leur apprenant que j'espérais être, sous très-peu de temps, en mesure de leur envoyer un évangéliste.

« 9 *septembre*. De tous les points il m'arrive des Indiens me demandant à être instruits et baptisés; il n'y a presque pas de semaine où je ne voie apparaître ainsi quelques figures nouvelles, sans compter celles qui m'étaient déjà connues. Ces gens ont véritablement faim du pain de vie. Qu'il est malheureux que la plupart d'entre eux mènent encore une vie errante qui rend presque impossible pour eux toute instruction solide! Chaque jour me convainc davantage que nos efforts doivent de plus en plus tendre à les fixer au moyen de l'agriculture. »

Voilà des faits intéressants. Suivons maintenant les ministres du Seigneur auprès du lit des malades et des mourants. Ce qu'ils en racontent est toujours l'un des traits les plus encourageants de l'histoire des missions, un des aspects les plus touchants de la puissance déployée par le Saint-Esprit dans les âmes qu'il a attirées à Christ.

Un Indien de cette station, gravement malade, demandait au révérend Cochrane de le baptiser ; « bien des fois, dit le missionnaire, il m'avait déjà fait cette requête, mais le malheureux avait été tellement adonné à l'ivrognerie que bien qu'il parût s'être corrigé de ce vice je ne me sentais pas libre de le baptiser avant qu'il eût donné des signes irrécusables d'une vraie conversion. Cependant j'espérais de plus en plus de

bonnes choses de lui et j'ai maintenant tout lieu de croire que nous aurons désormais en lui un fidèle serviteur de Christ. » Voici du reste comment il m'a raconté lui-même sa conversion : « Monsieur, vous m'aviez souvent dit qu'avec l'*eau de feu* je détruisais à la fois mon âme et mon corps et je sentais bien que vous aviez raison; quelquefois je prenais de bonnes résolutions; mais la moindre occasion me les faisait oublier. C'était comme si quelqu'un m'avait dit tout bas : va donc et bois; tu n'es jamais heureux que quand tu es ivre, car alors tu oublies toutes les misères de la vie; et je me reprenais à boire. Ah ! je reconnais bien à présent que ces pensées venaient du démon et que j'étais, comme vous me l'avez dit souvent, un grand pécheur devant Dieu. Et voilà pourtant dans quel état je serais mort si Dieu ne m'avait appelé à être témoin de la mort du vieux George. Vous vous rappelez sans doute, Monsieur, qu'un jour vous vintes prier près de son lit. Quand vous fûtes sorti il se mit à me parler comme un vieillard, et me dit des choses que je n'oublierai jamais. Il me parla de ma mauvaise conduite et me demanda où je comptais aller quand je serais comme lui, prêt à quitter la vie, si je ne m'étais pas alors repenti de mes péchés. Là-dessus il me demanda à boire, je lui donnai d'une boisson préparée pour lui, il la prit et en me rendant le vase il jeta sur moi un regard et rendit le dernier soupir. A cette vue je me sentis frappé au cœur, et me rappelant les dernières paroles de George; oui, où serais-tu maintenant, me dis-je, si c'était toi qui venais de mourir au lieu de ton vieil ami? Et depuis lors cette pensée ne m'a plus quitté. Dieu a fait paraître tous mes péchés devant moi. Oh ! que je m'afflige d'avoir été un si méchant homme! Dieu veuille me pardonner ! Je vous ai souvent entendu dire qu'il pardonnait à tous ceux qui se repentent et viennent à lui au nom de Jésus-Christ. C'est toute mon espérance et je suis sûr qu'elle ne sera pas vaine. »

Après mûr examen des dispositions de cet homme, dont la

maladie n'était du reste pas mortelle, le missionnaire crut pouvoir lui administrer le baptême. Rien ne peut exprimer la joie que lui inspira son admission dans l'Eglise. « Gloire à Dieu, disait-il, me voilà chrétien ; maintenant je vais faire tous mes efforts, avec le secours du Seigneur, pour marcher dans la vie d'une manière conforme à ma profession de l'Evangile. »

« Nulle part dans nos pays chrétiens, écrit le même missionnaire, je n'ai trouvé dans les maisons de deuil plus de résignation à la volonté de Dieu que n'en montrent quelques-uns de nos convertis Indiens, lorsque la main du Seigneur s'appesantit sur eux.

« J'ai vu ici des mères à genoux près du cercueil qui contenait l'objet de leurs plus chères affections, lever à travers les larmes de la douleur maternelle, leurs mains vers le ciel et remercier Dieu de sa bonté parce qu'il délivrait leur enfant des fatigues et des misères de la terre pour le retirer auprès de lui ; je les ai entendues, ces mères véritablement chrétiennes, exprimer en ces moments d'angoisses, les espérances d'immortalité les plus vivantes et se réjouir de l'assurance donnée à leur cœur qu'elles reverraient un jour dans le royaume éternel de la gloire les êtres bien aimés qu'elles pleuraient.

« L'une d'elles, pauvre Rachel qui ne voulait pas être consolée, versait un jour devant moi des torrents de larmes. Un de ses parents témoin de cette scène émouvante se leva tout à coup, et tout en ayant lui aussi le visage baigné des pleurs de la sympathie et quoique sa voix trahit l'émotion la plus profonde : « Ne pleurons pas, dit-il à la mère affligée, mais plutôt demandons à Dieu de pouvoir suivre et retrouver dans le ciel le fils qui vous a été ôté. C'est une grâce et un honneur que le Seigneur nous fait que d'appeler ainsi l'un des nôtres à entrer dans son royaume ; nous serions des ingrats de ne pas lui en témoigner notre reconnaissance. »

« Voici un autre fait qui me frappa singulièrement au moment où j'en fus témoin. Rien peut-être ne m'a jamais mieux

fait comprendre la puissance de consolation qu'il y a dans la Parole divine quand c'est l'esprit de Dieu qui se charge lui même de la faire arriver au cœur. Une de nos Indiennes converties venait de perdre un enfant. Quand elle eut assisté à son enterrement, elle revint dans sa demeure et s'assit ou plutôt tomba anéantie sur le siége où elle se tenait habituellement. Un Nouveau Testament se trouvait sur une table placée devant elle. Au bout de quelques instants elle le prit, l'ouvrit presque machinalement et tomba sur le chapitre 14e de l'Evangile selon saint Jean. Elle lut les premiers versets; quels traits de lumière! Ces douces paroles : *Que votre cœur ne se trouble point* pénètrèrent jusqu'au plus profond de son âme. Oui, se dit-elle, mon père céleste s'occupe de moi, a pitié de moi! *Il y a plusieurs demeures dans sa maison.* Mon Sauveur a préparé une de ces demeures pour mon enfant, et à présent mon enfant est là. Dois-je donc tant pleurer et mener deuil? oh! non. » Et dès cet instant la foi remporta dans ce cœur brisé la plus complète et la plus éclatante des victoires; ses larmes cessèrent de couler et un rayon d'espoir et de joie vint illuminer ces yeux un instant auparavant voilés par la douleur. — Quelques semaines après cette femme fut prise à son tour d'une maladie qui devait l'emporter. J'allai plusieurs fois la voir, parler, prier avec elle, et là j'eus encore lieu d'admirer la force de l'Evangile pour soutenir l'âme et la détacher des choses de la terre. La veille du jour où notre amie expira, je m'aperçus que ses forces diminuaient rapidement et je crus devoir l'en prévenir. Vous ne serez plus bien longtemps au milieu de nous, lui dis-je. — Je le sais me répondit-elle, mais je n'ai aucune frayeur de la mort. Mon esprit n'est plus ici bas. La nuit dernière il m'a semblé voir mon Sauveur; il se tenait à côté de mon lit, étendait sa main vers moi et m'invitait à aller vers lui. Oh! je suis impatiente de lui obéir, d'aller vers lui, d'être avec lui. Mon cœur n'est plus avec mes amis, il est déjà dans le ciel. »

Les missionnaires rapportent une foule de traits du même genre, tous profondément édifiants. Contentons-nous d'en citer encore un.

Dans le journal de l'un d'entre eux, le révérend J. Jones, mort il y a quelques années, on lisait *sous la date du* 3 *octobre* 1832 :

« Aujourd'hui j'ai béni le mariage de deux couples indiens. L'un des époux est un vieillard à chevelure blanche et qui s'appelle d'un nom indien qui signifie *White bear* (ours blanc). C'est un véritable patriarche, chef d'une famille très-nombreuse et pour lequel toute la tribu professe le plus profond respect. Quand il fut baptisé, il refusa de prendre un nom anglais, comme le font la plupart du temps nos convertis; de sorte que le nom de *bear* (ours) est devenu le nom patronimique de toute sa famille. »

Treize ans plus tard, en 1845, un autre missionnaire, successeur du précédent, écrivait à son tour dans son journal :

« Ce matin je suis allé administrer le Saint-Sacrement de la Cène à White-Bear, l'un de nos communiants, malade depuis quelque temps. C'est un homme extrêmement vieux et qu'on peut regarder comme le patriarche des Indiens fixés dans l'établissement, dont la moitié à peu près tiennent, de plus ou moins près, à sa famille. Je l'ai trouvé entouré d'un grand nombre d'enfants et de petits-enfants, parmi lesquels il n'y avait pas moins de 11 communiants appartenant à l'Eglise. Tous ont, ainsi que sa femme, communié avec le noble vieillard. C'était une scène solennelle et qui a fait sur mon esprit une profonde impression partagée, à ce qu'il m'a paru, par tous les assistants. Jamais, selon toute probabilité, cette famille ne se trouvera de nouveau réunie sur la terre pour la célébration d'un pareil acte. Le vieillard est dans la pleine jouissance de ses facultés intellectuelles, et nous a parlé de la manière la plus sensée et la plus réjouissante; mais il s'avance évidemment vers les bords de l'Eternité, et il en a le

sentiment. Son âme est du reste parfaitement préparée à la rencontre de son Dieu. Il a exprimé sa foi avec force, et quand je lui ai demandé s'il s'assurait en Christ, il m'a répondu avec énergie que c'était là son grand appui et son seul espoir. Du reste ses souffrances corporelles ne sont pas aiguës, et le calme qui règne dans son âme donne à sa figure et à ses discours un caractère singulièrement frappant de dignité douce et paisible. Cet aspect m'a rappelé, et a fait comme vivre devant moi, ce que l'Ecriture nous raconte des derniers moments du saint patriarche Jacob. Que le Seigneur soit loué pour la persévérance et le triomphe de ceux qui s'assurent en lui! »

VARIÉTÉS.

Une pétition chinoise.

La pièce qu'on va lire nous semble avoir un remarquable caractère d'originalité et de simplicité chrétienne qui ne saurait manquer d'intéresser ceux qui aiment à suivre dans le monde les progrès de l'Evangile. Elle est l'œuvre spontanée d'un Chinois, converti depuis quelques années, et a été présentée à la Société des Missions baptistes d'Amérique par le docteur Devan, qui dit l'avoir traduite très-littéralement du chinois. Nous avons à notre tour reproduit, aussi fidèlement qu'il nous a été possible, les formes et les expressions de la traduction anglaise.

« Cette pétition incluse, Devan l'évangéliste, (*Teacher*), la prendra avec lui quand le vent sera favorable et il la portera aux Eglises assemblées, aux disciples et aux évangélistes de sa précieuse nation, afin que tous ensemble ils puissent recevoir les compliments du disciple chinois Lei-Seen-Shang.

« Lettre du disciple chinois *Lei-Seen-Shang* avec ses compliments de respect et d'estime à toutes les Eglises, tous les disciples et à tous les évangélistes de la nation au pavillon fleuri, auxquels il envoie ses salutations.

« Seen Shang, habitant la Chine lointaine, prie continuellement le Père céleste, afin qu'il donne sa grâce et l'appui silencieux de sa paix aux évangélistes, et afin qu'il leur donne aussi le Saint-Esprit qui les rende capables de croître dans la foi, dans la joie et dans un profond bien-être.

« Autrefois j'étudiais les livres de Confucius et de Mencius, et je sondais continuellement les doctrines de notre nation, enclin que j'étais à voir et à entendre toutes choses. N'étant engagé à la poursuite d'aucune gloire ou d'aucun gain, mais désireux d'apprendre toutes les choses qui sont sous le ciel. mon habitude était de voyager en tous lieux. C'est ainsi qu'il arriva que je vis Schuck, le pasteur de Hong-Kong, qui annonce l'Evangile du Sauveur du monde. Quand je l'eus entendu, je laissai de côté toutes les autres doctrines et me consacrai en toute sincérité de cœur à cette affaire du vrai Dieu, qui est la source de la vérité. Schuck parla des récompenses et des punitions du ciel et de l'enfer, et dit la vérité, quant à la résurrection, sans rien débiter de ces contes de roues qui tournent (allusion à une des fables religieuses des prêtres chinois). Il déclara aussi que pour obtenir la paix, le disciple doit croire et se repentir.

« Or, les doctrines chinoises, d'après Confucius, parlent bien de la repentance des péchés, mais ne disent rien du ciel et de l'enfer, ni, en vérité, de rien de ce qui regarde la résurection, toutes choses qui sont, selon lui, obscures et confuses. Il dit même que l'esprit de l'homme doit craindre la tentation de s'occuper de ces choses et que c'est pour cela qu'il n'en parle pas lui-même. Les sectes de Boudha et de Taou ont aussi ces doctrines; mais elles ne disent rien du culte à rendre au vrai Dieu. Elles parlent des récompenses et des punitions du ciel

et de l'enfer, mais en même temps aussi des roues qui tournent et elles renferment beaucoup de vues étranges et fausses. Toutes ces doctrines ne sont pas satisfaisantes. J'ai longtemps réfléchi en silence à toutes ces choses, et voyant que l'Evangile demande la sincérité du cœur, je suis arrivé à connaître que ses doctrines renferment la vérité, à l'exclusion de toutes les autres qui sont sous le ciel. C'est pour cela que j'ai renoncé à tout ce que j'avais appris auparavant et qu'après m'être tourné vers la foi de l'Evangile, j'ai été admis à la cérémonie du baptême.

« Plus tard Shuck, le pasteur, est retourné dans son pays. Mais tous les jours j'ai eu des discussions avec Devan, le faiseur de guérisons (M. Devan est médecin), et avec le temps, mes pensées sont devenues plus claires, j'ai cru chaque jour dans la foi et j'ai été beaucoup réjoui.

« Parmi votre précieuse nation le nombre des vrais croyants est grand, tandis qu'en Chine, à notre honte, le nombre des vrais croyants est très-petit. C'est pourquoi je prie continuellement le Père céleste d'avoir pitié des Chinois et de faire que toutes les églises de votre précieuse nation envoient, de leur pays éloigné, un grand nombre de disciples pour nous exhorter à nous convertir. Alors les Chinois recevraient un bonheur qui ne serait pas de peu de valeur.

« Moi, indigne d'espérer quelque chose de si grand, j'ai écrit cette pétition, suppliant respectueusement tous les disciples de votre nation d'incliner leurs têtes et de réfléchir profondément sur ce sujet.

LEI SEEN SHANG.

Une Femme païenne.

Nous avons, il y a quelques mois, eu occasion de parler dans cette feuille des Veddahs, race sauvage de l'île de Cey-

lan. Le fait suivant peut donner une idée de la profonde ignorance qui règne parmi eux. Un missionnaire Wesleyen, qui les visitait l'année dernière, entra un jour dans une de leurs huttes. Il n'y trouva qu'une vieille femme nonagénaire, aveugle et incapable de faire le moindre mouvement. Depuis de longues années, elle n'avait pas quitté sa hutte et y passait la plus grande partie de son temps à dormir sur le sol. Après être entré en conversation avec elle, le missionnaire lui adressa quelques questions sur l'état de son âme : « Désirez-vous de mourir? lui demanda-t-il. — Oui, je ne saurais vivre toujours. — Mais où ira votre âme après votre mort? — Qui peut savoir où elle s'envolera? — Y a-t-il un Dieu? — Je n'en sais rien. — Etes-vous une pécheresse? — Non, je ne me suis jamais querellée avec mes voisins, et je n'ai pas volé.— Espérez-vous aller au ciel? — Je ne sais pas; j'irai où je pourrai. — Vous n'avez donc jamais entendu parler ni de Dieu, ni de Jésus-Christ? — Non, jamais. »

Le missionnaire essaya de faire pénétrer quelques rayons de lumière dans cette âme, mais en passant seulement, car il ne pouvait séjourner dans cet endroit. Et pourtant, que cette pauvre femme aurait eu besoin d'être éclairée, secourue, consolée! Ses enfants l'avaient depuis quelque temps abandonnée pour aller vivre dans les bois; elle était là, toute seule, vieille, infirme, sans soutien ni terrestre, ni céleste. « Jamais, dit le missionnaire, je n'ai vu une misère si profonde. Je voudrais que les chrétiens d'Europe pussent voir quelquefois des spectacles de ce genre. Rien ne leur démontrerait avec plus de force la nécessité d'envoyer l'Evangile dans les lieux obscurs de la terre. Oh, qu'ils songent qu'il y a dans le monde une multitude d'âmes ainsi privées de toute consolation, de toute espérance, de toute connaissance de Dieu! Toutes leurs obligations quant à l'œuvre missionnaire sont contenues dans cette pensée. »

Une Femme chrétienne.

Au triste tableau qu'on vient de lire opposons le récit suivant, fait par un missionnaire de Tinevelly (Inde méridionale).

« Nous venons de perdre notre vieille et bien chère amie Swamy Adeyal, connue depuis longtemps dans le district pour une chrétienne dévouée et véritablement exemplaire. Comme Marie, elle avait choisi la bonne part et brillait comme un flambeau soit dans l'Eglise, soit aux yeux de ses compatriotes encore païens. C'était une femme de peu de paroles, mais de beaucoup de bonnes œuvres. Avide d'instruction et de piété, elle était toujours la première à nos services et à nos réunions de prière, avait appris par cœur un grand nombre de passages de l'Ecriture et prenait le plus grand plaisir à les faire apprendre à d'autres en les leur répétant. Visiter les malades, les mourants, les affligés, pour leur parler des choses du salut et pour leur rendre tous les offices charitables qui étaient en son pouvoir, formait aussi une de ses occupations les plus chères et les plus constantes.

« Quand elle fut elle-même tombée malade, j'allai la voir et lui demandai à quoi elle pensait sur sa couche. « Toujours à Jésus, me répondit-elle. — Et quel est l'état de votre âme? — Elle est en paix, elle jouit d'un repos que rien ne me peut ôter. — Vous paraissez pourtant beaucoup souffrir? — Oui, mais quel est l'enfant que son père ne châtie pas? C'est parce qu'il m'aime que le Seigneur m'a envoyé cette épreuve, mais il est mon frère, mon excellent ami, et il ne me délaissera point. — Craignez-vous la mort? — Non, je suis fortifiée contre elle par les promesses de la parole de Dieu, et quand je mourrai je m'en irai vers celui qui m'a aimée. — Mais vos péchés? — Ils me sont pardonnés. Le Seigneur me fait cette grâce de n'éprouver là dessus aucune crainte; tout en moi est paix, assurance et joie. »

« A la suite de cet entretien, elle me pria de permettre à son fils, occupé comme répétiteur dans notre école, de venir de temps en temps lui lire la parole de Dieu; elle me demanda à moi-même de la voir aussi souvent que je le pourrais pour l'encourager et prier avec elle. A toutes mes visites, je la trouvai également calme, et quelquefois vraiment triomphante. « Il est maintenant très-sûr, me dit-elle un jour, que je vais mourir. Cela ne trouble en rien ma paix, mais, je vous en supplie, ne permettez pas qu'après ma mort on pousse de grands cris, ni qu'on lave mon corps et qu'on l'enveloppe de vêtements neufs, comme font les païens. Voilà une couverture que m'a donnée il y a bien longtemps Mme Blackman (femme d'un missionnaire), qu'on s'en serve pour m'ensevelir, et qu'au lieu de lamentations paiennes, les enfants accompagnent mon corps au cimetière en chantant des cantiques. A ce moment mon âme en chantera dans le ciel avec le chœur des rachetés de Christ. »

« Ainsi s'éteignit cette femme vraiment chrétienne. Elle était âgée de soixante ans, et a laissé sur la terre deux fils et trois filles, qui, faisant partie de l'Eglise, ont ainsi le bonheur de trouver dans l'Evangile les consolations que leur a rendues nécessaires le départ de leur excellente mère.

Inauguration d'une chapelle chinoise à Hong-Kong.

Le premier jeudi du mois de mai de l'année dernière (1848), a été pour les missionnaires de Hong-Kong et pour un nombre assez considérable de ces Chinois auxquels ils sont allés porter la bonne nouvelle du salut, un jour de fête dont ils conserveront longtemps le souvenir. Voici le récit qu'en a fait le révérend M. Cléland, missionnaire au service de la Société des Missions de Londres.

« Notre nouvelle chapelle destinée spécialement à la célébration du culte évangélique en langue chinoise, a été ou-

verte le 4 de ce mois. Elle renferme des siéges pour environ trois cents personnes, mais ce jour-là cinq cents au moins avaient pris place dans son enceinte. Une foule de gens se tenaient debout dans les couloirs et aux portes, et les fenêtres elles-mêmes étaient de haut en bas garnies de têtes de curieux qui avaient voulu assister à une cérémonie si nouvelle dans le pays.

« Nous aperçûmes dans cette multitude une vingtaine de femmes, vue nouvelle aussi pour nous, car il est extrêmement rare qu'une femme chinoise ait assistée à nos réunions chrétiennes.

« Plusieurs chrétiens natifs prirent successivement une part active à la célébration du culte. Les uns chantèrent des hymnes, d'autres lurent l'Ecriture sainte ou prononcèrent des prières; deux de nos évangélistes, A-Gong et Chin-Seen avaient été chargés de la prédication.

« Le discours prononcé par Chin-Seen fut remarquablement animé et d'une grande fidélité évangélique. Il commença par expliquer à ses auditeurs comment il se faisait qu'une chapelle eût été construite à l'usage exclusif des gens de leur nation, et pourquoi les doctrines de la Croix étaient prêchées au milieu d'eux. C'était, leur dit-il, parce que le Sauveur des hommes, fondateur de cette religion divine, avait ordonné à ses disciples d'aller par tout le monde, et de prêcher l'Évangile à toute créature humaine. Les chrétiens de tous les pays, et en particulier ceux d'Angleterre, avaient à cœur d'obéir à ce commandement; ils avaient en conséquence envoyé l'Évangile dans l'Inde, en Afrique, dans les mers du Sud, et ils s'étaient souvenus aussi des droits de la Chine à être éclairée de cette lumière céleste. Et maintenant, continua-t-il, voyez cette église qu'ils viennent de bâtir pour vous; regardez-en les murs; il n'y a ici ni images, ni saints, ni peintures, ni encens, rien de tout ce que nous avons habitude de voir dans les temples du pays. Et pourquoi? Parce

que le Dieu des chrétiens n'habite pas dans des temples faits par la main des hommes. Il est esprit et il faut qu'on l'adore en esprit et en vérité, etc. »

« A mesure que Chin-Seen s'animait dans le développement de ses idées, l'auditoire devenait de plus en plus sérieux et recueilli. Tous les regards étaient fixés sur lui avec une attention qui faisait plaisir à voir. Il termina par une chaleureuse exhortation à croire et à se repentir qui, à en juger par l'expression de leurs visages, parut faire sur tous une profonde impression. Dieu veuille qu'elle ait été durable, et que la semence ainsi jetée dans cette heure bénie produise quelques fruits pour la vie éternelle. Ce vœu fut l'objet de prières ferventes qui terminèrent la cérémonie et que répétèrent sincèrement avec nous, nous en sommes sûrs, ceux des assistants qui ont déjà reçu l'Evangile dans leur cœur.

« Depuis l'ouverture de la chapelle, le service s'y fait quatre fois par semaine, deux fois le dimanche et les mardi et jeudi au soir. De plus le mercredi après midi le docteur Hirschbery vient y donner (dans un local à part) ses consultations médicales. Il s'y rend à cette occasion un grand nombre de malades, affectés de divers maux. Pendant que le docteur s'occupe de leurs corps un autre s'occupe de l'âme de ceux qui attendent leur tour de consultation. A-Gong leur prêche l'Evangile. La chapelle est toujours pleine ce jour-là et quoique tous ne restent pas jusqu'à la fin du service, il n'est jamais forcé de s'arrêter, faute d'auditeurs. Espérons que ce local dédié au Seigneur deviendra pour un grand nombre, le berceau de cette nouvelle naissance qui mène à la vie éternelle! »

Le Choléra dans l'Inde.

Vers la fin de l'année 1847, le choléra, ce terrible fléau de l'Asie, exerçait ses ravages à Sibsagor dans le pays d'Assam. Un missionnaire américain, M. Brown, fixé dans cette ville et

qui fut lui-même atteint de la maladie, raconte ainsi la conduite des païens en cette circonstance.

« Nous avons vu à des signes frappants, durant le cours de l'épreuve, à quel point diminue la confiance d'un grand nombre de natifs dans les vaines pratiques de leur religion. Quelques-uns ont à l'heure de l'angoisse imploré le nom de Jésus-Christ. D'autres ont passé tout leur temps à faire à leurs dieux des offrandes et des sacrifices; les temples retentissaient jour et nuit de leurs chants idolâtres; mais dans ces actes même il y avait quelque chose de nouveau et d'insolite qui semble annoncer que l'empire de Satan penche vers sa ruine. Qu'on en juge par un seul exemple :

« A la fin de l'un de ces sacrifices, offert par les Brahmines et par les personnages de la Cour, un vieux Brahmine, que j'ai employé quelquefois pour des travaux de traduction, fut appelé à prononcer une prière solennelle devant une assemblée de quelques mille personnes. Curieux de savoir ce que pouvait être la prière d'un païen, je lui demandai une copie de la sienne. Il me la donna très-complaisamment et quelle ne fut pas ma surprise, en lisant cette pièce, de trouver que son auteur avait imité aussi exactement qu'il l'avait pu les prières qu'il avait eu occasion d'entendre parmi nous. Il n'avait pas une seule fois prononcé le nom des dieux de l'Inde et ne s'était adressé à la divinité qu'en l'appelant l'*Eternel* ou le *Souverain*. En vérité, si ce n'avait été l'absence du nom Christ on aurait pu s'imaginer que c'était l'œuvre d'un chrétien, peu avancé sans doute, mais connaissant pourtant l'esprit et le ton de l'Evangile. Or, si l'on considère que toute la religion des Assamois se borne à peu près à la répétition du nom de Ram et que leurs livres sacrés enseignent même très-positivement qu'il suffit de crier continuellement *Ram*, *Ram* pour être sauvé, on comprendra combien il est extraordinaire qu'un Brahmine, parlant devant une assemblée comme celle dont il s'agit, ait pû omettre le mot consacré et faire une prière pres-

que chrétienne. Pour moi je vois dans ce fait l'indice éclatant d'une transformation qui s'opère peu à peu dans les croyances du pays. La réalité d'un changement de ce genre est du reste tellement évidente que si nous venions à quitter l'Assam, je ne doute pas qu'il ne s'y établit après nous une sorte de christianisme mélangé que finiraient par adopter les païens.

« Voici quelque chose de plus précieux encore. Un Hindou, jusqu'ici adversaire très-décidé du christianisme, a été salutairement impressionné par le passage du redoutable fléau. Nous l'avons vu, depuis lors, assister, avec sa femme et sa mère qui est fort âgée, à nos réunions du matin et s'agenouiller avec nous pour prier. Tout en lui annonce une conversion sincère et nous avons l'espoir de pouvoir bientôt l'admettre, lui et deux ou trois autres de ses compatriotes, dans les rangs de notre petite Eglise.

Les voies de Dieu dans la conversion d'une âme.

Voici comment une femme Hindoue, actuellement membre très-zélé et très-pieux de l'Eglise de Cuddapah, raconte la manière dont Dieu l'a attirée à lui :

« J'appartiens à la caste des fermiers et suis native de la province de Cuddapah. Agée aujourd'hui de 30 ans, il y en a 20 que je fus mariée à un homme de ma caste. Nous avons trois enfants et avons toujours vécu en cultivant la terre.

« Mes parents et toute ma famille étaient idolâtres. Aussi fus-je, dès ma première enfance, habituée à vénérer et à adorer les images. Cependant, à l'âge de 9 ans, j'entendis deux de mes parents éloignés parler du christianisme qu'ils venaient d'embrasser. Ils lurent devant moi des traités religieux et quelques portions de l'Ecriture sainte. Il me vint à la pensée, en les entendant, qu'il pourrait bien en effet n'y avoir qu'un seul Dieu.

« Quelques années plus tard, mon mari se sentit porté à

embrasser le christianisme, et se rendit souvent pour s'instruire auprès d'un lecteur missionnaire qui résidait dans le voisinage de notre demeure. Je l'y accompagnais toutes les fois que je le pouvais, et c'est ainsi que j'appris à connaître mieux l'Evangile. Bientôt je perdis toute confiance dans les idoles; je sentis que mon devoir était d'abandonner complètement le culte criminel que je leur avais rendu, et je refusai en effet de m'associer à toutes les pratiques de l'Hindouisme.

« Alors mes parents et mes voisins se levèrent contre moi. Ils me déclarèrent que, si j'embrassais la religion de Jésus-Christ, je serais traitée comme une paria, qu'ils ne permettraient ni à moi ni à mes enfants de se mêler avec eux ou d'entrer dans leurs maisons, et que toutes les fois qu'il y aurait dans ma propre maison des événements heureux ou malheureux (des mariages ou des baptêmes), ils s'abstiendraient d'y prendre la moindre part. Je n'avais pas encore assez de courage alors pour confesser hautement Jésus-Christ; ces menaces m'effrayèrent et pour y échapper, je pris mes enfants et m'en allai demeurer quelque temps avec ma mère dans un village voisin.

« Sur ces entrefaites mon mari, plus courageux que moi, se rendit à Cuddapah où il reçut le baptême des mains de M. Porter, et où il resta ensuite quelque temps. Quand je l'appris j'éprouvai un profond chagrin, non de ce que mon mari fût devenu chrétien, mais de ce que je ne l'étais pas encore devenue moi-même. Je pensais au péché et à ses conséquences, et je craignais que Dieu, irrité de ma lenteur à renoncer définitivement aux idoles et à me réunir à son peuple, ne me visitât, moi ou les miens, par quelque grand châtiment. Telles étaient mes frayeurs que plusieurs fois je rêvai, durant mon sommeil, qu'un globe de feu descendait du ciel comme pour me détruire; mais, à chaque fois pourtant, il tombait à côté de moi sans me toucher.

« Dès ce moment, je commençai aussi à m'inquiéter sé-

rieusement du salut de mes enfants. Je m'appliquai à leur faire comprendre la folie du paganisme, et leur dis que les idolâtres ne pourraient pas subsister devant Dieu. S'il en est ainsi, me dirent-ils, partons tous ensemble pour Cuddapah; mais je n'avais pas encore assez de courage pour suivre ce conseil, pour rompre ainsi avec mes parents. A la même époque, j'accouchai d'un garçon qui, peu de jours après sa naissance, tomba malade, et le fut fort longtemps, malgré les soins que je lui fis donner par un médecin natif. Mes parents me tourmentèrent fort pour m'engager à faire en sa faveur des vœux aux idoles; mais je savais que Dieu seul pouvait rendre la force à mon enfant; je repoussai donc péremptoirement toutes les sollicitations païennes, et le Seigneur eut pitié de moi; mon enfant recouvra bientôt la santé.

« Les efforts de mes parents et de mes voisins, pour me détourner de mon devoir, furent bien autrément redoutables quand je parlai d'emmener mes enfants à Cuddapah, dans le but de leur faire donner une instruction chrétienne. Tous m'entourèrent et me firent les représentations et les menaces les plus effrayantes. Mes enfants, disaient-ils, allaient devenir des sujets d'horreur pour tous; ils seraient rejetés, méprisés; c'était, de ma part, une folie barbare que de leur faire une pareille position. Ma mère se jeta à mon cou, en pleurant et me suppliant de renoncer à mon dessein. Mais Dieu me soutint; je répondis que si mes enfants, devenus chrétiens, étaient rejetés des hommes, ils seraient adoptés et bénis par Dieu, que c'était là la seule chose nécessaire, et malgré tous les obstacles, je partis avec eux pour Cuddapah, où j'eus le bonheur de retrouver mon mari, qui approuva complétement la démarche que je venais de faire.

Enfin, au mois de décembre, j'ai fait profession de ma foi, et j'ai été baptisée. Veuille le Seigneur, qui a été jusqu'ici mon guide et mon protecteur continuer à m'accorder sa grâce, afin que je vive pour le servir et le glorifier! »

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *sous la date du* 23 *août* 1848.

Visite à Mosheu. — Examen de conduite. — Six candidats au baptême.— Quelques réponses. — Prédication. — Résumé général. — Station de Saron. — Une nouvelle carte du pays. — Détails topographiques. — Une épreuve; émigration des Barolongs.— Besoin de renfort. — Extrait d'une lettre particulière.

Très honorés frères,

« Je vous écris, au retour d'un voyage que j'ai entrepris par devoir, mais qui m'a procuré beaucoup de plaisir. Depuis longtemps je souhaitais de rendre une visite à Mosheu. Enfin, le mardi 28 juillet, je me mis en route pour Fridau, après avoir recommandé à Dieu Motito et ses habitants. Le samedi suivant j'arrivai à Mamousa, où je n'eus pas le bonheur de trouver le missionnaire des Batlapis. Il était allé chercher du bois de construction à deux journées de là, et devait passer le dimanche dans une de ses annexes située dans le voisinage de l'endroit où il s'était rendu. Je prêchai à sa place, enveloppé dans mon manteau, car il faisait extrêmement froid, ce qui s'explique en partie par la position élevée de Mamousa. Le lundi, dans la journée, je quittai la capitale des Batlapis, et moins de quatre jours après j'étais à Jackal's-Fountain (*la*

Source des Renards). Mosheu et ses gens furent un peu surpris de me voir; mais j'ose dire qu'ils le furent agréablement. « Eh bien! Andries, dis-je au cathéchiste, vous ne m'attendiez pas aujourd'hui? — Non, répondit-il, seulement nous étions tristes, et nous voilà réjouis. »

« Le vendredi, je réunis les membres de l'Eglise pour les interroger sur leur conduite durant l'année qui venait de s'écouler. Voici ce que j'appris : l'un d'eux s'était, il y avait plusieurs mois, rendu coupable de mensonge, mais après avoir été sérieusement repris par ses frères, il s'était humilié devant eux et devant le Seigneur, et avait manifesté un vrai repentir. Une femme fut accusée d'avoir, une fois, le dimanche, moulu sur une pierre un peu de blé pour ses enfants. Ce furent les fautes les plus graves dont il fut fait mention. Des autres coupables, l'une avait l'habitude de parler un peu trop, sans que du reste aucune parole mauvaise pût lui être reprochée; un autre s'était trouvé trop souvent avec des gens non encore convertis, mais n'avait d'ailleurs pas participé à leurs méchantes actions. En somme, le petit nombre de fautes commises pendant un an, dans une Eglise de 57 membres, sans pasteur pour la surveiller, la nature même de ces fautes et la manière grave dont on en parlait, tout me convainquit que le bon Berger prend lui-même soin de ces brebis du désert, et me remplit d'une joie que non-seulement vous n'aurez pas de peine à comprendre, mais que, je n'en doute pas, vous ressentirez avec moi.

« Le samedi, je m'occupai de l'examen des candidats au baptême. Après les avoir interrogés et entendu sur leur compte le témoignage de l'Eglise, j'en désignai six pour être baptisés le lendemain, ajournant l'admission des autres pour différents motifs. Voici quelques-unes des réponses que firent à mes questions ceux que je crus pouvoir admettre : « Pourquoi désirez-vous d'entrer dans l'Eglise de Christ? — Parce que je suis une pauvre pécheresse qui ai besoin de son pardon. —

Jésus-Christ n'est-il le sauveur que des personnes qui n'ont commis que de petits péchés, ou bien sauve-t-il aussi les grands pécheurs? — Il sauve tous ceux qui croient en lui. — Le sang de Christ peut-il effacer tous les péchés? — Oui. — Y a-t-il des justes parfaits? — Non, tous les hommes sont pécheurs. — Jésus-Christ a-t-il péché? — Non, jamais. — Comment le péché s'introduisit-il dans le monde? — Par Satan qui séduisit nos premiers parents, et leur fit manger du fruit défendu. — Quelque autre que Jésus-Christ pourrait-il nous sauver? — Non. — Un pécheur se peut-il convertir lui-même? — Non, c'est Dieu qui convertit. — Dieu est-il partout, ou seulement en quelque endroit? — Il est en tous lieux. — Le bonheur des enfants de Dieu dans le ciel aura-t-il une fin? — Non, jamais. — Et les peines des méchants? — Elles ne finiront pas non plus. — Avez-vous mérité la colère de Dieu et les châtiments de l'enfer? — Oui. — Vous dites que vous avez péché; Dieu hait le péché: comment donc pouvez-vous espérer d'obtenir la faveur de Dieu? Qui est-ce qui fera disparaître vos péchés? — La grâce de Dieu. — Pensez-vous que vous ne pécherez plus désormais? — Hélas! je pécherai encore. »

« Le dimanche, j'eus, dans la cour de Mosheu, trois services religieux, au premier desquels les six candidats admis furent baptisés. Mon discours roula sur le baptême de l'officier de la reine Candace. Je le divisai en deux parties. Dans la première, je montrai l'importance du baptême; la seconde traita des conditions sans lesquelles on n'a pas droit d'y être admis. Je terminai par une triple application adressée aux candidats, aux membres de l'Eglise et aux païens. Mon émotion était telle que j'eus beaucoup de peine à la contenir, surtout en m'adressant aux candidats. Le second service fut un service de communion. J'y développai ces paroles du Psalmiste: «Que rendrai-je à l'Eternel? Tous ses bienfaits sont sur moi.... Je prendrai la coupe des louanges, et je bénirai le nom de l'Eter-

nel. » Et je ne doute point que ce langage n'exprimât en même temps que mes sentiments ceux d'un grand nombre de mes auditeurs. Enfin, au troisième service je baptisai les enfants des fidèles. Cette journée a été une journée de bénédiction pour moi, et, j'aime à le croire, pour l'Eglise de Jackal's-Fountain tout entière. Il se fait parmi ce petit peuple de Mosheu une œuvre bien admirable. Heureux le missionnaire à qui il sera donné de s'établir auprès de lui! En général, Dieu semble avoir des vues tout particulièrement miséricordieuses sur la nation des Koranas. M. Ross, le missionnaire de Mamousa, obtient beaucoup plus de fruits de ses travaux parmi les Koranas de la rivière Jaune que parmi les Batlapis de sa station; et je vous dirai bientôt ce que j'ai vu à Saron.

« Voici en résumé l'état de l'œuvre missionnaire à Jackal's-Fountain :

Ecoliers....................	78
Communiants.................	63
Auditeurs (considérablement).	
Adultes baptisés en 1848.......	6
Enfants id. id........	10

« Le lundi matin, 7 août, je partis de Jackal's-Fountain, après avoir reçu les salutations et les vœux d'une multitude de gens de tout sexe et de tout âge, qui s'étaient rassemblés autour de la voiture pour assister à mon départ.

« Désireux de voir la station naissante fondée parmi les Koranas de la rivière Jaune, je me dirigeai vers le Sud, et comme nous devions voyager à travers champs et que mes conducteurs ne connaissaient pas la contrée, j'ajoutai à ma caravane deux hommes pour me servir de guides. Nous n'arrivâmes que le cinquième jour et fort tard à *Saron*, c'est le nom de la nouvelle station de la rivière Jaune. M. Schmidt, le missionnaire, ne me connaissait pas; mais dès qu'il eut appris de moi qui j'étais, il m'accueillit, ainsi que Mme Schmidt,

avec une affection toute germanique. Comme moi, ces chers frères reçoivent rarement la visite de leurs collaborateurs, et la mienne leur fit, j'ose le croire, un sensible plaisir. M. Schmidt est un de ces missionnaires allemands de la Caffrerie qui ont vu leurs stations entièrement ruinées pendant la dernière guerre, et qui furent alors obligés de s'enfuir loin du champ de leurs travaux. Pendant mon séjour chez lui nous éprouvâmes beaucoup de joie à nous entretenir de nos travaux, de nos difficultés et de nos espérances. Malheureusement Mme Schmidt ne parle que l'allemand et le hollandais, et je n'ai moi-même qu'une connaissance très imparfaite de cette dernière langue, de sorte que nous ne pouvions converser ensemble qu'au moyen d'un interprète.

« La station de Saron ne compte encore qu'une année d'existence. Sous le rapport matériel beaucoup y a déjà été fait. M. Schmidt s'est bâti une maison de fort bonne apparence, et comme tous ses meubles avaient été brûlés en Caffrerie, il lui a fallu travailler beaucoup pour les remplacer. De leur côté les Koranas ont, d'eux-mêmes, construit auprès de la maison missionnaire une église de forme européenne, tout à la fois spacieuse et très régulière, dont on devait sous peu de jours faire la dédicace. Mais il y a ici quelque chose de bien plus remarquable encore ; c'est la prospérité spirituelle de cette œuvre. Sans doute que Dieu veut dédommager nos amis des grandes épreuves qu'ils ont eu à supporter en Caffrerie. M. Schmidt a actuellement 65 candidats au baptême. Le dimanche ses congrégations sont immenses, et ne se composent guère que de gens proprement vêtus et désireux de faire des progrès toujours plus rapides dans la civilisation. La seule chose que le missionnaire ait à reprocher aux habitants de sa station, c'est l'indolence naturelle à tous les Koranas et leurs fréquents désirs d'émigrations.

« Le dimanche matin je prêchai pour M. Schmidt en langue Sechuana, ayant pour interprète l'un de mes guides Koranas,

jeune homme à la fois plein d'intelligence et de piété. L'après-midi le pasteur de Saron prêcha en hollandais avec le secours de son interprète ordinaire.

« Le lendemain je me séparai de ces excellents amis, qui me promirent de me rendre ma visite dès qu'ils le pourraient, et je repris le chemin de Mamousa où j'arrivai le 15 août au soir. Je n'y séjournai qu'une nuit et une demi-journée, parce que je tenais à être le dimanche suivant à Linokaneng, l'une de mes annexes, voisine de Motito. Enfin lundi dernier je rentrai dans la station après un voyage de vingt-huit jours, reconnaissant envers le Seigneur de me ramener sain et sauf et de m'avoir accordé, durant cette excursion, des joies qui m'étaient peut-être nécessaires pour m'aider à supporter avec calme l'épreuve qui m'attendait à mon retour, et dont je vous parlerai avant de terminer ma lettre.

« Mais puisque j'en suis encore à ce qui concerne mon voyage missionnaire, j'ajouterai quelques explications relatives à la carte ci-jointe (1). J'ai cru devoir dresser cette carte, parce qu'il n'en existe aucune, à moi connue, qui représente d'une manière correcte et complète le pays que j'ai traversé. Celle d'Arowsmith est à la fois incomplète et inexacte quant à cette contrée; celle de M. Moffat n'est pas assez détaillée; celle de M. Arbousset laisse en blanc toute la partie de l'Afrique australe qui s'étend au nord de la rivière Jaune, et enfin celle de M. Daumas ne donne non plus qu'une idée imparfaite du pays compris entre Mamousa, Fridau et Saron.

« Je commence mes explications par où j'ai commencé mon voyage.

« *Littakou* était autrefois une ville très-importante, aujourd'hui ce n'est qu'un tout petit village dont le chef est Tlaga-

(1) Cette carte, fort bien faite, est entre les mains du Comité qui regrette que des raisons d'économie, plus faciles à comprendre aujourd'hui que jamais, ne lui permettent pas de la placer sous les yeux de nos lecteurs.

nyana. Ce village est situé au pied de quelques hautes collines et sur les bords d'un ruisseau, qui prend un peu plus loin le nom de Moshaua.

« Le village de *Linokaneng* vient d'être amoindri par le départ d'une partie de ses habitants, qui sont allés se fixer à Morokana. Linokaneng, annexe de Motito, renferme quelques chrétiens et a un oratoire : les habitants appartiennent à la tribu des Batlaros; leur chef, Séchogélé, est vieux et aveugle. Il n'a pas encore renoncé au paganisme, mais il a toujours témoigné beaucoup d'amitié aux missionnaires.

« *Gaboloko* n'est pas habité, mais comme on y trouve de l'eau et du bois en abondance, c'est un lieu qui sert ordinairement de campement aux voyageurs.

« Les habitants de *Morokana* sont dispersés dans plusieurs petits villages. Quelques huttes seulement sont bâties sur le bord de la route. Ce pays est boisé et couvert de collines.

« *Mamousa* était autrefois la résidence des Koranas; mais, comme « la raison du plus fort est toujours la meilleure, » les Batlapis en ont pris possession. C'est maintenant la ville béchuanase la plus populeuse que je connaisse, et comme les Batlapis sont très-riches en bétail, toute la contrée environnante ne présente plus que des campagnes sans pâturages. Ses nouveaux maîtres ont, en outre, coupé ou brûlé les plus beaux arbres de l'endroit, en sorte que Mamousa n'offre plus aux yeux qu'un assez triste spectacle.

« De Mamousa à *Jackal's-Fountain*, on ne trouve pas un seul habitant. Aussi ce pays est-il rempli de hordes innombrables de bêtes fauves. Le voyageur y aperçoit parfois le roi des déserts se promenant avec lenteur et sans inquiétude; plus souvent encore son sommeil est troublé par les terribles rugissements de ce puissant animal, l'effroi des hommes et des bêtes.

« A mesure que l'on approche de la résidence de Mosheu, le pays change d'aspect : l'eau devient plus abondante; une

contrée montagneuse succède aux immenses plaines qu'on vient de parcourir, et de belles forêts s'offrent de tous côtés aux regards. Avant d'arriver à Jackals'-Fountain on rencontre Fridau, où des bâtiments, construits par M. Pfrimmer, il ne reste plus que quelques pans de murailles. Jackals'-Fountain est située au pied et à l'est d'une colline du haut de laquelle on aperçoit, au loin, la rivière Jaune qui coule vers le sud. Ce pays était autrefois (vers le commencement de ce siècle, à ce que je suppose), habité par les Ligoyas. Après eux les Barolongs en prirent possession ; on y voit encore les ruines de leurs parcs en pierres. Depuis, les Boërs et les Koranas se sont établis dans ces quartiers : ces derniers se disent originaires du sud-ouest et s'appellent eux-mêmes *Korab* (ce mot se prononce avec un clappement). Les Béchuanas nomment ceux du nord *Bakotu* et ceux du sud *Makauta*. La tradition koranase porte que ces deux branches de la même tribu habitaient primitivement une même contrée, mais que plus tard, lorsqu'il fût question d'émigrer vers le nord-est, elles se séparèrent pour remonter, l'une le Kolong et l'autre la rivière Jaune.

« On m'a fait remarquer dans les montagnes de Matloasi, qui sont marquées sur ma carte, les ruines d'une station missionnaire fondée par les Wesleyens, il y a environ 25 ans. Il y avait alors là une ville considérable de Barolongs : actuellement on n'y trouve pas un seul habitant.

« Le *Pogolé* et le *Noné* sont deux torrents comme il y en a beaucoup dans l'Afrique australe. En temps ordinaire, ils ne contiennent, de distance en distance, qu'un peu d'eau dormante ; mais lorsque les pluies sont abondantes, ils se remplissent et vont se vider dans quelque rivière ou bien se perdre dans les sables. Je ferai, à ce propos, remarquer que l'on a souvent, en Europe, de bien fausses idées des courants d'eau africains, et cela sans doute par la faute des voyageurs plus que par celle des géographes. C'est ainsi qu'on lit dans Balbi

que le Kuruman est le *principal des fleuves* qui paraissent se perdre dans les sables, tandis qu'en réalité le Kuruman n'est pas même une rivière, ce n'est qu'un petit ruisseau.

« Je terminerai ces observations par quelques mots sur la rivière Jaune que j'ai vue en plusieurs endroits différents. Le lit de cette rivière est très-profond, et elle est bordée de saules nombreux qui se penchent sur ses ondes; son cours est généralement lent, mais quand les pluies sont abondantes dans la région du nord-est, ses eaux s'élèvent à une hauteur extraordinaire; alors elles sortent de leur lit, courent avec rapidité et entraînent avec elles tout ce qu'elles rencontrent, troncs d'arbres ou bétail, en faisant un bruit effroyable à travers les arbres, alors presque entièrement couverts, qui en bordent les rives.

« Je vous ai dit qu'une épreuve m'attendait à mon retour à Motito. En effet je n'y retrouvai pas tous les gens que j'y avais laissés en partant. Les Barolongs, qui formaient la plus grande partie des habitants de cette station, ont émigré pendant mon absence. Quoi qu'il en soit des motifs de cette émigration, je crois n'avoir rien à me reprocher à cet égard, car j'ai fait tout ce que j'ai pu auprès du chef pour l'engager à rester. Je lui ai fait de petits présents; je l'ai exhorté à s'attacher au Seigneur à la fin de ses jours; je lui ai parlé avec douceur; je lui ai parlé avec sévérité, tout a été inutile. Comme me le disait l'autre jour le missionnaire de Mahura : « Quand les Béchuanas ont une fois résolu une émigration aucun de nous ne saurait les empêcher de partir. » — « C'est pitoyable, m'écrivait dimanche dernier M. Moffat, mais nous ne pouvons rien à ces choses. » (Et les missionnaires du Kuruman ne le savent que trop.) Grâce à Dieu, aucun des membres de l'Eglise n'a, jusqu'à ce jour, quitté la station, mais je crains que, d'ici à un an, quelques-uns n'aillent se fixer ailleurs. En attendant que Motito se repeuple, mon intention est de visiter,

aussi souvent que je le pourrai, Fridau, Morokoeng, Littakou, Linokaneng, Setlagolé; mais vous voyez, très-honorés frères, combien cette tâche est grande (1). Je vous en supplie donc, au nom de ces pauvres Béchuanas dont le salut vous est si cher, au nom du Seigneur qui veut que tous les hommes connaissent la vérité, envoyez-moi un ou deux collaborateurs pour le moins. Je plie sous le faix : ce n'est plus qu'avec douleur que je pense aux noms que je viens d'écrire. A moins que l'on n'invente une homéopathie religieuse, c'est à dire, à moins qu'on n'apprenne à opérer un grand bien moral par des moyens imperceptibles, je ne vois pas comment les tribus du nord pourront se convertir, aussi longtemps que nous ne serons pas efficacement secondés.

« Je demeure, très-honorés frères, votre tout dévoué serviteur en Jésus-Christ.

J. Frédoux.

P. S. — Dimanche, 27 *août*. Je n'ai pas été médiocrement étonné de n'apercevoir aujourd'hui aucun changement sensible dans le nombre de mes auditeurs. Qui sait si une ère de bénédiction ne va pas commencer pour Motito, maintenant que la partie la plus mauvaise de la population du lieu en est partie? »

Il est facile de s'apercevoir, en lisant la lettre ci-dessus, qu'au moment où il l'écrivait, M. Frédoux n'avait pas encore reçu communication de ces embarras financiers de la Société qui devaient si tristement rejaillir sur nos frères d'Afrique. Depuis lors, ces inquiétantes nouvelles lui sont parvenues et

---

(1) Il y a de Motito à Fridau 65 lieues; de Motito à Morokoeng 25 lieues; de Motito à Lattakou 2 lieues; de Motito à Linokaneng 8 lieues; de Motito à Setlagolé 30 lieues. — Ainsi pour visiter ces diverses annexes, l'une après l'autre, il me faudra, pour l'allée et le retour, parcourir 260 lieues.

voici comment il exprime ses impressions, dans une lettre particulière écrite le 27 septembre, de Kuruman où il était allé passer quelques jours.

« Dans votre lettre du 6 avril, vous nous engagez à rendre la mission d'Afrique de plus en plus indépendante de la mère-patrie. Pour ma part je ne vois pas la moindre possibilité qu'elle subsiste sans être soutenue. Et cependant je viens de recevoir du Cap une lettre qui nous défend de continuer à émettre des traites! Et il y a de ces traites maintenant en chemin qui ne seront probablement pas payées et nous reviendront sans doute! Dans un tel état de choses que faire? Je ne le sais véritablement pas; mais je regarde vers le Seigneur, qui sûrement ne nous abandonnera pas. Peut-être avions-nous besoin de pareilles épreuves : à nous de nous en montrer dignes en les supportant avec courage!... »

Suivent ici quelques détails, à la suite desquels notre frère reprend :

« Je ne me fais point d'illusion sur la gravité de notre situation; mais, encore une fois, je tourne mes regards vers celui qui est un refuge au moment de la détresse. Notre avenir est on ne peut plus obscur, mais Dieu dissipera le nuage quand il en sera temps. Puissent des jours de calme succéder aux jours d'orage, non seulement en Afrique, mais aussi en Europe et particulièrement en France! Si notre Société reprend un jour son essor, je vous recommande encore cette mission du nord dont je vous ai déjà exposé les besoins. »

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf, *sous la date du* 4 *octobre* 1848.

Une épreuve. Maladie et mort de l'enfant du Missionnaire.— Ses funérailles.—Résolution importante.—Etat actuel de la Station.—Réflexions sur les embarras de la Société.— Pénible position des missionnaires.

Chers Frères et très honorés Directeurs,

« Au milieu de ces agitations générales qui déchirent l'Europe entière, il est à peine permis de parler d'une épreuve particulière. Et cependant je ne puis vous laisser ignorer par quel nouveau baptême de tribulations le Seigneur vient de nous consacrer à son saint service..... Avant hier, à deux heures du matin, il lui a plu de retirer d'entre nos bras le cher petit enfant que nous aimions à considérer comme le dernier et précieux gage de sa faveur. Après une courte mais douce existence de huit mois et deux jours, notre Christian Emmanuel vient de succomber sous l'attaque d'une fièvre maligne qui a déjà fait plusieurs victimes autour de nous. J'étais allé avec le frère Gosselin à la conférence de Béerséba. Ce voyage nous avait pris huit jours. En revenant je trouvai mon pauvre enfant bien malade; il avait été pris du typhus le jour même de mon départ. Sa pauvre mère éprouvée, seule dans cette triste solitude, lui avait prodigué tous ses soins, tout en demandant à Dieu, au milieu de ses angoisses, la grâce de ne pas retirer notre fils avant mon retour, afin que je ne fusse pas frappé trop cruellement, et que j'eusse encore la consolation de le serrer une dernière fois contre mon cœur. Ce vœu fut exaucé, et nous pûmes alternativement tenir dans nos bras cette chère petite créature qui, au milieu de ses faiblesses disait encore avec un inexprimable sourire, dans la langue du Sessouto : « papa, maman, donnez. » *Donnez !* Oh ! enfin le Seigneur, l'Eternel Père et l'ami des enfants a *donné* à notre bien aimé ce que nous ne pouvions lui donner, la vie bienheureuse, le repos des saints, la joie qui est à sa

droite pour toujours ! Aujourd'hui il nous reste donc toujours quatre enfants ! Mais deux seulement avec nous ; les deux autres sont auprès du Seigneur.

« Notre frère, M. Arbousset que j'avais invité à venir présider à l'enterrement de notre fils, s'étant trouvé absolument empêché d'accourir auprès de nous, j'ai dû moi-même rendre ce dernier et douloureux devoir à la dépouille mortelle d'Emmanuel. Le convoi funèbre fut accompagné au milieu d'un profond recueillement par une centaine de personnes. Morosi, accouru tout exprès de Tolomané, en faisait partie. C'est la première fois que j'ai vu cet homme touché. Le Seigneur m'accorda la grâce de surmonter ma douleur et de m'élever au dessus de ce qui est visible et mortel, pour diriger les âmes des assistants vers ce qui est incorruptible et éternel. — *Je suis la résurrection et la vie*. Ces paroles du Seigneur nous consolèrent dans la maison de deuil.—*Lui étant mort parle encore*; (Hébreux ch. XI, v. 4.), servit de texte à ce que nos indigènes appellent : « l'instruction de la tombe d'Emmanuel. » Lorsqu'il fut question de s'arracher d'auprès de ces restes chéris, chacun leur dit, au milieu des gémissements et des larmes, un solennel et dernier adieu pour le monde présent.

« Tandis que cette épreuve fondait sur nos têtes, nous avions à nous occuper d'une question bien grave. Il ne s'agissait de rien moins pour nous que d'un changement de station. La Conférence des frères, m'avait sur la proposition de notre cher collègue M. Rolland, engagé à venir partager avec lui dans l'Eglise de Béerséba ses évangéliques travaux qui réclament une augmentation de soins. M. Cochet m'aurait remplacé à Béthesda. Ce projet me souriait beaucoup. Cependant je déclarai à nos frères que je voyais à sa réalisation immédiate, dans un moment où nous sommes totalement dépourvus de ressources, de grandes et nombreuses difficultés, (Je n'ai pas cette année tiré un sou de mon salaire, ni M. Gosselin non plus.) et je demandai quinze

jours de réflexion. C'est donc devant la couche funèbre de notre Emmanuel que je devais médider sur ce plan et que d'autres douleurs vinrent ainsi se mêler à celles d'une si douloureuse séparation. — Le Seigneur m'est témoin que j'étais prêt à faire le sacrifice de ma station, de ma position actuelle, des avantages attachés à cette localité où, depuis cinq années, j'ai, avec ma femme et notre cher compagnon d'œuvre, M. Gosselin, tant travaillé, tant prié et tant souffert, dans l'espoir que peut être ce sacrifice serait utile à la mission en général. Parfois même il me semblait qu'il y aurait là une délivrance de la part de l'Eternel qui voulait ainsi me décharger de ce dur et pesant fardeau qui m'est échu en partage à Béthesda, dans ce lieu où la solitude accable l'esprit, où l'opiniâtreté des Baputis nous afflige, où des tracasseries continuelles, comme les vols des Bushmen et les incursions des Caffres, troublent notre repos. Mais je demandais une chose au Seigneur, c'est qu'il lui plût de nous donner une assurance certaine que c'était là une œuvre approuvée par lui. Eh bien! quelque désir que j'eusse de répondre à l'appel honorable qui m'avait été adressé, je n'ai pu trouver aucun indice certain qui me poussât dans cette voie. Il m'a semblé, ainsi qu'à ma chère compagne et à frère Gosselin, que l'état critique dans lequel se trouve notre chère Société, l'incertitude de l'avenir et nos propres embarras financiers ne nous permettaient pas de nous décider à un déplacement de famille qui nécessairement aurait entraîné des frais extraordinaires assez considérables. Je viens d'en écrire dans ce sens à nos frères. Cette résolution n'engage en rien l'avenir. S'il arrivait qu'une occasion pareille se représentât dans un temps plus opportun, et qu'il me fût adressé un nouvel appel où je pourrais clairement distinguer la voix du Seigneur, je ne m'y refuserais point. Je bénirais même infiniment notre bon Dieu, si après m'avoir éprouvé de plusieurs manières et m'avoir trouvé fidèle en peu de chose, il voulait m'établir sur beaucoup à la

gloire de son nom. Que ce soit en Afrique, en Asie, en Amérique ou sur tel autre point du globe, que nos chers directeurs et l'Eglise de Christ jugent bon de m'assigner un poste, ils me trouveront toujours prêt à m'y rendre joyeusement et courageusement.

« L'état de la mission à Béthesda continue à n'être pas très-brillant ; cependant, à tout prendre, les choses n'y vont pas trop mal. Il me semble que si les frères Moraves avaient, dans les cinq premières années de leur mission au Groënland, eu les succès que nous avons obtenus ici, ils en auraient été très-reconnaissants envers le Seigneur. C'est notre cœur inquiet et ingrat, qui nous fait mal juger des voies du Très-Haut, et blâmer trop souvent le mode de l'apparition et de l'établissement de son règne dans les différentes parties du monde. Dieu, soyons en sûrs, n'a pas tant égard à la quantité qu'à la valeur réelle des poissons qui sont entrés dans le filet de l'Evangile. Ne nous scandalisons donc pas de ce qui fait, sans nul doute, la joie des anges. C'est certainement un spectacle réjouissant, que de voir un petit troupeau d'adorateurs fidèles demeurer fermes au milieu de cette multitude de païens, qui s'adonnent sans honte à toutes sortes d'impuretés et de perversités. Or, tous nos convertis sont demeurés fidèles; quelques-uns d'entre eux ont fait de véritables et réjouissants progrès dans la vie cachée avec Christ en Dieu ; une dixaine de femmes demandent le baptême, et reçoivent les instructions de la Parole sainte; soixante à soixante et dix personnes viennent régulièrement assister aux services du dimanche.

« Enfin, en visitant les villages, on trouve ici dix, là trente, plus loin cinquante personnes qui se réunissent, au moins par crainte si ce n'est encore par amour, pour écouter le témoignage de la vérité. Notre tâche est toujours humble, mais ce qui est humble est-il pour cela méprisé? Le Seigneur

n'a-t-il pas, au contraire, choisi ce qui est faible et même ce qui n'est rien, pour en faire quelque chose?

« Que dirai-je, en terminant, sur l'état de notre chère Société? Il semble que le vaisseau de la mission française est sur les récifs, et qu'il n'y a qu'un miracle du Seigneur tout-puissant qui puisse l'en dégager, et le préserver du naufrage. Mais, ce miracle, le Seigneur le fera quand il en sera temps! lui fallût-il pour cela arracher planche après planche, et en construire un nouveau navire, dont les dimensions, la forme et la force fussent en rapport avec le but qu'il doit remplir! En attendant nous aurons des angoisses, et il est bon que nous en ayons. Cela exercera notre foi, et cela nous humiliera. Puis, quand nous serons véritablement humiliés, quand l'or de la foi aura été purifié entièrement par le feu, alors le Libérateur ne se fera point attendre. Humilions-nous donc sous sa puissante main. Délaissons ce qui lui déplaît. Baisons la main qui nous frappe, et soyons sûrs que le jour de la délivrance succèdera à ce temps d'affligeante calamité.

« En vous remerciant de votre lettre du 30 mai, si pleine d'affection, et que nous venons de recevoir, nous nous recommandons de nouveau à votre bon souvenir et à vos prières. Ma chère femme et notre frère Gosselin, qui va toujours bien, se joignent à moi pour vous envoyer l'expression de notre parfait dévouement et de notre inaltérable attachement.

Votre très-affectionné dans le Seigneur,

Chr. SCHRUMPF.

« *N. B.* Nous voici bientôt à la fin de l'année, sans que, comme je l'ai dit plus haut, ni moi, ni M. Gosselin ayons pu tirer un sou de notre salaire, pour subvenir aux premières nécessités de la vie. Nous avons, en outre, dépensé notre dernier argent pour payer les travaux entrepris sur la station avant que nous eussions connaissance de la situation

financière de la Société. La plupart des frères ont pu se procurer des fonds à temps. Nous serons donc les premiers à nous trouver dans la fournaise, à moins que le Seigneur ne nous envoie un secours miraculeux que nous attendons, et que nous lui demandons. On a parlé du Cap, mais nous ne pouvons pas en espérer beaucoup, car il est plus qu'évident que la collecte qui s'y fait en faveur de la mission française, doit servir tout d'abord à couvrir le montant des billets tirés par les frères, et qui s'élève à plus de 600 livres sterling. Veuillez donc, chers directeurs, songer à prendre à notre égard, des dispositions dont l'effet ne pourrait se laisser attendre longtemps sans que nous nous trouvions réduits à une fâcheuse extrémité.

C. S.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU NORD.

(2me *Article.*)

Etats-Unis. — Mission de l'Orégon. — Massacre des missionnaires. — Délivrance providentielle. — Mission parmi les Chactas. — Triomphes de l'Evangile. —Progrès de la civilisation.—Les Ojibwas. —Une station abandonnée. — Les Creeks. — Les Iroquois. — Vie et mort chrétiennes d'un Indien. — Baptême et fermeté chrétienne d'un jeune Indien. — Résumé des travaux.

Les missionnaires américains sont répandus à peu près sur tous les points du globe où l'Evangile est prêché. Nous les avons trouvés, partout actifs et dévoués, en Afrique, dans l'Inde, à la Chine et moins loin de nous, parmi les Nestoriens de la Perse et les Arméniens de la Turquie. C'est aujourd'hui sur le sol américain même que nous avons à suivre le déve-

loppement de leur activité chrétienne. Nos lecteurs, qui connaissent ce terrain pour l'avoir déjà parcouru souvent avec nous, y reviendront, nous l'espérons, avec plaisir, s'attendant à y trouver de quoi raffraichir leur âme dans la contemplation des voies miséricordieuses du Seigneur pour le salut des païens. Cette attente ne sera pas trompée. L'Eternel est fidèle, et sa main est partout avec ceux qui combattent sous sa protection le bon combat de la foi.

L'œuvre des missions parmi les tribus indiennes des Etats-Unis est une œuvre trop complexe et qui embrasse une trop vaste étendue de pays pour qu'elle se présente partout sous le même aspect. Elle offre, au contraire, une scène très variée et surtout très mobile. L'Evangile annoncé à deux tribus voisines est reçu, par l'une avec empressement ou au moins avec respect, par l'autre avec hostilité ou avec une indifférence non moins déplorable. Tantôt un horizon qui semblait d'abord brillant s'est tout à coup assombri et couvert de nuages; tantôt des tentatives longtemps infructueuses sont couronnées de succès au moment même où le découragement s'emparait de l'âme des ouvriers. Ici des triomphes et des joies; là de la tristesse et des épreuves; le plus souvent une alternative continuelle des unes et des autres. N'est-ce pas là d'ailleurs en tous lieux la vie du missionnaire, comme aussi la vie du chrétien dans tout ce qu'il entreprend pour la gloire de son Maître?

Nous parlons d'épreuves. Commençons par en rappeler une que nous avons déjà annoncée à nos lecteurs (livraison d'octobre 1848), le massacre des missionnaires fixés au delà des montagnes rocheuses, sur les bords du fleuve Colombie. Cette mission de l'Orégon, entreprise depuis quelques années, se composait de quatre stations fondées au milieu de quatre tribus diverses, celles des *Cayouses*, des *Têtes plates*, des *Nez percés* et des *Walla-wallas*. C'est dans la première, à *Waiilatpu*, qu'a eu lieu l'horrible catastrophe dont nous pouvons aujourd'hui, à l'aide du rapport de la Société américaine,

compléter ou rectifier l'affligeant récit. Le docteur Whitman, qui exerçait les fonctions de missionnaire et de médecin, était un chrétien dévoué au bien spirituel et temporel des Indiens, et qui y avait consacré, avec autant d'abnégation que de persévérance, les plus belles années de sa vie. Une lettre écrite par lui, peu de jours avant sa mort, au comité de la Société, l'entretenait de ses travaux et de ses plans pour l'avancement du règne de Dieu; il soignait les malades, visitait les villages, faisait construire des bâtiments missionnaires, et comptait bientôt commencer la construction d'une chapelle. Hélas ! les farouches indigènes en vue desquels il formait ces projets, ne lui ont pas laissé le temps de les accomplir. Les causes du massacre, dit le rapport que nous avons sous les yeux, ne sont pas parfaitement connues; cependant, il paraît bien que (comme nous l'avons dit) c'est aux ravages exercés dans la tribu par la dissenterie qu'il faut l'attribuer. Quelques-uns des Cayouses s'imaginèrent que le docteur, pouvant les guérir, ne le voulait pas; d'autres allèrent jusqu'à dire qu'au lieu de remèdes il leur donnait du poison, afin de mettre un terme à l'existence de la tribu. Quelques-uns néanmoins le défendaient contre ces absurdes accusations. On voulut alors le mettre à l'épreuve, et dans ce but il fut résolu que trois Cayouses, alors malades, seraient confiés à ses soins et prendraient ses remèdes. Malheureusement, tous les trois succombèrent au mal, et dès ce moment le sort du docteur fut décidé. Le 29 novembre 1847, une bande de forcenés se précipita dans sa maison et le massacra avec sa femme, deux de ses enfants, son collègue, le révérend M. Rogers, et plusieurs autres personnes. « Les détails de ce meurtre sont, dit le rapport, trop révoltants pour être racontés. Qu'il suffise de dire que les malheureuses victimes ne furent pas tuées d'un seul coup. On les laissa languir, horriblement mutilées, pendant une grande partie de la journée, et on se livra sur elles à toutes les atrocités que peut inventer l'imagination la plus féroce. Les enfants du docteur

et les autres personnes attachées à la mission qui n'avaient pas été massacrés, furent réunis et renfermés dans la pièce où gisaient les victimes, respirant encore, mais déchirées en lambeaux. Autour d'eux se tenait un cordon serré d'Indiens, le fusil à la main et n'attendant qu'un signal pour faire feu. On ne sait par suite de quelle circonstance ce signal ne se donna pas. Le lendemain et les jours suivants, l'œuvre de destruction continua, et huit jours plus tard encore, deux malheureux, blessés, mais non achevés le premier jour du massacre, furent arrachés de leurs lits et égorgés de la manière la plus brutale. Un grand nombre de femmes et d'enfants, retenus captifs par les Cayouses, ne furent délivrés qu'au bout d'un mois, sur l'intervention de l'agent d'une compagnie anglaise établie dans le pays. Trois de ces pauvres femmes avaient succombé aux angoisses et aux tourments de leur captivité. »

La plupart de ces détails ont été donnés par M. Spalding, l'un des missionnaires de l'Orégon. Il les tenait de sa fille qui, se trouvant dans la famille du docteur Whitman au moment du massacre, en avait vu toutes les horreurs et partagé tous les dangers. M. Spalding lui-même n'échappa au sort de ses collègues que par l'effet d'une protection providentielle toute particulière. Ce jour même il s'était mis en route pour se rendre à Waiilatpu et il était, le lendemain, sur le point d'y arriver quand il rencontra un prêtre catholique accompagné d'un Cayouse qui s'éloigna à son approche. Le prêtre lui raconta ce qui venait de se passer, ajoutant que s'étant trouvé le matin même dans le voisinage de Waiilatpu, il avait baptisé les enfants des meurtriers et était allé prêter son assistance pour l'ensevelissement des morts. Il prévint ensuite M. Spalding que le Cayouse qu'il venait de voir avec lui, ne s'était mis en route que dans l'espoir de le rencontrer et de le tuer. S'il s'était éloigné ce n'était que pour épier l'instant favorable et recharger son pistolet qu'un accident avait, quelques instants auparavant, mis hors d'état de lui servir. Sur cet avis,

M. Spalding se hâta de lancer son cheval à travers la plaine. Le Cayouse, revenu sur ses pas, se mit à sa poursuite, mais heureusement la nuit arrivant bientôt, fit perdre à ce forcené la trace du missionnaire. Celui-ci continua sa course à travers les hautes herbes des prairies, traversa plusieurs rivières, perdit son cheval et n'arriva enfin en lieu de sûreté qu'après avoir fait plus de trente lieues à pied. Il n'avait pris dans sa fuite aucune nourriture et avait laissé en route la plupart de ses vêtements et jusqu'à sa chaussure.

Ces affreux événements ont eu des suites désastreuses pour la mission de l'Orégon toute entière. Les passions sauvages des Indiens une fois excitées contre les missionnaires, dont ils paraissaient avoir juré la destruction complète, il a fallu écouter les conseils de la prudence, et abandonner des stations où il devenait impossible d'exercer plus longtemps un ministère utile. C'est le cœur navré de tristesse que les missionnaires se sont éloignés de ces contrées où leurs frères venaient de perdre la vie au service du Sauveur. Il paraît très douteux que, de longtemps au moins, l'œuvre si cruellement interrompue puisse être reprise.

Voilà un douloureux récit. Hâtons nous, tout en adorant les voies souvent mystérieuses de la Providence et sans nous arrêter à pleurer la mort de ces frères couronnés de la palme du martyre, de porter nos regards vers des objets moins propres à étonner notre faible foi. Nous n'avons pour en trouver de tels qu'à repasser les Montagnes Rocheuses et à suivre le cours des rivières qui, parties de là, s'en viennent à l'Est grossir les flots du Mississipi. C'est là que sont actuellement fixées, autant du moins qu'elles paraissent capables de se fixer, la plupart des anciennes tribus jadis si puissantes, aujourd'hui si affaiblies, que refoule continuellement dans le désert le flot envahissant de la civilisation. Et c'est là aussi que le zèle des Chrétiens va les chercher, pour leur prêcher ce Christianisme

qui seul peut les préserver d'une destruction complète. L'histoire suivante montrera de quels magnifiques succès sont déjà bénis quelques uns de ces généreux efforts.

Il y a trente ans qu'une mission fut entreprise parmi les Chactas, tribu fixée sur les bords de la Rivière Rouge, l'un des affluens du Mississipi. Les commencements de cette œuvre furent difficiles. « La foi de nos frères qui s'y sont engagés, disait un rapport, dix ans après la fondation de la mission, en 1828, a été rudement éprouvée par les luttes qu'il lui a fallu livrer contre l'ignorance et le péché, sans qu'il lui ait été accordé beaucoup d'encouragements; les natifs ne deviennent point pieux et un très petit nombre d'entr'eux se montrent désireux d'apprendre à connaître l'Evangile. » Les Ecoles mêmes, ces puissants auxiliaires de la prédication directe, souvent plus efficaces qu'elle, semblaient ici avoir trompé complétement les espérances des missionnaires.

Cependant, à partir de cette époque, des signes plus réjouissants vinrent donner une nouvelle vie à ces espérances. Les frères employés à l'œuvre se hâtèrent d'en tirer profit; ils multiplièrent le nombre des prédications, se transportèrent sur tous les points où une porte leur semblait s'ouvrir à la bonne nouvelle, et l'annoncèrent partout avec cette énergie qu'inspire toujours une confiance qui se relève. Alors le maître des cœurs montra qu'il était bien avec eux; ils entendirent sortir d'un grand nombre de bouches l'importante question : « Que faut-il faire pour être sauvé ? » L'esprit du Seigneur agit avec puissance dans les âmes qu'il réveillait ainsi et bientôt il s'opéra dans l'aspect de la mission un changement tellement rapide qu'en 1829, un an après les communications pénibles que nous avons rappelées plus haut, le rapport du Comité annonçait la conversion d'environ 60 natifs, et qu'au bout de deux autres années, en 1831, le chiffre des communiants s'était déjà élevé à 360.

Mais à ce point de prospérité une épreuve inattendue vint

fondre sur l'œuvre et en arrêter momentanément les progrès. La contrée occupée alors par les Chactas était envahie par une population toujours croissante d'émigrants. Les blancs avaient besoin de ce pays ! En vain les Indiens évincés firent entendre les réclamations les plus justes. Il fallut céder et en 1831 la translation de la tribu dans les lieux qu'elle occupe actuellement fut décidée et exécutée. Des événements de cette nature, trop fréquents dans leur histoire, sont toujours un désastre pour les tribus Indiennes. Celui-ci fut aussi un revers pour la Mission parmi les Chactas. Lorsqu'arrivée dans le nouveau territoire où elle devait désormais vivre, l'Eglise naissante se put compter, elle ne retrouva plus que la moitié de ses membres. Quelques uns étaient restés dans le *pays des pères*, d'autres étaient morts en route, d'autres s'étaient dispersés ci et là comme un troupeau de brebis sans pasteur. Les missionnaires affligés, mais non abattus, se remirent à l'œuvre, mais il ne leur fallut pas moins de dix ans pour réparer la brêche faite dans les murs de leur Sion naissante. Ce ne fut qu'en 1843 qu'ils parvinrent à revoir se former autour d'eux des congrégations aussi nombreuses qu'autrefois. Depuis lors, de grands sujets de joie leur ont été prodigués et l'année dernière ils ont pu annoncer à leurs amis que 914 Chactas convertis participaient aux privilèges de l'alliance de grâce. Encore ce chiffre aurait-il été, selon toute apparence, plus élevé si durant les dernières années de cruelles maladies n'avaient à la fois diminué le nombre et distrait les esprits des membres de la tribu.

Voilà où en est aujourd'hui l'œuvre missionnaire au milieu de ce peuple intéressant. Il nous faudrait beaucoup plus d'espace que nous n'en avons pour raconter quelques unes des conversions qui ont marqué dans cette histoire. La grâce du Seigneur se manifeste, du reste, là comme ailleurs, par une grande variété de moyens et d'effets. Esprits éclairés par l'instruction, consciences réveillées par le sentiment du péché,

cœurs éprouvés et attendris par la souffrance, c'est ce qui se reproduit partout où l'Esprit du Seigneur se met à travailler. La lumière après les ténèbres, la paix après les luttes, les consolations et l'espérance après la douleur, telles sont toujours sous l'enveloppe des *Peaux rouges*, comme sous celle du blanc, les fruits bénis de la foi. Un grand nombre d'âmes en font parmi les Chactas la douce expérience, et un esprit véritablement chrétien les anime aujourd'hui. « Il s'est opéré parmi nos gens un réveil remarquable, écrit un missionnaire; la tempérance fait des progrès; les vices diminuent; la douceur et la bienveillance remplacent la rudesse naturelle à ce peuple. Nous avons recueilli pour les missions, dans notre petite Eglise une somme qui, divisée, donne environ un dollar (5 francs) pour chaque membre.(Oh ! s'il s'en donnait autant dans toutes les Eglises où le nom de Christ est invoqué !) Il a été de plus souscrit une somme de 400 dollars pour contribuer à l'érection d'une chapelle, dont nous avons grand besoin. J'ai vu, cet été, une congrégation entière rester, pour écouter l'Evangile, exposée à la pluie jusqu'à en être complètement pénétrée. De toutes parts on nous demande de venir prêcher l'Evangile et la bénédiction du Seigneur repose abondamment et sur celui qui prêche et sur ceux qui l'écoutent. Jamais depuis l'établissement de la mission, l'influence et les opérations du St-Esprit ne s'y étaient encore manifestées d'une manière si éclatante. »

La nation des Chactas tout entière n'a pas encore part à ces bienfaits de l'Evangile ; mais elle en ressent déjà d'une manière sensible la présence au milieu d'elle. La civilisation y marche de conserve ou plutôt, ce qui vaut bien mieux, à la suite du Christianisme. Des écoles nombreuses, vues avec une grande faveur par les principaux de la tribu et libéralement soutenues de leurs dons, répandent l'instruction et un accroissement de moralité; des Sociétés de tempérance y combattent avec succès les ravages de l'ivrognerie, ce terrible ennemi des Indiens

de l'Amérique du nord ; les mœurs s'adoucissent ; le gouvernement se régularise ; la culture des terres s'améliore. « En somme, dit le rapport du Conseil américain pour les Missions, auquel nous empruntons ces détails, les Chactas ne sont plus le peuple que nos premiers missionnaires trouvèrent dans leur ancien pays. Leur manière de vivre et même leur apparence extérieure ont, sous l'influence de l'Evangile, subi les changements les plus avantageux. Un grand nombre d'entr'eux offrent de brillants exemples de ce que peut produire une civilisation vraiment chrétienne. Et tel est actuellement l'aspect général de ce pays qu'un étranger qui y entrerait en quittant les états de l'Union sans en être prévenu, pourrait fort bien ne s'apercevoir de la transition que lorsqu'elle lui serait révélée par la différence de complexion des habitants. Il y reste encore, il est vrai, beaucoup de vices et de misères qu'il faut attribuer sans doute à la dureté du cœur de l'homme naturel et au paganisme primitif de ce peuple, mais aussi, il faut bien le dire, à son contact avec une certaine classe de blancs. Si les Missionnaires avaient pu dès le commencement de leurs travaux préserver les Chactas de cette influence, en établissant autour d'eux une sorte de cordon sanitaire moral, la nation entière serait incontestablement plus éclairée, plus industrieuse et mieux ordonnée qu'elle ne l'est. »

Tant de grâces répandues sur leur nation ne pouvaient manquer d'exciter une vive reconnaissance dans le cœur de ceux des Chactas qui savent en rapporter la gloire à l'auteur de tout bien. Laissons l'un d'entr'eux, converti depuis quelques années, s'exprimer sur ce point dans une lettre écrite au Comité de la Société. — « Autrefois, dit-il, nous étions réellement assis dans la vallée de l'ombre de la mort et nous n'y voyions aucune lumière. Mais, grâces à Dieu, nous avons été éclairés. Laissez moi vous rappeler comment la Parole du Seigneur fut d'abord traitée par nous. Les Chactas savaient que les écoles étaient une bonne chose et ils les virent s'éta-

blir avec joie, mais quand ils s'aperçurent que la parole de Dieu y était enseignée, ils se tinrent à l'écart et levèrent rudement le pied contre elle. Puis, quand quelques uns écoutèrent et embrassèrent cette parole, les autres devinrent furieux. Ils voulurent empêcher la prédication de l'Evangile et entreprirent de renvoyer dans leur pays les hommes de Dieu; le cri de guerre fut même poussé contre la Parole et contre les chrétiens et plusieurs exécutèrent des danses guerrières pour se préparer à les exterminer. Oh ! Satan se remuait alors avec fureur ! Mais cela ne dura qu'un temps. A présent, nous sommes convaincus que la Bible est un grand, un bon livre. Nous vous remercions de nous l'avoir envoyée. C'était justement le livre qu'il nous fallait. Quelle bénédiction il a été pour nous ! Vous nous avez sauvés de l'ignorance, de la superstition, de la dégradation et par cette parole de Dieu que nous ont prêchée nos chers et longtemps affligés missionnaires, nous avons été amenés à mettre notre espérance en Christ. Des Eglises, des Sociétés de tempérance se sont formées parmi nous; notre peuple est devenu meilleur. Oh ! votre Société a fait beaucoup pour nous. Nous n'oublierons jamais les secours que nous avons reçus des chrétiens de votre pays. Nous ne pourrons jamais les en récompenser. Nous sommes pauvres et ne pouvons rien; si nous ne savions pas que leur amour pour nous sera récompensé plus tard, cela nous rendrait malheureux, mais nous savons que Jésus a promis de payer nos dettes avec les intérêts. Ainsi nous espérons que nos chers amis chrétiens prendront courage et qu'ils continueront d'aller en avant parce que leur récompense sera grande dans les cieux. »

Cette mission parmi les Chactas a maintenant huit stations, desservies par autant de missionnaires et par un nombre assez grand d'aides-missionnaires et d'instituteurs dont plusieurs sont des indigènes. Des nouvelles plus récentes encore que celles dont nous venons de faire usage annoncent que le mou-

vement de la nation vers l'Evangile continue à se prononcer toujours avec plus de vivacité et que toutes les Eglises se sont enrichies encore d'un bon nombre d'âmes nouvellement converties. Une tempête violente a presque complètement détruit l'une des stations et occasionné au missionnaire et à son troupeau des pertes considérables. Mais on s'occupe activement à réparer le dommage et cette épreuve a eu ceci de bon qu'elle a servi à montrer sous un jour nouveau l'affection que les Chactas ont vouée à leurs missionnaires et le changement que l'Evangile a opéré dans leurs mœurs. Ils sont accourus en foule pour rendre aux victimes du désastre tous les services qui étaient en leur pouvoir. Vingt ans plutôt un évènement de ce genre n'aurait excité que leur indifférence; probablement même ils n'auraient pas manqué d'en profiter pour se livrer à quelques déprédations.

La mission dont nous venons de tracer le tableau parait avoir été particulièrement bénie. Ce serait se tromper que de juger d'après elle les progrès de l'Evangile parmi les Indiens de ce pays. Tous l'entendent bien prêcher, car près de 200 chrétiens, missionnaires, évangélistes ou instituteurs sont à l'œuvre au milieu d'eux; mais tous ne le reçoivent pas avec le même empressement. La plupart de leurs tribus mènent une vie errante et sont livrées à des habitudes d'indolence, d'ivrognerie et de violence qui les abrutissent. C'est une tâche rude et souvent bien ingrate, aux yeux de la chair du moins, que celle des missionnaires auprès d'un tel peuple. Il ne faut rien moins qu'une foi énergique et le sentiment de la présence de Dieu pour leur faire endurer les fatigues et supporter tous les mécomptes qu'ils éprouvent. Quoi de plus triste, par exemple que ce qui se passe dans la tribu des Ojibwas?

Une station fondée pour ces Indiens, à Pokeguma, donnait, il y a huit ou dix ans, les espérances les plus vives et en apparence les plus légitimes. Tout semblait annoncer que la

population indigène allait prendre les habitudes de la civilisation et se placer sous l'influence de l'Evangile et de l'instruction chrétienne. Une douzaine de familles s'étaient déjà construit, autour de l'établissement missionnaire, de petites maisons propres et commodes; leurs champs bien cultivés et entourés de palissades commençaient à rapporter de quoi fournir amplement à leur subsistance. D'autres Indiens, frappés des avantages de ce genre de vie, se montraient peu éloignés de l'embrasser à leur tour. Ce n'était déjà plus aux yeux de la population payenne un deshonneur que de s'adonner au travail et à l'industrie. Tous les enfants étaient envoyés à l'école de la mission. De nombreux auditoires se pressaient autour du missionnaire pour entendre sortir de sa bouche la Parole de salut. La grâce avait agi dans un bon nombre d'âmes et plusieurs suffisament éprouvées, étaient devenues le noyau d'une Eglise qui semblait devoir rapidement s'accroître. La joie, la paix et l'espoir régnaient à Pokeguma,

Mais tout-à-coup la scène changea. Au printemps de 1841, une bande de Sioux, ennemis acharnés des Ojibwas et leurs voisins, fondit à l'improviste sur le tranquille village où s'accomplissait l'œuvre missionnaire. Plusieurs des habitants furent tués, d'autres blessés, le reste chercha son salut dans la fuite. Cet évènement fut pour la mission un coup dont elle ne s'est pas relevée. Trois ans se passèrent avant que les Ojibwas osassent revenir au village où leurs maisons avaient été saccagées, leurs enclos détruits, leurs champs dévastés. Durant ce laps de temps des émigrants, attirés par les mines de cuivre que renferment le pays, etaient arrivés en foule, apportant avec eux le funeste poison des liqueurs fortes. Ce fut en vain que le missionnaire chercha à rassembler les membres de son troupeau dispersé; les uns s' étaient réunis à d'autres peuplades, ceux-ci étaient découragés, ceux-là avaient été entièrement corrompus par *l'eau de feu* que leur avaient apportée les blancs. L'influence de l'émigration, toujours désastreuse

sur les frontières, se faisait de plus en plus sentir. Il fallut se résigner à abandonner la station et ainsi furent perdus pour la cause de Christ et de l'humanité quatorze ans d'un travail pénible et persévérant.

De pareils faits ne sont pas rares dans l'histoire des Missions parmi les Indiens. Heureusement ils sont compensés par des résultats plus encourageants. Ne pouvant faire un tableau complet de toutes ces œuvres, réparties sur une surface de plus de quatre cents lieues, contentons nous de citer quelques traits.

Sur deux autres points du territoire occupé par les Ojibwas, à *la Pointe* et sur la *Mauvaise rivière*, l'Evangile commence à porter quelques fruits. Les mœurs des sauvages s'adoucissent ; ils se font des demeures plus soignées, se couvrent de vêtements plus propres et se montrent moins adonnés à tous les vices de l'existence vagabonde qu'ils menaient autrefois. Quelques uns d'entr'eux ont reçu dans leur cœur les rayons vivifiants de la vérité qui est en Christ. Tous, ou à peu près, avouent que l'Evangile est une bonne chose et ne se refusent à l'embrasser que parcequ'ils s'effraient de la nécessité où ils seraient ensuite de rompre complètement avec toutes leurs habitudes primitives. Mais ils ne s'opposent pas à ce que leurs enfants soient instruits dans les écoles missionnaires. Ils les y envoient au contraire avec régularité et comme en général les Indiens du Nord sont une race intelligente, il y a tout lieu d'espérer que ces écoles deviendront un moyen puissant de régénération pour la nation entière.

Chez les Creeks et les Cherokees (Iroquois), établis sur les bors de l'Arkansas, des progrès encore plus réjouissants sont signalés à l'attention des amis des Indiens. Outre les efforts qu'y font les missionnaires de race blanche, plusieurs Indigènes y travaillent avec succès à la conversion de leurs compatriotes. Ces deux tribus ont pris, plus que la plupart des autres, des habitudes sédentaires et attachent beaucoup de valeur aux bienfaits de l'instruction qui leur est portée en

même temps que l'Evangile. Un missionnaire baptiste arrivait l'année dernière dans un village de Creeks déjà évangélisés par un Indigène et par un nègre fidèle. « Il m'est impossible, écrit ce Missionnaire, de peindre la joie et la reconnaissance que manifestèrent les habitants de North-Fork, quand ils surent que je venais m'établir au milieu d'eux. De toutes parts et de fort loin je les vis accourir à ma demeure pour me souhaiter la bien venue. Depuis longtemps, disaient-ils, ils avaient prié le Seigneur de leur envoyer un ministre, et à chaque fois qu'une figure de blanc avait paru dans le pays ils avaient toujours espéré que c'était leur missionnaire mais ils avaient toujours été désapointés. Partout dans les autres Eglises que j'ai visitées, j'ai reçu le même accueil. Partout aussi j'ai trouvé un certain nombre de chrétiens aussi pieux, aussi aimables que j'en aie rencontrés ailleurs. Aussi, venu dans ce pays avec plaisir, je suis déjà sûr d'y rester avec plaisir et, je l'espère dans le Seigneur, avec quelque profit pour l'avancement du règne de Dieu. Ce peuple parait véritablement avoir faim du pain de vie et tout semble annoncer que le Sauveur des âmes se dispose à le lui distribuer abondamment par l'onction de sa grâce. »

A ces aperçus généraux sur l'état des diverses missions qui nous occupent, viennent se joindre, dans les récits de nos frères d'Amérique, des faits particuliers dans lesquels le chrétien reconnaît avec bonheur la puissance, toujours la même, de la foi pour convertir et bénir.

« Le premier jour de ce mois, écrivait en novembre dernier M. Barker, missionnaire chez les Shawanos, nous avons suivi à sa dernière demeure terrestre la dépouille de notre excellent frère Ealammatahkah (*la Plume noire*), homme vénéré dans tout le pays. C'était le premier des Shawanos à qui j'eusse eu le bonheur d'administrer le saint Baptême, il y a de cela environ huit ans. Depuis lors, il s'était opéré dans sa

conduite un changement bien remarquable. Il s'était, entre autres, radicalement corrigé de ses habitudes primitives d'intempérance. Ses amis assurent que depuis sa conversion au christianisme, il ne lui était pas arrivé une seule fois de goûter d'aucune liqueur spiritueuse. Les tentations ne lui avaient cependant pas manqué, mais il les avait toujours combattues avec la plus mâle énergie. Ses progrès en connaissances et en sainteté avaient été quelque peu lents, mais solides et continuels. C'est ce qu'il m'exprimait un jour à sa manière, en me disant que pendant longtemps il n'avait pu comprendre que le langage le plus grossier de l'Evangile. Sa mort a été un véritable triomphe. On aurait dit que la gloire du monde à venir resplendissait devant ses yeux. Ses dernières heures ont été consacrées à parler de l'assurance qu'il ressentait d'avoir embrassé la vraie foi, et à faire entendre à ceux qui l'entouraient les exhortations les plus touchantes à se convertir. Les louanges de Dieu seules interrompaient de temps à autre ce sujet de conversation. C'est dans une de nos réunions que la maladie qui l'a emporté a fondu sur lui. Au milieu d'une exhortation faite par lui, avec son énergie accoutumée, il s'était tout à coup senti défaillir ; mais il s'était bientôt ranimé et avait même pu achever son discours. Nous espérions que cet accident n'aurait pas de suite, mais le Seigneur en a disposé autrement. Le matin de sa mort il donna à tous ses parents une poignée de main d'adieu, en les priant de ne pas pleurer sur lui mais plutôt sur eux-mêmes. Il demanda ensuite qu'on chantât un hymne Shawano dans lequel sont dépeints les sentiments du chrétien mourant. On lui obéit et au moment même où retentissaient les dernières syllabes de ce chant de triomphe, notre ami s'endormit paisiblement dans le sein du Sauveur en qui il avait cru. C'est une grande perte pour notre Eglise qu'il édifiait par sa conduite et par ses discours. Nous l'avons d'autant plus ressentie que, quelques mois auparavant, nous avions déjà vu se creuser la

tombe de Chesickah, l'un de nos bons et fidèles frères dans la foi. Ces deux hommes étaient les deux plus anciens membres de notre Eglise, et nous les placions, à bon droit, au rang des chrétiens les plus avancés et les plus fervents de la tribu. »

Qu'on nous permette encore le récit suivant. Il offre un bel exemple de fermeté chrétienne et donne en même temps une idée des obstacles contre lesquels les missionnaires ont à lutter dans le champ de travail que nous passons en revue.

Un jeune Indien nommé George Blacksnake (*le serpent noir*), petit fils d'un chef célèbre, avait depuis deux ans reçu des impressions religieuses que beaucoup d'intelligence et une grande docilité avaient rendues sérieuses au point que les missionnaires le regardaient comme un véritable enfant de Dieu. Mais, craignant l'hostilité des gens de sa nation, il n'avait pas osé se prononcer hautement ni demander à être reçu dans l'Eglise par le baptême. Une maladie grave lui survint. Cette épreuve le fit réfléchir plus profondément encore et le résultat de ses méditations fut qu'il devait avant tout confesser aux yeux du monde ce Sauveur en qui il avait cru. Sa mère s'opposa à ce dessein et tâcha de lui persuader au contraire que sa maladie n'était que le résultat de ce qu'elle appelait son apostasie. Mais en vain. Le jeune Indien, qui était incapable de sortir de sa demeure, fit prier un missionnaire de venir lui administrer le Saint-Sacrement. Le serviteur de Christ se hâta de se mettre en route.

Laissons le raconter lui-même la suite de cette histoire :

« Arrivé à quelque distance du village ou demeurait George, je rencontrai un messager envoyé au devant de moi pour me prévenir que je ferais bien de ne pas me présenter dans la maison du malade. « Si vous y venez malgré cet avis, me dit-il, c'est avec des pierres et des bâtons que vous y serez reçu. » Un peu plus loin, à cent pas de la maison je trouvai mon interprête ordinaire qui me manifesta les mêmes craintes. Néanmoins quand j'arrivai en vue de la maison, je n'aperçus

devant la porte que deux personnes, la mère de George et un jeune homme de sa famille.

« J'allai droit à la mère, femme aux formes athlétiques, et lui tendis la main, comme si je n'avais pas eu la moindre idée de ses dispositions envers moi. Ce procédé l'étonna évidemment ; elle prit cependant, après quelque hésitation, la main que je lui offrais mais en me sommant, d'un ton très-résolu et irrité, de ne pas même toucher la porte de la maison. Là-dessus j'exprimai ma surprise et mes regrets. Son fils ne m'avait-il pas appelé, lui dis-je, et serait-il juste que j'eusse fait vingt milles pour rien ? « Mon fils, me répondit-elle, pense bien autrement que moi et mon parti est bien pris : vous n'entrerez pas dans sa maison ; ce que vous avez à faire de mieux est de vous en retourner comme vous êtes venu. » Je répliquai que son fils voulait me voir et que j'étais de mon côté parfaitement déterminé à pénétrer jusqu'à lui.

« Nous discutâmes ainsi pendant une demi-heure, après quoi elle finit par dire qu'elle me laisserait entrer si je voulais lui promettre de ne pas baptiser son fils. Je répondis que, par considération pour elle, je ne le ferais pas ce jour-là. — Jamais ! s'écria-t-elle avec colère. — C'est ce que je ne puis promettre, repris-je ; je suis ici en vertu d'un mandat divin, et je ne puis vous reconnaître aucun droit à m'empêcher de le remplir. Là-dessus je pénétrai dans la maison où j'eus avec le malade une longue et réjouissante conversation.

« Quinze jours après cette première visite je revins au village, où l'on m'apprit que toutes sortes de moyens avaient été mis en œuvre pour ébranler la résolution du malade. Tous ses amis et ses parents s'y étaient employés, et sa mère lui avait formellement déclaré qu'elle le déshériterait s'il devenait chrétien. Cette menace était redoutable pour le pauvre jeune homme qui a une femme et deux enfants, auxquels il est profondément attaché et que sa mort peut bientôt laisser sans ressources et sans soutien. Cependant il avait

résisté à cette tentation. « Mon devoir est de confesser Christ, avait-il dit, et je le ferai quoiqu'il m'en puisse coûter. »

« Quand, à cette seconde visite, j'allai frapper à la porte de George, je trouvai la maison fermée et vide. Sa mère, pour soustraire le malade à mon influence, l'avait fait transporter dans sa propre maison, espérant que je n'oserais pas y pénétrer malgré sa volonté. Je m'y rendis néanmoins et, trouvant la porte ouverte, j'entrai résolument. Ma hardiesse confondit la maîtresse du lieu, et alors commença entre nous une discussion que je ne répéterai point. Si son fils était malade c'était, disait-elle, une punition de la part du Grand-Esprit. Tous les Indiens qui se font chrétiens mouraient; le baptême n'était jamais qu'une préparation à la mort; j'allais lui enlever son fils, etc., etc.

« Pendant tous ces discours le pauvre George, étendu sur sa couche, mais toujours inébranlable, essaya plusieurs fois de faire entendre raison à sa mère. A la fin pourtant celle-ci finit par se calmer un peu, et avant que je sortisse de la maison le jeune Indien obtint l'objet de ses vœux les plus chers. Je parvins à lui administrer en présence de quelques chrétiens l'eau sainte qui marque au front les disciples de celui qui a répandu son sang pour leur salut.

« Nous nous plaisions à espérer, continue le missionnaire, que le baptême une fois fait, la mère de George en prendrait son parti et mettrait un terme à son opposition. Il n'en a rien été. Toujours auprès de son fils, qu'elle aime tendrement quoiqu'à sa manière, elle ne lui laisse aucun repos, aucune liberté pour se recueillir, pour prier ou pour parler des choses saintes à sa famille. Mais, grâces en soient rendues à Dieu, notre jeune ami résiste à tout. Il a dernièrement fait baptiser ses enfants et montre au milieu de ses épreuves une patience, une douceur, une joie véritablement dignes d'être citées, comme un exemple touchant de ce que la puissance régénératrice peut accomplir dans un cœur naturellement fier et

bouillant. Ce n'est du reste que par d'autres qu'on apprend toutes les persécutions que dirigent contre sa fidélité sa mère et plusieurs de ses parents. Il n'en dit jamais un mot lui-même et cette réserve ne contribue pas peu à rehausser encore à nos yeux ce qu'il y a de vraiment édifiant dans la manière dont il combat le bon combat de la foi.»

Il nous serait difficile de résumer en terminant tous les travaux chrétiens dont les Indiens des Etats-Unis sont l'objet. Toutes les associations missionnaires du pays ont parmi eux leurs représentants. Disons seulement, pour montrer l'importance qu'elles y mettent, que le Conseil américain pour les Missions a fondé dans ce champ d'activité 30 stations, ayant presque toutes de nombreuses annexes et qui sont desservies par 111 ouvriers dont 28 ministres consacrés. La Société des Missions presbytérienne et celle des Baptistes y ont également, la première 5 stations et 26 ouvriers; la seconde 12 stations et 39 employés à divers titres. Dans ce dernier chiffre se trouvent compris onze prédicateurs indigènes consacrés et un prédicateur nègre, consacré aussi et au ministère duquel sont rendus les plus honorables témoignages.

Progrès du Christianisme dans l'Inde.

Dans la grande réunion missionnaire qui se tint à Londres en novembre dernier, à l'occasion du Jubilé de la Société Episcopale des Missions, l'un des orateurs, le Revérend Dealtry, archidiacre, de Calcutta, intéressa vivement l'assemblée en racontant quelques faits dont il avait été témoin dans l'Inde. Nos lecteurs nous sauront gré d'en reproduire quelques uns.

Il y a à Calcutta environ cent jeunes Hindous, tous bien élevés et instruits, qui ont embrassé la vérité évangélique et

ont eu d'une manière plus ou moins violente à souffrir pour elle. L'un d'eux doué naturellement d'une intelligence remarquable se nomme Briganath Ghose. A peine eut-il laissé percer son intention de devenir chrétien que des traitements cruels le forcèrent à s'enfuir de la maison paternelle. Il se réfugia dans la maison missionnaire ; mais ses parents s'adressèrent alors au magistrat. Au moyen d'une falsification dans les pièces qui constataient la date de sa naissance, ils firent passer Briganath pour plus jeune qu'il n'était et obtinrent ainsi une sentence qui le réintégrait sous leur autorité. Quand il lui fallut se séparer des missionnaires il poussa des cris déchirants, et non sans raison, car il ne rentra chez son père que pour y endurer de rudes souffrances. De peur qu'il ne s'échappât de nouveau on le tint continuellement lié et chaque jour il eut à subir les malédictions et les menaces les plus affreuses. Deux ans se passèrent ainsi sans que sa foi en fut ébranlée. Au bout de ce temps, il parvint à tromper la surveillance de ses gardiens et à se réfugier de nouveau auprès des missionnaires. Sa famille chercha encore à le faire revenir. Mais il n'y eut pas moyen de déguiser une seconde fois son âge réel, et il a été admis au baptême. C'est aujourd'hui un chrétien pieux et conséquent dans toute sa conduite. Cependant on s'est aperçu avec chagrin que les breuvages violents qu'on lui avait fait prendre durant sa captivité, ont affaibli les beaux dons intellectuels que Dieu lui avait donnés.

Un autre jeune homme, aussi d'un rang élevé, est devenu ministre de Jésus-Christ. Il s'appelle Krishna Mohana. Depuis 15 ans qu'il s'est converti, sa vie a constamment été celle d'un chrétien sincère. Il y a quelques années qu'il fut l'objet d'une dispensation de la bonté divine très remarquable. Comme tous les Hindous il avait été fiancé à un âge très peu avancé. Quand l'époque fixée pour le mariage arriva il se présenta aux parents de sa fiancée pour en réclamer la célébration. Mais ceux-ci, sachant qu'il était devenu chrétien, repoussèrent avec

mépris sa demande, et ne voulurent pas même permettre qu'il parlât à la jeune fille pour apprendre de sa bouche si ce refus était conforme à sa volonté. Là dessus Krishna Mohana s'adressa à un magistrat indigène, qui la fit paraître devant lui et la somma de dire à haute voix quelles étaient ses intentions quant à son fiancé. A cette question la réponse fut on ne peut plus positive; la fiancée déclara, à l'inexprimable confusion de ses parents, qu'elle voulait aller avec son mari, et cette femme, devenue depuis chrétienne sincère, peut être aujourd'hui citée comme un modèle de foi et de piété.

Un prix avait été fondé à Calcutta pour le meilleur mémoire qui serait écrit par un natif sur l'état d'ignorance et de misère spirituelles du peuple hindou. Cinq jeunes gens avaient concouru. Sur ce nombre deux avaient attribué les maux de leur nation aux imperfections du gouvernement indigène; mais les trois autres s'étaient accordés à en signaler la vraie cause, l'existence de l'idolâtrie. Celui qui remporta le prix avait prouvé d'une manière fort intéressante que les Hindous ne sortiraient de leur abaissement intellectuel que lorsqu'ils possèderaient la vérité telle qu'elle est enseignée dans la Bible, et il avait cité l'exemple de l'Angleterre, cette petite île si insignifiante par elle-même, mais devenue par la connaissance de l'Evangile si puissante parmi les nations. Quatre mois après avoir été couronné pour cet essai, le jeune auteur vint trouver les missionnaires pour leur déclarer qu'il ne pouvait résister plus longtemps à la voix de sa conscience et qu'il se sentait contraint par elle de se joindre à l'Eglise de Christ. Il était professeur dans un collège Hindou et recevait en cette qualité un traitement de 130 livres sterling par an. Dès qu'il a eu fait profession de christianisme, ce qui a eu lieu au printemps dernier, cette place lui a été ôtée; mais il en a fait joyeusement le sacrifice et veut consacrer à l'avancement du règne de Christ, la remarquable intelligence dont il est doué.

Ce ne sont là, suivant M. Dealtry, que quelques faits au mi-

lieu d'une foule d'autres qu'on pourrait citer. Du reste l'œuvre missionnaire dans le nord de l'Inde se présente, a-t-il dit, sous un aspect de plus en plus encourageant. On y compte déjà plus de 80 Eglises et le matin même du jour où il parlait, il avait appris qu'on venait d'en construire une nouvelle pour l'érection de laquelle un riche Baboo avait donné 50 livres sterlings.

Au Sud de l'Inde la marche de l'œuvre missionnaire n'est ni moins ferme ni moins rapide que dans le Nord. La Mission de Tinevelly continue en particulier à être l'objet des bénédictions les plus abondantes. Un missionnaire qui en était récemment arrivé, le Révérend M. Pettitt a, dans la même réunion, raconté quelques uns des nombreux encouragements qui font dans ce pays la joie des ministres du Christ. L'un des plus remarquables est l'activité que déploient au service de l'Evangile les nombreux ouvriers indigènes au service de la Société. M. Pettitt en a cité quelques exemples, et entr'autres celui de l'un des Evangélistes qu'il emploie lui-même dans son champ de travail. Cet homme ne sait ni lire ni écrire et pourtant c'est dans ce pays l'un des messagers les plus infatigables et les plus heureux de la bonne nouvelle. Voici comment il supplée à son défaut d'instruction. Dans ses excursions il prend avec lui le Nouveau-Testament ou un traité religieux, puis, s'il rencontre un brahmine il l'aborde en lui disant : « Je ne sais pas lire, voudriez vous me rendre le service de me lire ceci ? » Quelquefois sa demande est repoussée avec mépris, et on ne lui répond que par des injures. Mais alors il continue sa marche, va faire la même proposition à d'autres et finit presque toujours par la voir agréée de quelqu'un. Comme il est d'une caste inférieure, le Brahmine se garde bien, dans ces cas, de prendre le livre de sa main. Notre homme le pose par terre, puis le Brahmine, après s'être retiré un peu à l'écart, revient, relève le volume et se met à lire. Cette lecture fait passer sous ses yeux un grand nombre de mots qu'il ne com-

prend pas, comme ceux de *repentance*, de *foi*, de *régénération*, etc. L'Evangéliste les lui explique du mieux qu'il peut et de là naissent des conversations ou une polémique dont les effets ont été dans plusieurs cas très réjouissants. Un de ces Brahmines ainsi enseigné voulut, offensé qu'il se trouvait par qnelques unes des accusations dirigées contre l'idolâtrie, réduire son interlocuteur au silence. « Comment vous, lui dit-il, qui êtes si ignorant et qui ne vous en cachez pas, vous qui ne savez ni lire ni écrire, osez-vous venir me dire que ma religion est fausse ? Qn'en savez-vous ? Comment l'auriez vous pu apprendre ? » La réponse du catéchiste fut aussi simple que concluante : « Supposez, dit-il au brahmine, que vous avez sur votre table deux plats de curry, comment pourrez vous dire le quel est le meilleur ? — Quelle stupide question ! s'écria le Brahmine. Je n'aurai pour cela qu'à goûter les deux plats !— Eh bien ! répliqua le catéchiste, voilà aussi la méthode que j'ai suivie et que je vous recommande. Essayez des deux religions et je suis sûr qu'après l'avoir fait vous direz comme moi que ma religion est bonne et que la vôtre est fausse.— Cet argument resta sans réplique. Puisse-t-il avoir laissé une impression salutaire dans l'esprit de l'homme auquel il s'adressait!

VARIÉTÉS.

Mœurs chinoises.

Quoique les Chinois soient en général un peuple pusillanime, surtout en face de la mort, ils montrent, dans une foule de cas, un mépris de la vie qui n'est pas l'un des traits les moins remarquables de leur caractère national. Il importe, dit un médecin attaché à la mission baptiste américaine de Ningpo, de se rappeler cette disposition lorsqu'on se trouve engagé dans quelque contestation avec eux. On les voit sou-

vent se détruire eux-mêmes, afin d'échapper à une punition, de se débarrasser d'une dette, quelquefois même dans le seul but de vexer ceux dont ils croient avoir à se plaindre. Dernièrement, dans mon voisinage, un jeune homme s'empoisonna avec de l'opium, uniquement parce qu'il avait perdu de l'argent au jeu et dans la pensée de faire condamner son heureux adversaire à payer les frais de ses funérailles. Très-souvent de jeunes enfants, à qui leurs parents refusent quelque chose, les effraient en les menaçant de se détruire, et il n'est pas rare de les voir exécuter cette menace, qui réussit du reste le plus souvent, parce que rien n'est plus affreux pour un Chinois que l'idée de perdre le fils qui doit, après sa mort, offrir des sacrifices à ses mânes.

Lorsqu'on a affaire avec les Chinois, il est prudent, en raison de ce trait de leurs mœurs, de les traiter absolument comme des enfants, avec fermeté mais en même temps aussi avec une grande douceur. Ainsi, un charpentier qui travaillait pour la mission, ayant manqué à ses engagements, je crus devoir, en toute justice, réduire en proportion son mémoire. Il en fut fort irrité, et pendant des semaines je fus assailli de ses réclamations et de ses cris. Voyant enfin que je restais insensible, il vint un jour me dire que si je ne payais pas intégralement et sur-le-champ le prix convenu, il allait de ce pas se jeter dans la rivière qui coule devant ma porte. Avec un Chinois cette menace aurait probablement porté coup, mais je m'en alarmai peu. « Attendez quelques semaines, lui dis-je, jusqu'à ce que l'eau soit moins froide; vous pourriez vous enrhumer en vous y jetant aujourd'hui. » Cette mauvaise plaisanterie le fit sourire, il s'en alla et je fus quitte de ses absurdes prétentions.

Voilà à quel degré d'abaissement est tombé le sens moral des Chinois. L'Evangile seul leur apprendra, quand ils l'auront reçu, ce que vaut la vie de l'homme, et le compte qu'il en doit rendre à Celui qui en est l'auteur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous avons la ferme conviction qu'avec l'assistance du Seigneur et à la gloire de son nom, la Société triomphe peu à peu des difficultés qui ont depuis quelque temps attristé le cœur de ses amis. Cependant, quelque soit l'issue de cette crise, et à la supposer aussi favorable que notre foi le peut désirer, l'œuvre qui nous est chère n'en aura pas moins subi une grave épreuve que les plaintes et les appels si touchants de nos frères d'Afrique auront déjà fait comprendre à nos lecteurs. En France, des suppressions douloureuses; en Afrique des alarmes, des angoisses, des privations inévitables et, ce qui aura affecté plus profondément encore l'âme de nos fidèles missionnaires, des travaux entravés, des entreprises ajournées, des établissements nouveaux forcément abandonnés; quelles épreuves, et qu'il y a là de quoi nous humilier! C'est, il ne faut pas nous le dissimuler, non-seulement un temps d'arrêt, mais un pas rétrograde dans la marche d'une œuvre que nous avions vue, durant de longues années, s'avancer et grandir sans interruption. Dieu aura trouvé notre zèle languissant et nos efforts au-dessous de la belle tâche qu'il nous avait assignée; sachons nous humilier et travaillons désormais, dans un esprit nouveau de prière et de sacrifice, à réparer les brèches de cette partie de notre Sion affligée. Là est pour tous l'enseignement de cette dispensation. Dieu veuille que nous sachions tous en faire notre profit!

Les détails qu'on va lire justifieront ces réflexions. M. Cochet, revenu de la ville du Cap où il s'était rendu pour se marier, expose ainsi les conséquences que la position et les décisions de la Société ont eues quant à l'œuvre particulière qu'il avait été appelé à diriger.

STATION D'HEBRON.

Extrait d'une lettre de M. Cochet sous la date du 25 octobre 1848.

Raisons qui militaient pour le maintien de la station d'Hébron — Circonstances favorables. — Etat des travaux. — Commencements de l'Eglise. — Regrets du missionnaire.

« A ma rentrée dans ma station, le 14 janvier, il devenait indispensable de construire une habitation quelque peu durable, celle que j'avais fait construire d'abord n'étant, à proprement parler, qu'un abri temporaire. M. Rolland m'ayant donné ses conseils, je fis commencer immédiatement une petite maison qui se trouvait en construction lorsque nous reçûmes la lettre par laquelle vous nous mandiez de suspendre l'établissement des nouvelles stations. Vous avez appris, par le rapport de la conférence tenue à Béthesda, quels motifs nous engagèrent à rester dans nos stations, sauf à ne porter aucune dépense nouvelle au compte de la Société. Outre les raisons qui nous engageaient à maintenir Hébron en vue de l'œuvre spirituelle, il en existait une autre d'une grande importance qui se rattachait aux circonstances actuelles des Bassoutos. Le gouvernement de la colonie, en proclamant la souveraineté de S. M. britannique sur tout le pays, avait déclaré en même temps vouloir protéger les institutions missionnaires, et avait nommé une commission chargée d'ajuster les différends des indigènes avec les Boers, en fixant leurs limites respectives. Moshesh avait, de son côté, demandé au major Warden, président de cette commission, que l'emplacement occupé par un certain Boer, nommé Wenard, nous fût donné

pour site de lá station, moyennant une compensation que lui, Moshesh, aurait fournie. De cette manière, nous conservions aux Bassoutos un rayon de pays honteusement envahi par les Boers, et dont notre retraite laissera bientôt à ceux-ci la possession assurée. A notre retour de la conférence, nous reçûmes une lettre par laquelle le major Warden répondait que, suivant lui, il était du devoir de la commission de satisfaire aux désirs de Moshesh, et qu'il serait personnellement heureux d'y employer toute son influence. Ce fut dans cette perspective que j'achevai notre maison, avec l'aide de frère Gosselin, qui était venu pour la couvrir. Nous l'habitons depuis deux mois. Elle aurait pu nous suffire pour plusieurs années; l'ancienne nous aurait servi d'école durant la semaine et de chapelle le dimanche. Dans le cas où la station aurait été transportée ailleurs, ces bâtiments seraient encore restés très utiles dans cet endroit dont j'aurais fait une annexe.

« Telles étaient nos desseins; mais les nouvelles, toujours plus défavorables qui nous sont venues de la Société et vos ordres réitérés d'abandonner les nouvelles stations ne nous ont pas laissé d'alternative. D'après les arrangements pris à la Conférence de Béerséba, je deviens le compagnon d'œuvre de M. Daumas. Nous sommes sur le point de partir pour nous rendre à Mékuatling. C'est avec déchirement de cœur que j'abandonne Hébron, après y avoir surmonté les difficultés inséparables du commencement de toute œuvre, et au moment où, pouvant consacrer plus de temps à l'Evangélisation, j'espérais voir les prosélytes de la foi se recruter peu à peu dans nos environs. Le nombre de nos auditeurs, sans avoir jamais été bien considérable, s'était pourtant graduellement accru. Nous avions ouvert une petite école quotidienne. Tout récemment quelques familles de Bassoutos, revenant de la colonie et parmi lesquels se trouvent sept à huit personnes baptisées qui m'étaient recommandées, venaient de s'établir dans notre voisinage. Outre les cinq membres de l'Eglise qui habitent

près de nous, je faisais l'instruction de quelques candidats au baptême en sorte que je voyais l'Eglise se composer prochainement d'une vingtaine de personnes admises au sacrement de la sainte Cène. Lebenya a toujours eu à notre égard de très bons procédés, en même temps qu'il a donné un exemple salutaire en fréquentant régulièrement le service. Je suis loin de dire qu'il se soit opéré en lui aucun changement intérieur; cependant j'ai été bien touché de le voir se retirer en versant des larmes après que je lui eus annoncé que nous allions le quitter. Que les voies du Seigneur sont mystérieuses ! Il lui a plu de faire briller la lumière de sa parole dans ce lieu-ci, presqu'uniquement, il semble, pour l'en retirer aussitôt ! »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU SUD.

Catholicisme et paganisme. — Races diverses. — Mœurs indiennes. — L'Inquisition. — Religion des habitants. — Les processions. — Culte de la Vierge. — Indifférence et incrédulité. — Corruption des mœurs. — Les assasinats. — La passion du jeu etc. — Première introduction de livres sacrés. — Leur dissémination. — Dispensation remarquable. — Ventes publiques. — Fondation d'une Société biblique. — Voyage à Mexico. — Une nouvelle traduction. — Espérances.

Si les païens proprement dits avaient seuls droit à la sollicitude chrétienne des disciples du Sauveur, l'Amérique du Sud ne pourrait figurer que pour bien peu de chose dans la revue que nous faisons ici des travaux missionnaires entrepris par le protestantisme. Ce vaste et magnifique continent, l'un des plus riches du globe, ne renferme en effet qu'un nombre proportionnellement peu considérable de tribus idolâtres, confinées, à ses deux extrémités, au nord, dans les forêts de la

Guyane et au midi, dans les régions encore peu explorées de la Patagonie. Le reste de la population, c'est-à-dire l'immense majorité des seize millions d'âmes dont il paraît qu'elle se compose, connaît déjà le christianisme, et en fait ouvertement profession. Mais ce christianisme n'est pas celui de l'Evangile. C'est la religion défigurée que l'Eglise romaine enseigne sous ce nom, et qui s'est mélangée, ici peut-être plus encore que partout ailleurs, avec les superstitions du paganisme primitif, qu'elle a trouvé plus commode de s'assimiler que de détruire. La loi du Christ est spirituelle et pure ; Rome en a fait une loi matérielle et grossière, sous laquelle l'idolatrie a pu se perpétuer, trop souvent à la seule condition de changer le nom qu'elle donnait aux objets de son culte. Qui oserait contester aux messagers de l'Evangile le droit et le devoir de diriger aussi de ce côté les efforts que leur imposent les priviléges d'une conscience et d'une foi plus éclairées ?

L'Amérique du Sud, avec son christianisme nominal, offre donc un vaste champ de travail au zèle des missionnaires évangéliques. Malheureusement ce champ ne leur a pas jusqu'à ce jour été librement accessible. Formés sous l'influence des mœurs espagnoles et portugaises, la plupart des Etats nouveaux qui se partagent ces vastes contrées n'ont pas encore inscrit dans leurs constitutions le grand principe de la liberté de conscience. Les populations elles-mêmes paraissent loin encore d'être assez éclairées pour comprendre et respecter ce droit sacré. Il faut, quand on veut leur annoncer autre chose que leurs croyances héréditaires, user de prudence, régler ses paroles et s'entourer de précautions dont l'oubli compromettrait la sûreté du prédicateur, sans avancer la cause de la vérité. De là des difficultés et des lenteurs que Dieu, nous n'en pouvons douter, fera cesser, et plus tôt peut-être qu'on ne serait porté à le croire, mais qui expliquent comment la véritable et pure connaissance de l'Evangile a fait encore si peu de progrès au sein de ces populations.

Quelque chose a pourtant été déjà tenté et réalisé pour l'y répandre. Le moment d'envoyer des missionnaires n'était pas venu ; on a envoyé ce qui ouvre le plus sûrement le chemin aux missionnaires, ce qui, en bien des cas sait se passer, pour porter la lumière et le salut dans les âmes, de toute coopération humaine, la parole de Dieu elle-même. Il y a trente ans environ que la Société Biblique britannique a commencé à faire pénétrer les Livres sacrés traduits en langue vulgaire dans les Etats de l'Amérique du Sud. Que nos lecteurs nous permettent de consacrer quelques-unes de nos pages à cette œuvre intéressante. Des détails, empruntés aux récits de l'un des premiers agents qui s'y sont employés, ne sembleront pas hors de place dans un recueil consacré à raconter la marche de l'Evangile. Il sont d'ailleurs de nature à jeter quelque jour sur l'état religieux et sur les mœurs d'un pays qui, sous ce double rapport, est assez peu connu parmi nous.

Les populations de l'Amérique du Sud se composent de quatre éléments bien distincts les uns des autres :

1° Des Indiens indigènes qui en forment encore le fonds et comme la base principale ;

2° Des colons européens, presque tous d'origine espagnole ou portugaise ;

3° Des nègres transportés d'Afrique à diverses époques et esclaves encore au Brésil, mais émancipés dans tous les autres Etats ;

Et 4° enfin, d'une race de métis, issue du mélange des trois précédentes et qui, tendant à s'augmenter dans une proportion toujours plus rapide, ne saurait manquer de devenir bientôt la plus nombreuse.

Toutes ces races, à l'exception de quelques tribus indigènes éparses dans l'intérieur des terres, font, comme nous l'avons dit, profession d'appartenir à l'Eglise romaine, et ont plus ou moins ressenti l'influence de la civilisation apportée par les émigrants d'Europe. Les Indiens vivent en général loin des

grandes villes et sont pour la plupart attachés à la culture du sol. Aussi ne trouve-t-on chez eux aucun de ces traits sauvages qui caractérisent encore la vie nomade, guerrière et aventureuse des Indiens de l'Amérique du Nord. Cependant ils ont encore, pour la plupart, conservé leurs anciennes langues et n'apprennent de l'espagnol ou du portugais que ce qui leur est indispensable pour la facilité de leurs relations d'affaires et de commerce avec les autres habitants du pays. En matière de religion, un seul fait peut donner *à priori* une idée de l'ignorance où ils sont plongés, c'est qu'un grand nombre des prêtres établis parmi eux ne connaissent pas leur langue. Ce n'est que depuis quelque temps que des ecclésiastiques de leur race ont été formés dans des séminaires spéciaux pour se consacrer à leur instruction. C'est du reste à leur état religieux surtout que s'applique ce que nous disions tout à l'heure d'un christianisme mélangé des superstitions du paganisme primitif. Dans les villages écartés, où ils sont à la fois plus libres et plus ignorants encore que dans le voisinage des villes, les croyances les plus bizarres et les pratiques les plus grossièrement idolâtres s'unissent dans leurs habitudes au culte non moins superstitieux de la Vierge et des Saints. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils paraissent avoir la conscience de l'absurdité d'un tel mélange et que, sous l'empire des souvenirs encore effrayants de l'inquisition, ils se cachent avec soin pour la célébration de quelques-uns de leurs rites. Un voyageur raconte à ce propos que les habitants d'un village assez considérable ne permettent à aucun étranger de s'y établir ni même d'y séjourner temporairement. Si un voyageur attardé y arrive à l'entrée de la nuit ou s'y trouve arrêté par quelque circonstance, on le mène à la prison, où il est traité avec beaucoup d'égards, mais d'où on ne l'extrait, le lendemain matin, que pour le conduire hors du village et l'inviter à continuer sa route. Singulière coutume qu'on ne peut expliquer, chez des hommes généralement doux, que par ce fait,

bien constant d'ailleurs, d'usages dont il importait jadis de dérober la connaissance au tribunal du saint-office.

L'inquisition, ce chef-d'œuvre de l'astuce et de la violence de Satan pour comprimer l'essor de la vérité et le cri des consciences, n'existe pourtant plus dans l'Amérique du Sud. Tous les Etats l'ont successivement abolie, comme attentatoire aux droits de la nature et de la société. Dans la plupart des grandes villes, les magnifiques palais construits autrefois pour elle, sont encore debout, et on les appelle même encore du nom de *palais inquisitoriaux*, mais ils sont aujourd'hui consacrés soit à abriter les cours de justice, soit à d'autres services publics. Monuments remarquables d'un temps qui n'est plus, ils ont perdu leurs sombres mystères et annoncent désormais, par leur nouvelle destination, le progrès qu'ont fait, même dans ces contrées si arriérées sous tant de rapports, les idées de saine justice et d'équitable tolérance.

Mais le catholicisme romain, pour avoir vu tomber ainsi devant l'esprit du siècle l'une de ses forteresses les plus redoutables, ne s'est encore ni affaibli, ni purifié. Nulle part peut-être au monde il ne se montre aussi bien qu'ici sous ses véritables traits, ceux d'une religion de formes, se contentant de l'extérieur de la piété et donnant accès dans son sein à toutes sortes de superstitions. La foi, la dévotion de l'âme, l'influence des convictions et des rites sur la conduite morale, la pratique, ou du moins la pratique éclairée et persévérante des bonnes œuvres tiennent en général fort peu de place dans la vie des Américains du Sud. Aller à la messe le dimanche, et pour les gens de loisir quelquefois de plus dans le courant de la semaine, porter sur soi des médailles et des croix, réciter des chapelets, accomplir quelques vœux et surtout assister à toute sorte de processions, faites tantôt en l'honneur d'un saint, tantôt en l'honneur d'un autre, voilà à quelles misérables proportions se réduit le christianisme de l'immense majorité de ces populations. De tous ces actes,

c'est surtout le dernier qui fait leurs délices. Rien parmi nous ne peut donner une idée de la splendeur avec laquelle les processions se déployent dans les grandes villes de ces pays. Dès que le jour désigné arrive, tout le clergé se met en mouvement; les autorités civiles et judiciaires abandonnent leurs siéges et viennent, revêtus de leurs plus riches costumes, se ranger à la suite des prêtres, en tête des longues et saintes files; toutes les forces militaires sont sur pied, et fournissent leurs musiques à l'ordonnance de la cérémonie; les rues se pavoisent, jusqu'aux balcons les plus élevés, d'ornements et de tapis somptueux réservés spécialement pour cet usage, et c'est sous un vaste dôme de toiles étendues d'une maison à l'autre que la procession s'avance majestueusement et lentement vers le lieu où elle doit s'arrêter, pendant que, du haut de toutes les églises, les cloches, sonnées à grande volée, la saluent de leurs plus bruyants accords. Les femmes ont aussi bien que les hommes leurs places marquées dans ces fêtes. M. Thomson, l'auteur du rapport auquel nous empruntons ces détails, y vit figurer un jour, à la suite des prêtres et des magistrats, environ 200 dames marchant sur deux rangs et portant toutes d'une main une torche allumée et de l'autre une grande croix de bois appuyée sur leur épaule.

C'est en l'honneur de la Vierge Marie que se donnent le plus souvent ces solennités religieuses. Elle n'a pas seulement ses jours de fête marqués au calendrier. Y a-t-il quelque épidémie, souffre-t-on de la sécheresse, redoute-t-on une calamité quelconque? Aussitôt une procession s'organise et s'annonce, et la statue de Marie, dûment ornée, est promenée, encensée et adorée par la foule comme le grand et vénérable palladium du lieu. Mais, outre ces honneurs accidentels, la Vierge a, dans une foule de lieux, des chapelles qui renferment quelque image célèbre et où s'opèrent, dit le bruit populaire, une multitude de miracles. De toutes parts, et quelquefois de fort loin, on vient y chercher la guérison de ses maux,

et il s'y célèbre des fêtes annuelles qui attirent d'innombrables pélerins. A l'une d'elles, M. Thomson en compta plus de 60 mille. Ces fêtes durent ordinairement plusieurs jours. C'est un vrai et riche temps de récolte pour les prêtres et pour l'Eglise, car aucun visiteur ne vient se prosterner devant l'image sans apporter avec lui son offrande. Ces dons consistent quelquefois en argent, le plus souvent en objets divers, dont quelques-uns ont une grande valeur. On se gêne du reste peu pour convertir ceux-ci en espèces sonnantes. Des foires, ouvertes sur les lieux mêmes, en donnent la facilité; les offrandes y sont exposées en vente à l'usage des pélerins qui ne se sont pas pourvus à l'avance, et il n'est pas rare de voir un même objet présenté à l'autel de la sainte plusieurs fois durant le cours d'une même fête.

En général, dans les villes et en dehors des grandes cérémonies d'apparat, les hommes prennent peu de part aux exercices religieux. On les voit rarement à la messe, plus rarement encore au confessional. Il règne parmi eux beaucoup d'indifférence, et malheureusement, chez un grand nombre, un esprit d'incrédulité et d'impiété qui s'explique en partie par le mépris qu'ils ressentent pour les superstitions et les grossières pratiques dont l'Eglise a affublé sous leurs yeux la doctrine de l'Evangile. Ce serait leur faire tort que de les croire pour cela hostiles à tout sentiment religieux; l'intelligence et le cœur de plusieurs sembleraient au contraire accessibles à la vérité; mais il faudra, pour les captiver, que la vérité parle devant eux un autre langage et se présente sous un autre aspect que ceux qu'elle a revêtus jusqu'ici.

Il est facile de comprendre qu'une religion comme celle que nous venons de décrire doive laisser une vaste porte ouverte à toutes les convoitises naturelles et à toutes les passions du cœur humain. Aussi les mœurs sont-elles partout, dans l'Amérique du Sud, déplorablement relâchées. Les voyageurs sont unanimes à en tracer le tableau le plus affligeant. Les liens

du mariage y sont, dans toutes les classes, fort peu respectés; la jeunesse s'y corrompt de bonne heure et la vivacité du caractère s'y manifeste par des scènes de violence sans lesquelles il est rare de voir se terminer les réunions d'affaires ou de plaisir. Les assassinats sont presque partout d'une fréquence qui épouvante. Il y a des Etats, ceux par exemple de Buénos-Ayres et de Guatimala, où ils sont, à certaines époques, si nombreux qu'on ne s'en préoccupe presque plus. Chaque matin, dans les grandes villes, on relève quelque victime d'une querelle ou d'une vengeance inconnues. Dans ces cas, le cadavre est exposé sur la place publique, la poitrine couverte d'un plat dans lequel les passants jettent une pièce de monnaie destinée à couvrir les frais de la sépulture. Presque toujours, les meurtriers échappent à la justice, qui bien souvent ferme elle-même les yeux ou ne poursuit les coupables qu'avec lenteur et mollesse. Pendant que notre voyageur était à Buénos-Ayres, un homme convaincu de meurtre fut arrêté, condamné et exécuté. Cela étonna tout le monde. Il était de notoriété publique que cet homme avait antérieurement commis déjà trois meurtres, ce qui n'avait pas empêché qu'au quatrième, de vives démarches ne fussent faites pour l'arracher aux mains de la justice; une pétition en sa faveur avait même été signée par les dames les plus haut placées de la ville. Mais le gouverneur s'était trouvé, par exception, un homme ferme, un magistrat intègre, et la sentence avait reçu son exécution.

La passion du jeu, sous toutes ses formes et à tous les degrés imaginables, est l'un des traits les plus constants et les plus caractéristiques des mœurs de ces contrées. Toutes les classes s'y livrent avec la même frénésie, et qui peut dire tout ce qu'un pareil penchant, universellement suivi, enfante de ruines lentes ou subites, de vols ou de fraudes, de querelles ou de haines aboutissant à la violence et au meurtre? Un général, au service de l'un des Etats les plus importants, raconta

à M. Thomson un fait qui prouve à quel point l'amour du jeu peut faire oublier à un Américain du Sud ses devoirs les plus sacrés. Le gouvernement de ce pays avait à envoyer une somme d'argent assez considérable sur un point éloigné du territoire. Il s'agissait de trouver un homme à qui l'on pût confier cette mission. On parcourut à cet effet la liste des principaux officiers, mais à chaque nom prononcé s'élevaient de graves objections. Enfin, de guerre lasse, on s'arrêta sur celui qui paraissait offrir le plus de garanties, et l'officier qui le portait partit avec le convoi. Tout alla bien d'abord, et l'officier avait franchi déjà la plus grande partie de la distance, quand, malheureusement, il fit halte dans une ville, se mit à jouer et n'en sortit, pour prendre la fuite, que lorsqu'il eut perdu, jusqu'au dernier sou, la somme que le gouvernement avait confiée à sa garde.

L'usage de la loterie est une des formes les plus frappantes que prenne ici la passion effrénée du jeu. Les lois ne mettent aucune entrave à la multiplication des institutions de ce genre; aussi abondent-elles partout, offrant à grand bruit l'appât de leurs chances à l'avidité de toutes les classes, mais surtout des classes inférieures, que tente le prix peu élevé des billets. Un fait curieux, et qui indique bien le peu de respect que les habitants de ces pays ont pour les choses sacrées, c'est qu'un grand nombre de ces loteries portent des noms empruntés à des personnes ou à des objets qui se rattachent à la religion et au culte. Ainsi l'on entend crier dans les rues les billets ou annoncer la sortie des numéros gagnants de la *loterie du divin Sauveur*, *de la sainte Vierge*, *du saint Sacrement*, etc. Du reste, cet abus des noms consacrés par la religion n'étonne et ne scandalise personne. Il s'étend à une foule de choses et en particulier à la désignation des rues. M. Thomson a vu une de ces dernières qui s'appelait la *rue du précieux sang de Jésus-Christ*.

Voilà quel est l'état religieux et moral de l'Amérique du

Sud. Il y a à ces traits généraux d'honorables et même de nombreuses exceptions individuelles, mais qui n'affaiblissent en rien la vérité du tableau. Nos lecteurs auront sans doute, comme nous, éprouvé en lisant ces détails un sentiment profond de tristesse et de pitié. Ces peuples ne sont pas idolâtres, mais qu'a fait d'eux ce catholicisme sous le règne duquel ont pu s'établir ou se perpétuer une si grande ignorance et des mœurs si peu chrétiennes? Il faut que l'Evangile aille porter la lumière au sein de ces ténèbres. Passons au récit des premiers efforts tentés pour l'y faire pénétrer.

Lorsqu'en 1818, M. Thomson partit pour l'Amérique du Sud, chargé spécialement par quelques philanthropes Ecossais d'une mission relative à l'avancement de l'instruction dans cette partie du monde, il pensa que, comme chrétien, il pourrait y introduire simultanément quelque chose, de plus précieux encore que de bonnes méthodes d'enseignement. En conséquence il se mit en rapport avec la Société biblique de Londres et s'engagea à travailler de tout son pouvoir à la dissémination des Ecritures dans les contrées qu'il devait visiter. Cependant il n'avait pas cru prudent de se charger de livres sacrés avant d'avoir vu de ses propres yeux ce qu'il serait possible de faire. La susceptibilité ombrageuse des races Espagnoles à l'égard des étrangers et surtout des protestants lui était connue et il craignait de se heurter dès l'abord, d'une manière compromettante pour son double but, contre cette opposition systématique que l'Eglise de Rome met presque partout à la diffusion de la Bible en langue vulgaire. Mais arrivé à Buenos-Ayres ses craintes diminuèrent. Il y trouva un esprit beaucoup plus large qu'il n'avait pensé et fit en conséquence à Londres une demande assez considérable de Nouveaux-Testaments. Quand ils arrivèrent au port la question fut de savoir si l'on en permettrait l'introduction dans la ville. Un prêtre, préposé à cet office par le Gouvernement examinait tous les livres et avait plein pouvoir pour frapper de

prohibition tous ceux qu'il désapprouverait. « Jamais, dit M. Thomson, je n'oublierai le moment d'anxiété que je ressentis en présentant à ce prêtre la liste de mes livres et en attendant, dans la prière, la réponse qui devait décider d'une partie si importante des efforts que j'avais à cœur de faire pour l'avancement du règne de Dieu. La réponse fut un *oui* sans restriction et ce simple *oui* ouvrit, à ce qu'il me sembla, une nouvelle ère pour cette ville et, on peut bien le dire, pour le continent tout entier.

Les volumes sacrés, une fois introduits, furent ouvertement mis en circulation et vendus sans que ni les magistrats, ni les autorités ecclésiastiques y apportassent le moindre obstacle. La population, de son côté, leur fit un accueil très favorable. Ce livre était pour elle une nouveauté; les uns, la plupart sans doute, le recherchèrent à ce titre; d'autres, il y a lieu de l'espérer, le reçurent à un tire plus élevé et plus salutaire. Quoiqu'il en soit, le premier envoi s'écoula rapidement et il en fut de même de plusieurs autres qui lui succédèrent à des intervalles rapprochés.

Au Chili et au Pérou, que visita ensuite M. Thomson, les mêmes faits se renouvelèrent, et dans le dernier de ces pays la circulation du saint volume fut encore plus grande que dans les deux autres. Elle prit des proportions assez importantes pour que M. Thomson crut le moment venu de tenter une nouvelle expérience. Jusqu'alors il n'avait reçu et distribué que des Nouveaux-Testaments; il écrivit pour qu'on lui adressât aussi des Bibles entières. Un nouvel envoi de mille volumes, dont moitié de Bibles, fut vendu en quelques jours. « Cette apparition de la Parole de Dieu en langue vulgaire, dit-il, produisit une grande sensation dans le public, il s'ensuivit même une certaine agitation dont les partisans de l'ignorance prirent occasion pour s'élever contre cette Parole, mais de vigoureux champions se levèrent pour la défendre et ce fut pour moi un grand encouragement de voir que, pour

le nombre des combattants comme pour la valeur des arguments et le résultat des efforts, tout l'avantage resta évidemment du côté des derniers.

La guerre, qui éclata alors au Pérou, vint malheusement arrêter l'essor d'une œuvre si bien commencée. Forcé de quitter à l'improviste le pays, M. Thomson se mit en route pour traverser la Colombie avec un profond regret, celui de n'avoir plus de Livres-saints, qu'il pût distribuer dans son voyage. Mais ce regret cessa bientôt devant une dispensation vraiment providentielle. En arrivant à Guayaquil M. Thomson assistait, en douane, à la vérification de ses bagages, quand tout à coup plusieurs caisses déposées là fixèrent son attention. Elles ressemblaient parfaitement par leur forme à celles dont la Société biblique se servait pour ses expéditions de livres. Il demanda ce qu'elles contenaient et reçut pour réponse, à sa grande joie, que c'étaient des Nouveaux-Testaments destinés au Pérou mais qui n'ayant pu être introduits dans ce pays à cause de la guerre, avaient été ramenés à Guayaquil et déposés à la douane jusqu'à nouvel ordre. M. Thomson avait sur lui des papiers qui constataient ses rapports avec Société biblique; sur leur présentation les caisses lui furent livrées sans difficulté.

Le séjour de M. Thomson à Guayaquil ne pouvait être long et il lui était impossible d'emporter avec lui toute la provision de livres qu'il venait d'obtenir d'une manière si remarquable. Dans cet embarras il eut recours à un procédé qu'il n'avait pas encore employé, mais qui, depuis cet essai, lui réussit en beaucoup de lieux. Il annonça par des affiches publiques la vente des Livres-saints. Cette hardiesse, qui aurait pu éveiller la susceptibilité des magistrats ou des prêtres, ne choqua personne; un grand nombre d'acheteurs se présenta et en trois jours plusieurs centaines de Livres-saints furent vendus. Les prêtres, loin de mettre aucune opposition à la vente, la favorisèrent de tout leur pouvoir. Le chef ecclésiastique de la

ville exprima même hautement à cette occasion sa reconnaissance pour l'arrivée de la Parole de Dieu et sa joie de voir le saint volume si bien accueilli par la population. Il fit encore plus, car au moment du départ de M. Thomson, il lui remit des lettres de recommandation destinées à lui faciliter le placement des Ecritures dans plusieurs des lieux qu'il devait traverser.

De Guayaquil, M. Thomson se dirigea vers le Nord, à travers les Andes dont les vallées, dit-il, passent a bon droit pour être des plus pittoresques de l'univers connu. Partout sur son passage il laissait quelques exemplaires de la Parole sainte. Arrêté un jour par un orage soudain, le seul refuge qui s'offrit à lui fut un couvent, séjour peu favorable, pensait-il, à l'œuvre dont il s'occupait. Mais Dieu est maître de toutes choses. Sous sa protection une vente de livres sacrés s'établit dans le monastère ; les moines en achetèrent pour leur propre usage et encouragèrent les habitants du voisinage à les imiter. Ils se montrèrent en même temps pleins d'égards pour le voyageur biblique et remplirent cordialement envers lui tous les devoirs d'une aimable hospitalité.

A Quito, ville de 60,000 âmes, située à peu près sous l'Equateur et capitale de la République de ce nom, M. Thomson fut, grâce à l'une des lettres de recommandation dont nous avons parlé, reçu et logé chez le marquis de St-Joseph, l'un des habitants les plus riches du pays. Ce fut dans le palais même de ce Seigneur que s'ouvrit la vente des Livres saints. Une foule de gens accourut ; des couvents de moines et de nonnes y envoyèrent des messagers et en quelques jours cinq à six cents exemplaires avaient passé dans des mains qui, à en juger par leur empressement à se les procurer, ne devaient pas se montrer négligentes à en tourner les pages.

Arrivé à Bogota, capitale de la Colombie ou Nouvelle Grenade, M. Thomson se trouva de nouveau embarrassé. Toute la provision de livres qu'il avait si inopinément trouvée à

Guayaquil avait été épuisée par ses nombreuses ventes. Il désirait pourtant que son séjour dans ce lieu ne fût pas entièrement perdu pour la cause qu'il avait à cœur d'avancer. Mais que faire? L'idée lui vint d'essayer de fonder une Société biblique, et quelque étrange que pût au premier coup d'œil paraître un pareil projet, il se mit sans retard en voie de le réaliser. Une réunion fut dans ce but annoncée par les journaux. Elle se tint dans la splendide salle du plus considérable des monastères de la ville. Deux Secrétaires d'Etat, l'Archevêque, les Directeurs des deux collèges, un grand nombre de prêtres et de moines et une foule de laïques étaient présents. Après plusieurs discours intéressants, la formation d'une Société biblique fut décrétée et une souscription ouverte séance tenante produisit une somme de 1,300 dollars (plus de 6,000 francs). Une circonstance assez remarquable de ce fait, fut que l'ecclésiastique que l'on nomma Secrétaire de la Société avait exercé précédemment, et à Bogota même, les fonctions de Secrétaire de la sainte Inquisition.

Deux ans plus tard, en 1827, M. Thomson, qui dans l'intervalle avait fait un voyage en Angleterre, visita l'Amérique centrale et en particulier le Mexique. Cette fois il était abondamment approvisionné de Livres saints. Quarante huit caisses, renfermant ensemble 10,000 volumes, Bibles et Nouveaux-Testaments, furent transportés par 24 mules du port de débarquement jusqu'à Mexico. « Cette longue file de mules, dit le pieux voyageur formait à mes yeux un magnifique spectacle et mon cœur se remplissait d'une douce joie en pensant que c'était la Parole de Dieu qui traversait ainsi sans obstacle un pays profondément assujetti à un autre pouvoir spirituel, à cette Eglise de Rome, l'implacable ennemie de la vérité chrétienne telle qu'elle est enseignée dans cette Parole. »

Après avoir vendu un certain nombre de ses volumes à Mexico, M. Thomson entreprit de continuer son œuvre dans

l'intérieur du pays et partit pour cette pacifique expédition avec 14 mules chargées de 28 caisses. Tout se vendit, jusqu'au dernier exemplaire, et cela au milieu d'une foule d'incidents intéressants, mais dont le détail serait trop long. Il suffira d'ajouter que les 10,000 exemplaires amenés par M. Thomson furent loin de suffire aux besoins et aux désirs qui se manifestèrent au Mexique. Il fallut en faire venir d'autres et plusieurs milliers furent successivement placés comme les premiers. Le produit de ces ventes ne s'éleva pas à moins de deux mille livres sterling, somme énorme si l'on considère le prix peu élevé que la Société mettait à ses livres, pour en mieux assurer la dissémination.

M. Thomson, qui avait quitté le Mexique en 1830, y revint douze ans plus tard, en 1842. Durant ce laps de temps, Rome s'était émue et quelques édits contraires à la diffusion des Saintes-Ecritures en avaient ralenti la vente. Cependant elle se continuait malgré cet obstacle et partout, dans les rues de la Capitale, on voyait le volume sacré publiquement annoncé et mis en vente par les libraires. De plus, un grand pas avait été fait; ce n'était rien moins que l'impression de la première Bible espagnole qui eût été publiée soit dans cet Etat, soit dans toute l'Amérique du Sud. C'était une version toute nouvelle à laquelle avaient travaillé plusieurs prêtres et plusieurs littérateurs du pays. Cette version, meilleure à beaucoup d'égards, que celle qui existait auparavant, avait attiré l'attention du public et elle fait honneur à la science et à la piété de ses auteurs. Il y a lieu d'espérer qu'elle rendra de grand services dans l'évangélisation de l'Amérique espagnole.

Tels furent l'introduction et comme les premiers pas de la Parole de Dieu traduite en langue vulgaire dans ces pays, où elle n'avait auparavant eu cours qu'en langue latine et sous la forme d'épais *in-quarto*. Depuis lors, grâce au zèle soutenu des chrétiens, elle a continué à s'y répandre, quoique

d'une manière moins rapide que ne l'avaient fait espérer des commencements si heureux. En ceci, comme en toutes choses, les disciples du Sauveur doivent savoir prendre patience. La Bible fait lentement son chemin au sein des populations de l'Amérique du Sud. Mais elle y est. Qui pourrait dire tous les germes d'instruction salutaire, de regénération morale, de consolations efficaces et puissantes que ces milliers de hérauts des miséricordes divines auront déjà jetés dans des âmes qui sans eux n'auraient eu pour guide et pour soutien que les lueurs incertaines de la sagesse humaine ou que les enseignements trompeurs d'une Eglise infidèle ? Le jour viendra, et puisse-t-il arriver bientôt, où de ces germes épars, multipliés par de nouveaux efforts et fructifiés par la grâce d'en haut, naîtra la moisson que le maître voudra faire lever dans ces contrées qui font aussi partie du champ qu'il cultive. La Sion spirituelle, qui est le vrai et pur christianisme, le christianisme de l'Evangile, n'a-t-elle pas pour partage les extrémités de la terre; les nations ne lui ont elles pas toutes été données en héritage dans la promesse faite à son glorieux chef ?

Il nous faudrait, pour achever ce que nous avons à dire de l'Amérique du Sud, parler ici des travaux que quelques Sociétés de Missions ont entrepris parmi les Indiens encore sauvages et idolâtres de la Guyane. Mais ces œuvres intéressantes se rattachent plutôt à l'ensemble des opérations missionnaires qui se poursuivent dans les Antilles. Nous verrons, en passant en revue ce champ d'activité chrétienne, que là non plus Dieu n'a pas manqué de rendre témoignage à la puissance de sa parole pour le salut des âmes.

INDES ORIENTALES.

Travaux missionnaires parmi les Karens.

Mission de Maulmain. — Une petite Eglise. — Un simple missionnaire. — Aperçu général.— Prédication de l'Evangile.—Discussion avec un prêtre de Boudha —Mission de Tavoy.—Tournée dans les stations.—Un catéchiste. — Une prière exaucée. — Des auditeurs avides. — Une vie et une mort chrétiennes. — Un camp évangélique. — Consécration. — Détresse et pieuse résolution des missionnaires.

Nous avons déjà plus d'une fois entretenu nos lecteurs des beaux succès qu'ont obtenus les missionnaires baptistes américains dans les pays connus sous le nom d'empire Birman et dans les anciens royaumes de Siam et d'Arracan. (1) Ces succès continuent, avec moins d'éclat peut-être qu'il y a quelques années, mais avec régularité et de manière à montrer toujours plus évidemment que la bénédiction de Dieu repose sur cette œuvre remarquable. On se rappelle peut-être que c'est surtout parmi les Karens, race distincte éparse dans les régions montagneuses du pays, que la prédication de l'Evangile a trouvé le plus d'accès. Elle y porte déjà des fruits abondants. On estime à plus de 3,000 le nombre des âmes converties au sein de cette population. Quelques extraits des récits missionnaires feront apprécier l'étendue et le caractère de ce vaste mouvement religieux.

« J'arrive de Dong-Yan, ou je viens de passer trois semaines avec ma famille, écrivait, en mars 1848, le révd M. Mason, de Maulmain. La petite Eglise de ce lieu ne compte encore que 66 membres, et un certain nombre de personnes qui se préparent pour le baptême ; mais c'est un poste des plus importants, parce que cette ville est le centre d'une contrée habitée par un grand nombre de Karens du caractère le plus

---

(1) Voir entr'autres notre livraison du 15 juillet 1847, page 257 et suivantes.

accessible. Quelques unes des plus respectables et des plus riches familles de l'endroit sont déjà membres de l'Eglise. Une petite chapelle a été bâtie presqu'entièrement aux frais des Indigènes. C'est un édifice très convenable et qui, avec son revêtement en bois, ses bancs bien propres, sa table de communion et sa cloche, soutiendrait la comparaison avec beaucoup de nos chapelles américaines. L'Eglise a ses institutions, ses œuvres et ses fonds spéciaux entretenus au moyen de souscriptions mensuelles; il ne lui manquait, pour être à mes yeux une Eglise complète, qu'une Société de Missions. Y en fonder une était le principal objet de ma visite. J'y ai réussi ; l'Eglise tout entière y est entrée et a décidé d'envoyer sur le champ, à ses frais, un de ses membres prêcher l'Evangile aux idolâtres. Cette résolution prise, il s'agissait de trouver un homme de bonne volonté. « Qui ira pour nous?» demandai-je. Un homme se leva et s'offrit. C'était un Karen qui, après avoir étudié quelque temps avec divers missionnaires en vue du St-Ministère, avait renoncé à cette perspective parce qu'on n'avait pas eu à cette époque besoin de ses services. Depuis, il avait entrepris un commerce qui prospérait, mais sans que son zèle pour la cause de l'Evangile en diminuât. L'offre a été acceptée ; et aussitôt cet homme a quitté ses affaires ; puis, sans autres provisions que ce qu'en pouvait contenir un panier chargé sur son épaule, il est parti pour sa mission. Sa femme, aussi pieuse que lui, l'a accompagné. Ils sont allés, simples et humbles comme la colombe de Noé, parcourir au nom et pour la gloire de leur maître, les vastes districts qu'arrose la rivière Houng-Brau. Puissent-ils rapporter à leur retour la nouvelle que l'olivier de l'Evangile commence à fleurir sur ces bords ! »

La Mission de Maulmain, à laquelle se rattache, comme annexe, l'Eglise de Dong-Yan, se compose de 21 postes ou stations établies dans un certain rayon. Six missionnaires, avec leurs femmes et 30 aides-indigènes, sont activement oc-

cupés à desservir ces Eglises naissantes que viennent chaque année renforcer un nombre considérable de nouveaux convertis. Une lettre toute récente de l'un des évangélistes natifs, bien connu pour son zèle et sa capacité, anonçait la conversion et le baptême de 66 Karens dans un même district. Plusieurs écoles primaires, une école normale ouverte aux élèves les plus distingués des premières, et enfin un collége théologique où se forment les catéchistes et les ministres natifs répandent l'instruction et assurent l'avenir de l'œuvre. Quatre jeunes gens sortis de cette dernière institution furent, en février 1847, consacrés au saint ministère, après avoir subi un examen public qui n'avait pas duré moins de cinq heures. Ils avaient soutenu avec honneur cette épreuve faite avec une juste fermeté et dans le cours de laquelle les questions les plus importantes quant à la foi et à la discipline de l'Eglise leur avaient été posées, non seulement par les missionnaires mais encore par plusieurs des assistants. Ces jeunes gens ont déjà depuis leur consécration rendu de grands services à la cause de l'Evangile, soit à Maulmain même, soit dans les environs.

La ville de Maulmain attirant continuellement un grand concours de natifs, les missionnaires y ont multiplié les lieux et les moyens de prédication. Dans les principaux *zayats*, espèces de maisons publiques ouvertes aux voyageurs suivant les usages orientaux, des évangélistes natifs ont pour ainsi dire élu domicile et ne laissent échapper aucune occasion d'annoncer la parole à tous ceux qui se présentent. D'autres ouvriers du même genre sont occupés à évangéliser dans les bazars, aux cérémonies funèbres et sur tous les points où se forme quelque réunion accidentelle. « Ces aides indigènes font une grande œuvre, écrit l'un des missionnaires. Grâce à eux, la vérité retentit de Maulmain jusques dans les parties les plus reculées du Birman. Tous les jours ils ont l'occasion de se rencontrer avec des marchands ou d'autres personnes venues de différents côtés. Ils leur font connaître les vérités

fondamentales de l'Evangile, répondent à leurs objections et leur donnent des traités ou des portions de l'Ecriture sainte qui se répandent ensuite au loin comme sur les ailes du vent. Une grande partie de cette sainte semence se perd sans doute sur le chemin et parmi les épines ou les pierres, mais il en est aussi qui tombe dans une bonne terre et qui porte du fruit. Evidemment, et Dieu en soit béni, la vérité fait son chemin dans le cœur des hommes de ce peuple, à la ville et dans la campagne. Les forteresses de l'idolâtrie sont chaque jour plus profondément minées et ne sauraient manquer de s'écrouler dans un temps plus ou moins rapproché. Cependant, notre tâche est difficile. Une grande ignorance règne parmi ce peuple et très souvent nous rencontrons soit chez les prêtres soit chez des indigènes qui se croient plus sages que leurs compatriotes, une opposition plus formidable qu'on ne pourrait le croire d'après les mœurs du pays et les succès dont il a plu au Seigneur de bénir nos faibles travaux. »

Une conversation que le même missionnaire eut un jour avec un prêtre, en présence d'une nombreuse réunion, fera comprendre quelques-unes des objections que les serviteurs de Christ ont à combattre parmi les Karens. Ce prêtre était d'humeur assez facile, mais vaniteux et plein de confiance en lui-même comme tous ceux de sa caste. « Il me laissa, dit le missionnaire, exposer tranquillement les grandes vérités chrétiennes; mais quand j'eus fini, il me demanda si ceux qui, comme moi, adoraient l'Eternel n'étaient pas obligés de travailler pour gagner leur subsistance.—Je lui répondis qu'oui. — Eh bien! reprit-il, regardez ceci, et il soulevait un pan de sa robe jaune, je suis vêtu et n'ai pas besoin de travailler. Le peuple m'apporte de quoi manger, me donne des habits, bâtit mon kiong et en entretient la couverture. Je ne fais rien et je n'ai à souffrir ni du soleil ni de la pluie. Si j'ai envie de dormir, je dors; si je veux me promener, je me promène. Oh! si en adorant le Dieu éternel que vous prêchez, nous pouvions

être délivrés de la nécessité du travail et des misères de la vieillesse; si cela pouvait empêcher nos dents de tomber, nos yeux de s'obscurcir, nos cheveux de s'éclaircir et de devenir blancs, notre visage de se rider et nos oreilles de s'appesantir, oh! alors, nous deviendrions tous les disciples de votre Dieu. Mais il n'en est point ainsi. Vous travaillez, vous vieillissez, vous êtes malades comme nous. Il n'y a aucun profit à suivre votre religion. — A ce beau raisonnement, je répondis par un apologue. — Ecoute-moi, prêtre, lui dis-je; de deux voisins, l'un était un homme actif, l'autre un paresseux. Leurs deux maisons, bâties en même temps, commencèrent en même temps aussi à devenir vieilles et à tomber en ruines. Sur quoi le paresseux dit à l'autre : « Eh bien! voisin, à quoi sert toute la peine que tu t'es donnée? Es-tu plus avancé que moi; tu as beaucoup travaillé, beaucoup sué; moi, je me suis donné du repos, et voilà nos deux maisons aussi vieilles l'une que l'autre et prêtes à s'écrouler ensemble. Ce que tu dis là est vrai, répondit l'homme actif, nos deux maisons tombent en ruines; mais regarde là-bas et vois cette maison neuve. Elle est à moi; c'est le fruit de mes labeurs. Maintenant, que ma vieille maison tombe quand elle voudra; cela m'importe peu. J'en ai une autre toute prête à me recevoir; mais toi, où iras-tu? Où est ton abri pour le moment où il te faudra quitter ta vieille maison ruinée? » Prêtre, voilà notre histoire. Le corps de l'homme qui sert Dieu et celui de l'homme qui sert les idoles dépérissent également et doivent avoir une même fin; mais tandis que l'homme qui a refusé de se consacrer à Dieu, reste sans refuge et sans espérance, tandis que tout est pour lui dans l'avenir, plein d'incertitude, d'obscurité et de frayeurs, le serviteur du Très-Haut jette ses regards vers le ciel, où il a une maison permanente, une patrie assurée, où il est sûr que son Dieu l'introduira après avoir ressuscité son corps, et où il sera désormais à l'abri de tout travail et de toute souffrance. Il sait cela et il le voit déjà par la foi, parce que Jésus-

Christ est venu pour le sauver et l'a tellement aimé qu'il est mort pour lui sur la croix. » Cette argumentation parut faire impression sur les auditeurs, et le prêtre sentit probablement qu'il n'avait pas l'avantage, car il abandonna sa première attaque. « Nous ne voyons pas cela de la même manière, reprit-il, mais voici autre chose. Vous êtes déjà venu bien des fois et vous avez prêché à tous ceux qui ont voulu vous entendre. Combien y a-t-il de gens qui aient cru? (l'entretien avait lieu dans l'un des villages les plus rebelles à la prédication.) Combien de disciples avez-vous parmi nous? Croyez-moi, ne revenez plus ici; ne prêchez plus à ce peuple. Si votre loi était véritable, vous ne seriez pas obligé d'aller ainsi de lieu en lieu; les gens iraient d'eux-même vous trouver et vous entendre. Je répondis que toujours et en tous lieux le nombre des croyants était petit ; mais que le Seigneur nous avait commandé d'aller annoncer à toute créature la bonne nouvelle du salut. Si je prêche et que l'on ne m'écoute pas, ajoutai-je, ma responsabilité est à couvert, et le péché est alors pour ceux qui ont refusé d'écouter et de se convertir. Mais ceux qui croiront seront sauvés et éternellement heureux. Prêtre, considère ces choses ; vous et moi nous mourrons bientôt ; repentez-vous donc et croyez, afin que quand nous nous rencontrerons dans l'autre monde, ce puisse être dans le paradis de Dieu.

« Le prêtre ne répondit rien, mais un homme qui avait écouté avec attention et avait même glissé quelques interjections dans l'entretien, prit la parole et dit : « Maître, nous ne pouvons pas croire tout d'un coup ; il faut d'abord que nous réfléchissions à tout cela. » Je l'engageai fort à le faire, ainsi que l'assemblée tout entière, après quoi nous nous séparâmes. »

Tavoy, autre ville occupée par les Anglais, a aussi une mission que desservent quatre missionnaires, leurs femmes et 18 natifs catéchistes ou aides-missionnaires. Elle comprend

18 stations ou annexes et comptait, à la fin de 1847, environ 800 adultes convertis.

A l'époque que nous venons de citer, un des missionnaires, M. Wade, parcourait quelques-unes des stations. Voici quelques extraits de son journal :

« *Décembre*, 12. Arrivés à Yaville depuis six jours, Kaulapo, mon aide indigène, et moi, nous nous sommes déjà réunis quatorze fois avec la petite église de ce lieu, qui se compose de cinquante-neuf personnes. Dans ces réunions, nous avons prié, prêché, examiné les candidats au baptême et nous nous sommes préparés en commun à la célébration de la sainte Cène. Les candidats au baptême étaient au nombre de dix, dont neuf ont été admis. La plupart d'entre eux, nés de parents chrétiens, avaient reçu leurs premières impressions sérieuses à l'école de Tavoy. Nos réunions ont été solennelles et abondamment bénies ; tous les cœurs semblaient ouverts aux célestes influences de la grâce, et il a été manifeste à tous que le Seigneur était avec nous durant ces délicieuses journées. Toute l'année qui vient de s'écouler paraît avoir été, pour ce petit troupeau de fidèles, un temps de progrès et de raffraichissement à l'ombre de l'Eternel. Pour moi, je ne quitterai pas les bons et simples chrétiens de Yaville, sans répéter à leur adresse l'affectueuse exclamation de l'apôtre : *Vous êtes ma joie et ma couronne.*

« *Décembre*, 17. Nous voici à Newville depuis hier matin, et nous y avons déjà eu trois services, tous trois pleins d'intérêt et de solennité. Je vois avec bonheur que rien n'émeut aussi profondément nos gens que l'exercice de la prière. Ils sont très attentifs à la prédication, mais au moment où tous se prosternent devant le Seigneur pour prendre part aux supplications et à la confession des péchés, c'est leur âme tout entière qui s'abandonne aux influences de la parole et de la grâce. Le catéchiste indigène qui dirige cette station a depuis déjà bien des années été un serviteur dévoué dans le champ du Seigneur. Il est

maintenant fort âgé et une longue maladie de sa femme, à laquelle il a été obligé de donner ses soins, l'a empêché de tenir l'école durant la saison des pluies. Mais c'est un homme excellent, dont les sentiments sont profondément chrétiens et qui, sans aucun doute, fait encore plus de bien à l'Eglise par le salutaire exemple qu'il lui donne qu'elle n'en a retiré de ses instructions orales, quelles que fidèles qu'elles aient toujours été.

« *Décembre* 18. Notre réunion de ce jour a été encore plus solennelle et plus émouvante que celles des jours précédents. Pendant le sermon, prêché par Aitee (ministre indigène), l'auditoire n'a pu comprimer ses émotions, et des sanglots ont éclaté de toutes parts, au point que j'ai craint un moment de voir nos gens oublier, dans la ferveur de leur âme, l'ordre et la bienséance qui conviennent dans la maison du Seigneur. Il n'en a rien été, mais une profonde et, je l'espère, salutaire impression a été produite sur presque tous les auditeurs. J'ai remarqué en particulier l'émotion extraordinaire de mon aide indigène, Kaulapo. Il m'a dit depuis qu'il regardait les réjouissants effets de ce service comme une réponse du Seigneur aux prières spéciales qu'il lui avait adressées durant la nuit précédente. Il avait supplié qu'une mesure abondante du Saint-Esprit descendît ce jour-là sur l'assemblée, et il s'était senti exaucé; c'est ce qui l'avait si profondément ému. Cet homme est véritablement plein de foi et du Saint-Esprit. Toute sa conduite me l'a prouvé depuis un an qu'il travaille sous ma direction.

« *Décembre* 19. Encore une bonne journée. Nous avons, cet après-midi, examiné les femmes de l'Eglise, et les avons toutes, à l'exception de deux ou trois, trouvées convenablement disposées pour la sainte Cène. Deux circonstances m'ont vivement réjoui dans la journée. La première a été l'arrivée du chef et d'une dizaine d'habitants d'Yaville. Ces gens avaient trouvé si douces les réunions tenues dans leur village, que, quoi qu'ils fussent en pleine moisson, ils s'étaient arrangés

de manière à pouvoir venir encore participer aux bénédictions spirituelles qu'ils s'attendaient à trouver ici. L'autre fait est du même genre, mais encore plus significatif. Neuf habitants de Lung-Lung, village situé à trois journées de marche, s'étaient mis en route pour Yaville, espérant nous y trouver encore. Arrivés là, ils avaient appris notre départ; mais ne voulant pas renoncer à l'édification qu'ils étaient venus chercher, ils s'étaient remis en chemin, et la manière dont ils se sont associés à nos prières n'a pas peu contribué à augmenter l'intérêt de la journée.

« Depuis ma dernière visite, il y a un an, la petite église de Newville a perdu deux de ses membres. L'un d'eux était un Karen Siamois, parvenu à un âge très avancé. Cet homme avait autrefois, dans son pays, entendu prêcher l'Evangile par quelques indigènes. Désireux de s'instruire davantage, il avait quitté Siam, et était venu, avec toute sa famille, s'établir à Matah. Là, quoiqu'il eût passé le midi de la vie, il s'était mis à apprendre à lire, afin de pouvoir profiter de ces excellents livres qu'il était heureux de voir traduits dans sa propre langue; et non-seulement il s'était lui-même assis sur les bancs de l'école, mais il y avait amené tous ses enfants, sans en excepter sa fille aînée et son mari, quoique ce jeune couple eût un enfant à soigner et des champs à cultiver. Tant de zèle avait été récompensé. Il était parvenu lui-même à une connaissance des écritures remarquable chez un Karen, et il a eu le bonheur de voir toute sa famille, enfants, brus et gendres, devenir comme lui, membres du corps de Christ. Après la perte de sa première femme, morte dans la foi quoique avant d'avoir reçu le baptême, il avait épousé une chrétienne très avancée de Toung-Byouk, et cette union avait été une bénédiction pour toute la famille. L'année dernière, à l'époque de ma visite habituelle, j'avais administré le baptême au plus jeune de leurs enfants, et à cette occasion mon vieil ami et frère avait paru lui-même comme baptisé du Saint-

Esprit. Déjà faible et souffrant alors, il se réjouissait d'avoir, comme Siméon, vu s'accomplir le plus cher désir de son cœur, c'est-à-dire la conversion de tous les siens; il n'avait plus, me dit-il, rien qui l'attachât à la terre, et saluerait avec joie le moment où il plairait au Seigneur de le *laisser aller en paix*. Ce vœu ne tarda pas à se réaliser. Peu de temps après, sa santé s'altéra de plus en plus; il vint à Tavoy pour se faire soigner, mais son heure était arrivée, et je devais avoir la triste satisfaction de lui rendre moi-même les devoirs de la sépulture. Ce cher frère vit la mort s'approcher, comme il l'avait pressenti, avec le calme le plus parfait. Ses derniers moments furent une démonstration vivante de la puissance de la foi chrétienne pour soutenir et consoler en face du sépulcre. Jusqu'au dernier soupir, la sienne éclata en supplications et en actions de grâces. »

De Newville, M. Wade devait se rendre à Matah. Cette station est la plus considérable de toutes celles qui se rattachent à la mission de Tavoy; elle ne compte pas moins de quatre cents membres de l'Eglise, et dans cette visite, le missionnaire devait y examiner une trentaine de candidats au baptême. « Mais, dit M. Wade, ma santé s'était tellement dérangée que je me sentais incapable de voyager à travers les montagnes au sein desquelles se trouve Matah. J'en donnais avis à l'Eglise de ce lieu; mais ces pieux chrétiens ne se résignèrent pas facilement à la pensée de perdre les avantages spirituels qu'ils attendaient de ma visite Ils nous envoyèrent en conséquence prier, M. Cross, qui était venu me rejoindre, et moi, de nous transporter jusqu'au pied des montagnes, dans la forêt de Laukhein, où ils se rendraient de leur côté au jour que nous fixerions. Nous consentîmes volontiers à cet arrangement, et aussitôt que notre réponse leur fût parvenue, quelques-uns, se détachant en avant, vinrent à l'endroit fixé, y arrangèrent un vieux zayat abandonné pour nous servir de logement,

élevèrent une espèce de hangar soigneusement couvert pour mettre à l'abri nos réunions, et se firent pour eux-mêmes et leurs familles de petites cabanes de feuillage. Au jour fixé nous partîmes, M. Cross à pied, et moi porté dans une litière, car il m'eût été complètement impossible de marcher. Vers le milieu de l'après-midi, nous approchâmes de l'espèce de camp qui nous avait été dressé, et ne fûmes pas médiocrement touchés de rencontrer plusieurs groupes de nos Karens qui venaient à notre rencontre pour nous tendre, quelques instants plus tôt, une main affectueusement impatiente de serrer la nôtre. La saison était on ne peut plus défavorable à une réunion de ce genre, car c'était le moment où la culture des riz occupe le plus les habitants de la campagne, et cependant environ deux cents de nos frères avaient tout quitté pour venir passer quelques jours avec nous dans de pieux exercices. Il y avait là un certain nombre de femmes âgées, dont quelques-unes avaient dû être portées par leurs amis. Qu'il est rare de trouver, même dans les pays tout chrétiens, tant de zèle uni à tant de simplicité et d'abnégation! Nous passâmes là quatre journées consacrées à l'instruction, à la prière, à l'examen des candidats au baptême, et enfin au baptême lui-même et à la célébration de la Cène. Nos services furent, comme ceux de Yaville et de Newville, abondamment bénis, et nos Karens en éprouvèrent trop de bien pour regretter les fatigues de leur voyage, ou le retard apporté ainsi dans leurs travaux agrestes. Nous eûmes la joie de pouvoir admettre dix-neuf des candidats qui se présentèrent. Mais ce qui ajouta beaucoup à l'intérêt de ces journées, ce fut la consécration au saint ministère de mon aide-missionnaire Kaulapo, dont j'ai déjà parlé. Cet homme, déjà d'un âge mûr, possède des connaissances et un caractère aimable qui lui ont gagné le cœur de ses compatriotes; aussi quand je demandai à l'assemblée si elle le croyait digne d'exercer le ministère sacré, pas une voix ne s'éleva contre lui. Kaulapo est le premier Karen du sud qui ait reçu

l'imposition des mains, et il était désigné à l'avance pour diriger l'église de Matah. Qu'on juge de l'intérêt pris par celle-ci à l'œuvre que nous faisions. Un des membres les plus influents se rendit l'interprète des sentiments de tous. « Ce jour, dit-il, est un jour heureux pour les Karens de Matah, et nous le sentons vivement. Jusqu'ici nous avions pu craindre que nos maîtres et pasteurs étrangers ne vinssent, un jour ou l'autre, à nous quitter, et que la lumière qu'ils avaient fait briller parmi nous ne fût ainsi éteinte. Mais maintenant nous allons avoir un pasteur de notre propre nation, capable de nous enseigner l'Evangile et de nous administrer les moyens de grâce ; que Dieu en soit béni ! Nos cœurs sont pleins de joie, car un flambeau allumé restera désormais parmi nous. »

Voilà sans doute une œuvre intéressante au plus haut degré, et qui, indépendamment du bien déjà fait, ouvre le champ aux espérances les plus belles et en apparence les mieux fondées. Cependant une épreuve lui était réservée, et vint au commencement de l'année dernière fondre à l'improviste sur ceux qui la dirigent. La société des missions baptistes d'Amérique avait vu, l'année précédente, ses ressources diminuer considérablement. Il avait fallu (là comme ailleurs, hélas !), penser à diminuer les charges, parler de restreindre les travaux, d'abandonner même certaines parties de l'œuvre. La nouvelle de ces tristes embarras remplit de tristesse le cœur des missionnaires employés parmi les Karens. Ils la reçurent cependant, ces dignes serviteurs de Christ, avec une foi saintement résignée, mais en suppliant les amis des païens de venir à leur secours, et de ne pas permettre que des travaux déjà si bénis fussent perdus pour l'avenir. On ne lira pas sans émotion le récit d'une conférence tenue dans cette douloureuse circonstance à Maulmain où s'étaient réunis tous les missionnaires américains attachés à l'œuvre.

« Il s'agissait de savoir, dit le missionnaire qui rend compte

de cette réunion, si l'on opérerait les retranchements représentés comme nécessaires par suite du défaut de fonds, ou si les missionnaires, comptant sur de meilleurs jours, laisseraient l'œuvre sur le même pied, en souscrivant eux-mêmes des traites et en engageant les faibles ressources qu'ils peuvent personnellement avoir. Une quarantaine d'élèves nouveaux venaient d'arriver du district de Rangoon, pour suivre l'école et dans le but d'apprendre à connaître le Christ. La plupart d'entre eux avaient fait pour cela huit ou dix journées de chemin, et se montraient pleins d'une admirable ardeur. Fallait-il repousser ces jeunes gens avides de salut, et les replonger au sein du paganisme, faute de quelques *roupies* pour leur tenir l'école ouverte? Cette idée était désolante, affreuse, on se hâta de la repousser. — Les aides-missionnaires natifs sont une des charges de la Société. Fallait-il fermer le collége théologique où nous les instruisons, et renvoyer ces élèves dont quelques-uns ont déjà fait tant de progrès, et donnent tant d'espérances pour l'avenir? Pas un de nous ne crut pouvoir accepter pour sa part une si grande responsabilité. Fallait-il congédier la moitié ou le quart des catéchistes ou évangélistes natifs déjà à l'œuvre, et qui travaillent avec tant de joie et de succès au milieu des moissons déjà blanchies? Chacun de nous tressaillit et recula devant une pareille pensée. — Réduirait-on de moitié le nombre des écoles? Cela ne se pouvait. — Fermerait-on l'école normale où se forment les instituteurs? Non, non, que tout le reste soit sacrifié plutôt que ceci. Mais que faire donc? La réponse fut unanime : continuer l'œuvre avec prudence, en s'abstenant pour le moment de toute extension nouvelle, et nous engager tous solidairement et personnellement jusqu'à concurrence de trois ou quatre mille roupies (8 à 10,000 francs). Si, après cela, nous ne sommes pas secourus, eh bien! il y aura force majeure, l'œuvre devra être abandonnée. Grande et sérieuse question! Redoutable moment de crise! Les missions Karen vont-elles périr ou survivront-

elles ? Je ne puis croire, pour ma part, que Dieu les veuille laisser périr. »

Que cela est beau, grand et simple tout à la fois! Ce langage rappellera à nos lecteurs celui de nos missionnaires d'Afrique, et cet appel si touchant que ces chers frères nous ont récemment fait entendre dans des circonstances toutes pareilles. Les missionnaires américains n'ont pas élevé en vain leur voix suppliante; le navire, qui en portait les accens dans leur pays, a dû se croiser en route avec le message qui leur annonçait que la crise financière de la Société n'existait plus, et qu'ils pouvaient poursuivre en paix la carrière ouverte devant eux. En sera-t-il ainsi pour nos frères d'Afrique ? Que Dieu le veuille, et que tous ceux qui, en France, ont à cœur l'avancement du règne de Christ, disent à leur tour : non, Dieu ne peut pas vouloir que notre mission africaine périsse, et nous, nous ne le voulons pas non plus.

Nous n'avons, dans les pages qu'on vient de lire, parcouru qu'une faible portion du champ cultivé par les missionnaires baptistes dans la presqu'île orientale de l'Inde. Leurs missions d'Arracan et de Siam ne se présentent pas sous un aspect moins réjouissant que celles dont nous venons de parler. Peut-être reviendrons nous bientôt, si Dieu le permet, puiser encore une fois à cette source d'édification.

VARIÉTÉS.

Mœurs Chinoises.

L'INFANTICIDE.

On a souvent mis en doute l'usage barbare où sont les Chinois d'abandonner, de vendre et même d'étouffer, de

noyer, de jeter dans des lieux immondes ou d'exposer dans la rue ou sur les places publiques, leurs enfants nouveau-nés, et aussi de plus âgés, particulièrement les filles. Cette horrible pratique est, en effet, tellement particulière à la Chine, qu'on ne la retrouve pas, au moins au même degré, dans l'histoire païenne de Rome, de Carthage, de l'Asie, ni même chez les sauvages, et elle est si contraire à tous les sentiments de la nature qu'on est excusable de n'y croire que difficilement. Cependant les témoignages nombreux des voyageurs de toutes nations et surtout les relations des missionnaires, soit catholiques soit protestants, sont plus que suffisants pour dissiper tous les doutes. Nous pouvons aujourd'hui offrir à nos lecteurs un document curieux et plus authentique encore, s'il est possible, que tous ces témoignages. C'est un acte officiel devant lequel la contradiction n'est plus permise. Il a été rapporté de Chine, il y a quelques années, par M. Lagrenée, ambassadeur extraordinaire de France dans ce pays et communiqué par lui à un journal catholique romain, d'où nous l'extrayons.

Le voici :

Proclamation adressée au peuple de Canton par Son Excellence Ky, dernier lieutenant-gouverneur de cette province, en date du 19 *février* 1838.

« Le lieutenant-gouverneur Ky publie, par ces présentes, ses instructions.

« De même que le ciel et la terre montrent leur pouvoir bienfaisant en nous donnant l'existence, de même les pères et mères montrent leur tendre affection en aimant leurs enfants : c'est donc un devoir pour vous, habitants de ce pays, de nourrir et d'élever tous vos petits enfants, garçons ou filles. Après enquête, j'ai constaté que, dans la province de Canton, l'usage de noyer et d'étouffer les petites filles est commun, et que les riches aussi bien que les pauvres n'hésitent pas de recou-

rir à ce moyen. Les causes de l'infanticide sont manifestement celles-ci ; les pauvres prétendent que n'ayant pas de moyens suffisants d'existence, il ne leur convient point de nourrir et d'entretenir une denrée, une marchandise (les petites filles) qui ne peuvent être pour eux qu'une source de dépenses toujours croissantes, pendant que les riches soutiennent que de si chétifs sujets de nourrissage ne parviendront jamais à occuper un poste important dans le ménage. Sûrement vous oubliez que vos mères et vos femmes ont été autrefois du nombre de ces petites filles. Si elles n'étaient devenues mères comment auriez vous reçu votre propre corps ? Sans femmes, d'où sortirait votre postérité ? Etant vous-mêmes les descendants de celles qui ont été petites filles, comment jetez-vous vos propres filles dans le champ de la mort ? Réfléchissez ! Considérez ce que vous faites ! La destruction des enfants du sexe féminin c'est, dans son principe, la destruction même de l'humanité. Ceux qui tuent seront tués : telle est la juste rétribution du ciel qui sait tout. Qu'une veuve reste sans un fils dont elle doive attendre sa subsistance, le mari de sa fille peut devenir le soutien et la consolation de sa vieillesse. Ce bienfait n'a-t-il pas son prix ? En outre, une conduite juste assure le bonheur, et la voie de l'iniquité mène à la misère : ce sont deux principes de justice distributive les plus fermement appuyés par la raison. Quoi ! la pauvre enfant, à son entrée dans le monde, dès ses premières larmes, est enveloppée dans les filets de la mort ! Pour une telle action, il faut le cœur d'un pirate, l'extinction complète de tout sentiment généreux ! A de tels hommes reste-t-il l'espérance d'une nombreuse postérité, d'une longue suite de descendants ? La céleste raison ne saurait la leur promettre. Dernièrement Hwang-wan, littérateur distingué du canton de Ying-tih, a écrit un *Essai sur l'infanticide*. Dans cet ouvrage, j'aperçois l'action réciproque des influences du ciel et de la terre, et les vrais principes du bonheur et du malheur, du bien et du mal

tracés en termes si lumineux et si forts, qu'il sont capables d'ouvrir les oreilles des sourds et les yeux des aveugles. J'ai fait distribuer des copies de cet Essai dans tous les départements et districts de la province, avec des avis et des instructions, afin que l'infanticide soit surveillé et défendu. Je publie aussi cette proclamation pour l'instruction de tous les habitants civils et militaires de la province. En conséquence, c'est un devoir pour chacun de nous de révérer le bienfaisant pouvoir du ciel et de la terre, d'exercer, dans leur plus grande étendue, ces tendres sentiments que les pères et les mères doivent avoir pour leurs enfants, et quand vous aurez des fils et des filles, et que vos cœurs pencheront vers l'affreux et cruel usage de l'infanticide, sortez de votre aveuglement, repentez-vous, et renoncez à vos coutumes criminelles. Et vous, anciens et nobles, chefs du peuple, vous devez aussi vous efforcer continuellement, par vos exhortations, votre appui, votre bonté, de prévenir la destruction des êtres humains. De plus, si quelqu'un ose s'opposer ou contrevenir à ces instructions, les anciens et les nobles, se feront un devoir de les assigner devant les magistrats de l'endroit, afin qu'ils soient saisis, jugés et punis. Assurément de tels coupables ne méritent pas de clémence. En conséquence, faites attention à ces instructions. Proclamation spéciale. »

Cette proclamation est suivie d'une note qui a d'autant plus d'intérêt qu'elle est de sir G. Staunton, traducteur du Code pénal des Chinois. Ni le lieutenant-gouverneur dans sa proclamation, ni le traducteur du Code pénal ne peuvent citer un seul article des lois chinoises contre l'infanticide ; ce qui s'accorde parfaitement avec ce que bien des missionnaires ont maintes fois répété : que la loi chinoise ne s'occupe pas des enfants, et qu'il n'y a pas plus de lois, en Chine, pour protéger les enfants, qu'il n'y en a parmi nous pour les chiens et les chats ; voici cette note :

« Il est manifeste par cet article 3 (9e section du Code pénal), que les parents n'ont pas un pouvoir absolu sur la vie de leurs enfants, et que par conséquent, ce crime, quelque dominant qu'on le suppose en Chine, n'est pas un fait directement sanctionné par le gouvernement, ni conforme à l'esprit général des lois et des institutions de cet empire. Il faut bien reconnaître que cette pratique, si révoltante pour les sentiments de l'humanité, existe en Chine, et même que, à un certain point, elle y est tolérée; mais il y a de fortes raisons de supposer que l'étendue en a été bien exagérée; et, en tout cas, on ne peut vraiment se fonder beaucoup sur le fait d'un tel usage, comme preuve de la cruauté et de la dureté du caractère chinois. De plus, le crime affreux des parents qui détruisent leurs enfants est atténué par la condition misérable et désespérée des pauvres travailleurs en Chine, *parmi lesquels on croit que la pratique de l'infanticide est en général bornée*. L'usage universel et inévitable des mariages précoces les met dans la nécessité d'avoir des familles nombreuses et toujours croissantes, et, à cause de la population excessive de cette contrée, ils n'ont pas la perspective, même la plus éloignée, de pouvoir parvenir à les faire subsister. »

Le journal auquel sont empruntés les pièces qu'on vient de lire, contient aussi quelques renseignements curieux et tristes donnés sur le même sujet par un missionnaire catholique; nommé évêque de l'une des provinces de la Chine. Cet ecclésiastique dit qu'ayant pris des informations sur l'histoire de 23 femmes mariées ou les ayant interrogées elles mêmes, il ne s'en était trouvé que 6 qui n'eussent pas commis d'infanticide. Les 17 autres avaient, entr'elles toutes, eu 130 enfants et sur ce nombre en avaient jeté, vendu, ou fait périr 42. L'une d'elle, mère de 11 enfants, n'en avait conservé que 3; une autre, mère de 9, en avait fait périr 5. C'est surtout dans les familles pauvres et nombreuses que ces horribles drames

s'accomplissent et ce sont à peu d'exception près, des filles qui en sont les victimes. Le missionnaire ne pense pas que la province où il a pris ces renseignements renferme un plus grand nombre d'infanticides que les autres. Il croit, d'après tout ce qu'il a pu apprendre, que les mêmes scènes se reproduisent à peu près dans la même proportion sur tous les points de l'empire Chinois.

Quelle effroyable coutume ! Et cependant les Chinois sont loin d'être un peuple sanguinaire et féroce. Ils possèdent même, dit-on à côté de ces horreurs, des institutions et même des établissements de bienfaisance plus remarquables qu'on ne l'aurait supposé avant de les connaître. Mais voilà l'homme naturel privé de la lumière d'en haut. Que quelqu'un ose dire que les nations païennes n'ont pas besoin d'être évangélisées.

Mort heureuse d'un Hindou converti.

Les voies de Dieu sont pour les païens parvenus tard à la connaissance de la vérité, ce qu'elles sont pour les chrétiens de nos pays qui ont connu l'Evangile dès leur enfance. Souvent, chez les uns comme chez les autres, la semence répandue ne porte pas d'abord ses fruits ; mais le moment vient où le soleil de la grâce fait tomber sur elle un de ses rayons, et alors ce qui semblait perdu se retrouve, plein de vigueur et d'efficacité. Les exemples de ce genre abondent. En voici un qu'on ne lira pas sans édification. C'est un missionnaire de Madras, M. Drew, qui le raconte.

« Durant le cours de l'année qui vient de finir, écrit-il à son comité, notre mission a eu ses douleurs et ses joies ; les larmes se sont, parmi nous, mêlées aux sourires et les ombres à la lumière. Plusieurs des membres de notre petite Eglise ont eu à pleurer la mort de quelque parent ou de quelque ami tendrement aimé. Parmi ceux que nous avons perdus, je vous

dirai quelques mots d'Arullapan. Cet homme avait été autrefois employé comme catéchiste ; mais nous avions dû rompre nos rapports avec lui, parce que sa conduite n'avait pas répondu à l'importance d'une telle fonction. A mon retour dans le pays, je le trouvai exerçant la profession de maître d'école, et plongé dans une profonde misère, qu'était venu accroître encore le délabrement de sa santé. Il avait beaucoup et longtemps souffert ; mais l'événement a montré que ces épreuves avaient été pour lui l'école du Seigneur, la fournaise de feu dans laquelle son âme avait été purifiée comme l'or.

« Je ne connus cependant combien ce changement avait été complet que lorsque je fus appelé à visiter Arullapan dans les derniers jours de sa vie. A cette époque, son corps n'était déjà plus qu'un squelette ; une toux violente et continuelle ébranlait douloureusement tout son être, mais son cœur était un autel sur lequel brûlait le feu céleste. Sa foi claire et précise envisageait la mort sans la moindre frayeur. Il voyait par elle ses péchés pardonnés, son âme lavée dans le précieux sang de Christ, et il se réjouissait dans l'espérance assurée de voir bientôt la gloire de son Dieu.

« Etonné au premier abord de quelques expressions qui sortaient de ses lèvres tremblantes, je ne pus m'empêcher de penser à son passé, et de lui dire : « Mais vos péchés ? » Il se souleva sur l'un de ses bras, avec autant de force que lui en laissait le misérable état de son corps, puis me regardant avec calme : « quoique, dit-il, aux yeux du monde, je ne sois peut-être pas un grand pécheur, je sais qu'aux yeux de Dieu il en est autrement, mais je sais aussi qu'il m'a pardonné par Christ, et que, quand je paraîtrai devant lui, ce sera pour entrer dans sa joie.

« Ce monde dont vous parlez est bien différent de celui-ci, » repris-je, en rapprochant presque à mon insu, ces régions célestes qu'il avait en perspective de la misérable hutte qui lui servait en ce moment d'abri.

« — Oui, me répondit-il, ce monde-ci est un monde de tristesse, de péché et de mort ; mais l'autre monde est un monde de joie et de gloire, où Dieu essuiera toute larme de nos yeux. Oh ! c'est dans ce monde-là que nous allons, oui, que nous allons. »

« Et il répéta trois fois de suite ce derner mot avec une émotion si profonde que des larmes jaillirent de ses yeux. Je me sentis moi-même plein d'un joyeux étonnement et d'une admiration d'autant plus grande que je m'étais moins attendu à rencontrer de telles dispositions. En vérité, les voies de Dieu ne sont pas nos voies. Qu'elles sont mystérieuses et adorables !

« L'un de nos catéchistes, étant aussi allé voir Arullapan, lui lisait un jour dans l'Evangile le récit des souffrances du Christ. Quand il eut fini. « Voyez cela, dit le malade. Le Seigneur de gloire, le Créateur de toutes choses s'est fait homme, il a versé son sang, il est devenu un cadavre ; son corps, ses mains, ses pieds, ses côtés, ont été percés de plaies. Moi, je n'ai rien souffert de pareil, et pourtant je suis un pécheur ! Que d'amour ! Oh, je peux attendre la mort en paix et avec joie ! »

« La veille du jour fatal, il fit venir autour de lui sa famille, composée d'une tante, de sa femme et de ses enfants, et, après leur avoir successivement adressé des conseils appropriés à chacun d'eux, il les remit tous ensemble, par la prière, entre les mains du Seigneur, dont il finit par implorer la bénédiction sur tous les catéchistes de sa connaissance.

« Quelques instants avant qu'il rendît le dernier soupir, sa famille se réunit de nouveau autour de lui. Ses yeux étaient alors fixés au ciel, un sourire plein de douceur semblait éclairer son visage, et ses lèvres en mouvement prononçaient des paroles inarticulées. « Que dites-vous ? » lui demanda sa tante. —« Je vois Jésus, répondit-il, les anges sont venus à ma rencontre ; c'est avec eux que je m'entretiens. » Ces mots furent les derniers. A peine étaient-ils achevés que son âme s'échappa de sa demeure terrestre pour aller joindre son Sauveur.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHESDA.

Lettre de M. Schrumpf.

Une excursion de la famille missionnaire. — Progrès de l'œuvre. — Deux morts. — Le chef Morosi. — Quelques conversions. — Travaux matériels de la station.

Béthesda, le 21 décembre 1848.

Chers et bien aimés frères en notre seigneur Jésus-Christ !

Ma dernièrelettre, du 9 octobre dernier, avait été écrite sous le poids d'une immense affliction. J'aurais voulu, après l'avoir achevée, y ajouter beaucoup de choses et en retrancher plusieurs. Mais je ne me sentais pas la force d'écrire une seconde fois le récit affligeant de ce départ si prématuré, de cette mort si inattendue de notre fils cadet dont le souvenir me déchirait l'âme. J'ai donc dû vous envoyer ma lettre telle quelle, me confiant dans votre indulgence ordinaire et votre affection fraternelle pour le soin d'excuser ses nombreuses imperfections. Je me hâte aujourd'hui d'y ajouter quelques mots. — Tout d'abord ne croyez pas que, quoique souvent dans l'affliction, nous soyons réduits à l'extrémité. Le Seigneur n'abandonne pas ceux qui sont siens. Aussitôt après notre épreuve, l'état de faiblesse dans lequel se trouvait ma chère compagne, de même que mes propres souffrances nous obligèrent d'entreprendre un petit voyage pour aller chercher quelque soula-

gement à nos peines. Nous allâmes à Burghersdorp, le nouveau village colonial qui a été établi dans notre voisinage depuis peu (et situé à environ vingt lieues de Béthesda). Là nous attendait une bonne caisse envoyée par nos parents dont le précieux contenu nous était certes bien utile dans ce temps de dénuement. Nous y trouvâmes aussi des journaux de France, mais de très vieille date. Puis nous continuâmes notre route vers Colesberg, sur la rive gauche de l'Orange, et là nous eûmes à nous réjouir d'une heureuse coïncidence qui témoigna de nouveau hautement de l'action continuelle de la paternelle Providence de Dieu à notre égard. Un billet de banque de £. 175 qui venait d'arriver de nos amis du Cap à l'adresse des missionnaires français m'y fut aussitôt remis. Nous y avions notre modeste part, ce qui nous permit d'acheter pour le moins les articles les plus indispensables sans trop d'anxiété. Aussi eûmes-nous la joie de porter avec nous dans les stations du Calédon un secours généreux impatiemment attendu par plusieurs de nos frères. Enfin, en rebroussant chemin, nous remontâmes l'Orange sur sa rive droite, et nous allâmes renouer les liens d'amitié qui nous attachent aux familles missionnaires de Béthulie, du Carmel, de Beerséba et de Hébron. Ce n'est qu'avec une profonde mélancolie que nous quittâmes ce dernier endroit pensant que bientôt cette petite œuvre d'évangélisation, commencée par notre frère Cochet, serait abandonnée. C'était en outre la station la plus rapprochée de Béthesda. Hélas! qu'il est triste pour nous de nous trouver de nouveau tout isolés au milieu de ces contrées désertes, luttant seuls contre la puissance du paganisme ténébreux de ces quartiers! Ce petit voyage, qui nous a pris tout juste un mois, a fait un peu de bien à nos santés délabrées. Cependant je suis continuellement éprouvé dans mon corps. L'irritation de ma gorge subsiste toujours à son état chronique et menace souvent de passer à l'état aigu. Je prêche néanmoins, quoique pour l'ordinaire avec de grandes angoisses. Il y a des temps

où je ne puis lire un chapitre de l'Ecriture et faire une courte prière sans être exposé à des étouffements excessivement inquiétants et à de violents accès de vomissements. Je me sens cependant en général mieux qu'il y a huit mois. Je bénis Dieu dans ces circonstances d'avoir placé à côté de moi notre excellent frère Gosselin qui est prêt en tout temps et de toute manière à me soulager et à me faciliter ma tâche. Il est plus que probable que s'il n'était pas ici, j'aurais succombé il y a longtemps à l'excès des travaux que réclame notre poste isolé au milieu de gens qui, en général, ne sont guère disposés à venir nous prêter une main secourable. — Malgré toutes ces misères, nous sommes toujours joyeux, nous sentant heureux de la vocation à laquelle le Seigneur nous a appelés par sa grâce. Quoique les fruits apparents de nos travaux ne soient pas très nombreux, nous savons cependant que l'Evangile travaille parmi cette nation. C'est un levain qui opère silencieusement et mystérieusement; un jour il fera lever toute la pâte. Dernièrement nous avons été témoins de la mort d'un homme qui venait de temps en temps s'asseoir dans notre chapelle, mais ne nous avait jamais donné un signe de vie. Néanmoins il est mort l'aiguillon de la parole de Dieu dans la conscience. — Il me fit appeler au début de sa maladie pour le traiter et pour prier avec lui; il voulait absolument que l'un des chrétiens de notre Eglise vint lui tenir compagnie à son heure suprême. « Les autres me fatiguent, dit-il, ils ne me comprennent pas.» C'était même dans ces rares moments, où la fièvre tiphoïde lui laissait quelque relâche, qu'il s'écriait à plusieurs reprises : « Oui, oui, l'Evangile est la vérité; j'ai trop tardé à me convertir. Notre religion païenne n'est qu'un tissu de mensonges! Dieu seul est grand! Jésus m'appelle! » Et lorsque Simon lui dit : « Mais, mon ami, si tu recouvres la santé auras-tu donc le courage de quitter la voie large qui mène à la perdition et de te joindre aux enfants de Dieu? » Il répondit : « Hélas! je ne sais; je crains bien que si Dieu me rétablit je me laisserai

encore séduire par le monde ! » Ce fut sa dernière parole sensée ; un instant après il retomba dans le délire, et un peu plus tard il expira. Huit jours avant cette fin précipitée de Ramosali, mourut dans le même village l'un de ses camarades, un bien mauvais sujet. Il était violemment agité, il poussait des cris horribles et faisait des efforts inouis pour s'enfuir de sa couche : « Ne voyez-vous pas le feu, disait-il aux nombreux assistants parmi lesquels se trouvaient aussi deux femmes chrétiennes, le feu qui s'approche de ma maison. C'est le Dieu des chrétiens qui tue les méchants. Je ne veux pas le voir ; je ne veux pas mourir ; je ne veux pas mourir ! » Et en prononçant ces paroles, il tomba mort aux pieds des assistants.

Après la cérémonie de l'enterrement du corps inanimé de notre cher Emmanuel, Morosi vint tout ému dans ma chambre d'étude me prier de lui expliquer ce que j'avais dit sur la tombe. Je lui résumai mon discours en faisant une application directe des vérités évangéliques à ses besoins et à son état d'âme et en le pressant vivement de se convertir avant l'heure de sa mort. Il était tout interdit et incapable de proférer une seule parole. Depuis lors, il vient plus fréquemment au culte du dimanche, quoiqu'il ait encore sa résidence de l'autre côté de l'Orange. C'est un homme bien pervers, rusé et désespérémment malin. Mais devons-nous désespérer de quelqu'un aussi longtemps que l'heure de la grâce, le jour du salut est encore là ? Je profite de toutes les occasions pour adresser de solennels appels à sa conscience. Il n'est pas rare de nous trouver deux et même trois heures ensemble, lui à me questionner et moi à lui répondre sur des sujets religieux.

Si nous voyons d'un côté quelques signes de vie, le travail de la conscience, qui accuse et condamne les mondains, de l'autre il nous est permis aussi de nous réjouir de quelques conversions en apparence sincères. Ici, c'est une vieille femme, *Matau* (*la mère du lion*), qui vient de quatre lieues de loin assister très fréquemment à nos instructions religieuses et se

réjouir des sabbats de l'Eternel. Son cœur semble aimer réellement le Seigneur. Elle dit souvent : « Je ne trouve plus de plaisir que dans une chose, et cette chose c'est Christ ! » Une des petites femmes de Paul, qui s'était montrée furieuse lors de son renvoi et était de nouveau allée se vautrer dans le bourbier du vice parmi les païens, est revenue depuis et s'est fixée auprès de nous avec la ferme résolution de se laisser instruire et de se convertir. Elle vient souvent me parler de son âme, et sa conduite actuelle est satisfaisante. C'est *Mamolava*, la mère de Samuël, que j'élève dans ma maison depuis quatre ans et qui reçoit tous les jours de ma femme des leçons qui doivent la rendre propre aux fonctions d'institutrice. Je ne finirais pas si je voulais vous parler de toutes les femmes bien disposées. C'est dommage seulement que les hommes soient si endurcis. Il y en a néanmoins deux ou trois qui depuis longtemps assistent à notre culte, et se laissent un peu influencer par la vérité. J'espère qu'il viendra un jour où ils se donneront à Christ, leur Sauveur.

Vous voyez par là que les occupations ne nous manquent pas. Les travaux matériels réclament aussi une grande partie de notre temps. Il y a encore beaucoup à faire pour la protection du champ de la mission, qui est toujours exposé aux dégâts faits par le bétail, et pour l'irrigation. Il nous reste encore à plâtrer les murs extérieurs de nos maisons ; à construire un petit bâtiment pour l'école des enfants, à protéger notre étable de moutons qui périssent jusqu'au dernier par les froids de l'hiver. Réellement, dans ce pauvre pays, où on doit tout faire soi-même, on n'a jamais fini. C'est, du reste, un grand bien que l'occupation dans ces déserts ; sans une occupation qui captive l'attention et distrait quelquefois le cœur, on n'y tiendrait pas. En outre, il est bon aussi que parmi ces ventres paresseux, comme disait l'apôtre, nous prêchions par l'exemple. Ce n'est qu'en se mettant tout simplement à travailler avec les gens que le missionnaire obtient quelque chose d'eux

Nous pensons souvent à vous, chers frères, et prions le Seigneur pour qu'il vous soutienne puissamment par sa grâce et qu'il fasse prospérer l'œuvre de vos mains.

En nous recommandant de nouveau à nos frères et à votre affection, nous vous saluons en Jésus-Christ, notre commun Sauveur.

Votre tout dévoué,

C. SCHRUMPF.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE DU SUD ET ANTILLES.

Guyane hollandaise. — Travaux et succès à Bambey. — Guyane anglaise. — Mission parmi les Nègres et parmi les Caraïbes. — Faits encourageants. — Baie d'Honduras. — Les Antilles. — Tableau général. — La Jamaïque. — Ile de Saint-Vincent. — Haïti. — Travaux parmi les catholiques romains. — Quelques conversions.

Il nous reste, pour achever notre revue des travaux missionnaires en Amérique, à parler de ceux qui se poursuivent dans la Guyane et dans ce populeux Archipel que les Anglais désignent par le nom d'Indes occidentales, mais que nous connaissons mieux sous celui d'Antilles. On sait que l'évangélisation de ces contrées a principalement pour objet cette nombreuse population de nègres que l'odieuse institution de l'esclavage y a transplantée ; on sait aussi comment le christianisme, auquel revient l'honneur d'avoir provoqué et obtenu l'émancipation, en a conjuré les dangers en préparant les esclaves à devenir des hommes libres. C'est de la continuation de cette œuvre salutaire et de son état actuel que nous avons à entretenir aujourd'hui nos lecteurs.

La plupart des grandes Sociétés missionnaires de l'Europe

protestante ont ici leurs représentants. Donner un aperçu général de leurs travaux dans ce champ, si activement cultivé, exigerait plus d'espace que nous n'en avons. Contentons-nous d'y recueillir quelques glanures.

Les Frères de l'Unité ont dans le voisinage de Paramaribo et à Bambey, principaux établissements de la Guyane Hollandaise, 6 stations, autour desquelles se groupent environ 12,000 nègres convertis. Ce sont presque tous des nègres marons ou affranchis, vivant dans des forêts épaisses, où va cependant les chercher le zèle de leurs missionnaires. Rien de plus simple que la vie de ces tribus éparses. Un fusil, un matelas, un chapeau, et un canot pour se livrer au courant des fleuves, telles sont toutes les richesses qu'ambitionnent ces gens. Ceux que l'Evangile a conquis commencent à s'adonner à quelques travaux de culture et renoncent peu à peu à la vie aventureuse qui, dans leur état de nature, avait tant de charmes à leurs yeux. L'efficacité de leur nouvelle foi se manifeste par un adoucissement sensible de leur caractère et de leurs mœurs. « J'ai souvent pensé, dit un de leurs missionnaires, que plus d'un sceptique et plus d'un contempteur de la doctrine de la Croix mettrait sa main sur sa bouche et donnerait gloire à Dieu, s'il pouvait voir, comme je l'ai vû moi-même, le changement si frappant que la Parole sainte, reçue avec foi, a produit dans le cœur de ces païens jadis si aveugles, si endurcis, et quelle révolution morale complète s'est par suite opérée dans toute leur conduite. »—« Nos nègres de Bambey, dit un autre Frère, sont une race intéressante, pleine de vivacité, de gaîté et de douceur ; ils sont sous ce rapport bien plus aimables que leurs compatriotes encore retenus dans les liens du paganisme sur lesquels ils ne l'emportent pas moins en intelligence et en raisonnement. Quand les païens ont le dessous dans une discussion, ils s'emportent et pour peu que le débat ait été animé, ils quittent l'établissement, emmenant avec eux leurs femmes, leurs sœurs et leurs enfants. Nous avons néan-

moins quelquefois le plaisir de les voir revenir ensuite; c'est lorsqu'ils étaient sincères en discutant et sérieux dans leur désir d'instruction. Il arrive du reste très souvent que les païens et les chrétiens ont des conférences et, en quelque sorte, des combats en champ-clos pour décider entr'eux quel est le Dieu véritable qu'il faut adorer. Dernièrement, dans une rencontre de ce genre, nos chrétiens avaient longtemps raisonné sans succès apparent. Il fallait se séparer comme l'on était venu. « Eh bien ! soit, dirent les disciples du Seigneur, mais auparavant asseyons-nous un instant et chantons un ou deux versets. » Ils élevèrent en effet leurs voix vers le ciel, et avant la fin de leur cantique, leurs adversaires avaient tous pris le parti de la retraite; il ne restait plus autour d'eux que des personnes vraiment sérieuses. Cet usage du chant s'accorde parfaitement avec leurs goûts et leurs habitudes. C'est en chantant qu'ils vont à leur travail et en chantant qu'ils en reviennent. Si leur chasse a été heureuse ils expriment leur reconnaissance par des cantiques et il est rare que leurs enfants se retirent le soir dans l'endroit où ils doivent passer la nuit sans avoir de leur propre mouvement, chanté quelques versets, que la plupart du temps, la famille tout entière répète avec eux. »

Il s'opère là, comme partout où souffle l'esprit de Dieu, des conversions édifiantes. Ainsi il n'y a pas longtemps qu'une femme nègre qui avait eu occasion d'entendre l'Evangile, mais sans l'avoir d'abord reçu dans son cœur fut si vivement impressionnée par un songe remarquable, que dès le lendemain, elle jeta loin d'elle ses idoles, et malgré les menaces de son mari se prononça hautement pour la foi chrétienne. Forcée, par suite de telle démarche, de quitter le lieu qu'elle habitait, elle vint avec son frère et deux enfants, se fixer à Bambey. L'un de ces enfants âgé de 12 ans, et déjà malade depuis quelque temps, vit bientôt après s'approcher sa dernière heure. Il avait peu entendu parler de l'Evangile, mais son

cœur était ouvert et l'Esprit du Seigneur le remplit avec une telle abondance que ce pauvre enfant fut dans sa mort en bénédiction à plusieurs. Les païens qui le virent à ce moment ne purent eux-mêmes s'empêcher de témoigner l'admiration que leur inspirait son langage. Il demanda le baptême et les missionnaires ne crurent pas pouvoir le lui refuser. « Oh ! Jésus-Christ, s'écria-t-il en le recevant, aie pitié de moi. Je sais que tu es aussi mon Sauveur ; aie pitié de moi. Prends-moi pour ton enfant, et aide-moi, afin que je ne sois pas perdu ! » Il continua de prier ainsi jusqu'à son dernier soupir. On remarqua, après son décès, qu'aucun de ses parents encore païens ne vint faire le tour de son corps, comme c'est l'usage de ce peuple ; ils le regardaient sans doute comme la propriété bien avérée de l'Eglise à laquelle l'enfant s'était avant sa mort réuni d'une manière si touchante.

Si de la Guyane hollandaise nous passons dans la Guyane britannique, nous y trouverons une œuvre ou plutôt des œuvres missionnaires encore plus importantes. Ce pays, devenu possession anglaise depuis 1814, était à cette époque couvert de forêts immenses et presque impénétrables. Mais des travaux de colonisation aussi considérables que bien entendus en ont changé l'aspect. De vastes districts dépouillés de leurs arbres sont devenus des plaines d'une admirable fertilité et les trois colonies principales qu'y a fondées l'industrie anglaise sur les rivières Essequibo, Démérara et Berbice, les deux dernières surtout, rivalisent déjà par la richesse de leurs productions avec les plus favorisées des Antilles. Une nombreuse population de nègres aujourd'hui libres s'y adonne à la culture des terres ; plusieurs tribus d'Américains indigènes errent encore le long des fleuves et dans les forêts restées debout ; enfin plusieurs milliers d'Africains et d'Hindous de l'Asie, engagés comme ouvriers volontaires par les planteurs, y sont établis depuis quelques années. C'est au sein de ces populations

si diverses que s'exerce l'activité des messagers de la bonne nouvelle dans cette partie du monde.

L'établissement des missions chrétiennes dans la Guyane anglaise remonte à l'année même qui suivit celle de la cession de ce pays à l'Angleterre. La Société pour la propagation de l'Evangile, celle des missions épiscopales, la Société de Londres, celle des missions Wesleyennes y ont toutes des stations qui comptent leurs communiants par centaines et leurs auditeurs de la parole par milliers. Ces pieux établissements eurent, dès l'origine, à lutter comme il arrive presque toujours, non seulement contre l'endurcissement des païens qu'ils avaient pour but d'amener à la connaissance de Christ, mais encore contre les préjugés et l'opposition des colons européens. Mais depuis longtemps ce dernier obstacle a disparu, grâce aux bénédictions que Dieu a répandues sur l'œuvre et à la courageuse persévérance de ses serviteurs. C'est ce que constatait, en 1846, le rapport de la Société Wesleyenne. « La trentième année de nos opérations dans le district de George-Town (ville capitale de la Guyane anglaise, située à l'embouchure du fleuve Démérara) a été, dit ce rapport, une année de prospérité continuelle et toujours croissante. Quels progrès il nous a été donné de faire ici ! Durant la première année de ses travaux dans cette contrée notre missionnaire (unique alors) fut souvent dénoncé comme un *misérable coquin* qu'il fallait chasser de la colonie. » Plusieurs actes de persécution furent même dirigés contre lui et contre les gens qui se réunissaient autour de lui. Cela dura longtemps, car dix ans après l'établissement de la mission, tous les notables habitants de l'endroit se réunirent pour demander par une pétition à la *cour de police* «que les missionnaires fussent renvoyés et qu'à l'avenir aucun prédicateur attaché aux missions ne pût être admis dans le territoire de la colonie. » Tel était l'état des choses en 1815 et même en 1825. Mais depuis, les principes et les œuvres des hommes consacrés à l'évangélisation des idolâtres, ont été si différemment appréciés que tous

les membres influens de la colonie, y compris les magistrats de la cour de police et même le gouverneur, ont libéralement souscrit pour la construction d'une nouvelle chapelle Wesleyenne. La bénédiction du Tout-Puissant repose d'ailleurs évidemment sur la prédication de la parole et sur l'administration des saints sacrements dans les diverses annexes de cette mission, à laquelle se rattachent environ 1,450 personnes déjà reçues dans l'Eglise, près de mille enfants dans les écoles du dimanche ou de la semaine, et plus de 4,500 auditeurs de la Parole.

« Je suis heureux, écrivait à la fin de 1847, M. English, missionnaire à Démérara, de pouvoir vous annoncer que l'œuvre de Dieu continue, en général, à présenter ici un aspect très encourageant. Nous n'avons pas, il est vrai, vu un grand nombre d'âmes se réunir à l'Eglise et sous ce rapport nous avons à demander qu'une plus large mesure de l'esprit de Dieu se répande sur nos auditeurs ; mais l'œuvre n'en a pas moins fait des progrès assez sensibles pour réjouir le cœur de ceux qui aiment le Seigneur. Nous avons même été témoins de plusieurs conversions sincères, et il y a, à l'heure qu'il est, un bon nombre de personnes, surtout parmi la jeunesse et parmi les enfants sortis de nos écoles, que travaille le sentiment de leurs péchés et dont les impressions sont profondément sérieuses. Mais que de choses il nous reste encore à faire! Nous avons surtout sous les yeux un spectacle qui nous touche et nous déchire le cœur : ce sont ces milliers de coolies (travailleurs) de l'Inde qu'on nous amène ici. C'est une pitié que de les voir sur les plantations, à demi-nus, idolâtres et incapables de prononcer quelques mots d'Anglais. Ils paraissent pourtant accessibles, plus accessibles peut-être que dans leur pays, où le préjugé des castes est un si puissant obstacle à la prédication de la vérité. Oh! envoyez-nous un missionnaire qui, sachant leur langue, puisse les réunir autour de lui. L'influence qu'il pourrait exercer parmi eux se-

rait, à mon avis, aussi rapide que salutaire. Si quelques païens ne sont pas amenés à la connaissance de Christ, leur exemple et leur voisinage ne peuvent d'ailleurs être que funestes au développement de la vie spirituelle dans nos Eglises naissantes. »

La mission dont nous venons de parler a eu principalement pour objet les nègres; celle que la Société des Missions épiscopales a fondée dans la même province, à Bartica-Grove, dirige plus particulièrement son action sur les Indiens aborigènes. Ces Indiens appartiennent à deux tribus différentes, celle des Akawais et celle des Caraïbes, si répandue autrefois dans les Antilles dont elle avait la souveraineté. Quoique chasseurs et guerriers, ils sont d'un caractère très tranquille, indolents même, mais assez dociles et disposés à recevoir l'instruction qu'on leur offre. La petite Eglise fondée parmi eux compte déjà une centaine de membres sincèrement convertis à la foi et à peu près le même nombre d'enfants dans ses deux écoles de garçons et de filles. Voici ce qu'écrivait, en 1845, M. Bernau qui a, le premier, prêché la parole à ces tribus éparses, mais qui s'est vu forcé depuis de revenir en Angleterre pour rétablir sa santé altérée par un long et laborieux séjour au sein de ces forêts. « J'ai eu dernièrement la joie de baptiser sept adultes, dont six étaient Caraïbes et le septième Arrowaque. Les Caraïbes sont les premiers fruits de mon ministère parmi cette tribu. Leur instruction avait duré plus de deux ans, ce qui paraîtra long peut-être, mais des gens comme ceux-ci demandent à être menés pas à pas, car il n'y a pas de foi sans connaissance, et à quoi leur servirait le baptême sans la foi? Ils sont tous établis à Bartica-Grove, de sorte que j'ai pu observer leur conduite et me convaincre par moi-même de la sincérité de leurs promesses de vivre désormais d'une manière conforme à leur vocation. Il y a maintenant une quarantaine d'individus de la même tribu

parmi nos candidats au baptême; malheureusement ils habitent dans les environs, quelques-uns à une assez grande distance, et ne peuvent en conséquence suivre qu'irrégulièrement nos instructions. J'espère pouvoir en admettre prochainement plusieurs au sein de notre petit troupeau. D'un autre côté, les Akawais, établis dans notre voisinage, nous ont confié un certain nombre de leurs enfants pour que nous fissions leur éducation. Ce sont des écoliers intéressants. Dès leur arrivée à l'école, ils commencent généralement par tomber malades, sans doute à cause du changement total de leurs habitudes, mais ils recouvrent bientôt leur santé, et nous témoignent en général la plus grande confiance. Ils sont nourris par leurs parents qui ont soin de les approvisionner de fruits et de poisson. Un trait frappant du caractère de ces sauvages est l'affection qu'ils portent à leurs enfants et à leurs parents. Ils pourraient sous ce rapport faire rougir par comparaison bien des individus qui se font gloire pourtant d'appartenir au monde civilisé, ou d'avoir participé aux bienfaits de l'éducation.

« La veille de Noël, je me suis trouvé avec bonheur au milieu de 108 enfants indiens. Le matin je les ai examinés en présence d'un certain nombre de leurs parents, qui se sont montrés pleins de reconnaissance et de joie en voyant leurs progrès. A midi, ils partagèrent un simple mais joyeux dîner, et le soir ils prirent encore tous ensemble avec leurs parents une tasse de café et des gâteaux préparés pour la circonstance. La fête se termina par le chant de plusieurs cantiques. Ils ont, sous ce rapport surtout, fait des progrès remarquables et qui m'ont amplement dédommagé de la peine que je me suis donnée pour eux. Leur chant est singulièrement doux et mélodieux, et ils y prennent eux-mêmes un plaisir qui montre combien ils sont à cet égard heureusement doués. Quelle différence entre une réunion de ce genre et celles qui, dans l'état naturel de ce peuple, se tiennent dans la profondeur de leurs

forêts natives! Puissent les succès de la parole de Dieu aboutir bientôt à faire cesser celles-ci, à multiplier les premières! »

Une œuvre du même genre, entreprise par la Société wesleyenne, à Belize et à la *Ville des Caraïbes*, au fond de la baie d'Honduras, ne s'accomplit qu'au milieu de graves difficultés, qui en retardent la marche. Les indigènes de ces établissements, occupés à la préparation des bois d'acajou, passent huit mois de l'année loin de leurs demeures, et leurs femmes, qui restent seules pendant tout ce temps, parlent une langue que les missionnaires n'ont pu encore apprendre. « Et cependant, écrit l'un de ceux-ci, il ne faut pas songer à abandonner ce peuple. C'est une race ignorante et superstitieuse, mais à laquelle il est impossible de ne pas s'intéresser, ne fût-ce qu'en souvenir des maux qu'elle a soufferts Elle paraît d'ailleurs attacher quelque prix à la prédication de l'Evangile. Il y a quelque temps que, prêchant devant un certain nombre de ces gens, je fus amené à leur dire que s'ils continuaient à endurcir leur cœur contre l'influence de la Parole, Dieu pourrait bien retirer ce flambeau du milieu d'eux et les laisser ainsi dans leur état de ténèbres et de péché. Après le service, un jeune homme, qui avait été au nombre des auditeurs, me suivit à la maison de la mission, et prenant la parole d'un ton très ému: « Monsieur, me dit-il, j'espère bien que l'Evangile ne nous sera pas enlevé. J'ai été formé et élevé dans le péché, mais je ne désire pas mourir dans le péché. Oh! dites-moi que vous n'avez pas l'intention de nous abandonner! » D'autres personnes m'exprimèrent les mêmes sentiments, et je me joins bien cordialement à eux pour dire qu'il ne faut pas abandonner les Caraïbes. Mais nous ne sommes ici que deux missionnaires et nous avons à desservir quatre stations fort éloignées les unes des autres. Il nous faudrait au moins être trois, etc. »

Quittons maintenant la terre-ferme, et jetons un regard

rapide sur la marche de l'Evangile à travers les Antilles. L'œuvre missionnaire qui se fait dans ces îles, en vue surtout des nègres, n'a plus, pour se recommander à l'attention du monde, ce charme que donnent la nouveauté des entreprises, l'imprévu des incidents ou la lutte avec de graves obstacles extérieurs. Elle est l'une des plus anciennes de ce genre; les églises nombreuses qui lui doivent l'existence suivent régulièrement avec plus ou moins de rapidité le courant qui les porte, et les efforts des missionnaires n'excitent plus chez les colons ces préventions et cette hostilité contre lesquelles ils eurent à lutter dans l'origine; tous, au contraire, reconnaissent aujourd'hui que l'évangélisation des nègres, en butte autrefois à tant de calomnies, était une œuvre excellente et dont les effets seuls ont pu, au moment de l'émancipation des esclaves, prévenir de grands malheurs, peut-être même le bouleversement complet et la ruine des établissements coloniaux. Il y a là pour l'Evangile un triomphe incontestable, incontesté et, pour ainsi dire, en permanence, dont les chrétiens doivent reporter toute la gloire au Seigneur. Les progrès du christianisme parmi les enfants de l'Afrique transportés ou nés dans ce pays et l'influence bénie qu'il a exercée sur leurs mœurs a une autre signification qu'apprécieront tous les amis de l'humanité. Ces faits ont prouvé, mieux que n'auraient pu le faire les raisonnements les plus forts, une vérité longtemps méconnue et niée, à savoir que la race déchue de Cam pouvait à quelques égards se trouver au-dessous des autres races, mais qu'elle n'est pour cela dénuée ni d'intelligence, ni des qualités du cœur. Ils ont ôté ainsi aux défenseurs de l'esclavage une de leurs armes les plus puissantes et fait faire à la liberté humaine un de ces grands pas sur lesquels elle ne revient jamais. Que Dieu soit béni aussi pour avoir ainsi démontré une fois de plus que tous les enfants d'Adam sont ses fils et ses filles, et que c'est à tous qu'appartiennent ses promesses de grâce et de salut.

Le nombre des missionnaires employés aux Antilles et des stations confiées à leurs soins évangéliques suffit pour faire voir l'importance de ce champ de travail. La Société baptiste d'Angleterre y avait, en 1847, 18 stations avec 35 annexes, et y comptait plus de 20,000 convertis; — la Société des Missions épiscopales 6 stations, 5 missionnaires et environ 1,000 communiants; — la Société des Missions de Londres 12 stations et 13 missionnaires; — la Société des Missions écossaises 7 stations et 7 missionnaires; — la Société des Frères de l'Unité, une vingtaine de stations, 80 ouvriers et plus de 11,000 nègres convertis; — enfin, la Société des Missions wesleyennes, 188 lieux de culte, 89 missionnaires ou aides-missionnaires et environ 50,000 membres de l'Eglise. Nous ne comprenons pas dans ces chiffres un grand nombre d'annexes et un nombre plus considérable encore d'ouvriers employés à divers titres à l'évangélisation du peuple.

Dans l'impossibilité de parcourir un champ de travail si étendu, nous nous bornerons, suivant notre habitude, à choisir parmi les récits de missionnaires quelques-uns des traits les plus propres à donner une idée de l'œuvre et de ses progrès.

Un missionnaire de la Société des Missions épiscopales, M. Redfort, arrivant à la Jamaïque, se plaignait d'y trouver de la froideur et de l'indifférence pour les choses spirituelles, et signalait comme un des obstacles au succès de son œuvre la dissémination des nègres. Il lui fallait souvent, disait-il, faire à cheval dans une même journée plus de 30 ou 35 milles pour visiter un malade dans les gorges des montagnes et en bien des endroits sur le bord des précipices. « Cependant, ajoute M. Redfort, malgré ces obstacles, il y a dans cette œuvre de quoi réjouir l'esprit et de quoi rendre grâces au Dieu des missions. Nos services religieux sont suivis avec régularité, et il y a dans toute la conduite de nos chrétiens nègres un sérieux et une bienséance qui font vraiment plaisir à contempler. Quelques-uns d'entre eux franchissent chaque dimanche de

très longues distances pour venir se retremper aux sources d'eaux vives qui découlent de la chaire de vérité. »

« Depuis six mois, écrivait plus tard le même missionnaire, 33 personnes, qui toutes m'ont paru dirigées par des impressions vraiment sérieuses, sont venues me demander d'être admises à la sainte Cène. J'ai aujourd'hui 163 candidats en voie de préparation pour ce saint sacrement, et cela après avoir rayé de ma liste de demandes toutes celles qui ne me paraissaient pas justifiées par des connaissances suffisantes ou par une conduite conforme aux lois du Seigneur. J'ai employé beaucoup de temps à m'assurer, autant qu'il m'a été possible par un examen attentif, des véritables sentiments de ces candidats et à leur donner à chacun les conseils ou les avertissements qui me paraissaient convenir le mieux à son caractère ou à ses circonstances particulières. A cet effet, j'ai eu avec tous des entretiens qui m'ont pris deux jours par semaine et qui m'ont en général donné beaucoup de satisfaction. Les réponses faites à mes questions étaient simples, quelquefois naïves, mais toujours empreintes de sincérité et surtout marquées au coin d'un esprit vraiment scripturaire. Je questionnais un jour un vieil Africain sur quelques faits de l'Histoire sainte; sa science n'était pas profonde et parfois il se trouvait embarrassé; il en souffrait et finit par me dire dans son mauvais anglais : « Ministre, je ne saurais vous dire toutes ces choses; je ne peux pas lire le livre, moi; mais je peux vous dire ceci : j'aime mon maître Jésus, parce que lui m'a aimé le premier et qu'il est mort pour moi, qui avais beaucoup péché contre lui. Alors, quand je viendrai à la Table sainte je penserai encore plus qu'il m'aime et je tâcherai de me mettre à l'aimer encore plus! » Qu'exiger de plus? J'avoue que des réponses comme celle-là me paraissent l'un des plus précieux encouragements qui puissent ranimer ma foi trop souvent languissante.

« Nos gens montrent, du reste, leur foi par leurs œuvres.

Me trouvant embarrassé pour entretenir nos instituteurs et subvenir à quelques-uns de nos frais d'Eglise, j'ai pris dernièrement le parti de faire un appel à ma congrégation, en lui expliquant cette parole : *Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* Le résultat de la collecte faite à la suite de cette prédication a été de plus de 112 livres sterling, somme très considérable pour une Eglise si pauvre. Ce fait prouve que nos gens savent apprécier la valeur des moyens de grâce et les avantages qu'assure à leurs enfants l'instruction chrétienne qu'ils reçoivent dans nos écoles.

« Ces écoles elles-mêmes sont dans l'état le plus florissant. Celles qui se trouvent au siége de la Mission (Siloë) sont régulièrement fréquentées par 50 garçons et 65 filles. Plus de 100 adultes suivent en outre l'école du dimanche, et il y en aurait davantage encore, si les livres nécessaires ne nous faisaient pas défaut.

« J'ai repris les travaux d'évangélisation à Accompong, ville de nègres marons, où l'œuvre avait été abandonnée pendant longtemps. Les habitants de cette localité se montrent très bien disposés et pleins de reconnaissance pour ce qu'on fait dans l'intérêt de leurs âmes. Ils ont consacré plusieurs semaines à tailler, à travers les rochers de la montagne, une route qui conduit de leur ville jusqu'à ma demeure, et cela dans le but unique que je puisse les visiter plus facilement. Il me fallait auparavant faire 16 milles pour arriver jusqu'à eux ; aujourd'hui la distance n'est plus que de six milles. Ce travail était très difficile, mais ils l'ont exécuté avec joie et sans qu'il ait été question de la moindre rémunération. Ils ont aussi refait la toiture de la chapelle et de l'école, et ont promis de réparer prochainement la maison missionnaire qui en a grand besoin. L'école du lieu est aussi très prospère ; elle compte 75 élèves, et ces enfants se montrent en général aussi désireux de bien apprendre à l'école qu'ils paraissent soigneusement élevés par leurs parents. C'est un aspect très réjouissant

que de les voir, sitôt que la cloche sonne, accourir de toutes parts vers la colline au sommet de laquelle se trouve située l'école. Quelques-uns de leurs parents m'ont dit qu'aux heures d'école ils ne peuvent les retenir à la maison sous aucun prétexte et qu'au premier coup de cloche, ils quittent tout, même leur repas commencé, pour ne pas manquer à l'appel. Ces nègres marons ont souscrit environ 13 livres sterling uniquement pour l'entretien de l'école. »

Un autre missionnaire appartenant à la Société wesleyenne, M. M'Bryon, qui travaille à l'île de Saint-Vincent, rend ainsi compte de ce qu'il a vu et de ce qu'il fait lui-même dans cette partie du champ missionnaire:

« J'ai prêché à Kingstown, dans notre vaste et belle chapelle, qui peut contenir plus de deux mille personnes, et je l'ai vue, le matin et le soir, remplie d'une foule pressée d'auditeurs, chez qui tout annonçait des âmes sérieusement attentives aux choses de l'éternité. Au service du soir, la sainte Cène fut administrée à plusieurs centaines de personnes, toutes évidemment pénétrées de l'auguste importance de cet acte. Un air de profonde solennité régnait sur le visage de tous ces noirs enfants de l'île, et les larmes, qui coulaient des yeux d'un grand nombre, indiquaient la vivacité de leurs impressions. Assurément l'amour du Seigneur est allumé dans ces cœurs, et y a produit déjà de beaux fruits de justice et de vie. Puisse leur éclat s'accroître jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la perfection du jour !

« Dans ma propre station, à Calliaqua, nous nous réjouissons de voir renaître la vie spirituelle, que l'absence d'un prédicateur permanent avait laissée décliner. Nous avons eu, en ces derniers temps, un réveil remarquable, durant lequel l'esprit du Seigneur s'est répandu dans le cœur d'un grand nombre. Le jour où nous renouvelâmes solennellement notre alliance avec Dieu, environ huit cents personnes étaient présentes. Durant le service les cœurs de plusieurs furent succes-

sivement touchés et vaincus par l'amour divin; l'émotion devint même trop vive pour être contenue; elle éclata en soupirs et en larmes. Ce fut comme une flamme qui courut dans tous les rangs, et dès ce moment un grand nombre d'âmes prirent la ferme résolution de se consacrer entièrement au service du Seigneur. Après le service plusieurs s'approchèrent de moi pour m'exprimer ces sentiments, et grâces à Dieu, il s'est à peine, depuis cette époque, écoulé une semaine sans que quelque âme soit venue nous dire : *Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu.* Notre Société s'est ainsi, depuis quelques mois, accrue de vingt-deux nouveaux membres, et il en reste à peu près autant que nous avons soumis à une épreuve, mais que nous espérons bien voir prendre aussi place parmi les élus de Christ.

« Tout le temps dont je peux disposer, après les soins dus à la station, je l'emploie à visiter et à évangéliser les villages et les plantations du voisinage. Partout j'y trouve non-seulement de la bonne volonté, mais encore un vif empressement pour entendre l'Evangile, une soif insatiable des vérités du salut. Presque toujours nos lieux de réunions sont complétement remplis, et plus d'une fois il m'arrive de voir la moitié de la congrégation forcée de se tenir en dehors, et n'ayant au-dessus d'elle, pendant qu'elle adore l'Eternel, que l'immense voûte qu'il a semée de tant d'astres éclatants. Par ces prédications nous atteignons beaucoup de gens qui ne fréquentent habituellement aucun culte, et seraient, sans cela, restés dans l'ignorance ou dans un sommeil de mort. Il nous a déjà été donné d'en recueillir des fruits vraiment bénis. M'en revenant, un soir, de l'une de ces excursions, je fus rejoint en route par un nègre, dont je crus reconnaître la figure pour l'avoir vue parmi celles de mes auditeurs. Je lui demandai si je me trompais. — « Non, Monsieur, me répondit-il. J'étais bien-là ; » puis, sans autre introduction, son cœur éclata en actions de

grâces. « Oh ! Monsieur, que je bénis Dieu pour son Evangile et pour tout ce qu'il a fait en ma faveur. Autrefois, j'étais un grand pécheur ; j'allais aux danses et aux orgies ; je m'enivrais, je jurais, je me battais ; à présent je ne fais plus rien de tout cela ; je n'aime plus ces mauvaises choses. Dieu m'a ôté mon cœur mauvais et m'en a donné un nouveau. Tous les dimanches je vais à la chapelle, je suis les réunions de prières, et je prie Dieu de me préserver de tout péché, afin que, quand je mourrai à ce monde, je puisse aller au ciel. » Tout cela me fut dit avec une simplicité si naturelle et d'un ton si profondément senti qu'il fallait y reconnaître le langage du cœur, et qu'il aurait fallu être soi-même bien endurci pour n'en être pas ému. Je donnai à cet humble serviteur de Christ quelques encouragements qu'il accueillit avec reconnaissance, et je reçus moi-même, en le quittant, ses bénédictions et l'assurance qu'il se souviendrait de moi dans ses prières.

« Désireux de voir mon troupeau s'associer au grand concours d'efforts qui a le salut des païens en vue, je l'ai rassemblé, et lui ai dépeint le misérable état de ténèbres et de vices où s'agite encore la plus grande partie du monde habité. Cet appel a été entendu, et j'ai vu avec joie une trentaine de membres s'offrir d'eux-mêmes et accepter un petit livret de souscriptions qu'ils présenteront à leurs connaissances. Ils se sont déjà mis à l'ouvrage et semblent, dans un esprit de sainte émulation, rivaliser à qui réussira le mieux dans cette œuvre de foi et d'amour. Puisse le Seigneur les douer de persévérance et couronner de succès leurs chrétiennes tentatives! »

Nous pourrions multiplier ces intéressants détails ; mais il faudrait pour cela dépasser la limite assignée à cet article ; terminons-le par quelques mots sur l'œuvre que la Société wesleyenne poursuit parmi les catholiques romains d'Haïti. Elle y emploie plusieurs missionnaires. Leurs efforts, longtemps entravés par les agitations politiques du pays et par le mauvais vouloir du clergé romain, commencent à triompher de ces

obstacles. Le pur christianisme de l'Evangile est aujourd'hui prêché en toute liberté ici, comme partout où il lui est permis d'élever la voix, il écarte les voiles qu'un système mensonger a jetés sur la vérité.

« Nous avons tout lieu d'espérer, écrit le missionnaire de Port-au-Prince, qu'après toutes nos épreuves passées, une grande et belle œuvre se prépare ici pour nous. Dans toutes nos stations de la partie française de l'île, la bénédiction du Seigneur a évidemment reposé sur la prédication de sa parole, et a produit déjà plusieurs conversions frappantes, dont la sincérité ne saurait être mise en doute. Ces progrès se continuent sans éclat, mais sans interruption et de la manière la plus solide. On peut les comparer à un courant d'eau étroit encore, mais déjà profond, qui, creusant en silence son lit et acquérant chaque jour de nouvelles forces, promet de devenir bientôt, si Dieu continue à l'alimenter, un fleuve puissant dont les flots se répandront au loin. A Port-au-Prince nos services publics deviennent de plus en plus intéressants par le nombre toujours croissant d'auditeurs qu'ils attirent, et par les effets marqués de la grâce sur un grand nombre d'entre eux. Notre école est aussi en bonne voie de prospérité; nous y comptons aujourd'hui au delà de trois cents enfants, dont quelques-uns nous ont déjà donné d'encourageants sujets de satisfaction. »

Un autre missionnaire, M. Cardy, qui dirige la station de Jérémie, raconte ainsi quelques-unes des conversions qui ont réjoui l'Eglise naissante de cette localité.

« Un jour une femme de soixante-dix ans vint me trouver. Elle avait toute sa vie cherché son salut dans les pratiques que lui recommandaient les prêtres, et avait même persécuté avec violence une de ses petites filles, qui s'était, il y a quelques années, réunie à notre Société. Mais à la fin ses yeux s'étaient ouverts, et elle venait me demander ce qu'elle devait faire pour être sauvée. Sa démarche, bientôt connue, fut vivement

blâmée par la plupart de ses connaissances, et causa une certaine agitation dans la ville. Deux catholiques parlaient d'elle; l'un d'eux était fort courroucé, et en disait beaucoup de mal. L'autre prit sa défense : « Après tout, disait-il, pourquoi tant la blâmer? Elle n'est pas un enfant, et l'on ne peut pas dire non plus qu'elle ait agi par ignorance. Durant de longues années elle a essayé de notre religion et n'y a trouvé, dit-elle, aucun motif de sécurité. Je la compare, pour mon compte, à une personne qui, tombée dans un étang bourbeux, trouve enfin, après avoir cherché longtemps en vain quelque point d'appui, un fond solide et en profite pour s'élancer et gagner en sûreté le bord. » Cette conversation, entendue par l'un des membres de notre Eglise, prouve que tous les sectateurs de Rome, dans ce pays, n'ont pas renoncé à l'usage du raisonnement. J'en pourrais citer bien d'autres preuves non moins concluantes.

« Quelques jours après je voyais une autre femme arriver dans mon cabinet. Celle-ci avait entendu prêcher l'Evangile plusieurs fois, avait lu la Bible, et s'était, sans tergiversation, jetée entre les bras du Sauveur qu'elle avait ainsi appris à connaître. Ce changement dans sa foi avait irrité son mari qui s'était mis à la tourmenter et l'avait menacée de la chasser de sa maison si elle se joignait aux protestants. C'était sur la ligne de conduite qu'elle devait tenir, qu'elle avait senti le besoin de me consulter. D'après mes conseils, elle chercha à apaiser son mari et à vaincre son opposition à force de douceur, et jamais je n'ai vu un exemple plus frappant de ce que peuvent en pareils cas les armes de la femme fidèle, l'humilité, la foi, la patience et une soumission affectueuse. Le mari, complétement subjugué par cette conduite, ne s'est plus opposé à la réalisation des désirs les plus chers de son épouse, et celle-ci est aujourd'hui l'un des membres les plus avancés et les plus fermes de notre troupeau. Deux jeunes hommes et une autre femme, mariée aussi, ont, peu de temps après

celle-là, suivi son exemple et honorent maintenant leur profession par la sainteté de leur vie.

« Le dernier fait que je vous citerai est plus récent, et peut-être plus frappant encore. Une jeune femme appartenant à une bonne famille du lieu, et qui passait pour une *dévote*, s'était distinguée par l'extravagance de sa vénération pour la Vierge et pour les saints. Son hostilité contre l'Evangile n'était pas moins connue, et elle s'était livrée aux emportements les plus extraordinaires contre une de ses sœurs qui avait reçu la parole avec foi. Mais tout à coup des craintes se firent jour dans cette âme si éloignée en apparence de l'Evangile ; elle se demanda si sa confiance dans la Vierge et les saints était un terrain bien solide ; si elle pouvait compter avec raison sur ses propres mérites, et à ces questions qu'elle se posa sérieusement, l'esprit de Dieu répondit par une manifestation complète de la vérité ; elle comprit que Jésus-Christ seul la pouvait sauver, et la paix rentra bientôt dans ce cœur si troublé. Une fois ce changement accompli, la nouvelle servante de Christ en fit part à toutes les personnes de son cercle habituel, et cessa ouvertement de prendre part aux exercices de son ancien culte. Cette conversion fit dans la ville un bruit prodigieux. Le prêtre, qui dirigeait autrefois notre nouvelle sœur, devint furieux, et annonça qu'il prêcherait sur ce sujet. Il le fit avec une véhémence sans bornes, attaqua le protestantisme, et lança contre nous tous, et plus personnellement contre moi, les injures les plus grossières. Le dimanche suivant j'eus un nombreux auditoire qui s'attendait à ce que je repousserais du haut de la chaire les reproches et les allégations mensongères du curé ; mais je me gardai bien d'en rien faire et me bornai à prêcher avec autant de force que je le pus, sur ces paroles du prophète : *O vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux*, etc. Cette modération produisit une excellente impression, et depuis ce jour nous avons vu reparaître à nos exercices quelques-uns des auditeurs qu'y avait attirés une première

fois la curiosité. La mère et la sœur de la jeune femme, dont je viens de parler, se sont aussi consacrées à Christ. Elles sont toutes ensemble à l'heure qu'il est dans la fournaise de l'épreuve ; mais nous avons tout lieu d'espérer qu'il ne sera fait aucun mal à leur foi... Ainsi, vous le voyez, le Seigneur est avec nous. Quelques-uns sont « retirés du feu » ; mais il en reste beaucoup encore à sauver. Priez donc avec nous le Seigneur, pour qu'il répande une part toujours plus abondante de son esprit sur cette portion de son héritage. »

VARIÉTÉS.

Un aide-missionnaire Hindou.

Un pieux et fidèle Evangéliste indigène de l'Inde a raconté lui-même, dans le simple récit qu'on va lire, la manière dont il a été amené à la connaissance de la vérité et quelques unes des manifestations de la grâce divine dont il a été le témoin. Ce dévoué serviteur de Christ, qui a reçu à son baptême le nom de Walter est occupé comme lecteur à Neyoor, sous la direction d'un missionnaire de la Société de Londres et aux frais d'un chrétien anglais de Norwich. Le missionnaire qui a transmis cet écrit rend à son auteur les plus honorables témoignages et affirme qu'on ne peut mettre en doute sa véracité.

« Je suis né en 1811, à Saynamvilly, près de la Chapelle de Knill. Mes parents avaient une part de propriété dans plusieurs temples idolâtres, où Patra-Kali et d'autres divinités mensongères étaient adorées. Chacun des copropriétaires de ces temples payait annuellement une contribution destinée à leur entretien, et offrait en sacrifice des moutons et des poules, le

tout avec accompagnement de musique et de feux d'artifices, suivant les usages du pays. Mon père était le prêtre et avait soin des temples.

« Quoique mes parents adorassent ainsi le démon, avec un zèle digne d'un meilleur objet, ils m'envoyèrent à l'école missionnaire de Valuthalam. Mais bientôt le bruit se répandit, que les enfants placés dans les écoles anglaises étaient enlevés par *les hommes blancs* et mis à bord de leurs vaisseaux pour être conduits au loin. Ma mère effrayée, accourut un matin, avant le lever du soleil, me retira de l'école, en emportant mes *cadjans* (livres de classe) et me plaça dans une école païenne.

« Quelque temps après, un évangéliste natif, nommé Paul, rassembla dans le voisinage quelques familles auxquelles il annonça l'Evangile et vint un jour chez mes parents en compagnie du *Moopen*, ou Ancien de la petite congrégation. Ma mère les aperçut de loin et me cria : « Voici le lecteur qui arrive ; va te cacher ; » ordre auquel je me hâtai d'obéir. Le lecteur et l'ancien, assez mal reçus dans notre maison ce jour-là, ne purent ni prier ni lire avec mes parents. Cela n'empêcha pas le lecteur de revenir et d'avoir avec moi quelques conversations sur la religion chrétienne. Il me donna un petit traité intitulé : *La Perle de grand prix*. Me voyant incapable de le lire couramment, il m'exhorta à retourner à l'école missionnaire. Mes parents s'y opposèrent d'abord, mais finirent par donner leur consentement. Je rentrai donc à l'école, m'y appliquai sérieusement à l'étude et ne tardai pas à comprendre l'importance du christianisme. Je fis part à mes parents de ce que je ressentais et les suppliai de recevoir la vraie religion. Ma mère me répondit que j'étais leur unique enfant, et qu'elle avait peur d'irriter les démons qui me feraient mourir si elle devenait chrétienne. Longtemps elle resta ainsi ferme dans sa croyance et soumise en esclave à ses frayeurs. De mon côté je ne me lassai point de l'engager à abandonner ces sentiers trompeurs, et il plut au Seigneur

de changer enfin ses pensées. Un jour, au mois de mars 1829, tous nos préparatifs étaient faits pour nous rendre à la fête païenne du Mundacaudoo, quant tout à coup ma mère dit à mon père : « Ne ferions-nous pas mieux de laisser là tous ces dieux et de nous consacrer au service du seul vrai Dieu ? » Après quelque hésitation mon père se rangea à cet avis et au lieu de partir pour Mundacaudoo, nous allâmes tous ensemble au culte chrétien, dans la salle d'école, qui n'était alors qu'une cabane faite de bambous et de feuilles de cocotiers.

« Deux ans plus tard, je fus admis à l'école supérieure de Neyoor, où je parvins à une connaissance plus approfondie des vérités chrétiennes. J'acquis alors la conviction que ma nature était corrompue et ma vie une vie de péché. Cette découverte me jeta d'abord dans un très grand trouble, dont je ne pus sortir qu'en pensant qu'il y avait un Sauveur qui voulait et qui pouvait me délivrer. Je reconnus ainsi que le pardon des péchés et la sanctification ne peuvent se trouver qu'en Jésus-Christ, et qu'en conséquence il fallait me repentir de mes péchés et me réfugier en lui de tout mon cœur, sans quoi je périrais.

« Une fois sorti de cette épreuve, l'on m'envoya avec l'évangéliste natif Paul prêcher l'Evangile dans les environs. En 1832, je me mariai avec la fille d'un évangéliste de Nagercoil, dont j'ai eu trois enfants, un garçon et deux filles.

« En 1833, je fus nommé lecteur à Vadacancary. Le nombre des familles chrétiennes de ce lieu n'était alors que de 16 ; il est aujourd'hui de 52. Je suis reconnaissant de pouvoir dire que la bénédiction de Dieu a reposé sur mes travaux soit à Vandacancary, soit dans le voisinage, où nous avons plusieurs petites congrégations qui s'assemblent régulièrement pour s'instruire et pour prier d'un commun accord.

« Je trouve un grand bonheur dans l'exercice de mes fonctions, et toutes les fois que je vois se convertir des âmes qui ont longtemps refusé de se tourner vers le Seigneur, ou que

d'autres croissent sous mes yeux en grâce et en connaissance, je me sens puissamment encouragé à redoubler d'efforts pour devenir toujours plus utile. Plusieurs païens des environs commencent à comprendre la folie de l'idolâtrie; dix-huit nouveaux chrétiens ont été baptisés ici, et il y a un bon nombre de personnes qui écoutent avec attention mes enseignements, lisent la Bible, fréquentent le culte et font des prières en famille. Malheureusement quelques membres de la congrégation se conduisent d'une manière affligeante; ils violent quelquefois le sabbat, écoutent dans leurs maladies les conseils de leurs parents encore idolâtres et, par peur des autorités indigènes, prennent part aux travaux qui ont pour objet le temple des idoles.

« Depuis que j'ai commencé ici mes travaux, plusieurs disciples dévoués, membres de notre congrégation, sont partis pour entrer dans la joie de leur Seigneur. Je dirai un mot des suivants.

1° C'est d'abord Kunamudean, chrétien remarqué généralement pour la sainteté de sa conduite. Sa profession était de grimper au haut des palmiers. Chaque jour il avait à monter ainsi sur 60 ou 70 de ces arbres, mais le dimanche sa tâche était toujours finie avant sept heures du matin, et il pouvait ainsi assister régulièrement aux services du matin et du soir. Il a été subitement enlevé par le choléra, dans sa trentième année, mais, nous en avons l'assurance, pour être admis au bonheur du royaume céleste.

2° Davavarun, magistrat à Pitchenvilly, était un homme d'un caractère bien intéressant. Pendant longtemps, avant de renoncer à l'idolâtrie, il avait fréquenté la chapelle sans donner de signe extérieur de conversion ; il ne s'agenouillait même jamais pour la prière. Mais un jour il s'unit entièrement au troupeau des adorateurs, tomba sur ses genoux et implora de Christ le pardon de ses péchés. Depuis ce moment, il fit hautement profession d'être chrétien. Sa femme, ses enfants,

son frère et sa belle-sœur ont tous été baptisés. Il est mort de la dyssenterie après de longues souffrances. Quand il sentit que sa fin était proche, il fit venir ses enfants et ses parents (au nombre d'une quarantaine), et leur dit qu'ils ne devaient pas s'affliger de son départ, parce qu'il s'en allait dans un monde meilleur. Il les exhorta ensuite à retenir fortement et jusqu'à la fin la foi qu'ils avaient embrassée, afin que tout allât bien pour eux, comme tout allait bien pour lui dans ce moment, et qu'ils pussent un jour le rejoindre auprès du Seigneur.

« 3° Ma mère, décédée en 1840, était aussi une humble et sincère servante de Christ. Quoiqu'elle n'eût jamais appris à lire, elle savait par cœur un grand nombre de passages des Evangiles et des Epitres. Elle avait toujours ces textes sacrés présents à l'esprit et les répétait souvent avec chaleur et avec la simplicité d'un enfant. Elle avait été reçue membre de l'Eglise et suivait assiduement les exercices du culte. Visiter les malades, pour les servir et les consoler, était une de ses plus chères habitudes ; mais elle évitait autant que possible la société de ses parents encore dévoués à l'idolâtrie. Elle est morte avec une ferme espérance d'hériter la vie éternelle.

« 4° Parinbamsotto, de Suttanvilly, était un homme remarquablement pieux. Lui non plus ne savait pas lire ; mais cela ne l'empêchait pas de rassembler sa famille pour lui répéter les passages de la Bible qu'il avait appris des missionnaires ou des lecteurs ; il faisait ensuite sur ces passages quelques bonnes remarques, et finissait par adresser à haute voix pour les siens et pour lui de ferventes supplications au trône de grâce. Jamais il ne quittait sa maison le matin sans avoir passé quelque temps en méditation et en prière. Hors de chez lui, il saisissait aussi toutes les occasions de parler aux païens de l'excellence de Jésus-Christ et du salut qui ne se trouve qu'en lui. Durant sa dernière maladie, quelqu'un lui demanda sur quoi était fondée son espérance pour le ciel. « Sur Christ, ré-

pondit-il avec force ; je crois fermement que le Seigneur Jésus ne m'abandonnera pas maintenant, mais qu'il va me recevoir dans son royaume. » Il donna ensuite des ordres pour qu'après sa mort, son corps ne fût pas remis à ses parents idolâtres, qui lui auraient fait des funérailles païennes, et finit par faire écrire, sur une feuille de palmier, un testament par lequel il faisait, entre autres dons, celui d'une portion de jardin assez considérable pour servir à l'agrandissement de la chapelle de Dartmouth. Quelques instants après il s'endormit en paix dans les bras du Seigneur.

« Je suis heureux de pouvoir ajouter, en terminant, que plusieurs membres de notre congrégation de Vadacancary, ont l'habitude de visiter les malades et de venir au secours des pauvres en leur donnant de l'argent ou de la nourriture. Ils se montrent aussi zélés pour l'avancement de la cause de Dieu et s'y employent avec sincérité. Ils le feront sans doute encore davantage lorsqu'ils seront devenus plus familiers avec l'amour de Jésus-Christ, et qu'ils auront mieux compris encore combien cet amour s'est manifesté en opérant le salut des pécheurs et en envoyant son Evangile jusqu'à ces extrémités de la terre. »

Conseil américain pour les Missions étrangères.

Voici, d'après le Journal mensuel que publie cette société, quel était, à la fin de l'année dernière, l'état des opérations et du personnel de cette Société.

Le conseil a sous sa direction 24 missions générales comprenant ensemble 99 stations.

Ces missions sont desservies par :

154 ministres consacrés, dont 9 sont en même temps médecins.

6 médecins non consacrés.

33 aides-missionnaires.

205 femmes de missionnaires ou attachées à la mission comme institutrices.

En tout 398 agents américains auxquels il faut ajouter :

28 prédicateurs ou catéchistes indigènes.

Et enfin 145 aide-missionnaires indigènes employés à divers titres.

En conséquence, le nombre des personnes attachées à la Société est de 572.

Dans toute l'étendue du champ d'activité de la Société, il existe maintenant 76 Eglises organisées, dans le sein desquels ont été reçus, durant le dernier exercice annuel, environ 1,800 nouveaux disciples de Jésus-Christ, ce qui porte le chiffre actuel des communiants, dans lesdites Eglises, à plus de 26,000, sans y comprendre un grand nombre de Nestoriens convertis, mais restés dans le sein de leur Eglise, où ils peuvent professer librement leur foi.

Le département de l'éducation embrasse :

12 séminaires destinés à former des prédicateurs ou des catéchistes et des maîtres d'école ; 586 élèves étaient répartis entre ces divers établissements à l'époque des derniers rapports ;

18 pensionnats renfermant 183 garçons et 58 jeunes filles.

Et enfin 302 écoles primaires, fournissant l'instruction à 10,718 enfants des deux sexes.

Les écoles des îles Sandwich, étant totalement entretenues par les naturels, ne figurent pas dans ce tableau, bien qu'elles soient aussi l'objet des soins et de la surveillance des missionnaires.

La Société possède dans les différentes parties du monde où se poursuivent ses travaux, onze établissements typographiques et sept fonderies de caractères. Dans le cours de l'année dernière ses presses ont produit environ 46 mille pages, ce ce qui porte à plus de 635,000 le chiffre de celles qui en sont

sorties depuis la fondation de l'œuvre. La Société possède déjà des caractères pour imprimer ses publications en trente langues ou idiômes divers.

Mœurs Chinoises.

Les missionnaires, employés en Chine, s'accordent tous à représenter les institutions religieuses de ce pays, encore si peu connu, comme une affaire de politique et comme un système de religion nationale, bien plus que comme une affaire de foi et de sentiment. La description suivante vient à l'appui de cette opinion. Nous l'empruntons au journal de M. Syle, missionnaire américain à la résidence de Shangaï.

« 17 *mars* 1848. Ce jour étant le premier du second mois de l'année chinoise, je suis allé au temple de la Divinité titulaire de la ville, pour voir les cérémonies qu'y accomplissent chaque quinzaine les principaux mandarins, au nombre de huit ou neuf. Voici la manière dont cet acte de culte se célèbre.

« Au point du jour, les mandarins arrivent, les uns à cheval, les autres dans des chaises à porteurs. Leurs domestiques étendent devant l'idole des nattes et des coussins sur lesquels chacun des vénérables personnages vient se placer suivant son rang et avec beaucoup de gravité. Au bout de quelques instants, un homme, qui remplit les fonctions de maître des cérémonies, crie d'une voix retentissante : *A genoux*. — Les mandarins obéissent, après quoi le crieur répond : *Inclinez vos têtes*. Les mandarins s'inclinent profondément trois fois de suite. *Debout*, dit alors la voix, et les mandarins se relevant restent immobiles jusqu'à ce que le directeur leur donne l'ordre de renouveler ce triple exercice. Deux génuflexions et six révérences sont tout ce qu'on accorde à cette idole locale, dont le rang n'est pas l'un des plus élevés.

« Cela fait, les mandarins se retirent dans une chambre attenante au temple, et y prennent le thé, tandis que les serviteurs du temple déploient un immense rideau de soie jaune qu'ils étendent ensuite comme un voile entre la niche où se trouve l'idole, et une petite table placée en avant des coussins à s'agenouiller. Quand ces préparatifs sont terminés, les mandarins reviennent et se rangent de chaque côté de la table. Un homme (désigné spécialement pour cette fonction), s'avance ensuite à pas lents vers la table, sur laquelle il dépose respectueusement une petite boîte peinte en jaune et couverte de figures de dragons exécutées avec beaucoup de soin. Aussitôt la voix du crieur retentit de nouveau, et les mandarins recommencent à s'agenouiller et à s'incliner; mais avec cette différence que cette fois les génuflexions sont au nombre de trois et les révérences de neuf. C'est que la boîte renferme un édit impérial, et doit en conséquence être vénérée comme si elle représentait, en quelque sorte, la personne même de l'empereur. Après la dernière révérence, le porteur de la boîte prend son précieux fardeau, et passant de nouveau avec gravité à travers les rangs des officiants, se rend dans la cour extérieure du temple, où se trouve une autre petite table, placée sur une sorte d'estrade. Il monte les degrés de celle-ci, place la boîte sur la table, l'ouvre et en tire un livre dans lequel il fait, devant un public plus ou moins nombreux, une lecture qui dure environ dix minutes. Pendant cette lecture les mandarins rentrent dans une chambre où ils prennent de nouveau du thé; mais, dès que le lecteur a fini, ils reparaissent et se rangent comme la première fois autour de la table. Le lecteur replace le livre dans la boîte, la referme et la reporte solennellement sur l'autre table dressée devant le rideau jaune. Cet acte terminé, la cérémonie l'est aussi, et tous ceux qui y ont pris part s'en vont chacun de son côté.

« Cette cérémonie se renouvelle comme je l'ai déjà dit, tous les quinze jours. Mais il y a quatre mois de l'année, deux en

hiver et deux en été, où la lecture est supprimée, on verra bientôt pourquoi.

« Une coutume si singulière, et si évidemment destinée à répandre l'instruction parmi le peuple, ne pouvait manquer d'exciter ma curiosité, surtout en ce qui concernait la lecture du livre renfermé dans la boîte. J'en ai demandé l'explication et voici ce que j'ai appris.

« L'empereur *Kang-He*, (le second souverain de la dynastie tartare qui règne actuellement) avait promulgué, dans un édit, seize maximes qu'il ordonnait de recevoir commes règles du gouvernement. Son fils et successeur, l'énergique empereur *Yoong-Ching* composa lui-même seize leçons ou discours qui correspondaient à chacune des seize maximes de Kang-He. Il les fit publier ensuite dans tout l'empire et décréta qu'elles seraient lues régulièrement en public par le premier magistrat, ou maire de chaque ville, dans le but de faire connaître au peuple ses principaux devoirs. Plus tard un mandarin d'un rang élevé, natif de la province de Shen-Se, entrant dans l'esprit de cette institution, composa sur chacune des leçons impériales une série de paraphrases, qu'il destinait à sa province seulement. Mais leur mérite, bientôt connu, attira l'attention au point que l'usage en devint général, et qu'elles sont aujourd'hui à peu près ce que sont les homélies de l'Eglise d'Angleterre, les homélies ou les leçons autorisées de la religion d'Etat en Chine. Ce sont elles qui se lisent dans les fêtes de chaque quinzaine.

D'après l'édit impérial, et suivant les théories gouvernementales du pays, chaque maire ou chaque gouverneur de ville est l'instituteur naturel du peuple placé sous sa direction. Mais comme ces magistrats, presque toujours natifs d'une autre province que celle où ils exercent leurs fonctions, ignorent le dialecte particulier de celle-ci, et ne pourraient en conséquence faire avec fruit la lecture ordonnée, il y a un employé nommé spécialement pour vaquer à cet office. Son

talent consiste à traduire au fur et à mesure qu'il lit, la paraphrase, qui est la même pour tout l'empire, dans le dialecte le plus vulgaire de la province qu'il habite. Il met en général beaucoup de véhémence dans sa lecture qui est écoutée généralement aussi avec beaucoup d'attention ou du moins de convenance.

Un savant anglais, le docteur Milne a traduit l'Edit impérial et les paraphrases qu'il concerne. Voici les titres de ces discours qui peuvent servir à donner une idée des obligations morales que le Gouvernement chinois regarde comme les plus importantes à inculquer dans l'esprit de ses sujets.

1° Des devoirs filiaux et fraternels.
2° De la bonne harmonie entre parents.
3° De la bonne harmonie entre voisins.
4° De l'agriculture et de la culture des mûriers.
5° De l'économie.
6° De la science.
7° Des religions étrangères et de l'orthodoxie.
8° Des lois.
9° De la politesse.
10° Du soin qu'il faut donner aux affaires.
11° De l'instruction de la jeunesse.
12° Du faux témoignage.
13° Du crime de cacher les déserteurs.
14° Du paiement des impôts.
15° Contre la fraude et le vol.
16° Contre la colère.

La fête de chaque ville ayant lieu deux fois par mois, et le nombre des discours n'étant que de seize, on comprend que pour que le cercle de celle-ci pût être parcouru chaque année, il a fallu en supprimer la lecture pendant quatre mois. On ne s'étonnera pas non plus que les mêmes discours revenant ainsi à époque fixe n'exercent plus qu'une médiocre influence sur le peuple qu'ils sont destinés à instruire.

NOUVELLES RÉCENTES.

Vingt-cinquième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

Notre livraison d'avril se trouvant retardée de quelques jours, nous profitons de cette circonstance pour faire parvenir plus promptement à nos lecteurs les détails que nous leur donnons chaque année sur l'Assemblée générale de la Société de Paris. Les amis de l'œuvre s'en féliciteront d'autant plus, à ce qu'il nous semble, que d'une part ils se sont depuis un an vivement préoccupés des épreuves de la Société et que de l'autre nous avons, grâces en soit rendues au Seigneur, de réjouissantes nouvelles à leur communiquer.

Le vingt-cinquième anniversaire de la Société a été célébré en Assemblée générale, le 26 avril dans la Chapelle de la rue de Provence, devant un public non moins nombreux qu'empressé. Diverses circonstances, inutiles à expliquer ici, avaient empêché cette année le nombre des pasteurs des départements d'assister en aussi grand nombre que les années précédentes aux solennités de la semaine ; c'est le seul regret que nous ayons à exprimer à propos de cette réunion, qui n'en a pas moins été une séance douce et bénie, un vrai temps de raffraichissement pour tous les amis de l'avancement du règne de Dieu qui ont eu le bonheur d'y assister.

Elle a été ouverte par le chant de quelques versets du cantique 26 et par une prière qu'a prononcée M. le pasteur Vallette.

Ensuite, M. Jules Delaborde, Président de la Société, a rappelé la crise où cette institution se trouvait il y a un an et annoncé, en quelques mots profondément sentis, que l'assemblée avait de grandes actions de grâces à rendre à Dieu pour les éclatantes délivrances dont il allait lui être parlé. Il

a terminé en rendant hommage à la vie de nos missionnaires, qui par leur foi, leur humilité et leur dévouement sont si dignes d'être cités en exemple, et possèdent des titres si sacrés à notre affection, à nos prières, à notre appui.

Après ce discours, M. le pasteur GrandPierre à lu le Rapport du Comité. Ce document, plein de vie et d'intérêt, devant être sous peu de semaines entre les mains de nos lecteurs, nous ne voulons pas, en l'analysant, courir le risque d'affaiblir l'impression qu'il est de nature à produire et qu'il produira certainement sur leur esprit. Nous dirons seulement qu'il est divisé en trois parties, la première présentant le tableau des progrès de la mission au Sud de l'Afrique; la seconde le tableau des embarras de la Société et des missionnaires durant le cours du dernier exercice, et la troisième le tableau des secours efficaces et de la délivrance signalée dont la Société a été l'objet. — Cette dernière partie surtout, a profondément impressionné l'Assemblée et pleinement justifié cette parole de M. le Président que les amis des Missions avaient de grandes actions de grâces à rendre à Dieu. Qu'on en juge par les détails suivants que malgré notre désir de voir le Rapport conserver tout son charme de nouveauté nous croyons devoir mettre dès aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs. Des nouvelles aussi réjouissantes ne sauraient s'apprendre trop vite.

La Société, dans sa détresse de l'année dernière, a adressé en différents lieux, des appels pressants et réitérés, qui de toutes parts aussi, ont été entendus et ont fructifié au delà de ce qu'on pouvait espérer. Elle a stimulé le zèle personnel des chrétiens, et les chrétiens de France, de Suisse et d'autres pays ont montré leur affection par des dons plus nombreux et plus considérables que jamais; elle s'est adressée à des Sociétés de Missions étrangères soit en Angleterre, soit en Allemagne, soit en Amérique, et ces institutions sont venues généreusement à l'aide de leur sœur éprouvée. Il s'est même formé en Angleterre une Société spéciale dans le but unique de collecter des

fonds en faveur de notre Mission au Sud de l'Afrique. Un voyage fait en Angleterre par M. le pasteur F. Monod a valu un secours de plus de 19,000 fr., collectés, pour ainsi dire, de porte en porte. Une souscription ouverte au Cap de Bonne-Espérance a produit près de 14,000 fr. et il semblerait d'après des renseignements indirects que dans l'Inde même, à Calcutta, la situation de notre œuvre aurait excité un tel intérêt qu'une souscription ouverte dans cette ville aurait produit une somme d'environ 20,000 fr.

Grâce à ce généreux élan des sympathies chrétiennes, qui, comme l'a dit un des orateurs entendus, fait admirablement comprendre ce que signifient ces articles du symbole des apôtres, « je crois à l'Eglise universelle et à la communion des saints, » la situation de la Société se trouve singulièrement améliorée. Laissons ici parler M. le rapporteur.

« C'est ainsi, Messieurs, a-t-il dit, que, dans l'année 1849, si désastreuse pour le commerce, à la suite de cette année 1848 qui a consommé tant de misères, votre Société, aidée de près, secourue au loin, parce que ses travaux et ses missionnaires sont partout estimés et aimés, a fait, par l'infinie bonté de notre Dieu, une recette plus considérable que dans aucune des années précédentes, depuis son origine.

« En effet, depuis le 1er mai 1848 jusqu'au 26 avril 1849, il est entré dans la caisse de la Société en dons et en subventions 157,392 fr. 91 c. sans y comprendre le produit de la collecte faite à Calcutta, En joignant à ce chiffre diverses autres rentrées, nous obtenons pour les recettes une somme totale de 163,629 fr. 84 c. Les dépenses n'ont été que de 59,550 fr. 49 c., par la raison que les missionnaires ont été neuf mois sans tirer sur M. le trésorier. Les fonds disponibles en caisse dans ce moment, soit à Paris, soit à Londres, soit au Cap, sont de 88,868 fr, 42 c. ou de 108,868 fr. 42 c., si l'on y ajoute les 20,000 fr. recueillis dans l'Inde.

« Un pareil résultat, Messieurs, n'est-il pas de nature à

nous pénétrer de la plus vive reconnaissance, et n'y a-t-il pas dans ce concours de charité et de sympathie, en faveur de cette œuvre, une voix du Seigneur qui nous crie : *Pourquoi donc avez-vous douté, gens de petite foi?*

« Non, Messieurs, après ce que le Seigneur nous a fait voir cette année, il n'est plus possible de mettre en doute, ni l'intérêt qu'excite notre institution partout où elle est connue, ni la bénédiction que le Seigneur a fait et veut faire reposer sur elle ; il n'est plus permis de supposer que les révolutions sociales, même les plus profondes, la puissent anéantir ; car, si elle avait dû périr, l'année 1848 aurait décidé de son sort et tranché sa destinée. Levons-nous donc pleins de reconnaissance pour le passé et de confiance pour l'avenir, et que le cri de nos cœurs à tous soit : *Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit, comme il était au* commencement, comme il est maintenant, comme il sera éternellement ; son immense charité, son immuable fidélité durent aux siècles des siècles. »

Après la lecture de ce rapport, interrompu plus d'une fois par les frémissements joyeux qu'excitait dans l'Assemblée l'ouïe de ces nouvelles, plusieurs orateurs ont pris la parole, et ont exprimé tous un même sentiment, celui de la gratitude et de la confiance. MM. *Cadier*, pasteur à Blois ; de *Pressensé*, trésorier de la Société ; *Morel Fatio*, délégué de la Société auxiliaire de Strasbourg ; *Cook*, pasteur wesleyen ; *Fréd. Monod*, membre du Comité ; *Reymond*, évangéliste du Vigan ; *Cérésol*, pasteur à Moudon ; de *Pressensé fils*, pasteur à Paris ; *Adolphe Monod*, pasteur à Paris, *Puaux*, pasteur à Luneray ; *A. Bost*, pasteur à Templeux, ont successivement fait entendre de chaleureuses actions de grâces et exhorté les amis de l'œuvre à redoubler pour elle d'affection, de zèle et de dévouement. L'analyse de leurs discours sera imprimée à la suite du rapport. Nous dirons seulement ici que M. le trésorier de la Société, dans le but de prévenir l'espèce de quiétude nuisible que pourrait produire dans l'esprit des amis de l'œu-

vre, l'état actuel de ses finances, a fait observer et établi par des chiffres, que par suite des engagements contractés par la Société envers les missionnaires, il ne reste réellement en caisse qu'un solde d'environ 17,000 fr., et que les prévisions de l'exercice qui commence, exigent en sus de ce solde une recette de 71,000 fr. ou de 51,000 fr., en tenant compte des 20,000 fr. recueillis à Calcutta. Nous disons cela, a-t-il ajouté, non pour diminuer l'effet produit par l'admirable délivrance que le Seigneur vient d'accorder à l'œuvre, mais afin de montrer à ses amis, qu'ils ne doivent pas se croire pour cela dispensés de continuer à la soutenir toujours plus abondamment de leurs offrandes et de leurs sacrifices. Nous ne pouvons trop bénir Dieu de ce qu'il a fait; mais il nous faut tous, autant et plus que jamais, être ouvriers avec lui dans le beau champ où il nous a donné de travailler.

Le chant du cantique vingt-troisième et une prière, prononcée par M. le pasteur Guiral, ont terminé la séance.

Telle a été cette délicieuse fête missionnaire à laquelle nous voudrions qu'eussent pu assister tous les chrétiens qui ont à cœur la prospérité de nos chères Eglises du Sud de l'Afrique, et qui entourent de leur affection les dignes et fidèles missionnaires au dévouement desquels ces Eglises doivent leur existence déjà si bénie. Qui ne se réjouirait d'une sainte et douce joie, en pensant, qu'après de si longs mois d'incertitudes et d'angoisses, ces frères bien-aimés vont enfin recevoir l'assurance qu'ils ne sont pas abandonnés, que leur œuvre ne périra pas, et qu'ils pourront non-seulement continuer leurs travaux actuels, mais encore, nous l'espérons bien du moins, reprendre bientôt ceux qu'ils avaient été forcés, non sans de déchirants regrets, de suspendre ou d'ajourner jusqu'à des jours meilleurs. — Que notre âme loue l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. ARBOUSSET, *sous la date du* 29 *décembre* 1848.

Une fête de Noël à Morija. — Coup d'œil sur la station. — Un contraste. Baptême de trente-trois néophytes. — Confession de *Marie Masénate*. — Changements politiques.

Messieurs et très honorés frères,

Je me fais un devoir et un plaisir de vous donner quelques détails sur la manière dont vient d'être célébrée à Morija la fête de la nativité de notre Sauveur. Nous l'y avions appelé lui-même de tous nos vœux, et j'ai la douce confiance qu'il a bien voulu se trouver en effet au milieu de nous par son Saint-Esprit. Cette année-ci, un précieux ami nous manquait, M. Casalis, parti depuis le commencement du mois, avec sa famille, pour la colonie du Cap, où l'appellent d'autres devoirs. Le frère Mæder, mon cher compagnon de travaux, était aussi absent pour cause de santé; mais M. Dyke, de Bossiou, ainsi que sa femme, ont bien voulu se joindre à nous, avec une bonne partie de l'Eglise confiée à leurs soins.

Dès le samedi soir, 23, il y a eu une intéressante réunion de prière et d'édification pour les deux troupeaux. M. Dyke

a présenté quelques bonnes réflexions sur ces paroles de l'apôtre : « Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de cette coupe. » Ensuite, une personne, sortie d'une des Eglises wesleyennes de la colonie, a manifesté son désir d'entrer dans celle de Morija et y a été reçue avec exhortation et le chant d'un cantique favori, dont la première strophe pourrait être ainsi traduite :

Vous qui cherchez votre salut
Dans le troupeau du Christ,
N'ayez désormais d'autre but,
Vivez selon l'esprit.

J'ai alors, suivant mon habitude, jeté un coup-d'œil sur le passé et fait une rapide récapitulation des évènements, soit encourageants, soit fâcheux, qui sont survenus à mon troupeau depuis la dernière cène. Un de ses membres, Joanne Lesaoana, a été appelé à entrer dans son repos éternel. C'était un jeune chef très pieux, humble, débonnaire, dont la conduite ne nous a jamais donné que de la joie. Plusieurs nouvelles conversions ont eu lieu. Le nombre des simples catéchumènes et celui des catéchumènes en préparation pour le baptême ont augmenté. Parmi ceux-ci il a été fait un choix des plus avancés, et le jour de leur admission dans l'Eglise visible est arrivé. Les missionnaires et leurs néophytes se sont livrés, comme avant, avec plus ou moins de succès, à l'évangélisation des populations qui les entourent. Au matériel, du bois pour échafaudage a été tiré gratis de la Makhaleng, certains membres de l'Eglise ont fait environ 30,000 briques pour le nouveau temple, et une partie du bois de charpente nécessaire pour cet édifice nous a été apporté de la Caffrerie, après mille efforts répétés.

Ce que je déplore, c'est une fâcheuse guerre qui vient de surgir entre les Bassoutos et les Mantaetis, leurs voisins, dans laquelle vingt-sept membres du troupeau se sont tous plus ou

moins compromis, ce qui a déshonoré l'Evangile et attiré sur eux une forte censure ecclésiastique. Ensuite, je déplore le refroidissement de trois autres membres de l'Eglise, et leur perdition finale, s'ils ne se hâtent de ranimer leur zèle, en se souvenant d'où ils sont déchus. Nous nous rappelons aussi avec douleur la mort spirituelle du pauvre Jérémie Molapo et de son parti en général. Ils sont sortis d'entre nous, espérant de prospérer ailleurs, mais il n'en a rien été. Dieu les châtie aujourd'hui en leur enlevant leur missionnaire, M. Keck. Il leur avait été dit, dès le début, sous forme d'exhortation : « A Morija vous avez été plantés et vous avez crû comme des arbres du Seigneur, peut-être hors d'ici verrez-vous sécher vos racines. » Toutes ces choses doivent nous servir d'avertissement, car il n'est rien qui ne nous arrive pour notre instruction.

Le lendemain, dimanche, à neuf heures du matin, la cloche de la station appelle le peuple à la prière. Cette fois-ci, tous les habitants de l'endroit s'y rendent, jusqu'aux plus indifférents. Des villages voisins, une foule de petites troupes de gens étaient aussi arrivés, les uns suivant leur habitude, d'autres attirés par la curiosité. Un lieu convenable avait été préparé en plein air pour cette réunion, bigarrée au plus haut degré, et cependant toute composée de Bassoutos. C'est que la religion a déjà opéré chez les uns, tandis que les autres sont restés jusqu'à ce jour étrangers à ses effets régénérateurs. Ceux-ci avaient l'air grossier, même féroce, et se distinguaient des autres par leur mauvais accoutrement et par leur chevelure rouge d'ocre et couverte de graisse. Les premiers, au contraire, étaient comparativement habillés avec décence, le cœur libre et heureux, avec leurs petits livres de cantiques ou un Evangile à la main. En tout, nous étions environ 2,000, beau triomphe dans ces temps d'opposition ! L'on chanta beaucoup, avec force et avec entrain. M. Dyke prêcha sur Rom. VI. 17. « Mais grâces à Dieu, de ce qu'après avoir été es-

claves du péché, vous avez obéi de tout votre cœur à la doctrine qui vous a été donnée pour règle. »

Ensuite, vingt-trois catéchumènes de Morija et dix autres de Bossiou se levèrent, au milieu de beaucoup de sensation. Je leur expliquai les dix commandements, et ils firent vœu de les tous observer avec le secours du Seigneur. Ils prirent aussi le solennel engagement de renoncer au Diable et à ses œuvres, au monde et à ses pompes, à la chair et à ses convoitises..... etc., et tombant à genoux, ils reçurent des mains de M. Dyke le sceau du baptême.

Au service de l'après midi nous fûmes très courts, et moins nombreux, à cause de l'abondante pluie qui venait de tomber. Mais le soir, les deux Eglises se réunirent dans l'enceinte de la chapelle, et là, après une chaleureuse exhortation sur Hébr. I. 1, nous célébrâmes ensemble la cène du Seigneur, au milieu de beaucoup de recueillement

Le lundi de Noël, le temps fut plus beau. Nous eûmes un très long service en commémoration de la naissance de Jésus-Christ. L'auditoire était un des plus imposants par le nombre et par son attention. L'Evangile lui fut annoncé, cinq enfants baptisés, six mariages bénis, et l'on se sépara.

Plusieurs paraissaient fortement impressionnés et émus. Les païens disaient que notre culte était magnifique et que la Bible était la *vérité des vérités.* On vint me demander beaucoup d'A B C, des livres de cantiques, et des *Nourriture du cœur.* Quelques jeunes gens restèrent, et se trouvent encore chez leurs amis, dans l'endroit, pour apprendre à lire; d'autres se sont retirés en faisant vœu de revenir, ce dont le Seigneur leur fasse la grâce, afin que nous puissions leur répéter que le vrai bonheur consiste à croire en lui et à le servir.

Quant aux néophytes de Morija qui viennent d'être reçus dans l'Eglise visible par le baptême, ils ont durant la semaine d'examen récité le catéchisme, les dix commandements, un bon nombre de cantiques ou de psaumes, et plusieurs portions

des Evangiles. Deux sentiments les animent : celui de leur misère naturelle, et le sentiment de leur réconciliation avec Dieu, par le sang de Christ. Leur conduite, autant que j'ai pu m'en assurer, est régulière. On trouve parmi eux des gens de tout rang et de tout âge. Il n'est pas sans intérêt de leur entendre rendre compte de leur conversion, de leur vie passée, et des sentiments qui les animent, avec cette naïveté qui caractérise plus d'un mossouto converti. Voici par exemple, ce que disait à l'examen l'intelligente et estimable épouse du chef Letsie (Marie Masénate) ; que l'on veuille bien pardonner un peu le désordre de son discours :

« J'éprouve des remords de conscience qui m'empêchent de dormir. J'ai commis de grands péchés contre le Seigneur ; les païennes de ma sorte sont pleines de rapine et de mensonge, je m'ornais autrefois de bracelets de cuivre et de rassade, afin d'être trouvée belle, ce qui me flattait, et de pouvoir séduire plus aisément. Dans mes voyages, je l'avoue avec confusion, j'ai plus d'une fois convoité et pris le mari d'une autre. Même dès l'enfance, j'ai mangé et bu le mal. Jésus, lui, m'a bien gardée, au milieu de mille accidents, au fort de la famine, de la guerre. Toute petite, je fus obligée de fuir avec mes parents et tous mes proches ; des Caffres, sortis de l'Est nous poursuivaient. Les mères prirent toutes leurs enfants derrière le dos, mais l'ennemi nous pressant, les pères coupaient le cordon qui servait à lier le kross dans lequel étaient enveloppés ces pauvres nourrissons, et on les laissait ainsi tomber sur le chemin. Les parents criaient en les entendant pleurer : « En avant, nous en aurons un jour d'autres. » C'est de cette manière que j'ai perdu presque toutes mes compagnes d'enfance. Mais pour moi, Dieu m'a gardée. Uu fort et fidèle serviteur me portait. Dans un certain lieu on abandonna inhumainement Pété, le père de Mokachane ; il me vit passer au milieu de la foule et demanda à me baiser, je le baisai. Il était appuyé contre un rocher. « Que ton père te soigne, me dit-il

en me lâchant la main ; pour moi je reste ici, affaibli par l'âge et par la faim. » Nons passâmes. Des Cannibales arrivèrent bientôt, qui l'enlevèrent sous nos yeux et allèrent le manger dans leurs cavernes....... Comment rachèterons-nous l'âme de Pété ? On aurait pu tuer un bœuf et lui en donner un morceau pour ranimer ses forces épuisées, afin qu'il eût pu fuir avec nous. On aurait pu encore le mettre sur une bête de somme, mais on ne fit rien de tout cela ; on ne demanda pas même que les troupeaux s'arrêtassent un moment, et les gens aussi, quand on vit le chef tomber de défaillance. Non, la compassion vient de Dieu ; les Bassoutos n'en ont point, même pour leurs pères. Je souffre, Mijnheer, le mal me ronge ; le péché m'accable, la conscience me bourelle, mon iniquité se tient devant moi comme un ennemi armé d'une lance. Mes transgressions sont plus nombreuses que l'herbe des champs. Je me suis vautrée dans le bourbier, comme une bête impure. Ah ! je veux me relever et retourner vers mon père. A Morija, le Seigneur a fait jaillir pour moi une fontaine de salut, mais j'ai long-temps refusé d'y boire ; d'autres sont venus de loin s'y désaltérer à ma place, à cette fontaine méprisée. Tantôt je disais, dans mon endurcissement : Puis je ôter le mal de mon cœur ? Que Jésus l'en ôte. D'autres fois je disais : Qu'ai-je à faire du Dieu des blancs ? A ma mort qu'irais-je faire chez lui? Que d'autres s'attachent à ses enseignements et suivent ses rigides préceptes. Aujourd'hui c'est autre chose, je veux être à lui, et manger sous sa table les miettes qui en tombent, car je suis très humble, très humble ; je suis un brin d'herbe sèche, un pur grain de sable, un ver desséché, prêt à mourir. J'ai grandi dans le péché, sucé le mal dès le sein de ma mère, j'ai engraissé le corps, amaigri mon âme, vécu dans l'orgueil et la vanité. Oh ! que Jésus ait pitié de moi, qu'il lève son aile pour y abriter un petit poussin, tel que Masénate, qu'il me lave dans son sang, qu'il me donne de l'aimer, de lui obéir. Il y a un jour de

jugement ; dans ce jour il nous sera demandé : Qu'avez-vous fait du vieux Pété ? (Ici toutes les catéchumènes présentes fondent en larmes, et leur amie continue) : L'Evangile, il y a de longues années que je l'entends, mais je ne voulais pas le recevoir parce que j'aimais le monde et me revêtais du monde comme on se revêt de beaux habits. Un jour Matéléga, une de mes voisines, perdit un enfant ; il dit en mourant : « J'émigre par un beau soleil, car c'est aujourd'hui dimanche, » qu'on ne m'orne d'aucune chose païenne, car Jésus est » mon ornement. » Et il expira, ce qui produisit sur moi une impression salutaire. Ce n'est qu'un enfant, me dis-je à moi-même, voyez comme il parle ! et moi, me demandais-je, quel ornement mettrai-je quand je mourrai à mon tour ? »

Eternel, notre Seigneur, que ton nom est magnifique par toute la terre ! Tu tires les fondements de ta puissance de la bouche des petits enfants !

Agréez, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de mes sentiments affectueux en Jésus-Christ.

TH. ARBOUSSET.

Une seconde lettre du même missionnaire donne au Comité les détails d'un autre genre qu'on va lire. Les changements politiques dont il est question touchent de trop près à l'avenir de la mission française au Sud de l'Afrique pour que nos lecteurs ne soient pas intéressés à les connaître.

Morija, le 12 janvier 1849.

« Messieurs et très-honorés frères.

« Nous assistons dans ce pays-ci à un renouvellement poli tique et social très-considérable. Il date du 3 février 1848, jour où sir Henri Smith, gouverneur du Cap, a proclamé la

souveraineté britannique sur les territoires qui gisent entre l'Orange et la rivière du Fal (Vaal river).

« Ce que la contrée y gagne, c'est de se voir délivrée du pouvoir imminent et très-redouté des Boërs, pour passer sous celui plus éclairé des Anglais.

« Y était-elle bien préparée ? L'avenir seul l'apprendra.

« Dans tous les cas, les naturels y perdent presque toute leur indépendance, et la majeure partie de leurs terres. Remarquez surtout cette perte-ci.

« Ces terres sont distribuées aux Boërs par des commissions anglaises, où n'est reçu aucun chef, et qui en cas de réclamation quelconque décident en dernier ressort.

« Sur ce point les naturels vont prendre l'alarme. D'un côté, on leur fera une part très-mince ; de l'autre, on tâchera de les refouler vers les montagnes. L'injustice, à mon avis, est très-criante. Ces naturels sont plus nombreux qu'on ne croit. Leurs habitudes pastorales réclament pour eux plus d'espace. D'autre part, les Maloutis sont vastes, mais inhabitables, ce dont les Anglais ne se doutent pas. Ce qu'ils savent très-bien, c'est que les Aborigènes établis entre l'Orange et la rivière du Fal n'ont encore compromis aucuns de leurs droits ; mais, malgré cela, on fait, je trouve, grandement peser la balance du côté des Boërs au détriment des autres.

« Voilà les faits en gros. Je vous les retrace, Messieurs, afin que vous puissiez mieux suivre les grands changements qui se préparent et qui vont considérablement influer sur votre mission.

« Ainsi, par exemple, si l'on fait des limites trop étroites aux stations de Béerséba et de Béthulie, leur population pourra y perdre. Avec les préoccupations politiques naîtront chez les néophytes le relâchement et la tiédeur. Leur mécontentement des Anglais engendrera chez eux la méfiance, l'animosité et les querelles. Supposé qu'on refoule les Bassoutos vers les montagnes, les districts de Béthesda, Morija,

Bossiou, Bérée et Mékuatling y gagneront en population, mais le haut pays se verra ainsi trop surchargé d'habitants et la plaine comparativement dépeuplée. Dans tous les cas, les rapports entre les blancs et les noirs vont se compliquer de jour en jour davantage et notre fonction de pacificateurs deviendra par là plus difficile.

« Pour ma part, je tâcherai de me mêler de ces débats le moins que possible et même de ne m'en mêler aucunement si je le puis. Si je voyais qu'on fît des limites convenables à Béerséba et à Béthulie, dans la juridiction exclusivement anglaise où ces deux stations vont se trouver placées, j'aurais grand espoir pour elles. Leur indépendance des chefs indigènes leur vaudrait beaucoup; la population pourrait bien changer, mais non manquer dans des localités aussi avantageuses que celles-là. Enfin je ne voudrais pas qu'on oubliât entièrement que la fondation d'Hermon et d'Hébron n'est qu'ajournée, et que si la Société peut tôt ou tard la reprendre, il conviendrait que le gouvernement anglais leur réservât aussi un certain espace.

« Vous trouverez ci-incluse une copie d'un document que j'ai écrit à la requête du gouverneur du Cap, dans le but d'aider à la civilisation des indigènes, mais particulièrement des Bassoutos.

« 1° Ceux-ci sont en guerre avec les Mantaetis depuis quelque temps. En septembre dernier, les Mantaetis ont mis le feu à deux villages bassoutos établis dans leur voisinage Jérémie Molapo et son cousin Lesaoana ont aussitôt, de leur propre chef, tiré vengeanee de l'injure, en incendiant deux villages de l'ennemi, tuant deux personnes et enlevant 7 à 800 têtes de bétail.

« 2° Ensuite un autre chef Morankane, est tombé sur un chef Mantaeti, appelé Matsaneney, lui a tué un homme et ravi un ou deux troupeaux;

« 3° Enfin, au 18 octobre, Moshesh a attaqué avec une

force immense le chef principal des Mantaetis, Sékonyéla, lui a tué 18 personnes, ravi 3 à 4,000 têtes de bétail et plusieurs troupeaux de chèvres ou de brebis, avec une perte personnelle de trois hommes et d'une soixantaine de chevaux.

« 4° Depuis lors, Matsaneney a enlevé le bétail d'un chef Mossouto, nommé Mokeretse et tué trois de ses gens.

« 5° Un autre chef ennemi, nommé Nkhalte, a aussi ravi à Rantsane, chef Mossouto, un de ses troupeaux.

« 6° Enfin, Sékonyéla vient, le 2 du courant, au matin, de tomber de nouveau sur ce pauvre Rantsane, tandis qu'il était occupé à une cérémonie de la circoncision. Il a tué 23 personnes, en a blessé d'autres, fait 10 prisonniers (femmes ou enfants), enlevé de riches troupeaux de bœufs ou de brebis et au-delà de 60 chevaux. Dans leur cruauté, les Mantaetis ont coupé le jarret à un Mossouto et l'ont laissé là.

« Toutes ces choses vont amener l'intervention des Anglais, et hâter vraisemblablement l'établissement de leur gouvernenement dans tout le pays.

« La terre est couverte de ténèbres épaisses, et remplie de cabanes de violence. » Ps. 74, 20.

« Recevez, Messieurs les directeurs, l'assurance de mon affection chrétienne et de mon entier dévouement.

TH. ARBOUSSET, ministre.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES ORIENTALES.

Pays d'Arracan.— Population.— Les Mugs. — Les Kemmees. — Travaux des Missionnaires baptistes Américains.— Les Missionnaires indigènes. —Quelques Néophytes. — Royaume de Siam.—Corruption des mœurs. — Progrès de l'œuvre missionnaire. — Conversion d'un natif. — Zèle pour l'Evangélisation. — Consécration d'un Temple payen. — Le Bouddhisme. — Son dogme principal. — Sa ressemblance avec le Catholicisme Romain.

Si nos lecteurs ont trouvé quelque édification dans les détails que nous leur avons récemment donnés sur les travaux des missionnaires baptistes américains dans la presqu'ile orientale de l'Inde, ils nous suivront encore une fois avec plaisir dans ce champ d'activité chrétienne. Il y a dans les contrées où nous allons les conduire, tout ce qui peut intéresser l'ami des missions : un pays peu connu, des populations plongées dans les ténèbres les plus profondes, et surtout des travaux d'évangélisation jeunes et faibles encore, mais sur lesquels il est cependant manifeste que la bénédiction d'en haut se répand déjà de la manière la plus encourageante.

L'ancien royaume d'Arracan, devenu aujourd'hui possession anglaise, était autrefois un état considérable. Au milieu du siècle dernier on y comptait plus de 2,500,000 habitants, il en renferme à peine 2,000,000 aujourd'hui. Cette population se compose de diverses races, dont la plus nombreuse est celle des *Mugs*, qui s'appellent eux-mêmes *les fils d'Arracan*. On y compte aussi environ 40,000 musulmans, venus à différentes époques s'établir dans le pays. Nous aurons bientôt occasion de dire un mot de quelques-unes des autres races ou sectes qui se trouvent dispersées dans le pays.

La plupart des indigènes se livrent à la culture du riz et du tabac, qui sont les deux productions les plus importantes du sol. Ils sont en général très pauvres, mal logés, mal nourris et mal vêtus. Cette misère, jointe à la nature du climat, que le voisinage de la mer et des montagnes rend très variable, engendre parmi les habitants une foule de maladies souvent mortelles. Le choléra y a fait entr'autres, à plusieurs reprises, d'effroyables ravages.

La religion dominante du pays est le boudhisme. Cependant les Mugs qui, comme nous l'avons dit, forment la grande majorité des habitants, montrent, pour soutenir ce système, et surtout pour fournir aux dépenses de culte qu'il entraine, moins de zèle que le reste de la population. On voit aujourd'hui très peu de nouvelles pagodes s'élever parmi eux, et les anciennes tombent en ruines sans que l'on se mette beaucoup en peine de les réparer, ou que l'on s'effraie de leur prochaine disparition.

Cependant le culte des *nats* (esprits malfaisants) est encore assez en vogue chez les Mugs. Toutes les maladies graves qui les frappent sont attribuées à des esprits malins. Ils ont, dans ce cas, recours à des sorciers qui font métier d'expulser ces perfides ennemis. La plus grande partie de la population porte sur soi des amulettes et fait usage de charmes destinés à prévenir les maladies.

On compte dans toute la province environ 600 *poongees* ou prêtres de Bouddha. Ce sont les hommes les mieux logés et les mieux nourris du pays, car partout où ils s'établissent les habitants leur bâtissent d'élégantes demeures et leur font de nombreuses offrandes de riz, de légumes et autres choses nécessaires à la vie. Leurs fonctions principales consistent à paraître dans les funérailles, à célébrer les cérémonies du culte, et à enseigner la lecture et l'écriture aux enfants de leurs paroissiens. Ils font profession de chasteté, de pauvreté et d'une complette abnégation. Nulle part peut-être, les races

sacerdotales ne forment un corps plus profondément vénéré que celui-ci, aussi long-temps du moins qu'il paraît revêtu de son costume distinctif. Rien de plus commun que de voir un père se prosterner devant la robe jaune que son fils a prise en entrant dans cet ordre. Mais ce respect est tellement affaire de forme et de superstition que si le prêtre se dépouille de cette robe il devient loisible à lui de faire tout ce qui lui plait, et aux autres de le traiter comme le plus humble de ses compatriotes, car il est alors, disent ceux-ci, redevenu un homme.

Il y a du reste, sous le rapport religieux, d'assez notables différences entre les diverses races qui peuplent l'Arracan. Ainsi celles des Kyens et des Karens ont conservé, à travers leur ignorance, l'idée vague d'un être supérieur, qui ne doit son existence qu'à lui-même, qui a créé toutes choses, et n'est sujet ni à la mort ni à aucune des infirmités humaines. Mais la tribu la plus remarquable sous ce rapport, est celle des Kemmees qui, depuis un temps immémorial, habite sur les rives du fleuve Koladon et se compose encore, malgré son affaiblissement graduel, d'environ 10,000 individus. Les Kemmees, dit un missionnaire qui les a visités au commencement de l'année dernière, ne se sont jamais souillés par le culte des idoles. La tradition la plus généralement répandue parmi eux est qu'il y a un Dieu qui, dans un temps très reculé, avait donné à leur nation un parchemin destiné à leur faire connaître ses ordres, mais que malheureusement ce document fut, bientôt après, dévoré par un chien. Ignorant, par suite de cet accident, la volonté divine, ils ont depuis, disent-ils, vécu, génération après génération, sans faire de prières et sans offrir aucun sacrifice, mais en attendant « des livres qui devaient, leur avaient dit leurs pères, leur être apportés de nouveau par des hommes pleins de bonté. »

« Les Kemmees vivent dans des villages composés de 10, 20 ou 30 maisons. Chacun de ces villages a un chef très respecté de tous les habitants. Leur code criminel est très

simple, et bien moins cruel que celui des peuples qui les entourent. Soixante roupies sont tout ce que le *vengeur du sang* demande pour l'expiation d'un meurtre ; cependant si cette somme n'est pas payée les parents du mort ont droit de s'emparer du meurtrier et de le brûler vif en compagnie d'un cerf ou d'un élan. Le vol est puni d'une amende, dans cette proportion que celui qui a volé, par exemple, 100 roupies est condamné d'abord à restituer cette somme, puis à payer en sus 60 roupies. S'il refuse de faire cette réparation il peut être réduit en esclavage ainsi que ses enfants, s'il en a. L'adultère est puni d'une amende de 30 roupies. On voit par là que le mariage est sanctionné par leurs usages ; l'homme qui prend une femme fait un riche présent à ses parents, mais cela n'empêche pas le contrat de pouvoir être résilié si les parties veulent l'une et l'autre recouvrer leur liberté.

« Il y a, ajoute le missionnaire qui donne ces détails, un champ intéressant de travail ouvert au Christianisme parmi ces gens. Ils paraissent accueillir l'Evangile avec faveur, et attendent surtout avec une vive curiosité l'effet des efforts que nous tentons pour répandre parmi eux l'instruction. C'est peut-être une des races les plus misérables de l'Orient ; car ils n'ont point de livres, et pas même une langue qu'on puisse écrire, mais ils sont doux, humbles et dociles. J'ai passé la journée d'hier avec plusieurs d'entre eux dans le village de Chetza. Ils étaient au nombre d'environ cinquante ; ils ont écouté l'exposition que je leur ai faite de l'Evangile avec beaucoup d'attention, sans se lasser, et sans qu'aucun ait montré la moindre disposition hostile.

La Société Baptiste américaine a fondé dans le pays trois stations missionnaires, dans les villes d'Akyab, de Ramrée et de Sandowan. Autour de ces trois postes se groupent une trentaine de petites églises dirigées par trente-six évangélistes ou prédicateurs indigènes, et renfermant près de 5,000 convertis, membres effectifs et vivants de l'Eglise.

Nous ne pouvons mieux faire connaître les progrès soutenus que font ces Eglises naissantes qu'en transcrivant d'une lettre du missionnaire Abboth, de Sandoway, les extraits suivants :

« Nous venons, écrit-il sous la date du 12 février 1848, de faire une tournée de six semaines à travers les Eglises Karens de l'Arracan. J'avais à l'avance envoyé de tous les côtés une circulaire pour inviter nos prédicateurs indigènes à se rencontrer à un jour fixé à Ong-Kioung où j'allais moi-même me rendre. Malheureusement le jour fixé s'est trouvé, en raison des difficultés du voyage, trop rapproché pour que tous aient pu se rendre à mon invitation. Une douzaine seulement nous attendaient à notre arrivée.

« Quand je me suis senti au milieu de cette petite troupe de collaborateurs, et à l'aspect de la joie qu'ils éprouvaient eux-mêmes à me revoir, j'ai oublié pour un moment tous les travaux, tous les périls et tous les mécomptes du passé, et me suis uni de cœur à eux pour offrir au Seigneur un sincère et fervent tribut d'actions de grâces.

« J'ai été vivement ému de toutes les apparences de progrès et de stabilité que présente l'Eglise de ce village. Le pasteur indigène qui la dirige, Tivay-Poh, a fait plus que de répondre à tout ce que j'avais attendu de lui; il a pris par son caractère et par ses actes, une excellente position dans le pays, et s'est assuré ainsi une grande influence, qu'il consacre toute entière à la cause de la vérité. Depuis mon dernier voyage ici, il a baptisé 600 personnes, ce qui porte à 1,600 environ le nombre des membres introduits par lui dans l'Eglise du Sauveur, depuis le jour de sa consécration. Il a, dans toutes les petites Eglises qu'il a pu fonder ainsi, établi des anciens, et je n'ai rien vu, nulle part, qui m'ait pu faire douter un instant de la sagesse de ses mesures. Il va du reste quitter Ong-Kyoung pour aller s'établir dans un autre village où il espère réussir à former bientôt une Eglise considérable.

« Son remplaçant à Ong-Kyoung sera Myat-Kyau, notre

second prédicateur indigène consacré, qui a, lui aussi, déjà servi d'instrument à la grâce du Seigneur pour amener un bon nombre d'âmes captives à l'obéissance de la vérité. C'est un homme d'un caractère tout différent. Tandis que Tivay-Poh peut être comparé au doux et sensible Jean. Myat-Kyau se montre d'une sévérité implacable contre tout ce qui est mal ; doué d'une volonté de fer, il poursuit invariablement sa course sans s'inquiéter ni de ses amis ni de ses adversaires. Tous les deux n'en sont pas moins, chacun suivant ses dons, d'excellents frères, et je n'ai jamais éprouvé le moindre regret de les avoir, par l'imposition des mains, appelé à remplir dans le champ du Seigneur, les graves fonctions qu'ils y exercent.

« De nos trente-six prédicateurs ou évangélistes non consacrés on ne peut non plus rendre que le plus réjouissant témoignage. Un seul a dû être temporairement suspendu ; tous les autres sont des hommes maintenant éprouvés, inébranlables dans leur foi et abondants dans l'œuvre du Seigneur. Presque tous ont sous leur direction une petite église qu'ils nourrissent du pain de vie, et qui, de son côté, fait tout ce qu'elle peut pour fournir à son directeur spirituel le pain du corps ; mais la plupart de ces petits troupeaux sont très pauvres, et nos frères, trop dévoués à leur œuvre pour se sentir libres de se livrer à aucune autre industrie, ont souvent à supporter de grandes privations. Le chiffre des membres de ces églises varie depuis 20 jusqu'à 250, sans y comprendre un nombre plus considérable de personnes en voix d'instruction, et qu'on peut appeler déjà des candidats au baptême. »

Un autre missionnaire, M. Ingalls, qui dirige la station d'Akyab, transmet aussi, sous la date du 13 juillet 1848, des détails intéressants sur l'œuvre qu'il poursuit. Il avait ce jour-là même, tenu une réunion à la suite de laquelle dix personnes étaient venues lui demander le baptême. L'une d'elles était une femme qui, quelques années auparavant, s'était opposée

avec une violence extraordinaire au baptême de son mari, et s'était ensuite séparée de lui, mais qui, éclairée maintenant et vaincue par l'amour du Christ, est venue s'asseoir sur les mêmes bancs que celui qu'elle avait ainsi outragé. Un autre de ces néophytes, femme très âgée, avait depuis son enfance voué le culte le plus aveugle à Gaudama, la principale divinité du bouddhisme, et avait plus de vingt-cinq fois vendu sa chevelure pour en consacrer le prix devant cette idole, offrande qui passe pour l'une des plus méritoires qu'une femme puisse faire. Un autre enfin était un birman âgé d'environ trente ans et remarquable par la noblesse de ses traits comme par la distinction de son intelligence et la sincérité de ses convictions. « Monsieur, avait-il dit en se présentant au missionnaire, j'ai bien longtemps cherché le bonheur sans le trouver nulle part. Pendant onze ans j'ai pratiqué toutes les austérités que s'imposent les prêtres, vivant de privations et seul au fond des jongles (forêts); mais la paix n'était pas là. J'ai lu tous les livres sacrés du bouddhisme, mais il n'y a rien là-dedans. Enfin j'ai entendu l'Evangile qu'annonçaient quelques-uns de mes compatriotes, convertis à lui, et après l'avoir étudié, je viens à vous et veux, moi aussi, devenir un disciple du Christ. » M. Ingall regarde cet homme comme une précieuse acquisition pour l'Eglise, et pense qu'il pourra, si Dieu lui donne de persévérer, grossir la petite armée de ces prédicateurs indigènes, au dévouement desquels il rend d'ailleurs, comme son collègue de Sandoway, le témoignage le plus honorable.

Royaume de Siam.

C'est à Bangkok, capitale du pays, que sont établis les missionnaires qui ont entrepris de jeter les premières semences de l'Evangile dans le royaume de Siam. Ils y ont, dès les premiers pas, rencontré d'énormes difficultés provenant, soit des institutions et de l'état politique du pays, soit de la diversité des races qui composent la population, et enfin de la force du

bouddhisme qui semble s'être maintenue ici plus entière que dans la plupart des autres contrées de l'Orient. Les *wats* (temples) élevés en l'honneur des divinités de cette religion y sont très-nombreux. Ce sont autant d'écoles publiques, ouvertes à tous sans rétribution et qui exercent sur l'esprit de la population entière l'influence la plus extraordinaire. Le roi et la noblesse visitent et surveillent ces édifices avec un soin tout paternel, et rien n'est épargné pour les rehausser dans l'estime du peuple. Ils sont toujours bâtis dans les sites les plus pittoresques, ornés à l'entour de belles promenades, de grands réservoirs d'eaux, de parterres brillants et de bosquets délicieux. On verra plus loin jusqu'à quel point ces embellissements sont quelquefois portés.

Malgré cet attachement à leur culte, ou plutôt peut-être à cause même de cet attachement, les mœurs des Siamois sont profondément corrompues. Ils sont généralement adonnés à l'usage des liqueurs enivrantes et de l'opium, et la passion du jeu, favorisée par la mollesse naturelle des esprits et des corps, y domine toutes les classes au point de devenir, pour les plus pauvres comme pour les plus riches, la grande et presque la seule affaire de toute leur vie. Qu'on ajoute à cela des représentations théâtrales de toutes sortes, ouvertes à tout venant et le plus souvent gratuites, parce qu'elles ont pour but d'attirer la foule dans les endroits où l'on donne à jouer, et l'on comprendra ce que peut être la moralité d'un tel peuple. Elle est tombée si bas, disent les missionnaires, que la nation tout entière marche évidemment vers un déclin rapide, et qu'à supposer qu'aucun pouvoir étranger ne vienne l'asservir, elle devra nécessairement périr en s'abîmant sur elle-même.

La population du royaume est évaluée à environ 3,000,000 d'habitants. Bangkok seul en possède 500,000, dont la plus grande partie sont Chinois ou d'origine chinoise.

Deux Sociétés de missions américaines, le Conseil américain et la Société des Baptistes y ont fondé des stations; mais la pre-

mière de ces missions a, par suite de diverses circonstances, été considérablement restreinte et même, si nous ne nous trompons, momentanément suspendue. Nous ne nous occuperons donc que de celle des Baptistes.

Elle est dirigée par quatre missionnaires, dont deux travaillent surtout parmi la population chinoise et les deux autres parmi les Siamois. Fondée depuis 1833, cette œuvre n'a pu se développer encore que dans de faibles proportions. Il a fallu étudier les deux langues, traduire ou composer des ouvrages, et enfin lutter avec persévérance contre les obstacles signalés plus haut. Cependant quelques faits montrent que les messagers de l'Evangile n'ont pas travaillé en vain. On s'en convaincra par quelques extraits de leur rapport pour l'année 1847, le plus récent que nous ayons sous les yeux.

« Pendant l'année qui vient de s'écouler, disent-ils, il s'est manifesté parmi les Siamois un intérêt toujours croissant pour l'œuvre que nous faisons au milieu d'eux. Ils sont venus plus fréquemment que jamais nous demander des traités, et toutes celles de nos publications que nous avons fait distribuer au-dehors, ont été acceptées avec un empressement nouveau pour nous. Nous avons aussi, à diverses fois, eu le bonheur d'apprendre qu'elles avaient été beaucoup lues et généralement bien comprises. Le nombre des livres ainsi distribués durant l'année est de 12,252, dont plusieurs renfermaient plusieurs traités reliés ensemble. Une petite brochure dans laquelle l'un de nos frères, parlant des œuvres de la création, avait prédit et expliqué les éclipses du soleil et de la lune qui ont eu lieu au mois d'avril dernier, a produit une sensation extraordinaire et qui, nous avons lieu de l'espérer, tournera au profit de l'Evangile.

« Dans la partie de l'œuvre qui a pour objet la population chinoise, le Seigneur a daigné nous continuer les signes de sa présence. Nos services journaliers du matin et du soir ont réuni de 10 à 15 personnes. Nos assemblées du dimanche se compo-

sent de 30 à 45 auditeurs. Nous avons eu de plus, régulièrement, deux ou trois fois dans la semaine, des réunions de prières chez quelques-uns de nos frères indigènes. Trois natifs ont été occupés activement dans la ville à visiter les familles et à distribuer nos traités; un quatrième a consacré son temps au village de Leng-Kia-Chu, où nous avons fondé une annexe que nous visitons de temps à autre. Le chiffre des traités chinois distribués durant l'année s'est élevé à 5,456.

« Nous nous sommes vus dans la pénible nécessité de retrancher de notre petite Eglise deux de ses membres qui avaient montré un attachement au monde et à ses usages complètement incompatible avec la vocation du chrétien. Un autre, retranché antérieurement, nous donne quelque raison d'espérer qu'il éprouve un sincère repentir de ses égarements et que nous pourrons un jour lui rouvrir l'enceinte d'où nous avions dû l'exclure.

« Deux de nos frères chinois, *Chek-Leng-Chu* et *Peh-Li* sont morts durant le cours de l'année. Tous les deux, en présence de leur dernière fin, sont restés fermes dans la foi et ont regardé avec joie vers le moment où ils se réuniraient à Christ. L'un et l'autre avaient été admis dans l'Eglise depuis plus de deux ans et nous avaient donné les témoignages les moins équivoques de la sincérité de leur amour pour le Sauveur. Aussi avons-nous la ferme assurance qu'ils sont maintenant réunis à la multitude qui, venue de toute nation et de toute langue, chante dans les cieux les louanges de l'Agneau qui est assis sur le trône.

« Le nombre de nos convertis chinois est aujourd'hui de vingt-quatre. Ils nous donnent parfois pour la plupart autant de joie que nous pourrions en attendre, et plusieurs méritent certainement d'être cités comme de brillants modèles de foi et de vie chrétienne.

« Notre petite congrégation de Leng-Kia-Chu, a été réjouie

par l'accession d'un nouveau converti qui vient d'être baptisé, après avoir subi de la manière la plus satisfaisante les épreuves que nous imposons à nos candidats. Cet homme, simple journalier, avait entendu parler pour la première fois de l'Evangile par un de ses compatriotes, avec lequel il avait eu quelques relations d'affaires. Depuis lors il avait fréquenté le culte très-assiduement et s'était bientôt fait remarquer de ceux qui le connaissaient par un changement radical dans toute sa conduite. Les personnes qui l'occupaient avaient surtout été frappées des habitudes d'ordre, de tempérance et de probité qui avaient succédé chez lui à des habitudes contraires. Aussi ne se sont-elles point, quoique restées païennes elles-mêmes, opposées à ce qu'il se joignît à nous, et elles ne lui ont point pour cela retiré leur confiance. Quelques-unes même sont allées plus loin, car elles l'ont cité en exemple à leurs autres employés en leur recommandant de suivre aussi nos exercices religieux. Ainsi l'on peut dire que le nom du Seigneur a déjà été glorifié au milieu des Gentils par la conduite de cet humble néophyte. Il est âgé d'environ quarante-cinq ans, et comme il sait lire et possède beaucoup d'intelligence, nous ne doutons pas qu'il ne se rende très-utile à ses compatriotes. Que le Seigneur soit béni pour cette conversion ; c'est un précieux encouragement qu'il a donné à nos âmes pour nous soutenir au milieu de nos épreuves, de nos labeurs et des mécomptes qui attristent si souvent le cœur du missionnaire.

« Un autre aspect réjouissant de notre œuvre, c'est que nos frères natifs commencent à comprendre le devoir qui leur est imposé par la foi, de coopérer, dans la mesure de leurs moyens pécuniaires, à l'affermissement de l'Eglise et à l'extension du règne de Dieu. Nous faisons actuellement une collecte mensuelle qui nous a permis d'entretenir, entièrement aux frais de l'Eglise, un distributeur de traités. Une autre souscription spéciale, déjà assez fructueuse, nous permet

d'espérer que notre aide-missionnaire de Leng-Kia-Chu cessera bientôt d'être à la charge de la Société. Il nous a été possible enfin d'acheter, avec des fonds provenant de la même source, un terrain à Bang-Chang, où l'un de nos frères est sur le point d'aller s'établir pour en évangéliser les environs. »

Des nouvelles postérieures à celles que nous venons de citer apprennent que l'œuvre siamoise continue à progresser. Cependant les travaux missionnaires, du moins ceux de l'imprimerie, ont eu a souffrir pendant quelques mois de l'agitation jetée dans le pays par une grande fête païenne à laquelle ont pris part presque tous les ouvriers non encore convertis qu'employaient les missionnaires. Ce n'était que la consécration d'un *Wat*, (temple bouddhiste) nouvellement et magnifiquement réparé. Mais l'importance attachée à cet acte donne une idée de l'appui que les pouvoirs de la terre prêtent ici au pouvoir de la superstition. Depuis quinze ans tous les trésors du roi semblaient avoir été affectés à l'embellissement de ce wat. Pendant ce laps de temps, le nombre des ouvriers employés à cette restauration a varié de 2,000 à 5,000 et les matériaux qu'ils mettaient en œuvre étaient tous fort coûteux. Mais toutes ces prodigalités de constructions ont été dépassées encore par celles qui ont marqué la consécration. Des milliers de pièces de riches étoffes de soie et de crèpes ont été distribués parmi les prêtres; des feux d'artifices où rien n'avait été épargné ont été tirés; des ornements somptueux en étoffes ou en papier peint brillaient de tous les côtés; des foules innombrables, accourues des provinces les plus éloignées, et tous les nobles du pays avec des troupes nombreuses de serviteurs, ont été pendant sept jours entretenus et divertis aux frais du roi qui avait, disait-on, résolu de vider à cette occasion tous ses trésors. Cela ne s'est pas fait assurément, mais il n'en est pas moins certain que d'incroyables sommes

ont été jetées au vent dans cettte occasion. *Jetées* est bien le mot, car plusieurs jours de suite, au moment où les foules étaient les plus compactes autour de l'édifice consacré, des officiers et quelquefois le roi lui-même jetaient à pleines mains au milieu des spectateurs des pièces d'or et d'argent renfermées dans des oranges, des limons ou autres fruits pareils. Un assez grand nombre de personnes ont été, dit-on, écrasées ou étouffées dans les effroyables luttes qui surgissaient sous cette pluie fastueuse de dons royaux.

Qu'on juge d'après cette description de l'empire immense que peut exercer sur un peuple ignorant et vicieux comme le sont les siamois, une religion qui donne de pareilles fêtes. Elle les captive à un point extraordinaire et présente aux efforts chrétiens un obstacle que l'on peut sans crainte comparer à ceux que l'Eglise eut à combattre dès ses premiers jours. Voici ce qu'écrit sur ce sujet un des missionnaires que nous avons déjà cités, M. Ingall. Ces réflexions montrent que si les serviteurs de Christ poursuivent leur tâche avec persévérance et courage, ce n'est pas qu'ils se fassent illusion sur l'immensité de l'œuvre qui reste à faire dans ces contrées de l'Orient, où le Bouddhisme a jeté de si vastes et de si profondes racines.

« Qu'on ne se figure pas, comme on l'a fait trop souvent, dit ce missionnaire, que toute l'œuvre d'évangélisation se réduise ici à quelques traités, lus à l'ombre de quelque arbre hospitalier ou répandus à pleines mains au milieu de foules avides d'instruction. Si le missionnaire arrive quelque fois ici avec cette pensée, quelques années de résidence l'ont bientôt convaincu qu'il lui faut boucler son armure et se prendre corps à corps avec un adversaire aussi souple que vigoureux. Après trente ans d'efforts déployés contre lui, le Bouddhisme est encore debout et reste, ne nous le dissimulons pas, aussi fort qu'il l'ait jamais été. On a pu, dans quelques villages ou au fond de quelques jongles,

lui faire subir quelques échecs sérieux, mais la grande bataille est encore à livrer. Elle sera longue et rude, on peut en être certain, car ce système tient partout, depuis l'île de Ceylan jusqu'au Japon, les populations enchaînées sous son joug et sa doctrine fondamentale est merveilleusement propre à affermir ces liens.

« Qu'enseigne-t-il en effet ce système encore si peu connu hors de cet Orient qu'il a couvert de ses temples? Son principal dogme, c'est que l'homme fini peut devenir un être divin. Chacun de ses sectateurs se regarde comme un Dieu en germe, comme une sorte d'embryon, qui, à une époque ou à une autre, deviendra le grand Etre suprême et recevra à ce titre tous les hommages dûs à la divinité, pour passer ensuite, il est vrai, à l'état d'annihilation. Demandez au plus misérable travailleur qui s'agite sous les haillons ou soupire dans les chaînes de l'esclavage, quel est l'objet de son ambition, il vous répondra sans hésiter que ce qu'il désire c'est de devenir Dieu. Tout ce qu'il a à souffrir est dans sa pensée destiné à le préparer à cette glorieuse exaltation. C'est ce que lui enseignent ses livres sacrés (*les Shasters*), qui disent positivement que « le nombre des hommes déifiés n'est pas moindre que celui des grains de sable qui couvrent les bords du Gange. » Et le système entier est en harmonie avec ce grand axiôme; de là un orgueil effréné qui se révolte contre toute idée de nature déchue et corrompue, et de là aussi un grand et unique mobile dirigeant toutes les actions du bouddhiste. Ne lui parlez pas de conscience et de devoirs; s'il bâtit des pagodes, s'il creuse des étangs, s'il offre des sacrifices dispendieux, s'il s'impose des pénitences sévères, ce n'est ni par sentiment de piété, ni par amour pour ses semblables, mais uniquement dans l'espérance de devenir Dieu. La perspective de l'enfer elle-même l'effraie peu, car ce séjour n'est dans sa conviction qu'un moyen de le purifier de ses péchés, et quand les feux vengeurs seront éteints il se trou-

vera plus près que jamais de l'objet de ses vœux. Quoi de plus diamétralement opposé à l'esprit du Christianisme, que cet égoïsme qui absorbe tout et ne fait reposer le devoir que sur l'intérêt du *moi?* Chaque homme imbu de cette croyance, est véritablement ligné avec Satan pour contester au vrai Dieu ses droits imprescriptibles. Ajoutons qu'à la force de ces doctrines le Bouddhisme unit la plupart des charmes qui donnent parmi les chrétiens de nom tant de force au catholicisme romain. Il y a en effet une ressemblance frappante entre les institutions de l'un et de l'autre. C'est la même hiérarchie sacerdotale, depuis le haut dignitaire jusqu'au pauvre moine qui va mendier de porte en porte; c'est la même sainteté attribuée au célibat ; ce sont les mêmes images bizarrement ornées, les mêmes reliques saintes, les mêmes cierges allumés, la même eau sacrée, les mêmes jeûnes à jours fixes. les mêmes prières nocturnes, les mêmes longues processions accompagnées de musique, d'encens, le tout arrangé de manière à séduire les sens des grossiers adorateurs. Cette frappante ressemblauce ne peut tenir qu'à une origine commune aussi, c'est-à-dire à la puissance et aux efforts de Satan pour retenir captives loin de la vérité les âmes qu'il veut arracher à Dieu.

« Comment délivrer l'Orient de ce joug de fer qui depuis tant de siècles a pesé sur ses générations? La science n'y peut rien ; la force est hors de question; l'éducation, donnée au point de vue de la civilisation seulement, ne ferait que jeter un vernis sur ce corps profondément vicié. Uue seule puissance est capable de lui rendre une vie véritable. L'âme de ces peuples a besoin d'être transformée, retrempée : l'Evangile seul y parviendra. Que l'Eglise, qui a reçu cette puissance salutaire, saine et dégagée de tout alliage humain, se mette donc de plus en plus courageusement à l'œuvre. Le Bouddhisme est encore debout, mais son temps doit finir et l'Eglise n'aura le droit de déposer ses armes que lorsque

ce cri de triomphe : « Tous les royaumes de la terre sont devenus le royaume du Seigneur Jésus, » aura retenti d'un pôle jusqu'à l'autre pôle. Puisse le Dieu qui lui a fait cette tâche, ou plutôt qui lui a conféré ce privilège, donner à tous ses enfants d'en comprendre toujours davantage la grandeur et l'inépuisable beauté ! »

VARIÉTÉS.

Le Japon et ses Habitants.

Ce n'est pas l'un des traits les moins caractéristiques de notre époque, que cet étonnant concours de circonstances qui ouvrent à la prédication de l'Evangile des pays où il lui avait été jusqu'ici impossible de pénétrer. Nous venons de parler du royaume de Siam ; on sait ce qui se passe dans l'Océanie et en Chine ; et, à l'heure même qu'il est, la conquête du Punjab livre au zèle des missionnaires un pays où ils n'avaient encore pu que pousser quelques fugitives et infructueuses reconnaissances.

Cependant, voici un empire vaste, populeux, intéressant par ses mœurs, par son gouvernement et par sa civilisation, qui, en dépit de nombreuses tentatives, reste hermétiquement fermé et comme scellé devant tous les efforts chrétiens. On ne lira pas sans intérêt quelques détails sur les trente millions d'êtres humains qui peuplent les îles lointaines dont la réunion forme le Japon.

La langue de ce pays diffère de toutes les autres par sa grammaire, sa syntaxe, et par la structure même de ses mots. Si le chinois est une langue monosyllabique, le japonais est au contraire tellement pollysyllabique, que le

simple pronom *je* ne s'y exprime pas par moins de cinq syllabes. Le Japon possède depuis un temps immémorial l'art de l'imprimerie. Les livres y sont d'un usage général et la lecture l'une des récréations favorites de l'un et de l'autre sexe.

La condition des femmes japonaises ne ressemble en rien à ce qui existe en Chine, dans l'Indoustan, et dans presque tout l'Orient. Loin d'être regardées comme des êtres d'une nature inférieure et reléguées dans l'obscurité, elles occupent au contraire une place importante dans la société. La culture de leur esprit ne le cède pas à celle des hommes, et plusieurs ont pris, comme auteurs, rang parmi les noms les plus vénérés de la littérature nationale. Cependant elles ne possèdent aucun titre, aucune garantie légale, et leur sort dépend entièrement du caprice des hommes. L'épouse japonaise peut partager les divertissements de son mari et faire avec distinction les honneurs de sa maison, mais elle n'est ni la confidente de ses pensées, ni l'amie de son cœur, et quelle que soit sa fidélité, elle peut, d'un instant à l'autre et sous le plus frivole prétexte, se voir expulsée du toit conjugal.

La médecine et l'astronomie sont cultivées, au Japon, avec le plus grand soin. Il s'y publie fréquemment sur l'une et l'autre de ces sciences, des livres originaux ou traduits de quelques-uns de nos traités européens importés par les Hollandais. Les savants du pays ont appris à se servir de nos instruments astronomiques, et ils paraissent même être parvenus à les fabriquer d'une manière fort satisfaisante.

En industrie, ils ont fait plus de progrès que les Chinois. La beauté de leurs travaux en laque est renommée ; ils sont très-habiles à polir les métaux, et à les combiner. Dans la fabrication de leurs ouvrages, ils ont même acquis, par cette combinaison, un produit remarquable, qui, sous le nom de

syakfdo, se travaille en de brillants joyaux. On dit que leurs lames d'épées sont d'une trempe excellente, tranchantes comme des rasoirs et capables de couper un clou en fer, ou même une épée européenne, sans souffrir le moindre dommage. Chacun connait la beauté de leurs soies et la supériorité de leurs porcelaines.

Ce sont des agriculteurs laborieux et habiles. A l'exception des routes et des forêts, conservées pour les approvisionnements nécessaires de bois et de charbon, il ne se trouve pas dans le pays, dit-on, un pied de terre, même au sommet des montagnes, qui ne soit défriché et productif. Mais c'est surtout dans la culture des jardins que leur goût et leur talent se déploient. Ils se vantent, entre autres, de posséder des procédés uniques pour diminuer le volume des arbres au point d'en faire des nains ; et un voyageur assure, en effet, avoir vu, au Japon, une caisse de quatre pouces de long sur un pouce et demi de largeur et six de hauteur dans laquelle avaient crû et prospéraient à la fois un bambou, un sapin et un prunier, ce dernier tout couvert de fleurs. Cependant les mêmes arbres laissés à eux-mêmes sur le sol acquièrent des proportions colossales. Les sapins plantés autour des temples sont, dit-on, remarquables sous ce rapport. On en a vu qui couvraient le sol d'un ombrage d'un diamètre de trois cents pieds. Les cèdres du Japon peuvent également rivaliser avec ceux du Liban.

Les Japonais sont un peuple très-cérémonieux, mais pourtant très-sociable. Ils se réunissent en compagnies nombreuses dans des appartements fort bien décorés, et où les dames s'occupent à des travaux de luxe. Ce sont les amusements d'hiver ; en été l'un de leurs plaisirs les plus recherchés est la contemplation des beautés de la nature. Voici ce qu'on lit à cet égard dans l'ouvrage intitulé : *Mœurs et coutumes des Japonais*.

« De nombreuses sociétés passent souvent l'après-midi,

le soir et une partie de la nuit sur les lacs, les rivières ou les innombrables baies du rivage; leurs bateaux richement ornés, voguent au son des instruments, et ils s'y livrent à de gais festins. Pendant la chaleur du jour ils se retirent dans quelque anse qui soit à l'abri des rayons du soleil, mais ouverte à la brise de l'Océan, d'où ils aperçoivent quelque beau paysage. Le soir ils sortent de ces retraites ombragées, et alors les eaux retentissent des accords de la musique et resplendissent, au loin, des rayons mobiles que jettent de toutes parts les lanternes de papier colorié que portent tous les bateaux.»

Voilà quelques-unes des habitudes de ce singulier peuple. Les institutions religieuses et politiques ne sont pas moins curieuses.

L'idolâtrie est étroitement unie au gouvernement national du pays. Le souverain qui jouit, nominalement au moins, de la puissance suprême se nomme le *Mi Kaydo*. Regardé comme descendant en ligne directe des dieux sortis eux-mêmes de *Ten-sio-dai-zin*, ou déesse du soleil, principale divinité tutélaire du Japon, le Mi Kaydo prétend, en conséquence, régner de droit divin. Cette prétention, acceptée par la nation entière, suffit pour qu'on lui rende les honneurs les plus extravagants. Son pied sacré ne doit jamais toucher le sol : aussi ne se meut-il jamais que porté sur les épaules de quelques-uns de ses sujets; par la même raison, il ne peut être convenable que les yeux profanes du vulgaire le souillent de leurs regards, et il ne sort, en conséquence, jamais de son palais. En fait, c'est le Mi Kaydo qui préside sur les milliers de dieux qu'adore le Japon. Une fois dans l'année ceux-ci sont même invités à passer un mois à sa cour, et cette absurde tradition est tellement accréditée, que pendant ce temps les autels de toutes les divinités secondaires sont délaissés par leurs adorateurs.

Un personnage aussi haut placé que celui-là ne saurait

convenablement s'occuper des affaires du monde terrestre, aussi le Mi Kaydo y reste-t-il complètement étranger. La direction en appartenait autrefois à un officier qui, sous le nom de Ziogoon, remplissait ce poste à titre de substitut du Mi Kaydo, mais qui a fini, comme son maître, par n'avoir plus qu'une autorité purement nominale. Le pouvoir exécutif est, en réalité, exercé par un conseil d'état composé de treize membres et dont le président porte le titre de gouverneur de l'empire. C'est ce conseil qui examine et arrête toutes les mesures gouvernementales. Ses décisions sont, à la vérité, soumises à l'approbation du Ziogoon. Si celui-ci la refuse, ce qui arrive très-rarement, ou si quelque autre différent s'élève entre lui et le conseil, on nomme trois arbitres chargés de prononcer entre eux. Si leur sentence est contraire au Ziogoon, il est alors forcé de se démettre de ses fonctions; si, au contraire, elle lui est favorable, il reste en place et le membre du conseil qui avait provoqué ou appuyé la mesure en litige, non seulement se retire, mais est de plus obligé de s'éventrer lui-même, suivant une coutume dont nous dirons bientôt un mot.

L'espionnage est au Japon le moyen du gouvernement le plus régulièrement mis en œuvre. Les gens qu'on y emploie portent le nom de *Metsuke*, mot qui veut dire *observateurs* ou *inspecteurs attentifs*. Ils sont pris dans toutes les classes de la société, et il n'est aucune branche de l'administration, depuis la cour du Ziogoon jusqu'au bureau du plus mince employé qui n'en soit infesté. Ce détestable système est organisé de manière à ce que personne n'y échappe: le voisin espionne son voisin, le parent son parent, l'inférieur son supérieur. Qu'on juge de la méfiance mutuelle que peut enfanter un pareil ordre de choses.

La torture existe dans les lois du pays; les juges y ont recours pour obtenir l'aveu des coupables traînés devant leurs tribunaux.

Mais de toutes les coutumes japonaises il n'en est aucune qui montre mieux la misérable condition spirituelle de ce peuple, que le mystère du *hara-kiri*. Ce mot signifie littéralement *heureuse exécution*, et il désigne l'acte de s'éventrer par lequel les japonais d'une haute extraction sont très-souvent contraints de mettre, eux-mêmes, fin à leur carrière terrestre. La manière de l'accomplir, les cérémonies qui doivent l'accompagner, et le discernement des circonstances qui en font une obligation, sont, dans la classe élevée, l'objet d'une science soigneusement enseignée aux jeunes gens, qui sont ainsi, dès leurs premières années, familiarisés avec l'idée du suicide. Que durant sa vie un homme éprouve une disgrâce, reçoive un affront, ou se rende coupable d'une offense, il faut qu'il s'ôte ainsi la vie. Toute la latitude qui lui est laissée c'est de le faire publiquement devant ses amis, ou en secret : dans ce dernier cas, appelé *hayloven* (*incognito*), la mort du suicide reste cachée, et les affaires de la famille marchent comme à l'ordinaire, jusqu'à ce que les circonstances qui rendaient le secret désirable aient cessé. Quelquefois le hara-kiri s'exécute dans un temple, après un banquet splendide auquel prennent part les parents, les amis de la victime et les prêtres du temple qu'il a choisi pour théâtre de ce sanglant exploit.

Dans l'ancienne mythologie du Japon, appelée *Sinsyu*, il existait un grand nombre de divinités, mais qui ne paraissent pas avoir jamais été matériellement réprésentées. Ce n'est que lorsque le Bouddhisme a eu détrôné cette religion ancienne du pays, que les idoles s'y sont introduites ; aujourd'hui les classes inférieures du peuple sont plongées dans la plus grossière idolâtrie. Mais les classes éclairées, dégoûtées de ces superstitions, se sont réfugiées dans le *Siutoo*, espèce de système philosophique et moral qui n'a, à sa base, aucun dogme religieux et qui s'en fait gloire. Ses sectateurs, forcés

par les lois d'avoir une idole dans leurs demeures, sont en réalité étrangers à toute idée religieuse, et regardent l'athéisme comme la seule vraie sagesse.

Ceci nous conduit à dire un mot des efforts tentés à diverses reprises par les Européens pour pénétrer au Japon.

Le premier vaisseau qui aborda ces parages fut un navire portugais jeté à la côte par une tempête, en 1542. Dès que cet accident eût fait connaître aux occidentaux l'existence de ce pays, des missionnaires catholiques se hâtèrent d'y accourir en grand nombre sous la conduite du célèbre saint François Xavier. Pendant plus d'un siècle, ils y jouirent d'une parfaite liberté et parvinrent à gagner des centaines de mille âmes à la forme corrompue de christianisme qu'ils avaient apportée avec eux. Mais ces convertis, ayant ensuite voulu, suivant l'esprit du jésuitisme, intervenir dans les affaires du gouvernement, se laissèrent entraîner dans une insurrection malheureuse, qui attira sur eux une persécution violente. Le gouvernement fit impitoyablement mettre à mort tous ceux qui refusèrent de fouler aux pieds le symbole du catholicisme romain, l'image de la Vierge tenant entre ses bras l'enfant Jésus. Un si grand nombre d'entre eux souffrirent le supplice, avec une constance digne d'une meilleure foi, que les autorités, lassées de massacres, changèrent la peine de mort en celle de l'emprisonnement. Les détenus, soumis à un traitement sévère et à de rudes travaux, recevaient chaque année l'offre de leur liberté à la condition de marcher sur la Vierge, et d'exprimer ainsi leur renonciation à la foi chrétienne. A l'heure qu'il est, cet usage paraît se pratiquer encore, et le vieillard dont on suspecte la foi, comme l'enfant né dans une famille entachée du même soupçon, sont obligés de payer ce tribut à l'implacable haine du gouvernement japonais pour tout ce qui lui rappelle de coupables tentatives.

A l'époque de la révolte des catholiques romains, les Hol-

landais qui faisaient le commerce au Japon avaient aidé les autorités à soumettre les insurgés. En récompense de cette conduite il leur a toujours été permis d'avoir une factorerie dans la petite île de Derima, située à très-peu de distance du rivage, mais ils y sont étroitement renfermés, et ne peuvent avoir avec les sujets de l'empire, d'autres rapports que ceux qui sont strictement nécessaires pour la transaction des affaires commerciales. Il y a aussi une factorerie chinoise ; mais à ces deux exceptions près, le pays est, depuis deux siècles, resté hermétiquement fermé à tous les étrangers. C'est, comme on le voit, sur l'Eglise de Rome que doit peser, toute entière, la responsabilité de ce déplorable préjugé contre tout ce qui porte le nom de chrétien.

En 1810, une frégate russe, commandée par le capitaine Golownin, fut chargée d'explorer les mers du Japon. Cet officier descendu à terre, sans avoir pris les précautions que réclamait la prudence, fut pris par les Japonais avec quelques officiers et marins de son équipage. On leur lia les membres de cordes étroitement serrées, et on les conduisit dans l'intérieur, mais en usant, toutefois, envers eux de procédés qui indiquaient une certaine humanité. Quand la marche les fatiguait trop, leurs gardiens leur offraient de les porter ; quand ils étaient incommodés des mouches, on s'empressait de les en délivrer, et si le frottement de leurs liens produisait sur leurs membres quelques excoriations, on prenait soin de les couvrir de morceaux de linge. Enfin, pendant tout le temps de leur emprisonnement, ils furent nourris d'une manière aussi abondante que régulière. Au bout de deux ans on leur rendit la liberté, mais Golownin fut, à son départ, chargé pour son gouvernement d'un document écrit par où il était fièrement enjoint aux Russes de renoncer à toute nouvelle tentative pour obtenir une chose qui ne serait jamais accordée à personne, c'est-à-dire, la permission de faire le commerce avec le Japon.

Un autre effort fut, plus tard, tenté par le missionnaire Gutzlaff, voici dans quelles circonstances : Un vaisseau japonais jeté sur les côtes américaines de l'Orégon, près de l'embouchure de la Colombia, y avait péri. Trois hommes seulement de l'équipage avaient échappé à la mort. Recueillis accidentellement sous le toit de M. Gutzlaff, ces étrangers aidèrent le missionnaire à composer, dans leur langue, un traité qui renfermait les vérités fondamentales et pures de l'Evangile. Ainsi préparé, M. Gutzlaff, au mois de juillet 1837, partit de Macao pour le Japon, emmenant avec lui les trois marins naufragés, et espérant que les bons traitements dont ces hommes avaient été l'objet lui vaudraient un bon accueil de la part de leurs compatriotes. Le navire, entré dans la baie de Yeddo, y eut quelques communications avec des embarcations japonaises qui vinrent le reconnaître, mais ce fut tout, et quelques instants après, les forts du rivage commencèrent à faire feu sur les arrivants. Une réception toute pareille leur fut faite dans la baie de Kagosima, et après quelques efforts, tout aussi infructueux, pour établir des rapports amicaux sur d'autres points de la côte, les voyageurs furent obligés de reprendre la route de Macao, et d'y ramener les marins japonais, que leurs compatriotes punissaient ainsi du crime d'avoir osé se présenter avec des étrangers sur les rivages de leur pays.

Ainsi le Japon reste encore entièrement fermé devant la prédication de l'Evangile. Il devra s'ouvrir pourtant, mais quand, et par quels moyens, le Seigneur seul le sait. En attendant que tous ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de Christ et le salut du monde, se souviennent de ces trente millions d'âmes encore *assises dans la vallée de l'ombre de la mort*, et qu'ils prient pour elles. Si les murailles les plus fortes ne sauraient être efficacement gardées sans le Seigneur, à plus forte raison doivent tomber celles qui sont gardées contre lui. Attendons, espérons et prions ; le jour

de l'ouverture viendra, et plus vite, peut-être, que nous n'oserions le croire. Il y a bien peu d'années encore que la Chine était aussi un pays fermé, et aujourd'hui les missionnaires y sont à l'œuvre. Qui sait si quelque Japonais, nouveau macédonien, ne se présentera pas bientôt à eux pour leur dire : *Hommes de Dieu ! passez chez nous et venez-nous en aide !*

Les chrétiens de Madagascar.

Ceux des habitants de cette île païenne qui ont cru à la parole de l'Evangile sont encore appelés à souffrir pour leur foi. Mais, « quoique persécutés, ils ne sont pas abandonnés, et quoique abattus, ils ne sont pas perdus. » Leur patience dans l'épreuve, leur fermeté à confesser Christ et leur confiance inébranlable en Dieu, sont dignes des jours apostoliques et ne sauraient manquer d'être en tous lieux comme en tous temps, cités avec éloges et actions de grâces. Les dernières nouvelles positives que l'on ait de ces fidèles disciples se lisent dans la lettre suivante, écrite par une femme chrétienne au nom de ses compagnons de souffrance. Cette pièce ne porte pas de date, et il serait difficile de lui en assigner exactement une. Cependant tout porte à croire qu'elle a dû être écrite le 6 mai 1847, et adressée à tous les amis de la Société des Missions de Londres dont les missionnaires avaient planté la croix à Madagascar. On verra par son contenu que, malgré les efforts de Satan, le nombre des serviteurs de Dieu augmente et que le cœur même de leurs ennemis est comme forcé de s'adoucir à leur égard. Nous traduisons de l'anglais, aussi littéralement que possible.

A nos bien-aimés frères :

« Par la bénédiction de Dieu nous vous présentons nos salutations, car maintenant nous sommes en mesure de vous écrire une lettre. Béni soit Dieu, qui donne la force au faible et réduit à rien les conseils des sages de la terre! Quoique nous puissions à peine apercevoir la lumière qui éclaire notre sentier (la parole sainte), nous ne cessons pas de demander à Dieu, au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il nous bénisse tous, vous et nous, et que sa parole puisse avoir un libre cours en tout pays et en particulier dans cette île de Madagascar que nous habitons. Ne nous oubliez pas dans vos prières de jour et de nuit, afin que Dieu nous donne de la force, ouvre la porte de nos cœurs et fasse que l'amour de Christ s'accroisse au dedans de nous. Les cris fervents que vous pousserez vers lui ne seront pas vains, car il a égard aux soupirs des affligés et il exauce les prières de ceux qui ont besoin d'être consolés.

« Combien est merveilleuse la puissance de Dieu telle qu'elle se manifeste à présent à nous dans l'esprit de recherche sérieuse qui se produit parmi nos compatriotes. Ils viennent chercher le Seigneur, dans la prison avec les prisonniers, dans les lieux de retraite avec les persécutés, sur les montagnes et dans la profondeur des vallées. En quelque lieu et à quelque heure qu'ils puissent se trouver avec l'un de ceux qui invoquent le nom du Seigneur, là on les voit aussitôt accourir. Et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que parmi ces gens il se trouve jusqu'à des membres de la famille de la reine (1), bien qu'elle-même n'aime pas encore ces choses. Douces sont aux prisonniers les cordes de la captivité ; ils ne sont plus honteux

(1) Ceci se rapporte sans doute à la conversion du propre fils de la reine, que nous avons, l'année dernière, annoncée dans cette feuille.

de les porter, car ce que dit la parole du Seigneur doit s'accomplir. Lisez : Deut. XXXII, 2, XXXIII, 10, 11 ; I. Cor. III, 6, 7, 8 ; Psaume LXXII, 6 ; Mich. V, 7.

« Tous les chrétiens que nous connaissons présentent leurs salutations à vous et aux Eglises. Dites à toutes les Eglises de votre pays que nous avons faim, que nous sommes affamés du pain de vie. Concevez des plans habiles pour nous envoyer des Bibles, car nous sommes à présent, pour ainsi dire, une centaine autour d'un seul plat, tous les livres que nous avions autrefois reçus de vous ayant été brûlés.

« Voici quelle est actuellement notre position. Le quinzième jour du premier mois la persécution éclata, et vingt et un de nos frères furent saisis. La *tangéna* (boisson vénéneuse donnée aux accusés en guise d'épreuve) fut administrée à neuf d'entre eux ; huit survécurent, et le neuvième mourut ; cinq furent condamnés à payer en amende la moitié de ce qu'ils possédaient ; cinq furent jetés en prison et enfin deux se cachèrent ; mais ceux-ci se sont montrés de nouveau, quoique leur jugement ne soit point levé. Cependant la persécution n'a pas empêché la parole de Dieu de se répandre, elle l'a fait, au contraire, se répandre davantage au loin et au large. Oui, les liens des prisonniers, la conservation de ceux qui ont dû boire la tangéna, les retraites de ceux qui se sont cachés et le sang des martyrs ont facilité la croissance de la parole de Dieu dans le cœur des hommes. La retraite de ceux qui se cachent annonce le pouvoir du Tout-Puissant, car ils ne sont pas découverts par leurs ennemis, bien qu'ils soient tout près d'eux. Et pourquoi ? Parce que le Seigneur les cache sous l'ombre de ses ailes. Quand quelqu'un est condamné à être vendu comme esclave, personne ne veut l'acheter, parce que le Seigneur adoucit les cœurs, et s'il arrive à quelqu'un de ceux qui restent cachés de se montrer, personne n'a le courage de l'accuser et de le saisir, parce que le Seigneur réprime la colère de l'homme.

« Les cinq personnes jetées dans les chaînes demeurent chacune dans sa maison, où un garde veille sur elles ; mais ces gardes même ne restent pas toujours là, et le Seigneur les délivre ainsi de leurs liens. Prêcher la parole et prendre soin des Bibles et des petits Traités est la seule occupation de ces frères. Un grand nombre de personnes vont s'entretenir avec eux, et les geôliers même qui les surveillent sont devenus chrétiens. Ce grand pouvoir d'en haut remplit les gens d'étonnement et leur cœur leur dit ainsi qu'il y a un Dieu. Voilà ce dont nos yeux sont à présent les témoins. Continuez donc à faire de ferventes prières pour nous et pour vous-mêmes.

« Béni soit Dieu qui ne nous a pas abandonnés à la perdition éternelle, mais qui a envoyé son Fils bien aimé pour nous arracher à la puissance de Satan ! Oui, le sang de Jésus nous rachète, nous sauve, nous purifie et nous nettoie de tout péché, nous qui sommes de grands pécheurs ! D'une voix grande et forte Christ nous a appelés et nous nous sommes tournés vers lui. Tous les frères et les sœurs en la foi désirent de recevoir des nouvelles et une lettre de vous le plus tôt qu'il sera possible.

« Un de nos chers frères en la foi tomba dernièrement malade ; sa maladie devint bientôt très violente et le docteur lui donna des remèdes. Mais le Seigneur a merveilleusement montré son pouvoir dans la maladie et dans la délivrance de ce frère. Le Dieu des cieux réunit les frères et les sœurs en Christ pour venir auprès du malade et lui donner des soins. Quoique, à cause de la violence de son mal, chacun s'étonnât qu'il fût capable de prononcer un mot, il ne cessa de parler de la bonté du Seigneur, et quand les chrétiens allaient le voir il semblait aussi heureux que s'il n'avait pas été malade. L'amour des chrétiens devenait une flamme lorsqu'ils entendaient ce frère parler aussi librement que s'il avait vécu dans un pays où aucun obstacle n'eût été mis à la vérité. Les

croyants, voyant cela, se réjouissaient et louaient Dieu pour ce qu'il avait fait en faveur de leur frère. Nous n'avions aucun espoir de le voir se guérir, mais, que Dieu soit béni ! il nous a été rendu. Tous ont été étonnés et se sont écriés : « C'est Dieu seul qui fait vivre.» Cette maladie a été cause que beaucoup se sont mis en avant et ont cherché le chemin de la vie éternelle. Notre frère malade est maintenant rendu à la santé et à la force. — Puissiez-vous vivre et être heureux ! Puissiez-vous être abondamment bénis de Dieu ! »

Un contraste.

« C'est un spectacle réjouissant, écrit un missionnaire anglais fixé dans une ville des côtes occidentales d'Afrique, que de voir le contraste qui s'établit, même quant à l'extérieur, entre nos chrétiens et les habitants encore païens du pays. Dernièrement, j'allai voir un vieil adorateur du tonnerre qui précédemment m'avait promis d'assister à notre culte. Le but de ma visite était de lui demander pourquoi il n'avait pas tenu sa promesse. Il me répondit par de vaines excuses, il avait été malade, occupé, etc. Toutes raisons, lui dis-je, qui n'auront guère de poids quand vous paraîtrez devant le tribunal de Christ. La maison de cet homme offrait le triste aspect du paganisme et de la misère réunis, et montrait ce que l'homme devient sans l'Evangile. Elle était petite, horriblement mal propre et tellement délabrée qu'elle offrait à peine le moindre abri contre les intempéries de l'air. Les rayons du soleil pénétraient librement à travers la plus grande partie du toit et des côtés. Dans un coin l'on voyait deux ou trois vases de cuisine sales et brisés; dans un autre se trouvait une femme profondément endormie. Le propriétaire lui-même et une autre femme, assise comme lui sur le sol couvert de souillures, mangeaient avec les mains d'un mets renfermé dans un pot

en fer. Il me dit que son épouse l'avait abandonné. La femme qui était là prit part à la conversation pour me raconter qu'elle avait autrefois appartenu à l'Eglise de Wellington, mais qu'étant tombée dans le péché, elle ne fréquentait maintenant aucun lieu de culte. L'un et l'autre paraissaient complétement indifférents aux choses de la vie éternelle.

« En sortant de là, le cœur attristé, je dirigeai mes pas vers la maison d'une de nos familles chrétiennes. Tout, au contraire, portait ici la trace bienfaisante du christianisme. Dès que je parus sur le seuil, un sourire éclaira la figure du mari et de la femme, qui se levèrent, me souhaitèrent la bien venue dans leur nouvelle demeure et se hâtèrent de me présenter un siége. Une sage industrie, cette compagne habituelle de la vraie piété, faisait ici sentir sa présence. La femme était occupée à coudre, le mari se faisait une paire de pantalons. Trois petits enfants bien soignés jouaient joyeusement autour d'eux. La maison elle-même, quoique en terre, était bien construite et avait un aspect remarquable de propreté et même d'une certaine élégance. Il s'y trouvait plusieurs objets d'ameublement de fabrique européenne. Tout semblait en un mot y indiquer une demeure du Fils de la paix, et en m'éloignant, après ma visite, je ne pus que prier le Seigneur qu'il voulût bien, dans sa grâce, rendre, au temporel comme au spirituel, tous ceux qui nous entourent semblables aux habitants de cette humble mais heureuse cabane.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Lettre de M. Frédoux, *sous la date du* 13 *février* 1849.

Nouvelles d'Europe.— Confiance du missionnaire.—Visite à Lino Kaneng. — Le vieux chef et son fils. — Aspect politique du pays. — Bruits de guerre.— Un massacre.— Discours d'un chef.— Les faiseurs de pluie.

Motito, le 13 février 1849.

Messieurs et très honorés frères,

La dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, était déjà partie, lorsque me parvint la triste nouvelle de l'état déplorable où se trouvent réduites nos diverses Sociétés religieuses, et celle des Missions en particulier. Arrivée d'une manière inattendue, cette nouvelle ne pouvait manquer de produire dans nos âmes une vive et douloureuse impression. Comment penser, sans éprouver un sentiment pénible, à toutes ces œuvres naguère si belles et si bénies, et maintenant, sinon tout-à-fait annihilées, du moins respirant à peine? Toutefois, le Seigneur nous a fait la grâce de supporter, jusqu'à ce jour, avec quelque courage la part que nous avons personnellement dans cette grande épreuve; nous nous sommes hâtés, j'aime du moins à le croire, de nous abriter derrière le puissant bouclier de la foi, et confiants dans notre Chef, nous continuons

à combattre sous ses étendards au poste où il nous a placés. Sans doute, d'épais, de noirs nuages obscurcissent profondément notre horison, mais d'un souffle notre Dieu peut les dissiper.

Mes travaux excèdent toujours de beaucoup et mon temps et mes forces. Je fis dernièrement, à LinoKaneng, une visite tout à fait encourageante, et qui me fit vivement regretter, qu'il ne me soit pas possible de porter plus souvent la parole évangélique dans cette annexe. Séchogélé (1) me reçut, comme de coutume, avec une très grande cordialité, m'assurant qu'il était joyeux, au plus haut point, de me voir ; et il n'oublia pas de m'envoyer régulièrement deux fois par jour, un pot de lait excellent. C'est un vieillard doué d'une amabilité remarquable, très jovial, et fort ami de la conversation ; malheureusement il ne jouit plus de la vue des objets de ce monde, et il n'a pas encore appris à contempler ceux du monde à venir.

Dès le soir de mon arrivée, l'un de ses fils ayant exprimé le désir de me parler en particulier, je le conduisis à ma voiture, et nous eûmes là un de ces entretiens qui font battre, de reconnaissance et d'amour, le cœur du messager de Christ. Ce jeune homme dont la mère et un des frères comptent déjà parmi les chrétiens les plus intéressants de l'endroit, nous fait espérer, depuis quelque temps, qu'il sera lui-même, un jour l'un des ornements de mon petit troupeau.

Deux services religieux, très bien suivis l'un et l'autre, eurent lieu à LinoKaneng, pendant ma visite dans ce village. Le silence profond qui régnait dans l'assemblée, l'attention soutenue des auditeurs, la décence et la propreté de plusieurs d'entre eux, les livres d'hymnes qui s'ouvraient, à droite et à gauche, quand j'annonçais le chant d'un cantique, tout m'in-

---

(1) Un petit chef de l'endroit.

vitait à l'espérance et à la joie, et relevait mon courage. Pourquoi faut-il que les ouvriers soient si rares, quand le champ à moissonner est dévasté !...

Tout ce pays gémit, cette année, du fléau terrible d'une longue sécheresse. Des torrents taris, des sources très faibles, des champs où la semence n'a pu germer, des pâturages brûlés, des animaux domestiques maigres au point de pouvoir à peine se soutenir : voilà ce qui frappe sans cesse les yeux dans nos parages. A quelques lieues de cette station, un faiseur de pluie s'est mis à l'œuvre pour conjurer le fléau, mais ses efforts n'ont pas été couronnés de succès. Un mochuana, qui n'a jamais fait profession du christianisme, disait, l'autre jour à ce sujet : « Ne nous étonnons plus si la sécheresse nous dévore, puisque l'on a recours à de telles superstitions dans le pays (1). »

Sous le rapport politique, cette contrée jouit toujours, grâce à Dieu, d'une parfaite tranquillité. Toutefois, le chef des Batlapis a prononcé tout récemment, contre les Batlaros des paroles fort menaçantes, et qui ailleurs sans doute devaient être considérées comme une déclaration de guerre. Mais il faut reprendre les choses de plus haut.

Quelques domestiques nègres de la colonie, leur service achevé, se décidèrent, il y a peu de mois, à passer de ce côté-ci de l'Orange, sans avoir ce semble, aucun but bien déterminé. Deux ou trois armes à feu étant les seuls objets de quelque valeur dont ils fussent pourvus, leur position était de nature à leur attirer les secours des personnes bienfaisantes, plutôt qu'à faire naître d'homicides projets dans les âmes avides. Mais il

---

(1) Depuis que ces lignes sont écrites, la pluie est venue, mais elle est malheureusement bien tardive. Elle a été si abondante que le torrent de Motito, qui, en temps sec ne coule pas, est devenu tout à coup un cours d'eau épouvantable : jamais disent tous les Béchuanas, ils n'avaient vu rouler au torrent une quantité d'eau aussi prodigieuse.

est des hommes féroces, qui semblent toujours altérés de sang, et, comme le père du mal, ne pouvoir fixer avec plaisir leurs regards, que sur le malheur. Tel était Métchui. Les pauvres nègres ayant eu l'imprudence de porter leur pas vers le village (1) de cet indigne chef, ils y trouvèrent tous une mort soudaine.

La nouvelle de cette atrocité, promptement répandue dans le pays, y produisit une vive sensation, tous les grands de la tribu Batlarose furent convoqués pour juger le coupable, et après mûre délibération, celui-ci fut condamné à la peine capitale, qu'il ne tarda pas à subir. Mais, quoique méritée, cette punition n'eut pas l'approbation de tout le monde, celle de Mahura en particulier. Aux yeux des Béchuanas, la personne de leurs chefs est inviolable et sacrée; tout est permis à ces derniers, mais nul n'a le droit, en aucun cas, d'attenter à leur vie; on peut bien se hasarder à tuer leurs domestiques, mais leur infliger la mort à eux-mêmes, c'est une chose à laquelle il ne faut jamais penser, de quelques crimes qu'ils se soient rendus coupables. On comprend que les chefs Béchuanas doivent tenir à ce que ce respect pour les hommes de leur rang ne soit pas effacé de l'esprit de leurs sujets, et que ceux d'entre eux qui n'ont pas pris part à la mort de Métchui, doivent protester contre elle de toutes leurs forces. Voici comment s'est exprimé Mahura, le plus grand chef du pays, dès qu'il en a été informé :

« Est-il bien vrai que Métchui ne soit plus? Quoi! Mowan-
« ketsi a eu l'audace de lever sur ce chef des mains parri-
« cides!... Mais est-il roi, Mowanketsi? Je vous dis qu'il ne
« l'est pas; c'est moi qui le suis. Dites-lui, dites aux Batlaros
« qu'ils se hâtent d'évacuer mon pays, qu'ils ont eu l'infamie
« de souiller de sang royal. Si j'eusse été là, Métchui vivrait

(1) Il est situé dans le voisinage du Kuruman.

« encore, je l'eusse pris sous ma protection ; je n'eusse pas « permis qu'on touchât à sa vie. Je veux faire part à Gasi-« bonoé, à Janki, de ce crime atroce, et nous le vengerons : « nous fondrons sur les Batlaros, nous les chasserons, nous les « disperserons, nous les enverrons habiter les lieux qu'habitaient « leurs pères.

« Penseraient-ils être plus forts que nous ? Mais quoi ! s'ils « ont engendré de la jeunesse, eh ! nous aussi nous en avons « engendré, et une jeunesse infiniment plus brave, plus redou-« table que la leur. Achèteront-ils des armes à feu chez les An-« glais ? Mais nous aussi, nous y en achèterons, et plus qu'eux : « les richesses ne nous manquent pas. S'ils croient pouvoir « tenir un seul instant contre nous, qu'ils se désabusent : nous « les mettrons en pièces. »

Ce discours semble inspirer quelques craintes à une partie des Batlaros, mais la plupart n'en sont, je crois, que fort peu alarmés. Moi même, j'espère qu'il sera sans conséquences, et je vous l'envoie tout entier, plutôt comme un exemple de la sauvage éloquence des Béchuanas, que comme un discours d'une grande importance politique. Au reste, Mahura n'avait aucun droit de parler comme il l'a fait, attendu que la tribu Batlarose est tout-à-fait indépendante de la sienne. Il est vrai que les huttes de celle-ci s'élevaient autrefois dans les lieux habités maintenant par une partie de celle-là ; mais l'on sait fort bien que chez les peuples pasteurs, une tribu émigrée n'impose pas ses lois à celle qui la remplace. D'ailleurs Mahura devrait éviter avec soin tout ce qui peut rappeler l'usurpation qu'il a faite du pays des paisibles Koranas.

Daignez agréer, Messieurs et très honorés frères, l'assurance de mon entier dévouement

J. Frédoux.

P. S. J'apprends qu'un faiseur de pluie de la tribu des Bakhatla est venu porter aux Barolong de Morokoeng (1) le secours de son art merveilleux, ou plutôt s'enrichir de leur bétail. Jamais faux prophète ne fut accueilli avec plus d'empressement. Il fait mille singeries, il débite mille folies; tout est regardé, écouté avec le plus profond respect, avec la plus religieuse crainte. Jour et nuit, hommes, femmes, enfants chantent, dansent en son honneur. Eh ! comment faire moins pour un mortel aussi favorisé du ciel ? Il entretient les rapports les plus intimes avec les dieux. Il en vit deux naguère combattant avec fureur l'un contre l'autre, et (chose horrible à dire) périssant tous deux dans le combat. Qui pourrait d'ailleurs, ne pas croire à la véracité d'un homme qui prédit l'avenir ? Il est vrai que ses prédictions ne s'accomplissent pas toutes ; mais, quand il se tromperait une fois ou deux, qui voudrait le chicaner pour cela ? Il est vrai encore que les événements qu'il annonce, n'arrivent pas toujours comme il semblait l'avoir prévu ; c'est ainsi que la pluie, qui selon lui, devait paraître le quatrième jour, lui fit la méchanceté de ne se montrer que le cinquième, mais qu'est-ce, après tout, qu'un jour de plus ou de moins ? Du reste, ses prophéties se réalisent souvent avec une exactitude parfaite ; ainsi il avait prédit aux Barolong le passage d'une armée de sauterelles, et l'on en vit arriver une effectivement. Sans doute, ces insectes sont généralement assez communs dans ce pays, et peut être des gens malins disaient-ils que, sans être devin, l'on pouvait présumer qu'il en passerait quelque nuage cette année comme les précédentes, mais n'aurait-on pas bien tort d'y regarder de si près ? Ces sauterelles, messagères célestes destinées à confirmer la nouvelle de la mort de deux divinités, devaient être respectées par

---

(1) Grand village situé à 25 lieues nord de Motito.

la dent avide des Barolong, et personne n'a eu l'impiété d'en manger une seule.

Cependant, notre charitable devin est sans cesse comblé de présents qui pleuvent sur lui de tous côtés. Je viens d'apprendre que nous avons aussi, à Motito, un faiseur de pluie ; mais il n'y a guère obtenu que la confiance qu'il mérite : on assure qu'il n'a pu réussir à faire qu'une seule dupe. Au reste il n'est pas heureux dans ses prédictions ; il avait annoncé, la semaine dernière, que dimanche il congédierait la pluie, dont la présence se prolongeait trop au gré de tout le monde ; or, après avoir pris précédemment quelque repos, elle reparut précisément ce jour là. Ah ! quand donc pourrai-je avoir un compagnon d'œuvre, afin que nous allions confondre ces jongleurs !...

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

(Premier Article.)

SHANGHAI.

La ville et ses environs. — Mission de l'Eglise épiscopale d'Angleterre. — Une troupe d'histrions chinois. — Mission de l'Eglise épiscopale d'Amérique. — Traduction de la Bible. — Une grande et longue discussion. — L'école et la chapelle. — Les missionnaires à une fête chinoise. — Le premier sermon. — Le *séjour de la bonté accumulée.* — Les temples restaurés. — Le catholicisme romain à Shanghai. — Société des Missions de Londres. — M. Medhurst. — L'hôpital. — Un baptême. — Excursions dans les campagnes. — Dangers et souffrances des missionnaires.

Bien que la Chine ne soit ouverte que depuis quelques années au zèle missionnaire du monde protestant, elle est devenue déjà l'un des pays sur lesquels se dirigent le plus d'efforts et se fondent le plus d'espérances. Nous avons, à diverses re-

prises, raconté quelques-unes des bénédictions que Dieu a répandues sur les premiers travaux entrepris dans cette partie de son champ. Mais tout, dans cette œuvre immense, est si nouveau, si différent de ce qui se voit ailleurs, que des détails plus circonstanciés sur l'état actuel et sur l'avenir probable de ses différentes branches sont nécessaires peut-être pour exciter en sa faveur tout l'intérêt auquel elle a droit. Nous allons faire passer quelques-uns de ces détails sous les yeux de nos lecteurs, en laissant autant que possible, suivant notre habitude, les missionnaires eux-mêmes nous raconter ce qu'ils voient, ce qu'ils font et ce qu'ils croient pouvoir espérer.

Nous commencerons cette revue par Shanghai, (prononcez *Changhaï*) parce que c'est le plus septentrional des cinq ports ouverts aux étrangers par les derniers traités conclus avec la Chine. On le regarde déjà, d'ailleurs, comme l'un des postes missionnaires les plus importants, et celui peut-être par où l'Evangile parviendra le plus sûrement à se faire jour dans l'intérieur du Céleste Empire.

Shanghai est située sur les bords de la rivière Woosung, qui va, tout auprès de l'Océan, se perdre dans le plus grand des fleuves chinois, le Yang-tse-Kiang. On n'est pas d'accord sur le chiffre de sa population, mais les estimations les plus vraisemblables le portent à 500,000 âmes. « Comme la plupart des villes chinoises, dit un voyageur, Shanghai n'a rien à l'extérieur qui fasse soupçonner à première vue son importance et la prospérité de son commerce. Ses rues étroites et malpropres font même sur l'esprit une impression désagréable qu'un examen plus attentif ne tend nullement à faire disparaître. Une muraille d'environ une lieue de tour, percée de six portes, sépare la ville des faubourgs. Quatre de ces issues se trouvent dans le voisinage de la rivière. C'est là que sont situées les factoreries et les établissements du commerce, et c'est la seule partie de la ville que l'œil puisse prendre quelque plaisir à contempler. »

Quant au territoire qui l'environne, « c'est, dit le Missionnaire Gutzlaff qui l'a visité il y a déjà longtemps, un sol bas, uni, où ne s'élève pas le moindre monticule, mais qui est très fertile et que ses habitants cultivent avec autant de soins que de succès, malgré les fréquentes inondations auxquelles il est exposé. Quoique ce terrain, marécageux et s'élevant à peine au-dessus du niveau de la mer, fût très propre à donner de belles prairies et de riches pâturages, il ne s'y trouve rien de pareil. Les Chinois qui font très peu de cas du lait et du beurre, et dans la nourriture desquels la chair des animaux tient fort peu de place, préfèrent l'agriculture au soin des troupeaux. Ils font en conséquence dans les terrains marécageux qui entourent Shanghai des travaux de culture bien entendus, et sont parvenus ainsi à y faire chaque année deux récoltes, la première de riz, la seconde de blé. Ces agriculteurs chinois sont une race intéressante. Leur taille est petite, mais ils sont laborieux et pleins de persévérance. Malheureusement ils sont sur leurs personnes comme dans leurs maisons d'une malpropreté révoltante. Ils ne montrèrent, en nous voyant arriver chez eux à l'improviste, ni curiosité ni frayeur. Cependant le premier de ces sentiments sembla s'accroître peu à peu, et quand nous revînmes à notre bâteau, resté amarré au bord de la rivière, ce fut au milieu d'une foule assez considérable, qui nous suivait des regards, mais sans rien nous dire. Un assez bon nombre de ces paysans savaient lire ; nous leur offrîmes de nos Traités religieux ; quelques-uns les refusèrent ou ne les prirent qu'avec hésitation, pensant sans doute qu'ils seraient obligés de les payer ; d'autres parurent, au contraire, les recevoir avec reconnaissance. »

Tel est le pays où nous transportent les récits missionnaires qu'on va lire. Qu'on ne s'étonne pas de trouver dans ces récits de nombreuses descriptions de noms et d'usages, entremêlées aux détails qui ont plus directement la prédication de l'Evangile pour objet. Il s'agit ici d'un pays encore très peu

connu et de progrès à préparer, plutôt que de succès déjà réalisés. Ce n'est qu'en étudiant avec soin le sol qu'on devient capable de l'ensemencer avec succès.

Trois Sociétés, celle des Missions épiscopales d'Angleterre, celle de l'Eglise épiscopale des Etats-Unis et celle de Londres, sont maintenant à l'œuvre dans la ville de Shanghai.

La première y est représentée par deux missionnaires, occupés encore à jeter les premiers fondements d'une station et à se perfectionner dans la connaissance du langage. Ils ont jusqu'à présent célébré le culte dans une chambre qui se remplit chaque dimanche, disent-ils, d'auditeurs attentifs et bien disposés à écouter le message de l'Evangile. Mais ce local devient trop étroit et, dans une lettre datée du 16 novembre 1848, M. Mac Clathie annonce qu'ils viennent de poser les premières pierres d'une chapelle et d'une maison missionnaire. On lit dans la même lettre le curieux récit suivant :

« J'ai été, l'autre jour, témoin et acteur dans une scène qui montre avec quelle force Satan tient captives les âmes qu'il possède, alors même qu'elles voudraient se soustraire à son empire. Passant devant l'un des temples de la ville, j'entendis le bruit des gongs qui annonce toujours l'une de ces représentations théâtrales qui se donnent en l'honneur de quelque divinité. J'entrai dans l'édifice, et au lieu de rester parmi la foule, je montai sur le théâtre et me glissai dans ce que nous appellerions en Europe les coulisses. En un instant j'y fus entouré par le directeur de la troupe et par tous ceux des acteurs qui ne se trouvaient pas en scène. Ce n'étaient de tous côtés que grotesques figures ; ici des hommes habillés en femmes et portant des petits souliers recourbés attachés sous la semelle de leurs propres chaussures ; là d'autres personnages revêtus de riches et surannés costumes des anciennes dynasties, et ne représentant rien moins que le temps de trois rois et cinq empereurs l'époque la plus reculée dont fassent mention les annales chinoises ; plus loin, des jeunes gens or-

nés de longues barbes blanches, des prêtres et des femmes, des mandarins et des mendiants, en un mot, le plus singulier mélange qu'il fût possible de voir ou de s'imaginer. On me fit asseoir, on m'offrit du thé, mais surtout on voulut savoir qui j'étais. « — Comment vous appelez-vous? me demanda l'un de ces hommes. — *Mo* (Mac), répondis-je. — Où demeurez-vous? — Près de la grande porte du Midi. — Quel genre de commerce faites-vous? — Aucun. — Mais alors comment vous procurez-vous du riz? — Mes compatriotes me fournissent de l'argent. — Ah!... vous êtes donc un mendiant? — Oui, un mendiant vivant dans la société de Jésus qui a incliné le cœur de ses amis à m'envoyer ici pour apprendre aux Chinois par quels moyens ils peuvent être sauvés. — Ah! ce Jésus doit être bien bon. Qui est-il? — C'est le fils de Dieu, qui, venu du ciel sur la terre, y a mené une vie de douleur et y a été cloué à une croix afin d'expier nos péchés et de nous faire parvenir au ciel. » Après ces derniers mots, quelques-uns des assistants cherchèrent à détourner la conversation; mais celui qui m'avait paru être le directeur de la troupe ne le permit pas. Il me fit asseoir plus près de lui, puis, après avoir réclamé le silence, il reprit : « Vous parlez d'aller au ciel, mais pourquoi faire? — Afin d'y jouir d'un bonheur éternel? — Mais comment y arriver? — En vous repentant de vos péchés et en croyant à Jésus. — Est-ce que *tous* les étrangers croient à Jésus? — Hélas! non; il y en a qui ne le connaissent que de nom. — Cela est étrange, car il doit être bon de croire à ce Jésus. Les étrangers fument-ils l'opium? — Non. » La conversation continua quelque temps sur ce ton. Je la terminai en donnant à ces gens plusieurs Traités renfermant les dix commandements, et je pris congé d'eux en les invitant à venir me trouver chez moi.

« Quelques jours après, le directeur se rendit à cette invitation. Il me dit qu'il souhaitait vivement de pouvoir s'affranchir de l'esclavage de l'opium. Je lui demandai pour quelle

raison il désirait renoncer à l'usage de cette drogue. Il me répondit que c'était à cause des dépenses considérables où l'entraînait cette habitude. J'essayai de lui faire comprendre que ce motif n'était guère élevé, et qu'il n'y avait que l'amour de Dieu qui pût nous donner la force de renoncer au péché ; mais cette idée déjà était trop spirituelle pour lui. Il m'adressa ensuite plusieurs questions, et me demanda entre autres si dans le cas où il deviendrait chrétien, il serait obligé de porter des vêtements semblables aux miens. Je lui répondis que le changement que Jésus exigeait des siens était celui du cœur et non celui des habits. Là dessus il m'exprima le désir de venir me voir souvent et d'être instruit pour recevoir plus tard le baptême ; mais il était facile de s'apercevoir qu'il n'y avait rien de bien sérieux dans tous ses discours. Et en effet, après une longue conversation, il me quitta et n'a plus reparu.

A côté des missionnaires de l'Eglise d'Angleterre travaillent, dans une communauté parfaite de vues et même d'organisation ecclésiastique, les missionnaires de la Société des Missions épiscopales des Etats-Unis d'Amérique. Ils sont au nombre de trois, dont l'un, le trés révérend docteur Boone, homme fort capable et instruit, a le titre et exerce les fonctions d'évêque. Forcé depuis quelque temps par l'affaiblissement de sa santé de renoncer aux travaux fatigants de la prédication, ce missionnaire consacre tous ses soins à diverses publications, et en particulier à la révision de la traduction chinoise de la Bible, par le célèbre docteur Morrison. Cette importante entreprise est pour tous les serviteurs de Christ employés à l'évangélisation de la Chine, l'objet d'une vive et sérieuse sollicitude. Pour y travailler avec plus de succès, les missionnaires des différentes Sociétés, les plus versés dans la connaissance du chinois se sont réunis à Shanghaï au nombre de cinq dans le courant de l'été 1847, et y étaient encore à la même époque de l'année suivante. Ces dates suffisent pour faire

comprendre avec quelle sage et scrupuleuse lenteur ils se sont acquittés de leur tâche : « Nos travaux de révision, écrivait en avril 1848 le docteur américain Bridgman, commencent à devenir un peu moins difficiles et à marcher plus vite. Hier nous avons avancé de dix versets ; le jour précédent nous en avions fait vingt. » L'une des plus grandes difficultés qui aient entravé la marche de cette œuvre mérite d'être rapportée. Il s'agissait de savoir comment traduire en Chinois le mot *Dieu*, dans son sens le plus général, l'*Elohim* des Hébreux, le *Theos* des Grecs. C'était une vieille question longtemps discutée déjà autrefois entre les docteurs de l'Eglise romaine.

Les Jésuites avaient, à leur arrivée dans le pays, employé le mot qui désigne le Dieu suprême des Chinois, d'où il résulta, d'après leur récit, que lorsqu'ils exhortèrent l'empereur Kang-hi à devenir chrétien, il leur répondit qu'il adorait déjà le même Dieu qu'eux. En 1715, le pape Clément XI décida qu'on se servirait d'un autre mot qui signifie le *Maître des cieux*, et les missionnaires romains se sont toujours conformés depuis lors à cette décision. Cependant le terme consacré paraît avoir le même inconvénient que celui des Jésuites, et aucun des missionnaires protestants ne l'a jugé bon à conserver. La question reprise à Shanghai a nécessité de nouvelles investigations, et donné naissance à plusieurs écrits où elle a été profondément examinée. Trois des missionnaires présents opinaient pour le mot *Schin* qu'ils regardent comme un terme général s'appliquant, ainsi que les mots hébreux et grec cités plus haut, à tout être qui est l'objet invisible de l'adoration religieuse. Les deux autres préféraient le mot de *Shang-ti* que quelques uns traduisent par ceux d'*Etre suprême*, d'autres par ceux de *suprême Régulateur*, ou bien le mot de *Ti* qui signifie le *Régulateur*, et est souvent employé comme l'un des titres les plus sacrés du principal dieu adoré par les Chinois. Il n'a pas été consacré moins de quatre mois à cette discussion, et encore n'a-t-elle pas mis fin au différent, car au bout de ce temps on

est convenu de laisser encore la question indécise jusqu'à ce que de nouvelles lumières vinssent définitivement l'éclairer. Depuis lors, un article remarquable publié par l'évêque Boone dans un journal de Canton semble avoir décidé l'opinion en faveur du mot *Schin.* Il ne faut pas du reste regarder comme un temps et des travaux perdus c'eux qu'ont employés à résoudre cette difficulté les pieux docteurs réunis à Sanghai, car outre l'importance même du mot qu'il s'agissait de fixer, importance que chacun comprendra pour peu qu'il y réfléchisse, les études auxquelles les docteurs ont dû se livrer à cette occasion ont abondamment contribué à augmenter la somme générale des connaissances que l'on possède maintenant sur la langue et les habitudes religieuses du peuple Chinois.

Pendant que l'évêque Boone consacre à ces travaux savants les forces que la maladie lui a laissées, ses deux collaborateurs, MM. Syle et Spalding s'appliquent de toutes les leurs à l'évangélisation du peuple Chinois. Ils dirigent, avec le secours de quelques dames attachées à la Mission, une école que fréquentent déjà quarante enfants, et ils font chaque dimanche un service en chinois devant un auditoire qui varie de cinquante à soixante personnes. Quelques extraits du journal du premier de ces missionnaires donneront, de leurs occupations et de leur manière d'annoncer Christ aux Chinois, une idée plus claire que tout ce que nous pourrions en dire autrement. « Notre premier exercice de chaque jour, écrit ce missionnaire sous la date du 19 novembre 1848, c'est l'ouverture de l'école par la prière et par la lecture et l'explication de l'un des Evangiles en langue chinoise. Depuis que la santé de l'évêque s'est altérée, c'est à moi qu'est dévolue la conduite de ce très-intéressant et très-profitable service journalier. Outre les enfants de l'école, nous avons le plaisir d'y voir assister tous les natifs employés par la Mission. Le soir, à six heures, je reviens diriger les classes de chant, et l'école se ferme comme

elle a été ouverte, par une prière et par une nouvelle explication des Ecritures, mais cette fois en anglais. Les progrès de nos élèves dans la connaissance de cette langue se révèlent, à notre grand contentement, par la facilité intelligente avec laquelle ils répondent déjà à nos questions. Parmi tous les élèves que j'ai eu autrefois sous mes soins, je puis dire en vérité n'en avoir jamais trouvé qui m'aient donné plus de satisfaction que ces pauvres enfants chinois.

« *Samedi, 20 novembre.* Comme toujours, j'ai consacré la matinée à l'étude. Cet emploi des premières heures de la journée est indispensable pour quiconque n'a passé encore dans ce pays que quelques années, et veut parvenir à se rendre maître des difficultés de la langue.

« Le soir il y eut, dans un temple du voisinage, une illumination accompagnée de réjouissance et de musique. Ce genre de fête s'appelle un *kay-kwong*, et il a pour objet de mettre, pour ainsi dire, le dernier sceau à la déification d'une idole nouvelle. Cela se fait en lui découvrant solennellement le visage, et en peignant la pupille de ses yeux avec de l'encre rouge ou avec quelques gouttes de sang de poulet. Ces cérémonies ne manquent jamais d'attirer une foule immense, dont les enfants ne forment pas la portion la moins bruyante et la moins joyeuse. Rien de plus tristement curieux que l'aspect présenté par une réunion de ce genre : Ce sont, d'un côté, les anciennes divinités à demi-rongées et noires de vétusté, de l'autre, les nouvelles idoles brillantes de dorure et de peinture, les unes et les autres immobiles à leurs places sacrées, au sein des tourbillons de fumée qui s'échappe des bâtons d'encens qu'on brûle devant elles, et des mets encore tous chauds que leur offre la crédulité de leurs adorateurs. Auprès de ces autels des troupes de musiciens à gages font retentir le temple de longs morceaux d'une musique tour à tour guerrière, pathétique ou burlesque ; et enfin de chaque côté, dans les chambres qui bordent l'édifice de petites compagnies de Chi-

nois, invités à la fête par ceux qui en font les frais, font honneur à de substantiels repas qu'arrosent largement des flots de vin chaud, breuvage fort aimé des Chinois.

« C'est au milieu de ces réunions que nous nous sommes, M. Spalding et moi, transportés ce soir, les mains et les poches pleines de traités chinois. On nous a fort bien accueillis, et nos petits livres ont été reçus avec un tel empressement qu'il nous a fallu bientôt revenir à la maison pour en prendre une nouvelle provision, laquelle n'a pas tardé à disparaître comme la première : musiciens, bonzes, visiteurs, enfants, tous ont eu part à cette distribution. En allant d'un autel à l'autre, j'ai inutilement demandé le nom et les attributs des divinités que toute cette foule honorait ; presque chacun de ceux auxquels je me suis adressé, m'a donné une réponse différente, tant est grande l'ignorance de ce peuple même sur les objets habituels de son culte. Nous nous sommes efforcés de proclamer devant ces gens qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu. Ils ont entendu cette déclaration sans surprise, mais d'un air qui semblait indiquer qu'ils ne la comprenaient qu'à moitié. Peut-être, hélas! faut-il nous en prendre surtout à l'imperfection si déplorable encore de notre langage.

« En dehors du temple un cercle d'oisifs s'est rassemblé autour de nous. J'ai demandé à l'un de ceux qui en faisaient partie s'il croyait à toutes les choses qui se passaient devant nous. « Oh ! non, s'est-il hâté de me répondre ; ma religion à moi, c'est de *manger du riz*, et toute la foule d'applaudir à ce mot de brutale incrédulité, que plusieurs ont ensuite répété en y ajoutant des propos obscènes. Dans une boutique de thé, où nous sommes entrés quelques instants, on nous a fait beaucoup de questions sur notre école et sur les motifs qui nous avaient fait venir ici d'un pays si éloigné ; on nous a demandé aussi si nous étions la même chose que les *Thien-Choo-Keaw* ; c'est le nom bien connu qu'ont adopté en Chine les sectateurs de l'Eglise romaine.

« *Dimanche* 21 *novembre*. Nos auditeurs de la chapelle ont été aujourd'hui plus nombreux que de coutume. Aussi me suis-je senti particulièrement pressé dans mon cœur de redoubler d'efforts pour faire quelque impression sur leurs consciences. J'ai pris à cet effet exemple du discours de Paul au sein de l'aréopage. Racontant à ces gens ce que j'avais vu la veille, je leur ai dit qu'il ne fallait pas penser que Dieu, qui a fait tous les hommes, puisse être adoré sous la forme d'idoles fabriquées de la main des hommes et ne représentant que des figures d'hommes. J'ai ensuite montré combien le christianisme, avec tous ses avantages et avec la clarté des preuves qui établissent sa vérité, l'emporte sur le culte vain que les Chinois rendent à leurs faux dieux, sans aucun profit pour eux-mêmes et sans pouvoir en rendre le moindre compte satisfaisant. Enfin j'ai terminé en expliquant à mes auditeurs pourquoi nous sommes venus chez eux, non dans le but d'y trafiquer comme marchands, ni de régner sur eux comme guerriers, mais seulement pour leur apprendre à connaître Jésus-Christ comme Sauveur, comme leur Sauveur, tâche que nous avons entreprise pour obéir à son commandement et dans un ardent désir de contribuer à ce que les Chinois « ne « périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. »

« Si je donne ici cette analyse de mon discours, c'est que je le regarde, dans un sens, comme mon premier sermon en Chinois et que mon cœur a été pénétré de reconnaissance en voyant l'effet qu'il semblait produire sur mes auditeurs. Leur attention s'est soutenue jusqu'à la fin et de fréquentes inclinaisons de tête, signe non équivoque d'assentiment et très usité chez ce peuple, m'ont prouvé qu'ils comprenaient quelque chose du message que je leur apportais et qu'ils en approuvaient le contenu. Certainement il a été donné à ce pauvre peuple payen « une oreille pour entendre ; » oh ! que le Seigneur daigne ajouter une autre grâce à celle-là, qu'il leur donne aussi « un cœur pour comprendre ! »

Après la prière qui termine le service, tous les hommes de l'assemblée se sont pressés autour de la chaire pour avoir des traités. Je leur en ai distribué environ cent cinquante en adressant à mesure que je les donnais, quelques questions sur les impressions qu'avait pu produire mon discours. Pendant que j'étais occupé à ce soin, les directrices de l'école faisaient une autre distribution parmi les femmes, qui ont leur place marquée au fond de la chapelle. Enfin, quand les grandes personnes furent toutes pourvues, ce fut le tour des enfants. Ils accoururent autour de moi en criant et en montant presque jusque dans la chaire pour avoir aussi leur part de petits livres, part que je fis à chacun en proportion de leurs progrès dans la lecture et du soin avec lequel ils avaient étudié les traités déjà reçus par eux dans des distributions antérieures.

Lundi 22 *novembre*. J'ai visité aujourd'hui le plus ancien et le plus hideux des temples de Shanghai, appelé dans la langue du pays d'un mot qui signifie le *séjour de la bonté accumulée*. Ce vaste édifice se compose de deux cours découvertes et de deux grandes salles très élevées remplies de figures dont la plupart dépassent les proportions ordinaires de la taille humaine, mais le tout est dans un tel état de délabrement et d'abandon qu'on appellerait avec plus de raison ce lieu : le *séjour de la désolation accumulée*. Les chambres qui bordent la première cour sont occupées par des vendeurs et des fumeurs d'opium ; celle de la seconde par des troupes de jeunes musiciens qu'on voit arriver dans la ville toutes les fois qu'il doit y avoir quelques fêtes. Les idoles sont faites avec de la terre grasse appliquée sur des carcasses en bois. Elles sont remplies de paille qu'on voit sortir en différents endroits, à la tête, aux genoux et aux coudes, indices certains de la négligence et du mépris dont ces ridicules objets de culte ont été frappés.

« La tradition du pays porte que ce temple fut bâti sous la dynastie Soong, qui prit fin en 1281, et que s'il est ainsi tombé

en décadence, cela est arrivé à cause de la mauvaise réputation des bonzes qui étaient attachés à son service. Tel est en effet le sort de tout temple ou de tout monastère dont les bonzes se font haïr ou mépriser : les gens s'en éloignent et ne veulent plus contribuer aux réparations dont l'édifice aurait besoin. Cependant cette triste demeure de la superstition et du vice parait sur le point de reprendre quelque faveur et je m'attends à voir avant peu d'années, son toit, qui est le plus élevé et le plus vaste de tous ceux de la ville, orné de nouveau des fantastiques ornements et des éclatantes couleurs qui distinguent les monuments de cette espèce. Ainsi se révèlent à la fois les instincts religieux et la dégradation spirituelle de cette malheureuse nation, si évidemment séduite par les artifices de Satan.

« Qu'il me soit permis à ce propos de dire qu'ici nous ne discernons aucun de ces signes de la décadence de l'idolâtrie, dont quelques personnes ont parlé comme de l'un des traits caractéristiques de la Chine moderne. A en juger du moins par l'agrandissement et l'embellissement des temples, ce serait le contraire qu'il faudrait dire. La pagode de Loong-Hoa vient d'être restaurée ; le temple dont j'ai parlé sous la date du 20 courant a été dernièrement agrandi et même rebâti en grande partie. J'en pourrais citer plusieurs autres qui sont dans le même cas, et l'on peut même dire de tous en général qu'ils sont dans un état plus prospère qu'à notre arrivée. D'où vient celà ? Mon avis est qu'il faut l'attribuer à ce que les richesses de Shanghai tendent à s'accroître. Avant l'ouverture de ce port aux étrangers, il renfermait une population active et commerçante déjà, mais dont les ressources étaient bien inférieures à celles qui lui sont aujourd'hui offertes. Elle était comparativement pauvre et négligeait ses temples, mais sans que pour cela, elle fût au fond moins attachée à son idolâtrie. Et comment s'en serait-elle éloignée ? La seule influence qui aurait pu contrebalancer alors le pouvoir des faux dieux était celle du catholicisme romain. Or la conversion à ce culte

a-t-elle été autre chose peur ceux qui l'ont embrassée que l'échange d'une idolâtrie contre une autre à peu près aussi grossière ? Nos idées là dessus sont bien fixées ; on pourra les trouver sévères, mais le fondement sur lequel elles s'appuient a toute l'inflexibilité d'un fait. »

L'Eglise romaine est en effet à l'œuvre, et depuis longtemps, à Shanghai et dans les provinces du nord. On sait que, prenant le costume national et s'aidant de la différence des dialectes de province à province, ses missionnaires ont pénétré dans l'intérieur de l'empire et y ont longtemps échappé à la rigueur des lois proclamées contre les étrangers. Au moyen de ces déguisements, ils ont répandu leurs croyances et fait adopter les pratiques de leur culte à des milliers de Chinois. Ceux de leurs rapports les plus récents qui soient venus à notre connaissance, portent à près de 100,000 le nombre des chrétiens qui se trouveraient dans les provinces du nord, érigées par la cour de Rome en vicariat apostolique et placées sous la direction spirituelle d'un ecclésiastique italien qui prend le titre d'évêque de Shantung. Ce chiffre est peut-être vrai, mais en peut-on dire autant du christianisme de tous les individus que l'on y fait figurer ? Plusieurs faits et plusieurs documents permettent d'en douter. Nous ne citerons qu'un de ceux-ci ; c'est une lettre écrite par l'évêque dont nous venons de parler et datée de Nanking, le 13 mai 1843. Dans cette pièce il est dit que depuis le mois de Juin 1839, c'est-à-dire en moins de quatre ans, le nombre des convertis s'est accru de 42,000 dans les provinces de Honan et de Keang-nan et que cependant il n'y a pour travailler à cette œuvre que quatre prêtres étrangers et dix prêtres natifs, « ces derniers pour la plupart vieux et infirmes. » De si grands succès pour si peu d'ouvriers peuvent paraître déjà bien étranges, mais ce qui l'est encore plus c'est que, toujours d'après l'évêque que nous citons textuellement, « ces prêtres ne suffisent pas même pour les soins spirituels à donner aux malades. M. Lavaissière (l'un des prêtres étran-

gers dont il a été parlé) n'a pas dans son district, continue la lettre, moins de 9,400 chrétiens et, malgré son zéle infatigable, il ne peut les visiter qu'une fois tous les trois ans, tant sont grandes d'une part les distances qui séparent ces gens les uns des autres et de l'autre les infirmités qui ôtent ici au missionnaire la disposition d'une grande partie de son temps. » A qui persuader, après de pareils détails, que les 100,000 catholiques, dont on parle soient des chrétiens instruits et vivants? Comment, visités une fois seulement tous les trois ans, et toujours sans doute d'une manière très rapide, peuvent-ils ou faire des progrès spirituels, ou même retenir avec fermeté la profession de la foi ? Et que deviennent les chrétiens valides pendant que tous les moments des prêtres sont consacrés à la visite des malades ? Tous ces mystères s'expliquent par le passage suivant de la lettre de l'évêque : « Entr'autres résolutions, dit-il, nous avons pris celle-ci ; d'établir dans les villages des écoles et de choisir dans chaque localité un certain nombre de femmes pieuses, qui ayant quelques connaissances en médecine, puissent sous prétexte d'administrer des remèdes aux enfants païens malades, leur administrer le sacrement du baptême. » Voilà comment se font en Chine les sectateurs de l'Eglise de Rome. On a signalé souvent de semblables procédés. Celui-ci n'est pas l'un des moins extraordinaires; quelques personnes le pourront trouver ingénieux, mais quel chrétien évangélique ne s'écrierait à ce propos avec un de nos pieux missionnaires de Shanghai: « Plutôt n'avoir jamais à annonçer l'admission dans l'Eglise d'un seul Chinois que d'amener la Chine entière à la profession ou plutôt à l'ombre du christianisme, en employant pour y parvenir des manœuvres de cette espèce ? »

Malgré tous les succès dont ils se vantent, « l'établissement des Missions protestantes à Shanghai commence, écrit M. Mac Clatchie, à inspirer de l'ombrage aux Jésuites qui ont ici le siége de leurs opérations, et ils ont recours contre nous à leur

système habituel de dénonciation. Dernièrement un placard, affiché dans les environs de la ville, dépeignait nos traités comme des livres d'un caractère abominable, dangereux à lire et qu'il fallait bien se garder de recevoir. Il y avait même une exhortation à tout Chinois qui verrait l'un de ses amis occupé à lire ces livres, de les lui enlever et de lui persuader de ne plus rien avoir à faire ni avec eux ni avec ceux qui les distribuent. Voilà, ajoute le pieux missionnaire, ce que font ici les Jésuites, et cependant je ne puis m'empêcher d'espérer que quelques uns de leurs disciples auront été enseignés de Dieu, et seront, malgré l'ignorance et les vaines pratiques de la communion qu'ils ont embrassée, arrivés à la possession de la vérité évangélique. »

Mais revenons aux travaux d'évangélisation que nous avons plus directement en vue. Il nous reste à parler de ceux qu'a entrepris à Shanghai la Société des Missions de Londres. Ce sont les plus anciens et à quelques égards aussi les plus considérables.

Trois missionnaires consacrés, deux médecins et un imprimeur forment le personnel de cette station. Parmi les premiers se trouve M. Medhurst, l'un des hommes qui ont les premiers planté l'étendard de Christ sur les rivages de Chine, et l'un des missionnaires les plus habiles à manier la langue du pays. Il était l'un des cinq traducteurs de la Bible dont nous avons raconté plus haut les labeurs et a composé plusieurs traités chinois, entre autres une histoire sainte dont on a lieu d'attendre les plus grands services. C'est un nom d'ailleurs bien connu de tous ceux qui, soit en Angleterre, soit ailleurs, ont suivi dès le début la marche de l'Evangile dans le Céleste empire.

Les deux médecins attachés à la Mission n'en sont pas les agents les moins importants. L'expérience a déjà démontré que l'un des moyens les plus sûrs d'avancer le règne de Dieu en Chine était d'y porter la médecine du corps en même

temps que la médecine de l'âme. Ce genre de bienfait est ici d'autant mieux apprécié que l'art médical y est encore à l'état d'enfance le plus grossier, et que la densité prodigieuse de la population, jointe à la misère profonde où vit le grand nombre, y est une source très-abondante de maladies de toute espèce. C'est pour répondre à ce besoin et trouver ainsi accès dans le cœur des Chinois que la plupart des grandes sociétés ont fondé, aux siéges de leurs missions, des hôpitaux ouverts aux natifs.

Celui de Shanghai date de 1844. Il renferme un dispensaire, où se donnent les consultations, et plusieurs salles qui peuvent recevoir jusqu'à soixante-dix malades alités. Un seul chiffre donnera l'idée de l'activité qui règne dans cet établissement; dans l'espace d'une année, en 1845, environ douze mille malades y ont reçu des soins ou des avis. Beaucoup de ces gens appartenaient à la ville et aux faubourgs, mais la plupart venaient de provinces assez éloignées, quelques-uns même de Nanking. Or, aucun de ces visiteurs intéressés ne s'en est retourné, après guérison ou soulagement, sans avoir entendu la bonne nouvelle du salut, et sans emporter dans sa province quelques traités religieux. Qu'on juge de l'effet que peut produire à la longue une telle masse d'impressions et de lumières rayonnant au loin du centre des opérations missionnaires!

Les travaux de la presse, dirigés par un aide-missionnaire spécial sont poussés avec une égale énergie. En 1845 il n'en était pas sorti moins de vingt-huit mille traités religieux, et ce chiffre s'est encore accru pour les années suivantes. Plusieurs portions des Saintes-Ecritures ont été aussi tirées à un grand nombre d'exemplaires.

Quant à l'évangélisation proprement dite elle se présente sous un aspect encourageant. Chaque dimanche, outre un service anglais, trois services se font en chinois dans la chapelle, et un quatrième a lieu le même jour dans la grande salle de l'hopital. Deux réunions chinoises se tiennent aussi

dans la chapelle durant la semaine, et en général tous ces services sont bien fréquentés. Plusieurs conversions ont eu lieu. L'une des plus remarquables est celle d'un docteur chinois, homme éclairé, sincère et pieux qui, après de longues et consciencieuses épreuves, a été admis dans l'Eglise de Christ par le baptême. Ce sacrement lui a été administré dans la chapelle en présence de plusieurs centaines de Chinois qui ont paru profondément frappés de tout ce qu'il y avait de beau et de simple dans la cérémonie. Comme le néophyte était un personnage assez important, et que les meilleurs renseignements ont été donnés sur son compte, sa conversion a fait sur le public une impression qui ne saurait manquer de tourner au profit de l'œuvre.

Les missionnaires de cette station se louent beaucoup de l'assistance qu'ils trouvent dans l'activité et le dévouement d'un colporteur indigène, nommé *Wang-show-yih*. Non content de rendre, à Shanghai, tous les services qui sont en son pouvoir, cet homme fait souvent des excursions dans les villes et les villages des provinces voisines, distribuant des livres et préparant par ses explications les voies à la prédication des vérités évangéliques.

Encouragés par l'accueil que Wang-show-yih a reçu dans diverses localités, les missionnaires ont commencé à faire eux-mêmes quelques tournées d'évangélisation dans l'intérieur du pays. Ces essais, forcément rapides, parce que les réglements de police ne permettent pas aux étrangers de rester plus de vingt-quatre heures éloignés de Sanghai, n'en sont pas moins un pas immense fait vers une diffusion plus générale de la Parole sainte dans le pays. Presque partout la majorité des habitants reçoit les messagers de Christ avec bienveillance, les écoute avec attention, les traite avec respect. Une foule de faits montrent que, malgré la force encore toute puissante du mensonge, il y a là des moissons sinon blanches encore, du moins prêtes à blanchir. Dans un village, où les

missionnaires trouvent une multitude immense rassemblée à l'occasion d'une fête idolâtre, ils se rendent résolument au temple et là, en face des prêtres qui n'osent rien dire, ils signalent la folie du culte des idoles et annoncent Christ à des flots d'auditeurs qui leur donnent des signes non équivoques d'approbation et se précipitent vers eux pour recevoir quelques uns de leurs traités. Ailleurs, dans nne localité toute rurale, la population entière accourt, à leur arrivée, sur la place du village, et MM. Medhurst et Milne peuvent tour à tour, l'un le matin, l'autre dans l'après-midi, parler des choses du salut à des centaines d'âmes qui s'étonnent et s'informent, mais sans laisser percer la moindre hostilité. Une autre fois sur la place publique d'une grande ville, au moment où un charlatan divertit la foule par ses tours d'adresse et ses propos plaisants, les missionnaires se mettent à prêcher à quelques pas de ses tréteaux, et au bout de quelques instants la foule entière abandonne le jongleur pour se presser autour d'un tas de pierres dont le prédicateur de Christ s'est fait une sorte de chaire improvisée. Encouragement singulièrement précieux, disent eux-mêmes les missionnaires; il y a dans cet immense empire, des milliers et des dizaines de milliers de villages qui nous attendent et nous recevront plus ou moins favorablement dès que seront tombées les barrières qui nous en interdisent encore l'entrée. Oh! que le Seigneur veuille hâter, dans sa miséricorde l'arrivée du beau jour dont nous ne voyons encore que les premières et presque imperceptibles lueurs.

Cette perspective que les pieux serviteurs de Christ saluent avec tant de joie a pourtant aussi ses côtés sombres. Si ces populations chinoises, qu'ils languissent de pouvoir librement évangéliser, se montrent généralement inoffensives et même bienveillantes, elles renferment dans leur sein des éléments moins propices et des intérêts contre lesquels les prédicateurs de la parole ne se heurteront pas sans périls et sans souf-

francès. Trois membres de la Mission dont nous parlons, M. Medhurst et MM. Lockart et Muirhead, médecins de l'hopital, ont déjà fait sous ce rapport une expérience qui a manqué de leur devenir fatale.

Partis ensemble de grand matin, au mois de mars 1848, pour visiter la ville Tsing-Poo, située à dix lieues environ de Shanghai, ils se mirent aussitôt après leur arrivée à distribuer dans les rues et de boutique en boutique les nombreux traités dont ils s'étaient pourvus. Tout allait bien d'abord, et les missionnaires se disposaient à choisir un lieu d'où ils pussent s'adresser à la foule qui les suivait, quand ils aperçurent au milieu de celle-ci des figures évidemment hostiles. Bientôt une agitation croissante, des cris et des menaces redoublèrent leurs craintes et ils crurent prudent, non seulement de renoncer à prêcher, mais encore de quitter la ville et de regagner leur bateau qui était resté à deux lieues de là.

Personne ne s'opposa à leur retraite, mais à peine eurent-ils fait un quart de lieue dans la campagne qu'entendant du bruit derrière eux, ils se retournèrent et aperçurent une troupe d'hommes qui les poursuivaient en poussant des vociférations et en brandissant des armes. Atteints bientôt et terrassés par cette bande furieuse, les missionnaires furent foulés aux pieds, frappés de la manière la plus brutale, et réduits, par la douleur et le sang qui coulait de leurs plaies, à l'impossibilité de faire la moindre résistance. Ce fut à ce moment que les intentions des agresseurs se révélèrent. En un instant les missionnaires furent dépouillés de leur argent, de leurs montres, de leurs lunettes et même d'une partie de leurs vêtements; mais ils n'en furent pas quittes pour cela encore. Quand les voleurs les eurent ainsi pillés, ils les relevèrent et les forcèrent à reprendre avec eux le chemin qu'ils venaient de parcourir, sous prétexte de les conduire devant un magistrat, comme coupables d'avoir enfreint les lois du pays, mais en réalité, comme on l'a su plus

tard, dans le but de les retenir captifs jusqu'à ce que leurs amis, instruits de leur sort, se fussent décidés à payer pour eux une rançon considérable.

En route les malheureux missionnaires furent encore à plusieurs reprises maltraités et frappés, parce que leurs blessures les rendaient incapables de marcher assez vite au gré de leurs impitoyables agresseurs. Inutilement ils cherchèrent à réveiller en ceux-ci un sentiment de justice en leur parlant, soit du caractère tout pacifique de leur mission, soit des guérisons nombreuses que, comme médecins, ils avaient procurées à un grand nombre de leurs compatriotes. Non moins vainement ils essayèrent d'exciter la pitié des passants qu'ils rencontrèrent, car quiconque paraissait vouloir s'approcher d'eux était aussitôt repoussé avec violence par la bande qui les conduisait.

Ce fut ainsi que, brisés de souffrances et le cœur plein des plus tristes appréhensions, les captifs arrivèrent sous les murs de la ville. Mais là enfin Dieu avait marqué le moment de leur délivrance. Pendant que leurs oppresseurs délibéraient sur la direction qu'ils prendraient, un groupe considérable de curieux se forma autour d'eux. Dans le nombre se trouvaient des hommes attachés à la police de la cité, qui intervinrent et déclarèrent que les missionnaires devaient être en effet, comme on leur avait annoncé, conduits devant le magistrat chargé de la police de la ville.

Une fois en présence de cet officier, les missionnaires racontèrent ce qui leur était arrivé. Le magistrat fit droit à leurs plaintes, prit note des objets qui leur avaient été enlevés et donna ordre de rechercher les voleurs qui, voyant la tournure que les choses prenaient, s'étaient promptement esquivés ; il fit ensuite reconduire les missionnaires par quelques uns de ses gens jusqu'à l'endroit où était resté leur bateau. Là ils purent enfin se rembarquer, et le lendemain ils étaient rendus à leurs familles que commençait à inquiéter vivement une absence si

prolongée au delà de leurs prévisions. MM. Medhurst et Lockart ont souffert longtemps des suites des mauvais traitements qu'ils avaient subis dans cette journée.

On a su depuis que leurs agresseurs appartenaient à la classe des mariniers attachés au service des jonques qui transportaient le blé des côtes dans les provinces du nord par la voie du grand Canal. Un récent édit de l'empereur ayant, à cette époque, décidé que ces transports auraient lieu désormais par mer, ces gens s'étaient ainsi trouvés sans ressources, et en avaient cherché dans le vol. Sur les réclamations énergiques du consul anglais de Sanghai des excuses ont été faites par le gouverneur de la province ; mais, malgré les promesses du magistrat de Tsing-Poo, les coupables sont restés impunis et aucun des objets volés n'a été rendu aux missionnaires dépouillés.

Voilà un exemple des dangers qu'ont à courir en Chine les messagers de la Parole sainte, et ce n'est pas le seul de ce genre que nous aurons à raconter. Mais ces hommes dévoués ne sont point pour cela découragés, car ils savent que d'être en butte à la méchanceté des hommes a toujours été le partage de ceux qui ont rempli la tâche à laquelle ils se sont consacrés. Saint-Paul, le grand modèle des missionnaires, n'avait-il pas, lui aussi, été en *danger de la part des voleurs*, mené captif, battu et maltraité de mille manières ? Heureux celui qui marchant sur ses traces, arrivera au même but par des chemins semés, comme le fut le sien, de peines et de travaux !

VARIÉTÉS.

Courage et patience d'un Indou converti.

Quand les afflictions sont supportées avec résignation par le chrétien, elles deviennent à la fois l'une des preuves les plus

concluantes et l'une des confirmations les plus assurées de sa foi. Cette vérité, si hautement proclamée par l'Evangile et que l'expérience a tant de fois justifiée, est d'une évidence trop éclatante pour avoir besoin d'être longuement développée. Cependant des exemples propres à la rappeler et à la mettre pour ainsi dire, en relief sont toujours bons à citer. En voici un que nos lecteurs verront sans doute avec d'autant plus d'intérêt que le chrétien qui nous le fournit ne sera pas pour plusieurs d'entr'eux un personnage entièrement inconnu.

Nous avons en effet raconté dans cette feuille (dix-neuvième année, 1844, page 353) la touchante et remarquable conversion d'un Indou nommé Ram Krishna. Ce jeune homme appartenait à une famille considérable et à l'orgueilleuse caste des Brahmines. Aussi n'eut-il pas plus tôt laissé percer les nouvelles convictions que l'étude de l'Evangile avait fait pénétrer dans son âme, que sa famille entière se ligua contre lui pour l'empêcher, sinon d'y persister, du moins d'en faire hautement profession. Ses amis eurent d'abord recours aux remontrances, aux prières et aux larmes, puis, sa fermeté restant inébranlable, ils en vinrent aux menaces et à la violence. Du poison fut même mêlé à ses aliments, et il ne dut, en cette circonstance, la conservation de sa vie qu'à la promptitude et à l'habileté des soins médicaux que lui prodiguèrent ses nouveaux amis dans la foi. Après cette tentative de meurtre et pour en prévenir le retour, les missionnaires l'envoyèrent dans une autre partie du pays où il reçut, par son admission définitive dans l'Eglise de Christ, la récompense de sa courageuse abnégation. Depuis cette époque, c'est-à-dire pendant cinq ans, il est constamment resté fidèle à ses engagements spirituels, et les lettres des missionnaires ont souvent exprimé la vive satisfaction que leur donnaient ses progrès dans la vie chrétienne. Le récit et la lettre qu'on va lire prouveront que leur confiance était bien placée. Voici ce qu'écrivait, en avril

1847, la femme d'un missionnaire de Nassuck (présidence de Bombay) :

« Le pauvre Ram Krishna est aujourd'hui jeté dans une fournaise de feu, dont Dieu veuille qu'il ressorte affiné et purifié comme l'or fin. Vous savez que, depuis sa conversion, il avait épousé une jeune femme, convertie aussi, et que Dieu leur avait donné une petite fille. Ils vivaient dans les liens d'une douce et paisible affection, et ils étaient pour tous ceux qui les environnaient un exemple vivant du bonheur qui se trouve au sein d'une union vraiment chrétienne. La coupe de leur prospérité semblait pleine, mais hélas ! elle a été bientôt brisée sur le bord même de leurs lèvres. Nancheri, c'est le nom de la femme, avait toujours eu une santé délicate, mais il y a six semaines environ que nous aperçumes en elle des symptômes plus fâcheux encore. Il n'y eut bientôt plus moyen d'en douter, la pauvre femme était atteinte de la plus effroyable des maladies, sa raison s'était altérée. Nous consultâmes aussitôt sur son état un médecin européen qui conseilla de l'envoyer à Bombay, pour essayer de l'effet d'un changement d'air et de vie.

« Ram Krishna partit en conséquence à pied avec sa pauvre femme et avec leur petite fille, plus particulièrement confiée aux soins d'une nourrice. Mais d'autres épreuves l'attendaient en route. Soit fatigue du voyage, soit autre cause, l'enfant qui avait, depuis sa naissance, éprouvé une légére difficulté de respiration, s'affaiblit insensiblement et longtemps avant que le père fut arrivé à Bombay, sa fille bien aimée avait cessé de vivre.

« *Bienheureux est celui qui a pitié des affligés*, dit la Parole de Dieu ; mais cette loi de miséricorde n'a pas encore été écrite dans le cœur des Indoux. C'est une des punitions attachées à la perte de la caste, que celui qui en est expulsé ou y renonce doit rester privé des honneurs de la sépulture. Il faut

que son corps soit abandonné aux bêtes des champs ou jeté avec mépris dans quelque trou par des gens de la caste la plus basse, c'est-à-dire par ceux qui jettent à la voirie le corps des animaux, hommes impurs dont le contact souille jusqu'aux cadavres des castes supérieures. Ram Krishna, transfuge de sa caste, devait en ce moment éprouver que la haine des païens ne lui pardonnerait pas ce crime. Quelle excellente occasion de lui faire sentir de quelle hauteur il était tombé, lui le Brahmine, à qui auraient été, sans son christianisme, prodigués tant d'hommages. Dans le village tout païen où la mort de son enfant l'avait forcé de s'arrêter, son histoire était connue et pas une main ne voulut s'étendre pour l'aider à *enterrer son mort*. Le charpentier de l'endroit se refusa même à lui faire un petit cercueil, et il ne fallut rien moins que la menace d'un recours aux autorités pour l'y déterminer. En présence de pareilles dispositions, le père ne pouvait laisser le corps de son enfant exposé aux outrages qu'on n'aurait pas manqué de lui faire subir après son départ. Il le plaça de ses mains dans son petit cercueil, et s'en chargeant lui-même, il le porta ainsi jusqu'à Bombay, où il eut enfin la consolation de lui faire donner une sépulture chrétienne.

« Une fois dans cette ville le couple affligé a trouvé des frères en la foi qui se sont efforcés d'adoucir autant que possible les épreuves dont ils l'ont vu si douloureusement frappé. On a procuré à Nancheri tous les secours de l'art que réclame sa position et son mari reste auprès d'elle, mais rien jusqu'à présent n'a pu donner à ses amis le moindre espoir de la voir se rétablir ; il est au contraire évident que sa raison s'égare de plus en plus et que même elle s'avance rapidement vers la tombe.

« C'est là un triste nuage jeté sur ce jeune ménage, naguère si heureux et cependant des lueurs de la miséricorde céleste viennent encore en éclaircir les sombres teintes. Jusques dans les aberrations de la pauvre Nancheri, on voit se révéler

la sincérité de sa conversion, la fermeté pure et simple de ses principes évangéliques. Ses divagations sont encore celles d'un esprit chrétien. Et quant à son mari, il s'occupe d'elle et la soigne avec toute la tendresse et toute la patience d'un chrétien, sans qu'on voie jamais paraître en lui le moindre indice de cette mollesse ou de cet égoisme qui sont le fond même du caractère Indou. Calme et actif tout à la fois, il espère en Dieu, attend de lui sa consolation et se soumet *à la verge* comme un homme qui connaît bien par qui la *verge a été assignée.»*

Ici s'arrêtent les détails de la lettre. Peu de temps après, d'autres nouvelles annonçaient la mort de la pauvre Nancheri, enlevée à son mari sans avoir recouvré sa raison perdue. Quant aux sentiments avec lesquels Ram Krishna supporte la ruine de son bonheur temporel, c'est à lui même que nous les laisserons exposer. Voici comment il le fait dans une lettre adressée, le 2 novembre 1846, à l'évêque anglican de Bombay:

« Je me sens très soutenu et consolé par cette ferme assurance que ma compagne bien aimée et mon cher enfant sont allés avant moi dans le ciel, pour s'y réunir à la troupe des rachetés, chanter des alléluias en l'honneur de *l'agneau qui est assis sur le trône* et demeurer avec lui *aux siècles des siècles.* Voilà l'abondante mesure de consolations que la religion chrétienne fournit à ceux qui mènent deuil. Combien elle l'emporte par là sur tous les systêmes inventés par les philosophes anciens ou modernes ! Si j'avais été encore parmi ceux de ma parenté, et si j'avais suivi la religion de mes ancêtres, que deviendrais-je en ce moment ? Ne serais-je pas privé complètement de ce riche trésor de consolation que j'ai, avec l'aide du Saint-Esprit et par la grâce, trouvé dans la lecture des Saintes-Ecritures du christianisme ?

« Je désire exprimer mes remerciments bien sincères à la Société des Missions de l'Eglise d'Angleterre en général, et en particulier à ceux de ses missionnaires qui sont, dans cet endroit même, engagés dans cette noble entreprise, voués à cette

œuvre de foi et à ce *travail d'amour*. C'est à eux que je suis redevable des grands priviléges que je possède. Ce sont eux qui sont devenus, entre les mains de Jéhovah, les moyens de faire briller à mes yeux la merveilleuse lumière de l'Evangile de Dieu. Je les supplie, au nom du bien qu'ils veulent à moi même et à mes chers compatriotes, de ne pas se décourager en voyant le peu de fruits accordés à leurs labeurs dans ce champ desséché et qu'ils ont depuis si longtemps trouvé stérile. Qu'ils s'affermissent et s'encouragent au contraire par cette pensée que notre Seigneur a promis, et sa promesse est immuable, qu'il ne les laissera et ne les abandonnera point, mais qu'il accordera enfin à leur courageuse entreprise le succès qu'ils ont depuis si longtemps désiré et poursuivi. »

Ainsi s'exprime Ram Krishna. Et n'est-ce pas aussi un puissant encouragement à nos efforts missionnaires que la conquête d'un homme qui sait comprendre et sentir comme celui-là ?

Travaux missionnaires en Chine.

On lit les détails suivants dans la correspondance de M. Stronach, missionnaire de la Société des missions de Londres à Amoy, l'un des cinq ports ouverts aux étrangers par les derniers traités faits avec la Chine.

« Il y a quelques mois, écrivait en juillet dernier ce missionnaire que j'ai eu le plaisir de vous annoncer l'admission dans l'Eglise du Seigneur de deux Chinois, le père et le fils, miséricordieusement amenés à la connaissance de la vérité. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui dire de l'un et de l'autre qu'ils continuent à nous donner beaucoup de satisfaction. Ils fréquentent très régulièrement nos assemblées, lisent la Bible, et ce qui vaut mieux encore, leur vie et leur conversation sont de nature à répandre parmi tous ceux qui les connaissent la

bonne odeur de l'Evangile : j'ai cette ferme confiance qu'ils croissent de jour en jour dans la grâce et dans l'amour de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. Tous les dimanches à l'issue du service du soir, ils s'associent à mes efforts pour fortifier par des entretiens personnels les bonnes impressions que peuvent avoir reçues quelques-uns de nos auditeurs, et se chargent eux-mêmes de donner les premières notions de la science du salut aux passants que la curiosité fait entrer dans notre chapelle. L'un et l'autre ont un sincère désir de voir la connaissance de l'Evangile faire des progrès parmi leurs compatriotes. J'ajouterai que le second fils de Go-to (c'est le nom du père), jeune homme, qui s'était d'abord montré très hostile, et que la conversion de son père avait vivement irrité, a cessé de s'opposer à notre œuvre, et que nous le voyons à présent accompagner très souvent son père et son frère à nos réunions d'édification.

« Nos services de chaque jour sont, comme ceux du dimanche, suivis par un nombre d'auditeurs fort encourageants. Et ce n'est pas en vain. Très souvent, pendant que j'expose les vérités du salut devant un auditoire aussi compact qu'attentif, la présence du Seigneur se manifeste à nous par des signes qu'on ne peut méconnaître. Il y a du sérieux dans ces âmes, et plusieurs d'entre elles sont évidemment convaincues que l'Evangile est vraiment le pain de vie descendu du ciel. On le voit à leur contenance; mais bien mieux encore à leur soif d'instruction. Je crois pouvoir exprimer avec confiance l'espoir de les entendre, au premier jour, proclamer qu'elles sont décidées à se consacrer tout entières à celui dont elles écoutent si docilement la parole.

« Beaucoup de personnes des villages voisins de la ville, ou qui viennent ici, dans leurs jonques, de différentes provinces de l'empire, entrent dans notre chapelle, y entendent la prédication de l'Evangile et y reçoivent des parties de la Bible ou des traités religieux qu'elles reportent ensuite dans leurs

familles, missionnaires silencieux, mais non muets, dont il nous sera peut-être donné un jour de reconnaître les traces dans l'intérieur du pays.

« Le 6 mai dernier, un respectable chinois, nommé Lin, qui habite le nord de la province de Canton se trouvait à Amoy. En passant devant notre chapelle à l'heure du service, il y entra par curiosité et frappé de voir la nombreuse assemblée qui écoutait, attentive et recueillie, les instructions que je lui donnais, il s'arrêta, s'assit et finit bientôt par prêter lui-même l'attention la plus profonde. Quand j'eus fini le service, il me suivit dans mon cabinet et me fit une foule de questions auxquelles je répondis le mieux qu'il me fut possible. Depuis ce moment il est venu nous voir très souvent et n'a pas manqué un seul de nos exercices religieux. Il a aussi étudié avec soin les livres que j'ai mis entre ses mains et a fait ainsi des progrès rapides dans la connaissance de la vérité céleste. A la fin, il m'a demandé avec instance de lui administrer le baptême, pressé qu'il était dans sa conscience, m'a-t-il dit, de se déclarer hautement serviteur de Christ. Malgré cette ardeur, que nous avons tout lieu de croire sincère, il nous a paru prudent de différer cette admission jusqu'à son retour d'un voyage qu'il était obligé de faire à Pékin, et qui doit durer quelques mois. Ce sera une épreuve salutaire, dont nous espérons qu'avec le secours d'en haut, sa foi sortira triomphante. Il a du reste emporté avec lui un grand nombre d'exemplaires de l'Ecriture sainte et de traités, avec l'intention de les distribuer parmi ses parents et ses amis. Nous pensons d'autant mieux qu'il le fera que pendant son séjour à Amoy il s'est acquitté déjà avec beaucoup de zèle du devoir de répandre la parole sainte parmi ses compatriotes.

« Le 24 avril dernier, tous les membres de la famille missionnaire firent une visite au Commandant chinois de la ville. Il est natif de la province, ainsi que toute sa famille et il avait avec bienveillance témoigné le désir de nous recevoir

dans sa demeure. Nos dames furent admises dans l'appartement des femmes et y furent de la part des habitantes du lieu l'objet d'un accueil aussi empressé qu'aimable. Ma sœur, qui parle déjà un peu le chinois, les entretint de l'Evangile et fut écoutée avec intérêt. L'une des filles du commandant parut à ma sœur remarquablement douée d'intelligence et pleine du désir de s'instruire. Nous lui avons en conséquence envoyé un choix de nos livres religieux chinois les plus intéressants. Puissent ces pauvres recluses, qui disposent de tant de loisirs souvent mal employés, les remplir désormais plus salutairement par la lecture des joyeuses nouvelles qui ont pour objet le vrai Dieu et la vie éternelle !

« Deux mois plus tard, le 26 mai, les cinq hauts mandarins d'Amoy se réunirent pour adresser une invitation collective à tous les membres de la mission et à toutes les personnes attachées au Consulat. Ils nous donnèrent à diner à la citadelle dans la maison de l'Amiral. C'était une chose toute nouvelle que de voir ces grands personnages assis à une même table avec des personnes de l'autre sexe et, ce qui était plus extraordinaire encore, avec des femmes appartenant à une autre nation que la leur, et leur offrant avec politesse les places qui, dans leurs usages, sont réputées les plus honorables. Après le diner nos dames furent conduites par l'amiral dans l'appartement des femmes de sa maison ; elles y restèrent longtemps et parlèrent sur divers sujets parmi lesquels celui qui est l'objet de notre œuvre ne tint pas le moins de place. Les parties se séparèrent ensuite très satisfaites les unes des autres. — Des rencontres comme celles-là, ne sont pas, à proprement parler, des travaux missionnaires, mais elles nous fournissent des moyens précieux de répandre ci et là quelques grains de la bonne semence. Il importe d'ailleurs à l'avenir de la mission que nous soyons en bons termes soit avec les magistrats, soit avec les classes les plus élevées de la nation. Des rapports de cette nature ne peuvent que nous ai-

der à obtenir plus d'influence et à travailler avec plus de succès au sein des classes pauvres, qui naturellement, puisqu'elles sont les plus nombreuses, doivent être, ne l'oublions pas, le principal but de nos efforts.

NOUVELLES RÉCENTES.

Sociétés missionnaires d'Angleterre.

Les Assemblées générales des Sociétés religieuses de l'Angleterre ont eu lieu, comme de coutume, à Londres, à la fin d'avril et au commencement de mai. Ces réunions, dont chaque année voit s'accroître le nombre, ont été encore cette fois-ci très intéressantes et abondamment bénies. Nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs en leur donnant d'après les rapports présentés aux amis de ces œuvres, quelques détails sur la situation et les travaux des principales Sociétés de Missions, les seules dont nous ayons à nous occuper dans ce recueil. Nous suivrons, à leur égard, l'ordre dans lequel elles ont tenu leurs séances annuelles.

Société Baptiste des Missions. — Cette Société a des stations à la Jamaïque, aux îles Bahama, en Afrique, à Haïti, à la Trinité, au Canada et dans l'Inde. Elle possède en Afrique et aux Antilles des imprimeries pour les Livres-saints, et en plusieurs endroits des maisons d'éducation pour former des agens indigènes. — Ses recettes de l'année dernière se sont élevées à 19,724 livres sterling, ses dépenses à 23,549. Le déficit qu'indique ces chiffres, joint à celui des années précédentes, fait peser sur la Société une dette de 4,946 livres, qui, si l'œuvre n'est pas extraordinairement soutenue, obligera les directeurs à réduire les dépenses en resserrant les travaux.

La Société des Missions wesleyennes a ses agents répandus à peu près dans toutes les parties du monde, mais principalement aux Antilles, au sud et à l'ouest de l'Afrique, dans l'Océanie et aux Indes orientales. Toutes ces missions, sauf celle des Antilles, sont en voie de prospérité. Malheureusement les frais qu'elles entraînent paraissent trop considérables, même pour la libéralité remarquable des chrétiens qui soutiennent l'institution. Les recettes de l'année ont été de 104,127 livres sterling (plus de deux millions six cents mille francs), mais les dépenses se sont élevées à 111,492 livres, ce qui, avec les déficits précédents, porte le déficit actuel à 13,358 livres (environ 334,000 francs). Le Comité tout en s'affligeant de cet état de choses, n'en est point effrayé et compte sur les efforts de ses amis pour faire cesser les embarras de l'œuvre. Plusieurs dons considérables ont déjà été faits dans ce but. Peu de jours avant la réunion une personne s'était présentée au Secrétaire de la Société et avait remis entre ses mains une somme de 900 livres (22,500 francs), destinées à certaines Missions. De vifs applaudissements ont salué l'annonce de cette magnifique offrande.

Société des Missions de l'Eglise épiscopale. Nous avons, en novembre dernier (24e année, page 428), donné sur les opérations de cette Société des détails qui nous dispensent de reproduire ici ce qui en a été dit à son Assemblée générale. Les Missions de l'Inde, de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Amérique du nord et de la Chine continuent toutes à se présenter sous un aspect très-encourageant. La Société a reçu de ses nombreux amis les secours les plus généreux. Ses recettes de l'année ont été de 101,003 livres sterling (plus de deux millions et demi de francs); les dépenses de 98,678 livres, ce qui laisse en caisse un bon de 2,325 livres.

Mais cette importante somme de 101,003 livres qui figure aux recettes de la Société est loin de représenter tout ce qui

a été donné pour l'œuvre durant l'année. On se rappelle qu'à l'occasion de son Jubilé ou 50e anniversaire, un appel extraordinaire avait été adressé à tous ses amis pour concourir à la création d'un fond distinct qui prendrait le nom de *fond jubilaire* et serait appliqué à certaines institutions missionnaires spéciales. Or, quoique toutes les souscriptions destinées à cet objet ne soient pas encore recueillies, les fonds reçus s'élèvent déjà à la somme de 53,127 livres sterling. Il résulte de là qu'en réalité la Société a reçu, dans le courant de l'exercice 1848 - 1849, l'énorme somme de 154,130 livres sterling, c'est-à-dire plus de trois millions huit cent soixante-trois mille francs. N'est-ce pas là un témoignage admirable de l'intérêt que l'Eglise d'Angleterre prend à l'avancement du règne de Dieu parmi les païens?

Le Comité a décidé, que le fond jubilaire serait employé :

1° A soulager les missionnaires malades ou incapables de continuer leur ministère.

2° A assurer une éducation convenable aux enfants des missionnaires.

3° A doter en différents lieux des Eglises indigènes.

Et 4° enfin à la construction de divers bâtiments consacrés à l'usage des Missions.

L'Assemblée a pleinement approuvé ces décisions du Comité.

Le rapporteur a annoncé en terminant que la Société est en mesure d'ajouter cette année *dix* nouveaux missionnaires à ceux qu'elle emploie déjà, les hommes seuls lui manquent. Elle fait en conséquence un appel pressant à tous ceux qui se sentiront au cœur, une vocation sincère, pour cette sainte et grande carrière.

Société des Missions de Londres. — Cette institution, quoiqu'elle n'aît pas à sa disposition des fonds aussi considérables que la précédente, n'en offre pas moins des résultats propres à réjouir l'âme de tous ceux qui désirent l'avan-

cement du règne de Christ. Ses recettes se sont cette année élevées à 64,508 livres sterling; ses dépenses à 67,238, laissant ainsi un déficit de 2,730 livres. Un fait digne de remarque est qu'au chiffre des recettes figure une somme de près de 13,000 livres, fourni par les Eglises missionnaires, c'est-à-dire provenant de la libéralité des indigènes convertis.

Les principaux champs de travail cultivés par les agens de la Société sont le Sud de l'Afrique, les Antilles, l'Inde, la Chine et surtout les îles de l'Océanie. Les succès de l'œuvre dans ces dernières contrées sont particulièrement remarquables, et annoncent pour l'Evangile des jours de triomphe dont rien ne semble pouvoir entraver l'approche. Citons en passant une communication faite à l'Assemblée, qui doit nous intéresser tout particulièrement, en raison d'un grand tort national à déplorer. Elle est relative au christianisme de cette reine de Taïti, contre laquelle ont été répandues tant de calomnies intéressées. Voici ce qu'écrivait d'elle, en septembre 1848, le missionnaire dont elle suit particulièrement le ministère, M. Home : « La conduite de la reine est, « sous tous les rapports, de nature à exciter l'admiration de « quiconque prend intérêt à elle. Il serait heureux que tous « ceux qui font profession de suivre le Sauveur, fussent des « chrétiens aussi conséquents que Pomaré. »

Cap de Bonne-Espérance.

D'après une lettre que nous recevons à l'instant de M. le missionnaire Casalis, la collecte faite au Cap et dans la colonie, en faveur de la Société des Missions de Paris, s'élevait à la fin de mars à £ 800 (20,000 francs).

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO.

Extrait d'une lettre de M. Frédoux, *sous la date du 8 janvier* 1849.

Besoin d'un collaborateur. — Signes encourageants. — Une chrétienne en face de la mort. — L'école. — Mort de plusieurs missionnaires du voisinage.

« Dieu aidant, j'espère que l'isolement de ma position ne me donnera jamais que peu de souci pour moi-même, mais pour notre mission du nord je ne cesserai pas de m'en préoccuper tristement. Oui je penserai toujours avec douleur à tous ces habitants des environs de Motito parmi lesquels il y aurait tant de bien à faire : aux Batlapis de Lattakou, cette ville célèbre où, depuis si longtemps qu'on en parle, on n'a pas encore établi le règne de l'Evangile ; aux Batlaros de Linokaneng, lesquels, me disait M. Ross, se pressaient dernièrement pour entendre la bonne nouvelle, au point que l'Eglise pouvait à peine contenir tous ceux qui désiraient d'y entrer; aux Barolong de Morokoeng, en faveur desquels nous avons si souvent élevé en vain la voix ; à ceux de Sétlagolé (1) qui

(1) Ceux-là même qui ont quitté la station. Ils n'ont point émigré par haine pour l'Evangile ; mais parce qu'ils tiennent un peu trop aux biens du monde. De plus tous n'ont pas émigré de bon cœur.

murmurent, dit-on, parce qu'on ne va pas les évangéliser et dont le vieux chef m'envoyait, il y a quelques semaines, ce touchant message : *ou si 'ntallé, morouti oa mé*; *ou 'ntapélélé morimo*: « ne me rejette pas, ô mon cher missionnaire ; prie Dieu pour moi » ; et surtout enfin à ces Korannas de Friedau, où *soixante-trois* chrétiens, presque tous pères ou mères de familles, sont abandonnés au milieu du désert et restent privés de la Cène du Seigneur pour eux-mêmes et du baptême pour leurs petits enfants ! Pauvres Korannas !... Si j'avais un collaborateur, je suis loin de dire qu'ils nous serait possible de suffire à tous ces besoins, mais nous pourrions du moins visiter régulièrement toutes les annexes de Motito que je viens de mentionner, et quel bien n'aurions-nous pas lieu d'espérer de ces visites !...

« Les services du dimanche continuent d'être bien suivis à Motito et je me plais à croire que le jour approche, où je verrai s'opérer quelque réveil dans cette station. Plusieurs personnes, non encore converties, paraissent sentir que l'Evangile est la vérité et c'est déjà beaucoup. Ce qui les arrête, c'est, je crois, ou une fausse honte, ou bien la peur que leur inspire la sainteté de la vie chrétienne.

« Une femme, membre de l'Eglise, édifiait dernièrement toutes les personnes qui entouraient ce qu'elle croyait être son lit de mort, par la manière triomphante dont elle parlait du dernier ennemi des fidèles : « Ne pleurez point, s'écriait-elle, la mort des croyants n'est pas amère. » Après l'avoir conduite aux portes du sépulcre, il a plu à Dieu de l'en faire remonter. Je pris occasion du bonheur de cette femme en présence du roi des épouvantements, pour adresser de sérieuses exhortations à son mari qui est encore païen. Il en parut fort touché et, deux ou trois jours après, il est venu me demander un alphabet pour apprendre à lire. Qui sait si, dans les vues de Dieu, la maladie de sa femme n'était pas surtout destinée à le convertir ?

« L'école m'occupe comme par le passé. Je vous envoie un échantillon de l'écriture d'un enfant qui a commencé à écrire sous mes soins et qui n'écrit sur le papier que depuis fort peu de temps. Un habitant de Linokaneng, agé de 30 à 35 ans, est venu dernièrement passer quelques jours dans la station, tout exprès pour y apprendre aussi l'art d'écrire et il a fait dans cet art des progrès vraiment étonnants. Les enfants à qui l'on enseigne encore les lettres de l'alphabet sont ceux qui me donnent le moins d'encouragement.

« Durant l'année dernière, plusieurs messagers de la bonne nouvelle employés dans notre voisinage, sont entrés dans leur repos. Ce sont Messieurs Locke, de Graham's town; Monro, de Cradock; Kitchingman, de Bethelsdorp et le vénérable Schmelen, de Komaggas, dans le pays des Namacquas.

« Pour nous, le Seigneur nous a tous épargnés jusqu'ici. Il n'a pas permis que notre petit nombre fût diminué; mais qui sait si à la fin de 1849, nous serons encore tous à l'œuvre? Heureux celui qu'au moment du rappel, son maître trouvera veillant ! »

STATION DE MORIJA.

Extrait d'une lettre de M. MÆDER, *en date du* 15 *janvier* 1849.

Les chrétiens des environs de Morija.— Tournée d'évangélisation.— Injures et impiété.— Superstition. — Un auditoire dispersé. — Un père irrité. — Retour du missionnaire.

« Les frères de Morija ayant toujours été au moins deux sur la station, et celle-ci se trouvant environnée d'une foule de localités habitées, ils ont pu, depuis longtemps, s'adonner à l'évangélisation du dehors. Or, vous jugerez, Messieurs, des fruits qu'a portés cette prédication, par ce fait que la majorité des membres de notre Eglise et celle de nos candidats actuels

au baptême appartiennent au dehors. Ces quelques chrétiens isolés, répartis, et en apparence perdus dans la foule de païens qui les entoure, nous facilitent beaucoup notre œuvre, mais ils ne manquent pas d'avoir eux-mêmes à souffrir beaucoup pour le nom de Christ.

« Dans nos tournées d'évangélisation on nous écoute quelquefois avec intérêt, mais d'autres fois on ne veut pas même nous recevoir.

« Ainsi, entrant un jour dans le village de Linkue, avec quelques chrétiens qui m'accompagnaient, je m'adressai au chef pour lui dire que je venais célébrer le dimanche avec lui et pour le prier d'assembler son monde autour de nous. Là dessus grande colère : « Vaurien (*legata*), me dit-il, qui t'a appelé à venir chez nous pour interrompre notre fête (de libations) ? Va-t-en chez Lépéana, peut-être que là on voudra t'écouter. Est-ce que, vous autres insensés, vous ne deviendrez jamais sages ? Toujours prêcher, toujours faire les fous, toujours louer un Dieu qui fait périr mes troupeaux, qui me fait mourir de faim, (ici il indiqua d'un geste son ventre qui était pourtant d'un embonpoint exhorbitant, ce qui causa un rire général parmi les assistants) ! Puis, continuant sur ce ton d'invectives pendant quelque temps, il finit par prononcer contre Dieu d'horribles paroles que je n'ose reproduire ici. Une fois la tempête passée, je pris la parole et lui dis : « Mon ami, regarde donc la magnifique verdure étalée autour de cette colline où nous sommes. Le Dieu qui l'a faite doit être bon. C'est lui qui t'a fait toi-même et il veut aujourd'hui se faire connaître à toi par son Evangile, que je porte avec moi et qui est écrit dans ta propre langue. Tu méprises Dieu parceque tu ne le connais pas. Si tu savais ce qu'il a fait pour toi, tu ne pourrais que l'aimer, beaucoup l'aimer. » Mais ce fut en vain. Le vieux chef ne voulut absolument pas que nous annonçassions la parole de Dieu à ses gens, et force nous fut de nous éloigner pour aller évangéliser le village que lui-même

nous avait indiqué. Deux jours après cet entretien, son fils aîné, qui y avait assisté, vint à mourir. Cette épreuve frappa singulièrement le père et comme les personnes sans religion sont toutes plus ou moins esclaves de la superstition, Linkue crut que cette mort inattendue était une vengeance de ma part. Il m'envoya en conséquence exprimer, par un homme, ses regrets de m'avoir si mal parlé, en me priant que ma colère ne se perpétuât pas envers lui.

« Mais je reviens à notre excursion. En entrant dans le village de Lépéana, nous trouvâmes un grand nombre de personnes ivres; elles s'étaient mises tout exprès dans cet état parce qu'elles avaient été prévenues de notre arrivée. A cette vue mes compagnons de voyage me semblèrent découragés, mais je les raffermis en leur lisant dans mon Nouveau-Testament, le verset 11 du chapitre 5 de saint Matthieu. *Vous serez heureux lorsqu'à cause de moi on vous dira des injures, etc.* Le chef du village était absent avec les hommes de guerre; ils étaient à faire une expédition contre Sekuanyela. On m'avertit bientôt, que, vû cette absence des hommes pour cause de guerre, les femmes ne devaient pas nous écouter, parce que si elle le faisaient, de grands malheurs tomberaient sur elles (autre exemple de superstition). Malgré cet avis, nous allâmes de maison en maison pour engager les gens à se réunir et nous parvinmes à avoir une congrégation assez nombreuse. Mais bientôt nous fûmes interrompus par un homme armé d'une massue (molamo) et qui, à force de menaces et de coups de pierres, ne réussit que trop à disperser nos auditeurs. Il ne resta autour de nous que quelques vieilles femmes, auxquelles je parlai de leurs âmes.

« Après avoir prié en secret pour ces pauvres gens, je visitai encore un autre village où je trouvai entr'autres un vieillard, dont deux fils fréquentent les services de Morija. « Imbécile et vaurien, me dit-il en me saluant, que viens-tu faire ici? Ne m'as-tu déjà pas privé de deux enfants? Que

cherches-tu encore? Toi-même mon père, lui dis-je : ah! que je serais content si je voyais un jour le vieux Molapokatse (c'est son nom) imiter l'exemple de ses fils! Tu es près de comparaître devant ton Dieu et je viens te parler de lui. Ecoute-moi donc et tu te réjouiras.» Là dessus, il me dit encore beaucoup de choses humiliantes, mais il finit pourtant par s'asseoir avec les autres pour m'écouter. Je pus alors parler à ce peuple de l'amour de Dieu.

« Voilà, Messieurs, l'emploi d'une journée du dimanche, entre beaucoup d'autres, dans des villages encore tout païens. Comme j'avais fait cette excursion à pied, je rentrai le soir bien fatigué, mais cette fatigue fut bientôt oubliée dans la précieuse intimité de mon frère et collaborateur, et par la réception affectueuse et cordiale de ma femme et de mes enfants, heureux de me voir revenir sain et sauf. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

(2me *Article.*)

Ningpo.

Circonstances favorables. — Les Sociétés à l'œuvre. — Détails. — Un aide-missionnaire indigène. — Quelques candidats. — Les hopitaux chrétiens. — Le mendiant et le haut mandarin — L'île sainte. — Un anachorète. — La reine des cieux et le dragon. — Mort violente d'un missionnaire.

Ningpo est le second des cinq ports de la Chine ouverts aux étrangers, que nous trouvons sur notre passage en nous dirigeant de Shanghai vers le sud. C'est une ville importante et qui, au point de vue missionnaire, paraît offrir de grands avantages. De sa population, que l'on estime à 3 ou 400,000

âmes, la cinquième partie appartient, dit-on, à l'ordre des lettrés, ce qui la fait passer pour l'une des villes les plus littéraires de l'empire. Les missionnaires y jouissent de la plus parfaite liberté ; ils vont où ils veulent, prêchent l'Evangile sans rencontrer la moindre opposition et ne trouvent dans toutes les classes que l'accueil le plus bienveillant et même le plus respectueux. De plus, la ville n'étant pas un grand centre de commerce, il y a moins d'étrangers et, par conséquent, moins de vices et de distractions. Enfin, l'influence du catholicisme romain y est a peu près nulle; c'est pour les serviteurs de l'Evangile une idolâtrie et une hostilité de moins à combattre.

Encouragées par ces circonstances favorables, et obéissant d'ailleurs aux inspirations de ce zèle chrétien qui se précipite vers toutes les portes ouvertes, trois Sociétés, celle des Baptistes américains, celle des Baptistes anglais, et celle de l'Eglise presbytérienne d'Amérique, ont déjà fondé des stations à Ningpo. Une quatrième, celle des Missions épiscopales d'Angleterre vient aussi d'entrer dans ce nouveau champ. Deux de ses missionnaires doivent à l'heure qu'il est, y avoir jeté les premières bases d'un établissement.

Vingt et une personnes, attachées à différents titres à ces Sociétés, forment le personnel missionnaire de Ningpo. Les Baptistes américains s'y sont établis les premiers et leurs récits sont les plus complets que nous ayons sous les yeux; c'est à cette source que nous allons surtout puiser. Que nos lecteurs veuillent bien se rappeler que pour l'œuvre des missions en Chine, c'est encore le temps des petits commencements. Qu'ils ne dédaignent pas non plus, nous le leur demandons encore une fois, les traits de mœurs et les descriptions qu'ils vont lire. Ce n'est pas là de l'évangélisation proprement dite, sans doute, mais mieux nous connaîtrons la nation chinoise, et plus aussi sera vif l'intérêt que nous prendrons aux travaux dont cette immense multitude d'âmes commence à devenir l'objet.

Les missionnaires Baptistes ont établi un lieu de culte dans l'une des rues les plus fréquentées et les plus riches de la ville. Deux services s'y célèbrent chaque dimanche et réunissent un nombre d'auditeurs qui varie depuis 50 jusqu'à 300. La chapelle reste, en outre, constamment ouverte durant la semaine et un aide-missionnaire natif y passe tous les jours quelques heures à donner des instructions et à offrir des traités religieux aux personnes que la curiosité ou d'autres motifs y attirent. On peut évaluer à deux cents environ le nombre de ceux qui ont ainsi dans la semaine l'occasion d'entendre le message de la bonne nouvelle, et quant à l'importance de la distribution des écrits religieux, on en peut juger par ce fait que, durant le cours de l'année 1847, environ cent mille pages avaient passé de la main des missionnaires dans celles des chinois avec lesquels ils avaient pu s'entretenir.

Les exercices publics du culte et les livres répandus par les chrétiens paraissent avoir fait une assez grande sensation parmi les habitants de Ningpo. « On peut hardiment dire, écrit l'un des missionnaires, que par ce moyen la population tout entière a déjà entendu parler des grandes vérités du christianisme. »

Cependant les conversions sont encore rares. Celle que les missionnaires regardent jusqu'à présent comme la plus précieuse est celle d'un homme nommé *Chiu Seen-Sang*, qui travaille aujourd'hui avec eux comme évangéliste. Ce natif, employé d'abord comme maître de langue et comme interprête par le Dr Macgowan, ne pût aider son élève à parler aux chinois sans saisir pour lui-même quelques uns des enseignements qu'il avait à transmettre. Il lut aussi attentivement les saintes Ecritures et quelques brochures religieuses, puis un jour il mit entre les mains de M. Lord, le collaborateur du docteur, un écrit dans lequel il exposait l'état de son âme et son désir de recevoir le baptême. « J'ai 45 ans, disait-il dans cette pièce, et durant toute ma vie je reconnais avoir suivi

une mauvaise route; mes transgressions ont été grandes et, quant à leur nombre, elles sont telles qu'il serait plus facile de compter les cheveux de ma tête. Sans la bonté de Dieu je n'aurais pas été supporté si longtemps, car mon âme a mérité une misère illimitée, mais, grâce à cette bonté, j'ai entendu l'Evangile, qui est la véritable voie. J'ai lu les Ecritures avec le D[r] Macgowan et je crois qu'elles sont la vérité. Je me repents donc et je désire, d'un cœur sincère, devenir disciple de Jésus, afin que mon âme soit sauvée et que mon corps puisse comme celui de Jésus, être ressuscité des morts et monter dans les cieux.» Un an après cette déclaration, année d'examen et d'épreuves, Chiu Seen-Sang a reçu le baptême et il a rendu déjà depuis lors de grands services à la cause qu'il a si sincèrement embrassée. « C'est, dit l'un des missionnaires, un homme instruit, dont la famille est respectable et qui jouit d'une excellente réputation parmi ses compatriotes. Au physique, c'est une des figures de chinois les plus agréables que j'aie vues : ses traits annoncent beaucoup d'intelligence et de bonté; ils appartiennent beaucoup plus au type caucasien qu'au type mongol. En somme, nous espérons qu'il sera parmi nous comme un vaisseau d'honneur et un collaborateur des plus utiles.

« Trois autres natifs, que nous instruisons depuis près d'un an, nous supplient aussi avec instance de les baptiser. L'un d'eux nous donne beaucoup d'espoir. « Comment se fait-il, m'a-t-il demandé l'autre jour, que l'eunuque et le geôlier de l'Evangile reçurent le baptême dès qu'ils crurent et que vous me le faites attendre si longtemps ?» Nous avons aussi quelques personnes qui paraissent sérieusement chercher la vérité. Hier encore un vieillard de soixante dix ans, homme fort intelligent, s'est approché de moi pour me demander comment il pourrait devenir disciple de Christ. Pendant que je lui répondais, une femme âgée, qui portait dans ses bras un de ses petits-enfants, prit aussi la parole pour me demander à son

tour si les femmes pouvaient devenir des disciples, ajoutant qu'elle croyait à nos doctrines et qu'elle désirait les suivre. »

Tout cela est bien peu de chose encore assurément, mais ces faibles désirs apparaissant chez quelques uns, sont un encouragement pour le missionnaire qui n'a pas souvent le bonheur de les rencontrer. Comme tous les enfants d'Adam abandonnés à la dépravation de leur cœur, les Chinois sont lents à comprendre les choses spirituelles : « Vous venez de dire que je devais me repentir, disait, à la fin d'un exercice religieux, une femme chinoise à l'un des missionnaires de Ningpo, mais comment m'y prendre? Je n'ai rien fait dont j'aie à me repentir.—Comment, reprit le serviteur de Christ, vous n'avez jamais fait de mal? jamais dit un mensonge? jamais été en colère? jamais prononcé de méchantes paroles? etc.—«Non jamais» fut la seule réponse qu'obtinrent ces questions et bien d'autres du même genre. Et cependant les chinois sont certainement bien loin d'être un peuple moral, et cette femme n'avait sans doute fait ni plus ni moins à tous ces égards que le reste de ses compatriotes. Qne la prédication a peu de prise sur des âmes qu'endurcit un si fol orgueil ! Jamais peut-être les messagers de la paix n'ont plus besoin du secours de la grâce qu'en présence de cet obstacle, d'autant plus puissant qu'il gît plus profondément au fond du cœur naturel.

Les missionnaires protestants ont fondé à Ningpo deux hôpitaux, dont l'un est dirigé par des médecins attachés à la Société presbytérienne d'Amérique, l'autre par le D[r] Macgowan, dont nous avons déjà plus d'une fois cité le nom. Celui-ci se fait assister par un médecin indigène qu'il a, par ses instructions, rendu capable d'administrer les remèdes et de veiller à ce que les malades reçoivent des soins convenables. Ces institutions produisent à Ningpo, comme partout où on les a fondées à côté de la mission proprement dite, les effets les plus satisfaisants. Une foule de malades, soit de la ville, soit des contrées avoisinantes, venant chercher auprès des messagers de l'Evan-

gile la santé du corps, reportent dans leurs familles ou au loin la semence spirituelle qu'ils ont reçue en même temps. Toutes les classes de la nation sont ainsi mises en rapport avec le missionnaire et s'habituent, par les bienfaits qu'ils en acceptent, à le regarder avec bienveillance et respect. Nous regrettons de ne pouvoir citer quelques uns des faits rapportés par M. Macgowan. Un jour on l'appelle pour soigner un homme qui, dans un de ces accès de froide colère auxquelles sont sujets les Chinois, et dans le seul but de vexer un adversaire, s'est lui même fait tomber le poignet d'un coup de hache. Un autre jour il relève dans les rues un jeune homme tombé de misère et de faim et qui, resté là, sans le moindre vêtement pour le défendre des rayons d'un soleil brûlant, n'excite pas un seul mouvement de pitié dans l'âme des passants. Quelques heures plus tard, dans la même journée, des domestiques viennent lui apprendre que Lintagin, le jeune et brillant gouverneur de la province, vient d'être frappé d'un coup de soleil qui l'a privé de tout sentiment et rendu aveugle. Des médecins chinois ont entrepris de le rappeler à la vie, mais sans succès. Le docteur chrétien se hâte d'accourir ; il a le bonheur de voir ses soins aboutir en quelques jours à une guérison complète et reçoit, dit-il, avec l'épithète de « médecin céleste» des éloges et des remerciements d'une exagération ridicule, même pour des oreilles habituées aux hyperboles de l'orient. Le jeune mandarin ainsi guéri est un homme intelligent, aimable et qui passe pour être fort bien en cour. On s'attend à le voir parvenir aux plus hautes dignités de l'empire. Qui sait s'il ne se souviendra pas quelque jour, d'une manière utile pour la cause de l'Evangile, qu'il a dû la vie aux soins d'un homme consacré au service de cette cause ?

Mais revenons à des détails d'un autre genre.

En face de Ningpo, à peu de distance des côtes, se trouve un groupe d'îles dont la principale est celle de Chusan. Quelques missionnaires anglais s'y étaient fixés pendant la guerre

entre la Chine et l'Angleterre, mais une fois les conditions du traité de paix arrêtées, ils ont dû s'en éloigner. Cependant ceux de Ningpo y font de temps à autre des excursions. L'un d'eux donne, sur celle de Puto et sur quelques scènes dont il y a été le témoin, des détails très-propres à démontrer toujours mieux combien ce peuple chinois, mélange si singulier d'ignorance et de superstition, a besoin d'être éclairé des lumières de l'Evangile.

Cette île de Puto est une espèce de terre sacrée. Bien qu'elle n'ait qu'une lieue de longueur sur une demi-lieue de largeur, il s'y trouve au moins une soixantaine de temples de différentes grandeurs et plusieurs monastères, avec environ mille prêtres et autant d'autres personnes attachées au service des temples. Aussi les étrangers l'appellent-ils ordinairement d'un nom qui signifie l'*île des adorateurs*. « Ces prêtres, dit le missionnaire, sont, à quelques exceptions près, ce que sont tous ceux de l'empire, la classe la plus ignorante et la plus grossière que l'on puisse voir. Il est rare qu'un chinois tant soit peu lettré entre dans l'ordre de prêtrise. Cet ordre ne se recrute que parmi des enfants de familles pauvres, envoyés dans les monastères et y vivant au sein de la paresse jusqu'à ce qu'ils aient l'âge requis. De cette manière leurs facultés intellectuelles, quelles qu'elles soient, s'abrutissent dans l'oisiveté, la gourmandise et la contemplation stupide de Budha ; et ils finissent généralement par tomber dans un état tellement voisin de l'idiotisme que c'est, la plupart du temps, perdre son temps que de chercher à leur faire comprendre les moindres vérités spirituelles. Quelques-uns cependant échappent à cette sorte d'anéantissement moral et soupirent après quelque chose de meilleur que les vaines pratiques auxquelles ils se livrent et l'annihilation, que la doctrine de Budha leur présente comme le dernier terme et la plus glorieuse récompense de leurs prétendues vertus.

« J'en ai trouvé quelques-uns de ce genre à Puto, dit le

missionnaire. L'un d'eux s'était, par suite d'un vœu, renfermé pour trois ans dans une étroite cellule et y avait déjà passé dix-huit mois lorsque je le visitai. Il ne communiquait avec le dehors que par une ouverture pratiquée dans la porte de sa cellule. Le but de cette séquestration volontaire était d'obtenir de l'argent pour réparer le temple dégradé de je ne sais plus quelle divinité. En souscrivant pour cette œuvre, les visiteurs pieux s'associaient au mérite de l'anachorète. Celui-ci affectait de ne rien faire ; il avait laissé croître sa barbe et ses ongles, au point que ceux-ci, dépassant la longueur de ses doigts, faisaient ressembler ses mains aux serres d'un oiseau de proie. Impossible de décrire la malpropreté qui régnait dans sa cellule et sur sa personne, et pourtant, malgré ces dehors repoussants, il y avait dans l'air de cet homme quelque chose qui intéressait profondément en sa faveur. Sa physionomie mélancolique et pensive brillait d'intelligence et de bienveillance. Quand je lui dis que tout ce qu'il faisait et souffrait ainsi ne pouvait avoir la moindre valeur pour expier un seul péché, il se montra d'abord surpris et presque irrité ; cependant il écouta attentivement ce que je lui dis de l'Evangile, et m'assura ensuite qu'il viendrait me trouver à Ningpo aussitôt qu'il se serait acquitté de son vœu. La dernière fois que nous allâmes le voir, il avança la moitié de son corps à travers l'ouverture de la porte, pour être plus rapproché de nous et comme pour mieux saisir nos paroles. Il paraissait heureux de ces visites, peut-être parce que les sujets dont nous l'entretenions l'intéressaient, peut-être aussi, hélas ! parce qu'elles le délassaient en l'arrachant quelques instants à ses perpétuelles génuflexions devant l'idole.

« Voici comment la tradition locale raconte et explique cette réputation de sainteté dont jouit l'île de Puto. Sous la seconde dynastie De-Liang (de 907 à 923 ans, après J.-C.), un prêtre japonais emportait dans son pays une statue de la *Reine des cieux*. Embarqué à Ningpo il eut une traversée très-favorable

jusqu'en vue de Puto, mais dès qu'il eut dépassé l'île, la déesse manifesta sa volonté de ne pas aller plus loin, elle devint tout à coup si pesante que la jonque qui la portait ne pouvait plus avancer et menaçait même de sombrer. Effrayé de ce signe, le prêtre promit à l'idole de la porter à terre, et de l'y établir de la manière la plus agréable, si elle s'y trouvait bien ; sur quoi la statue avait immédiatement repris ses premières proportions et la jonque avait atteint le rivage, d'où ni la déesse ni le prêtre ne s'étaient plus éloignés. En l'an 1000 de l'ère chrétienne, l'empereur régnant donna des sommes considérables pour construire des temples dans l'île, et ces libéralités impériales se renouvelèrent plusieurs fois sous la dynastie de Ming. Enfin le célèbre Kanghé, de la dynastie actuelle, dépassa encore ses prédécesseurs par la munificence de ses dons à cette terre favorite, et sa femme et ses filles suivirent son exemple. Mais depuis lors la faveur impériale paraît s'être ralentie et la plupart des établissements religieux de Puto semblent pencher vers leur déclin. La population sainte diminue, les temples ne sont plus qu'imparfaitement restaurés et les prêtres qui vont mendier pour la communauté reçoivent à peine, dans leurs voyages, de quoi fournir à leurs dépenses ordinaires. »

Cependant la *Reine des cieux* de Puto a encore quelque crédit. Le missionnaire qui vient de nous raconter son établissement à Puto en vit une preuve éclatante à Chusan. En abordant dans cette île, il la trouva désolée par une effroyable sécheresse. Après avoir épuisé leurs réservoirs et leurs canaux pour arroser leurs terres, les habitants résolurent d'appeler à leur secours la *Reine des cieux*. En conséquence le second magistrat de l'île fut chargé d'aller solennellement, et suivi d'un nombreux cortége, la chercher à Puto. Portée dans un magnifique palanquin, que suivait une longue procession de mandarins, de prêtres et de peuples, la statue fut, au milieu d'un bruit assourdissant de gongs, de trompettes et de

fifres, placée dans l'un des principaux temples. Là on alluma devant elle des chandelles et de l'encens; puis les magistrats et après eux le peuple vinrent lui offrir leurs adorations; en quelques instants la table fut chargée de gâteaux, de fruits, de vin, de thé et autres offrandes dont quelques-unes furent répandues en forme de libations devant elle; après quoi la foule, se livrant à des démonstrations frénétiques, se mit à se prosterner devant elle tantôt en silence, tantôt en poussant des cris. C'était bien la scène décrite par le prophète Jérémie (chap. XLIV, v. 18 et 19); les encensements, les aspersions les gâteaux, le nom même de la divinité rien n'y manquait. Ces cérémonies se succédèrent pendant vingt jours sans interruption, mais sans que le moindre changement s'opérât dans l'atmosphère. On se tourna alors vers une autre divinité, c'est-à-dire vers le *Dragon*, qui tient encore une grande place dans les superstitions chinoises. Un poisson de la plus petite espèce fut choisi pour représenter le monstre fabuleux. Les mandarins vinrent les premiers se prosterner devant le chétif animal et la population tout entière se précipita ensuite devant lui. Rien de plus triste qu'un pareil spectacle; inutile d'ajouter que le *Dragon* ne fut pas plus puissant que la *Reine des cieux*. Mais ce qui donne une idée des mœurs religieuses du pays, c'est la manière dont les magistrats s'y prirent pour obtenir une adoration universelle du *Dragon*. Les portes de la ville furent fermées, et tous ceux qui voulaient entrer ou sortir de la ville durent suivre le lit du canal, desséché comme nous l'avons dit, et passer par l'ouverture qui lui était faite sous les murs de la ville. Or c'était là que se trouvait le poisson, et comme il fallait nécessairement se baisser en passant sous le mur, il y avait forcément inclination devant la divinité. A quoi sert au sein d'un peuple une civilisation qui permet d'attacher quelque valeur à de pareils actes de culte?

Avant de nous éloigner de Ningpo, payons un tribut à la mémoire d'un jeune missionnaire américain, M. Lowrie, atta-

ché à la mission presbytérienne. Surpris en mer, au mois d'août 1847, par une bande de pirates, ce fidèle serviteur de Christ, fut d'abord volé, puis ensuite jeté à la mer sous les yeux des marins qui conduisaient sa barque. Il avait, ont rapporté ces derniers, montré à sa dernière heure, un calme et une fermeté résignée qui les avait singulièrement frappés. La perte de ce missionnaire a été vivement sentie par tous ses collègues. Quoique bien jeune encore, M. Lowrie avait déjà pris parmi eux un rang distingué. Au moment de sa mort, il revenait de Shanghai, où sa parfaite connaissance du chinois l'avait fait appeler pour travailler à la révision de la traduction de la Bible dont nous avons précédemment parlé. C'est un nom de plus à ajouter au martyrologue, déjà long, des missions protestantes, mais si les voies de Dieu ne sont pas les nôtres, nous les savons toujours bien réglées et sa parole déclare heureux ceux qui meurent en lui. Y a-t-il pour le chrétien, une fin plus glorieuse que celle qui le saisit au milieu de ses travaux pour la gloire de son maître?

Amoy.

Fuh-chau. — Importance d'Amoy. — Activité missionnaire. — Service pour les femmes chinoises. — Quelques conversions. — Une mère et ses deux fils. — Le père et le fils. — Un soldat chinois.

Pour arriver de Ningpo à Amoy, nous passons, sans nous y arrêter, devant le troisième des cinq ports ouverts par les traités, celui de Foo-chow-foo, ou, comme on l'appelle plus communément, Fuh-chau. Cette capitale de la vaste et populeuse province de Fokien possède pourtant une station missionnaire, fondée par le Conseil américain, mais seulement dans le courant de l'année dernière. Les rapports de la Société n'annoncent encore que l'arrivée et le premier établissement des missionnaires, qui sont au nombre de cinq. Ceux-ci paraissent déjà, du reste, pleins d'espoir et de confiance, quant aux résultats futurs de leurs importants travaux.

Amoy, ville de 200,000 âmes, sert de port maritime à deux autres villes plus importantes encore, celles de Chang-Chau et de Chwan-Chau ; elle est d'ailleurs située à l'extrémité d'une vallée de quatre lieues de long sur trois de large et qui ne contient pas moins de cent trente-six villages ou hameaux, dans la plupart desquels les missionnaires ont déjà fait de nombreuses tournées d'évangélisation. Toutes ces populations se montrent accessibles et reçoivent avec empressement les livres qu'on s'efforce de faire circuler au milieu d'elles.

Dix missionnaires, dont trois appartiennent à la Société des Missions de Londres, cinq au Conseil américain et deux à la Société de l'Eglise presbytérienne d'Amérique, sont occupés à répandre la connaissance de Christ à Amoy. Les épouses de plusieurs d'entre eux et quelques aides missionnaires natifs les secondent. La nature de leurs travaux est la même que celle des missionnaires de Shanghai ou de Ningpo. Lieux de culte ouverts, prédication régulière, entretiens fréquents, distributions de Traités, soins médicaux donnés dans un hôpital fondé et dirigé comme ceux dont nous avons déjà parlé, tels sont les moyens employés pour préparer les chemins du Seigneur sur tous les points de l'empire où il est permis aux messagers chrétiens de mettre le pied. Cette ressemblance nous dispense d'entrer pour Amoy dans des détails qui n'offriraient plus rien de nouveau et sembleraient peut-être d'inutiles répétitions. La seule institution que nous mentionnerons, est l'établissement d'un service spécial destiné aux femmes chinoises. « Il a lieu, dit M. Pohlman, missionnaire du Conseil américain, tous les mardis, et est dirigé par celles de nos dames qui savent assez de Chinois pour se faire comprendre en cette langue. La régularité avec laquelle nous voyons un certain nombre de femmes revenir à cette réunion lorsqu'elles y ont assisté une fois, nous donne lieu d'espérer que le Seigneur agira sur leur cœur pour les attirer à lui. Les femmes chinoises sont affectueuses et ont en général plus

de franchise que les hommes; elles sont très flattées de se voir l'objet des soins et de l'attention de nos dames. Aussi obtenons-nous très facilement d'elles, quand elles en sont les maîtresses, que leurs filles fréquentent notre école. Il y a dans les rapports qu'on peut établir ainsi avec des milliers de femmes et de filles, un champ immense ouvert au zèle de toutes les femmes chrétiennes qui voudront se donner la peine d'apprendre la langue du pays.

Plusieurs conversions remarquables ont réjoui le cœur des missionnaires d'Amoy. Nous consacrerons la fin de cet article à en raconter quelques unes.

En février 1848, M. Pohlman était sur le point de commencer le service divin, quand il vit tout-à-coup s'avancer au milieu de l'assemblée une femme d'environ 60 ans, avec deux hommes de 30 à 40 ans. C'étaient la mère et les deux fils. Ils lui apportaient deux de leurs idoles, et ils les lui présentèrent en effet avec un papier annonçant qu'ils avaient tous trois « reçu les commandements de Jésus. » Voici comment ils racontèrent plus tard leur conversion : « Le plus jeune des fils avait accidentellement entendu la prédication de l'Evangile, environ deux ans avant l'époque dont il s'agit. Il s'en était sérieusement occupé, et, à mesure que la lumière se faisait dans son esprit, il s'en était ouvert avec son frère qui, lui aussi, s'était mis à chercher la vérité et à venir entendre assiduement les instructions de la parole. Quelque temps après, les deux frères communiquèrent leurs impressions et leurs vues à leur mère. Elle y réfléchit et désira bientôt de s'instruire davantage. Dès ce moment, elle suivit les réunions que nous tenons pour les personnes de son sexe; et pour le faire, il fallait que son zèle fût grand, car elle demeurait à une demi-lieue de notre lieu de réunion, et on sait combien la forme de leurs pieds rend l'exercice de la marche pénible aux femmes chinoises. Mais ce zèle eut bientôt sa riche récompense. Dès la seconde fois qu'elle eut entendu l'Evangile,

cette femme se sentit pleinement convaincue que l'idolâtrie était une folie. Alors la famille entière commença à négliger ses dieux domestiques et cette *table des ancêtres* qui joue un si grand rôle dans la dévotion des Chinois. Puis, quand vint la fête annuelle où l'on *renvoie les dieux* qui sont censés, à cette époque, se rendre auprès de leur chef pour lui présenter leurs comptes de l'année, la mère et les deux fils prirent la résolution de renvoyer leurs idoles pour ne plus les laisser revenir. Sans s'inquiéter des représentations de leurs voisins, ils rassemblèrent leurs images, leurs tables ancestrales et les autres objets se rapportant à l'idolâtrie qu'ils possédaient, et ils livrèrent le tout aux flammes. Deux petites idoles, remarquables par le travail exquis de leur exécution, échappèrent seules à cette sentence de conflagration. C'étaient celles que que les nouveaux chrétiens étaient venus spontanément déposer entre les mains du missionnaire, comme un gage de leur sincérité et un hommage rendu à la puissance de l'Evangile. Ils n'avaient pas cru pouvoir exprimer d'une manière plus énergique et avec plus de solennité leur renonciation définitive aux idoles qu'ils avaient si longtemps adorées.

A la demande expresse de cette famille, une réunion hebdomadaire se tient actuellement dans leur maison, pour l'avantage spirituel de leurs voisins de l'un et de l'autre sexe. A la première de ces réunions une femme vint apporter aussi sa dernière idole à M. Pohlman. Eclairée depuis quelque temps sur le péché de l'idolâtrie par sa voisine, la mère dont nous venons de raconter l'histoire, elle avait, à son exemple, brûlé déjà toutes ses autres idoles et conservé celle-ci pour qu'elle restât comme un trophée de cette nouvelle victoire remportée par la grâce d'en haut.

Ainsi s'affaissent et tombent devant le Dieu de l'Evangile les représentations des faux dieux. Notre dernière livraison contenait, dans un article à part, qui aurait mieux trouvé sa place ici, le baptême d'un chinois Go-to et de son fils Peng-an.

Avant leur admission dans l'Eglise, ces deux nouveaux convertis avaient jeté par mépris leurs idoles domestiques sur le toit de leur habitation. A la demande du missionnaire, M. Stronach, ils sont allés les y reprendre et les lui ont apportées. Ce sont deux petites figures de fort mauvais goût et sans la moindre valeur, mais qui pourtant ont reçu de nombreux hommages et ont excité dans l'esprit de leurs anciens adorateurs bien des craintes dont ils s'étonnent et se rient aujourd'hui. Le missionnaire a envoyé ces idoles en Angleterre. L'une d'elles représente Tho-ti-Kong, ou le dieu du pays, du bon plaisir duquel les Chinois croient que dépend la fertilité du sol; la seconde est Chau-Kwun-Kong, ou le dieu de la cuisine, qui préside à la cuisson des aliments et rend, dit-on, ces aliments sains et nourrissants, s'il est content de ses adorateurs, nuisibles au contraire, ou sans vertu, s'il a quelque sujet de mécontentement. — Ajoutons, puisque l'occasion s'en présente, que la famille de Go-to tout entière semble de plus en plus se disposer à entrer dans la voie où le père et le fils aîné sont déjà entrés; le dernier des fils, jeune homme de dix-huit ans, reçoit maintenant avec beaucoup d'empressement une instruction régulière, et une fille plus jeune de quelques années et à qui son frère aîné a déjà appris à lire, va entrer comme élève dans l'école que dirige la femme d'un missionnaire, madame Young, de la Société de Londres.

D'après les nouvelles les plus récentes, Go-to est employé comme colporteur parmi ses compatriotes et a déjà rendu, en cette qualité, d'excellents services à la cause de l'Evangile.

Le 26 novembre 1848 une nombreuse congrégation se pressait dans l'enceinte et aux portes de la chapelle que les missionnaires de la Société de Londres ont construite à Amoy, et il était facile de voir, à l'aspect de la foule ainsi rassemblée, qu'elle prenait un intérêt très vif à la cérémonie qui allait avoir lieu. Il s'agissait du baptême d'un soldat chinois, le premier peut-être qui ait jamais reçu publiquement ce sceau

des disciples du Seigneur. Depuis plus de six mois, Tan-Taï, c'est ainsi qu'il s'appelle, avait sollicité son admission dans l'Eglise; et cette haute faveur, justifiée par ses connaissances scripturaires, ses sentiments de piété et les excellents témoignages que tous s'accordaient à lui rendre, allait enfin lui être accordée. Ce jour a été pour lui, comme pour tous les chrétiens d'Amoy, un jour de réjouissance et de bénédiction.

Après les prières d'usage, le chant des hymnes sacrées et une prédication appropriée à la circonstance, le tout en langue chinoise, le néophyte, debout au milieu de l'assemblée, rendit compte de sa foi à haute voix et avec une sainte hardiesse, qui s'harmonisait parfaitement avec la fermeté de ses nouvelles convictions, comme avec la profession même à laquelle il est voué. Voici quelques-unes des réponses qu'il fit aux questions que le missionnaire officiant (M. Stronach), lui adressa :

Le missionnaire. — Pourquoi désirez-vous d'être baptisé et de devenir ainsi l'un des disciples reconnus du Seigneur Jésus?

Tan-taï. — Parce que je crois que le christianisme est la seule vraie religion et que Christ est le Sauveur divin et unique d'un monde perdu. C'est pour cela que je suis décidé à vivre tout le reste de ma vie comme son disciple dévoué.

Le miss. — Vous croyez donc que les hommes sont perdus et qu'ils périraient si le Seigneur Jésus ne les avait pas sauvés?

Tan-taï. — Oui, je crois que si Jésus n'avait pas eu pitié de nous, nous serions tous plongés dans l'enfer.

Le miss. — Qu'est-ce que Jésus a donc fait pour nous?

Tan-Taï. — Il a quitté le trône de sa gloire dans les cieux les plus élevés, et « il est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. » Pour nous il a vécu, il a souffert, il est mort. Il a a été enterré, puis il est ressuscité et à présent il vit dans la gloire, de manière « qu'il peut sauver parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui. »

Le miss. — Quelle différence y a-t-il entre ceux qui étant encore dans leur état naturel, n'obéissent pas à l'Evangile, et ceux qui ont été rendus capables de croire au Seigneur Jésus et de l'aimer ?

Tan-taï. — Cette différence est très grande. Je me sens comme dans un monde entièrement nouveau ; « les vieilles choses sont passées et toutes choses sont devenues nouvelles.» Tout mon désir est maintenant d'être purifié de mes iniquités passées et de marcher désormais en nouveauté de vie. »

Le miss. — Qu'est-ce qui change le cœur corrompu de l'homme et l'incline à se tourner vers Dieu ?

Tan-taï. — La puissance du Saint-Esprit seule change le cœur, ouvre l'esprit pour discerner la gloire de Dieu empreinte sur la figure de Jésus-Christ et nous apprend ainsi à l'aimer.

Le miss. — Vous adoriez autrefois un grand nombre d'idoles. Combien croyez-vous aujourd'hui qu'il existe de dieux ?

Tan-taï. — Je crois que toutes les idoles sont vanité et mensonge, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu, dans lequel sont bien trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, mais qui n'en est pas moins un seul Dieu, le seul Dieu vivant et véritable.

Le miss. — Vous savez que le peuple chinois est en général plein d'avidité pour les biens, les honneurs et les plaisirs de la vie. En vous joignant à l'Eglise de Christ, vous attendez-vous à ce qu'il vous en revienne quelques avantages temporels ?

Tan-taï. — Non, aucun. Tout ce que je puis attendre, c'est d'avoir à supporter des injures et des persécutions pour le nom du Seigneur Jésus.

Le miss. — Mais alors de quelle espèce de bonheur espérez-vous vous assurer la jouissance ?

Tan-taï. — Je n'attends mon bonheur que de la part de

Dieu, et mon espoir est d'être à la fin admis, par les mérites de Jésus, dans son glorieux et céleste royaume. »

Toutes ces réponses du soldat chrétien furent faites, nous l'avons déjà dit, avec une mâle assurance, mais en même temps avec modestie et d'un ton tellement pénétré qu'elles produisirent une profonde impression sur l'assemblée. Elles furent suivies de son baptême, après quoi tous les membres de l'église d'Amoy, étrangers ou natifs, vinrent avec émotion lui donner la main d'association fraternelle, en bénissant le Seigneur d'avoir inspiré à ce nouveau frère le courage de confesser ainsi son nom devant les hommes.

« Tan-taï est un simple soldat de l'armée chinoise, mais il y a un an environ, que s'étant distingué par sa bravoure dans une expédition contre des pirates, il fut rangé, à cause de ce fait, parmi les *Hau-young*, c'est-à-dire dans une classe d'hommes qui, par leur mérite, se sont créés des droits à être promus au grade d'officier, et ont, en conséquence, le privilége de porter un chapeau surmonté d'un bouton d'or. C'est un homme d'environ 26 ans, d'une taille élevée et fortement constitué, mais dont les manières sont pleines de douceur et de simplicité. Il se livre avec autant d'ardeur que de persévérance à l'étude des saintes Ecritures.

« Depuis son baptême, continue le missionnaire, Tan-taï a déjà eu à souffrir ce qu'il déclarait avoir à attendre, des injures et des persécutions. Au nombre de ses parents se trouve un mandarin qui remplit les fonctions de secrétaire auprès du colonel de son régiment. Cet homme, profondément irrité de n'avoir pu empêcher son jeune parent de faire profession de la foi chrétienne, bien qu'il lui eût adressé à ce sujet de pressantes remontrances, l'a outragé de la manière la plus grossière, en présence même de son régiment. De là un grand nombre de ses camarades ont pris occasion, soit d'éviter sa société, soit de le tourner en ridicule comme un déserteur de la religion de son pays et un adorateur du Dieu des étran-

gers. Mais Tan-taï supporte avec noblesse ces épreuves et ne cesse de nous réitérer l'assurance qu'il se sent de plus en plus résolu, avec l'aide du Seigneur, à lui être fidèle jusqu'à la mort. Quelques-uns de ses anciens amis lui ont dit que maintenant il devait renoncer à tout espoir d'avancement et à ce grade d'officier qu'il avait en perspective. Il leur a répondu que l'avancement venait du Seigneur, et que si sa volonté était qu'il n'en reçut pas, il y était à l'avance tout à fait résigné. Quant à ceux qui l'outragent et lui disent des injures, Tan-taï suit l'exemple de son maître, il ne leur en rend point. Sa seule réponse aux attaques de ce genre est un silence plein d'humilité et de patience. »

Que Dieu veuille aider ce nouveau frère à persévérer jusqu'à la fin dans cette noble et sainte manière de porter la croix de Jésus-Christ!

INDES ORIENTALES.

Une visite à Pondichéry.

Accueil et griefs des Pariahs. — Le premier sermon protestant. — Les Bibles et la police. — L'ancien et le nouvel Evangile. — L'école improvisée. — La caste méprisée. — Nécessité d'une mission. — Une fidèle servante de Jésus-Christ.

Aucun de nos lecteurs n'ignore, sans doute, que Pondichéry est une possession française, située sur la côte de Coromandel, à 35 lieues environ au sud de Madras. Une partie considérable de la population appartient à la communion de l'Eglise romaine, le reste est encore adonné à l'idolâtrie, et jamais le protestantisme n'avait encore fait acte de présence sur ce point des Indes orientales. Un missionnaire de Madras, M. Drew, de la Société des Missions de Londres, ne s'est pas laissé effrayer par cette circonstance. Il a fait, en avril dernier (1849), une visite à Pondichéry, « cette forteresse du pa-

pisme dans ces contrées, » comme il l'appelle, et y a courageusement arboré cet étendard du salut par la foi qui sert de signe de ralliement aux communions protestantes. La relation qu'il a faite lui-même de son séjour et de ses travaux sur cette terre française nous semble, à un double titre, de nature à intéresser nos lecteurs. En voici les détails les plus importants :

« A mon arrivée au *Bungalow*, ou lieu de repos destiné aux voyageurs, un certain nombre de catholiques romains, sachant le but de ma présence, se réunirent autour de moi en me demandant avec un remarquable empressement des Traités religieux et les Saintes-Ecritures. Je m'aperçus bientôt que mon voyage coïncidait avec des circonstances très opportunes. Quinze jours auparavant, la nouvelle Constitution française avait été proclamée. Les mots de *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité* brillaient sur les portes du Palais du gouvernement. Les habitants avaient récemment été appelés à élire un représentant à l'Assemblée Nationale. Tous ces faits avaient agi fortement sur l'esprit des Pariahs, en leur donnant l'espoir d'obtenir un soulagement à l'oppression dont ils souffrent et en leur inspirant la ferme résolution de faire un effort pour se débarrasser des signes d'infériorité et de dégradation qui les séparent encore du reste de la population. Ils se plaignirent beaucoup devant moi du peu d'amour fraternel que leur témoignent les chrétiens des classes plus élevées, et surtout de la partialité de leurs prêtres. Ils m'exprimèrent le désir d'être mieux instruits dans la connaissance de la parole sainte et d'avoir une école où leurs enfants pussent recevoir les éléments de toutes les sciences usuelles. On fait beaucoup, disaient-ils, pour l'instruction des hautes classes, tandis que l'éducation de nos enfants n'est l'objet que du plus médiocre intérêt.

« Un autre vœu qu'ils formaient, était celui de jouir de tous les priviléges chrétiens sans distinction de rang ou de caste.

Sous ce rapport aussi ils avaient de nombreux sujets de plainte. Dans la grande église romaine, un mur d'un pied d'élévation sépare du reste de l'enceinte la seule aile où il leur soit permis de prendre place, et il paraît que s'il leur arrive de franchir un seul instant cette barrière, on les repousse avec rudesse, quelquefois même avec violence. Enfin les prêtres, ajoutaient-ils, ne se rendent point à leurs funérailles et ne se donnent jamais la peine de les visiter dans leurs demeures, toutes choses qu'ils ne manquent pourtant pas de faire pour les castes des degrés supérieurs.

« En apprenant cet état de choses, je me décidai à louer une maison dans la ville et à faire venir immédiatement de Madras une charge de Livres saints destinés, les uns à être vendus, les autres à être distribués gratuitement. En attendant leur arrivée, j'eus occasion de m'entretenir avec un grand nombre de personnes, dont je pus ainsi connaître les vues et apprécier les besoins. Quelques-unes d'entre elles avaient eu déjà, dans d'autres localités, des relations avec les protestants, ou même avaient été élevées dans nos écoles ; celles-là avaient ainsi appris à sentir la supériorité du protestantisme ; toutes réclamaient avec ardeur les priviléges de l'instruction et la liberté d'étudier les doctrines chrétiennes dans la Bible elle-même. Aussi me présenta-t-on bientôt une adresse, signée par quarante chefs de famille et dans laquelle on me priait d'établir une école dans la ville. Je répondis à cette demande par l'assurance que je ferais tous mes efforts pour que cette faveur leur fut accordée.

« Sur ces entrefaites le dimanche arriva. Je demandai à mes visiteurs s'ils voulaient se joindre à moi pour célébrer le culte divin. Ils reçurent avec joie cette invitation, et dès le samedi au soir ils apportèrent dans mon logis les siéges dont nous avions besoin pour la réunion. Ce fut ainsi que, le dimanche matin, j'eus le bonheur de prêcher le premier sermon en langue tamule au premier auditoire qui se fût jamais

rassemblé dans cette ville pour entendre un missionnaire protestant. Après le service, ils m'exprimèrent naïvement leur affection, en me présentant une volaille pour mon dîner.

« Cependant, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils venaient de se compromettre. Leur présence à notre culte s'ébruita, et les prêtres se hâtèrent de lancer leurs anathèmes. Il fut lu du haut de la chaire, dans l'église principale, une déclaration portant que quiconque aurait signé la pétition qui demandait au *Padre* protestant d'ouvrir une école dans cette ville, n'aurait plus droit à réclamer l'intervention de l'Eglise, soit pour mariage soit pour enterrement. C'était, par le fait, une sorte d'excommunication, du degré inférieur, mais de nature à produire un grand effet sur des gens aussi ignorants qu'on l'est généralement dans le pays.

« Après plusieurs jours d'attente, les volumes sacrés que j'avais demandés à Madras arrivèrent enfin. Qu'allait faire le Gouvernement au sujet de ces livres? Sous l'ancien régime, on aurait, je n'avais pas à cet égard le moindre doute, fait tout ce que l'on aurait pu pour empêcher l'entrée des Ecritures en langue vulgaire, mais sous un gouvernement républicain, il me semblait difficile que des obstacles sérieux s'élevassent. Cependant, des employés subordonnés espéraient en susciter, et ne manquèrent pas d'y travailler de tout leur pouvoir.

Le *Coolie*, ou porteur, qui s'était chargé du transport, vint me prévenir que les paquets avaient été arrêtés au bureau de police, situé à l'entrée de la ville, et qu'on exigeait qu'ils fussent ouverts et visités. Je me hâtai d'envoyer le catéchiste, Nathaniel, qui m'accompagnait, avec ordre d'ouvrir les paquets et de payer les droits que l'on pourrait exiger. Arrivé là, il trouva que tous les employés du bureau étaient des catholiques attachés au parti qui maintient l'inégalité des castes. Aussi lui firent-ils une foule de difficultés. « En venant ici, lui disaient-ils, vous aviez déjà avec vous une voiture

pleine de ces livres et en voici encore toute une charge. Qu'est-ce que cela signifie? c'est une chose toute nouvelle, etc., etc.» Nathaniel leur répondit que l'emploi de ces volumes n'était pas leur affaire et qu'il était prêt à payer tous les droits d'entrée qu'exigerait la loi. Peu satisfaits de cette réponse, ils firent naître un prétexte de le conduire devant un officier public supérieur, mais celui-ci leur adressa une réprimande, et les précieux volumes purent entrer non-seulement sans plus de difficultés, mais même sans payer aucun droit.

« Un autre dimanche approchait; je demandai à mes nouveaux amis s'ils voulaient encore se joindre à moi pour la prière, en ajoutant qu'à la suite du culte je vendrais ou distribuerais les Saintes-Ecritures. Après le bruit qu'avait fait notre première réunion, cette seconde invitation mettait à une épreuve plus décisive la sincérité de ces gens; cependant ils se décidèrent avec résolution, et dès le samedi, ils apportèrent, en plein jour, les siéges que la première fois ils n'avaient osé transporter que le soir. Le dimanche à onze heures quarante personnes étaient réunies autour de moi.

« J'avais, dans le courant de la semaine, appris que l'un des prêtres de la ville (ils sont au nombre d'une quarantaine) avait, en prêchant contre moi, fait usage de ces paroles de saint Paul : *Si quelqu'un vous annonce un autre Evangile que celui que nous vous avons annoncé, quand ce serait un ange du ciel, qu'il soit anathème.* Je pris à mon tour cette déclaration pour texte de mon discours et m'efforçai de montrer à mes auditeurs que ce que j'annonçais n'était pas un nouvel Evangile, mais bien l'ancien et unique Evangile du Seigneur Jésus-Christ. « Ce que je vous apporte, m'écriai-je, ce ne sont ni les bulles des papes, ni les décrets des conciles, ni des légendes de saints, mais les propres paroles du Christ, ces mêmes paroles que vous trouvez dans la Bible latine, avec cette seule différence que nous les avons traduites pour vous en langue tamule, afin que vous puissiez de vos propres yeux

lire les œuvres merveilleuses de Dieu, et si, ajoutai-je, un homme quelconque me maudit, parce que j'enseigne ces choses, j'accepterai cette malédiction et je la mettrai sur ma tête comme une couronne, car il y a des malédictions qui sont vraiment des bénédictions, comme il y a des éloges qui sont quelquefois de graves censures. » Passant ensuite à quelques points particuliers de doctrine, je parlai du célibat imposé aux prêtres, de la défense de manger de la viande (c'était alors le temps du carême), et, rapprochant ces prescriptions des paroles de l'Evangile, je demandai qui de l'Eglise romaine ou de nous prêchait en réalité un nouvel Evangile ou la véritable et ancienne bonne nouvelle du salut. Ces raisonnements parurent faire une profonde impression sur mes auditeurs. « Monsieur, me dit mon domestique chrétien Manikam, lorsque nous fûmes restés seuls, la parole de Dieu est aujourd'hui entrée comme un clou dans l'esprit de ces gens. »

« Le service achevé, la distribution des saints livres commença. La plupart furent vendus, le reste donné par portions aux plus pauvres; et tel fut l'empressement pour acheter mes Bibles complètes, que, si j'en avais eu un plus grand nombre, elles auraient toutes été placées. Une scène du plus haut intérêt se passa ensuite. De lieu de culte qu'elle venait d'être, ma chambre se transforma en une sorte de vaste école. Avides comme des gens qui, après avoir longtemps cherché un trésor, l'auraient enfin découvert, tous mes auditeurs se mirent à examiner curieusement le contenu de la Parole de vie, les uns lisant en particulier, les autres répétant à haute voix ou montrant à leurs voisins les passages qui les frappaient le plus. Oh! que les amis de notre noble et puissante Société biblique n'ont-ils pu jeter un regard sur cette chambre ainsi occupée! Il y avait là un de ces moments qui sont une récompense pour des années de travail. Pour moi, je sentis que, dût le résultat de ma visite se réduire à laisser derrière moi ces précieux témoins de la vérité, c'était encore une grande

œuvre que celle qu'il m'avait ainsi été donné d'accomplir.

« Mon devoir était de faire sentir à ces gens la responsabilité que faisait désormais peser sur eux la possession de la Bible. Je les exhortai en conséquence à la lire attentivement et dans un esprit de prière, comme aussi à ne pas permettre qu'on la leur enlevât. « Si l'on veut vous ravir les Ecritures, « leur dis-je, abandonnez votre vie, mais gardez la Parole « de votre Dieu. » Je savais que plusieurs portions du sacré volume avaient été précédemment brûlées dans la ville. Un des hommes présents me raconta que lui-même en avait eu une fois quelques unes en sa possession, ainsi que d'autres livres religieux ; mais que, dans une maladie grave qu'il avait faite, un prêtre, venu pour lui administrer l'extrême-onction, avait vu ces volumes et les avait emportés en lui disant qu'ils lui étaient absolument inutiles.

« La nouvelle qu'un second service, suivi d'une distribution de Bibles, avait eu lieu chez moi se répandit dans toute la ville avec la rapidité de l'éclair. Des *pariàhs* avaient assisté au culte assis sur des chaises ! il y avait là un fait scandaleux, même pour des Français. Hélas ! qu'il y a peu d'*égalité* dans les cœurs, même quand le mot est sur les lèvres ! A ceux qui s'étonnaient je répondis, qu'à Madras, dans ma chapelle, il en était toujours ainsi, et que, dans la maison de Dieu, je ne connaissais aucune distinction entre les hommes. Ils sont tous des pécheurs ayant un *égal* besoin de la grâce divine. Qu'importe dès lors où et comment ils sont assis devant Dieu ? Mais, ajoutai-je en m'adressant à l'un de mes interlocuteurs, vous vous rappelez sans doute que l'Eglise romaine s'est longtemps glorifiée de voir, à ses services, les nobles et le peuple se mêler sans distinction ; n'en est-il donc plus ainsi ? Cette question n'obtint pas de réponse. La première fois qu'on m'avait parlé sur ce sujet, j'avais pris le Nouveau-Testament et lu, dans l'Epître de saint Jacques, le passage où il parle de l'homme à l'anneau d'or et du pauvre méprisé. Impossible de dé-

crire l'étonnement joyeux que causa cette décision céleste d'une question très controversée ici. Ceux qui l'entendirent ne furent satisfaits qu'après avoir copié ce passage, pour s'en faire à l'occasion une arme à leur usage.

« Quelques unes des remarques de ces gens m'intéressèrent vivement. Quoique Pariahs, la plupart sont des hommes d'énergie, et d'assez bonne mine pour qu'un œil même exercé puisse hésiter à première vue sur la caste à laquelle ils appartiennent. Ils ont en général aussi de l'aisance, et jouissent d'une certaine influence, au moins parmi les gens de leur condition. L'un d'eux, nommé Chinnea Tanbi, me parut un homme fort intelligent, d'un caractère franc et droit, un sujet difficile à manier peut-être pour l'esprit tortueux d'un prêtre! Cet homme croit que si une mission était fondée à Pondichéry, la plus grande partie de la population pariah, plus de mille familles peut-être, se joindrait à nous. « Ah! ils ne savent pas, disait-il avec simplicité, ce que c'est que cette Parole; quand ils la connaîtront, quand ils auront goûté tout ce qu'il y a de doux en elle, ils viendront à vous par troupes. Ces gens, voyez-vous, sont comme les poissons d'un étang couvert de plantes marécageuses; ils ne mangeront jamais de ces herbes, mais faites-les disparaître, jetez du riz sur la surface de l'eau et vous verrez les poissons accourir en masses serrées, *bosk*, *bosk*, (1) pour manger votre riz.

« Le vœu bien positif de ces gens est que notre Société puisse fonder une mission à Pondichéry. Ils demandent avec instances qu'on leur envoie le plus tôt possible un missionnaire pour veiller sur leurs âmes, leur enseigner la parole de Dieu, et fonder des écoles pour leurs enfants....

« Parmi ceux qui désirent avec le plus d'ardeur une in-

(1) *Avale*, *avale*. La langue Tamule abonde en ces sortes d'onomatopées qui la rendent très pittoresque.

stitution de ce genre, il se trouve un certain nombre de chrétiens natifs qui avaient été amenés à la connaissance de l'Evangile dans quelques unes de nos stations protestantes, mais qui, conduits à se fixer ici par diverses circonstances, ont fini par se conformer au culte de l'Eglise romaine, parce qu'ils n'avaient pas de pasteurs pour les affermir ou leur administrer le pain de vie. Une femme veuve, maintenant fort âgée, a montré plus de fermeté dans ses principes. Fidèle, tandis que tous les autres cessaient de l'être, on peut dire d'elle qu'elle n'a jamais plié le genou devant Bahal. Dès qu'elle eut appris mon arrivée et su qui j'étais, elle accourut près de moi, et, se jetant à genoux, les mains levées et les yeux pleins de larmes, elle donna un libre essor aux sentiments de son cœur. « Voilà, disait-elle, vingt-cinq ans que je suis dans ce désert. Les autres, les jeunes, sont allés adorer de l'autre côté, mais je n'ai jamais pu suivre cet exemple. Nuit et jour, je prie Dieu, lui criant : ô Seigneur, tu m'as mise dans ce désert, quand pourrai-je boire de ta coupe? Ah! je suis sans doute indigne de participer à tes grâces ; mais me retrancheras-tu de la terre des vivants avant de m'avoir montré ta miséricorde? S'il en est ainsi que ta volonté soit faite. Et ce pauvre corps qu'en feront-ils? Où le jettera-t-on quand je ne serai plus? Mais tu pourvoiras aussi à cela, Seigneur, car tu es puissant pour faire toutes choses. » C'était un spectacle vraiment délicieux que de voir et d'entendre cette servante de Christ, restée inébranlablement attachée à sa foi pendant vingt-cinq ans, sans aucun secours humain et dans les circonstances les plus défavorables. J'en étais profondément ému. Ce fut un bonheur pour moi que de l'entretenir de l'amour de ce Sauveur qui est présent partout, et que de laisser percer devant elle l'espoir qu'elle pourrait bien, même dans cette vie et dans cette cité, participer un jour à cette coupe du Seigneur, dont elle ressentait si vivement la privation.

« Voilà la relation de la visite que j'ai faite à Pondichéry.

Elle a été très intéressante; que toute louange en soit rendue à Celui à qui seul appartient la louange, à l'auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait! Puisse-t-il ouvrir à sa parole une large porte dans ce pays, qui lui est resté si longtemps fermé! »

VARIÉTÉS.

Deux morts chrétiennes.

Les récits qu'on va lire sont empruntés aux journaux de deux missionnaires employés sur la côte occidentale d'Afrique. C'est donc de pauvres nègres qu'il y est question, mais qu'importe d'être pauvre et d'appartenir à une race trop longtemps méprisée et opprimée, quand on est riche comme on va voir que l'étaient ces deux hommes? Nous traduisons littéralement :

« Aujourd'hui, écrit M. Warburton, de la mission de Sierra-Léone, j'ai, à la suite du service du soir, rendu les derniers devoirs à John Taylor, un de nos communiants, mort de consomption en quelques semaines. Il y a un mois à peine qu'il était encore occupé à réparer notre chapelle, et l'un de ses derniers travaux a été d'agrandir la balustrade de notre table de communion; depuis lors, il n'a eu qu'une seule fois le privilége de venir prendre place à cette table. La conduite de cet homme avait été exemplaire, et sa mort a été heureuse, de sorte que nous n'avons aucun lieu de douter qu'il ne soit un membre de plus ajouté à l'Eglise triomphante du Premier-né, un nouveau sceau imprimé sur l'œuvre missionnaire, un trophée de plus que le Rédempteur s'est acquis au milieu des païens.

« Autant que j'ai pu m'en assurer, John Taylor était mem-

bre de l'Eglise de Régent-Town depuis environ vingt ans, sans avoir jamais, durant ce long laps de temps, encouru la moindre peine ecclésiastique, pas même celle d'une suspension momentanée de la cène. Et pourtant il avait eu à passer par une épreuve dont il est probable que bien peu de ses compatriotes fussent sortis vainqueurs à sa place. Il y a dix ans environ que sa femme l'avait abandonné, aprés lui avoir donné plusieurs enfants. L'effet ordinaire de ces séparations, trop fréquentes dans ce pays, est que les époux ainsi séparés se livrent, chacun de son côté, à des habitudes de désordre et de libertinage. Mais chez Taylor, la grâce du Seigneur avait triomphé du penchant qui pousse les natifs à cette espèce de péché. Depuis quatre ans que je le connaissais, son caractère moral et sa piété ne s'étaient jamais démentis, et tous les témoignages que m'ont rendus de lui ceux qui l'avaient le mieux connu avant moi, ont été unanimes à le représenter comme un chrétien vraiment conséquent et d'une vie irréprochable.

«Une semaine avant sa mort, j'allai lui faire une visite pastorale. A côté de son lit était le livre de Baxter, intitulé : *Les Pensées d'un mourant*. Il me dit que c'était un livre excellent qu'il aimait beaucoup, et la manière dont il s'étendit sur ce sujet me prouva qu'en effet il en avait reçu beaucoup de bien. Je lui parlai de la mort ; sa réponse fut qu'il était prêt à tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner. « Je n'ai, me dit-il, pas d'autre volonté que celle du Seigneur. » Là dessus je priai avec lui et le quittai. Depuis lors je ne l'ai pas revu ; mais un de nos communiants, qui avait assisté à ses derniers moments, m'en a raconté les particularités suivantes. En s'approchant du lit de Taylor, il avait aperçu la Bible ouverte sur l'oreiller et lui avait demandé s'il était heureux dans son esprit. « Oh oui ! parfaitement heureux ! lui avait-il été répondu ; Jésus est auprès de moi maintenant et je suis tout prêt à m'en aller avec lui ; tous mes péchés me sont pardonnés. — Mais comment pensez-vous que ce pardon vous soit assuré? avait repris

l'ami. — Non point à cause de moi, répondit Taylor, mais à cause de Jésus-Christ, parce que sa volonté a été qu'il en fût ainsi, parce qu'il lui a été agréable de me pardonner. » Il demanda ensuite à son ami de lui lire le psaume vingt-septième et de prier avec lui. A la suite de ces pieux exercices, la paix de son cœur était profonde et donnait déjà à son regard quelque chose de céleste ; ce fut dans cet état que son ami le quitta. Quelques instants après le serviteur de Christ était allé rejoindre son maître. »

Ce récit porte la date du 7 octobre 1848. Le suivant est de M. Frey, missionnaire à Waterloo, annexe de la même mission, et se trouve dans son journal de la même année.

« *Décembre*, 27. Aujourd'hui je suis allé voir un de nos communiants, tombé subitement malade, il y a quelques jours. Quand je suis entré dans sa chambre, il m'a dit : « Je suis bien aise de vous voir, Monsieur, car je sens que je suis sur le point de déloger de ce monde. Mais je n'ai pas peur, non, je me sens plutôt plein de joie. Je sais que je vais vers Jésus, vers l'ami des pauvres pécheurs comme moi. Il n'y a rien dans le monde qui retienne encore mes affections. C'est à mon Sauveur seul que je regarde. Je remercie mon Dieu de ce qu'il m'a conduit dans cette colonie où l'Evangile est connu. Dans mon pays les gens ne savent rien de Christ, rien du vrai Dieu, et ils meurent sans espoir. » Avant de le quitter, j'ai lu quelques passages des Saintes-Ecritures et nous avons prié ensemble.

« *Décembre*, 28. Ce soir, mon malade d'hier m'a envoyé prier de venir auprès de lui. En me voyant, il m'a dit : « Je crois que je mourrai cette nuit ; c'est pourquoi j'ai désiré vous voir encore une fois et dire en votre présence quelques paroles. » Puis, se tournant vers un de ses compatriotes, un Popoe, qui est aussi membre de l'Eglise, il lui a dit : « Mon frère, nous avons été, par la volonté de Dieu, amenés dans cette colonie sur le même vaisseau, il y a maintenant dix-neuf ans. Depuis

lors, nous avons marché ensemble, nous nous sommes en même temps réunis à l'Eglise, où nous avons trouvé, l'un et l'autre, J.-C., le Sauveur qui est mort pour nous sur la croix. Je suis bien reconnaissant d'être arrivé à cette connaissance pendant que j'étais fort et bien portant, car à présent il serait trop tard. Je vais mourir, mais je ne crains rien; Jésus est avec moi, et je vais le voir face à face. Ne pleurez donc pas, mais réjouissez-vous au contraire à cause de moi. Je laisse derrière moi une femme que j'aime; je la confie à vos soins. J'espère qu'elle servira le Seigneur jusqu'à ce qu'il lui plaise de la rappeler à lui. Que Dieu la bénisse! Quant à vous, frère, je suis sûr que vous vous ferez un devoir de servir Christ fidèlement tous les jours de votre vie. »

« Quelques hommes de son pays, non encore convertis, s'était cependant réunis autour de son lit. C'est à eux qu'il s'est ensuite adressé : « Mes chers compatriotes, leur a-t-il dit, je suis mourant, mais avant de m'en aller, je désire vous dire que vous devez vous efforcer de servir le vrai Dieu. Il vous a tellement aimés qu'il a donné son fils unique pour vous; il faut en conséquence que vous l'aimiez et le serviez. Si vous vous y refusez toujours, la cloche de l'Eglise, qui ne cesse de vous appeler, s'élèvera un jour en témoignage contre vous. »

« Enfin, il s'est tourné vers moi et, me serrant la main, il m'a remercié, en termes très vifs, de tout ce que j'avais fait pour son bien spirituel. J'ai ensuite prononcé une prière en sa faveur et je me suis retiré, profondément ému et reconnaissant des grandes choses que le Seigneur fait parmi nous. Le pauvre, mais heureux malade ne s'était pas trompé dans ses prévisions; je viens d'apprendre que vers le matin il s'est endormi au Seigneur.

Quelques brebis retrouvées.

Le district de Krishnagor, ville importante du Nord de l'Inde, avait été, il y a quelques années, le théâtre d'un beau mouvement religieux, dont nous avons eu occasion d'entretenir nos lecteurs. Des centaines et des milliers d'Indous s'étaient rapidement convertis à l'Evangile; mais quelque temps après, en 1846, cette œuvre admirable s'était tout à coup arrêtée. Des prêtres romains étaient venus s'établir au centre même du mouvement, et les missionnaires avaient eu la douleur de voir un grand nombre d'âmes abandonner le pur Evangile qu'elles avaient reçu d'eux pour se laisser séduire par les pompes et les fausses doctrines du culte romain. Aujourd'hui nous avons de meilleures nouvelles à donner. Revenus d'un premier mouvement d'entraînement, qu'ils regardent à présent comme une rechute dans l'idolâtrie, presque tous les convertis, momentanément infidèles, ont demandé à rentrer dans la communion évangélique. Au commencement de l'année 1847, 59 d'entre eux ont été, en une seule fois et à Krishnagor seulement, réintégrés dans l'Eglise, après avoir donné des marques certaines de repentir et de sincérité dans leur retour. Avant de les réadmettre, les missionnaires avaient publié leurs noms dans l'église et invités tous les membres qui auraient des raisons à faire valoir contre leur rentrée, à les faire connaître charitablement, mais avec une entière franchise. Mais leur repentir paraissait si réel que la congrégation tout entière s'est montrée favorable à leur retour. Presque tous les chrétiens des contrées environnantes assistaient à cette imposante cérémonie, qui a produit dans le pays l'impression la plus salutaire. Qu'on juge du bonheur des missionnaires! « Ce fut, dit l'un d'eux, une scène bénie et qui fondit mon cœur de joie. »

Les missionnaires ajoutent, comme une autre preuve du déclin de l'influence romaine dans le pays, que la maison de

mission que les prêtres avaient commencé à construire et dont les travaux avaient d'abord été poussés avec une grande activité, ne s'achève point et se trouve précisément au même point qu'il y a deux ans.

NOUVELLES RÉCENTES.

Arrivée prochaine du missionnaire Casalis en France.

Nous sommes heureux d'avoir à annoncer aux amis de la Société des Missions évangéliques de Paris, une nouvelle qui, nous n'en doutons pas, leur causera une vive joie. Le missionnaire de Thaba-Bossiou, M. E. Casalis d'Orthez (Basses-Pyrénées), après dix-huit années de fidèles et laborieux travaux au sud de l'Afrique, vient visiter sa patrie et les Eglises qui l'ont envoyé. Quand les lecteurs de notre journal liront ces lignes, M. Casalis sera peut-être déjà ou du moins sera près de mettre le pied sur le sol de France.

On se rappelle sans doute que, d'après les nouvelles reçues en Afrique de la crise financière de la Société, les missionnaires français se sont décidés à aller réclamer l'assistance des chrétiens de la ville du Cap et de la colonie en général, en faveur de leur mission, qui devait songer sérieusement à se créer des ressources dans le pays où elle a été fondée, dans un moment où celles de la mère-patrie menaçaient de lui faire défaut. M. Casalis, à qui de sérieux travaux et un pénible état de fatigue morale résultant de luttes intenses contre le paganisme commandaient le repos et un changement d'air et de pays, a été choisi par ses collègues pour accomplir cette mission. Parti de Thaba-Bossiou, en décembre 1848, il est arrivé à la ville du Cap, au commencement

d'avril 1849, après avoir visité sur sa route presque toutes les églises et les stations missionnaires de quelque importance, et les avoir intéressées à l'œuvre du pays des Bassoutos.

Il est resté deux mois à la ville du Cap, où il a trouvé en pleine activité un comité auxiliaire, formé dans le but d'aider la Société des Missions de Paris; et c'est ce comité qui, à l'unanimité, a engagé M. Casalis à poursuivre son voyage jusqu'en Europe, en prenant sur lui la responsabilité de cette mesure, et en se chargeant des frais de la traversée de M. Casalis et de son fils aîné jusqu'à Londres (1). Le docteur Philip et le rév. Freeman n'ont pas peu contribué à décider M. Casalis à céder aux instances qui lui étaient faites d'entreprendre cette visite en France, dans le plus grand intérêt de l'œuvre que la Société des Missions de Paris a entreprise au sud de l'Afrique.

Quand M. Casalis a quitté la ville du Cap, au commencement de Juin, le chiffre total de la collecte faite en faveur de notre Société, dans la colonie et dans la ville du Cap de Bonne-Espérance, y compris les subventions envoyées par des amis dans l'Inde, s'élevait à £ 1,400 (35,000 f.). Chrétiens français, ne devons-nous pas être réjouis et encouragés par de pareilles manifestations de la charité de nos frères, qui habitent au delà des mers?

Il serait superflu, sans doute, de recommander M. Casalis aux prières des fidèles, dans cette circonstance particulière. Tous les amis de la Société des Missions sentiront, comme nous, de quelle importance peut être pour le bien de la Mission que nous poursuivons depuis vingt années, la présence au sein de nos Eglises d'un missionnaire qui vient en personne leur parler de l'état d'une œuvre qu'elles affectionnent et qu'elles soutiennent de leurs prières et de leurs dons; en

---

(1) Mme Casalis restera à la ville du Cap, avec ses autres enfants, jusqu'au retour de son mari.

conséquence ils se souviendront, nous en sommes assurés, au pied du trône de la grâce, du missionnaire et de la sainte cause qu'il vient plaider auprès d'eux.

Départ de M. B. Schuh pour l'Archipel des Indes.

M. Benjamin Schuh, élève de la maison des Missions de Paris, avait terminé ses études, quand cet établissement a été suspendu. Consacré au saint ministère, peu de temps après, à Strasbourg, il s'est présenté à la Société des missions des Pays-Bas, qui a accepté ses services. L'extrait suivant d'une lettre de lui, datée de Rotterdam, 6 juillet dernier, annonce son prochain départ pour l'une des îles de l'Archipel indien, où nos prières l'accompagnent :

« Le vaisseau qui doit nous conduire à Batavia est, depuis quelque temps, dans le port de Rotterdam; le 20 de ce mois nous mettrons à la voile et au milieu d'octobre nous arriverons à l'île de Java. Un frère restera à *Samarang*, deux autres iront au nord de l'île de Célèbes, où notre mission est très florissante; mais, chose singulière, il n'y a que des missionnaires allemands, formés sous le pieux directeur Janike à Berlin. Deux frères et une sœur, ainsi que moi et mon épouse, nous devons nous rendre à l'île de *Timor*, au sud-est de Java, où deux missionnaires travaillent depuis nombre d'années. Il y a deux mille chrétiens qui n'en ont que le nom ; nous ne sommes donc pas fâchés de ce que nous devons nous rendre plus avant dans l'intérieur du pays. Que le Seigneur nous assiste, et que le Saint-Esprit nous dirige en toutes choses, car c'est un champ de travail où il faut plus de vigilance que partout ailleurs!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

VILLE DU CAP.

Arrivée de M. E. Casalis dans cette ville.—Raisons et but de son voyage.

Ville du Cap, 6 avril 1849.

Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs et très chers frères,

Je viens d'arriver à la ville du Cap, après un voyage de plus de trois mois. La Conférence vous en a fait connaître le but. Soudainement privés de nos moyens ordinaires d'existence, et désireux de poursuivre l'œuvre que le Seigneur nous a confiée, l'un de nous devait nécessairement se consacrer à la recherche de ressources nouvelles. Cette tâche m'est dévolue. Mes frères, en m'honorant de leur choix, ont eu d'ailleurs égard au besoin que j'éprouvais d'un changement de scène et d'occupations. Depuis quelque temps mon esprit ne supportait plus qu'avec peine la lutte incessante qui se livre à Thaba-Bossiou. Un sentiment pénible de lassitude mentale m'obsédait nuit et jour. A cet épuisement sont venues dernièrement se joindre de grandes épreuves dans mon ministère. Deux des fils de Moshesh dont l'éducation intellectuelle et religieuse m'a coûté tant de peines, et qui jusqu'ici nous avaient donné les plus belles espérances, se sont laissés aller aux désordres les plus déplo-

rables. Un troisième, dernièrement baptisé, désespéré de ne pouvoir pas obtenir la main d'une jeune personne qu'il aimait, s'est suicidé. Ces malheurs ont réagi sur l'esprit de Moshesh d'une manière défavorable à l'Evangile et rendu mes rapports avec lui très difficiles. Vous comprendrez aisément, Messieurs, quel effet des épreuves de cette nature ont dû avoir sur moi. J'espère pouvoir dire avec humilité et reconnaissance que ma foi aux promesses du Seigneur et mon amour pour le troupeau confié à mes soins n'en ont point été diminués. J'ai senti néanmoins le besoin de me soustraire pour un temps à des préoccupations que je ne me sentais plus capable de supporter, et d'accepter d'un changement de fatigue, le seul repos qu'un missionnaire puisse se permettre.

Grâce au Seigneur, mon voyage, bien que fatigant, a été des plus prospères. J'ai partout été reçu avec cordialité. Les pasteurs de Graaf-Reinet, Somerset, Graham's-Town, Uitenhage, Port-Elisabeth m'ont ouvert leurs chaires. Je suis entré en correspondance avec ceux que je n'ai pu visiter. Les divers corps religieux, oubliant les nuances d'opinion qui les distinguent, se sont réunis pour entendre ce que j'avais à leur communiquer relativement à notre position et à l'état de notre œuvre. Des collectes, dont le détail vous parviendra plus tard, ont été faites avec empressement. De leur côté, nos amis de la ville du Cap employaient tous les moyens possibles pour intéresser le public en notre faveur, et faisaient circuler des listes de souscriptions qui se couvraient de signatures sans aucune difficulté.

La somme recueillie par ces divers moyens s'élève déjà à près de £ 800. Jamais cette colonie n'avait montré tant de zèle et de générosité. Les subsides qui ont été envoyés aux frères à trois reprises, les auront mis à même de se procurer les objets de première nécessité, dont la plupart allaient manquer, lors de mon départ.

En arrivant ici, j'ai eu le plaisir d'apprendre de la bouche

de Monsieur Freeman les arrangements que vous venez de conclure. Ce qui nous réjouit le plus est de savoir que la Société existe encore, ce dont nous commencions à douter. Que Dieu daigne la bénir à l'avenir comme il l'a fait dans le passé. Qu'il lui accorde de pouvoir bientôt rouvrir ce cher collége de missions d'où la lumière et la vie devaient se répandre encore sur tant de païens qui vont bientôt périr !

Je me propose de faire quelque séjour ici pour y attendre des nouvelles de l'Europe qui me permettent de penser que la tranquillité se rétablit définitivement, et que nos rapports avec vous ne sont plus menacés d'une cessation soudaine.

Agréez, chers directeurs, l'assurance de mon amour et de mon estime.

Votre tout dévoué,

E. Casalis.

Ma compagne, qui est avec moi, se rappelle à votre bon souvenir.

Nouvelle du retour de M. E. Casalis en France.

Ville du Cap, 24 mai 1849.

Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs et très honorés frères,

Le Comité qui s'est formé dans cette ville pour venir à notre secours pendant le temps de détresse par lequel nous venons de passer, insiste pour que je poursuive mon voyage jusqu'en Europe. J'avoue que cette proposition m'a pris au dépourvu, et que mon premier mouvement a été de refuser. Il me semblait qu'une telle entreprise nécessitait tout d'abord votre autorisation. Je ne sais nullement si le moment est opportun, si les églises désirent la visite d'un missionnaire. La pensée d'être si longtemps séparé de mon troupeau et de ma fa-

mille, que je devrai vraisemblablement laisser ici, m'est d'ailleurs extrêmement pénible. Mais toutes ces objections ont dû céder à l'autorité paternelle du vénérable D[r] Philip et aux instances du Comité. Ces Messieurs m'ont déchargé de toute responsabilité, et pourvu aux dépenses de mon voyage jusqu'à Londres. Il est donc probable que je m'embarquerai dans quelques jours pour cette ville. J'hésite encore entre l'*Azincourt* et le *Clifton*, vaisseaux venus des Indes, qui réunissent l'un et l'autre les conditions d'agrément et de sûreté que je puis désirer. Il est cependant probable que je prendrai passage à bord du premier. J'espère, chers directeurs, que bien qu'il y ait quelque chose d'irrégulier dans la démarche importante à laquelle j'ai dû souscrire, vous prendrez en considération les circonstances où je me suis trouvé placé. Le désir de faire la volonté du Seigneur est le seul motif qui m'anime. Je sens que je ne pourrai que bien faiblement contribuer à réveiller l'interêt en faveur des missions. Après que des hommes tels que MM. Adolphe et Frédéric Monod ont plaidé cette cause, que peut-il rester à dire ? Cependant puisque Dieu paraît l'ordonner, je dois obéir et laisser à ce bon Père le soin de bénir mon voyage. La pensée que j'aurai bientôt le bonheur de vous revoir, de vous rendre personnellement compte de l'état de notre œuvre, de retremper mon esprit et mon cœur dans votre société, me cause une émotion trop vive pour que je puisse m'étendre là-dessus.

Je vous envoie avec cette lettre un numéro du *Commercial Advertiser*, où vous trouverez le compte-rendu d'une réunion très intéressante qui s'est tenue au sujet de notre mission dans cette ville. Vous y verrez que le chiffre des contributions de nos amis de cette colonie et des Indes s'est élevé à £ 1400. Que d'actions de grâces n'avons-nous pas à rendre au Seigneur de nous avoir procuré de tels secours dans un moment si difficile!

Cette lettre arrivera en Europe par la frégate *Childers*, qui

met à la voile aujourd'hui même. Comme ce vaisseau est un fin voilier, il est probable qu'il nous devancera de deux ou trois semaines. Je puis donc espérer trouver à Londres quelques lignes de vous pour ma gouverne.

Recevez, chers et bien-aimés directeurs, l'assurance de mon sincère attachement en Christ.

E. CASALIS.

P. S. Je me propose de prendre mon fils aîné avec moi.

Lettre de M. FREEMANN, *secrétaire de la Société des Missions de Londres, à M. le Directeur des Missions, à Paris.*

Raisons qui ont déterminé le Comité auxiliaire du Cap à inviter M. Casalis à faire une visite en France.

Ville du Cap, le 12 mai 1849.

« Monsieur et cher frère,

« Arrivé ici depuis environ deux mois et demi, je devrais peut-être vous avoir écrit plus tôt; mais j'ai différé de jour en jour, voulant attendre pour le faire le résultat de quelques mesures dont nous nous sommes occupés ici durant les dernières semaines.

« Dès mon arrivée au Cap, j'appris que M. Casalis avait été fort sagement chargé par ses collègues de visiter la colonie dans les intérêts de votre mission, et notre vénérable ami, le docteur Philip, m'exprima sur-le-champ la pensée qu'il serait très désirable que ce frère se rendît directement dans cette ville. Ce fut aussi mon avis; j'écrivis en conséquence, et peu de temps après, j'eus le bonheur de me trouver, sous le toit du docteur Philip, avec votre excellent missionnaire, qui est en même temps l'un de mes vieux amis. Nous eûmes ensemble de longues conversations, et après y avoir beaucoup réfléchi, il me sembla qu'il était fort à souhaiter que M. Casalis pût se

rendre en Europe, pour donner à votre Comité des renseignements sur l'état et sur l'avenir de votre mission, et surtout dans le but de visiter vos Eglises et de réveiller, par des communications verbales, le zèle de vos amis, qui n'ont encore vu revenir parmi eux aucun des missionnaires engagés dans ce champ de travail. A beaucoup d'égards, c'est une heureuse circonstance que la maladie ou des afflictions domestiques n'en aient pas encore contraint un seul à reprendre le chemin de sa patrie; mais le moment actuel nous a paru très propice pour une visite de ce genre. L'un de ces missionnaires, si intelligents et si haut-placés dans l'estime des amis des missions, se trouve déjà ici; il peut partir, il y consent en considération de nos avis et de nos instances, et enfin, les moyens d'accomplir ce projet sont fournis d'une manière inattendue par la libéralité avec laquelle nos amis chrétiens de l'Inde sont venus au secours de votre œuvre. Aussi sommes-nous assurés que cette mesure se recommandera d'elle-même à votre approbation et que notre cher frère, M. Casalis, trouverait auprès de vous l'accueil le plus amical, alors même que vous ne le porteriez déjà pas dans vos cœurs. Les amis des missions en France seront salutairement émus de cette visite et les communications que vous pourrez avoir vous-même avec M. Casalis, soit en Comité, soit individuellement, vous seront d'un secours immense pour la direction future de votre œuvre. J'ai vu en Angleterre tant de bien produit par ces visites de missionnaires, que je n'ai pas la moindre hésitation sur l'opportunité de celle-ci et sur les bons effets qu'elle peut avoir en France. Veuillez du reste bien comprendre que M. Casalis n'a point entrepris ce voyage de lui-même et sous sa responsabilité personnelle; il ne fait en cela que de se rendre à nos avis et aux sollicitations des membres du Comité qui s'est ici formé pour s'occuper de votre mission. A ceux-ci donc toute la responsabilité. L'affaire a été portée et discutée en Comité dans toutes les formes, et c'est, comme vous le verrez, sur la proposition du

docteur Philip, que j'ai du reste appuyée avec le plus grand empressement, qu'il a été unanimement résolu que M. Casalis serait engagé à se rendre en France, par la première occasion favorable, et en passant par l'Angleterre. Comme de raison, M. Casalis vous écrira lui-même et vous donnera le détail de ses arrangements; mon seul but en vous écrivant ces lignes, est de vous donner avis de la résolution que nous avons prise, de la recommander à votre assentiment et de décharger à cet égard M. Casalis de toute responsabilité.

« Nous avons eu ici, mardi dernier, une réunion très intéressante en faveur de vos missions. Vous recevrez un numéro du journal *The Commercial Advertiser and Mail*, qui en contient le compte rendu. *(Voir plus loin).*

« Je me propose de commencer dans deux ou trois jours mon voyage dans l'intérieur, et c'est avec bonheur que j'espère avoir ainsi bientôt l'occasion de visiter vos missions dans le pays des Bassoutos.

« Je vous félicite sincèrement, vous et vos amis du Comité, des efforts qui ont été faits, soit ici, soit dans l'Inde, pour soutenir vos missions. Cet élan si fraternel a dû être réjouissant pour vos cœurs, bien au-delà sans doute de ce qu'on pourrait croire en ne jugeant que d'après la valeur pécuniaire des contributions.

« Recevez, Monsieur et cher frère, mes salutations chrétiennes les plus affectueuses, et croyez-moi, etc.

« Jos. J. Freemann. »

Compte rendu

de la réunion tenue à la ville du Cap, en faveur des Missions françaises au sud de l'Afrique. — D'après le journal annoncé dans la lettre de M. Freemann.

Les amis et les soutiens des Missions françaises se sont réunis, mardi au soir, 8 mai, à la Bourse du commerce. L'assemblée était nombreuse et bien composée. Le révérend M. J. J. Freemann, invité à occuper le fauteuil, a d'abord indiqué en peu de mots l'objet de la réunion, puis, après une prière offerte par le révérend M. Stegmann, il a repris la parole et s'est exprimé dans les termes suivants :

« Je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi ce soir, d'exprimer le profond intérêt que je prends à la prospérité des missions de nos frères de France dans le pays des Bassoutos, et en même temps les sentiments de reconnaissance que m'a inspirés l'esprit vraiment libéral dans lequel on est venu, avec autant de promptitude que de générosité, soit dans cette ville, soit en d'autres endroits de la colonie et jusque dans l'Inde, au secours de ces missions, dans un moment où elles se trouvaient jetées dans les plus graves anxiétés. Le révérend E. Casalis, ici présent, ne tardera pas sans doute à remercier lui-même les auteurs de ces secours ; mais en attendant, je ne puis m'empêcher de faire remarquer que des faits de ce genre sont également honorables pour tous. Ils sont un témoignage public rendu à l'utilité et au succès de ces missions comme à la haute estime dont jouissent les zélés missionnaires qui s'y sont dévoués. Et en même temps, ils révèlent chez ceux qui ont ainsi sympathisé avec nos frères de France et donné par leurs contributions volontaires des gages si incontestables de cette sympathie, des vues chrétiennes, larges, et dégagées de tout esprit de secte. Cette assistance, si promptement obtenue, fait honneur au christianisme de tous et met dans un beau jour la force des principes et la puissance de l'amour chrétien. Il y a là aussi un grand encouragement

pour le cœur des missionnaires eux mêmes, et quand ces faits viendront à la connaissance des natifs les plus intelligents, ils exerceront sur eux, je l'espère, une grande et salutaire influence, en leur inspirant toujours plus de confiance dans leurs amis de la colonie et en leur montrant quel vif intérêt on prend ici à leur bonheur. Enfin ces choses rempliront, j'en suis convaincu, d'une grande joie les amis que la Mission compte en France, ces amis qui, au milieu des luttes et des convulsions sociales de leurs pays, désirent avec tant d'ardeur de pouvoir conserver à cette mission africaine sa vigueur tout entière.

« Quant aux donateurs eux mêmes, je ne leur dirai qu'un mot. — « Ils ont leur récompense, » cette récompense qui ne manque jamais d'accompagner l'exercice désintéressé de la bienfaisance chrétienne. Dans cet élan du cœur, dans cette sympathie, dans cette générosité, il y a une sorte de luxe de jouissances, qu'on ne peut goûter d'aucune autre manière, et qui justifie pleinement cette belle et immortelle vérité, qu'il *y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*.

« Je parle, du reste, en toute connaissance de cause quand je dis que nos efforts relèveront et réjouiront le cœur de nos amis de Paris, le Comité et tous les soutiens que la Société compte en France. En novembre dernier, au moment de quitter l'Europe, j'ai eu le plaisir de faire une visite à ce Comité, et j'ai pu voir par moi-même la profonde affection qu'il porte à cette mission du sud de l'Afrique, son *premier né*, son *unique* enfant, et en même temps, l'anxiété avec laquelle il s'occupait des moyens de soutenir cette œuvre, au milieu des changements politiques et des embarras pécuniaires du pays. La marche que ces frères ont suivie en cette circonstance a été décidée, sage, prudente et de nature à leur donner de nouveaux droits à l'estime du monde chrétien. Ils avaient foi dans le Seigneur, mais ils n'étaient pas hommes à agir comme de téméraires enthousiastes; ils étaient pleins de sympathie

pour leurs frères, mais ils voulaient savoir sur quelles ressources il leur était permis de compter, et ne pas s'exposer à contracter des dettes qu'ils ne verraient pas devant eux la possibilité d'acquitter honorablement. En conséquence, ils firent un appel à leurs amis, reçurent les réponses des plus rapprochés et donnèrent à leurs missionnaires des instructions en harmonie avec les difficultés du moment.

« Mais quand ils ont eu ainsi fait ce qu'ils pouvaient faire, la Providence s'est avancée à leur secours et leur a suscité des amis éloignés. Au jour de leur pauvreté, l'Inde et cette colonie ont abondé dans l'exercice de la charité, afin que ceux qui avaient peu de chose ne manquassent de rien. Encore une fois, je félicite ceux qui ont pris part à cette libéralité. Ils se sont identifiés avec une grande cause, et jamais un homme ne s'associe à quelque dessein élevé sans qu'il y trouve du profit pour lui-même. Et puis surtout, les services rendus à la cause du Seigneur et en son nom, n'ont-ils pas reçu une promesse? Ne sont-ils pas gravés dans la mémoire de celui qui a dit : « Si quelqu'un donne un verre d'eau en mon nom, cet homme ne perdra pas sa récompense? »

M. Freemann, a ensuite envisagé les secours consacrés à la mission française parmi les Bassoutos au point de vue des avantages temporels qui en peuvent résulter pour ces populations. C'est ici une question d'humanité et peut-être de salut pour les natifs. L'œuvre des missions chrétiennes a un but essentiellement religieux et spirituel, celui d'aller à la recherche des âmes immortelles pour les amener à la vie éternelle par la foi en Jésus-Christ; mais à côté de ce grand résultat s'en présentent d'autres très importants, quoique secondaires. On peut conserver, civiliser et améliorer cette portion du genre humain, empêcher ainsi les indigènes du sud de l'Afrique de s'affaiblir et de disparaître devant la civilisation, comme cela est arrivé en tant de lieux. Il faut pour cela les

traiter avec équité, justice et bienveillance, mais surtout il faut leur donner le christianisme, cette tour de sûreté qui seule les protégera efficacement. C'est l'affaire des Missions évangéliques, et ce sera une gloire pour les habitants de la colonie que d'avoir contribué, en soutenant ces missions, à conduire les familles sans défense du désert, à celui *en qui toutes les familles de la terre doivent être bénies.*

Après ces hautes considérations, que nous regrettons de ne pouvoir reproduire dans toute leur étendue, M. Freemann a donné lecture du rapport du Comité auxiliaire de la ville du Cap, pour venir au secours de la mission française parmi les Bassoutos. En voici la substance :

« Ce Comité, nommé par tous ceux qui s'intéressaient à cette œuvre dans une réunion générale tenue au Cap le 4 octobre dernier, se mit à l'œuvre dès le 6 du même mois et arrêta :

« Que les documents imprimés relatifs à la Mission française seraient répandus aussi abondamment que possible dans la colonie et dans l'Inde ;

« Que des listes de souscriptions seraient immédiatement ouvertes et déposées en divers endroits publics ;

« Et enfin, qu'une députation, composée du révérend docteur Heyns, du révérend M. Faure et du révérend M. Morgan, serait invitée à se rendre auprès de S. E. le Gouverneur, pour solliciter son appui. Le Comité est heureux de pouvoir annoncer que de toutes parts arrivèrent bientôt les réponses les plus favorables, Son Excellence ayant, suivant son usage, donné l'exemple par une généreuse offrande faite en son nom et en celui de Lady Smith. Un don magnifique de £ 500, envoyés de Calcutta, et 21 livres souscrites à Madras, sont venus accroître le chiffre des sommes recueillies dans la colonie. Ces fonds reçus, le Comité saisit la première occasion pour les mettre à la disposition des missionnaires français. Son trésorier,

M. Syme, les leur a fait passer au fur et à mesure que la marche de la collecte le lui a permis.

« Une autre détermination, prise par le Comité, fut de suggérer aux missionnaires français qu'il serait utile que l'un d'entre eux fît un voyage au Cap et s'efforçât, soit sur sa route à travers les provinces de l'Est, soit ici après son arrivée, d'exciter l'intérêt du public en faveur de la Mission française. Apprenant plus tard que le révérend M. Casalis avait été délégué en conséquence de cet avis, le Comité lui écrivit en lui envoyant une lettre d'introduction destinée à faire connaître ses intentions à toutes les personnes auxquelles il pourrait s'adresser en se dirigeant vers le Cap. Ce frère dira bientôt quel accueil amical et quels secours abondans il a reçus partout; il en a déjà rendu compte au Comité dans un rapport spécial.

Le Comité a le plaisir de pouvoir ajouter qu'il a lieu de croire que toutes ces mesures prises avec promptitude par les amis des Missions, ont été d'un grand secours à la cause et ont permis aux missionnaires de surmonter leurs difficultés les plus pressantes et d'attendre l'effet de l'offre libérale qu'a faite Sir Culling Eardley d'accepter leurs traites, en vertu de nouveaux arrangements avec les directeurs de l'œuvre à Paris.

« Enfin, sentant combien il est à désirer que la Société-mère de Paris soit mise parfaitement au courant de l'état actuel et de l'avenir probable de cette branche si importante et si intéressante des travaux missionnaires, le Comité a été unanime à engager M. Casalis à se rendre, le plus tôt qu'il le pourrait, en Europe, et s'est regardé comme autorisé par les circonstances à décider que les dépenses de ce voyage seraient couvertes par les fonds reçus des amis de Calcutta et transmis par le colonel Wheeler.

Suivant le rapport du Trésorier,

Il a été reçu pour l'œuvre :

Souscriptions dans la colonie............ £.	855	13	7
L'Eglise réformée hollandaise de Riebeck, par le révérend docteur Roux........	5	12	3
A Madras...........................	21	14	
A Calcutta..........................	517	10	
Total... £.	1,400	9	10
Sur cette somme il a été remis aux missionnaires, en six versements divers, depuis le 19 octobre 1848, jusqu'au 4 mai 1849, celle de........................ £	1,186	10	
Ce qui laisse entre les mains du Trésorier un solde de........................	213	19	

qui pourra s'augmenter encore, des lettres récemment reçues de Bombay donnant lieu d'espérer qu'il viendra quelques secours de cette ville.

Après cette lecture, M. Casalis a été invité à prendre la parole.

« Messieurs, a-t-il dit, j'essaierais en vain de décrire les sentiments qu'a excités en mes frères et en moi, la générosité déployée en notre faveur par les chrétiens de cette colonie. Les vues élevées de nos bienfaiteurs leur feront comprendre ce que nous dirions, si nous pouvions donner essor à la reconnaissance qui remplit nos cœurs. Des remerciments, de stériles et laconiques remerciements, sont tout ce que je puis offrir, mais je sais que vous croirez à leur sincérité. Recevez-les, non-seulement en notre nom, mais au nom de nos familles, au nom de la Société qui nous a envoyés sur vos rivages, au nom de ces jeunes troupeaux auxquels nous avons pu, grâce à l'opportunité de vos secours, continuer les soins de notre ministère pastoral. Le Dieu grand et miséricordieux qui vous a remplis d'amour pour quelques uns de ses serviteurs, presqu'entièrement inconnus, paiera lui-même une dette qu'ils

ne peuvent, quant à eux, que reconnaître. C'est en lui que se sont formés les rapports intéressants et sans précédents qui viennent de s'établir entre vous et nous. C'est en son nom qne vous avez donné et c'est en son nom que nous recevons. Un seul but nous a dirigés, celui d'empêcher, autant qu'il était en notre pouvoir, que son règne béni fît un pas en arrière. L'Eglise de Christ enregistrera, avec reconnaissance envers l'Auteur de tout bien, combien prompts, combien spontanés, combien nombreux ont été les efforts faits dans cette cause. Toutes les distinctions de nationalité et d'Eglise ont été mises de côté. Episcopaux, Presbytériens, Indépendants, Luthériens, Wesleyens, Baptistes, tous se sont simultanément avancés vers une Eglise sœur pour lui offrir leur assistance et pour l'aider à conserver une part d'action dans cette glorieuse entreprise, dont elle avait, après un long période de servitude et d'affliction, eu l'ambition de devenir un promoteur, humble sans doute, mais sincère et sérieux. Sur tous les points de la colonie cette œuvre de bienveillance a été assistée par des hommes de tout rang et placés dans les conditions les plus diverses, depuis le guerrier renommé qui tient les rênes du gouvernement, jusqu'au laborieux enfant de l'Ecosse dont le bac a voulu me porter gratuitement à travers les ondes enflées de l'Orange (1). Les chrétiens de l'Inde, si connus dans les Eglises pour la chaleur et le désintéressement de leur zèle, ont, comme de coutume, réclamé le privilége de s'associer à la bonne œuvre qui se faisait dans ce pays et ils ont grossi de leurs dons généreux les sommes recueillies pour nous. Dans cette unanimité de sentiments, dans ce déploiement inattendu de générosité à propos d'une épreuve en apparence bien

---

(1) M. J. Norwal, qui, non content de cette marque de bienveillance, a de plus déposé dans les mains du missionnaire 5 livres sterling pour aider à couvrir les frais de son voyage.

ordinaire, en faveur de quelques français à qui leurs ressources ordinaires avaient fait défaut, qui ne reconnaitrait l'un de ces traits par lesquels Dieu se glorifie lui-même? Il nous a fait voir, à nous, la fidélité immuable de sa sollicitude paternelle, la permanence de son amour et par conséquent la folie de nos alarmes. A vous il a montré qu'il existe au sein de votre communauté à l'endroit de la cause des Missions, un intérêt plus profond et des ressources beaucoup plus considérables que ceux qui ont été jusqu'ici mis à réquisition; et qu'il ne faudrait, pour porter la lumière et la vie bien au-delà des limites où se sont arrêtés au Sud de l'Afrique les missionnaires d'origine européenne, que rassembler et concentrer dans une action commune tous les éléments de bienveillance naturelle, d'amour pour Dieu, de dévouement à son service et de compassion des âmes qui se trouvent parmi vous, épars, ignorés peut-être, mais vivants et n'attendant pour prendre tout leur essor que l'impulsion d'une volonté puissante. Et au monde enfin, Dieu montre par cet exemple, que ce que le monde cherche avec toute l'obstination de l'instinct, mais sans jamais le trouver, ce que ses sages, depuis Platon jusqu'à saint Simon, n'ont jamais pu que rêver confusément, la fraternité réelle et conséquente, existe cependant, mais n'existe qu'en Jésus-Christ. Ces missionnaires français, à qui votre libéralité permet de demeurer dans leur champ de travail, sont les fils ou les neveux des hommes avec qui vos pères ont eu des rencontres si terribles dans les champs de la Corogne et de Toulouse. L'un d'eux pourrait vous raconter l'effroyable scène dont il a été le témoin dans la Péninsule espagnole. Celui qui vous parle se souvient d'avoir passé bien des heures de son insoucieuse enfance dans un champ appartenant à son père, et sur un tertre formé des restes mortels des soldats anglais et français tombés à Orthez. Mais quoi que le passé ait été et quel que puisse être l'avenir, les vrais croyants sentent qu'ils sont un en Christ. La sainte parenté qui les unit ne requiert

pas d'eux le sacrifice de leur nationalité, mais elle élève et sanctifie les sentiments qui s'y rapportent. Au lieu de se complaire à d'odieuses comparaisons ou à se vanter avec orgueil de quelque ambitieuse supériorité, les chrétiens pleurent les péchés de leurs patries respectives, font remonter les calamités dont elles ont souffert jusqu'à la main qui les a châtiées parce qu'elles l'avaient oubliée, et ils s'unissent en prières et en efforts pour hâter le moment ou Christ régnera, au dessus de toute parenté, de toute langue et de toute nation.

« Les bienfaiteurs de notre mission seront heureux d'apprendre que la Société, notre mère, est en voie de surmonter les difficultés qui l'affligeaient. Une lettre du Comité, arrivée dernièrement, contenait le paragraphe suivant : « Vous pouvez « désormais, chers frères, commencer à tirer sur M. Sy- « me ; mais nous vous prions de le faire modérément, « seulement pour vos besoins les plus pressants et pour votre « entretien personnel. Rappelez-vous ce que nous vous avons « écrit sur la nécessité de diminuer les dépenses des stations. « Nous avons en mains quelques milliers de francs, mais la « plus grande partie de cette somme provient d'un emprùnt, « et nous nous trouverions nous-mêmes dans le plus grand « embarras, si vous tiriez tout-à-coup pour le montant total « des sommes auxquelles vous avez droit.(1) » Le style de cette communication laisse encore percer une assez grande inquiétude pour l'avenir. Cependant nous espérons que le temps de répit assuré maintenant à la caisse du trésorier, aidera puissamment la Société à sortir de la crise actuelle et la mettra en mesure de reprendre son activité première. »

Après ces paroles, particulièrement appropriées au but de la réunion, M. Casalis a continué en donnant à l'assemblée des

---

(1) Cette lettre est du mois de novembre 1848 ; à cette époque, le Comité n'avait pas reçu les fonds mis plus tard à sa disposition par le concours des amis de la Société. (*Rédacteurs*)

détails du plus haut intérêt sur nos stations françaises du sud de l'Afrique, sur leur état actuel, les mœurs des Bassoutos et les heureux changements que l'Evangile a déjà produits chez ceux des indigènes qui l'ont embrassé. Nous nous abstenons de reproduire cette partie du discours, parce que plusieurs des faits cités par l'orateur sont déjà connus de nos lecteurs, et que les autres trouveront leur place dans les communications orales que ce cher frère aura bientôt, si Dieu le permet, l'occasion d'adresser, en France même, aux amis des missions. Voici cependant la fin de son allocution.

« Jusqu'ici Dieu a donc agi envers ses serviteurs comme un père plein d'indulgence, et il nous a donné plus d'un beau jour. Aujourd'hui, quelques nuées obscures commencent à monter sur notre horizon. Des agitations politiques détournent l'attention des hommes les plus influens de cette *grande Parole* qui a fait pendant un temps le principal sujet des recherches et des conversations dans les paisibles montagnes du Lessouto. Les milliers de natifs restés jusqu'à présent étrangers à l'influence régénératrice de l'Evangile, profitent de cette fâcheuse diversion pour élever plus haut que jamais l'étendart de leurs idoles favorites, la circoncision, la polygamie, les transactions matrimoniales. Ils représentent ces usages barbares et anti-chrétiens comme nécessaires à la conservation de leur nationalité. La foi de quelques uns des hommes qui nous avaient donné les plus grandes espérances est devenue plus froide. Mais, quoi qu'il advienne, nous pouvons nous décharger de nos soucis sur celui qui est le Seigneur de la moisson. Plein de confiance en ses promesses, nous avons donné à l'une de nos premières stations le nom de Morija, (*le Seigneur y pourvoira*); le passé nous a montré que cette confiance n'était pas vaine et nous sommes sûrs que l'avenir le prouvera encore : *Ceux qui se confient en Lui ne seront jamais confus.* »

Après M. Casalis, M. Freeman a de nouveau pris la parole

pour expliquer l'absence du docteur Philip. La faiblesse de sa santé et le mauvais temps de la journée ont empéché ce vénérable frère de se rendre à cette réunion ; mais l'assemblée peut être sûre qu'il prend le plus vif intérêt à la mission française et cela bien naturellement ; n'est-ce pas lui qui a eu l'honneur de l'introduire au sud de l'Afrique?

Enfin, M. Freemann a expliqué à l'assemblée les motifs qui ont engagé le Comité à prier M. Casalis de visiter l'Angleterre et la France. Cette mesure a semblé très propre à encourager le zèle des amis des missions, surtout en France. l'Angleterre a vu souvent revenir ainsi quelques uns de ses missionnaires, un Morisson de la Chine, un Townley de l'Inde, Williams des îles de la mer du Sud, Philip et Moffat d'Afrique, et ces visites ont toujours produit d'excellents résultats. Depuis vingt ans que l'œuvre française a été fondée, aucun de ses agents n'est encore revenu dire à ses bienfaiteurs ce qui a été fait. Les circonstances actuelles ont paru au Comité les plus opportunes possibles pour un voyage de ce genre, et c'est avec joie qu'il a vu M. Casalis accepter la proposition qui lui était faite, son excellente femme donnant aussi son assentiment et se décidant à rester au Cap, au sein de sa famille, pendant l'absence de son mari.

L'assemblée a ensuite entendu plusieurs autres orateurs : MM. le docteur Adamson, E. Miller, G. Barker (du Paarl), W. Thompson (arrivé tout récemment de l'Inde), W. Stegmann, G. Morgan, le docteur Innes et le docteur Abercrombie.

Des remercîments ont été votés à l'unanimité aux amis chrétiens de l'Inde, pour la richesse de leurs contributions. Un vote pareil a reconnu les services rendus à l'œuvre par le Comité du Cap, et en particulier par le Trésorier et le Secrétaire.

Enfin l'assemblée a remercié le Président, chanté une doxologie, et s'est séparée sous l'impression évidente du profond intérêt que tous avaient pris aux objets dont on venait de s'occuper.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

CHINE.

(3me *et dernier Article.*)

Canton.

Situation et aspect général. — Mœurs de la population. — Le Champ du sang. — Sociétés de Missions à l'œuvre. — Soins temporels et spirituels donnés aux malades. — Les Traités religieux. — L'École. — La Prédication dans les rues. — Un Néophyte.

Si nos lecteurs veulent bien nous suivre encore une fois sur les côtes du Céleste empire, c'est au sud, à Canton et dans l'île anglaise de Hong-Kong, que nous les conduirons aujourd'hui. Ces deux visites une fois achevées, nous aurons passé en revue chacun des points de la Chine sur lesquels les missionnaires de l'Evangile ont pris position. Il nous sera plus facile ensuite de nous tenir au courant des efforts subséquents qu'ils feront pour s'élancer, dès que la Providence leur en fournira l'occasion, vers les immenses et populeuses contrées de l'intérieur.

Canton devait être la cinquième des villes ouvertes aux étrangers en vertu des derniers traités. Mais cette ouverture ne devait avoir lieu que le 6 avril de l'année courante, et quand cette époque est arrivée le gouvernement chinois s'est refusé à l'accomplissement de la clause. On ne sait pas encore quelles seront les conséquences de cette détermination. Elle n'entraînera néanmoins ni la destruction des nombreuses factoreries du commerce établies en dehors de la ville, ni l'exclusion des missionnaires, ni la possibilité pour ceux-ci de visiter l'intérieur de la ville ; seulement il ne leur sera pas permis de s'y établir à demeure, comme ils en avaient l'espoir et comme ils avaient même commencé à le faire.

Canton est une ville de près de deux lieues de circonférence, et entourée de vastes faubourgs qui n'ont pas moins d'importance que la ville. Elle est située sur un large canal formé par la réunion de deux rivières, qui vont ensemble à quelque distance de là se jeter dans l'Océan. Ce canal, que les Européens désignent par le nom de Bocca-Tigris, a environ sept lieues de large sur dix-huit de long. Il est couvert d'une multitude de bateaux, dont un grand nombre sert de demeure à des familles entières. La ville elle-même est fort peuplée et très commerçante. On n'évalue pas à moins d'un million le chiffre de ses habitants.

Tous les récits des voyageurs et des missionnaires s'accordent à représenter la population de Canton sous les couleurs les plus défavorables. Elle passe, même dans l'esprit des Chinois, pour la plus indisciplinée et la plus turbulente de tout l'empire. Nulle part la fraude, le vol, les actes de piraterie, les attentats contre la vie humaine, les émeutes populaires ne sont aussi fréquents. Aussi les prisons regorgent-elles de coupables, et l'on y voit sans cesse exécuter, dans les intérêts de la sûreté générale, les sentences les plus sévères.

Mais ces actes de justice eux-mêmes sont empreints d'une violence et d'une cruauté d'autant plus révoltantes que l'arbitraire des mandarins y préside au moins aussi souvent que les règles de l'équité. « A chaque instant, dit un missionnaire américain, ces représentants de l'autorité font périr, sans l'ombre d'aucun jugement, ceux qui ont le malheur d'encourir leur ressentiment. On parle de supplices effroyables et qui rappellent tout ce qu'a inventé, en d'autres pays, la grossièreté féroce des siècles les plus barbares. Durant l'hiver dernier, beaucoup de prisonniers sont morts de dénuement et de misère dans les prisons de la ville. D'autres ont été, de propos délibéré, condamnés à périr lentement de faim. On a vu des hommes forcés de s'agenouiller sur les anneaux d'une grosse chaîne de fer et de rester dans cette position jusqu'à ce

que l'inflammation des jointures qui en était la suite, leur donnât une fièvre affreuse et finît par les emporter au milieu des plus atroces souffrances. Le mois dernier, une bande de voleurs avait dévalisé la boutique d'un marchand. On parvint à en arrêter une vingtaine et, comme un grand nombre de déprédations avaient récemment été commises, on jugea nécessaire de déployer à leur égard une sévérité extraordinaire. Les plus favorisés périrent sous le bâton ; d'autres furent écorchés vifs; les trois derniers ont, tout dernièrement, été conduits près d'un temple situé derrière la ville; là on leur a enveloppé les bras et le buste de coton imprégné d'huile auquel on a mis le feu et que l'on a renouvelé à mesure qu'il se consumait, jusqu'à ce que la vie ait été entièrement éteinte chez les misérables.

« Ce matin même, continue le même missionnaire, mes excursions habituelles m'ont conduit sur le lieu où se font les exécutions publiques. Il est situé sur les bords du fleuve, non loin de l'extrémité méridionale du mur d'enceinte. A mesure que l'on en approche, on quitte tout à coup des rues bordées de boutiques d'un aspect fort gai et de maisons élégantes, pour s'enfoncer dans un quartier hideux de misère et de saleté. Ce *Champ du Sang* est lui-même une espèce de large impasse, entourée d'un côté par un mur élevé, de l'autre par une rangée de petites maisons, véritables bouges dont les habitants sont pâles, d'une horrible malpropreté et portant sur leurs visages les traces non équivoques de la misère et du vice. Cet endroit sert, de plus, à la fabrication de la poterie, et l'on y voit l'argile encore blanche et non pétrie qui sert à cet usage, étendue sur la terre, mais humectée et souillée çà et là par de larges flaques de sang humain. Rien de plus désolé, de plus repoussant que tout cet ensemble. C'est bien là le champ du potier, l'*Haceldama* de l'Evangile ; il est impossible de ne pas faire ce rapprochement, bien qu'il ne soit pas parfaitement exact. On n'estime pas à moins de quatre cents le nombre des mi-

sérables qui subissent la peine capitale dans cet endroit. Il est vrai qu'il en est amené à cet effet un certain nombre de la province, mais il est hors de doute que la ville de Canton elle-même fournit la plus grande part à ce lugubre contingent. »

Ce dernier trait et les détails donnés plus haut montrent quels obstacles et quels dangers rencontre à Canton la prédication de l'Evangile. Il faut y ajouter encore une défiance ou plutôt une haine des étrangers, telles qu'il ne s'en rencontre peut-être de pareilles sur aucun autre point du territoire chinois. Ces sentiments, que la guerre avec les Anglais n'a fait qu'augmenter encore, ont déjà plusieurs fois mis en péril les jours des missionnaires. De toutes ces circonstances il résulte que Canton, malgré sa situation, son importance et ses anciennes relations de commerce avec les voyageurs de l'Occident, a bien moins qu'Amoy, que Shanghai et même que Ningpo, donné accès et prêté l'oreille aux bonnes nouvelles du salut.

Trois Sociétés de missions y ont cependant commencé l'œuvre et l'y font marcher avec autant de force et d'activité que le permettent les circonstances. Ce sont, la Société des Missions de Londres, représentée par deux missionnaires; la Société de l'Eglise presbytérienne d'Amérique et enfin le Conseil américain pour les missions. Ces deux dernières ont à Canton chacune trois missionnaires, dont un médecin et plusieurs aides étrangers ou indigènes. Toutes ces missions poursuivant un même but et ayant à lutter contre la même résistance, ont naturellement recours aux mêmes moyens. Chacune d'elle a ses prédications, ses distributions de traités et ses conversations journalières avec les Chinois, soit dans les rues, soit dans les hôpitaux, soit à domicile. Dire ce que l'une fait suffira pour donner une idée de l'ensemble de leurs travaux. C'est aux rapports du *Conseil américain* que nous allons emprunter quelques détails.

Bien longtemps avant les événements qui ont brisé les barrières dont s'entourait la nation chinoise, le Conseil américain s'était préoccupé des intérêts spirituels de ce peuple. Dès l'année 1830, deux de ses missionnaires furent en conséquence envoyés à Canton, où sont venus successivement depuis lors les rejoindre ou les remplacer, plusieurs collaborateurs dévoués comme eux à la cause de Christ et persévérants pour travailler à l'avancer malgré les lenteurs et les découragements. Voici ce qu'écrivaient ces frères à la fin de 1847 :

« Nous avons eu beaucoup de peine à trouver à nous loger convenablement ici, même dans les faubourgs, car il y a généralement parmi les habitants un désir bien marqué de nous exclure de leur société et même de nous empêcher de nous procurer des demeures dans leur voisinage. Il faudra probablement encore des années pour que ce mauvais vouloir fasse place à des dispositions plus amicales. Cependant les choses paraissent sous ce rapport même prendre un aspect plus favorable et nous espérons que les préventions se dissiperont peu à peu.

« Depuis que notre hôpital a été fondé, il a déjà reçu 25,568 malades, dont environ 3,000 dans le courant de cette année. La bénédiction divine a évidemment reposé sur cette institution; elle est devenue un puissant moyen, non seulement de soulager beaucoup de misères temporelles, mais aussi de fournir à un grand nombre d'âmes moralement malades des remèdes spirituels et de précieuses consolations. L'Evangile y est prêché régulièrement, chaque dimanche, à des auditoires composés de 80 à 100 personnes, dont les unes sont momentanément à l'hôpital ; d'autres sont des passants que la curiosité attire, mais quelques-uns aussi sont des âmes sérieuses venues, souvent d'assez loin, dans le but bien arrêté d'entendre parler de Jésus-Christ. D'autres services ont lieu, et les jours de consultation, notre évangéliste indigène, Léang-Afab, se tient dans la salle commune où arrivent

les malades, les entretenant, leur offrant des livres et prenant occasion de leurs infirmités corporelles pour les rendre attentifs à leurs misères spirituelles et les engager à recevoir le grand médecin qui vient à la rencontre des âmes pour les sauver.

« Ce même évangéliste, Afah, avait aussi, il y a quelques mois, ouvert, pour ainsi dire à son compte, une petite chapelle dans le quartier d'Honan où il demeure. Mais à la suite de l'un de ces mouvements populaires, si communs à Canton, il a été, à son grand regret, forcé de renoncer à ces exercices.

« Tous les missionnaires actuels, MM. Bridgman, Ball et Bonney ont, en outre, chacun dans sa maison, des réunions suivies avec empressement par un nombre de Chinois qui varie depuis 20 jusqu'à 80. Enfin Mme Ball et sa fille ont commencé, en juillet dernier (1847), à réunir quelques femmes chinoises pour leur parler des choses du salut, leur lire la Parole et prier avec elles. Le succès de ces réunions a dépassé nos espérances; on y compte souvent jusqu'à 30 ou 40 personnes parmi lesquelles il y en a quelques-unes de fort intéressantes.

« La distribution des Saintes-Ecritures et de nos traités religieux prend chaque jour un nouvel accroissement. C'est l'un des moyens les plus faciles, peut-être même le plus efficace, d'arriver à produire une impression, lente sans doute, mais générale et profonde sur ce peuple. Nous consacrons tous en conséquence à cette distribution autant que nous le pouvons de nos forces et de notre temps. Les rues, les maisons, les boutiques, les bateaux, la ville et les campagnes environnantes, tout a été visité par nous en diverses fois; et nous devons dire que, si quelques uns ont refusé nos dons ou ne les ont reçus qu'avec froideur, la grande majorité nous a cependant accueillis avec respect et a montré de l'empressement pour avoir part à nos distributions. Le chiffre des volumes ainsi mis en circulation durant l'année s'est élevé à plus de 5,000. Quelques uns de nos traités sont l'ouvrage de l'évangéliste indigène Leang-Afah.

« Il serait fort à désirer que nous eussions beaucoup d'aides comme celui que nous venons de nommer ; il faudra songer à l'établissement d'un séminaire où de jeunes chinois pieux et intelligents puissent être formés pour cette sainte profession. Mais le moment ne nous semble pas encore venu. En attendant, nous continuons à donner nos soins à l'école de la Mission. Les élèves y apprennent l'arithmétique, la géographie, les classiques nationaux, l'histoire biblique et les doctrines évangéliques étudiées dans les Saintes-Ecritures elles-mêmes. Tous les livres employés sont en chinois et c'est aussi dans cette langue que se font tous les exercices. Les enfants cuisent eux-mêmes leurs aliments et font leurs habits. Dans les heures de récréation ils s'occupent volontiers à plier et à brocher des livres chinois. Ils sont en général fort studieux et paraissent préférer de beaucoup notre méthode d'enseignement à celles qu'on suit dans les écoles chinoises. Quelques uns de ces élèves nous donnent des espérances que nous demandons au Seigneur de bien vouloir réaliser.

« Dans les promenades que nous faisons soit pour distribuer nos livres, soit dans un simple but de récréation, il se présente à nous de fréquentes occasions de nous entretenir avec le peuple sur des sujets religieux. Très souvent nous voyons alors se former autour de nous des groupes de 30 à 40 personnes, qui nous écoutent, nous font des questions et ne manquent pas d'exprimer leurs doutes ou leurs objections contre les vérités que nous leur annonçons. On nous a vus tant de fois occupés à ce genre d'exercices que la population a fini par s'y accoutumer et que lorsque nous arrivons, même dans les quartiers les plus reculés de la ville, les gens nous saluent des titres de *donneurs de livres*, et de *prédicateurs de livres*. Ce mode d'évangélisation offre ici moins de sécurité et a moins de résultats que dans les villes du nord ; mais nous n'avons pourtant pas à nous plaindre de la réception qui nous est généralement faite quand nous l'employons. »

Tels sont les travaux des messagers de la bonne nouvelle à Canton. Nous n'ajouterons qu'un trait à ce tableau tracé de leurs propres mains; c'est le récit d'une conversion emprunté au journal du docteur Bridgman, l'un des deux premiers missionnaires envoyés par le Conseil américain à Canton et qui n'a cessé depuis d'y exercer son ministère.

« *Yang Lanyen*, c'est ainsi que s'appelle le néophyte dont il s'agit, est, dit M. Bridgman, un homme de quarante-six ans, qui occupe un rang honorable parmi la classe moyenne. Employé comme interprète au département des affaires du commerce avec les étrangers, ce genre d'occupation l'avait mis autrefois en rapport avec le docteur Morrisson, qui lui donna les premières notions de la connaissance évangélique. Plus tard, au commencement de la dernière guerre, quand le révérend M. Staunton se vit jeté dans les prisons de Canton, Lanyen fut pendant quelque temps chargé de le surveiller. La conduite du prisonnier fit sur lui une impression très favorable et lui inspira le désir d'apprendre à mieux connaître le christianisme. En conséquence quand, la guerre terminée, je revins à Canton, il se présenta devant moi comme un *ancien ami de notre œuvre* et me témoigna beaucoup de joie quand je lui annonçai que j'allais avoir chez moi une réunion où je ferais l'explication de la Bible. Ces exercices ouverts, il fut l'un des premiers à y assister et n'y a jamais manqué depuis que lorsqu'il s'est trouvé malade ou lorsqu'il est allé visiter sa famille qui habite la campagne. Ce fut peu de temps après avoir commencé à s'instruire ainsi, que son cœur parut touché par l'influence du Saint-Esprit, et qu'il devint évident à nos yeux que Jésus s'était préparé en lui un véritable croyant. Depuis lors, c'est-à-dire depuis près de deux ans notre confiance en lui n'a fait que s'accroître; ses progrès en intelligence des choses saintes ont été des plus satisfaisants et sa conduite est, sans la moindre exception, et autant qu'il nous a été possible de nous en assurer, parfaitement en har-

monie avec les sentiments nouveaux qu'il professe. Il se montre actif dans ses affaires, probe et ponctuel dans ses engagements, fidèle à toutes ses promesses, bienveillant et plein de politesse dans tous ses rapports avec le monde. Nous venons en conséquence de combler ses vœux en lui administrant, avec confiance et joie, le sacrement du baptême. Cette cérémonie, à laquelle ont assisté plusieurs de ses compatriotes, parait avoir fait sur eux une impression vive et qui, nous l'espérons, pourra leur être salutaire à eux-mêmes.

Hong-Kong.

Importance de cette Mission. — Travaux de la Société de Londres. — Le Pasteur et le Colporteur indigène. — Trois jeunes Néophytes. — Deux autres conversions. — L'Evêché anglican. — Besoins spirituels de la Chine.

En franchissant le bras de mer qui sépare Canton d'Hong-Kong, nous sortons de la Chine, mais sans abandonner pour cela les missions chinoises. Quoique la cession de cette île à l'Angleterre y ait attiré déjà un grand nombre d'étrangers, elle n'a pas eu pour effet d'en faire disparaître la population indigène, qui est assez considérable pour offrir un champ de travail au zèle des chrétiens. Les missionnaires y trouvent d'ailleurs un point de départ et d'appui très précieux. C'est là qu'ils arrivent et qu'ils font pour ainsi dire leurs premières armes, en se mettant au courant des mœurs et de la langue du pays qu'ils vont conquérir. Enfin, c'est à Hong-Kong qu'ont été amenés à la connaissance de l'Evangile la plupart des aides missionnaires natifs que nous avons trouvés à l'œuvre dans les stations du Continent. Ce dernier fait suffirait à lui seul pour établir la haute importance d'Hong-Kong comme poste d'évangélisation.

Nous avons, il y a quelques mois (*en décembre* 1848), donné

sur cette île et sur quelques uns des travaux missionnaires qui s'y poursuivent, des détails qui nous dispensent d'en présenter aujourd'hui le tableau complet. Mais des faits nouveaux s'y sont passés; nos lecteurs nous sauront gré de leur en citer quelques uns

On se rappelle que la Société de Londres a fait construire à Hong-Kong une chapelle dont nous avons raconté l'inauguration (*livraison de janvier* 1847). Le pasteur de cette Eglise naissante est un Chinois nommé *Chin-Seen*, le premier de sa nation qui ait été jugé digne de recevoir l'imposition des mains, il y a de cela environ dix-huit mois. C'est, disent les missionnaires, un homme de trente-deux ans, qui sans rien perdre de sa nationalité a pourtant su s'approprier plusieurs des qualités propres au caractère occidental. Il sait parfaitement l'Anglais et s'applique à l'étude avec une ardeur infatigable. Bien souvent, aux heures les plus avancées de la nuit, l'on aperçoit des rayons de lumière briller à travers les fenêtres de l'appartement qu'il habite; ce sont ceux de sa lampe de travail. Et si l'on pouvait alors arriver jusqu'à lui et jeter un coup d'œil sur les livres ouverts devant lui, l'on verrait combien sont graves les recherches qui occupent ses veilles. Ce sont les ouvrages les plus populaires ou les plus sérieux de notre littérature religieuse, le *Commentaire de Matthieu Henry sur la Bible*, les œuvres d'*Abbot*, le *Voyage du chrétien*, *etc*. Ainsi nourri de bonnes études et de méditations consciencieuses, cet homme se prépare dans le silence de la retraite aux saints devoirs de son ministère. Aussi, quand il se présente devant ses compatriotes pour leur annoncer les richesses de l'amour divin, il les exhorte avec une intelligence, une clarté et une chaleur remarquables. On sent en lui le chrétien déjà mûr et le pasteur pénétré de la haute importance de sa tâche. Que n'est-on pas en droit d'attendre des efforts d'un homme à qui Dieu semble avoir accordé des dons si bien appropriés au poste qui lui est confié?

A côté de Chin-Seen, travaillent plusieurs autres aides indigènes, pleins aussi d'intelligence et de zèle. Les missionnaires, MM. Legge et Cléland, qui conservent toujours la haute direction de l'œuvre, rendent surtout à l'un d'eux, nommé *A-Sun*, employé comme colporteur, les témoignages les plus honorables. Converti à la foi chrétienne depuis quatorze ans, il la propage sans relâche par ses discours et en honore la profession par une simplicité, une droiture et une sobriété exemplaires. « Cet homme et plusieurs autres de nos aides natifs, sont vraiment de fidèles disciples, dit M. Cléland; je ne connais nulle part, pas même en Angleterre, de chrétiens à qui je donne plus cordialement la main d'association fraternelle, ni pour lesquels je puisse ressentir en Christ un amour plus profond. C'est avec de tels hommes pour instruments que se fera la conquête spirituelle de la Chine. Nous ne pouvons pas nous proposer un but plus élevé et plus désirable que d'en multiplier le nombre.

Tels sont les ouvriers; voici quelques-unes des récompenses accordées à leurs efforts par celui qui tient les cœurs en sa main. Le docteur Legge écrit, en date du 24 novembre 1848 :

« Dimanche, 12 du courant, nous avons eu le bonheur d'administrer le baptême à quatre indigènes. Ceux qui nous l'avaient demandé étaient au nombre de quinze, mais après les avoir sérieusement examinés en présence de l'Eglise entière, nous n'avons, bien que la plupart d'entre eux nous parussent très intéressants, cru pouvoir admettre que ces quatre, dont la sincérité et la foi nous ont paru hors de doute.

« Trois de ces nouveaux frères sont des jeunes gens de dix-huit à vingt ans, élèves de notre école. Le jour où *A-Chong*, l'un d'eux, me témoigna son désir d'être baptisé, je lui demandai depuis quand il avait formé le projet d'embrasser le christianisme. « Il y a déjà plusieurs années, me répondit-il, mais la crainte des hommes, et surtout de mes

parents, m'a fait jusqu'ici garder le silence. — Mais, repris-je, cet obstacle n'est pas levé ; vos parents ne manqueront pas d'être irrités de votre conversion. — Je le sais, dit-il d'un ton profondément ému, mais j'y ai réfléchi beaucoup, longtemps, et maintenant mon parti est pris. Il vaut mieux pour moi avoir à supporter la colère de mes parents que d'être rejeté de Dieu. »

« Le second se nomme *A-King*. Depuis fort longtemps aussi sa conscience était réveillée et lui faisait un devoir de se déclarer pour le Seigneur. Le jour de son examen, il me rappella une conversation qu'il avait eue avec moi en 1844 et dans laquelle il m'avait dit être pleinement persuadé que l'idolâtrie était une folie et un crime. Là-dessus je lui demandai si depuis cette époque il avait adoré les images. Il parut hésiter un instant, mais reprenant bientôt : Quand je quittai l'école pour retourner dans ma famille, dit-il, le courage me manqua, et pour me soumettre à la volonté de mon père j'adorai mes ancêtres ; mais c'est une chose qu'il me serait maintenant impossible de faire encore. » Cette confession soulagea évidemment son cœur. C'est l'un des agneaux du troupeau ; nous le mettons avec confiance sous la garde du bon Berger.

« Aussitôt après que ces deux candidats au baptême nous eurent fait connaître leurs intentions, nous les engageâmes à en faire part à leurs parents, en leur exposant les motifs d'une si grave détermination. La lettre de A-Chong était une pièce remarquable, longue, claire, pleine de la plus touchante sensibilité. Le père, qui n'habite pas Hong-Kong, parait en avoir été ému ; il a répondu qu'il laissait son fils libre de suivre les pensées de son cœur. — Le père d'A-King n'a fait jusqu'à présent aucune réponse.

« Pour le troisième de nos jeunes néophytes, les obstacles provenant de la famille n'existaient pas. A-Ch'eong, c'est son nom, est le neveu de notre excellent colporteur A-Sun, qui l'avait fait entrer à notre école, mais en ayant eu soin de sti-

puler préalablement avec le père et la mère, que si leur fils venait, durant le cours de son instruction, à vouloir professer la foi chrétienne, ils lui laisseraient à cet égard une pleine liberté. Ce jeune homme avait d'ailleurs, avant même de devenir notre élève, reçu des impressions très sérieuses en assistant au culte domestique qui se fait, tous les matins et tous les soirs, dans la maison de son oncle.

« Le baptême de ces quatre nouveaux disciples du Seigneur a eu lieu dans notre chapelle, en présence d'une nombreuse assemblée dont la plus grande partie était chinoise. Cette cérémonie a fait une grande sensation. J'espère que sous peu nous en aurons encore une du même genre. Trois de nos élèves et une dixaine d'habitants de la ville demandent aussi à être admis dans l'Eglise, et au sein de la population indigène, on ne s'occupe pas médiocrement de ce *nouveau chemin*, comme disent les Chinois. Que Dieu nous multiplie les secours de sa grâce! Nous avons en ce moment, nous et nos frères chinois, besoin d'une double portion de l'Esprit de sagesse et de prière.

« C'est avec bonheur que nous voyons un si grand nombre des élèves de notre école n'en sortir que pour entrer dans l'Eglise. Il semble, à ce signe, que Dieu soit sur le point de nous accorder l'objet de nos vœux les plus ardents, et de faire de cet établissement un séminaire, et cela dans le sens le plus élevé du mot, c'est-à-dire, une véritable école de prophètes. »

Le Seigneur appelle à lui des serviteurs à toutes les heures de la journée. A côté des jeunes gens, les hommes faits et les vieillards. On le voit ici comme partout où se déploie la puissance de la Parole régénératrice.

Laon-ting-Shen est un marchand de riz d'environ 45 ans, établi à Hong-Kong depuis plus de deux ans. Sa boutique était en face de la maison qu'habite A-sun, de sorte qu'il se trouva presqu'involontairement témoin de la conduite de ce pieux serviteur de Jésus. Ce qui l'y frappa le plus, ce fut de voir A-Sun et les membres de sa famille se ranger souvent

autour d'un livre, en faire la lecture et se prosterner ensuite, évidemment dans un but d'adoration. A qui peuvent s'adresser ces hommages ? se demandait Ting-Shen ; il n'y a là ni autel, ni idole, ni bâtons d'encens, ni offrandes de fruits, ni chandelles de suif allumées. Désireux d'éclairer ce mystère, il saisit la première occasion d'entrer en relation avec A-Sun et reçut les explications qu'on peut penser. De longues et sérieuses conversations s'en suivirent, et bientôt Ting-Shen devint l'un des auditeurs les plus assidus de la prédication. Il fréquenta les réunions où la Bible était expliquée et quand, sur sa demande du baptême, les missionnaires procédèrent à son examen, ils furent, disent-ils, étonnés de la masse de connaissances religieuses qu'il avait acquises. Les dispositions de son cœur et les témoignages rendus à sa conduite n'étaient pas moins satisfaisants. Son désir de vivre conformément aux lois de l'Evangile est tel que, malgré les bénéfices qu'il retire de son commerce, il a parlé d'y renoncer parce qu'il est trop difficile, selon lui, d'y gagner de quoi vivre sans user de fraude sur la qualité ou sur le prix des marchandises. Les chrétiens l'ont engagé à ne rien précipiter et à bien s'assurer avant de prendre ce parti qu'il est réellement impossible de faire des affaires avec loyauté et droiture. Il y a consenti, mais en se montrant bien décidé à consommer ce sacrifice si sa conscience le demande. Quand, après son baptême, il a pu s'approcher de la sainte table, autour de laquelle étaient rangés, avec les membres de la Mission, onze de ses compatriotes convertis avant lui, ses impressions ont paru celles d'un profond repentir de ses péchés et d'une vive reconnaissance pour l'auteur de son salut. Pendant tout le temps qu'a duré l'allocution adressée anx communiants, des larmes d'attendrissement ont coulé sur sa belle et mâle figure.

Citons enfin *Kwang-Sang*, vieillard de soixante ans et relieur de profession, qui a été instruit, examiné et baptisé en même temps que Ting-Shen. Voici comment il a raconté lui-

même sa conversion dans la lettre que, sur la demande des missionnaires, il leur a écrite pour motiver son admission dans l'Église.

« Moi, qui présente cet écrit, j'ai été, il y a plus de dix ans, employé comme relieur de livres au collége de Malaca, et j'y avais entendu parler de Dieu. Mais alors j'étais profondément enraciné dans les coutumes du monde et n'avais point de cœur pour les doctrines de l'Evangile. Je ne sentais pas que j'étais un grand pécheur, et je ne connaissais rien de la grande bonté de Dieu pour avoir pitié de moi, ni de la grande vertu de Jésus pour expier le péché. C'est pourquoi j'ai longtemps différé. Mais il y a deux ans que demeurant auprès d'A-Sun, il m'a donné des instructions à ses moments de loisir. Je suis aussi bien redevable aux missionnaires pour les explications très claires qu'ils m'ont données des Livres-saints. C'est ainsi que j'ai acquis la connaissance de l'excellence de l'Evangile et celle de ma propre iniquité. Je sais maintenant aussi que quiconque ayant le sentiment de ses péchés, s'en repent et veut être lavé par le sang de Jésus peut obtenir le pardon de tous ses péchés et le salut de son âme. En conséquence, comme je suis déjà avancé en âge et que je ne sais pas l'heure et le jour où ma vie peut prendre fin, je vous demande de me baptiser et de prier pour moi, afin que le Saint-Esprit éloigne de moi mes anciennes actions, que ma foi s'augmente, et que je puisse d'un cœur pur et sincère me confier en Jésus-Christ ; de sorte que le jour de ma mort, arrivât-il sur le champ, devienne pour moi et pour ma famille entière, un vrai jour de bonheur.

Signé : Kwang-Sang. »

Tous ces récits d'Hong-Kong sont extraits des rapports de la Société de Londres. Nous en pourrions trouver de non moins édifiants dans la correspondance des missionnaires employés dans cette île par d'autres Sociétés. Mais il faut nous borner et mettre un terme à cette longue revue des travaux

évangéliques dont le céleste empire est le théâtre. Nous n'ajouterons plus qu'un fait et qu'une observation.

Le Gouvernement anglais vient de créer pour la direction des Eglises du rit anglican qui se sont formées ou se formeront en Chine, un évêché dont le siége sera Victoria, capitale de l'île d'Hong-Kong. L'ecclésiastique nommé pour remplir ce poste important est M. Georges Smith, ancien missionnaire, qui a pendant plusieurs années déjà travaillé à l'évangélisation de la Chine et a publié sur ce pays un livre plein d'intérêt. On a donc tout lieu d'espérer que les Missions trouveront en lui un appui sûr et actif, et depuis sa nomination il a fait à cet égard les déclarations les plus réjouissantes. L'un de ses plans favoris est l'établissement à Hong-Kong d'un vaste collége pour l'éducation des jeunes chinois; et ce projet rencontre en Angleterre une sympathie qui parait en devoir assurer la réalisation. Un ami de l'Evangile seul a généreusement donné £ 10,000 pour cette œuvre, qui pourra, sous la bénédiction de Dieu, avoir les conséquences les plus heureuses pour l'avancement du christianisme dans ces contrées.

Notre dernière observation est celle-ci : Le nombre des missionnaires protestants actuellement à l'œuvre en Chine est de soixante-sept. Ce chiffre parait élevé quand on se rappelle qu'il y a dix ans à peine, le pays était encore fermé devant les messagers de Christ; mais qu'il est peu considérable quand on le place en présence de ces trois à quatre cent millions d'âmes qui demeurent encore, dans cette seule partie du monde, sous l'empire de Satan, sans Dieu, sans espérance et sans paix ! La porte est ouverte et grâces au Seigneur, l'œuvre est commencée; mais il faut pour l'étendre et la consolider beaucoup d'ouvriers, beaucoup de sacrifices et beaucoup de prières. Puissent de plus en plus tous les disciples de Christ comprendre à cet égard leurs saintes obligations et se sentir, par son Esprit, encouragés à les remplir !

VARIÉTÉS.

Les Évangélistes de la Polynésie.

Les îles de la Mer du Sud sont, comme l'on sait, trop nombreuses et trop dispersées pour que les missionnaires employés dans ce champ d'évangélisation, puissent pourvoir par eux-mêmes à tous leurs besoins spirituels. Ils y suppléent au moyen de natifs convertis auxquels leur intelligence et leur piété ont fait confier les fonctions d'évangélistes. Ces humbles auxiliaires rendent dans la Polynésie des services immenses et d'autant plus admirables qu'ils sont moins éclatants, que le dévouement le plus entier peut seul les inspirer, et que c'est à travers mille dangers, sans cesse renaissants, qu'ils s'accomplissent. En voici quelques exemples. Il s'agit des évangélistes des *îles de la Loyauté*, groupe assez nombreux, situé entre les nouvelles Hébrides et la nouvelle Calédonie. Deux missionnaires les ont récemment visitées; nous ne faisons qu'abréger un peu leur récit.

« En arrivant à Maré, (l'une de ces îles), nous y trouvâmes, avec les évangélistes du lieu, ceux de Lifu, chassés de leur poste par une guerre violente allumée à la suite de la mort du vieux chef aveugle Bula. Ces derniers nous ont raconté quelques-unes de leurs épreuves. En 1846, une épidémie avait ravagé la population. On ne manqua pas de l'attribuer à leur présence, et plusieurs des insulaires demandèrent à grands cris leur mort. D'autres prirent leur défense. Tuons-les, disaient les uns, et la maladie cessera. — Non, répliquaient les autres, nous sommes tous morts si nous le faisons, car leur Dieu les vengera. — Alors, chassons-les de l'île, reprenaient les premiers. — Non, disaient encore leurs amis, car

cela nous exposerait aussi aux jugements divins. Laissons-les tranquilles; ils sont venus parmi nous pour le bien et non pour nous faire du mal. »

« Un chef de l'île des Pins fut consulté. Son avis fut favorable aux évangélistes. « Une fois, dans notre île, dit-il, nous les avons tués, pensant faire cesser ainsi la maladie; mais après cette action, le mal redoubla au contraire de rage. Epargnez ces hommes. » Pendant que ces débats s'agitaient, les serviteurs de Christ, renfermés dans leur maison, y passèrent toute une journée en prières, s'attendant à chaque instant à voir arriver leur fin. Mais ils se confiaient en Celui qui a dit aux siens : *Voici, je suis toujours avec vous*, et leur espoir ne fut point trompé, le conseil du chef étranger fut écouté.

« L'année suivante, quand Bula mourut, ce furent de nouveaux dangers. Toutes les fois qu'un chef meurt, cet événement est attribué à quelque maléfice humain; les amis du défunt se lèvent en armes, comme autant de *vengeurs du sang*, et il est rare qu'ils s'apaisent sans avoir fait tomber la désolation et la mort sur quelque point du pays. C'est, outre la satisfaction donnée aux préjugés, une occasion, rarement négligée par eux, d'assouvir quelques vengeances ou quelques haines particulières. Le cri de : « Tuons les évangélistes » retentit de nouveau. Mais le Seigneur les protégea encore une fois. Tout à coup, la fureur des amis de Bula se porta, on ne sait pourquoi, sur une autre famille du pays qui fut massacrée toute entière, et les évangélistes eurent la vie sauve.

« A Maré, ces fidèles prédicateurs de la Parole travaillent avec courage et persévérance. Les écoles qu'ils avaient ouvertes n'ont pas réussi, mais le dimanche ils prêchent dans quatre stations différentes et sont écoutés avec assez de faveur par une partie de la population. Cependant ils ont eu aussi leurs jours de danger, et leur vie a été menacée plus d'une fois. L'année dernière, ils ont eu de plus à supporter une effroyable disette, sur-

venue à la suite d'une sécheresse. Pendant des mois, ils n'eurent pour se nourrir que des écorces ou des feuilles d'arbres, de l'herbe et la racine des bananiers. Cette épreuve, avouent-ils ingénuement, les a beaucoup abattus et les a fait plus d'une fois, comme jadis les Israélites dans le désert, regretter les bonnes choses de l'Egypte, c'est-à-dire, de leur chère île natale de Samoa.

« Quelques jours après, nous arrivâmes en vue de Ninè, ou *l'île sauvage*, sur laquelle avait été, en 1846, déposé l'évangéliste Peniamina, qui en est originaire. Sachant que les habitants de cette île mettent à mort ceux de leurs compatriotes qui ont visité d'autres îles, dans le cas où une épidémie éclate après leur retour, nous étions remplis d'appréhension sur le sort de l'évangéliste, car des maladies de ce genre avaient durant l'année dernière sévi dans presque toutes les îles de ces parages. Mais nous fûmes bientôt tirés d'inquiétude par ce frère lui-même qui vint à notre rencontre dans son canot, en parfaite santé et tout joyeux de nous revoir.

« Lui aussi nous a raconté son histoire. Le premier jour après son arrivée, des bandes armées l'avaient entouré et avaient voulu le tuer sous prétexte que son retour occasionnerait de graves maladies. Cette première fureur apaisée, on en voulait au canot que nous lui avions donné et à une caisse qui contenait ses effets. Il fallait, disaient les insulaires, renvoyer ces objets qui ne pouvaient qu'attirer du mal sur le pays. Ce ne fut qu'à force de représentations qu'il parvint à les détourner de cette idée. « Examinez, leur dit-il, ce canot et cette caisse ; ils sont l'un et l'autre faits d'un bois qui croît dans l'île et qui n'y a jamais produit aucune maladie. Et quant à moi, vous savez que cette île est mon pays ; je ne suis pas un dieu, mais un homme tout pareil à vous et je n'ai aucun pouvoir sur les maladies; cela n'appartient qu'à Dieu seul. »

La pensée de Dieu ainsi introduite, l'évangéliste saisit l'occasion de la développer. Il parla à cette foule, qui voulait sa

mort, de la nouvelle religion qu'il avait apprise dans ses voyages, de l'immortalité, du ciel, de l'enfer et du salut qui est en Christ, puis il se mit à genoux et fit une prière. Ces paroles et cette action émurent le cœur de quelques uns de ses compatriotes; ils demandèrent qu'on l'épargnât. Mais d'autres restèrent insensibles: « Tuons-le maintenant, criaient-ils; pendant qu'il est encore seul, et avant qu'aucune maladie n'éclate; plus tard d'autres personnes se joindront à lui, et nous ne pourrons plus nous en défaire. »

« Pendant ce conflit la nuit survint. Peniamina ne savait que devenir; il n'avait pas d'endroit où il pût reposer sa tête et personne ne se souciait de le recevoir sous son toit. On lui dit de passer la nuit sous un arbre, puis on pensa à une espèce de vieux fort abandonné et on l'y conduisit. Mais il n'y avait là que des murs et la pluie étant venue à tomber, il n'y eut pas moyen d'y rester. L'évangéliste sortit donc et se mit à errer à travers les habitations; ce fut d'abord bien inutilement. Cependant, quelqu'un lui donna un peu de nourriture, dont il avait grand besoin et à la fin une cabane s'ouvrit et on l'invita à y entrer; ce fut là qu'il passa la nuit.

« Le lendemain, nouvelle réunion des habitants de l'île. Il fallut que l'évangéliste ouvrît sa caisse et leur montrât ce qu'elle renfermait. Plusieurs objets lui furent volés et il se vit obligé de céder les autres à leurs demandes impérieuses, de sorte qu'au bout de quelques instants il ne lui resta absolument que la caisse vide; mais on ne parlait plus de lui ôter la vie et c'était, pour le moment, un grand point de gagné.

« Il se mit alors à prêcher hardiment l'Evangile et le nombre de ses partisans s'accrut rapidement. Les prêtres des dieux nationaux, n'osant plus l'attaquer ouvertement, cherchèrent à ourdir contre ses jours des trames secrètes; mais ce fut en vain. Par la grâce de Dieu, les succès de l'Evangile devinrent de plus en plus apparents. Aujourd'hui, les gens de cette partie de l'île observent généralement le dimanche et fré-

quentent les exercices de culte qu'a établis l'évangéliste; quelques uns même commencent à prier en famille et à implorer la bénédiction divine sur leur repas. Inutile de dire combien nous intéressa ce récit du simple et fidèle Peniamina, récit que confirma d'ailleurs pleinement ce que nous vîmes ensuite de nos propres yeux. »

Lit de mort d'un chef africain.

Le trait qu'on va lire, quoique bien simple au premier coup d'œil, nous parait être une nouvelle et remarquable preuve de cette vérité, tant de fois déjà mise au jour, que l'Evangile est puissant pour changer les cœurs et faire disparaître les préjugés les plus enracinés. C'est M. Moffat, missionnaire parmi les Béchuanas, qui le raconte dans un de ses derniers rapports.

« Je viens, dit-il, de faire une tournée dans nos annexes situées le long de la rivière Kolong. Dans l'une d'elles j'ai appris qu'un triste accident avait coûté la vie à Molehabangue, l'un des fils du dernier roi et le frère du chef actuel Gasibonoe. Quelques semaines avant mon arrivée, ce jeune homme était allé chasser avec plusieurs personnes parmi lesquelles se trouvait un jeune homme particulièrement attaché à son service. Dans le feu de la chasse, celui-ci, séparé de son maître par des buissons, tira un coup de fusil dont la charge alla se loger dans l'épaule de son maître, lui effleurant la veine jugulaire et lui fracassant plusieurs côtes. Effrayé de ce coup malheureux son auteur n'eut rien de plus pressé que de prendre la fuite, et à bon droit, car d'après les anciens usages du pays, tout homme qui verse, même par accident, le sang royal est irrévocablement mis à mort.

« Cependant Gasibonoe, transporté dans sa maison, n'eut pas plus tôt repris ses sens qu'il supplia le chef, son frère, d'envoyer

des gens à la recherche de son domestique, non pour le punir mais au contraire pour le protéger et lui annoncer que sa vie ne courait aucun danger. Quand le malheureux, bientôt atteint, reparut dans le village, le parti païen demanda sa mort à grands cris. Molehabangue l'apprit et crut même un instant que la fureur de ces gens l'avait emporté sur la promesse qu'il avait reçue du chef. Aussitôt il envoya sa femme vers Gasibonoe pour lui rappeler cette promesse et le supplier de lui envoyer l'homme qui en était l'objet. Il voulait s'assurer par ses propres yeux que ses jours avaient été respectés.

« Quand le malheureux fut en présence de Molehabangue, une telle émotion s'empara de lui que le malade en fut lui-même agité plus qu'il ne convenait à son état et qu'il fallut faire retirer le domestique sans qu'aucune parole eût été changée entre eux.

« Mais quelques instants après, Molehabangue demanda qu'on le fît revenir. Il put alors lui parler et lui dit qu'il n'était point à blâmer ; que tous les événements étaient dirigés par la providence et que tout ce que Dieu faisait ou permettait était bien ; après quoi il ajouta avec une bonté admirable : « Quand je serai mort, fais ce que tu pourras pour bien servir mes enfants. »

« Peu de temps après Molehabangue expira. Quand sa mort fut connue de nouvelles clameurs s'élevèrent contre les jours de son meurtrier involontaire. Mais le chef resta inébranlable. « Non, dit-il, cet homme ne sera pas mis à mort ; il est innocent et je ferai respecter les volontés que mon frère a exprimées sur son lit de mort. »

Les restes de Mohelabangue ont été religieusement déposés à côté de ceux de son père. C'est encore un bienfait de l'Evangile. Autrefois les Béchuanas jetaient leurs morts dans des trous souvent infects. Aujourd'hui il les déposent dans des tombes qu'ils entourent de respect et sur lesquelles plane l'espérance de la résurrection !

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nos frères d'Afrique, séparés de nous par tant de mers et de déserts, n'ont pu apprendre, aussi promptement que nous l'aurions désiré, la délivrance signalée dont la société a récemment eu à bénir le Seigneur. Il en résultera nécessairement que d'ici à quelque temps encore, leurs lettres seront, comme les deux qu'on va lire, écrites sous l'influence des fâcheuses nouvelles qu'ils avaient reçues d'Europe, et nous parleront de leurs souffrances et de leurs inquiétudes. Nous n'en croyons pas moins devoir les publier. Ces détails douloureux ne peuvent que resserrer encore les liens d'affection qui unissent les Chrétiens de France à leurs missionnaires d'Afrique, et montreront aux premiers combien il importe de prévenir, par les efforts généreux et réguliers d'un zèle persévérant, le retour d'une crise qui, en Afrique comme en France et plus encore qu'en France, a si profondément affecté les amis des missions et risqué de compromettre les intérêts de notre belle et sainte œuvre.

STATION DE WELLINGTON.

Lettre de M. Bisseux *au Comité, en date du* 26 *mars* 1849.

Collecte faite en faveur de la Société à Wellington. — Bonnes nouvelles du Cap. — Baptême de sept néophytes.

Wellington, le 26 mars 1349.

A Monsieur le Président et Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions.

« Messieurs et très honorés frères en J. N. S.,

« Il est un peu tard pour vous accuser réception de votre circulaire du 18 août 1848, par laquelle vous m'engagez à faire tous mes efforts auprès des amis de votre œuvre, afin de vous aider à sortir de vos embarras pécuniaires. Mais je n'ai pas tardé à agir; j'avais même travaillé dans ce but avant que vous m'en eussiez manifesté le désir. Aujourd'hui j'ai la joie de vous apprendre que nos amis de Wellington ont bien répondu à votre appel, puisqu'ils ont réalisé une somme de 40 livres. Je crois vous avoir dit que j'avais aussi fait plusieurs voyages à la ville du Cap pour m'entendre avec Messieurs les pasteurs, sur les mesures à prendre pour venir au secours de nos frères, que la circulaire du Comité de Londres avait mis dans une situation bien pénible. Vous connaissez les heureux résultats de la grande réunion tenue publiquement à la ville du Cap, et le puissant secours qu'elle a procuré à la Mission française. Nos frères anglais ont pris l'initiative. Plus d'une fois déjà ils avaient donné des preuves de leur sincère attachement à notre Mission, mais cette fois-ci ils ont fait un effort extraordinaire, se mettant à la place des missionnaires qu'ils voyaient à la veille de manquer du nécessaire. L'exemple une fois donné, plusieurs églises hollandaises ont commencé à envoyer leurs subventions. Bénissons le Seigneur, qui avait préparé le cœur de ses enfants avant même que votre circulaire eût atteint le sol de l'Afrique.

« Permettez-moi, Messieurs et chers frères, de vous féliciter de ce que le Dieu des miséricordes a bien voulu détourner la tempête qui était prête à éclater sur notre Société. Elles sont donc exaucées les prières que nous n'avons cessé de lui adresser pour une œuvre si chère à nos cœurs. Il achèvera son ouvrage, n'en doutons point. Son nom est l'Admirable, le Dieu fort. Heureux, mille fois heureux ceux qui se retirent vers lui ; car, *il est notre retraite, notre force et notre secours dans les détresses, un secours fort aisé à trouver. Les nations se sont émues, les royaumes ont été ébranlés* ; *il a fait entendre son tonnerre et la terre s'est fondue. L'Eternel des armées est avec nous* ; *le Dieu de Jacob est notre haute retraite.* Il est avec nous, il est avec notre œuvre ; elle sortira plus brillante que jamais du creuset de l'épreuve. Le Christ triomphera et toute la terre verra son salut.

« Ils l'ont vu aussi, je l'espère, ce salut, ces sept nouveaux frères que j'ai reçus à Noël dernier dans l'Eglise de Jésus-Christ. Vous vous réjouirez avec moi de cette nouvelle acquisition pour mon église encore trop petite, et vous prierez pour l'affermissement de ces âmes, sincères mais encore faibles. Dans les craintes et dans les épreuves où je me suis trouvé, le Maître que je sers ne m'a pourtant pas laissé sans encouragement. Puissé-je lui en montrer ma reconnaissance par un redoublement de zèle et un plus ardent amour ! Rien n'est glorieux comme de se dépenser pour lui. Tout est vain ici bas, tout est périssable ; mais une âme arrachée à la mort, une âme transportée dans le royaume de la lumière, oh ! qui pourrait en connaître le prix ? Travaillons, abondons dans l'œuvre du Seigneur, et notre travail ne sera pas vain auprès de lui.

« Recevez, Messieurs, l'assurance de l'affection cordiale et sincère

« de votre dévoué serviteur

« J. Bisseux. »

STATION DE MÉKUATLING.

Lettre de M. DAUMAS *à M. le directeur des Missions, sous la date du* 6 *mai* 1849.

Effet des nouvelles d'Europe. — Douleurs et détresses des missionnaires. — Embarras toujours croissants. — Confiance et espoir. — Epreuves d'un autre genre. — Guerre entre les Bassoutos et les Mantatis. — Chute de plusieurs membres de l'Eglise.

« Monsieur et très honoré frère ,

« Votre affectueuse lettre du 24 octobre dernier ne m'est parvenue qu'il y a quelques jours. Je vous en remercie bien sincèrement. Les sentiments de sympathie que vous nous avez témoignés à l'occasion de la maladie de notre chère Mathilde nous ont fort touchés, et vous pouvez être persuadé que nous avons, de notre côté, senti tout ce que votre cœur de père, si souvent déjà, hélas! ulcéré par la douleur, a dû souffrir en perdant cette charmante enfant dont les heureuses dispositions faisaient vos délices. Longtemps avant la réception de votre lettre, nous avions, d'une manière indirecte, appris votre affliction, et demandé au Seigneur de vous soutenir dans cette nouvelle visitation de sa part. Au moment du sacrifice, il est dur de se résigner ; mais après l'épreuve vient la consolation, car notre bon Père céleste nous donne la douce espérance d'une réunion bienheureuse avec ces êtres chéris qui n'ont fait que nous devancer au sein de la paix inaltérable. Lorsque nous visitons l'endroit où reposent les restes de notre angélique Eléonore, maintenant que l'amertume de la douleur est passée, nous trouvons cette chère enfant bien plus heureuse auprès de son Sauveur que dans cette vallée de larmes, et nous ne voudrions pas la lui redemander pour la voir encore exposée aux souffrances et aux tribulations de la vie. Le ciel ne vaut-il pas bien mieux que ce séjour de péché, de misère et de mort?

« Jamais ces sentiments n'ont rempli nos cœurs avec plus

de force que durant l'année qui vient de s'écouler. Tout nous y a invités à détourner nos regards de ce monde passager et périssable, et à chercher, comme les anciens patriarches, cette cité permanente dont Dieu est l'architecte et le fondateur. Et que de fois, comme à l'ancien prophète d'Israël, la mort nous a semblé préférable à la vie, et nous avons, avec le bienheureux apôtre des Gentils, trouvé qu'il serait bon de déloger de ce monde pour être avec le Christ! Ce furent d'abord les nouvelles attérantes, qui nous révélant l'état de gêne où se trouvait la Société; nous apprenaient qu'elle ne pouvait plus, comme par le passé, subvenir aux frais de notre mission, et qu'il nous fallait, en conséquence, abandonner trois de nos établissements. Ce fut ensuite cette révolution de Février, aussi soudaine qu'inattendue, qui a bouleversé notre belle France, paralysé l'activité de nos institutions religieuses, et a presque amené la ruine de la Société qui nous a envoyés ici. Il a fallu fermer notre chère maison des Missions; oh! quel coup cela a dû être pour vous! Nous savions combien vous y étiez attaché. C'était là que tous vos élèves avaient été préparés pour le saint ministère; là que se rattachent tant de doux souvenirs; de là que les prémices du réveil de nos chères églises étaient sorties pour aller s'unir à la multitude des témoins de la vérité qui proclament parmi les païens le nom béni du Sauveur! D'autres lettres, plus alarmantes encore que les précédentes, nous faisaient connaître la dette considérable qui pesait sur notre Société et dont nous n'avons pas encore appris officiellement la liquidation. Sur tout cela, arriva la foudroyante lettre des directeurs de la Société des Missions de Londres, nous annonçant que nous allions rester sans salaire, abandonnés dans le désert, et ne sachant ce que nous pourrions devenir du jour au lendemain. Impossible de dire les angoisses mortelles par lesquelles nous avons passé durant de longs mois. Elles ne sont connues que du Dieu qui a entendu nos soupirs. — Un jour, ma chère compagne trouva, en faisant sa

chambre, un petit carré de papier sur lequel était écrit un passage et qu'une amie lui avait autrefois donné. Elle lut ce passage et en fut fort touchée, car il était parfaitement approprié à notre position. Elle le posa ensuite sur la cheminée. Le lendemain, comme nous étions ensemble autour du feu dans notre salle à manger, j'aperçus un morceau de papier voltigeant au dessus des flammes, je le pris et reconnus le papier trouvé la veille par ma femme. Il contenait ces paroles remarquables : « *Invoque-moi au jour de ta détresse; je t'en délivrerai et tu me glorifieras; je ferai voir la délivrance de Dieu à celui qui règle ses voies.* » (Ps. : L, v. 15 et 23). Hélas! Seigneur, nous écriâmes-nous, oui, nous avons bien besoin de crier à toi, afin que tu nous viennes en aide. Nous désirons aussi régler nos voies, afin que tu nous montres ta délivrance en prenant pitié de notre chère Société. Cependant l'épreuve par laquelle nous avions à passer devait se prolonger bien longtemps, et du sein de notre détresse, nous crions encore en attendant du Seigneur lui seul notre délivrance (1).

« Vos bonnes lettres de la fin d'octobre et du 20 novembre nous sont parvenues le mois dernier. Nous n'oublierons jamais celle que vous nous avez écrite en particulier. Oh! comme nous vous avons reconnu dans cette lettre, et avec quelle joie nous y avons retrouvé ces sentiments paternels que vous nous avez toujours témoignés depuis que nous avons le bonheur de vous connaître !

« Votre lettre du 20 novembre, qui nous a été envoyée par

---

(1) Le lecteur verra, d'après cette phrase et les suivantes, qu'au moment où il écrivait, non-seulement, M. Daumas n'avait pas encore appris la fin des embarras occasionnés par la crise de l'année dernière, mais qu'il n'avait pas encore ressenti l'effet des mesures prises par nos amis du Cap pour subvenir aux premiers besoins de nos missionnaires. Il nous est doux de penser que de rassurantes nouvelles n'auront pas tardé à lui parvenir. *(Rédaction.)*

M. Freeman, nous avait fait espérer que la position pénible dans laquelle nous nous trouvons depuis le mois de juin dernier allaît cesser, lorsque M. Syme (du Cap) nous a écrit que la lettre que le comité lui a adressée n'était pas assez explicite et qu'il n'avait reçu aucune autorisation de sir Culling, E. Eardley, de sorte qu'il nous faut encore attendre avant de tirer sur lui, car il n'a pas encore envoyé de lettre de crédit à M. Syme. Notre Société venait de perdre dans la colonie la belle position qu'elle y avait eue jusqu'à l'année dernière et il fallait bien, si les arrangements n'étaient pas convenablement pris, s'attendre à ce que personne ne voudrait faire honneur à nos traites. Mais si M. Syme doit maintenant écrire en Europe et recevoir une réponse, nous voilà pour bien des mois encore plongés dans de nouvelles difficultés; car vous n'ignorez pas qu'il nous faut vivre et que nous n'avons pour cela que notre salaire, de sorte que s'il nous fait défaut, nous nous trouvons dans les plus grands embarras. Nous avons des familles qui nous demandent du pain et que nous devons habiller. Nous ne pouvons non plus nous passer de quelques domestiques, et il faut les payer ; les natifs, en général, sont fort peu dévoués, même quand on les paie; que serait-ce s'ils n'avaient à attendre aucune rétribution pour les services qu'ils nous rendent? Hélas! nous n'avons pas osé leur faire connaître notre position, dans la crainte qu'ils ne pussent pas la comprendre et qu'ils ne nous méprisassent ainsi que ceux qui nous ont envoyés, la pauvreté n'étant guère en honneur parmi eux. Ce n'est qu'à force d'industrie que nous avons pu nous procurer notre pain et quelques habillements. Quant à ceux-ci, nous avons dû y regarder à deux fois avant de mettre de côté ceux qui en tout autre temps nous auraient paru hors d'usage; nous avons repris de vieux souliers jetés au rebut et nous les avons raccomodés de notre mieux pour nous et pour nos enfants. Il nous a fallu vendre deux chevaux pour vivre. J'avais aussi mis en vente ma montre et une boite à ouvrage de ma femme, pour

nous procurer plusieurs choses de première nécessité; mais un marchand anglais, qui habite dans les environs, a refusé d'acheter ces deux objets et nous a offert à crédit ce dont nous pouvions avoir besoin. La nécessité nous a contraints de contracter envers lui une dette que nous comptons acquitter dès que nous aurons reçu notre salaire.

« Vous aurez déjà appris que notre cher frère Casalis, qui s'était offert pour aller plaider notre cause dans la colonie, a pu réussir à recueillir quelques centaines de livres; mais ce qui a été fait jusqu'à présent n'a pas été suffisant pour compléter les honoraires de l'année dernière. Oh! combien nous avons été peinés de voir que notre belle France et nos chères Eglises ne pouvaient pas mieux soutenir une petite mission comme celle-ci! Mais nous ne désespérons pas d'elles. Elles se rappelleront l'injonction du Seigneur d'aller prêcher l'Evangile à toute créature; et non seulement elles continueront à faire quelque chose pour ces contrées-ci, mais encore elles entreprendront des missions dans nos colonies. Cette œuvre ne devrait-elle pas être déjà commencée? Les Anglais ont pour devise en fait de missions: « Nos colonies d'abord, puis ensuite le reste du monde. »

« Du reste, nos épreuves de l'année ne nous sont pas venues du côté de la France seulement. Notre horison s'est fort rembruni dans le pays même, par suite des mesures politiques qu'a prises le gouverneur de la colonie du Cap. Les chefs, mécontents des limites qu'ont tracées les autorités anglaises, semblent vouloir s'en prendre à nous et manifestent un esprit que nous n'avions pas encore vu en eux. Pour un motif de peu d'importance, mais qui a réveillé les anciennes haines, la guerre a éclaté entre les Bassoutos et les Mantatis. Les premiers l'ont commencée en commettant des meurtres et des vols de bétail, qui ont été suivis par des représailles sans fin. Le gouvernement britannique est intervenu, mais d'une manière si molle que son intervention a fait plus de mal que de bien. Moshesh

a, dans ces circonstances, renoncé à son caractère de pacificateur et a causé un grand préjudice aux Eglises en entraînant dans ces guerres de pillage un grand nombre de leurs membres. Ses fils, qui se sont détournés de la vérité, et son frère Paul font un mal immense parmi les païens et aux croyants encore peu affermis. — Les habitants de ma station, que j'avais d'abord réussi à faire rester neutres, sont aussi tombés dans le mal. Molétsané a fait une excursion chez les Mantatis pour se venger d'une attaque qu'un parti de ces derniers avait fait contre l'un de ses Kraals qui s'était joint aux Bassoutos contre les Mantatis. Il a tué quatre bergers et enlevé une immense quantité de bétail qui, se trouvant sur la station, l'expose ainsi à être attaquée à son tour. Nous sommes tous les jours sur le qui-vive. A notre grande surprise, les autorités anglaises qui avaient promis de maintenir la paix entre les tribus ne se remuent pas. Douze des membres de notre Eglise, dont neuf baptisés ici, deux à Béerséba et un à Phillipolis, se sont compromis dans cette guerre. Agosi, qui m'aidait dans l'école, est de ce nombre, ce qui nous cause beaucoup de peine. En un mot, l'œuvre semble avoir fait un pas rétrograde dans les stations par suite de l'état de transition où se trouvent ces tribus. Le Seigneur a voulu nous éprouver dans notre œuvre, afin de manifester ceux qui sont véritablement à lui. Les chefs sont ennemis du christianisme et, quoiqu'en secret, soutiennent le paganisme autant qu'ils le peuvent. Oh! que celui qui nous a envoyés dans cette terre lointaine pour y rendre témoignage à sa vérité, ne nous abandonne point! L'avenir qui nous apparaît si sombre est en sa main. Il se souviendra de nous et de ceux qui craignent véritablement son nom dans ce pays.

« Vous aurez appris par les lettres de la Conférence que M. et Mme Cochet nous ont été adjoints. Ils sont avec nous depuis le mois de décembre dernier, ce qui est pour nous un grand plaisir dans ces temps d'épreuve. C'est surtout dans des cir-

constances pareilles que nous éprouvons que « deux valent mieux qu'un.

« Ma compagne s'unit à moi pour vous envoyer ses amitiés chrétiennes.

« Croyez-moi, très cher et honoré frère,

« Votre toujours bien affectionné

« F. DAUMAS. »

M. Casalis en France.

Notre cher frère et dévoué missionnaire, M. Casalis, dont nous avons annoncé le retour en France, est heureusement arrivé à Paris, le 24 août, après un séjour d'une huitaine de jours à Londres. Nos lecteurs trouveront plus loin quelques détails sur la première réunion publique où nous avons eu le bonheur de l'entendre nous parler de notre mission d'Afrique. M. Casalis est parti, le 11 septembre, pour Orthez, où se trouve sa famille, et, de là, il se propose d'aller visiter plusieurs de nos Eglises. Déjà il a tenu, à son passage à Tours, une réunion publique qui a produit 202 fr. de collecte.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Iles des Amis.

Origine de la Mission. — Extraits du journal d'un missionnaire. — Un dimanche à Tonga. — Le roi prédicateur. — Voyage à Vavau. — Une école. — Les aide-missionnaires indigènes. — L'anniversaire du missionnaire. — Un mariage. — Scènes à Niuafou. — Retour à Tonga. — Dédicace d'une chapelle. — Visite à d'anciens amis.

Les Iles des Amis, situées à peu près au centre de cette vaste multitude de terres auxquelles on a donné le nom de Polynésie, forment un groupe considérable, qui paraît contenir

environ 60,000 habitants. Tonga ou Tongatabou, la plus vaste de toutes, en renferme plus de 10,000, répartis sur une circonférence d'environ vingt lieues. C'est le séjour habituel du roi, dont le groupe entier reconnaît l'autorité. Ce dignitaire, élu par les chefs les plus puissants des îles principales, jouit d'une assez grande puissance; il n'entreprend cependant rien d'important sans l'assentiment des chefs, qui se réunissent souvent en conseil pour traiter des intérêts de la nation.

Les premiers efforts tentés en faveur de ces populations remontent à l'année 1797. Ce fut la Société des Missions de Londres, récemment fondée alors, qui les tenta. Le capitaine Wilson, envoyé par elle dans ces parages avec un navire chargé d'agents missionnaires, en déposa dix sur l'île de Tonga. La plupart étaient des ouvriers pieux qui devaient implanter à la fois dans ces îles les doctrines du christianisme et les premières notions de l'industrie européenne. Mais cet essai ne fut pas heureux. La guerre empêcha la petite colonie chrétienne de recevoir des renforts et des secours. Plusieurs de ses membres perdirent la vie, et le reste, découragé par les dispositions hostiles des indigènes et par une série de circonstances désastreuses, abandonna l'île et se réfugia à la Nouvelle-Hollande.

Vingt-cinq ans plus tard, en 1822, un missionnaire de la Société Wesleyenne, M. Walter Laury, débarqua également à Tonga et manifesta l'intention de s'y établir. Il reçut d'abord un accueil des plus encourageants, et pendant quelque temps les habitants se montrèrent parfaitement bien disposés; mais cela dura peu. Quelques natifs, jaloux ou soupçonneux, firent courir le bruit qu'il n'était venu dans l'île que pour y préparer les voies à une invasion de soldats étrangers, qui devaient s'emparer du pays et en massacrer les habitants. Devenu ainsi un objet de défiance, M. Laury, dont les jours avaient été menacés plus d'une fois, quitta l'île en 1823, our aller continuer son ministère à la Nouvelle-Zélande.

L'insuccès de cette seconde tentative n'empêcha pas deux autres missionnaires wesleyens, MM. Thomas et Hutchinson, d'en essayer une nouvelle. Arrivés à Tonga en 1826, ils s'y bâtirent une maison et se mirent avec ardeur à étudier la langue du pays. Ils rencontrèrent à leur tour une opposition violente et eurent d'abord fort peu de succès ; mais quelque temps après, deux évangélistes polynésiens, arrivés de Taïti, devinrent pour eux de puissants auxiliaires. Dès ce moment les choses changèrent de face, et en 1828 la jeune Eglise qu'ils étaient parvenus à fonder comptait environ deux cent cinquante membres. Parmi eux se trouvait le roi Tubou, qui ne cessa depuis de donner des preuves d'une véritable conversion et qui est mort dans la foi, en 1845.

Aujourd'hui, la Société des Missions wesleyennes a établi des Stations dans toutes les îles principales. Elle y entretient dix missionnaires et un grand nombre d'agents natifs, prêchant l'Evangile ou dirigeant les écoles. Celles-ci sont au nombre d'environ cent cinquante, et renferment ensemble près de six mille élèves des deux sexes. Le nombre des communiants dans toutes les Stations peut être évaluée au même chiffre.

Des résultats si remarquables, obtenus en une vingtaine d'années, montrent avec quelle abondance la bénédiction divine a reposé sur les travaux humbles, mais dévoués et persévérants des ouvriers que le Seigneur a appelés dans cette partie de son champ. Quelques détails sur cette œuvre et sur son état actuel ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs. Ceux qui vont suivre sont empruntés à la relation d'un voyage fait l'année dernière dans ces îles par ce même M. Laury, dont nous avons déjà parlé, et qui unit actuellement à ses fonctions de missionnaire à la Nouvelle-Zélande, la charge de surintendant général des Missions wesleyennes dans la Polynésie. Le navire sur lequel M. Laury s'embarqua, le 29 mai 1848, avec l'intention de visiter l'archipel des Amis et des îles Fidji, était le *John*

Wesley, vaisseau construit pour la Société wesleyenne et mis par elle à la disposition de ses missionnaires dans l'Océanie. Laissons le missionnaire raconter lui-même son arrivée et ses premières impressions :

« 12 *juin* 1848. — Après quinze jours d'une traversée pénible, nous avons ce matin jeté l'ancre devant Tonga. La vue de ces îles charmantes a rempli mon âme de souvenirs et d'émotions. J'y avais pris terre il y a vingt-quatre ans. Tous les habitants que j'y trouvai alors étaient païens. La plupart d'entre eux sont allés, depuis, rendre leurs comptes à Dieu; mais la sainte semence de la parole y a été jetée, et à mon retour j'y trouve une riche moisson chrétienne. Le révérend Thomas, digne serviteur du Maître, est venu à bord, et nous l'avons suivi bientôt sur ce rivage tout brillant d'une riche et magnifique nature.

« En nous voyant, les missionnaires et leurs épouses ne savaient comment exprimer la joie de leurs cœurs. C'était le samedi. Après la prière du soir, nous sommes allés faire notre visite au roi et à la reine qui y avaient assisté. Nous les avons trouvés dans une maison simple, mais agréable, occupés ensemble à lire les Ecritures à la lueur de deux lampes. Leur accueil a été parfaitement cordial. « Nous sommes, ont-ils dit « avec effusion, bien heureux de vous voir. Gloire au Seigneur « qui vous a fait venir parmi nous ! »

« *Dimanche*, 13 *juin*. — Aujourd'hui, à neuf heures, commença le service des natifs. La chapelle, qui est fort vaste, était complétement pleine. Ce fut M. Thomas qui prêcha. Après son sermon, le roi prononça la prière, et cela d'une manière si touchante et si forte à la fois, que l'assemblée tout entière fit entendre des sanglots. En nous retirant avec nos marins, nous étions tous profondément émus et nous nous demandions les uns aux autres, si jamais nous avions été témoins d'une scène plus édifiante.

« Après midi, la chaire a été occupée par le roi George lui-

même. Impossible de décrire avec quelle attention son auditoire l'a écouté expliquer ces paroles du Seigneur : *Je suis venu pour que vous ayez la vie.* La taille du roi est élevée et toute sa personne pleine de grâce. En chaire, il porte un habit noir et a dans toutes ses manières quelque chose de grave et de solennel qui impose. Sa parole est facile, élégante et digne; son geste simple et bien approprié à sa parole. Il avait à la main un petit cahier manuscrit où son sermon était sans doute écrit; mais il y a fort rarement porté les regards. Quoiqu'il en soit, ses exhortations paraissaient faire une profonde impression sur ses auditeurs, qui semblaient tous suspendus à ses lèvres. J'ai remarqué que son discours revêtait presque constamment une forme interrogative, et c'est en effet la forme oratoire qui produit toujours le plus d'effet sur les indigènes de ces contrées.

« C'était un spectacle touchant que de voir cet homme, si haut placé parmi son peuple, étendre ses mains sur ses sujets en leur annonçant la bonne nouvelle du salut. L'une de ses mains était privée de son petit doigt; c'est un sacrifice que, suivant un usage de ses ancêtres, George avait fait à quelque dieu païen avant sa conversion à l'Evangile, indice frappant qui, rapproché des fonctions dont le roi s'occupait alors, rappelait ce qu'il avait été et suffisait en quelque sorte pour proclamer la grâce que le Seigneur lui a faite en l'appelant à sa connaissance.

« En revenant ce soir au vaisseau, nous avons été frappés de l'aspect que présentent les habitations des natifs. Nous avons rarement passé devant elles sans en voir ou en entendre les habitants occupés à leurs dévotions domestiques, c'est-à-dire à chanter des cantiques, lire la Bible ou adresser à Dieu leurs prières du soir. »

De ce théâtre de ces premiers travaux missionnaires, où nous le retrouverons bientôt, M. Laury se dirigea sur Vavau,

autre île du groupe, la plus considérable après Tonga. Le trajet se fit à travers une foule de petites îles, et fournit au missionnaire une nouvelle preuve des changements que l'Évangile a apportés dans les mœurs des insulaires. « Nous ne vîmes pas, dit-il, un seul canot chercher à s'approcher de nous pour nous proposer des échanges. Cela me frappa, car à mon premier voyage j'en avais vu des centaines entourer le navire en faisant un bruit effroyable. Les seules embarcations que nous rencontrâmes cette fois, furent celles qui transportaient, le dimanche que nous passâmes en route, les évangélistes d'un endroit de culte à un autre. Plus d'une fois aussi, en approchant du rivage, nous entendîmes, le même jour, sortir du milieu des délicieux bosquets qui s'offrent de toutes parts à la vue, des chants sacrés, qui contrastaient d'une manière délicieuse, dans mon souvenir, avec les clameurs qui m'avaient autrefois si désagréablement accueilli dans les mêmes parages. »

Vavau est au centre d'un groupe d'environ cent cinquante îles ou îlots, dont une douzaine seulement sont habitées. Quatre de ces îlots sont des montagnes volcaniques en pleine ignition, qui envoient au loin des sons terribles et jettent par intervalles des flammes et de la fumée. L'une d'elles a tout récemment été fendue en deux, du sommet jusqu'au niveau de la mer, par une effroyable explosion intérieure. Le groupe tout entier doit à ce voisinage d'être sujet à de nombreux tremblements de terre. Du reste, Vavau et celles des îles environnantes sur lesquelles la végétation a pris pied, offrent, dit le missionnaire, un aspect enchanteur. Tous les arbres et tous les fruits des tropiques y croissent avec une force et une abondance extraordinaires. Riches faveurs de la nature, mais qui ont aussi leurs dangers, car ce sont elles qui, réunies à la chaleur du climat, amollissent les habitants et leur font contracter des habitudes d'indolence et d'oisiveté, que, dans leur état naturel, la guerre seule faisait disparaître, et que ne parvient

pas toujours à vaincre complétement l'influence régénératrice de la foi chrétienne.

Aussitôt après son arrivée à Vavau, M. Laury visita l'une des écoles. « Tout ce que j'y ai vu, dit-il, m'a singulièrement réjoui; j'en ai versé des larmes d'attendrissement. Il y avait là environ soixante jeunes garçons ou jeunes filles, tous proprement vêtus, intelligents et déjà versés dans la plupart des connaissances les plus utiles. Ils étaient assis sur quatre rangs dans une maison vaste et commode, sous la direction d'un évangéliste natif et de sa femme, aidés par six autres natifs d'une tenue parfaitement convenable. Tous les exercices, faits avec ordre et en silence, témoignaient d'une excellente discipline, et chaque branche d'étude traitée à son tour était l'objet d'une égale attention. Quelques uns de ces enfants sont décidément pieux et presque tous m'ont paru bien connaître les Ecritures. Nous avons environ soixante établissements de ce genre dans le seul district de Vavau. C'est là le vrai levain d'où sortira l'amélioration morale et civile de cette race vraiment aimable qui peuple les îles des Amis. J'ajoute que ces établissements font le plus grand honneur aux missionnaires anglais ou indigènes qui les ont mis sur cet excellent pied. »

A cet examen des élèves de l'école en succéda un autre d'une espèce plus grave encore. Il s'agissait de trois natifs qui, après avoir déjà rempli les fonctions de prédicateurs locaux, demandaient à être admis au nombre des aides-missionnaires indigènes. Voici comment l'un d'eux, nommé *Jone Faubula*, raconta l'histoire de sa consécration au Seigneur; elle est pleine de simplicité et de vie :

« Je demeurais dans mon pays, les îles Fidji, quand deux missionnaires, MM. Cross et Cargill y arrivèrent. Ils vinrent dans l'endroit que j'habitais et exhortèrent les gens à se repentir et à croire à l'Evangile. Alors nous devînmes religieux et demandâmes des évangélistes. Après cela il nous vint d'au-

tres prédicateurs de Tonga; ils m'invitèrent à embrasser l'Evangile. Or, j'étais bien devenu religieux, mais je ne connaissais pas le vrai sens de l'Evangile; mon cœur n'était pas changé; tout y était encore obscur. Mais j'écoutai prêcher les missionnaires et je finis par apercevoir la lumière qui vient de Dieu. Je compris alors que j'étais un pécheur et, pendant un temps, le sentiment de mes péchés m'inspira une grande douleur; mais enfin je reçus dans mon âme l'assurance que j'étais pardonné. Ensuite mes parents cherchèrent à me faire redevenir payen; cela fut cause que je quittai mon pays et que je vins demeurer à Tonga. C'était pour pouvoir continuer à aimer et à servir le seigneur Jésus. Avant mon départ de Fidji les missionnaires m'avaient déjà permis de prêcher un peu; à Tonga j'allai m'établir à Niuafou. Là ma prédication a été une bénédiction pour plusieurs, et depuis que j'y suis, Dieu n'a pas cessé de pousser mon esprit à prêcher l'Evangile. J'en suis sûr, parce que je sens l'appel du Saint-Esprit dans mon cœur. »

Un autre des trois candidats, nommé *Benjamin Latuselu* et natif de Tonga même, ne s'exprima pas en termes moins satisfaisants. « Ce dernier, dit M. Laury, est un des types chrétiens les plus brillants que j'aie jamais vus dans cette partie du monde. C'est un chef d'un rang élevé, éprouvé depuis longtemps comme prédicateur, et que ses talents élèvent évidemment au-dessus du niveau de ses compatriotes. Son intelligence est remarquablement nette, sa piété profonde et sa parole éloquente. Il parle avec la même facilité les trois dialectes de Tonga, de Fidji et des îles des Navigateurs. Il va être envoyé dans l'île de Keppel, où nous avons un troupeau de quelques centaines de membres qui n'ont joui jusqu'à présent d'aucun ministère régulier, et que les missionnaires ne pouvaient visiter qu'une fois l'année.

« Les femmes de nos trois nouveaux aides-missionnaires, ajoute M. Laury, sont des chrétiennes dévouées, toutes prêtes

à suivre leurs maris partout où les appelera le service du Seigneur. »

Le 23 août se trouvait l'anniversaire de la naissance de M. Laury, qui accomplissait ce jour-là sa cinquante-quatrième année. Les chrétiens de Vavau ne voulurent pas laisser passer cette date sans la fêter. Les écoles de l'île se réunirent et toutes les classes, soit d'enfants, soit d'adultes, vinrent l'une après l'autre apporter les offrandes qu'elles font annuellement aux missionnaires pour aider au maintien de leur œuvre. Les uns offrirent une pièce d'étoffe, les autres des fruits, ceux-ci un œuf, ceux-là une volaille, puis des coquillages, des corbeilles, des nattes, etc. Chaque section avait en tête un évangéliste et un chef. Elles arrivaient à la maison missionnaire et s'en retournaient ensuite en chantant une hymne sacrée. Tous étaient couverts de leurs plus beaux habits. La reine s'associa elle-même à cette sorte de procession et vint aussi déposer son offrande, une belle natte d'un tissu élégant et fort ornée. « Encore ici, dit M. Laury, je fus singulièrement frappé du changement qui s'est opéré parmi ce peuple. A ma première visite je l'avais vu apporter des offrandes du même genre, mais c'était alors pour les déposer aux pieds de leurs idoles, et cette cérémonie était accompagnée de pratiques tout à la fois immorales et cruelles. Maintenant c'est au nom du Christ que les insulaires donnent, et rien de plus décent et même d'édifiant que la manière dont ils le font. Une autre circonstance qui me frappa fut de voir des personnes âgées, mais très pauvres, apporter leur coquillage ou leur œuf et le déposer devant nous avec toute la majesté et la satisfaction d'elles-mêmes qui forment l'un des traits caractéristiques de cette singulière nation. Ces offrandes ou *mea ofa*, comme on les nomme dans la langue du pays, ont fort peu de valeur intrinsèque, mais ce qui leur en donne une grande, c'est qu'elles sont faites spontanément, et comme un témoignage de reconnaissance envers Dieu et envers les missionnaires. »

Le lendemain un mariage se célébra à Vavau. Les époux étaient Nephtali, fils du dernier roi, et Virginie, fille d'un chef de haut rang. Ils étaient l'un et l'autre chrétiens et âgés d'environ dix-sept ans. Depuis minuit jusqu'au point du jour on entendit, raconte le missionnaire, retentir de tous côtés ce cri : « Portez de la nourriture à la maison de l'époux ; » et dès que le jour fut venu, l'on vit en effet se diriger vers cette maison des multitudes qui portaient en chantant des charges de vivres, du porc, des tortues, des volailles, etc., puis en non moins grande quantité des présents d'un autre genre comme des étoffes indigènes et des nattes de différentes formes. Les époux, l'un et l'autre d'une taille gracieuse, portaient des vêtements amples, à plis flottants et très riches, au moins pour le pays. Leurs cheveux et leurs visages étaient légèrement oints d'une huile de coco agréablement parfumée, et ce qui plaira sans doute mieux à des Européens, leurs cous ornés de rubans et de guirlandes de fleurs retombant avec profusion sur leurs épaules. »

« La cérémonie religieuse fut célébrée avec toute la solennité convenable par le révérend P. Turner, en présence d'un immense auditoire. Les fêtes durèrent trois jours, mais sans tumulte et sans le moindre désordre. Le soir même du jour où la bénédiction fut donnée aux époux, nous eûmes une réunion religieuse plus nombreuse encore que celle du matin. L'affluence y fut même telle qu'il fallut, pour que tous pussent entendre et voir, enlever les parois de roseaux qui servent de muraille à la chapelle. »

En quittant Vavau, M. Laury fit voile pour l'île de Keppel, où il déposa le nouvel aide-missionnaire, Benjamin Latuselu, mis à part, comme nous l'avons vu, pour diriger l'église de ce lieu. L'île qu'il visita ensuite, celle de Niuafou (ou Niua), et l'accueil qu'il y reçut, sont trop caractéristiques pour que nous ne reproduisions pas toute cette partie du journal.

« Cette île remarquable, située à une grande distance des autres, a cinq lieues de tour et est presqu'en entier formée de lave. Mais ce qui la distingue des autres, c'est qu'elle est trouée au centre, ou plutôt que son centre n'existe pas. On ne peut mieux la comparer qu'à un chapeau dont le fond serait rempli d'eau. Tout le milieu de l'île n'est qu'un vaste cratère de volcan éteint, rempli d'une nappe d'eau saumâtre, dont il a été impossible, malgré des essais répétés, de sonder la profondeur. Ce lac, dont la circonférence est de plus d'une lieue, ne paraît pas avoir de communication avec la mer, et forme avec elle par son calme perpétuel le plus singulier contraste. Il ne s'y trouve aucun poisson quelconque, et la langue de terre qui l'entoure de toutes parts est peu fertile. Il n'y a enfin dans toute l'île aucune autre eau potable que celle des pluies, conservée avec grand soin dans des arbres creusés à cet effet. Et cependant, malgré tous ces désavantages, environ huit cents insulaires vivent là et paraissent fort attachés à cette patrie. On leur a proposé plusieurs fois de la quitter pour venir s'établir dans quelqu'autre île, où ils trouveraient un sol moins ingrat, une réception cordiale, et plus de ressources spirituelles, car ils ont embrassé la foi chrétienne et n'ont pour les instruire que quelques évangélistes natifs; mais ces offres ont toujours été rejetées. « Un tel changement pourrait être fort bon, a répondu une fois le chef, mais il ne peut pas se faire. A-t-on jamais entendu dire qu'un peuple abandonnât son pays, le pays où ses pères ont toujours vécu et ont été enterrés, *depuis le jour où la terre est sortie du sein de la mer?* »

« Le climat de cette île est extrêmement chaud. On y trouve les fruits, les arbres et les fleurs des tropiques, mais beaucoup moins beaux et vigoureux que dans les autres îles. La langue des habitants est la même que celle du groupe des Amis. Il n'y a non plus dans leurs mœurs et leurs coutumes aucune différence essentielle. Seulement, ils doivent à leur position isolée,

d'être rarement visités par des navires et d'avoir ainsi conservé une sorte de simplicité enfantine que je n'ai trouvée nulle part ailleurs. On en va voir quelques exemples.

« Du point où nous avions abordé l'île, nous avions à faire plus de deux lieues pour arriver au village que j'appellerai la capitale de l'île. Le soleil était brûlant et il y avait à traverser des collines assez élevées. Cette perspective effrayait peu mon jeune collégue, M. Wilson, mais pour moi c'était autre chose ; il m'était impossible de songer à faire tout le trajet à pied. Mais je fus bientôt tiré de peine. Quelques natifs, allant au-devant de mon embarras, prirent une espèce de brancard, qu'ils appellent un *hamo*, et me plaçant dessus me chargèrent résolument sur leurs épaules. Puis, poussant des cris de joie, ils se mirent à courir à travers les rochers avec l'agilité de gens façonnés à ce mode de voyage. Cette course rapide et bruyante mit bientôt toute la population en mouvement. A mesure que la voix perçante de mes porteurs retentissait de vallée en vallée, une foule de gens accouraient à notre rencontre et se joignaient à notre cortége. Tous les visages étaient rayonnans de plaisir et l'élévation de leurs yeux vers le ciel indiquait qu'un sentiment religieux n'était pas étranger à ces démonstrations. Le premier mouvement de ceux qui nous abordaient était de me serrer la main, le second de placer leur épaule sous mon *hamo*, en unissant leurs voix à celle des premiers venus. « Merci au Seigneur Jésus pour ses serviteurs. Merci pour leur arrivée et pour leur bon voyage à travers la mer; » tel était le sens de tous ces cris et les paroles mêmes que je distinguais au milieu du bruit. Nous avions apporté avec nous une provision de nos livres, imprimés à Vavau. Je commençai dès ce moment à en distribuer et telle fut la joie de ceux qui les reçurent, qu'elle ne put s'exprimer que par un redoublement d'acclamations et de cris. Je n'essaierai pas de décrire les impressions produites sur moi par ces scènes. Je me rappelais ce passage d'Esaïe : *Que le désert et les villes élèvent la voix ;*

que les villages où habite Kédar, et ceux qui habitent dans les rochers éclatent en chants de triomphe; qu'ils s'écrient du sommet des montagnes; qu'on donne gloire à l'Eternel et qu'on publie sa louange dans les îles! Jamais parole ne fut d'une application plus frappante. A plusieurs reprises, j'en fus touché jusqu'aux larmes, et plus d'une fois même je ne pus m'empêcher de laisser échapper des exclamations presque aussi bruyantes que celles de mes hôtes. Et pourtant il y avait là un côté plaisant. Ces cris, cette course, ces enfants sautant autour de nous, de vieilles femmes à peine couvertes de haillons et sortant à pas tremblants de leurs cabanes pour nous voir passer, les chiens, très nombreux dans l'île, se sauvant vers les hauteurs en poussant des hurlements d'effroi, tout cela ailleurs et dans un autre moment aurait pu prêter à rire; mais ici tout se faisait avec la plus parfaite simplicité; et ce que, dans de certains moments, j'aurais pu trouver exagéré n'était que l'expression d'un sentiment vrai, grave, et profondément religieux.

» Arrivés au terme de notre voyage, on me porta dans la maison du principal chef, mise à notre disposition. L'on m'y présenta un large fauteuil où je pus me reposer en attendant l'arrivée de M. Wilson, qui n'avait pu nous suivre que de loin. Nous prîmes ensuite nos arrangements pour la célébration du sabbat, qui arrivait le lendemain.

» Ce jour-là, dès sept heures du matin, toute la population chrétienne de l'île se pressait dans la vaste chapelle du lieu et s'y adonnait avec recueillement et avec une émotion visible à des actes d'adoration et de prière. A neuf heures on nous présenta, pour recevoir le baptême, quatre-vingt-quatorze enfants et un adulte, qui, duement enregistrés, furent en effet, à dix heures, reçus dans l'Eglise par cette sainte cérémonie. A onze heures nous célébrâmes la Cène. Toute l'Eglise, à l'exception des malades, y participa. Il y eut 479 communiants, qui se réunissent ordinairement dans les neuf chapelles que

possède l'île, mais qui s'étaient tous réunis pour la circonstance. Cette heure fut solennelle et l'impression d'autant plus profonde, que c'était la première fois que les habitants de cette île recevaient le sacrement. Ils l'appellent *kai ma*, mots qui veulent dire : manger du pain. Quand nous demandâmes plus tard au chef Paul ce qu'il pensait de cette solennité : « C'est, répondit-il, le premier jour qu'on ait vu à Nina. Pourquoi le *kai ma* n'est-il pas venu plus tôt ? » Ce chef est un homme remarquable et l'un de nos prédicateurs locaux. — A trois heures, nous eûmes un autre service ; puis, à cinq, nous catéchisâmes les enfants des écoles, qui nous réjouirent par leur connaissance des Saintes-Ecritures et du catéchisme. C'était notre sixième réunion de la journée et cependant l'attention et la ferveur de ces gens n'en paraissaient nullement fatiguées. Jamais encore je n'avais vu un dimanche si bien rempli ; il a laissé en moi un souvenir que je ne me lasserai jamais de repasser avec reconnaissance et bonheur.

« Le lendemain nous devions reprendre la mer ; mais avant notre départ les insulaires arrivèrent de nouveau de tous les côtés, nous apportant leurs *mea ofa* ou offrandes, consistant, comme d'usage, en une foule d'objets divers, de l'huile, des noix, des massues, des lances, des nattes, etc., etc. Nous arrangeâmes ensuite quelques différends qui s'étaient élevés entr'eux et qu'ils nous soumirent, puis nous les quittâmes en établissant pour chef des Evangélistes dans l'île notre excellent ami indigène Josaphat. Quand je dis que nous les quittâmes à ce moment, le terme est inexact ; car lorsque nous nous dirigeâmes vers notre navire, la plupart d'entr'eux nous accompagnèrent, en se chargeant, pour nous en épargner le fardeau, des *mea ofa* qu'ils nous avaient donnés, et ne cessant, tant que dura le trajet, de nous multiplier leurs assurances d'affection. Ils nous sollicitèrent à plusieurs reprises de leur envoyer un missionnaire, et il y a certainement là pour un ministre de Christ un beau et aimable champ de travail, tout

disposé à se laisser cultiver. Dans le moment actuel, cette population semble disposée à recevoir telle forme qu'on voudra lui donner. Mais il faut en profiter. Qu'adviendrait-il de ces germes précieux si les prêtres de l'Eglise romaine, qui se remuent avec tant d'activité dans ces parages, venaient un jour s'établir dans cette île, comme ils l'ont déjà fait dans tant d'autres ? »

De retour à Tonga, M. Laury y fit l'ouverture d'une nouvelle chapelle, construite entièrement aux frais des indigènes. Cette cérémonie, toujours si intéressante, marqua l'heure de la conversion pour un chef encore païen qui y avait assisté. Quelques heures après, cet homme se rendit, au milieu de la nuit, chez l'un des évangélistes et le réveillant de son sommeil, il lui dit : « Je viens pour le *lotu* (la religion chrétienne). Mettons-nous à genoux, s'il vous plait, et prions. Les paroles que M. Laury a prononcées ce matin ont porté la lumière et la conviction dans mon esprit. Je crois maintenant qu'il y a un Dieu et que Jésus-Christ est le Sauveur. » On espère que la femme de ce chef, ses enfants et plusieurs autres membres de sa famille ne tarderont pas à suivre son exemple en embrassant la foi chrétienne.

Nous ne suivrons pas M. Laury dans ses autres excursions à travers les îles des *Amis*, si changées depuis qu'il les avait visitées pour la première fois. Mais nous citerons encore ce qu'il raconte de l'une de ses visites.

« Je suis allé, dit-il, voir Mua, qui est l'endroit où j'avais, il y aura bientôt un quart de siècle, planté ma première tente missionnaire. La plupart de mes anciens amis ou voisins d'alors ont disparu ; cependant il en reste encore quelques uns qui ont paru me revoir avec plaisir. Cette localité était autrefois l'une des forteresses les plus redoutables du paganisme, mais grâces à Dieu, nous y avons pénétré ; la maison de notre frère, M. Miller, s'élève sur l'endroit même que j'avais

autrefois habité. Le vieux chef qui m'avait servi de protecteur est mort en invoquant le nom du Sauveur, et en faisant profession de n'avoir confiance qu'en lui. Sa femme a également vécu et est morte dans la foi. Leur fils, le chef actuel, n'a pas encore cédé à l'Esprit d'en haut, mais paraît en recevoir de puissants appels et se montre très favorable à l'œuvre missionnaire. Et enfin la sœur de ce dernier, Elisa Anne, plus élevée en dignité que lui, parce qu'elle est son aînée, s'est sérieusement consacrée au Seigneur. Elle dirige l'une de nos classes et met au service de la cause évangélique tout ce qu'elle possède d'influence, de talents et de dignité. Je n'ai pas été médiocrement ému d'apprendre d'elle que sa foi était le produit des grains de semence que je m'étais, à mon premier séjour dans l'île, efforcé de jeter dans son âme.

« A mesure que je passais à travers les îles et les récifs qui entourent Mua, et durant ma visite à ce lieu, une foule de souvenirs se sont naturellement pressés dans mon esprit. Que de fois j'avais été là jadis, tristement assis à écouter les chefs pendant qu'ils discutaient la question de savoir s'il fallait nous tuer et s'emparer de notre bagage, ou bien s'il y aurait plus de profit à attendre le retour de notre navire pour obtenir une rançon et nous forcer à nous éloigner ! Je ne revoyais pas un seul endroit connu sans qu'il me rappelât quelque acte d'injustice, de menace ou quelque injure dont moi et les miens avions été victimes dans ces temps d'ignorance et de cruauté. Mais à quoi bon rappeler ces choses maintenant vieillies? Aujourd'hui, Tonga a entendu l'Evangile; Vavau, Hapai le possèdent, et le levain sacré continue à fermenter en attendant que la pâte entière soit levée. Aurait-il été raisonnable de s'attendre à ce que ces glorieux triomphes fussent remportés sans luttes et sans souffrances ? »

Le missionnaire termine son long et intéressant rapport sur les îles des Amis par quelques observations générales. Après avoir rappelé, comme nous l'avons déjà dit d'après lui, que le

principal défaut de ces indigènes est la paresse, il ajoute : « Aussi ont-ils fait jusqu'à présent très peu de progrès vers la civilisation. Cependant il y a sous ce rapport quelque amélioration. Quelques-uns commencent à comprendre les avantages de l'industrie et du commerce. J'ai remarqué à cet égard une différence sensible entre les villages chrétiens et ce que la langue du pays appelle les *colos*, c'est-à-dire, les forteresses des payens. Cette différence est toute à l'avantage des premiers. Il y règne à l'intérieur comme autour des maisons un air d'aisance et de propreté bien supérieur à ce qu'on voit dans les autres. L'instruction, dont en général tous, chrétiens ou payens, se montrent fort avides et que la mission leur donne libéralement, ne saurait manquer de porter ici ses fruits. Les natifs ont toute la capacité et tout le loisir nécessaires pour en profiter.

« Quant à l'œuvre spirituelle proprement dite, elle laisse sans doute encore beaucoup à désirer et rencontre encore bien des obstacles ; mais il y a, en somme, comme on a pu le voir parce que j'ai rapporté, lieu de se réjouir et d'espérer. Le nombre des convertis augmente de jour en jour, et ce qui vaut mieux encore, les conversions sont autre chose parmi ce peuple qu'un vain changement extérieur. Il y a, sans doute, parmi les professants, des hypocrites et des hommes dont le cœur appartient encore au monde, mais en général la moralité de ces insulaires s'est beaucoup améliorée, pour ne pas dire entièrement transformée. Ils sont bienveillants et d'une aimable gaîté. Très adonnés autrefois au mensonge et au vol, ils sont devenus véridiques et probes au point qu'un homme qui ment ou qui commet quelque fraude est comme montré au doigt. L'impureté se cache et la violence est devenue fort rare. Le dimanche, régulièrement observé par tous les chrétiens, est pour eux une source de grâces abondantes. Ils apportent enfin dans tous leurs exercices religieux de la gravité, du recueillement et une attention que je n'ai vue nulle part plus sou-

tenue. Voilà ce que la miséricorde du Seigneur a déjà fait pour ce peuple naguère encore si malheureux et si déchu. Quel autre pouvoir que sa grâce aurait pu accomplir de si grandes choses? »

Dans un prochain article nous suivrons, si Dieu le permet, le révérend M. Laury dans sa tournée à travers les îles Fidji, où se présenteront à nous, à côté de nouveaux triomphes évangéliques, des mœurs encore singulièrement sauvages et cruelles.

VARIÉTÉS.

Mort d'un vieux Nègre.

Parmi tous les récits édifiants que renferme l'histoire des missions modernes, il n'en est point peut-être qui soient plus dignes d'être recommandés à l'attention des chrétiens, que ceux qui nous font assister aux derniers moments des païens convertis à l'Evangile. C'est auprès des lits de mort que se lisent les plus beaux triomphes de la foi, et que ces spectacles sont grands quand on les rapproche par la pensée de ce qu'ils ont remplacé! Que peut être, par exemple, la mort d'un pauvre nègre expirant, sans espérance et sans Dieu, dans les chaînes de l'esclavage, ou sous le toit à peine protecteur d'une misérable hutte de son pays natal, auprès de la fin tranquille et chrétienne qu'un missionnaire de Sierra-Leone raconte en ces termes, dans une lettre adressée à l'un de ses collègues?

« Vous rappelez-vous, cher frère, le vieillard nègre qui, lorsque vous perdîtes votre épouse, vous dit avec tant d'à-pro-

pos, que votre foi était éprouvée comme celle d'Abraham? Je regrette d'avoir à vous annoncer son décès, mais je suis heureux de pouvoir ajouter qu'il est mort dans la foi. Quinze jours avant sa fin, il fit venir auprès de lui trois des frères, et leur adressa ces paroles : « Si je vous ai priés de me venir voir, chers frères, c'est parce que je sens que cette maladie m'emportera, et que je voulais, avant de mourir, vous supplier de rester fermement attachés à la religion chrétienne. Quant à moi, je ne suis pas effrayé de mourir, parce que je sais que je m'en vais dans le ciel. » Puis, s'adressant plus particulièrement à l'un d'eux : « Samuel, continua-t-il, recommandez toujours bien à tous nos gens de fréquenter l'église et de prier. Si vous le leur dîtes, et qu'ils n'en tiennent pas compte, que cela ne vous attriste pas et ne vous fasse pas vous taire. Il ne faut jamais se fatiguer de le répéter. » Samuel répondit au malade qu'il se souviendrait de cette recommandation, et ajouta : « Mais, mon frère, vous dites que vous allez au ciel, en êtes-vous bien sûr? Quel bien avez-vous fait à Dieu, pour qu'il vous appelle auprès de lui? — Aucun, aucun, reprit le vieillard, ce n'est pas là qu'est mon espoir; mais je me confie en Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant. Il est *venu dans le monde pour sauver les pécheurs*, et je suis un pécheur, un grand pécheur. Voilà pourquoi je n'ai pas peur de mourir. »

« Quelques jours après, il appela sa femme, et lui serrant la main : « Je vous en prie, lui dit-il, pardonnez-moi tout le mal que je peux vous avoir fait depuis que nous sommes ensemble. Quant à moi, vous m'avez causé quelquefois de la peine, mais je vous le pardonne de grand cœur, et comme je sais que Dieu m'a pardonné par Jésus-Christ. » C'est sa femme elle-même qui m'a rapporté cette parole.

« Pendant sa maladie, je n'ai pas laissé passer un seul jour sans aller le voir. Il paraissait toujours heureux de me voir et prenait évidemment le plus grand plaisir à m'entendre prier

ou lui parler des grandes choses que le Seigneur avait faites pour le salut de son âme. Je lui demandai un jour si le sentiment de ses péchés ne jetait aucun trouble dans son cœur.— Oui, quelquefois, me répondit-il, car mes péchés sont grands, et quand je me les rappelle, c'est comme un nuage qui passe devant moi; mais alors je pense à Jésus, et la lumière revient. Il est mort pour mes péchés, pourquoi mon cœur se troublerait-il ! »

« C'est dans ces sentiments de paix profonde, que notre frère est mort, avant hier, à l'âge d'environ soixante-huit ans. Dieu veuille nous donner, à nous et à nos amis, une foi semblable à la sienne ! On n'en saurait désirer une meilleure. »

Mission de l'Eglise anglicane dans l'Inde.

Le gouvernement anglais va, dit-on, créer deux nouveaux évêchés dans l'Inde, qui n'en compte encore que deux, ceux de Calcutta et de Madras. L'un des nouveaux diocèses aura son siége à Agra et se composera d'une partie du diocèse de Calcutta devenu trop considérable pour n'être pas divisé. Le second comprendra le sud de la presqu'île et principalement la province de Tinivelly, où s'est depuis longtemps opéré un mouvement chrétien si remarquable. On jugera de l'importance de cette dernière institution par ces seuls faits que dans un seul district de la mission épiscopale de Tinivelly, il a été construit, durant les trois dernières années, onze Eglises dont quatre fort grandes et qui peuvent ensemble contenir environ 3,000 auditeurs, et quatorze écoles qui reçoivent 680 enfants. Il y a maintenant dans la seule province de Tinivelly environ 14,000 Indiens en voie d'instruction, sous la direction des

missionnaires anglicans, et près de 12,000 dans les provinces voisines. L'évêque futur de Tinivelly joindra à ses fonctions épiscopales, celle de surintendant de deux colléges fondés à Vediarpooram et à Sawyerpooram dans le but de former un corps d'ecclésiastiques et de catéchistes indigènes. Le nombre des élèves dans ces deux établissements dépasse déjà le chiffre de 200.

NOUVELLES RÉCENTES.

Une réunion missionnaire à Paris.

Discours de M. Casalis et de M. A. Steedman.

Le lundi, 3 septembre, les amis des Missions, informés de l'arrivée à Paris de M. Casalis, s'étaient en plus grand nombre qu'à l'ordinaire, réunis dans la salle de l'Oratoire où ils viennent, chaque mois, prier en faveur de l'œuvre. Après une prière prononcée par M. le pasteur Porchat, M. le pasteur GrandPierre, directeur, ouvrit la séance en remerciant Dieu de l'heureux voyage accordé à M. Casalis et en souhaitant publiquement à ce cher frère une bienvenue à laquelle s'associeront sans doute de grand cœur tous ceux qui, en France, s'intéressent à notre Mission et à nos missionnaires d'Afrique. Il annonça ensuite que M. Casalis, souffrant d'une indisposition, ne pourrait, ce soir là, adresser à l'assemblée que quelques courtes paroles, mais qu'en dédommagement, elle aurait à entendre de précieux témoignages rendus à l'œuvre de nos frères en Afrique par nn négociant anglais, M. A. Steedman, qui, habitant depuis 20 ans la colonie du Cap,

a non seulement eu de fréquentes occasions d'entendre parler des stations françaises, mais encore les a souvent visitées lui-même et a suivi leur marche avec un intérêt tout chrétien et véritablement fraternel.

M. Casalis prononça ensuite les paroles suivantes :

« Chers frères et sœurs en Notre Seigneur Jésus-Christ !

« C'est avec une bien vive émotion que je me retrouve dans ce lieu de prières auquel se rattachent pour moi tant et de si touchants souvenirs. C'est ici qu'à peine sorti de l'adolescence, je venais joindre mes supplications à celles de tous ceux qui soupirent après l'établissement du règne de Christ sur la terre, et entendre des récits qui m'instruisaient des devoirs de ma charge future. Je vois encore la place où s'asseyaient mes chers compagnons d'étude, devenus depuis mes collégues dans le champ des missions. Je crois encore voir là, devant moi, le vénérable comte Ver-Huell, les Stapfer, les Kieffer, ces hommes si petits à leurs propres yeux, si grands à ceux de leurs contemporains, par leur dévouement et leur foi, et qui, après avoir fidèlement servi leur Maître, sont allés jouir du repos éternel !... Et ces lieux, je les revois après une absence de dix-sept années !... Je m'y retrouve plein de santé et de force, moi qui ai couru tant de dangers, sur la mer, dans les déserts, au milieu des brigands, au milieu des bêtes féroces !...

« O ! mon Dieu, que te rendrai-je pour tant de bienfaits? Je ne puis que m'écrier : « Mon âme bénis l'Eternel et que tout ce qui est au dedans de moi bénisse le nom de sa Sainteté ! Mon âme bénis l'Eternel et n'oublie pas un de ses bienfaits ! » Qui étais-je et qu'était la maison de mon père pour que tu daignasses me mettre à part pour porter ton nom aux peuples qui n'avaient point encore entendu parler de toi ? Pardonne, ô Père céleste, pardonne si ton serviteur n'a pas su comprendre ce qu'une vocation si belle demandait de lui ; pardonne lui son

manque d'activité et de zèle, et ne lui demande point compte des âmes que plus de dévouement de sa part eût peut-être arrachées à la mort.

« Frères et sœurs bien-aimés, recevez les salutations des chers collaborateurs que j'ai laissés en Afrique. Ils vous aiment, ils se souviennent de vous, ils sont encore Français, ils se sentent en communion d'esprit et de cœur avec tous ceux de leurs compatriotes qui servent le Seigneur Jésus. Grâce à Dieu, ils jouissent d'une bonne santé et sont encore à l'œuvre. Cependant, pour la première fois, après un laps de vingt années, Dieu vient de faire une brèche dans nos rangs. Notre sœur, madame Keck, nous a été enlevée. Elle s'est endormie en paix, et a remis au Seigneur avec confiance le soin de son mari et d'un enfant âgé de quelques mois seulement.

« Recevez aussi les salutations et les remercîments des Eglises qu'il nous a été donné de fonder. Nous les avons souvent entretenues de vous. Nous leur avons parlé des sacrifices que vous faites pour elles, des prières que vous offrez à Dieu en leur faveur et de la sollicitude avec laquelle vous suivez leurs progrès.

« Oublierais-je, en parlant de ceux qui vous sont sincèrement attachés au sud de l'Afrique, les Eglises de la colonie du Cap, qui viennent de déployer tant de zèle et de générosité en notre faveur? Ah! que n'avez-vous été vous-mêmes témoins de l'empressement avec lequel j'ai été reçu par elles! Le désir de venir à notre secours d'une manière prompte, efficace, leur a fait oublier les nuances d'opinions religieuses, les distinctions de gouvernement ecclésiastique qui existent entr'elles. Et soyez bien persuadés que ce n'était pas seulement le sort de vos missionnaires qui les préoccupait. Il y a au sud de l'Afrique de profondes sympathies pour l'Eglise de Christ en France. On sait ce qu'elle a souffert dans les temps passés, ce qu'elle souffre encore. On sait qu'elle désire contribuer à l'extension du règne de Dieu sur la terre, qu'elle a une mission chez les

Béchuanas, et qu'elle l'aime d'autant plus que c'est la seule qu'elle ait fondée jusqu'ici. Dans un moment de crise, l'existence de cette mission s'est trouvée compromise, vos frères ont compris vos angoisses et ont volé à votre secours.

« Je me sens maintenant pressé de rendre témoignage au milieu de vous à l'efficace de l'œuvre des Missions. Qu'il soit ordonné aux chrétiens d'annoncer l'Evangile à tous les peuples de la terre, c'est ce dont personne ne doute. Mais il est peut-être des esprits qui balancent encore sur l'opportunité du temps, sur la nature des moyens à employer, et celle des résultats qu'on en doit espérer. Je n'hésite point, mes frères, à déclarer que l'œuvre des Missions, telle que l'Eglise de Christ la comprend et la fait, est l'œuvre de Dieu, une œuvre voulue par Dieu, une œuvre que Dieu bénit abondamment. J'ai vu s'accomplir littéralement, dans les pays payens cette déclaration du Seigneur : « Comme la pluie et la neige descendent » des cieux, et n'y retournent plus, mais qu'elles arrosent la » terre, et la font produire, tellement qu'elle donne la semence » au semeur, et le pain à celui qui mange ; il en sera de même » de ma parole qui sera sortie de ma bouche ; elle ne retour- » nera pas à moi sans effet, mais elle fera tout ce que j'aurai » ordonné, et aura son effet dans les choses pour lesquelles je » l'aurai envoyée. »

« Sans doute que dans ces champs qui paraissent promettre de si belles moissons, il est bien de l'ivraie. Sans doute que parmi ces Bassoutos que nous avons admis à la communion de l'Eglise, il est des faux frères qui se lasseront un jour d'une profession qui n'est pas le fruit d'un sentiment vrai. Mais, soyez-en bien assurés, il est dans ces Eglises, des âmes et en bon nombre, qui aiment et servent le Seigneur en sincérité, des âmes dont la conversion a fait tressaillir les anges, et qui seront la joie et la couronne du Seigneur au jour de son avènement. Et ces conversions à quoi sont-elles dues ? A la prédication de l'Evangile, exclusivement. Elles se sont opérées

hors de l'influence de tout élément humain. Quelques missionnaires perdus au milieu d'une population considérable, ont crié : « Convertissez-vous, car le royaume des cieux est proche! » et ces mots si mystérieux, si nouveaux, proférés avec un accent étranger par des hommes à peu près inconnus ont suffi pour convaincre des pécheurs, pour leur faire verser des larmes de componction et les porter à des sacrifices qu'aucune puissance humaine n'aurait pu obtenir d'eux.

« Le pays des Bassoutos ne jouit plus au moment où je vous parle de cette tranquillité qui a été par le passé si favorable à nos travaux. Une crise politique, qui s'est fait depuis longtemps pressentir, agite la tribu, et détourne bien des esprits de la recherche de la seule chose nécessaire. Nous ne cesserons point cependant de nous confier pleinement en Dieu qui n'abandonne jamais ses enfants dans des temps difficiles.

« Je m'arrête pour céder la parole à mon ami et frère, M. Steedmann, qui désire, avant de repartir pour l'Angleterre, vous communiquer le résultat de ses observations dans nos stations. »

Après ce discours, l'assemblée entendit M. Steedman qui s'exprima en anglais, mais dont le discours fut phrase après phrase, répété en français par M. le pasteur Ad. Monod. En voici la substance :

« C'est avec bonheur que je me présente devant vous, Messieurs et chers frères, pour confirmer les quelques mots que M. Casalis vient de vous dire sur les bénédictions accordées d'en haut à votre mission française au sud de l'Afrique. Habitant ce pays depuis 20 ans, j'y étais lorsqu'arrivèrent vos premiers missionnaires et je fus moi-même l'un des premiers à leur souhaiter la bien venue. L'intérieur du pays se trouvait alors dans l'état le plus déplorable. Les natifs y étaient armés les uns contre les autres, et les rives du Calédon et de

l'Orange étaient constamment un théâtre de pillages et de massacres. On n'y voyait de toutes parts, j'en parle d'après le témoignage de mes yeux, que traces de violence et de dévastation. Aucun gouvernement n'avait le pouvoir de réprimer ces désordres et une foule d'hommes s'y livraient au crime, sans qu'aucun frein civil ou moral pût les retenir. Les lecteurs de votre *Journal des missions* savent comment vos missionnaires s'établirent en divers lieux et furent en particulier recherchés et accueillis par Moshesh. C'était en 1833. Huit ou neuf ans plus tard, je visitai leurs stations et puis ainsi de vous donner quelques détails sur les changements qui s'y étaient opérés depuis l'arrivée de ces chers frères.

« A Béthulie, je trouvai une grande multitude réunie et fixée ; environ 1,000 huttes renfermant chacune en moyenne 3 individus ; 500 personnes fréquentant le culte, 200 à 250 enfants ou adultes à l'école, et un joli temple dont la construction faisait le plus grand honneur à M. Pellissier.

« De Béthulie, je me rendis à Béerséba, station de M. Rolland, sans autre escorte qu'un simple Bassouto et en parfaite sécurité, indice évident d'un immense progrès déjà réalisé dans ces contrées. M. Rolland avait aussi fait de grandes choses, mais vous les connaissez, je n'en dirai qu'un mot. M. Rolland avait à cette époque reçu la presse qu'on lui avait envoyée de Paris. C'était une affaire importante. Je tiens en main le premier traité en Sessouto qui soit sorti de cette presse. S'emparant d'un trait du caractère des indigènes, qui ne voient jamais un voyageur sans lui demander ce qu'il sait de nouveau, M. Rolland avait intitulé ce traité : le *Diseur de nouvelles*, et avait ainsi éveillé une vive curiosité dans leurs esprits. En quelques années un grand nombre d'entr'eux avaient appris à lire, possédaient la Bible et montraient pour la lecture un goût qui me frappa et me fit rendre gloire à Dieu. Je les ai vus plus d'une fois, leur livre sous le bras, suivre le missionnaire pour lui demander l'explication de quelque passage.

(Ici M. Casalis, sur l'invitation de M. Steedman, lut le commencement du traité Sessouto dont il venait d'être parlé et en donna la traduction littérale.)

« M. Rolland, continua M. Steedman, me parla de quelques conversions et me présenta, entr'autres, l'un des membres de son Eglise. Je demandai à cet homme s'il était changé, s'il était devenu une nouvelle créature. « Oui, me répondit-il.— « Et à quels signes le reconnaissez-vous ? — Oh ! c'est que « j'étais adonné à toutes sortes de mauvaises œuvres dont je « m'éloigne aujourd'hui. — Quelles œuvres ? — Le larcin, « la rapine, le meurtre. Autrefois les plus grands désordres « n'étaient rien pour moi, mais à présent je sais que ce sont « là les œuvres du Diable. »

« A Morija, je fus présenté à la petite Eglise qui écouta avec beaucoup d'attention les divers récits que je lui fis dans le but de concourir à l'édifier. Un jour, sur la montagne, je rencontrai, grossièrement mais proprement vêtu, l'un des fils de Moshesh, avec lequel je liai conversation. Je lui parlai des immenses bienfaits temporels et spirituels qu'il devait, ainsi que sa nation, à l'Evangile de grâce et à Celui qui le leur avait envoyé : « Je suis, me répondit le jeune chef, un enfant « du désert et suis bien aise quand quelqu'un me parle comme « vous venez de le faire. Oui, j'espère que les yeux de mon « cœur ont été ouverts et je puis maintenant regarder, pour « être heureux du côté où mes regards ne se portaient autre- « fois jamais. Le péché existe encore en moi, mais quand je « me souviens que Jésus-Christ est mort pour mes fautes, je « puis croire qu'elles sont effacées. Quant aux jardins et aux « maisons que nous possédons, je sais que nous ne les devons « qu'à l'Evangile ; la religion est la mère de toutes les bonnes « choses que nous avons acquises. Or, les jardins et les mai- « sons sont de bonnes choses ; mais il n'y a qu'une chose « réellement bonne, c'est le ciel. Sur qui pourrions-nous « nous appuyer dans ce pauvre monde que sur Dieu ? Il est

« mon seul secours, ma seule paix, ma seule force. Nous « avons sur la terre bien des afflictions à supporter, mais il « faut nous laisser conduire sans murmurer, comme un en- « fant se laisse conduire par son père. Dieu sait ce qu'il « doit faire. Je suis souvent attristé, car mon cœur est bien « petit, mais Dieu saura, j'espère, agrandir l'amour qu'il y a « placé..... » Et le jeune homme continua à m'exposer ainsi l'état de son âme en termes qui attestaient la réalité de son expérience chrétienne.

« Arrivons à Thaba-Bossiou, la station du cher frère que je suis, comme vous, joyeux de revoir dans cette enceinte. Ce nom de Thaba-Bossiou signifie, comme vous savez, sans doute, *Montagne d'Obscurité*, mais là aussi la lumière avait paru; j'y vis des choses bien réjouissantes et je pourrais vous retenir ici longtemps à vous les raconter. Mais le temps presse, permettez-moi de vous rapporter seulement deux des conversations que j'y eus avec des indigènes.

« La première eut lieu avec Moshesh, auquel je fus présenté par M. Casalis. Je lui dis que j'étais heureux de serrer la main d'un homme dont le nom était si fameux dans tout le pays; j'ajoutai qu'en approchant de sa montagne il m'avait paru en apercevant sa maison y voir l'un de ces phares qu'on élève dans mon pays pour diriger la marche des marins, et j'exprimai l'espoir qu'il serait en effet un phare pour répandre au loin la lumière de Jésus. Moshesh me répondit, que la distance que je venais de franchir pour visiter Thaba-Bossiou montrait assez l'intérêt que je lui portais, à lui et à son peuple; et que quant au phare, c'était la première fois qu'il en entendait parler, mais qu'il en comprenait l'utilité. « Cependant, ajouta-t-il, il faut que je prenne garde que mon « phare présente la vérité au peuple; autrement je pourrai le « séduire au lieu de l'éclairer, et je ne me regarde pas encore « comme un homme chrétien. » — Là-dessus je l'interrompis; et pourquoi, lui dis-je, n'êtes-vous pas chrétien? « Il vous

« servirait de peu que vos missionnaires vous apprissent à « changer vos vêtements s'ils ne vous apprenaient pas à « réformer votre cœur et à détruire en vous le vieil homme. « — Cela est vrai, répondit-il, si j'avais le pouvoir de créer « en moi un nouvel œil pour voir la religion chrétienne, « je le créerais, mais je ne l'ai pas et j'attends. » — Qu'attendez-vous Moshesh ? repris-je, et en m'adressant à M. Casalis, je le priai de lire au roi le passage du premier chapitre des *Proverbes* où est décrite la folie de ceux qui refusent d'écouter les paroles de la sagesse. Cette lecture achevée; « Je sais, reprit Moshesh, que je suis un bœuf très revèche. « Je devrais être le bœuf conducteur (l'animal le plus docile « placé toujours par les Bassoutos en tête de leurs attelages), « mais je suis de ceux qu'il faut au contraire placer au milieu. « Je suis comme la vache qui se réjouit de voir ses enfants « en santé dans l'étable, et qui reste elle-même en dehors; « mais j'espère pouvoir entrer un jour...

« Dans la seconde conversation que je voulais vous répéter, mon interlocuteur était Josué, vieil et célèbre homme de guerre. Mais je ne dirai que quelques-unes des paroles que nous échangeâmes. Je l'avais trouvé aux champs, revêtu de sa peau de mouton et occupé à quelques travaux d'agriculture. Je lui demandai s'il était renouvelé dans son âme. « Tout mon corps, me répondit-il, n'est qu'une cicatrice; « mon bras a tué quarante-cinq de mes ennemis. Quand autrefois on voyait au loin les flammes de l'incendie, et qu'on « entendait les cris de l'orphelin, on pouvait dire que c'était « ma main qui avait fait cela; mais maintenant c'est autre « chose. Je suis un homme de paix. » Le nom biblique de Josué a été donné à cet homme comme à un vrai conducteur du peuple de Dieu.

« Voilà, Messieurs, quelques-unes des choses que j'ai vues et entendues dans vos stations missionnaires du sud de l'Afrique. Je voudrais maintenant vous transporter à travers ces

contrées pour vous faire remarquer le frappant contraste qui existe entre les quartiers qui ont reçu l'Evangile, et ceux où régne encore l'idolâtrie avec toutes ses ténèbres. Ici des voyageurs, à l'air farouche et à la rencontre dangereuse ; — là, des hommes doux, simples villageois, qui, à votre arrivée, vous entourent et vous serrent la main en vous appelant frères. — Ici des êtres qu'on voit au loin errer comme des bêtes fauves, là des cultivateurs et des bergers tranquillement adonnés à leurs travaux agrestes. Ici les instruments de la guerre et les cris de la violence, là l'harmonie des cantiques sacrés ou le son de la cloche qui appelle à la prière les disciples du Sauveur. Ces hommes si divers et si diversement employés, sont-ils bien de la même race, appartiennent-ils bien à la même tribu ? Et qui a produit cette merveilleuse transformation ? Quel pouvoir magique a changé ce rebut du désert, des hommes, naguère si dégradés, en homme rangés, ces loups-cerviers en paisibles agneaux ? C'est le missionnaire. Et comment s'y est-il pris ? A-t-il commencé par donner une constitution civile, par importer dans le pays les avantages du commerce, de l'industrie, de la science ou des arts de la civilisation ? Non, oh ! non. Il a fait mieux que cela ; il a prêché Jésus et à la bonne nouvelle du salut, les cœurs endurcis se sont fondus. Il a planté la croix, et c'est à l'ombre de cette croix que le désert s'est changé en jardins bénis. Le Seigneur a fait cela et c'est une chose merveilleuse à nos yeux. Qu'à lui soit toute gloire ! Mais, permettez-moi de vous le demander, se pourrait-il jamais qu'il fallût, faute d'un peu d'argent, retirer de ce champ de travail les fidèles serviteurs qui lui ont servi d'instruments, laisser sans berger ces brebis si heureusement rassemblées sous sa houlette, abandonner ces églises et permettre que les ossements des Bassoutos chrétiens blanchissent un jour la terre privés d'une sépulture chrétienne. Oh ! non, cela ne se peut pas. N'allez pas le dire en Gad, ne l'annoncez pas dans Ascalon, qu'une semblable idée puisse jamais même se

présenter à notre esprit. Ainsi ont raisonné déjà vos frères chrétiens du Cap et de l'Inde et ils sont venus à votre secours dans vos derniers embarras. Ainsi se parleront aussi à elles-mêmes, j'en suis sûr, les Eglises réformés de France, et elles voudront soutenir leur œuvre, cette œuvre qui leur fait tant d'honneur et que le Seigneur a bénie avec tant d'abondance.

« Encore un mot et je finis. En me promenant un jour dans les environs de la ville du Cap, il y a longtemps de cela, c'était avant l'abolition de l'esclavage, je rencontrai un Musulman âgé avec lequel je liai conversation. Nous étions près de l'endroit ou l'on enterrait les esclaves morts dans la ville. Je demandai à mon interlocuteur ce qu'il faisait dans ce lieu. Il me répondit qu'il attendait le corps d'un esclave mort chez lui. Cet esclave, était à ce qu'il m'apprit encore, un pauvre noir âgé et tout difforme, qu'il avait acheté peu de temps auparavant. Mais, demandai-je alors, pourquoi aviez-vous acheté un pareil esclave? — Parce que, me répondit le mahométan, *parce que c'était la seule chose que je pusse faire pour Dieu.*

« Oui, faire ce qu'il pouvait pour Dieu, voilà la règle de conduite que s'était tracée un pauvre sectateur de Mahomet. Que feront les chrétiens en présence d'un tel exemple? Ah! que chacun de nous se demande sérieusement, à l'occasion de cette œuvre des missions, s'il a fait *tout ce qu'il pouvait pour Dieu* »

Après ce discours écouté avec un profond intérêt par l'assemblée, M. le pasteur Frédéric Monod prit la parole pour remercier MM. Casalis et Steedman, et termina la séance par une fervente prière.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.

Lettre de M. Arbousset, en date du 9 *mai* 1849.

Tristes effets de la guerre. — Repentir et retour. — Mécomptes salutaires. — Nouvelles conversions. — L'évangélisation organisée. — La pieuse mère en danger. — Le Mossouto et le Boër. — Le commerce. — Progrès de l'instruction. — L'école et la jeune institutrice indigène. — Résumé général.

Messieurs et très honorés frères,

L'année 1848, si remarquable parmi les nations européennes par ses révolutions de plus d'un genre et par ses commotions violentes, n'a pas non plus été, pour ce pays, sans troubles et sans revers. Outre les menées des Boërs émigrés et leur guerre contre le gouvernement du Cap, les Bassoutos et les Mantatis ont, depuis septembre dernier, maintenu la contrée dans un état continuel d'agitation. Dix fois, ils se sont mutuellement nui les uns aux autres par leurs aggressions réciproques, toujours accompagnées de déprédations et de carnage. On dirait que le démon de la guerre a tout d'un coup déchaîné les passions furieuses de ces petits peuples, et qu'elles ne doivent plus se calmer que lorsque l'une des deux hordes aura en quelque sorte disparu de devant l'autre. Naturellement, les Eglises souffrent de ces hostilités.

Les vieilles inimitiés s'y raniment; les préoccupations étrangères absorbent le sentiment religieux; on est toujours en alerte, on parle constamment de politique, vraie gangrène pour la piété.

Il était impossible que l'Eglise de Morija échappât entièrement, dans les derniers temps, à ces éléments délétères, que cependant les missionnaires ont combattus et éloignés autant qu'ils l'ont pu. Vingt-huit communiants s'étant compromis dans l'attaque des Bassoutos sur les Mantatis, au 13 octobre passé, ils en ont été repris; de nombreuses instructions *ad hoc* leur ont été données pour les ramener dans la bonne voie, et, après une suspension de la cène qui a duré six mois, ils viennent d'être réadmis à ce sacrement, à la seule exception de trois, qui ne sont pas encore venus à récipiscence, et d'un quatrième qui est entièrement retourné au monde. Tous ces événements ont, du reste, été pour le troupeau un sujet des plus sérieuses réflexions et de très fréquentes émotions, qui nous ont un peu dédommagés de notre peine.

D'un autre côté, l'abandon de Cana par M. Keck, et surtout l'état de mort spirituelle du chef Molapo et de son parti, nous ont beaucoup affligés. Il ne reste plus de bien disposées dans cette station là, qu'une famille et quelques femmes qui souffrent moralement beaucoup à cause de leur attachement à l'Evangile. Deux personnes adultes ont suivi leur missionnaire à Béerséba, et sept autres sont revenues à Morija avec leurs enfants. Parmi ces dernières se trouve l'intéressant Ricard Selelo, qui me disait en rentrant : « Me voici, comme le pigeon de la fable, rendu au logis après une absence désastreuse. Je reviens à vous faible et désenchanté. J'avais quitté, sur l'invitation de mon chef, mais avec l'espérance de prospérer à Mésoubouya, ce qui n'a pas été le cas. L'apôtre Jacques a fort bien dit : Voici, nous estimons heureux ceux qui ont *souffert*, car c'est là ce que j'éprouve, et lorsque Molapo a tâché de me retenir auprès de lui, en employant tout, jusqu'à la violence, je me

suis rappelé, pour mon encouragement, que, comme il est écrit dans l'épître aux Hébreux, Moïse quitta l'Égypte sans craindre *la fureur du roi.* J'ai, pour toute raison, répondu à mon Moréna : Je serais resté si le missionnaire était resté, mais puisqu'il nous quitte, je quitte aussi ; car Jésus a dit : *Que donnera l'homme en échange de son âme?* Or, la mienne serait certainement perdue ici. »

Ai-je besoin d'ajouter que la rentrée d'un tel néophyte et des six autres personnes nous a fait le plus grand plaisir? Les nombreux convertis du Kolo, que le rapport de l'année passée représentait comme sur le point d'émigrer, sont aussi revenus de leur première idée, ce qui nous est un grand encouragement. Ils s'étaient flattés que la Société leur procurerait un missionnaire spécial ; mais l'abandon de Cana et d'Hébron a détruit cette espérance, et, d'un autre côté, la guerre les a débarrassés du plus grand ennemi qu'ils eussent à Kolo, en enlevant Ntsilané, jeune Moréna fort tracassier et très mal famé.

Aujourd'hui, nous ne sommes pas sans quelque appréhension que le chef Letsié ne quitte tôt ou tard Morija pour s'enfoncer davantage vers le nord-est ; mais, le cas échéant, cette station n'aurait pas lieu de s'en alarmer, puisque la population qui l'entoure est une des plus nombreuses, et que le fils aîné de Moshesh, comme la plupart des membres de sa famille, fait maintenant un tort réel à la bonne cause.

D'ailleurs, l'Eglise de Morija est déjà considérable et particulièrement répandue dans les environs. Elle a célébré à Noël et à la dernière Pâque, deux fêtes bénies, où ont assisté une foule d'auditeurs.

Ses membres se sont accrus de 37 depuis notre conférence de mai, et une vingtaine de conversions se sont en sus manifestées ces trois derniers mois. Les membres du catéchisme général ont également augmenté d'une trentaine, et une quinzaine d'enfants baptisés, déjà parvenus à l'âge de raison, vien-

nent d'être mis à part dans le but d'être préparés, par une instruction particulière, à la ratification du vœu de leur baptême. 22 petits enfants ont aussi été baptisés dans le courant de l'année, ce qui porte à 250 le nombre total de ceux qui nous restent.

Le district missionnaire de la station a été divisé en 28 quartiers principaux, contenant 280 villages, et les hommes, membres du troupeau, en 22 petites bandes, qui se sont réparties entre elles ces quartiers, promettant de les évangéliser, sous la direction des missionnaires, et selon le degré de force ou de zèle que Dieu leur accordera. Jusqu'ici ce plan a bien réussi; il réveille les uns, nourrit la vie chez les autres, et, comme tout le monde y prend part, personne peut-être n'est en trop grand danger de s'élever par orgueil, compagnon horrible, mais ordinaire des meilleures œuvres.

Tant que notre petite Eglise restera fidèle au Seigneur, rien ne saurait la détruire; or, elle ne s'est pas encore éloignée de lui, malgré nos tristes préoccupations politiques. Sous ce rapport-là, elle a été bien édifiée de voir un de ses membres quitter ce monde d'épreuves cette année-ci, sans paraître y rien regretter et en regardant avec confiance à son Sauveur. Une autre personne est délogée, en s'écriant avec autant de sentiment que d'originalité : « Prends-moi par la main, tire-moi en haut, Jésus, fils de Marie, héros de ma foi. » Un de nos plus intéressants jeunes gens, momentanément absent de la station, vient d'écrire à ses parents : « Cher père, chère mère, quand vous étiez sans enfants, le Seigneur a pensé à vous et vous en a donnés; qu'il vous donne aussi son Saint-Esprit, que personne n'a par soi-même..... Les gens vraiment sages parmi les nations élèvent leurs yeux au ciel; de même, élevez-y vos yeux et vos cœurs. »

Dernièrement, la pieuse Saraï, du Koukou, m'a rapporté que de fortes pluies l'ayant surprise dans les champs, tandis qu'elle était occupée à soigner ses plantations de millet avec

deux jeunes enfants, ils ont été tous les trois emportés par les eaux, et qu'à force de peine, elle avait réussi, en les traînant par la main, à regagner le point d'où l'orage l'avait enlevée. « Mais là, dit-elle, nous étions toujours dans l'eau, le vent soufflait avec violence et la pluie tombait encore; aussi étions-nous, mes enfants et moi, tout transis et tremblants. Je les engageai à s'accrocher à un tertre de mottes, tandis que je me cramponnais moi-même à un rocher qui était sous l'eau. J'offris aussitôt une prière au Sauveur, après quoi, élevant la voix, je criai au secours. On accourut du Kraal; en arrivant, un de nos amis nous voyant dans l'eau jusqu'aux genoux et n'en pouvant plus de froid, me cria : *Saraï, n'aie pas peur, nous te sauverons*. Un autre me dit : *Saraï, ce n'est pas le dernier jour*, et l'on nous secourut. Arrivée à la maison, je bénis le Seigneur, et en me voyant entourée de mes enfants, de mon mari, des voisines, je fondis en larmes et eus plus de frayeur encore que dans l'eau; mais je me dis : Dans l'épreuve, Il est là (*Dieu*) auprès des siens. Il a éprouvé David, Job; les Israélites ont eu des épreuves très grandes; la mienne est peu de chose. Dieu pouvait-il m'abandonner? Il m'a bien secourue; je vis encore.» Ici Saraï se mit à pleurer, et je lui offris mes consolations.

L'intéressant Zachée Mokhanoï me rapportait aussi qu'il y a quelques semaines des Boërs étant arrivés chez lui, par un jour de dimanche, avec leurs wagons, l'un d'eux lui montra une bride en lui disant : « Ne l'achèteras-tu pas? — Non, lui répondit le Mossouto; vous êtes un homme blanc, je suis noir: c'est parmi les vôtres, dans la colonie, que j'ai vu chômer le jour du Seigneur. Pourquoi donc faites-vous des marchés aujourd'hui? — L'étranger embarrassé demanda : Sais-tu lire? — Je sais lire. — Comme il faut? — Oui. — As-tu un livre? — Oui. — Quel est ton missionnaire? — M. Arbousset est mon missionnaire; n'est-il pas aussi le vôtre? Il vous évangélise aussi, vous autres blancs, partout où il vous rencontre dans ses voyages. Et pourquoi venez-vous ici donner du scan-

dale aux Bassoutos, contre la loi du Seigneur? »— Ici Zachée s'aperçut que des bœufs étaient entrés dans son champ de blé; il courut les en chasser, et revint aussitôt auprès du Boër, qui lui demanda d'un air triomphant : « Comment, tu chasses le bétail de ton champ le jour du dimanche? — Oui, sans doute, répondit Zachée; du temps de Moïse, le bétail mangeait et buvait; aux jours de Jésus, également, et ni l'un ni l'autre ne l'ont empêché; mais ces bœufs mangent mon blé, pensant que c'est de l'herbe; ils mangent ma sueur, le pain qui doit me nourrir; ce ne sont que des bêtes : je suis une créature intelligente, créée à l'image de Dieu; je les corrige. C'est bien différent de vous, qui voyagez, achetez et vendez. — *Le Boër :* Où est ton livre? » — Zachée le sort de son petit sac de cuir et y lit. Le Boër confus se retire. Puis il revient, et lui dit : « Lis encore. » Il lit, et le Boër s'en va. On se rassemble autour de lui (presque tout le village) pour acheter et pour vendre. « Ce dimanche-là, dit Zachée, je fis la prière avec ma famille seulement, un aveugle que je soigne, et quelques hôtes. »

Ces faits, entre beaucoup d'autres semblables, prouvent que nos convertis restent fidèles à Dieu, et s'occupent de leurs mains, surtout à l'agriculture, source intarissable de prospérité. Cependant, « la guerre, cet horrible gouffre où tous les canaux de l'abondance s'engloutissent,» comme le remarquait autrefois Voltaire, a, cette année, arrêté l'élan de l'industrie. Quelques marchands seulement ont continué à nous visiter, ainsi que les Boërs, entre lesquels et les naturels de précieux rapports mercantiles se sont déjà établis. Il va sans dire que nous avons fait pour ces pauvres Hollandais ce que la religion et les bons égards requièrent de nous. En particulier, dans un voyage de huit à dix jours parmi eux, M. Maeder les a exhortés, instruits, secourus de ses conseils, et, généralement parlant, il a partout été bien accueilli d'eux. — L'Eglise, entre autres œuvres de charité, a semé, récolté et battu gratis le blé de son missionnaire.

Enfin, le nombre de nos lecteurs augmente d'année en année, par suite de la bonne habitude que les naturels ont contractée de se montrer à lire les uns aux autres, particulièrement les jours de dimanche. L'école journalière pour les petits enfants fait aussi du bien à cet égard. Seulement leur nombre n'augmente pas, et ils s'y rendent toujours couverts d'un kross. La jeune Evna Ntlapu l'a régulièrement tenue une fois le jour pendant cette année. Cette fille est pieuse, intelligente, et protégée par une bienveillante comtesse de Saint-Pétersbourg, qui, dès l'origine, me fit offrir la somme de 10 livres sterling par an, pour qu'elle fût élevée dans la foi chrétienne, et prit, à son baptême, le nom d'Evna, en souvenir de cette excellente œuvre de charité : comme le principe évangélique rapproche merveilleusement les pays et les conditions les plus éloignés!

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	288
atéchumènes	54
D enfants baptisés	22
Personnes bien disposées, suivant les catéchismes	183
Célébrations de mariage	137
Enfants baptisés	250
Elèves à l'école journalière	50
Auditoire aux services du dimanche	400

Agréez, messieurs et bien aimés frères, avec ce court rapport, l'assurance réitérée de mon estime et de mon affection constante en Jésus-Christ.

TH. ARBOUSSET, *v. d. m.*

STATION DE BÉRÉE.

Dans une lettre particulière adressée à M. le Directeur des Missions, en date du 8 mai dernier, M. Maitin, après avoir dépeint les angoisses où la famille missionnaire avait été jetée par le voisinage de la guerre, d'une part, et de l'autre, par les difficultés pécuniaires de la Société, bénit le Seigneur d'avoir mis un terme à cet état de choses. Répondant ensuite à des questions qui lui avaient été adressées sur la conversion du vieux Khoabane, qui a été racontée dans cette feuille, M. Maitin dit que « ce cher vieillard marche toujours d'un pas ferme dans la bonne voie, et que tout en lui annonce le chrétien humble et fidèle. » Enfin, le missionnaire annonce que Mme Maitin a été trois fois gravement malade, mais que, grâce à Dieu, elle a néanmoins été conservée et a maintenant recouvré sa santé. Ses deux enfants, une petite fille de trois ans et un garçon d'un an, sont également bien portants.

STATION DE BÉTHESDA.

Une lettre écrite au Comité de Paris, le 15 mai, par M. Gosselin, donne des détails relatifs surtout aux travaux matériels de la station. Elle parle aussi des graves inquiétudes où la crise de l'année dernière a, pendant un temps, jeté les missionnaires. « C'était, dit M. Gosselin, une épreuve que le Seigneur nous envoyait ; sa main était sur nous pour nous humilier. Heureux si l'humiliation a été sincère ! Dans ces temps de détresse un regard vers Jésus et ses promesses ont été un baume salutaire à nos cœurs angoissés. » On avait aussi reçu à Béthesda la nouvelle rassurante d'un secours préparé pour la mission française par les chrétiens du Cap.

M. Gosselin annonce aussi qu'au mois de janvier dernier,

M. Schrumpf a été gravement malade, mais qu'il s'est ensuite complétement rétabli, et que même l'affection du larynx, qui lui rendait la prédication si pénible, paraît avoir diminué depuis lors. Les services religieux se font avec régularité et réunissent comme d'habitude de cinquante à quatre-vingts auditeurs.

Encore un témoignage rendu à la Mission française.

La pièce suivante s'explique et se recommande d'elle-même. Elle aurait dû prendre place dans le récit que nous avons donné des généreux efforts que les chrétiens du Cap ont faits en faveur de notre mission au sud de l'Afrique, ou à la suite du discours de M. Steedmann, dans notre dernier numéro; mais alors cela ne nous a pas été possible. Malgré ce retard, elle a trop de valeur et rend à nos chers frères et à leur œuvre, un témoignage trop honorable pour que nous en privions nos lecteurs.

Graaf-Reinet, le 25 janvier 1849.

« Les soussignés, composant la députation envoyée par le synode de l'Eglise réformée hollandaise dans le pays au-delà du fleuve Orange, pleins d'une profonde sympathie pour leurs frères de la Mission française, sous le coup de l'épreuve occasionnée par la dernière révolution de France, se sont fait un devoir de prendre connaissance de leurs travaux dans le pays des Bassoutos, autant que les circonstances leur ont permis de le faire.

« Ils n'ont pas seulement assisté à des services publics dans plusieurs des stations, mais encore ils ont visité les chrétiens indigènes dans leurs maisons, et examiné un nombre considérable d'élèves de l'une des écoles, le tout sans que ni les uns ni les autres eussent pu le moins du monde être informés à

l'avance de cette visite. En conséquence, ils ont reçu la plus favorable impression de ce qu'ils ont vu dans cette très importante et intéressante mission, et ils regarderaient comme une calamité déplorable que le pays des Bassoutos vînt un jour à être privé, d'une manière ou d'une autre, des travaux de ces hommes excellents et vraiment dévoués.

« Ils sont sincèrement persuadés que le public chrétien, et plus particulièrement leurs frères de l'Eglise réformée hollandaise, montreront dans la crise des affaires de la Société des Missions françaises, les effets de leur zèle et de leur libéralité chrétienne, et préviendront par ce moyen une catastrophe que le monde chrétien aurait raison de déplorer.

« Ayant rencontré en route le révérend M. Casalis, qui se propose de plaider la cause de la Société dans la colonie, ils le recommandent très cordialement et affectueusement, lui et la cause dans laquelle il est engagé, à la sympathie et à la charité les plus chaudes de leurs amis et frères, et du public en général, assurés qu'ils sont, par ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, que jamais cause plus intéressante n'a été recommandée à l'attention du public.

W. ROBERTSON, D. D.,
Ministre de l'Eglise réformée hollandaise, à Swellendam.

P.-G. FAURE, B. D.,
Ministre de l'Eglise réformée hollandaise, à Wynberg.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Iles Fidji.

Le pays et les habitants. — Religion et mœurs.— Le cannibalisme.— Affreux détails. — La mission chrétienne. — Les chrétiens et la guerre. — Le roi des îles. — Une cérémonie à l'école. — Paul et Lydie. — Le chef Varani. — Les dieux dépossédés par Dieu. — Une nouvelle station. — Les conseils d'un roi. — Impression générale.

Les îles Fidji, où nous allons conduire aujourd'hui nos lecteurs, en continuant à prendre pour guide M. Laury, le surintindant des missions Wesleyennes dans la mer du Sud, forment l'un des groupes les plus considérables de la Polynésie. On en compte de 150 à 200, dont une centaine à peu près sont habitées. Les deux plus grandes, celles de *Vitilava* et de *Vanualava*, contiennent à elles seules 150,000 âmes, et les autres environ le même nombre, ce qui porte à 300,000 le chiffre de la population dans toute l'étendue du groupe.

La plupart de ces îles sont d'une admirable beauté. Le sol en est fertile, couvert des plus riches productions tropicales, et pourrait fournir, presque sans culture, aux besoins d'une population beaucoup plus nombreuse. De magnifiques arbres croissant avec une vigueur prodigieuse, et des rivières souvent navigables, au moins pour les embarcations légères du pays, donnent presque partout au paysage l'aspect le plus enchanteur. Malheureusement le climat n'en est pas aussi favorable que le pourraient faire présumer tant d'avantages. Il est excessivement chaud et peu salubre, non seulement pour les

étrangers, mais pour les indigènes eux-mêmes qu'atteignent et que déciment souvent de graves maladies d'entrailles.

Politiquement, les îles Fidji sont divisées en plusieurs royaumes dont les natifs portent le chiffre à trente-deux. L'un des chefs ou rois placés à la tête de ces sortes de principautés, celui de Bau, paraît cependant jouir d'une sorte de suprématie; mais il est difficile, au milieu des guerres perpétuelles qui désolent le pays entier, de définir au juste quels rapports existent entre tous ces chefs. Ce qu'il y a de certain, c'est que Bau est regardée comme la métropole du groupe entier, et que cette ville, dont la population est d'environ 1,000 âmes, renferme un grand nombre de chefs très puissants et redoutés jusque dans les îles les plus éloignées.

La religion primitive de ces îles est un polythéisme des plus grossiers. Le nombre de leurs divinités est prodigieux. Non seulement chaque tribu a les siennes, mais il en est encore de générales, pour ainsi dire, auxquelles tous les Fidjiens rendent des hommages et présentent des offrandes. La plus universellement reconnue se nomme *Ovë;* elle est censée habiter le ciel et c'est à elle que la création du monde est attribuée. Les natifs ont, d'ailleurs, comme il arrive toujours dans l'état de nature, créé leurs dieux à leur propre ressemblance; ils leur attribuent toutes les passions humaines et travaillent à les apaiser, absolument comme ils s'y prennent à l'égard d'un chef dont ils redoutent la colère, par des paroles suppliantes et par des présents qui, dans les deux cas, portent le même nom et sont de la même nature. Cette coutume paraît ici d'autant plus naturelle que la plupart de ces dieux ne sont en réalité, dans la tradition du pays, que des dieux mânes, c'est-à-dire les esprits des hommes les plus puissants, revêtus après leur mort d'un pouvoir surnaturel. Un fait assez remarquable est que les Fidjiens n'ont pas d'idoles. Cependant ils s'imaginent que leurs dieux habitent, au moins accidentellement, dans certains arbres ou dans certains oiseaux dont ils

s'abstiennent en conséquence de manger le fruit ou la chair. Ils croient vaguement à une existence après la mort, mais sans que cette idée exerce aucune influence sensible sur leurs pensées et leurs actions.

Au surplus, les Fidjiens paraissent une race assez remarquable sous plusieurs rapports. Ils ont à peu près les formes et la couleur des autres habitants de la Polynésie, mais avec un aspect plus martial ou, si l'on veut, plus féroce. Entièrement nus, à l'exception d'une étroite bande d'étoffe serrée autour des reins, ils ne marchent jamais sans leurs armes et semblent toujours s'attendre à voir se précipiter sur eux quelque ennemi, crainte qu'explique, du reste, très bien l'état de leurs mœurs, et qui, comme on va le voir, ne se réalise que trop souvent. Comme tous les insulaires de ces parages, ils s'oignent abondamment le corps d'huile de coco et exhalent en conséquence une odeur qui, au premier abord, rend leur présence fort désagréable. Mais un trait qui leur est particulier, c'est le soin qu'ils prennent de leur épaisse chevelure; ils passent un temps considérable à l'arranger et lui donnent une foule de formes des plus variées : les uns la déploient dans toute sa richesse, qui la fait ressembler à un arbre jetant au loin un abondant feuillage; d'autres la poudrent en gris de manière à rappeler ces vastes perruques dont se couvrent encore les juges anglais; de troisièmes la teignent de différentes couleurs, en blanc par exemple sur le devant de la tête, et en noir de jais sur le derrière. Telle est même l'importance attachée à cette espèce d'ornement que, lorsque les chefs ne l'ont pas naturellement assez beau, ils y suppléent par l'art et que leurs coiffures d'apparat ou de guerre ne sont autre chose que de colossales perruques fabriquées avec beaucoup de recherche, mais toujours en vue de leur donner un aspect formidable.

D'après cette description, le lecteur aura déjà pressenti que la violence et la cruauté tiennent une grande place dans les mœurs de ce peuple. Mais ses prévisions n'auront pu aller

jusqu'à la réalité. L'histoire des îles Fidji n'est, autant qu'on la peut connaître, qu'une affreuse série de guerres, ou plutôt de massacres tels, que l'on s'étonne d'y trouver encore une population si nombreuse. Les Fidjiens sont de plus cannibales, mais cannibales passionnés, insatiables et sans frein. Nous laisserons sur ce sujet parler M. Laury. Les détails qu'on va lire sont tellement atroces, que nous avons hésité un instant à les reproduire, même en les adoucissant comme le missionnaire déclare les avoir adoucis lui-même. Mais ce missionnaire est un homme grave et intelligent; il a recueilli les faits sur les lieux mêmes, soit de la bouche des missionnaires, soit de celle des natifs; on ne saurait donc révoquer son témoignage en doute, et si ces faits sont vrais pourquoi ne pas les dire? N'est-ce pas en sondant les profondeurs du péché que l'âme chrétienne apprend toujours à mieux apprécier les profondeurs des miséricordes divines?

« Le cannibalisme des îles Fidji est, dit M. Laury, plus horrible que l'on ne peut se le figurer. Il me serait impossible de répéter tout ce que l'on m'en a dit, mais l'on en pourra juger par quelques traits :

« Il n'est pas rare de voir ici une bande de natifs tomber à l'improviste sur quelques hommes réunis pour la pêche, et de massacrer tous ceux qui ne parviennent pas à s'échapper. Récemment, tout auprès de l'endroit où j'écris ces lignes, sept personnes, ainsi surprises, furent brutalement assommées à coups de massue. Les assaillants mutilèrent ensuite leurs corps à coups de hache, après quoi une troupe d'enfants, imitant l'exemple de leurs pères, se mirent à les déchiqueter de la manière la plus effroyable. Ces débris sanglants restèrent trois jours exposés à un soleil brûlant et commençaient à exhaler une odeur insupportable, lorsque les meurtriers revinrent et se mirent à les cuire pour s'en rassasier : le massacre n'avait pas eu d'autre but que celui de faire les frais de ce repas.

« Quant au rôle des enfants dans cette boucherie, il ne faut

pas s'en étonner. De bonne heure on les forme à cela. A peine sont-ils nés que leurs parents leur frottent les lèvres avec de la chair humaine et leur en introduisent même dans la bouche. C'est en quelque sorte l'une des parties importantes de leur éducation, et le précepte et l'exemple s'y trouvent trop bien réunis pour qu'ils n'y fassent pas rapidement d'affreux progrès.

« Lorsqu'après une expédition de ce genre, le nombre des morts est trop considérable pour que l'appétit du moment y suffise, les Fidjiens enterrent plusieurs parties du corps, de préférence le cœur et le foie, dans les endroits où ils conservent leur pain ; puis, quand ils en ont besoin ou qu'ils veulent traiter leurs amis, ils vont déterrer ces provisions, et n'ont qu'à les faire cuire pour y trouver un aliment, qu'en général ils déclarent excellent et préférable à tout autre.

« Un chef puissant actuellement en vie, et jouissant d'une grande influence dans l'une des îles les plus éloignées, a continuellement, dit-on, une caisse remplie de chair humaine découpée et salée dont il fait sa nourriture habituelle. Mais ce ne sont pas ses ennemis seulement qu'il dévore ainsi. Souvent, au moindre caprice qui lui prend, il fait saisir l'un de ses sujets et lui fait couper d'abord tel membre qu'il désigne, puis ensuite les autres, sans pour cela mettre fin à ses jours, de sorte que le malheureux se voit ainsi, à la lettre, dévoré par son chef. Cela est peut-être encore moins affreux qu'une vengeance exercée par le roi de Rewa, qui, irrité contre une jeune femme qui le servait, lui fit couper un bras et la condamna à le manger devant lui, sous peine de mort. La malheureuse fut obligée de se soumettre, et n'obtint sa grâce qu'après s'être rendue malade en accomplissant sa punition.

« Dans une autre île, le chef ordonna un jour à l'un de ses gens d'aller lui chercher du pain (le fruit de l'arbre à pain) et de le cuire pour son repas. Au bout de quelques heures, l'insulaire revint en disant qu'il n'avait rien pu trouver. « Bien,

« répondit le chef, mais va néanmoins préparer le four. » Le malheureux obéit, mais quand il revint annoncer que le four était chaud, un signe du chef le fit saisir et jeter lui-même dans le four. Un instant après, le cannibale se régalait du corps de ce misérable, qui avait osé ne pas trouver de pain quand son chef avait faim !

« Du reste, les femmes sont plus souvent encore que les hommes exposées à être mangées. Leur chair, disent les cannibales, est plus délicate que celle des hommes et rien ne leur coûte pour s'en procurer. Que de pauvres femmes s'en aillent pêcher, chercher de l'eau ou se baigner, et malheur à elles si elles trouvent sur leur chemin , dans quelque endroit isolé, un Fidjien plus fort qu'elles ! elles sont immanquablement massacrées et emportées dans la hutte de l'antropophage. Il règne même à cet égard une étrange coutume; c'est que, si le meurtrier a pu commettre son crime assez rapidement pour que personne ne l'ait vu ni entendu, il n'a, pour s'assurer l'impunité, qu'à ouvrir le corps de la victime, à en arracher les entrailles et à les jeter sur ses propres épaules. Cela veut dire qu'il a tué pour manger, et dès lors personne n'a plus le droit de lui demander compte du meurtre. Il passerait, ainsi chargé, sous les yeux même du père ou de l'époux de la femme massacrée, qu'il n'aurait rien à craindre.

« Je supprime, sur ce point, beaucoup de choses aussi certaines que celles que je viens de dire, car elles m'ont été attestées par des hommes dignes de toute confiance et qui en avaient été les témoins oculaires, mais qui sont de ces choses « qui ne doivent pas même être nommées parmi des chrétiens. » J'ajouterai seulement que la chair des enfants est encore plus goûtée que celle des femmes. Il y a tel chef qui, lorsque ses appétits désordonnés le prennent, dédaigne toute autre nourriture et se fait rôtir, tout vivant, le premier enfant qui lui tombe sous la main, le sien même s'il n'en trouve pas d'autre.

« Voici un fait qui m'a été raconté par un natif converti,

homme très pieux et grave, qui l'avait vu de ses propres yeux. Un canot de Rewa avait sombré près de Natawa ; les insulaires qui le montaient gagnèrent le rivage à la nage, mais les habitants de Natawa les ayant aperçus, s'en emparèrent, les conduisirent dans leur ville, et se mirent immédiatement à faire les prépa ratifs d'un festin. Pour que le sang des malheureux ne fût pas perdu, ils se gardèrent de les assommer, mais se contentèrent de les lier fortement pendant que les fours chauffaient. Cependant, quelques individus, plus pressés que les autres, leur arrachèrent le nez et les oreilles qu'ils dévorèrent tout crus. Quand les fours furent prêts, les misérables se virent, malgré leurs supplications et leurs cris, découpés vivants et pièce à pièce. On leur coupa d'abord les jambes, puis les cuisses et enfin les bras. Des vases, soigneusement placés au-dessous de chacun de ces membres recueillaient le sang. Si, malgré cette précaution, quelques gouttes en tombaient par terre, on voyait aussitôt l'un des bourreaux se baisser et le lécher avec délices. Lorsque l'horrible boucherie fut terminée, les fours, fermés un instant, rendirent bientôt leur proie convenablement préparée, et le repas se fit au milieu des démonstrations de joie les plus frénétiques.

« Veut-on quelque chose de plus caractéristique, ou du moins quelque chose qui montre, mieux encore que tout le reste, à quel point les Fidjiens se font un jeu de ce qui nous paraît le dernier degré de la férocité humaine ? A Ngau, île que je découvre de l'endroit même où je me trouve, les mangeurs de chair humaine se donnent souvent le plaisir suivant : ils prennent une victime, homme ou femme, lui lient les membres de manière à ce qu'elle paraisse assise, puis la font rôtir dans cette posture, en lui introduisant à l'intérieur des cailloux chauffés au four, comme cela se pratique ici pour toutes les autres espèces d'animaux. L'opération terminée, ils relèvent le corps, lui peignent le visage en rouge, mettent une perruque sur sa tête, un bâton ou un éventail dans ses mains,

et le portent ainsi vers le lieu désigné d'avance à tous ceux qni doivent avoir part au festin, en poussant des cris de joie et en se livrant aux mouvements les plus désordonnés. Un corps préparé de cette manière est un présent très estimé que les chefs s'envoient les uns aux autres, lorsqu'ils vivent ensemble en bons termes, ou qu'ils ont quelque intérêt à cultiver mutuellement leur bienveillance.

« Nos missionnaires m'ont assuré que la langue du pays ne possède aucun mot qui désigne spécialement un cadavre humain. Celui de *bakola*, qu'ils emploient, emporte avec lui l'idée d'un corps à manger, et telle est la force de l'instinct cannibale qui les domine en tout, que ce mot de *bakola* leur sert de cri de guerre, et qu'ils le poussent avec triomphe toutes les fois qu'ils voient tomber, devant eux ou à leurs côtés, le corps d'un ennemi.

« Ils m'ont également assuré que, dans le courant des quatre dernières années, plus de mille individus avaient été tués dans le seul district de Vewa, c'est-à-dire dans un rayon de sept ou huit lieues, et qu'ils sont sûrs de rester au-dessous de la vérité en avançant que, sur ce millier de corps, cinq cents au moins avaient été dévorés. Qu'on juge par ce chiffre de ce qui a dû se passer dans le groupe entier continuellement livré aux guerres les plus acharnées. Ces guerres paraissent, au surplus, avoir été pour beaucoup dans le développement effroyable qu'a pris ici le cannibalisme. Un des principaux chefs, devenu chrétien, le pieux Vacani, m'a dit avoir souvent entendu dans sa jeunesse les vieillards, et en particulier son père, raconter qu'autrefois l'usage de manger de la chair humaine était beaucoup moins commun et se bornait à quelques repas faits aux dépens des ennemis tués dans le combat ; et je suis porté à le croire, car comment comprendre autrement que ce peuple soit encore si nombreux, surtout si l'on considère qu'à cet élément de destruction rapide, les Fidjiens en joignent un second non moins cruel, l'infanticide ? L'histoire de cette

autre horrible coutume, telle qu'ils la pratiquent, est trop révoltante pour être écrite. Qu'il me suffise de dire qu'elle est très générale, et qu'elle a été comme réduite en système. Les femmes des chefs recommandent aux gens du commun de faire périr leurs enfants. Dans bien des cas, c'est pour eux une nécessité, et il y a des individus des deux sexes dont la seule profession, hautement avouée, est d'aider à commettre ou d'accomplir eux-mêmes ces œuvres de sang. »

Voilà ce qui se passe aux îles Fidji, de nos jours et au sein d'un peuple de 300,000 âmes; que l'on ose dire après cela que la nature humaine abandonnée à elle-même n'est pas profondément dépravée, et que saint Paul l'a décrite sous des couleurs trop sombres dans son épître aux Romains, quand il dit des idolâtres, « que Dieu les a livrés aux convoitises les plus désordonnées, que leur gosier est un sépulcre ouvert, que leurs pieds sont légers pour répandre le sang, et que la destruction et la misère sont dans leurs voies ! »

Oui, Dieu les a livrés à leurs convoitises ; livrés, mais pas abandonnés pourtant, car, par un effet de sa bonté, un souffle de paix commence à se lever sur les îles Fidji. Christ y est annoncé et l'Evangile reçu déjà par un nombre considérable de cœurs. Il a fallu aux humbles missionnaires qui l'y ont porté, un de ces courages indomptables qu'une foi profonde peut seule dicter. Quel spectacle que celui de quelques hommes sans armes, sans richesses et n'ayant pour tout cortége que de faibles femmes et de pauvres enfants, luttant depuis près de quinze ans avec un peuple adonné aux horribles instincts que nous venons de voir, et parvenant, à force d'énergie et de bienfaits, non pas seulement à faire respecter leurs vies, mais encore à répandre leur foi et à jeter au sein de tant de dépravation les germes d'une régénération morale!

Nous avons plus d'une fois déjà entretenu nos lecteurs des succès que les missionnaires Wesleyens ont remportés aux îles Fidji. Ils y sont au nombre de huit, établis dans quatre

stations, mais ayant en outre à desservir un grand nombre de lieux de cultes disséminés dans vingt-quatre îles. Plus de 2,000 Fidjiens convertis se groupent dès à présent autour d'eux, et ne sont encore, selon toute apparence, que les prémices d'un ministère qui n'ambitionne rien moins que la conversion des îles entières.

« Nos chers missionnaires, dit M. Laury, ont su s'attirer ici l'estime de tous, même des plus farouches cannibales, et partout aussi l'œuvre est en voie de progrès, à l'exception de Somosomo, station malheureuse, qu'il va falloir abandonner, au moins momentanément, parce que le roi de l'île ne veut pas entendre parler de l'Evangile. Il a, dit-il, encore beaucoup de guerres à faire, beaucoup de villes à brûler et sera bien aise de revoir les missionnaires quand ces œuvres seront terminées, mais dans les circonstances actuelles leur présence est entièrement inutile au milieu de son peuple : qu'ils s'en aillent donc en paix !

« La plupart de nos missionnaires parlent la langue du pays avec une surprenante facilité. Ils ont achevé la traduction du Nouveau-Testament qui est déjà imprimé, et s'occupent activement de la traduction de l'Ancien. Après la prédication, ce travail et les soins qu'ils donnent aux écoles sont les objets habituels de leurs labeurs. Ils ont pour les y aider une soixantaine de catéchistes ou prédicateurs indigènes, dont quelques-uns très intelligents, et au zèle desquels ils se plaisent à rendre les plus honorables témoignages. »

La première île que visita M. Laury fut Ono, l'une des plus petites, mais non des moins intéressantes au point de vue religieux. Elle n'a que 475 habitants, et sur ce nombre 310 ont fait profession de *lotu*, c'est-à-dire se sont déclarés chrétiens. L'histoire de cette petite Eglise renferme une particularité curieuse, dit le missionnaire; il y a six ou sept ans, le nombre de ses membres était encore fort restreint et ils eurent à souffrir de la part des païens une violente persécution. Pendant

longtemps ils la supportèrent avec courage, et, comme cela est souvent arrivé dans le royaume du Seigneur, leur nombre au lieu d'être diminué par l'épreuve, alla au contraire en s'augmentant de jour en jour. L'idée leur vint alors de se défendre contre leurs persécuteurs. Ils y réussirent si bien qu'en peu de temps ceux-ci se virent obligés de s'enfuir devant eux et de se réfugier dans une sorte de forteresse située sur la montagne qui couronne l'île. Les chrétiens les y poursuivirent et prirent le village sans éprouver de résistance sérieuse; mais là se borna leur recours aux armes. Au moment où les païens s'attendaient à être massacrés, ils virent leurs vainqueurs accourir à eux avec des paroles de paix et se jeter sur leurs cous en pleurant. Ce procédé, si nouveau dans leurs mœurs, les toucha au point que la plupart d'entre eux tombèrent à genoux et firent dès ce moment profession de *lotu*. La peur leur avait fait courber la tête devant les disciples de Christ, mais l'amour des chrétiens subjugua leurs cœurs. Quelles admirables conquêtes que celles qui s'accomplissent de cette manière !

Un fait qui a quelque ressemblance avec le précédent et qui s'est passé dans une autre île, celle de Vewa, a exercé aussi une heureuse influence sur un grand nombre d'esprits. Les missionnaires avaient envoyé l'un de leurs collaborateurs indigènes évangéliser une partie de l'île encore toute païenne. Les habitants étaient sur le point de faire une expédition de guerre. L'évangéliste chercha à les détourner, mais sans succès. Quand leurs préparatifs furent terminés, il se trouva que le jour fixé pour le départ était un dimanche. « Eh bien! leur dit l'évangéliste, puisque vous voulez absolument partir, considérez que ce jour est celui du Seigneur, et que, s'il vous tombe des ennemis entre les mains, vous devez au moins, par respect pour ce jour, leur conserver la vie et les amener ici. » Cette parole les frappa plus que l'évangéliste n'aurait osé l'espérer, et, à leur retour, il eut le plaisir de les voir ramener deux

hommes, les seuls qu'ils fussent parvenus à prendre. Encouragé par ce premier succès, il les loua de leur modération, et ajouta : « Faites mieux encore, lâchez ces deux hommes et laissez-les retourner en vie vers leurs amis, afin qu'ils puissent leur parler de cette nouvelle religion qui apprend à aimer ses ennemis. » Et ce second conseil fut suivi comme l'avait été le premier. Au lieu d'être dévorés, comme ils l'eussent infailliblement été sans cette intervention chrétienne, les prisonniers furent mis en liberté et s'en allèrent chez eux raconter une chose qu'assurément on n'avait pas entendue souvent aux îles Fidji.

Dans cette île de Vewa, d'un aspect enchanteur et l'un des plus riches pays que j'aie jamais vus, dit M. Laury, le missionnaire reçut la visite du roi principal des îles, dont la capitale est, comme nous l'avons dit, la ville de Bau ; il se nomme *ThaKombau* et prend le titre de *Tui Fiti*, qui veut dire roi de Fidji (les naturels prononcent ce dernier mot *fiti*). On ne lira pas sans intérêt le portrait que M. Laury fait de ce sauvage potentat.

« C'est, dit-il, un homme d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, d'une couleur très foncée, mais dont la figure est en somme assez agréable. Son unique vêtement consiste en une ceinture nouée autour du corps et tous ses ornements en un collier de grosses perles bleues autour du cou, et en deux bracelets du même genre autour des bras. En revanche, il a une chevelure abondante arrangée avec beaucoup d'art et une forte barbe noire qui lui descend jusqu'au milieu de la poitrine. Il manque de dignité, mais laisse pourtant apercevoir dans toutes ses manières qu'il a la conscience de son pouvoir.

« Ce pouvoir est sans limites. Ce chef barbare peut à son gré tuer qui lui déplaît, soit dans sa propre famille, soit parmi ses sujets. Il a un grand nombre de femmes misérablement assujetties à tous ses caprices. Deux d'entre elles furent

dernièrement mises à mort, parce qu'une des maisons du roi avait été brûlée, et qu'il *était possible* qu'elles fussent les auteurs de l'incendie. Du reste, la guerre et les festins de chair humaine sont les délices de Tha-Kombau. Autrefois il était très hostile à notre mission, mais sa haine paraît s'apaiser et il a cessé de mal parler de notre foi. Il va même, ainsi que plusieurs de ses chefs, jusqu'à dire que le *lotu* finira par triompher aux îles Fidji, et que tous leurs habitants en feront un jour profession. Cependant, quand il parle de cette perspective, c'est comme d'une nécessité à subir plutôt que comme d'un bienfait à désirer. Deux grands obstacles retiennent ici les païens dans les liens du péché : il leur faudrait, en se convertissant, renoncer à la polygamie et se couvrir de vêtements décents; sans cela, un grand nombre d'entre eux déclareraient hautement, ce qu'ils se contentent de murmurer tout bas, qu'ils croient le christianisme la seule religion véritable. »

Le roi particulier de Vewa (qu'il ne faut pas confondre avec celui dont nous venons de parler) a embrassé lui-même la foi chrétienne. Quelques uns des principaux chefs de l'île ont suivi son exemple. Une grande partie de la population les avait précédés. M. Laury prêcha plusieurs fois dans cette île à des congrégations nombreuses, grossies encore par les chrétiens venus des îles voisines. Il se loue beaucoup de leur attention et du sérieux avec lequel ils reçoivent la parole de vie. L'examen des écoles se fit avec grande pompe. La population presque entière y assistait, dit le missionnaire. C'était plaisir que de la voir, le chef à barbe grise en tête, se diriger vers la chapelle qui se trouve située sur une éminence, au milieu d'arbres élevés et toujours verts. La plupart tenaient dans leurs mains des branches ou des fleurs et chantaient doucement en s'acheminant vers le lieu saint. Une fois arrivés, et après une prière d'ouverture, ils récitèrent le catéchisme et les règles de notre Société, les uns faisant les questions, les autres les réponses. Ensuite ils se levèrent et répétèrent, l'un après

l'autre, avec beaucoup d'exactitude et de convenance, plusieurs chapitres du Nouveau-Testament. La reine qui était présente se distingua particulièrement dans cet exercice, qui se termina par une prière. Un certain nombre de païens, accourus pour voir cette cérémonie, formaient avec nos gens le plus parfait contraste. Ils étaient entièrement nus, tandis que les chrétiens étaient tous décemment vêtus, comme ils ont soin de l'être toutes les fois qu'ils assistent au culte : heureuse amélioration, mais dont les idolâtres, qui la détestent, ne manquent pas de leur faire un crime !

Dans une autre réunion tenue au même endroit, plusieurs des naturels convertis, se conformant à l'usage des Wesleyens, entretinrent l'assemblée de leurs impressions et de leurs désirs. Ces communications fraternelles furent pleines de vie et vraiment réjouissantes. Nous n'en citerons que deux. « Je vais, dit un homme âgé, l'un des premiers convertis de l'île et qui a pris le nom de Paul, vous exposer ce que je pense de Jésus. Quand les missionnaires arrivèrent, nous embrassâmes la foi. Le *lotu* est, dans mon opinion, comme un arbre qui croît par degrés et qui pousse tout droit en haut, sans que rien puisse l'arrêter ou le détourner de son chemin. Je me trouve heureux d'être dans le *lotu*, mais je m'afflige pour ceux de mes amis qui n'y sont pas entrés. Je connais l'amour de Dieu en Christ, car j'étais un grand pécheur, un méchant homme, mais Dieu m'a aimé. Aujourd'hui le vent, c'est-à-dire les paroles malicieuses des hommes, souffle contre moi, mais je suis comme l'arbre que le vent n'ébranle pas. Je loue Dieu et je veux aller au ciel. Oui, je loue Dieu de nous avoir envoyé des missionnaires. Je ne sais pas lire, mais la parole que j'entends sortir de leur bouche est un vrai pain pour mon âme. »

Après Paul, une chrétienne nommée Lydie, épouse de Varani, chef de Vewa, prit la parole. C'est une femme de haut rang, alliée de très près au roi de Bau, et qui, après avoir fait

profession du christianisme, avait d'abord, par ses prétentions et sa conduite, suscité de graves embarras aux missionnaires. Mais, en 1844, la grâce toucha son cœur, et depuis lors elle a été complétement renouvelée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une humble et fidèle servante du Seigneur, marchant dans la crainte et dans la paix de l'esprit. « La coutume de nos chefs, dit-elle, est d'envoyer leurs filles dans différentes îles. Je bénis Dieu d'avoir dirigé mon père de manière à ce qu'il m'ait fait venir à Vewa, île où il y avait des missionnaires et où j'ai pu ainsi apprendre à connaître la religion. Dieu est vrai : s'il m'avait trompée, je le dirais ; mais non, je l'ai éprouvé et je l'ai trouvé fidèle. Maintenant mon désir n'est plus d'être louée par les hommes, mais de vivre auprès de Jésus et de renoncer au péché, parce qu'il offense Dieu. Jésus a fait beaucoup pour moi ; il faut que je me confie en lui et que je l'aime. »

Mais la plus belle conquête que la Parole évangélique paraisse avoir faite dans ces îles est celle de Varani lui-même. Ce chef, le plus considérable de Vewa après le roi, et aujourd'hui l'une des colonnes de l'Eglise Fidjienne, était autrefois célèbre, même parmi ses compatriotes qui ont en ce genre d'estime le droit d'être difficiles, par son amour pour la guerre, par ses violences et par son goût effréné pour la chair humaine. Son nom seul jetait la terreur parmi ses ennemis, et l'on raconte encore de lui des faits presque incroyables, mais qu'il reconnaît lui-même être vrais, bien qu'il les déplore et n'en parle plus que pour s'en humilier profondément. Ainsi, se trouvant un jour avec quelques guerriers dans un seul canot entouré d'une flottille d'environ cinquante canots ennemis, dont l'un portait un petit canon, chacun le croyait perdu, et ses compagnons eux-mêmes comme les autres; mais lui ne s'effraya pas. Ajustant d'abord le naturel qui se disposait à tirer le canon dont la charge devait abîmer son embarcation, il le mit hors de combat; puis, se précipitant comme un lion sur la flotte étonnée de ce premier revers, il inspira

aux Fidjiens une telle épouvante, qu'ils prirent tous la fuite et qu'il les poursuivit jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le rivage le plus prochain. C'était un fait d'armes brillant, mais qui ne satisfit pas Varani. En l'accomplissant, la faim lui était venue, et il ne lui était tombé entre les mains aucun corps qu'il pût dévorer. En conséquence, il aborda, prit avec lui l'un de ses guerriers, et, armé de sa massue, se mit à parcourir le pays. Chacun fuyait à son approche. A la fin poutant, deux hommes plus hardis que les autres vinrent à sa rencontre ; mais leur sort fut bientôt décidé : en quelques instants, ils furent tués, jetés dans le four, puis rapportés au canot et mangés. Le lendemain, de grand matin, le chef, brûlant encore de la soif du carnage, retourna avec sa poignée de compagnons au milieu de ses ennemis, entra dans leur village, pénétra jusque dans un temple où s'étaient réfugiés la plupart des combattants de la veille, et, faisant jouer sa terrible massue, les massacra tous. De là il se jeta dans les rues et dans les maisons du village, et y continua son œuvre de destruction jusqu'à ce que son bras et celui de ses gens fussent las de frapper.

Voilà le Varani d'autrefois; voici le Varani d'aujourd'hui. M. Laury, qu'il accompagnait dans l'une de ses excursions à travers les îles, l'interrogea un jour sur sa conversion. Varani lui répondit qu'il avait d'abord fait profession de la foi chrétienne sans avoir véritablement connu l'amour de Dieu en Christ. « Mais Christ, ajouta-t-il, ne voulait pas me laisser aller ; il me tenait si fortement et me secouait avec tant de vigueur, qu'il a bien fallu à la fin que je lui donnasse mon cœur: c'est pour cela sans doute que Dieu m'avait protégé au milieu de toutes mes folles entreprises et de mes abominables guerres. Lorsqu'on sut que j'avais fléchi le genoux devant Jésus, et que j'étais devenu une nouvelle créature, les chefs de Bau furent très irrités. et résolurent de détruire Vewa à cause du *lotu*. C'était surtout au roi et à moi qu'ils en voulaient, parce que nous refusions de combattre. Tha-Kombau (roi de Bau)

m'offrit de grands présents, si je voulais seulement aller à la guerre comme j'avais toujours fait. Mais cela ne m'était plus possible : j'étais le serviteur du Prince de la paix. D'ailleurs j'aimais dès lors tous les hommes, et ne pouvais plus ôter la vie à personne. Sur mon refus, le roi de Fidji me dit qu'il me tuerait à cause du *lotu*. « Soit, lui répondis-je ; mais dans peu de temps vous prendrez vous-même le *lotu*, et alors vous serez continuellement poursuivi par cette pensée : *J'ai tué Varani à cause de son lotu.* » Cependant les grands chefs de Bau, de plus en plus furieux, vinrent à Vewa, menacèrent de nous détruire et jetèrent de terribles regards sur la maison de mission. Nous leur dîmes que nous ne ferions aucune résistance, mais que nous attendrions de voir quelle serait la volonté du Seigneur. J'allai moi-même m'enfermer dans la maison du roi, afin que nous pussions y mourir ensemble. Mais le roi de Bau s'en retourna sans nous avoir fait aucun mal. Le Dieu des cieux, qui m'avait protégé jusque là s'était encore mis comme un mur de défense autour du peuple *lotu* et de la famille missionnaire de Vewa. A présent les païens disent que notre Dieu est certainement trop fort pour que leurs dieux lui résistent, et qu'un jour ils deviendront eux-mêmes tous *lotu*.

Ce pieux serviteur de Dieu, qui a pris au baptême le nom d'Elie, déploie une activité infatigable au service de l'Evangile. Dernièrement il s'en alla dans un village dont une partie des habitants étaient encore païens, et leur proposa de céder aux chrétiens leur *m'bury*, c'est-à-dire la maison de leur dieu. « Vous n'avez plus de prêtres, leur dit-il (tous ceux de la localité étaient en effet devenus chrétiens, à l'exception d'un seul qui avait pris la fuite), à quoi vous sert cet édifice? il serait au contraire très utile à mes frères pour y lire les Ecritures et y prier. » Les païens firent des objections, et parlèrent du pouvoir des dieux qui pourraient se venger si on les dépouillait ainsi de leur maison. « Eh bien ! dit Varani, laissez-les faire ; ce sera au contraire pour eux une excellente occasion

que vous leur aurez fournie de montrer ce dont ils sont capables. S'ils peuvent se venger, ce ne sera que sur nous, qui les chassons pour mettre notre culte à la place du leur. Qu'ils essaient; vous pouvez être sûrs que nous ne les craignons pas. » A ce raisonnement, les idolâtres ne trouvèrent rien à répondre et l'affaire fut conclue. Le *m'bury* est aujourd'hui un temple chrétien. « Cet édifice, dit M. Laury, est bien situé et assez vaste; mais, malgré tout ce qu'on avait fait pour le rendre élégant, il porte partout à l'intérieur les traces du sombre et grossier paganisme auquel il était consacré. Mais, par cette substitution, la lumière céleste brille là où avait longtemps régné l'imposture. Ce fait ne peut manquer de frapper d'une manière salutaire l'imagination des naturels encore vendus à l'idolâtrie. »

Avant de quitter les îles Fidji, où il avait fait un séjour d'environ trois mois, depuis septembre jusqu'en décembre 1847, M. Laury accomplit une mesure dont il avait dès son arrivée reconnu l'urgente nécessité. Le navire le *John-Wesley* alla prendre à Somosomo les missionnaires qui devaient le quitter, et les conduisit dans deux nouvelles stations que la bonté de Dieu semblait leur avoir préparées tout exprès pour ce moment. — Nous terminerons cet article par un récit abrégé de l'installation de l'un d'eux dans son nouveau poste.

C'est dans la grande île de Vanualava, dans un endroit nommé *Bua*, à une demi-lieue environ dans l'intérieur des terres, mais sur les bords d'une belle rivière navigable. Voici comment le christianisme y avait pénétré. Un chef, venu accidentellement à Vewa avec quelques-uns de ses gens, y avait entendu l'Evangile, l'avait goûté, et avait obtenu d'emmener avec lui un évangéliste indigène. Celui-ci, qu'un second était bientôt venu rejoindre, avait prêché, lu les Ecritnres et fondé une école que tous les habitants de l'endroit avaient fini par fréquenter, sans pour cela faire profession de christianisme. Mais enfin une circonstance les avait décidés. Attaqués à l'im-

proviste par une tribu voisine, ils s'étaient vus sur le point d'être tous massacrés, et n'avaient dû leur salut qu'à la vigilance et au courage de l'un des évangélistes. Le Dieu des chrétiens seul, pensèrent-ils, avait pu inspirer ainsi leur sauveur; et, conséquents avec eux-mêmes, ils avaient dès lors promis de ne plus adorer que ce Dieu. Avertis depuis qu'on pourrait leur donner un missionnaire, ils avaient accueilli cette nouvelle avec des transports de joie, et bâti sur-le-champ une chapelle et une maison de mission. Quand les missionnaires arrivèrent, la population entière, composée d'environ deux cents personnes, se rassembla; chacun apporta son présent, et tous marchant, suivant l'habitude, en chantant des cantiques, se rendirent à la chapelle. M. Laury leur adressa un discours approprié à la circonstance et qu'ils écoutèrent avec le plus profond recueillement. Après lui, *Melchisédec*, le roi de Vewa, qui avait voulu assister à cette cérémonie, prit la parole dans le but surtout de signaler aux naturels du lieu la manière dont ils devaient se conduire envers leur missionnaire. Quelques-unes de ses recommandations furent aussi simples que touchantes. « Comme vous n'avez pas encore eu de famille missionnaire au milieu de vous, dit-il, vous serez curieux de savoir comment ces gens vivent, et vous viendrez pour cela en foule dans leur maison; il faut vous abstenir de cela. Ne vous tenez pas non plus assis devant eux à les regarder pendant qu'ils mangent; cela est mauvais aussi. Quand vous prendrez du poisson, ayez soin d'en apporter à votre pasteur, et ne lui demandez rien pour cela. Souvenez-vous enfin que si vous plantez un *yam* ou un *taro* qui meure ensuite, vous pouvez en planter un autre; mais que, si vous perdez un missionnaire, il n'en croîtra pas un autre à sa place. Traitez-les donc bien, afin qu'ils vivent et qu'ils ne vous quittent pas, mais qu'ils puissent rester avec vous jusqu'à ce que le *lotu* étende ses branches sur tout le pays. Beaucoup de païens sont maintenant comme des oiseaux qui volent de côté et d'au-

tre sans trouver d'endroit où ils puissent se poser. Mais s'ils entendent parler de votre bonheur, ils feront comme vous et viendront aussi prendre leur repos sous l'arbre du *lotu.* »

« En somme, dit M. Laury en terminant son rapport, l'importance de notre mission aux îles Fidji a grandi, dans mon opinion, à mesure que j'ai appris à connaître le pays, les habitants et les succès que le Seigneur lui a déjà accordés. Le pays est plein de ressources ; le peuple, avec tous ses vices, est, comparativement à bien d'autres, un peuple actif, intelligent, et qui, nonobstant sa férocité, ne cesse de traiter les missionnaires avec respect. L'instruction commence à se répandre sur plusieurs points, en même temps que la traduction du Nouveau-Testament, et enfin les natifs déjà convertis ont en général une vie exemplaire qui tourne à la gloire de Dieu dans l'estime de leurs compatriotes. Tout cela est très encourageant, et j'espère, pour ma part, que le jour n'est pas loin où ces populations seront à peu près tout entières ajoutées aux triomphes de notre glorieux Sauveur dans les îles de la mer du Sud. La moisson est grande et blanchit déjà; que les chrétiens prient pour nous, et que Dieu nous envoie des ouvriers! »

ASIE.

Bonnes nouvelles du pays d'Arracan.

Mouvement religieux à Akyab. — Les évangélistes indigènes de Sandoway.— Statistique réjouissante. — Libéralité des Eglises. — Désintéressement des catéchistes.

Nos lecteurs se souviennent peut-être ce que nous leur avons raconté cette année même *(livraison de mai)* de l'état prospère des Missions baptistes parmi les Karens du pays d'Arracan. Des lettres toutes récentes, puisqu'elles sont du mois de

février dernier, annoncent que la grâce du Seigneur continue à se déployer d'un manière admirable au sein de cette intéressante population. L'un des missionnaires, M. Ingalls, d'Akyab, écrit au Comité de la Société que cette station est le théâtre d'un mouvement on ne peut plus réjouissant. « Les deux derniers dimanches, dit-il, plus de 500 personnes se sont pressées dans notre petit *zayat* (chapelle) et y ont passé des heures à écouter la prédication de la Parole avec un sérieux et une attention qui semblaient ne pouvoir se lasser. Jamais dans ma carrière missionnaire je n'avais encore vu se manifester un pareil empressement parmi les masses. Il y a dans ce nombre un grand nombre d'hommes qu'on regardait naguère encore comme les colonnes du Boudhisme, mais qui aujourd'hui ont publiquement renié Gaudama, brisé leurs idoles et renoncé à la prêtrise. Les natifs ont, de leur propre mouvement, offert de contribuer à l'érection d'une nouvelle chapelle plus vaste que nous sommes actuellement occupés à construire. La ville tout entière semble remuée par ces choses, et je ne sais vraiment jusqu'où ce mouvement pourra s'étendre. Oh ! Dieu veuille qu'il aboutisse à manifester dans tout le pays la puissance de sa parole pour le salut des multitudes ! »

D'un autre côté, et à la même époque, M. Abbott, missionnaire à Sandoway, donne des nouvelles non moins réjouissantes.

Après avoir rendu compte d'une conférence annuelle dans laquelle il avait, le 10 janvier, réuni autour de lui les catéchistes indigènes attachés à cette station, au nombre de 35, « tous, dit-il, vaillants soldats de Christ, et magnifiant véritablement le Seigneur par leur dévouement, par la grandeur de leurs travaux et par la multitude d'âmes qu'ils ont converties, » le missionnaire résume ainsi quelques-uns des résultats de la mission :

« Voici la statistique de notre œuvre à la fin de l'année 1848 :

Eglises organisées	36
Evangélistes ou prédicateurs natifs	44
Membres baptisés et enregistrés	4,341
Baptisés pendant l'année	373
Elèves dans les écoles de jour	421
Membres suspendus ou excommuniés	24

« Douze chapelles, maintenant achevées, font honneur à l'esprit des populations et au zèle vraiment libéral qui les anime. Ce sont de petits édifices très élégamment construits et qui peuvent contenir chacun plusieurs centaines d'auditeurs. Outre les personnes baptisées comprises dans cette statistique, on compte dans nos Eglises plus de 5,100 convertis que l'on peut appeler des chrétiens, et dont, sous tous les rapports, la vie fait honneur à ce beau titre ; seulement ils n'ont pas encore, par diverses raisons, reçu le saint baptême. En ajoutant à ces chiffres un certain nombre de chrétiens non classés, nous arriverons ainsi à un chiffre d'au moins 12,000 individus placés sous l'action des moyens de grâce, et qui pourraient, sous le rapport de la foi et de la moralité, soutenir la comparaison avec telle autre population chrétienne que l'on voudra. Les amis de la mission verront avec surprise combien peu sont comparativement élevés, grâce à la libéralité chrétienne de nos gens, les frais mis à la charge de la Société pour l'entretien des pasteurs et des évangélistes indigènes qui dirigent ces Eglises.

« Dans la réunion récente dont j'ai parlé plus haut, ces chers frères ont unanimement et joyeusement décidé qu'il serait fait mieux encore. Désormais ils renonceront à recevoir un traitement de la Société et ne compteront plus que sur ce que les Eglises déjà formées pourront faire pour subvenir à leurs besoins. Nous serons ainsi en mesure de consacrer de plus fortes sommes, soit à créer de nouvelles congrégations,

soit surtout à multiplier le nombre de nos écoles dans une foule de localités qui en sont encore privées. C'est de la part de ces fidèles serviteurs de Dieu une abnégation et un dévouement pleins de confiance qui ont rempli mon cœur de joie. Jamais, pour ma part, je n'avais rien vu de si beau, et il n'est pas à ma connaissance qu'un exemple de ce genre se soit encore présenté dans l'histoire des Missions modernes.»

VARIÉTÉS.

Un Indou à la recherche du salut.

La petite Eglise d'Astagaum (Indes-Orientales, présidence de Bombay) s'enrichissait, au mois d'août de l'année dernière, de quatre nouveaux membres, dont trois hommes d'un âge mûr et une jeune fille élevée par des parents pieux. L'un des premiers, tisserand de profession, mais homme assez instruit, se nomme Rama. A l'occasion de son baptême, les missionnaires l'invitèrent à mettre par écrit quelques-unes des circonstances de sa vie. C'est un usage qu'ils ont adopté aux Indes, toutes les fois que leurs néophytes sont capables d'y obtempérer. Chacun y trouve son compte : les missionnaires sont plus exactement renseignés, le néophyte se rend mieux compte à lui-même de ses impressions ou des moyens par lesquels Dieu l'a attiré vers lui, et enfin le public y trouve souvent de réjouissants sujets d'édification. Voici en abrégé le récit de Rama. On ne peut s'empêcher, en le lisant, de se rappeler cette femme de l'Evangile qui n'avait rencontré Jésus qu'après avoir « dépensé tout son bien en médecins, sans qu'elle eût pu être guérie par aucun. »

« Je suis né dans un petit village nommé Mandvay. Suivant

l'usage du pays, je fus, à l'âge de douze ans, envoyé à l'école, où j'appris à lire et à écrire ; c'est là aussi que j'ai commencé à m'occuper du salut de mon âme.

« Pendant longtemps, ensuite, je fus sous la direction spirituelle d'un *sadhoo* (saint homme), adorateur de Wishnoo, qui m'enseigna les shasters indous (livres sacrés). L'objet de mon culte était alors une idole de Vittoba. Mais mon âme n'était pas en paix. Un jour je demandai au sadhoo si ce que je faisais me procurerait le salut : il me répondit qu'il ne pouvait pas me le garantir. Cette réponse m'affligea, et je rompis tout rapport avec son auteur.

« Quelque temps après, je fis connaissance avec un *sunyasi* (espèce de dévot) qui, toujours d'après les shasters, me conseilla d'observer les jeûnes de Yekadaschee. Je lui demandai ce qu'était Yekadaschee ; il me répondit que c'était un être sorti de la bouche même de Brahma. Mais, repris-je, quels avantages trouverai-je à observer ces jeûnes? Il me dit que mes péchés me seraient alors pardonnés. C'était justement ce que je voulais ; de sorte que je me mis à jeûner rigoureusement tous les jours désignés. Pendant douze ans, je me soumis à cette folle pratique, mais sans profit. Mon âme était de plus en plus agitée, et je finis par sentir que ce n'était point ainsi que je parviendrais à l'apaiser.

« Au bout de ce temps, je rencontrai un *jungum gooroo* (guide spirituel), auquel je demandai de quelle manière il fallait chercher le salut. Il me dit qu'il me l'enseignerait si je voulais devenir son disciple. J'y consentis, et il me fit adorer Suddasew. Je m'adonnai pendant assez longtemps à ce culte ; mais un jour, en lisant les shasters que le gooroo m'avait remis, j'y trouvai déclaré que Suddasew ne pouvait pas me sauver. Tout effrayé, j'allai demander explication de cela au gooroo. Il me répliqua qu'en effet Suddasew était le créateur et le destructeur, mais qu'il n'avait pas le pouvoir de sauver. « Mais alors, m'écriai-je, dites-moi donc, je vous en supplie, com-

ment on peut obtenir le salut ? » Le gooroo me répondit gravement que c'était là une chose que personne ne pouvait savoir. Ainsi je n'étais pas plus avancé qu'auparavant. Je retombai dans mes incertitudes, et voyant que les shasters de mon gooroo ne pouvaient m'en tirer, je cessai d'aller le consulter.

« Après cela, j'eus à Aurungabad l'occasion de voir un *jutee* (mendiant de la secte des *Jain*), dont une pièce d'étoffe recouvrait la bouche. Je lui demandai le but de cette pratique, mais il ne me répondit rien. Ce silence ne me découragea point, et j'allai dans la hutte même du jutee lui renouveler ma question. Il m'apprit alors que tel était l'usage de sa secte. Je lui exprimai le désir de connaître cette secte elle-même, et il me promit de m'en instruire, si je voulais auparavant promettre de devenir l'un de ses sectateurs. J'étais si tourmenté dans mon esprit que je pris cet engagement, et me rangeai le jour même parmi les disciples de cet homme. Il me représenta alors la nécessité d'adopter une idole et de l'adorer; je lui demandai laquelle, et il me montra une petite statue d'or, qu'il me dit être celle de *Parusnath*. Je lui fis observer que j'étais trop pauvre pour acheter une statue d'or; mais il m'assura que cela ne faisait rien, et qu'il suffirait que je la possédasse en argent ou en cuivre. J'en achetai de lui une en cuivre, et lui rendis un culte pendant deux ans. Mais voilà qu'un jour, un Brahmine entre chez moi, et, voyant mon idole, me demande ce que c'est. Je lui réponds qu'elle m'a été donnée par mon gooroo, et que je l'adore.— Et quel est le nom de cette idole ? reprend le Brahmine. — C'est Dieu, lui dis-je. — Non, Ramjee, non, ce n'est pas Dieu ; ton gooroo t'a trompé. — Et où est-il donc Dieu, le dieu qui pardonne les péchés? — Dans nos shasters. — Alors donnez-moi ces shasters. » Mais il n'en voulut rien faire, et me laissa de nouveau triste et découragé. « Oh! Dieu, disais-je en moi-même, serait-ce donc pour rien que je me suis donné tant de peines ?

« Un *manbhow* (espèce de moine) parut un jour dans mon village. Je le vis compter les grains de son chapelet, et lui demandai pourquoi. Cette question l'indigna, et il me répondit avec dureté que cela ne me regardait pas. Je lui fis mes excuses, en ajoutant que je cherchais les moyens d'être sauvé et qu'il me ferait une grande faveur en m'aidant à les trouver. Là-dessus il s'apaisa, puis, après m'avoir, comme les autres, fait promettre de devenir l'un de ses disciples, il me présenta un chapelet pareil au sien et une idole, en me recommandant de ne pas adorer d'autre Dieu que Krishna, et surtout de ne jamais incliner la tête devant des images peintes en rouge. Je suivis ces directions et cherchai encore longtemps la paix de mon âme dans ces vaines superstitions; mais je ne la trouvai point, et finis par me sentir tout à fait malheureux. Que faire? j'avais couru de secte en secte, essayé d'une foule de pratiques diverses, lu avec soin les shasters : mon âme était vraiment comme un oiseau qui vole de tous les côtés sans trouver à se poser nulle part.

« Dans cet état de trouble et de misère, j'eus, en 1846, occasion de venir à Astagaum et d'y entendre M. White, le catéchiste, lire les Ecritures chrétiennes et en donner l'explication. Cet enseignement fit sur moi une impression profonde; mon cœur se réjouit au dedans de moi. Je fis part de ces sentiments à M. White. Il me donna des instructions plus détaillées, et je compris alors que ce ne serait qu'en devenant un véritable disciple de Jésus-Christ que j'obtiendrais l'assurance du pardon de mes péchés. Jésus-Christ seul, étant lui-même sans péché, peut délivrer le pécheur qui se confie en lui, parce que lui seul a pu, en donnant sa vie comme rançon, faire propitiation pour nos fautes. Je pesai attentivement ces choses, restai convaincu que je venais enfin de trouver ce que j'avais si longtemps et si inutilement cherché, et pris dès lors l'inébranlable résolution de ne plus laisser aller mon âme de côté et d'autre; elle n'avait plus besoin maintenant que d'une chose, se donner

entièrement à Jésus-Christ. Tout joyeux de ma découverte, je m'en retournai dans mon village, et fis part de ce bonheur à ma mère, dont le cœur fut aussi bientôt incliné à le rechercher. Quelque temps après, je l'amenai avec moi à Astagaum, où nous reçûmes pendant six mois de nouvelles instructions de M. White, assistant à toutes les prières qui se faisaient dans sa maison, et nous sentant de plus en plus, ma mère et moi, attirés vers le Seigneur, seul auteur du salut. Au bout de ce temps, nous retournâmes dans notre village, où nous continuâmes à lire régulièrement les saints livres qu'on nous avait donnés et à prier Dieu par Jésus-Christ. Nous mettions en lui notre confiance et il nous a donné de rester fermes, malgré les persécutions dont nous avons été les objets. Enfin, il y a quelques semaines, M. White nous a écrit de nous rendre en toute hâte à Astagaum, parce qu'un ministre venait d'y arriver. Malheureusement ma mère était malade, et il m'a fallu venir seul. J'y suis arrivé le 26 août, et le lendemain j'ai eu, après avoir été examiné sur ma foi, le bonheur de recevoir le saint baptême.

« J'ai aujourd'hui 45 ans et en ai passé plus de trente à chercher inutilement le moyen d'être sauvé. Les gooroos et les shasters ne m'avaient rien appris. Mais, à la fin, mon âme a été complétement satisfaite par la connaissance de Jésus-Christ.

« *Cherchez et vous trouverez.* » (Matth. VII, 7.)

Un docteur Indou.

Le pauvre Indou qui vient de nous raconter sa vie, s'était attaché à plusieurs gooroos sans en avoir reçu la moindre leçon salutaire. On le comprendra facilement, après avoir lu le récit suivant ; c'est un missionnaire anglais, M. Wollaston, de Mirzapore, qui nous le fournit.

« Un jeune natif me demanda un jour, dit-il, si je n'aurais point la curiosité d'aller entendre un pundit fameux qui devait expliquer publiquement le *Mohabharrat* (l'un de leurs livres saints). J'y consentis et nous nous rendîmes en conséquence sur la plate-forme d'un verandah ouvert de tous côtés. Environ 200 personnes y étaient déjà rassemblées. En me voyant, quelques-unes se demandèrent les unes aux autres qui j'étais ; c'est le *Père Saïb* (titre donné aux missionnaires), répondirent d'autres, et je fus invité à m'asseoir. Un siége à dossier très élevé fut apporté à cet effet, mais où le placer ? deux ou trois des assistants s'écrièrent : « Ne le mettez pas auprès de nous; » ils craignaient sans doute de se souiller par mon contact, et le siége fut effectivement placé à une grande distance; je le refusai, en disant que je n'étais pas venu pour voir, mais pour entendre. Enfin, on le mit sur la plate-forme même. Je m'y assis alors, et devins l'objet de l'attention générale. Mais cela ne dura pas longtemps. Un murmure lointain se fit entendre : « Le voici, le voici ; c'est le pundit ; ne le reconnaissez-vous pas à sa manière de marcher ? comme il se balance majestueusement d'un côté sur l'autre! » C'était en effet le célèbre docteur. En passant près de moi, ma présence parut le surprendre un peu, mais sans qu'il daignât pourtant ni s'arrêter, ni faire la moindre observation. Une douzaine de personnes l'accompagnaient ; l'une d'elles, marchant en tête du cortége, ouvrait un passage à travers l'assemblée. Quant à lui, c'était un homme d'environ trente-cinq ans, d'une taille moyenne, mais assez forte, et d'une figure à la fois intelligente et imposante. Il était vêtu d'une robe de soie rouge, et avait la tête et les épaules couvertes d'un châle. Le trône qu'on lui avait préparé à l'un des bouts de la plate-forme était une espèce de lit de cinq pieds de long sur quatre de large, et élevé de quelques pieds au-dessus du sol. A l'une des extrémités, un immense coussin, placé debout, tenait lieu de dossier ; deux autres placés horizontalement formaient le siége. Mais, ce qu'il

y avait de plus curieux dans cet appareil, c'était, aux quatre coins du lit quatre beaux arbres de plantain, dont les feuilles étalées formaient un dais épais, et qui étaient reliés les uns aux autres par des guirlandes de fleurs des couleurs les plus variées.

« Arrivé là, le grand homme monta sur le lit, s'y assit à la manière orientale, les jambes repliées sous lui, et plaça gravement devant lui un nouveau coussin pour servir d'appui au manuscrit du Mohabharrat. Je crus qu'il allait commencer, mais je me trompais. Plusieurs des assistants, les uns prosternés les mains-jointes, les autres tenant des lampes allumées, se mirent à lui rendre des honneurs qui ressemblaient fort à une véritable adoration, tandis qu'un homme placé derrière lui chassait, au moyen d'un immense éventail, les mouches ou moustiques qui auraient pu vouloir molester sa personne sacrée. Enfin, quoique une demi-douzaine de guirlandes de fleurs pendissent déjà sur sa poitrine, deux ou trois hommes ne furent, pendant quelques instants, occupés qu'à lui en passer d'autres autour du cou. Quand elles finissaient par devenir trop nombreuses, on retirait les premières pour faire place aux nouvelles. Durant toutes ces cérémonies, le pundit resta aussi immobile que s'il eût été changé en statue. A la fin pourtant, un murmure à peine sensible, mais très harmonieux, se fit entendre; c'était une espèce d'hymne entonnée par le grand homme. Quand elle fut terminée, le pundit inclina respectueusement la tête, ce que fit en même temps la plus grande partie de l'assemblée, puis il ouvrit le Mohabharrat, et en lut gravement quelques lignes. C'était un passage qui donnait le compte des femmes de Krishna, et en portait le nombre à 16,000. Toute l'assemblée parut prendre un singulier plaisir à cet amas de folles et immorales imaginations. Ce qui m'y frappa le plus, c'est que le sujet de la religion ne fut pas même abordé, et que les abominables désordres de Krishna n'y furent ni passés sous

silence, ni même atténués le moins du monde. Tel est l'esprit de l'Indouisme. Krishna étant dieu, et par conséquent au-dessus de l'humanité, ne saurait ni avoir fait aucun mal, ni être tenu de rendre aux hommes compte de sa conduite; tous les crimes racontés de lui dans les livres sacrés n'étaient de sa part qu'un jeu, les aimables joyeusetés d'un être tout puissant. Si l'on objecte aux Indous que, pour quelques-uns de ces actes, leur dieu fut cependant, d'après leurs livres mêmes, poursuivi, condamné et puni par les hommes, ils esquivent l'objection en prétendant que ces châtiments ne furent que de vaines illusions. — Quand je vis que le fameux pundit n'avait rien de plus important à dire, et qu'il ne me serait pas possible d'engager une discussion, je me retirai, en m'étonnant une fois de plus de la stupide admiration que ces apôtres de mensonge inspirent à leurs trop nombreux sectateurs. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Iles Sandwich.

Voici un fait qui montre mieux que tout ce qu'on pourrait dire le résultat de l'œuvre des Missions dans ces îles. Il vient de s'y tenir, à Honolulu, une convention des Eglises dans laquelle il a été proposé de se passer désormais des secours de la Société des Missions américaines, attendu que ces Eglises sont maintenant assez florissantes pour pouvoir se suffire à elles-mêmes. La question a été mise à l'étude, mais on pensait généralement que la proposition serait adoptée.

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Dyke, *en date du* 20 *mai* 1849.

Epreuves de l'Eglise. — Emigration de Paul Mopéri et de ses gens. — Guerre avec les Mantatis. — Agitation belliqueuse. — Position difficile des chrétiens. — Chute de quelques-uns. — Condamnation de l'interdit. — Repentir et endurcissement. — Confiance et compensations. — Baptême de dix néophytes. — Mantlakala. — Montsi. — Travaux matériels. — Ecole. — Situation : résumé de l'année et résumé général.

Messieurs et très honorés frères,

Appelé à vous rendre compte des travaux auxquels je me suis livré depuis notre dernière conférence annuelle, je me sens humilié devant Dieu, à cause de la faiblesse de mes efforts dans l'accomplissement des devoirs qui me sont imposés. Vous savez déjà que, par l'ordre de la conférence, je suis de retour dans cette station depuis juillet de l'année passée. Pendant les cinq premiers mois, j'y ai secondé M. Casalis dans ses divers travaux ; mais depuis le départ de notre ami pour la colonie, c'est sur moi qu'a reposé le soin du troupeau, et je viens en conséquence vous présenter un court aperçu sur son état, ainsi que sur celui de l'établissement en général.

Il me semble que toujours ou presque toujours les rapports sur l'œuvre qui se faisait dans cette station ont réjoui et ex-

cité vos cœurs à rendre grâce au Seigneur. Chaque année, en effet, on a eu l'occasion de vous signaler les nombreuses bénédictions que notre Père céleste répandait sur les travaux de ses serviteurs. Des succès réjouissants étaient suivis de succès plus importants encore. Le regard bienveillant de l'Eternel semblait reposer sur l'œuvre qui se faisait en son nom, et tout était de nature à exciter ses enfants à redoubler de zèle et de courage dans son service. Aujourd'hui, quoique je n'aie pas des faits si réjouissants à vous faire connaître, je ne dirai pas, à Dieu ne plaise, que le Seigneur ait cessé d'avoir pour agréable la station de Thaba-Bossiou, ni que notre courage doive s'affaiblir, parce qu'un vent glacial a soufflé sur le champ que nous cultivons et a plus ou moins ébranlé l'espérance que nous avions de recueillir bientôt une précieuse moisson. Gloire à Dieu pour le bien qui a été fait dans le passé! Si maintenant il nous afflige, en nous faisant passer par le creuset de l'épreuve, nous ne cesserons point d'espérer et de nous appuyer sur cette promesse : « Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de triomphe! » Oui, nous nous rappellerons ces jours passés, pendant lesquels nous avons vu la puissance de la grâce se déployer autour de nous, et, quoique pleurant, nous attendrons avec confiance l'aurore du matin ; alors les chants d'allégresse feront oublier les pleurs et les gémissements du soir précédent.

Comme la plupart de nos stations, Thaba-Bossiou, pendant l'année qui vient de s'écouler, a beaucoup souffert des événements politiques qui ont mis en commotion les habitants du pays, et aussi, il faut le dire, d'un combat des ténèbres contre la lumière, qui se fait toujours plus ou moins remarquer lorsque l'Evangile commence à exercer son influence sur un peuple que le dieu de ce siècle a pendant si longtemps tenu sous sa domination exclusive. A ces épreuves générales, on peut en ajouter de plus particulières, et c'est sur celles-ci que je veux d'abord attirer votre attention.

Parmi les membres de l'Eglise de Thaba-Bossiou qui nous ont donné le plus de satisfaction par leur zèle à profiter des moyens de grâce, et par leur désir de faire des progrès dans la civilisation, se trouvaient les habitants du village du chef Paul Mopéri. Vous savez sans doute, Messieurs, que ce frère de Moshesh avait depuis longtemps l'intention d'aller s'établir dans le voisinage des stations wesleyennes de Lishuani et de Platberg, où la plupart des gens qui se réclament de lui résidaient déjà. Si Mopéri n'a pas réalisé plus tôt son projet d'émigration, c'est qu'il nourrissait l'espérance qu'un missionnaire de notre Société lui serait tôt ou tard accordé, vu l'importance de la population qu'il gouverne. Mais la décision que vous avez prise de ne plus fonder pour le moment de nouvelles stations a détruit cet espoir. Aussitôt qu'il a su que les circonstances nous obligeaient à suspendre nos travaux sur des stations déjà fondées, il s'est décidé à quitter Thaba-Bossiou, et à aller se placer, lui et ses gens, sous les soins de nos frères wesleyens. En conséquence, il pria son pasteur, dans le mois d'août passé, de lui accorder, ainsi qu'aux habitants de son village, membres de l'Eglise, ou candidats au baptême, une lettre de recommandation pour le missionnaire de Platberg. Sa demande lui fut accordée, et tous ont été ainsi confiés aux soins pastoraux de M. Giddy.

Le départ de tant de personnes, dont nous suivions les progrès avec tant d'intérêt, nous a laissé de pénibles regrets. Hélas ! nous n'avons eu que trop souvent l'occasion de remarquer les conséquences fâcheuses qu'entraîne pour les indigènes convertis leur départ de la station dans laquelle ils ont reçu des impressions religieuses, pour aller s'établir en des endroits où leurs premiers conducteurs spirituels ne peuvent plus les surveiller. On comprendra facilement que notre congrégation du dimanche se soit ressentie du départ dont je parle; puis qu'outre les membres de l'Eglise qui nous ont quittés, la plupart des gens de Mopéri étaient bien disposés pour l'Evangile.

Par suite de cette malheureuse émigration, l'Eglise de Thaba-Bossiou a perdu dix de ses membres et quelques candidats.

Bientôt après cette épreuve, nous fûmes appelés à déplorer d'autres malheurs, j'entends ceux qui furent occasionnés par la guerre qui éclata, au mois de septembre dernier, entre les Bassoutos et les Mantatis. Le cri de guerre ne fut pas plutôt entendu que toute la tribu de Moshesh se mit en mouvement. Apprendre que leurs anciens ennemis recommençaient à les provoquer, c'en fut assez pour réveiller la haine des Bassoutos et les enflammer de colère. Chacun rappela dans sa mémoire combien son père, son frère, ou quelqu'un de ses amis, si ce n'est lui-même, avaient autrefois souffert de l'invasion du pays par les Mantatis; des actes de trahison, de cruauté, commis par ces derniers, furent racontés, et un esprit de vengeance s'empara des sujets de Moshesh. Le prix du bonheur, fruit de la paix dont ils avaient joui pendant tant d'années, fut oublié, et bientôt on vit de tous côtés des troupes de guerriers voler au combat. Le torrent entraîna malheureusement plusieurs membres de la plupart des Eglises du Lessouto, et plus spécialement ceux de l'Eglise de Thaba-Bossiou, sans doute à cause de la position particulière de ces derniers.

La guerre fut considérée comme une affaire nationale; les ordres du chef, appelant sur les frontières tous ceux qui pouvaient porter les armes, furent aussi positifs que possible, et personne, pour ainsi dire, n'osa rester à la maison, à moins qu'il n'eût de bonnes raisons pour justifier sa conduite. Toutefois, je suis heureux de pouvoir faire observer que quelques-uns de nos chrétiens, peu convaincus de la justice qu'il y avait à s'engager dans une guerre de cette nature, ne craignirent point de s'exposer aux moqueries de leurs compatriotes, et aimèrent mieux conserver la paix du cœur et avoir l'approbation de leur conscience, que d'être comptés avec honneur parmi les braves. En refusant d'aller à la guerre, ils offrirent leurs services au chef, lui demandant d'être employés de toute

autre manière qu'il jugerait convenable. Autant que j'ai pu m'en assurer, Moshesh a respecté les scrupules de conscience de tous ceux qui les lui ont fait connaître.

Quant à ceux des membres de l'Eglise qui suivirent le mouvement général, il paraît qu'une fois dans l'agitation d'un camp sessouto, et éloignés de leurs conseillers spirituels, il ne fut que trop facile à l'ennemi des âmes de les jeter dans une espèce de léthargie, par rapport à leurs âmes et à celles de leurs semblables. Pendant plusieurs semaines, leurs oreilles n'entendirent que des histoires du temps passé et des discours guerriers qui les tinrent dans une agitation continuelle. Le jour de l'attaque arrivé, la plupart se précipitèrent aveuglément sur le champ de bataille, peu soucieux de leur propre vie et ne pensant qu'à répandre le sang. La victoire resta aux Bassoutos, et chacun fut invité à prendre part au butin fait sur l'ennemi. Ce fut un moment critique pour plusieurs membres des Eglises. Hélas! leurs mains ne furent que trop promptes à s'emparer du butin. De petits troupeaux, enlevés à plus d'une pauvre veuve et à de malheureux orphelins, ont ainsi été amenés à la maison par eux; mais avec ce bétail, ils ont rapporté des consciences chargées et des cœurs misérables. Pour quelques-uns d'entre eux les remontrances de leur pasteur ne furent point nécessaires pour leur faire verser des larmes de repentance. Peu après leur retour de la guerre, une réunion d'Eglise eut lieu ici, dans laquelle il fut décidé que tous ceux qui avaient reçu du bétail ne devaient plus espérer de pouvoir participer à leurs priviléges de membres du troupeau, aussi longtemps que le butin en leur possession ne serait pas rendu, en présence de témoins, au chef qui le leur avait donné. La plupart obéirent avec docilité, et ont été réadmis depuis. Malheureusement, deux ou trois se tiennent encore éloignés, agissant sous l'influence d'hommes pervers; tandis que quelques autres, entièrement engagés dans les mouvements politiques qui agitent constamment la tribu, pa-

raissent de plus en plus morts à tout ce qui tient aux choses spirituelles. Parmi ces derniers, qui sont tombés victimes des artifices du malin, nous comptons avec douleur les trois fils de Moshesh, jeunes gens qui, pendant longtemps, nous avaient donné tant d'espérances.

La continuation des hostilités a engagé le chef à établir une ligne de postes de défense sur ses frontières, du côté des Mantatis, et ce sont ces mêmes membres de l'Eglise dont je viens de parler (comme se tenant éloignés ou endurcis), avec plusieurs autres personnes qui étaient de nos auditeurs les plus réguliers, qui ont été chargés de la défense de ces postes. Là, tout est de nature à détruire les quelques bons sentiments qui peuvent encore rester dans leurs cœurs. Chaque jour ils sont témoins de quelques cérémonies païennes. Partout il n'est question que de purification et de danses guerrières.

Tels sont, Messieurs, les tristes sujets sur lesquels nous avons à gémir à Thaba-Bossiou en ce moment. C'est le jour de l'épreuve; mais Celui qui a déjà fait de si grandes choses parmi nous, et les a faites par de si faibles moyens, celui-là saura aussi, en temps convenable, nous faire sortir, avec des cœurs purifiés, de toutes nos épreuves; que notre espérance soit toute en lui, et il fera encore prospérer l'œuvre de nos mains.

Je serais coupable, Messieurs, d'une grande ingratitude, si, après avoir parlé de nos sujets d'affliction, je passais sous silence les témoignages de l'amour de Dieu, qui nous ont été accordés pendant cette année.

A la dernière fête de Noël, j'ai eu le privilége de recevoir dans l'Eglise chrétienne, par le baptême, dix personnes qui pendant longtemps avaient suivi les instructions données aux candidats. Nous avons tout lieu d'espérer, d'après ce que nous connaissons de ces personnes, qu'elles sont véritablement converties à Dieu. Parmi ces nouveaux membres de l'Eglise se trouve Mantlakala, femme, je ne dirai pas seulement respectée, mais en quelque sorte vénérée par toute la partie de la tribu

qui sort de la même tige que Moshesh. Pendant longtemps elle a été considérée comme une espèce de médiatrice ou d'intercesseur entre les *mânes* du fondateur de la maison régnante et ses descendants. Mantlakala était la femme de la vieillesse de Pèté, le grand-père de Moshesh. De là l'idée qu'une femme qui avait été bien aimée de celui qui est considéré comme le *Morimo* de la tribu, devait encore avoir une grande influence sur lui, et être capable d'attirer les faveurs de ce dieu sur ses enfants, ou d'en éloigner les effets de sa colère. Dans plusieurs circonstances importantes dans lesquelles les *dieux* sont supposés exercer leur influence en bien ou en mal, on avait recours à Mantlakala, et des présents lui étaient offerts afin que, par son moyen, ils pussent être apaisés ou rendus favorables. Cette femme cependant n'eut pas plutôt senti dans son cœur la puissance de la vérité de l'Evangile, qu'elle désavoua la possession de cette vertu que, dans son ignorance, la famille de Moshesh supposait lui appartenir. Elle regarda avec mépris ce qui, pendant longtemps, avait été son avantage et sa gloire. Avant d'être admise au baptême, elle fut sérieusement examinée ; ses vues sur le salut nous parurent claires et étendues. Elle fit allusion à ses anciennes pratiques, mais ce ne fut que pour exprimer son étonnement et son regret d'avoir été si insensée. En même temps, elle rendit grâce au seul vrai Dieu de la miséricorde qu'il lui avait témoignée en la retirant de tant de ténèbres. Racontant de quelle manière elle avait été amenée à la connaissance de la vérité, elle dit : « Je me croyais capable d'instruire les autres; je ne fus donc pas peu surprise d'entendre mes enfants me répéter sans cesse : Fuyez, mère, fuyez ; retirez-vous du *sentier de la mort*. Venez avec nous, venez écouter des paroles de sagesse et de vie... Je fus longtemps avant de pouvoir les comprendre; mais je pensais que je devais rechercher la grande chose dont ils parlaient toujours. Enfin je l'ai trouvée. Oui, c'est une grande chose que le sang de Jésus-Christ; une grande chose que de trouver

joie et force en marchant parmi les épines et les pierres dont le sentier de la vie est couvert. »

Je dirai encore un mot de l'un des hommes dernièrement reçus membres de l'Eglise. *Montsi*, depuis la fondation de la station de Thaba-Bossiou, a toujours été employé au service des missionnaires. Ce jeune homme, doué d'un caractère doux, a été pendant un grand nombre d'années un auditeur des plus réguliers de la Parole de Dieu, et s'est toujours conduit d'une manière en quelque sorte exemplaire. Quoique vivant chrétiennement, il craignait néanmoins, par scrupule de conscience, de déclarer publiquement son désir de vivre entièrement pour le Seigneur; mais il l'a fait à la fin, et nous en avons tous béni Dieu.

Etat matériel de la station. — En fait de travaux matériels, presque rien n'a été fait depuis la dernière conférence. La construction de la maison de notre frère, M. Lautré, a été suspendue, en conséquence des difficultés financières de notre Société. Le bâtiment employé comme chapelle a besoin depuis longtemps de réparations. Les membres de l'Eglise devaient nous aider dans ce travail; mais au moment où ils se proposaient de couper le roseau nécessaire pour la couvrir à neuf, la guerre éclata, et ils furent appelés à aller défendre les frontières. Après leur retour, la saison du roseau était passée. Ainsi, pour le présent, nous ne pourrons faire que quelques réparations partielles.

Ecole. — L'école du dimanche est bien suivie; quant à celle de tous les jours, je dois faire remarquer que le départ des gens du village du chef Mopéri a réduit de beaucoup le nombre des élèves. On peut ajouter à cela que plusieurs hommes de Thaba-Bossiou étant aux postes de défense, le soin des troupeaux repose principalement sur les jeunes garçons, dont plusieurs assistaient à l'école. Ces circonstances ont diminué à peu près de moitié le nombre de nos élèves. Du reste, je suis heureux de pouvoir rendre témoignage à l'assiduité et au zèle de Sa-

lomon, qui, malgré les circonstances décourageantes dont j'ai parlé, continue toujours à montrer la plus grande persévérance dans l'accomplissement de ses devoirs de maître d'école. Je répète, en terminant, que notre confiance est dans le Seigneur. Son bras n'est pas raccourci ; il saura venir à notre secours, et nous délivrer de toutes nos peines. Nous ne voyons pas des signes de réveil et de vie aussi beaux qu'auparavant, bien s'en faut; cependant, dans le nombre de nos auditeurs les plus assidus, il s'en trouve seize qui donnent aujourd'hui des marques de conversion, et viennent une fois par semaine me parler de leurs sentiments et recevoir mes encouragements.

RÉSUMÉ DE L'ANNÉE.

Membres admis.	10
Membres retranchés	5
Membres suspendus pour un temps indéterminé	10
Membres émigrés, et remis aux soins des wesleyens	10
Membres passés dans d'autres Eglises	3
Mort au Seigneur	1
Mort dans l'impénitence.	1
Mariages célébrés	6
Enfants baptisés	9

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Communiants	106
Candidats au baptême	12
Personnes dernièrement réveillées	16
Ecoliers	50
Auditeurs.	250

Je demeure, Messieurs et très chers frères, votre dévoué serviteur en Jésus-Christ.

H. MOORE DYKE.

SEMINAIRE DE CARMEL.

Lettre de M. LEMUE, *sous la date du* 22 *juin* 1849.

Importance de reprendre les travaux suspendus. — Situation politique assurée. — Annexe de Kettle-Fontein. — Progrès. — Baptême de cinq adultes. — L'Ecole. — Ce qu'on pourra faire du Séminaire. — Mort de Madame Keck.

Il y a un an que nos travaux sont suspendus, conformément aux instructions que vous avez données relativement à Carmel. A la conférence extraordinaire convoquée à Béerséba en septembre dernier, les murs du séminaire étaient à hauteur de poutre : ils sont encore dans le même état, exposés à la pluie et aux vents, jusqu'à ce que des nouvelles favorables nous permettent de recommencer. Ces nouvelles, nous les attendons avec impatience, et nous demandons au Seigneur que nos appels à la charité évangélique soient entendus; que bientôt nous puissions sortir de cet état d'attente, d'incertitude et d'inaction, pour nous vouer enfin à l'éducation de la jeunesse. Le but spécial auquel nous avons destiné Carmel ne nous permet pas de nous mettre à l'œuvre sans avoir un local. On peut se rendre au sein d'une population païenne, faire d'abord de son wagon sa demeure, ou élever une cabane temporaire en roseaux, et se mettre de suite à évangéliser; mais recevoir des élèves sans un abri à leur offrir, leur faire passer la nuit à la belle étoile, et étudier pendant le jour à l'ombre d'une muraille, nous paraît un essai dangereux à tenter. Un tel désordre une fois souffert dans l'établissement, son avenir pourrait bien en être compromis. D'ailleurs, le sacrifice pécuniaire qu'il nous reste à faire n'est pas à comparer à ceux que nous avons déjà faits. Selon toute probabilité, une somme de 200 livres sterling suffira pour achever la maison d'éducation, tandis que le produit de la ferme pourra défrayer les élèves.

Le gouvernement britannique a reconnu notre droit de possession sur Carmel. Nous sommes dans la circonscription

de ce qu'on appelle aujourd'hui *la souveraincté de l'Orange.* La nouvelle province se divise en quatre districts, dont le chef-lieu est Bloemfontein. Chaque district est gouverné par un magistrat qui porte le nom de Civil-commissionner. Ce sont ces magistrats, auxquels on a adjoint une commission spéciale, que le gouverneur a chargés d'assigner aux fermes leurs limites. Nous avons dû veiller, en différentes rencontres, aux intérêts de l'Institution, que des voisins peu scrupuleux s'efforçaient de rogner à leur profit. Nous avons enfin obtenu un carré qui a environ une lieue et demie de diamètre. Nous nous sommes efforcés de rattacher l'annexe de Kettli-Fontein à la station. C'est dans ce but que j'avais entrepris un voyage au chef-lieu de la province pour réclamer auprès de l'agent du gouvernement britannique. Mais mes réclamations n'ont abouti à rien; et bientôt les indigènes établis dans cet endroit devront évacuer le pays. Le lendemain du jour où l'ordre fut signifié aux natifs de vendre leurs fermes comprises dans les limites de la nouvelle province, Lepui, à l'insu de ses missionnaires, disposa de Kettli-Fontein à son profit. Dès lors, toute démarche fut infructueuse. L'impression générale qui paraît dominer en ce moment la population européenne établie dans ces quartiers, c'est que l'on ne peut pas trop comprimer le développement des indigènes. Plusieurs spéculateurs, mus par la cupidité, aiment à les représenter au public comme animés de vues hostiles, et, bien que les faits parlent en leur faveur, beaucoup de gens ne laissent pas que d'y croire.

Une petite maison bâtie par un individu qui habitait autrefois sur la ferme a été convertie en chapelle. Dans le cours de l'année dernière, le minimum de notre congrégation a été de soixante et le maximum de cent personnes, selon que le beau ou le mauvais temps permettait aux habitants de Kettli-Fontein de se rendre aux services. Quelques familles viennent d'augmenter notre population; on ne les reçoit qu'à condition de se soumettre aux règlements établis. Le vol, la polygamie, l'ivro-

gnerie, la danse et la circoncision en sont bannis, et chacun doit observer le dimanche et envoyer ses enfants à l'école. Beaucoup de monde demandent à être reçus dans la communauté à ces conditions; mais nous nous faisons une règle de n'y pas admettre ceux qui ont de grands troupeaux, de peur de nuire à la prospérité de l'établissement.

Le 12 novembre 1848, nous avons eu la joie d'administrer le sacrement du baptême à cinq adultes qui avaient suivi un cours de religion pendant dix-huit mois, et dont la conduite nous avait paru en tous points conforme à leur profession. Leurs noms sont : *Morisanyane*, *Naomi*, *Tlahung*, *Likeleko* et *Dina*, toutes des femmes, à l'exception du premier. La petite école que dirigent nos filles aînées est fréquentée par quinze enfants et quelques adultes. Celle du dimanche se compose de toute la congrégation. J'ai fait d'assez fréquentes visites à Groenfley, village de Bassoutos, où se trouvent quelques membres de l'Eglise de Béerséba. Ces gens désiraient vivement se rattacher à Carmel, mais leur terrain se trouvant aussi compris dans les nouvelles limites britanniques, ils s'attendent chaque jour à recevoir l'ordre du départ.

Notre cher collègue, M. Casalis, nous écrivait dernièrement que le public chrétien de la Colonie et des Indes paraissait toujours prendre le plus vif intérêt à notre mission; il pensait qu'un appel fait à leur générosité pour quelque *besoin spécial*, pourrait trouver de l'écho parmi eux. J'ai expédié une circulaire à tous les membres de la Conférence pour les prier de prendre l'établissement de Carmel en considération, et de se tenir prêts à émettre leur opinion dans la prochaine conférence touchant la marche que nous devons suivre. J'espère aussi que pour cette époque nous aurons reçu vos instructions sur cet important objet. Plusieurs frères sont d'avis que, dans les circonstances actuelles, il vaudrait mieux fonder à Carmel un pensionnat pour les enfants de la mission, attendu que les établissements de ce genre sont ou trop éloignés ou trop dis-

pendieux, ou peu propres à inspirer la confiance; d'autres pensent que l'institution pourrait avoir un double but, et qu'en y admettant les enfants missionnaires, on pourrait aussi s'occuper des jeunes gens indigènes dans une école distincte. Quels que soient le vœu de la majorité et la résolution que vous adopterez, nous sommes prêts à seconder vos vues du mieux qu'il nous sera possible, n'ayant pas de plus grand désir que de consacrer le reste de nos forces à une si bonne cause. Ce que nous redoutons et que nous regardons comme une grande calamité et un grand fléau, c'est l'inaction. — J'ai appris le départ de notre cher frère, M. Casalis, pour l'Europe avec la plus vive satisfaction. Il pourra vous faire connaître nos besoins et notre véritable situation, et personne plus que lui ne s'intéresse à la réussite de nos projets.

La mission vient d'éprouver une première et grande perte par la mort d'une sœur justement aimée de tout le monde : Mme Keck a passé de ce monde à Dieu, pleine de soumission, soutenue qu'elle était à l'heure suprême par la perspective d'une glorieuse immortalité. Elle s'est endormie au Seigneur le 17 mai. Quand je la revis pour la dernière fois, l'âme s'était envolée vers le ciel, il ne restait plus que son enveloppe terrestre qui reposait doucement sur la couche funéraire. Notre frère a été admirablement soutenu dans son deuil; la foi a triomphé de la nature. Il a pu bénir, sur la tombe de sa compagne chérie, Celui qui la lui avait donnée et qui la lui a ôtée. Sans doute vous recevrez une notice plus complète sur sa longue maladie et sur sa fin paisible, mais je n'ai pu m'empêcher de rendre ici un léger tribut de respect et de vénération à une sœur dont le souvenir nous sera toujours cher.

Résumé.

Auditeurs	60 à 100
Écoliers assidus	15
Communiants	31

Permettez-moi, Messieurs, de recommander Carmel à vos prières. De mon côté, je ne cesserai pas non plus de demander à Dieu qu'il m'accorde tout ce qui me manque, pour travailler avec fidélité et avec efficace à l'édification de son Eglise, convaincu que je suis que cette œuvre excèderait mes forces sans le secours de la grâce.

Agréez, Messieurs et chers frères, les cordiales et chrétiennes salutations de votre dévoué serviteur et frère en la foi,

P. Lemue.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

—

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Coup-d'œil général. — Statistique des œuvres missionnaires. — Un service du dimanche. — Sermon d'un prédicateur indigène. — Langage figuré des natifs. — La guerre et l'Evangile. — Un *Huihuinga*. — Obstacles et progrès. — Le catholicisme romain à la Nouvelle-Zélande. — Visite aux malades. — Derniers jours d'un chrétien infirme.

Les extrémités de la terre ont vu la délivrance de notre Dieu, disait il y a trois mille ans le roi-prophète, et en effet, nous voici bien aux extrémités de la terre, presque à nos antipodes, et dans des lieux pourtant où la *délivrance* du Seigneur est déjà largement connue. Quel admirable accomplissement de la prophétie! quel énergique encouragement à croire, à servir, à se confier!

Lorsqu'en 1814 un missionnaire chrétien, le révérend Marsden, posa pour la première fois son pied sur la Nouvelle-Zé-

lande, la population qu'il y trouva ressemblait beaucoup par ses mœurs à ces Fidjiens dont nous entretenions dernièrement nos lecteurs. Ce n'était dans ce malheureux pays que violences, guerres perpétuelles et affreux cannibalisme. Nul n'y était en sûreté, et le navigateur le plus hardi osait à peine prendre furtivement terre sur ces côtes dangereuses pour y renouveler sa provision d'eau. Mais la *délivrance* a été *vue* des Zélandais, et quoique tous soient encore loin de l'avoir reçue avec amour, ils sont déjà devenus, par le seul fait de sa présence au milieu d'eux, des hommes tout différents de ce qu'ils étaient auparavant. Ecoutons un missionnaire wesleyen résumer quelques traits de ce changement. « Nos gens, écrivait-il dernièrement, frissonnent au seul souvenir des actes de destruction et de sauvage barbarie dans lequel ils se complaisaient autrefois. Ils supputent en soupirant le nombre des victimes tuées dans leurs combats perpétuels, ou dévorées dans leurs effroyables festins, et reconnaissant que c'était là l'œuvre du démon, ils bénissent hautement l'Evangile d'y avoir mis un terme. Ces mères, qui jadis écrasaient sans remords leurs enfants sous leurs pieds, uniquement parce qu'ils étaient pour elles un embarras, se montrent aujourd'hui pleines d'affection pour le fruit de leurs entrailles. Ces farouches guerriers, qui ne respiraient que le carnage et flairaient avec délices la chair humaine, se sont transformés en cultivateurs laborieux et en bons voisins, s'aimant et s'entr'aidant les uns les autres au nom de Christ. Ces enfants autrefois livrés, dès leur bas âge, aux passions les plus viles ou les plus cruelles et à la contagion des plus détestables exemples, viennent maintenant par milliers s'asseoir sur les bancs de nos écoles et s'y instruisent à la lumière de l'Evangile. Les contestations et les guerres ne sont pas encore entièrement éteintes, mais la population entière commence à en reconnaître les inconvénients et le crime. Elles deviennent plus rares, moins violentes, et partout où l'Evangile pénètre,

il a peu à peu pour effet d'en réparer les désastres. L'autre jour encore j'assistai à une scène qui m'a profondément ému. Un homme âgé revenait dans sa tribu, après avoir passé de longues années en esclavage au service d'un chef éloigné, qui l'avait fait prisonnier dans un combat. Ce chef, devenu récemment chrétien, lui avait aussitôt rendu la liberté. Rentré dans son *Pa* (village), le pauvre homme n'y retrouva de sa famille qu'un frère encore vivant. J'étais présent lorsqu'ils se reconnurent ; ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et restèrent longtemps enlacés sans pouvoir exprimer autrement que par des pleurs et des sanglots le bonheur qu'ils éprouvaient à se revoir. »

La Nouvelle-Zélande se compose, comme nos lecteurs le savent sans doute, de deux grandes îles et de quelques autres plus petites. Celle du nord, la plus peuplée et la mieux connue, est aussi celle où les travaux missionnaires ont pris le plus d'importance. On en évalue la population à près de cent mille âmes. C'est, disent les voyageurs, un magnifique pays, couronné de hautes montagnes, dont quelques-unes sont couvertes de neiges éternelles, et d'où descendent de belles rivières qui portent l'abondance dans de vastes et nombreuses vallées. Les insulaires eux-mêmes sont une race remarquable parmi celles qui peuplent l'Océanie. Leur taille est élevée, bien proportionnée et robuste ; ils sont intelligents, actifs, et avaient, même dans leur état de nature, une sorte d'organisation politique supérieure à celle des autres populations des mêmes parages. Ils étaient autrefois renommés pour la richesse de leur tatouage, et ce luxe de sauvage continue à être une affaire très importante pour ceux d'entre eux qui ne sont pas encore devenus chrétiens.

Deux Sociétés de missions anglaises, celle de l'Eglise épiscopale, et la Société Wesleyenne se partagent surtout l'évangélisation de la Nouvelle-Zélande. L'une et l'autre y ont vu la bénédiction divine reposer abondamment sur leurs travaux.

La première y employait, en 1848, trente-huit agents européens, dont seize missionnaires, treize aide-missionnaires et trois instituteurs; et trois cent soixante-trois catéchistes ou instituteurs indigènes, parmi lesquels quarante-neuf femmes. Le nombre des stations s'élevait à vingt-quatre, et celui des écoles à plus de trois cents, recevant ensemble quinze mille élèves. On évaluait le chiffre des communiants à cinq mille, et à trente-cinq mille environ celui des natifs assistant avec plus ou moins de régularité aux exercices du culte.

La mission Wesleyenne n'est guère moins importante. Vingt-cinq stations, dix-huit missionnaires, plus de cinq cents prédicateurs locaux ou maîtres d'écoles indigènes; sept cents enfants dans les écoles, quatre mille membres de l'Eglise, et vingt mille auditeurs de la parole, tels sont les chiffres de sa statistique à la même époque. Chacune des deux institutions possède à Aukland, la principale ville du pays, une école supérieure destinée à former des catéchistes ou des instituteurs choisis parmi les jeunes indigènes les plus intelligents et les plus pieux.

On voit par ces chiffres que les efforts missionnaires se déploient ici sur une grande échelle ; et en effet, l'île entière est divisée en districts renfermant chacun un certain nombre de *Pas* et une foule de petites congrégations dirigées, sous le contrôle des missionnaires, par les évangélistes indigènes. Partout où le nombre des convertis est assez considérable, un de leurs premiers soins est de construire un *Ware-Karakia* (maison de prières) proportionné à leurs besoins ou à leurs espérances d'accroissement. Ces édifices sont en roseaux ou en pierres, et dans la plupart des localités élevés aux frais des indigènes eux-mêmes. C'est là qu'ils viennent chaque dimanche prier en commun et écouter la Parole que leur explique soit le missionnaire, soit un de leurs compatriotes promu aux importantes fonctions d'évangéliste. Un voyageur anglais, étranger à l'œuvre des missions, décrit

ainsi l'une de ces réunions, à laquelle il avait assisté : « Quand l'heure du service fut arrivée, une petite cloche placée en dehors de l'édifice se fit entendre, et comme le lieu où je me trouvais était élevé, je pus observer l'effet de ce signal sur les habitants du *Pa*. Je les vis l'un après l'autre sortir de leurs chétives habitations, franchir les petites palissades qui séparent leurs enclos les uns des autres, et se diriger gravement, silencieusement et en s'enveloppant de leurs couvertures, vers la paisible maison de prières. Je les y suivis. Chacun d'eux, en entrant, s'assit sur le sol, que recouvrait une couche de roseaux, puis cachant sa tête dans les plis de sa couverture, sembla se recueillir quelques instants dans l'acte d'une sérieuse prière. Après cela les Nouveaux-Testaments s'ouvrirent et le catéchiste indigène du lieu procéda à la célébration du culte. Tout s'y passa d'une manière si édifiante, que je ne pus m'empêcher de faire une réflexion, c'est que beaucoup de nos congrégations anglaises, souvent si légères et si mondaines, pourraient gagner beaucoup, non-seulement à voir, mais à prendre pour modèle la gravité, le sérieux, le profond recueillement de ces hommes, la plupart encore tatoués et presque nus, mais pleins à la fois de simplicité et de respect pour les choses saintes, et offrant à Dieu leurs hommages avec autant d'ordre que s'ils avaient eu pour les diriger l'un de nos ministres les plus capables.

Un missionnaire anglican, M. Taylor, de Wanganui, rend à la piété des indigènes un témoignage tout pareil à celui qu'on vient de lire. Il y joint l'analyse d'un discours prononcé dans une de ces réunions par l'un des évangélistes indigènes qui travaillent sous sa direction. On ne lira pas sans intérêt ce curieux spécimen de l'éloquence Zélandaise. Le sujet choisi par le prédicateur était l'unité de l'Eglise de Jésus-Christ. «Il en « est, dit-il, de l'Eglise spirituelle du Seigneur absolument « comme de cette maison de prière où nous sommes réunis. « L'une et l'autre renferment beaucoup de choses qui diffè-

« rent entre elles et qui sont venues de divers endroits ; et « pourtant ce n'est qu'un seul tout. Voyez : ces pierres sont « de la terre durcie, mais les voilà liées et cimentées les unes « aux autres au point de se confondre en une seule masse ; « cette porte est l'ouvrage des Européens ; ce verre, ces « clous, cette serrure, cette peinture ont été apportés d'An-« gleterre ; le bois a été coupé dans la forêt, la chaux tirée « des pierres qui sont sur le rivage ; mais tout cela a été tra-« vaillé, combiné, uni de manière à ne former qu'un seul « édifice. Eh ! bien, voilà l'église spirituelle. Elle a été aussi, « elle, rassemblée de divers côtés. Notre missionnaire est ar-« rivé d'Angleterre ; moi qui vous parle, je suis venu de « Taupo ; la plupart d'entre vous appartiennent à des tribus « différentes, autrefois même ennemies les unes des autres, « mais nous sommes unis, et nous ne faisons plus qu'un seul « corps en Christ. De même encore, dans les maisons euro-« péennes, il y a différentes chambres : dans l'une on mange, « dans l'autre on dort, dans une troisième on travaille ou l'on « s'entretient, et c'est ce qui existe aussi dans le royaume des « cieux ; Jésus-Christ l'a dit : *Il y a plusieurs demeures dans* « *la maison de mon père.* Quelques-unes de ces chambres « sont ornées, bien meublées, couvertes de tapis, et l'on n'y « laisse entrer personne dont les vêtements soient malpropres « ou la chaussure souillée de boue. C'est encore comme au « ciel. Il est écrit qu'il n'y entrera rien de souillé ni d'impur, « qu'il faut pour y être admis avoir revêtu les vêtements « blancs de la justice. Unissons-nous donc pour former l'é-« glise de Jésus-Christ, et purifions-nous pour que ce bon « Sauveur nous reçoive dans son royaume, etc., etc. »

Le lecteur peut voir, d'après cet exemple, que les natifs de la Nouvelle-Zélande ressemblent aux Orientaux sur un point, qu'ils aiment le style figuré ; et c'est en effet, disent les missionnaires, l'un des caractères les plus frappants de leur caractère. Aussi font-ils leurs délices des paraboles évangéliques

et de ces nombreuses comparaisons qu'on retrouve partout dans les saintes Ecritures. Ils en emploient continuellement eux-mêmes, surtout en parlant des choses spirituelles, et quelquefois avec un rare bonheur de pensée et d'expression. « Du-« rant l'hiver, disait l'un d'eux, le lézard conserve sa peau, « mais quand l'été vient il l'abandonne pour en prendre une « nouvelle. Il en est de même de nous; avant de nous con-« vertir à Christ, nous vivons dans nos péchés, c'est l'hiver de « l'âme. Mais quand le soleil de justice brille dans nos cœurs « et nous éclaire de sa parole, alors c'est l'été, nous recevons « un cœur nouveau, et nous renonçons à nos anciens pé-« chés.»—« Les auditeurs inattentifs de la parole, disait un au-« tre, sont moins intelligents que les oiseaux, qui, en mangeant « les fruits des arbres, rejettent les noyaux et deviennent « ainsi gras; eux, au contraire, rejettent le fruit et avalent le « noyau, aussi deviennent-ils de plus en plus maigres. » Un troisième comparait les opérations de la grâce à un procédé dont ils usent pour prendre les oiseaux sur les rivières. « Il « faut, disait-il, que rien n'effraye l'oiseau; s'il découvre quel-« qu'indice du piége qu'on lui a dressé, ou s'il entend le « moindre bruit, il s'envole. C'est comme lorsque le Saint-« Esprit s'approche de nos âmes; s'il y découvre quelque « chose de mauvais, si notre foi n'est que sur nos lèvres, s'il « reste en nous des désirs criminels, il s'enfuit et nous laisse « là, tandis que si tout est bien ordonné dans nos cœurs, il « vient s'y poser, et nous sommes alors sûrs de le posséder. »

Voilà des paroles sages, et plus profondes assurément qu'on ne s'attendrait à en trouver chez des hommes naguère encore si profondément enveloppés dans les ténèbres de la plus horrible barbarie. Mais ce ne sont que des paroles, citons des faits. En voici quelques-uns qui montrent tout à la fois quelques-unes des difficultés avec lesquelles les missionnaires ont à lutter dans ce pays, et quel remarquable degré d'influence y est cependant acquis dès à présent à la religion du Christ.

En 1847, une violente contestation s'était élevée entre deux tribus voisines, au sein desquelles l'Évangile est prêché, mais qui se composent encore d'une majorité idolâtre. Il s'agissait d'un terrain vague sur lequel chacune de ces tribus prétendait avoir des droits. Toutes les négociations pour arranger l'affaire à l'amiable avaient été inutiles; de part et d'autre le recours aux armes paraissait inévitable. Un matin, de très bonne heure, le missionnaire (anglican) de l'une des tribus est brusquement réveillé par un natif qui vient lui annoncer « que la nourriture est cuite, » c'est-à-dire que la guerre va commencer. Tous les guerriers, ajoute cet homme, sont déjà rassemblés et vont marcher à la rencontre de l'ennemi. A cette fâcheuse nouvelle, le missionnaire se lève, court en toute hâte trouver la troupe armée, et cherche une dernière fois à la détourner de son projet. Ses représentations ne sont pas écoutées; les chefs sont décidés à partir. Alors le missionnaire se met à leur tête et se dirige avec eux vers le terrain contesté, où doit se vider le différend. En route, il demande aux insulaires si, levés d'aussi bonne heure, ils ont au moins songé à faire leurs prières du matin, et sur leur réponse négative, il les exhorte à ne pas aller plus loin sans s'acquitter de ce devoir. Aussitôt la troupe, se détournant de sa marche, va se ranger sur le penchant d'une éminence; les guerriers, au nombre d'environ deux cents, déposent leurs armes, et, suivant l'usage constant des Zélandais toutes les fois qu'ils font un acte de culte, se couvrent respectueusement de tout ce qu'ils peuvent avoir avec eux de vêtements. Le missionnaire lit le service de l'Eglise anglicane; la congrégation improvisée fait les réponses, entonne un psaume, puis écoute avec recueillement une exhortation appropriée à la circonstance. Ce devoir accompli, l'on se remet en marche, et quelques instants après l'on se trouve en présence de l'ennemi. A peine les deux troupes armées se sont-elles aperçues, qu'elles fondent l'une sur l'autre avec impétuosité, et que quelques coups de

fusil sont échangés. Mais tout à coup deux hommes se précipitent entre les combattants. C'est, d'un côté, le ministre anglican que nous venons de suivre, de l'autre le missionnaire (wesleyen) de la tribu adverse, qui, animé des mêmes vues et guidé par le même dévouement, n'a pas voulu, lui non plus, laisser s'accomplir l'œuvre de destruction sans faire tous ses efforts pour l'empêcher. A cette vue les guerriers hésitent et suspendent leurs coups en gardant le plus profond silence ; les deux hommes de Dieu se réunissent, s'approchent des chefs, raisonnent, réprimandent, supplient, et, à force d'efforts, parviennent à obtenir une trêve, durant laquelle on cherchera les moyens de terminer le différend sans nouvelle effusion de sang.

Cependant les passions sont loin d'être éteintes dans les cœurs. Les deux tribus s'établissent chacune sur une partie du terrain dont elles se disputent la possession. Elles y élèvent, à vingt minutes de distance l'une de l'autre, deux *Pas* fortifiés, et appellent de part et d'autre leurs alliés à leur secours. Les deux missionnaires vont de l'un à l'autre camp, portant des des paroles de paix, et persuadés que la religion seule assurera leur succès, ils cherchent à établir entre les chrétiens des deux tribus des rapports de piété. Ils y réussissent au point que bientôt les deux armées se réunissent alternativement dans chacun des deux *Pas* pour y pratiquer en commun les exercices de leur culte. Dès ce moment les inimitiés s'adoucissent, les négociations se simplifient, au bout de quelques jours le sujet de la querelle est réglé à la satisfaction générale, et les deux tribus se retirent chacune de son côté en célébrant la merveilleuse puissance du *Rongo Pai*, c'est-à-dire de la bonne nouvelle ou de l'Evangile, ainsi appelé dans la langue du pays. Tous ont proclamé avec bonheur, dit le rapport auquel nous venons d'emprunter ce récit, que c'est au *Rongo Pai* seul qu'est due l'heureuse issue d'une querelle qui menaçait d'enfanter une guerre sanglante non seulement entre

les deux tribus directement intéressées, mais encore entre toutes celles dont l'appui pouvait être réclamé de part et d'autre.

Ajoutons que dans cette circonstance, plusieurs des évangélistes natifs se firent remarquer par leur amour pour la paix et par l'inébranlable fermeté de leur foi. L'un d'eux, après avoir fait les plus grands efforts pour calmer les esprits des gens de sa tribu, avait résolument refusé de marcher avec eux. Un autre les avait suivis, mais sans vouloir prendre d'autre arme que son Nouveau-Testament. Un de ses neveux fut, dans l'escarmouche qui eut lieu, atteint d'un coup de fusil et blessé mortellement. L'oncle le voyant tomber, courut aussitôt à lui, mais s'apercevant qu'il était inutile de songer à lui donner les soins du corps, il se mit, en vue de tous, à lui administrer ceux de l'âme. Il lui adressa de pressantes exhortations, et, s'agenouillant à son côté, il le recommanda chaleureusement à la miséricorde du Seigneur.

De ce champ de bataille, sur lequel la victoire reste si glorieusement au *Prince de la paix*, passons à d'autres scènes d'un genre différent, mais où le christianisme triomphe aussi des vieilles habitudes et des violents instincts du paganisme. Lorsque les missionnaires arrivèrent à la Nouvelle-Zélande, les naturels avaient une coutume qui jetait à de certains moments la plus vive agitation dans le pays. Les tribus alliées les unes des autres s'invitaient mutuellement et à tour de rôle à de grandes assemblées qu'on appelait des *Huihuinga*, mot qui veut dire *se rassembler, se ramasser ensemble*. C'étaient à la fois des réunions d'affaires et des réunions de plaisir. On y pratiquait diverses cérémonies religieuses; les chefs s'y entretenaient de leurs intérêts et y passaient des journées entières à prononcer des discours, genre d'exercice pour lequel tous les Zélandais ont un goût prononcé. Enfin, des danses guerrières, des chants et d'immenses festins donnés par la tribu qui recevait les autres, animaient la fête, mais finissaient

presque toujours ou par d'affreux désordres ou par des querelles fortuites d'où résultaient ensuite des guerres longues et sanglantes. Les missionnaires, sentant combien cet usage était contraire aux progrès de l'œuvre de la grâce, cherchèrent d'abord à le faire tomber en désuétude. Mais les mœurs d'un peuple ne se régénèrent pas en un jour, et les *Huihuinga* existent encore, non-seulement parmi les tribus restées en majorité païennes, mais chez celles-là même qui ont embrassé la foi. Seulement pour ces dernières, ces assemblées, si fécondes autrefois en fruits de vice et de cruauté, sont devenues des réunions religieuses, ou du moins ont subi l'influence du christianisme au point de n'être plus maintenant qu'un moyen d'édification. On va voir comment elles se passent.

M. Chapman, missionnaire à Rotorua, l'une des stations de la Société épiscopale, avait été invité par le chef Hikairo, de Pukirua, à assister à un grand *Huihuinga* que sa tribu devait donner. Il s'y rendit et a donné le récit de cette fête, qui dura cinq jours. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire exactement cette partie de son journal.

18 *juillet.* Les insulaires arrivent de toutes parts et en troupes nombreuses. Leurs chefs se reconnaissent mutuellement et commencent à prononcer des discours. On prépare d'immenses approvisionnements pour l'entretien des visiteurs. Tout est mouvement et activité, mais sans désordre. J'ai fait ce soir un service de prières auquel plus de trois cents personnes ont assisté. Le chef Hikairo se multiplie, il veille lui-même à ce que tous ses hôtes soient bien traités, et le fait avec tant d'intelligence que personne ne peut se plaindre du moindre oubli.

19 *juillet.* Jour prodigieusement agité et affairé. Le *Pa* regorge de monde. On n'y voit partout que groupes animés et qu'orateurs se livrant à leur goût favori. On parle, on se presse, on crie ; cela ressemble, avec plus de bruit encore, à l'une de nos foires de village. Seulement il n'y a ni jeux, ni

imprécations, ni scènes d'ivrognerie, et au moment où la cloche du soir appelle à la prière, presque tout le monde se réunit autour de moi. Après le service, la tranquillité la plus parfaite ne cesse plus de régner au sein de cette foule d'abord si agitée.

20 *juillet*. Dimanche. Matinée parfaitement calme et qui ouvre de la manière la plus convenable le jour du Seigneur. On n'entend qu'une sorte de murmure sourd, inséparable d'un grand concours de peuple. Dès hier les aliments du jour ont été préparés, le bois fendu et tout arrangé de manière à ce qu'on puisse vraiment se reposer et se recueillir. Après les prières du matin, auxquelles plus de 400 personnes ont pris part, j'ai établi des classes et fait l'école. Rien de curieux et de réjouissant comme de voir ces gens de tout âge réunis ensemble et s'occupant des mêmes soins. L'un de mes cercles était formé de vieux chefs et de femmes, encore païens, travaillant avec ardeur à se graver dans la mémoire le psaume premier, dont ils paraissaient, au reste, comprendre parfaitement bien le sens. Tout le monde se montrait joyeux, plein de zèle, et comme le temps était superbe, tout semblait à l'unisson pour donner de l'éclat à la fête. Le nombre des lecteurs était fort grand; la première classe seule en comprenait environ soixante-dix. L'école terminée, le service du soir s'est fait comme à l'ordinaire, et chacun s'est ensuite retiré paisiblement dans le logement qui lui avait été assigné. Cependant la plupart des catéchistes indigènes présents se sont encore réunis devant la porte de ma tente, où nous avons passé la soirée à nous entretenir d'objets sérieux.

21 *juillet*. C'est demain le grand jour du *Huihuinga*; les visiteurs continuent à arriver dans toutes les directions. L'animation redouble, on ne voit partout que porcs tués, poissons préparés, bois fendu, fours allumés, tas énormes de pommes de terre et de fruits de toute espèce. Tout se fait gaiement, bruyamment même, mais sans la moindre inconvenance. Les chefs, réunis

dans un lieu à part, s'y entretiennent, et Hikairo continue à remplir avec une prodigieuse activité les fonctions de grand maître des cérémonies. Nous avons eu, comme à l'ordinaire, nos prières du matin et du soir.

22 *juillet*. La journée s'est ouverte par la prière et quelques mots d'exhortation. Sont venus après les longs et nombreux discours d'usage, parmi lesquels a brillé celui d'Hikairo lui-même ; l'on a ensuite préparé et mangé le repas du matin. A dix heures, la cloche a sonné pour le grand *Huihuinga*. A ce signal, tous les natifs se sont rassemblés et, se mettant en marche par files, se sont, dans l'ordre le plus régulier, rendus à quelque distance du *Pa*, dans un champ préparé à l'avance pour la cérémonie. Là, les classes se sont formées fort paisiblement. Il y avait de la *Warekuia* (nom par lequel les natifs désignent l'Église chrétienne), 429 adultes et 196 enfants. En ajoutant à ce chiffre celui des païens présents, l'assemblée se composait de plus de 800 personnes, toutes nourries et entretenues avec générosité pendant cinq ou six jours aux frais d'Hikairo. Les deux premières classes ont été examinées sur le catéchisme et sur les progrès qu'ils avaient faits dans la lecture du Nouveau-Testament. Les résultats ont été divers, mais en général très encourageants. L'examen achevé, les classes sont rentrées au *Pa* toujours par files, nous avons chanté un hymne, nous nous sommes agenouillés pour faire une courte prière, puis l'assemblée s'est séparée, les uns pour aller préparer le grand repas de la fête, les chefs pour s'entretenir encore ensemble et recommencer leurs harangues. Deux heures après, un signal a annoncé l'heure du festin. Chaque tribu a reçu sa part de nourriture, qui a été ensuite répartie entre les familles. Tout dès ce moment a été plaisir et joie, mais en même temps modération et bonne harmonie. Il n'y a pas eu l'apparence du moindre désordre à déplorer, et si peu de dissipation qu'à la fin de la journée notre service de prières a réuni tout autant de monde que celui du matin.

Tel est le récit du missionnaire. « Le lendemain, ajoute-t-il, chaque tribu reprit le chemin de son *Pa*, après avoir prié encore en commun, et je partis moi-même en bénissant Dieu d'avoir vu la paix évangélique régner dans une réunion si considérable, et d'avoir pu annoncer ainsi une fois de plus la nouvelle du salut à quelques centaines de naturels. »

On se demandera peut-être quels peuvent être les sujets traités par les Zélandais dans ces longs discours qu'ils prennent tant de plaisir à multiplier. La chose vaut en effet la peine d'être connue. Quand les chefs sont tous chrétiens, ils s'entretiennent souvent de l'Evangile, mais autrement, leurs deux grands sujets de harangue sont, d'une part, les avantages de la paix entre les tribus, et, de l'autre, les mesures à prendre pour hâter et assurer les progrès de la civilisation dans le pays. Telles sont les deux grandes préoccupations de ceux qui veulent faire porter tous ses fruits à la nouvelle foi que la Nouvelle-Zélande a vue s'étendre si rapidement parmi ses habitants.

Au surplus, l'un et l'autre de ces objets sont, grâce à Dieu, en pleine voie d'amélioration. Nous l'avons déjà dit du premier, et quant à la civilisation, elle s'avance aussi d'une manière remarquable. Non-seulement les Zélandais s'adonnent à la culture des terres, se bâtissent des demeures plus convenables et commencent à fabriquer ou à se procurer quelques produits industriels tout nouveaux pour eux, mais encore leurs mœurs s'adoucissent, leur goût pour l'instruction se développe, ils se montrent même polis, hospitaliers et, partout où le christianisme exerce assez d'influence, ils accueillent les étrangers avec des égards qui font le plus réjouissant contraste avec leur férocité d'autrefois. Deux navires marchands firent, il y a deux ans, naufrage près de la côte. Au temps de l'idolâtrie, les équipages en auraient immanquablement été massacrés et les chargements pillés. Mais à présent rien de pareil. Les naufragés furent au contraire secourus, accueillis, soignés, et les naturels aidèrent au sauvetage des marchandises sans en

rien distraire à leur profit. Quel témoignage plus éloquent auraient-ils pu rendre à la force de cet Evangile qui les a renouvelés ? Il est juste d'ajouter que ce fait s'est passé près d'une des stations où l'esprit chrétien paraît avoir le plus d'empire. Il n'y aurait pas encore partout la même sûreté, et quelquefois même les missionnaires ont à s'attrister sur le retour aux anciennes habitudes de ceux sur lesquels ils avaient placé quelques-unes de leurs plus chères espérances.

Sous ce dernier rapport, l'établissement à la Nouvelle-Zélande des missionnaires de l'Eglise romaine a fait un mal immense. Accourus là, comme ils le font ordinairement, surtout en vue de nuire à l'œuvre protestante, et fidèles d'ailleurs à leurs constantes habitudes, ces missionnaires ont à toute force voulu obtenir promptement un grand nombre de prosélytes. Pour y parvenir, ils ont distribué de petits présents et baptisé, à peu près sans la moindre instruction préparatoire, tous ceux qu'ils ont séduits par leurs artifices ou par les pompes de leur culte ; quelques milliers de naturels sont ainsi devenus chrétiens catholiques ; mais quels chrétiens ! On leur permet encore de se tatouer et de pratiquer plusieurs des cérémonies de leur ancien culte, décorées seulement d'un nom nouveau et christianisées pour la forme, tandis qu'au fond les idées qu'ils y attachent sont restées absolument les mêmes. Il en est résulté non-seulement un misérable formalisme, mais encore dans l'esprit d'un grand nombre de funestes semences d'incrédulité. Un de nos missionnaires protestants allant voir un jour un vieux chef qu'il avait connu autrefois bien disposé, mais qui depuis s'était laissé gagner par un prêtre papiste du voisinage, et avait même reçu le baptême, lui demanda de l'écouter quelques instants. De quoi voulez-vous me parler ? dit l'insulaire.— Morenga (*chef*), reprit le missionnaire, vous devenez vieux. —Oui, tous les hommes en font autant. — Il serait temps de penser à la mort et à l'autre monde. — Pourquoi ? — Pour apprendre à connaître Dieu et son fils Jésus-Christ. » Ici, la femme

du chef, présente à l'entretien, et qui a reçu le baptême en même temps que lui, partit d'un éclat de rire. — Non, reprit le vieillard, je veux rester comme je suis; je ne crois plus à votre Jésus. Voyez ceux qui ont adopté sa religion, valent-ils mieux que les païens? Tenez, en voilà justement un qui passe; il vient tout récemment d'être tatoué de nouveau. — Mais, dit le missionnaire, si cet homme, mal instruit ou vicieux, fait mal, ce n'est pas une raison pour l'imiter. Il y a un Dieu et il faut aller au ciel. — Oh! quant au ciel, il y a bien des chemins pour y aller, et quant à Dieu pensez-vous qu'il s'occupe de moi? » — Le missionnaire, étonné de tant d'endurcissement, voulut discuter encore, mais en vain; le chef et sa femme ne lui répondirent plus que par des rires moqueurs et il s'en alla, le cœur profondément attristé, chercher ailleurs quelques âmes moins rebelles aux avertissements de la Parole.

Et grâce à Dieu, cette joie n'est pas refusée aux missionnaires de la Nouvelle-Zélande. Leurs journaux en citent un grand nombre d'exemples. Un jour c'est un pauvre homme qui, ayant appris péniblement à lire, désire posséder quelques traités religieux, mais qui vit dans un village éloigné où il ne peut s'en procurer. Un missionnaire passe dans le voisinage; l'insulaire va le voir et lui demande les livres qu'il ambitionne. Le missiondaire ne les a pas, mais promet de les envoyer. Cette promesse ne satisfait pas la sainte impatience du naturel; le missionnaire retourne à sa station, il part avec lui, et fait environ soixante lieues à pied au cœur de l'hiver, dans l'unique but de se procurer plus tôt cette nourriture spirituelle dont il sent le besoin. — Une autre fois, c'est une vieille femme qui avait été prêtresse d'une des divinités de l'île et à laquelle un missionnaire demande ce que sont devenues ses idoles. « Oh! il y a longtemps que je les ai jetées loin de moi, car il n'y a que le grand Dieu qui ait pu m'arracher aux portes de l'enfer. Priez pour moi, afin que, par la miséricorde de Jésus-Christ, celles du ciel soient ouvertes à mon âme. »

Les temps de maladie et les approches de la mort fournissent aussi à un grand nombre de Zélandais convertis l'occasion de manifester la sincérité de leur foi et la fermeté de leurs espérances en Christ. Les récits de leurs missionnaires abondent en exemples de ce genre. Nous n'en citerons que quelques uns, racontés plus brièvement que les autres, et qui se rapportent tous à une seule station, celle de Kaitaia, dirigée par MM. Mathews et Puckey, de la Société épiscopale.

« Je suis allé ce matin, dit le premier, visiter et baptiser une aimable jeune fille d'environ douze ans, qui n'a évidemment plus que quelques jours à vivre. Elle suivait notre école du dimanche, se montrait fort intelligente, et m'a toujours paru aimer et servir sincèrement le Seigneur, bien que sa piété fut naturellement encore celle d'un enfant. Tous les natifs convertis du voisinage s'étaient réunis pour assister au baptême. Elle a rendu raison de sa foi d'une manière modeste, mais satisfaisante et parlé de sa mort prochaine avec un calme vraiment remarquable. Cela était très-édifiant, mais ce qui l'est peut-être encore davantage, ce sont les dispositions du père, qui est aussi l'un de nos candidats au baptême. Il aimait tendrement sa fille, mais il la voit s'éteindre avec cette résignation et cette confiance en Dieu que la foi au Sauveur seule peut donner. J'en ai été profondément ému, et tous les assistants en ont reçu évidemment la même impression salutaire. »

« En m'approchant du lit du vieux chef Rapikourna, écrit M. Puckey, je lui demandai comment il se trouvait soit pour l'esprit, soit pour le corps.— « Bien mal quant au corps, me répondit-il, mais quant à l'âme, parfaitement à mon aise. — Goûtez-vous dans votre cœur l'amour qui est en Jésus ? repris-je. — Oui. — Pensez-vous que Dieu serait trouvé juste en sa sentence s'il vous envoyait vivre avec Satan ? » Il réfléchit un instant, mais me répondit ensuite avec fermeté. « — Oui, je le crois. » Cette réponse ne m'empêcha pas d'insister sur la nature de la foi qui sauve, et de l'exhorter à ne

pas se confier en ses bonnes œuvres, mais uniquement au sang de Jésus-Christ. Il me comprit parfaitement et s'écria : « Mes bonnes œuvres ! où sont-elles ? Ma justice ! qu'est-elle ? Non, *il n'y a pas un juste, non, pas même un seul.* »

« Un de nos natifs convertis vient de mourir dans des sentiments on ne peut plus réjouissants, dit encore le même missionnaire. Il était aveugle, pauvre, et souffrant depuis longtemps de douleurs rhumatismales très violentes. Aussi avait-il voulu prendre à son baptême le nom de Job. Quelques jours avant sa fin, j'allai le voir et trouvai à côté de lui le chef du lieu, homme encore inconverti, mais d'un caractère honnête et que la patience du pauvre Job semblait toucher beaucoup. Le malade me dit que la parole de Dieu lui donnait de grandes consolations, et qu'il était impossible qu'elle le trompât. Je lui demandai si quelqu'un de ses voisins convertis venait prier avec lui. Là-dessus le chef prit la parole et me fit observer, sans doute dans d'excellentes intentions, que Job souffrait trop pour prier ; « ses douleurs, ajouta-t-il, sont si aiguës que le soir on entend quelquefois de toutes les parties du village les cris qu'elles lui arrachent. » Je répondis à cela que la souffrance ne pouvait pas empêcher un chrétien de prier, qu'elle devait plutôt produire l'effet contraire. Sur quoi Job m'approuva et me dit des choses qui me récompensèrent amplement, et au-delà, des trois lieues de chemin que je venais de faire pour le voir. » oh ! non, non, je n'ai pas abandonné la prière et je ne l'abandonnerai pas. Mes prières secrètes sont comme une lutte, comme quand un homme combat contre un autre ; » et le mot qu'il employait signifie, dans la langue du pays, une lutte sérieuse, le combat de deux hommes qui se prennent corps à corps et ne se lâchent pas jusqu'à ce que l'un d'eux soit vainqueur. C'était la première fois que j'entendais cette image biblique appliquée à la prière par un natif. Le chef en parut lui-même frappé et exprima sa sympathie en termes qui me donnent quelque espoir que son cœur pourra

s'ouvrir aussi plus tard à la céleste influence de la grâce.

« Deux jours après cette conversation, je retournai voir Job. Il me dit qu'il s'attendait à mourir bientôt, peut-être le jour même, et ajouta, pendant que des larmes roulaient sur ses joues, sillonnées par la souffrance plus encore que par l'âge. « Aujourd'hui, je ne suis pas parfaitement rassuré sur ma réconciliation avec Dieu. J'ai bien crié vers lui, et mon âme se sent en paix, mais peut-être Dieu n'a-t-il pas, de son côté, fait la paix avec moi. » « Job, lui dis-je, si vous vous réjouissez en Dieu et si vous mettez en Christ toute votre confiance, vous pouvez vous rassurer, c'est une preuve que Dieu vous a réconcilié avec lui. — Oh ! oui , reprit-il, je me réjouis en Dieu. Le Seigneur est mon salut, je me confie en lui. Il est mon refuge et ma haute retraite. C'est à l'ombre de ses aîles que je me retire. » Ces expressions, empruntées aux psaumes que le pauvre homme avait appris de nous, furent prononcées avec tant de sentiment et si à propos que je m'écriai : « C'est bien, mon ami, et grâce en soit rendue à Dieu ! Je suis heureux de voir qu'un pauvre homme comme vous, élevé dans l'ignorance et dans le péché, et n'ayant même jamais su lire, entende si bien aujourd'hui les choses qui concernent la vie éternelle. Cela me montre que les peines que mon collègue, M. Mathews et moi, nous sommes données pour vous instruire, n'ont pas été vaines. — Oh ! il s'en faut de beaucoup, répondit le patient ; ceux qui ont suivi vos instructions, jouissent de la paix dans deux endroits : ici-bas d'abord, puis ensuite dans le royaume du Seigneur. Ils savent pourquoi ils ont été faits et de quelle manière ils ont été rachetés. » Après quelques autres propos de ce genre, je lus au pauvre Job plusieurs passages de l'Evangile, puis je fis une prière à laquelle il s'associa avec ferveur, et le quittai pour ne plus le revoir sur la terre. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé ; quelques heures après ma visite, il s'endormit en paix dans le sein du Seigneur qui l'appelait après l'avoir si longtemps, mais

si fructueusement éprouvé par la douleur. Il me serait impossible d'avoir le moindre doute sur le salut d'un homme mort dans de pareilles dispositions, après avoir toujours, depuis sa conversion, glorifié le nom du Sauveur par la pureté de sa conduite et de ses paroles. »

Nous terminons cette incomplète revue des succès accordés aux messagers de l'Evangile à la Nouvelle-Zélande, par les paroles mêmes qui l'ont ouverte : *La délivrance de l'Eternel a été vue jusqu'aux extrémités de la terre*, et par celles-ci, que l'histoire du pauvre Job rappelle tout naturellement à l'esprit : *Plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront à table dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob!* Ainsi s'accomplissent de toutes parts les promesses de Celui qui est venu pour sauver le monde. Que le monde l'écoute et soit sauvé !

Inde.

Un nouveau champ missionnaire. — Le Punjab. — Une *méla* à Jwalamukhi. — La déesse du lieu. — Superstition et habileté. — La prédication de l'Evangile. — Eléments de succès.

La soumission du Punjab vient d'ajouter un royaume de plus à l'immense empire que l'Angleterre s'est créé dans l'Inde. Nous n'avons pas à juger cet évènement au point de vue politique. Au point de vue religieux il a une grande importance, car il présente, dès à présent, un nouveau champ de travail aux messagers de l'Evangile, et pourra leur ouvrir plus tard un passage vers ces régions centrales de l'Asie sur lesquelles règne encore tant d'obscurité. Aussi les chrétiens du nord de l'Inde se sont-ils dejà préoccupés des moyens de porter la Parole dans le Punjab. Une Société biblique et de traités religieux s'est formée à cet effet à Agra, et ne tardera pas à commencer son œuvre, si elle ne l'a déjà fait. Les missionnaires de la station américaine de Lodiana, plus rapprochés encore

du Punjab, dont ils ne sont guère séparés que par la rivière du Sutledje, ont, de leur côté, pénétré déjà dans le pays et commencé à y jeter quelques semences. On ne lira pas sans intérêt le récit d'une de leurs excursions sur cette terre nouvelle, où nous aurons sans doute plus d'une fois à conduire nos lecteurs. Voici ce qu'écrit M. Forman, de Lodiana, sous la date du 19 avril dernier :

« Dès que la guerre a été terminée, nous sommes partis, mon collègue, M. Newton, Goloknath (un de nos aides-missionnaires indigènes) et moi, pour pousser une reconnaissance missionnaire dans le Punjab. L'objet direct de notre voyage était d'assister à une grande *méla* (espèce de fête ou foire religieuse) que, nous savions devoir se tenir à Jwalamukhi, à quarante lieues environ de Lodiana. Six jours de marche, tantôt à travers de riches plaines, tantôt sur la pente des montagnes, nous conduisirent au terme de ce voyage.

« Jwalamukhi est situé dans la vallée de Beyas, sur un petit ruisseau du même nom et au pied d'une montagne qui peut avoir douze ou quinze cents pieds d'élévation. L'aspect de la ville diffère beaucoup de celui des villes de la plaine. Les rues y sont pavées en pierre ; les maisons vastes, la plupart du temps séparées les unes des autres et entourées de petites cours ou jardins. On y voit un grand nombre d'édifices religieux bâtis en pierre de taille. Les uns sont des temples, les autres des tombes élevées en l'honneur de veuves qui se sont, à diverses époques, brûlées vivantes avec le corps de leur mari La ville entière appartient aux fakirs et passe pour l'un des lieux les plus saints de toute l'Inde septentrionale. En voici l'origine. Sur le flanc de la colline au pied de laquelle se trouve la ville, de petites flammes sortaient de temps à autre des crevasses d'un rocher. Les habitants du voisinage virent dans ce phénomène la manifestation d'une divinité à laquelle ils donnèrent, on ne sait pourquoi, le nom de *Jwala* ; de là, celui de Jwalamukhi, qui signifie *face de Jwala*. Le bruit de

cette prétendue apparition s'étant répandu, les pèlerins abondèrent de toutes parts, et les fakirs se bâtirent autour du rocher mystérieux des cabanes où ils se fixèrent, dans le double but de vivre tout auprès d'un endroit si saint et de recueillir les aumônes des pèlerins. Le nombre de ceux-ci se multiplia rapidement ; celui des fakirs suivit la même proportion, et chaque jour vit accroître leur prospérité. Aujourd'hui il ne s'y en trouve pas moins de trois cents, vivant dans de grandes maisons en pierre fort bien construites. On évalue à des sommes importantes la valeur de leurs propriétés.

« Telle origine, tel caractère. Je n'ai vu nulle part, dans toute l'Inde, de ville où l'idolâtrie se montre sous un jour si éclatant et si général. Contre les murs de toutes les maisons sont dressées de petites tables de marbre sur lesquelles sont représentées, en bas-reliefs, les images des dieux locaux ; ces mêmes figures se trouvent ciselées sur les pavés des rues, et partout où une pierre d'un volume quelque peu considérable sort de la terre, le ciseau de l'idolâtre lui a donné la forme d'un dieu quelconque, mais surtout celle de la célèbre Jwala. Ce nombre prodigieux d'images est d'autant plus remarquable que les gens du pays se disent les disciples de Baba-Nanak, qui est regardé comme le fondateur d'une sorte d'indouisme spiritualisé. Ce prétendu réformateur reconnaissait l'existence de tous les dieux et déesses que les Indous vénèrent et le devoir de les adorer, mais rejetait toute espèce d'idoles. On voit par ce que je viens de dire à quel point les habitants de Jwalamukhi sont fondés à se ranger parmi ses disciples.

« Le temple de Jwala a été taillé dans le rocher même d'où les flammes ont fait apparition. Sa toiture, dont la largeur est d'environ vingt pieds, a la forme d'un parasol et est recouverte de feuilles d'or ; l'unique porte qu'il ait est d'argent massif, et il y a devant elle, comme pour en garder l'entrée, deux tigres, aussi d'or. Rien n'égale l'affection et le respect que le peuple porte à la déesse. Lorsque les adorateurs gravissent le

chemin de la montagne qui mène au temple, c'est en touchant alternativement de la main, à chaque pas qu'ils font, d'abord la terre du sentier, puis ensuite leur propre front. Il se forme continuellement, dans les rues, des groupes plus ou moins nombreux de femmes occupées à chanter les louanges de Jwala, et il n'est pas rare de voir des hommes se joindre à elles pour faire retentir les cris de : *Victoire à Jwala-gi !* J'ai vu moi-même des pèlerins qui avaient accompli leurs vœux, charger, pour s'éloigner, leurs bagages sur leurs épaules, mais se retourner ensuite les mains jointes pour jeter un regard d'adieu sur le saint lieu, ou même se prosterner encore une fois devant lui. On raconte que la confiance des gens du pays en leur déesse favorite s'est beaucoup accrue par suite d'une tentative malheureuse que fit jadis pour la détruire un empereur indou de croyance mahométane. Il avait fait creuser dans la montagne un canal dont l'eau devait mettre un terme à l'existence des flammes sacrées ; mais l'eau, dit la tradition, ne put pas éteindre le feu, preuve évidente que ce n'était pas du feu ordinaire.

« Quant aux prêtres et aux fakirs, j'ignore si leur confiance en la déesse est aussi ferme que celle du vulgaire ; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils mettent une ardeur et une adresse prodigieuses à exploiter la dévotion crédule des pauvres pèlerins. Il se trouve, tout autour du temple de Jwala, un grand nombre de sources où il est, disent les prêtres, très méritoire de se baigner. Aussi y a-t-il auprès de chacune d'elles des fakirs pour recevoir les offrandes. Devant le temple même, chaque adorateur reçoit en arrivant un chapelet de fleurs qu'on lui passe autour du cou et en échange duquel il est tenu de faire un don. Il va sans dire que plus le présent a de valeur, plus aussi sont magnifiques les faveurs que le donateur peut attendre de la déesse. Le soir, les fakirs se forment en divers groupes, et, plaçant sur le sol de petites lampes d'argent, qui ont la forme de l'idole même de Jwala, ils chan-

tent des hymnes en son honneur, en s'accompagnant de cymbales et autres instruments non moins bruyants. C'est, dans l'opinion commune, le moment où la déesse est le plus favorablement disposée à écouter les supplications, et où, par conséquent aussi, les offrandes arrivent le plus abondamment entre les mains de ses prêtres. Quelquefois ces troupes sont accompagnées de quelque fakir qui se dit inspiré ou possédé par la déesse et s'annonce comme pouvant lire dans l'avenir. Cet homme, assis sur le sol, à peu près nu, les regards fixés à terre, tient dans ses mains un paquet de chaînes, et fait en les agitant subir à tous ses membres des contorsions qui en imposent au peuple, et font pleuvoir autour de lui les offrandes de quiconque désire connaître ses destinées futures. Voilà ce qui se passe aux *mélas;* mais pour que la foule, et partant, les présents ne manquent pas à ces réunions, voici comment on s'y prend. Des brahmines attachés au culte de Jwala, se répandent au loin dans le pays, vantant partout la puissance de la déesse et promettant les faveurs les plus signalées à tous ceux qui assisteront à la méla, les mains pleines d'offrandes convenables. Après ceux-là d'autres arrivent, qui se chargent de réunir les pèlerins et de les guider vers le saint lieu. Ils en forment des processions, et marchent à leur tête, en portant un trident qui est l'insigne de leurs fonctions. Tous les soirs, durant ces étranges voyages qui durent souvent des semaines entières, on allume une petite lampe comme celles dont j'ai déjà parlé; c'est l'image de la déesse, et à chaque fois qu'elle s'allume, les pèlerins la saluent de quelque légère offrande, sans préjudice de celles qu'ils réservent pour le terme du voyage.

« Nous avons passé cinq grandes journées à Jwalamukhi, et employé cinq ou six heures de chacune d'elles à parler de l'Evangile aux multitudes que la méla y avait attirées. A chaque fois que nous paraissions en public, il se formait autour de nous un concours d'auditeurs aussi considérable qu'en pou-

vait atteindre la portée de notre voix. Quelquefois même, les plus éloignés étaient évidemment dans l'impossibilité d'entendre distinctement nos paroles. On nous a toujours écoutés attentivement et de la manière la plus paisible. Un fait digne de remarque, parce qu'il est rare, peut-être même unique dans cette partie du monde, c'est qu'un jour, M. Newton eut un auditoire composé uniquement de femmes, qui l'écoutèrent avec la plus grande attention jusqu'à la fin de son discours. En somme, je ne crois pas avoir jamais vu l'Evangile se prêcher pour la première fois dans des circonstances plus favorables. Quelques-uns de nos auditeurs nous ont promis de venir nous demander des instructions plus régulières à Jalandar ou à Lodiana.

« La distribution de nos livres ne pouvait se faire d'une manière aussi fructueuse, parce que, parmi la population du Punjab, il se trouve très peu de personnes qui sachent lire. Ceux qui le savaient reçurent cependant avec empressement les traités que nous leur présentâmes.

« Toutes les dispositions manifestées à notre égard étaient parfaitement amicales. Personne ne témoigna le moindre mécontentement ni de notre présence, ni de nos prédications, qui, presque toujours pourtant, eurent lieu devant la porte même du temple. Aussi sommes-nous revenus très-satisfaits de la population, et tout réjouis de l'intérêt qu'elle a mis à écouter l'Evangile.

« Evidemment, il s'ouvre là une grande et nouvelle porte à l'activité missionnaire; c'est peut-être l'un des plus beaux champs que puisse présenter l'Inde entière. D'après tout ce que j'ai vu du Punjab, voici les éléments de succès qu'il offre sous ce rapport :

« 1° Les habitants sont d'un caractère beaucoup plus mâle, plus indépendant et plus ouvert que ceux des parties méridionales de l'Inde;

« 2° Après avoir subi longtemps l'influence du mahométisme,

ils reviennent maintenant à l'indouisme, vieille religion de leurs ancêtres. Ils sont, en conséquence, dans un état de transition qui les disposera, mieux que des croyances plus arrêtées, à la réception de la foi chrétienne.

« 3° Ils ne regardent pas les castes comme une institution d'origine divine;

« 4° Enfin, les femmes sont ici beaucoup plus accessibles que dans le reste de l'Inde. Celles des fermiers et de plusieurs autres classes, même élevées, jouissent presque toutes de leur liberté, et il n'est pas rare d'en trouver qui sachent lire.

« Ces deux dernières raisons suffiraient, à elles seules, pour justifier nos espérances ; car personne dans ces contrées n'ignore que la distinction des castes et la réclusion des femmes sont deux formidables obstacles à la rapide diffusion des doctrines évangéliques parmi les peuples de l'Inde.

« J'ajoute que le devoir d'évangéliser le Punjab semble tout particulièrement incomber à notre Eglise, puisque, seuls jusqu'à présent, nous possédons une presse qui puisse imprimer des livres dans la langue du pays, et que nos missionnaires sont aussi les seuls qui connaissent cette langue. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Les îles Sandwich et la Société des Missions de Paris.

Nous avons, dans notre dernier numéro, cité un fait qui prouve à quel degré d'affermissement sont parvenues les Eglises indigènes des îles Sandwich. Nous avons aujourd'hui à en annoncer un qui montre ce qu'est leur charité chrétienne; il touchera d'autant plus nos lecteurs, que l'objet de cette charité est

une œuvre chère à nos cœurs. Le comité de la Société des Missions évangéliques de Paris vient de recevoir, par l'entremise du Conseil américain de Boston, une somme de 1,045 francs collectée en faveur de la Mission française au sud de l'Afrique, parmi les Eglises natives, les missionnaires et les autres habitants des îles Sandwich. — Quelle admirable chose que la pratique de l'affection fraternelle dans la profession de la foi au Sauveur, et que ces Eglises, à peine sorties d'un sol naguère encore idolâtre et barbare, nous donnent de beaux exemples !

Délivrance des chrétiens de Madagascar.

La nouvelle qu'on va lire réjouira le cœur des chrétiens qui suivent avec sympathie les progrès de l'Evangile, et ont des prières et des larmes pour ceux qui souffrent au service du Christ. Un journal de l'île Maurice annonce que la reine Ranavolo, cette sanguinaire persécutrice des chrétiens de ses Etats dont nous avons raconté les cruautés, vient de mourir en laissant le trône à son fils, Rakotonradama. Le nom de ce nouveau monarque est déjà connu de nos lecteurs. C'est ce jeune prince qui, saisi par l'esprit du Seigneur au milieu des circonstances les plus défavorables en apparence, a osé sous les regards même de sa mère, confesser le nom du Christ, et a arraché, par son influence, quelques chrétiens à cette mort qu'il affrontait lui-même en se déclarant leur ami. Voilà donc, si ces faits sont confirmés, une ère nouvelle ouverte aux chrétiens madécasses et à la prédication de la Parole à Madagascar. Que les prières des fidèles soient avec cette œuvre et avec le prince qui, l'ayant aimée quand elle conduisait à l'opprobre et aux tourments, aura sans doute à cœur de la glorifier aux jours de sa prospérité.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU.

Lettre de M. Lautré, *en date du* 10 *juin* 1849.

Journal du médecin-missionnaire. — Soins médicaux et évangélisation. — Mort d'un missionnaire anglais. — État de la santé de M. Maeder. — Opérations diverses. — Moshesh. — Molatséli et sa famille. — Maladie et guérison de M. Schrumpf. — Détails sur la maladie et les derniers jours de Mme Keck. — Sa mort paisible. — Retour à Thaba-Bossiou.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions évangéliques.

Messieurs et très honorés Frères,

Durant ces temps de troubles, de guerre et de bruits de guerre que nous avons actuellement à traverser dans ce pays, il est infiniment précieux de se rappeler que *l'Eternel est Maître souverain*, et qu'il fait tourner toutes choses à sa gloire et à l'accomplissement des plans d'amour qu'il a conçus en faveur des pécheurs. Puissions-nous voir bientôt la paix fleurir parmi nous, et l'Esprit saint y répandre en abondance la faim et la soif de la Parole de vie !

Depuis que je vous ai écrit ma dernière lettre, je me suis appliqué à remplir, au sein de vos stations, les devoirs qui se sont successivement présentés à moi.

Le 4 septembre 1848, j'arrivai à Carmel où j'étais attendu. L'un des enfants de M. Lemue était atteint d'une stomatite et d'une angine pseudo-membraneuses, l'une et l'autre assez graves. Je lui donnai des soins jusqu'au 12 du même mois, époque, à laquelle, trouvant l'enfant hors de danger, je me rendis à Béthulie où je vis quelques malades. Huit jours plus tard arriva sur cette station un exprès de M. Lemue, lequel me priait d'aller voir sa fille aînée, obligée de garder le lit. Je me rendis à Carmel sans différer et trouvai la malade atteinte d'une fièvre typhoïde qui, heureusement, se montra bénigne.

Le 27 septembre, je me rendis à Béerséba où la conférence avait été convoquée et où je vis plusieurs malades. Sept jours plus tard, je partis pour Morija, en compagnie de MM. Casalis, Arbousset et Dyke. Je m'arrêtai un jour sur cette station et me dirigeai ensuite vers Thaba-Bossiou où il me tardait d'arriver, et où d'ailleurs, chemin faisant, j'avais donné rendez-vous à quelques malades. Plusieurs de ces patients, plus ou moins éloignés de la station, vinrent successivement auprès de moi pour être opérés. Je demeurai à Thaba-Bossiou, sans m'absenter, jusqu'au 18 novembre, employant la semaine à des occupations médicales et me réservant le dimanche pour aller, accompagné de quelques membres de l'Eglise, annoncer l'Evangile dans les environs de la station. Je fus péniblement affecté de voir combien le cœur des habitants d'un bon nombre de villages voisins sont éloignés de l'Evangile. Cependant la superstition, la polygamie, l'ivrognerie, qui exercent encore leur empire sur ces villages, ont été souvent vaincues par la Parole de Dieu. Espérons donc que cette même Parole triomphera des puissants obstacles qui s'opposent à l'avancement du règne du Seigneur.

Le 17 novembre, le missionnaire anglais de Platberg m'envoya un exprès pour me prier d'aller voir son collaborateur, missionnaire à 'Mparane, atteint d'une grave maladie. Je me

rendis sans différer à cette invitation; mais, en arrivant auprès du malade, je trouvai que le mal avait fait des progrès effrayants, et le surlendemain de mon arrivée, il plut à Dieu d'appeler à lui son fidèle, son bien dévoué serviteur. Ainsi, le Seigneur dans ses voies mystérieuses, mais toujours adorables, diminue le nombre de ces ouvriers que nous voudrions voir augmenter. Deux jours après, fraternellement remercié par la famille missionnaire des soulagements que je m'étais efforcé de procurer au défunt, je me dirigeai vers Thaba-Bossiou, où j'arrivai au coucher du soleil, après avoir, sur ma route, tenu un service religieux dans un village. Le lendemain matin je fus prié d'aller porter des secours à une personne européenne qui se trouvait à Platberg et dont l'état de délire durait depuis deux jours. Mes devoirs me permirent de m'y rendre aussitôt. Le lendemain la malade allait sensiblement mieux; je laissai quelques avis pour elle, et me rendis où mes devoirs m'appelaient. J'arrivai à Mékualing ce même jour, à dix heures du soir, et le lendemain j'opérai un garçon d'une douzaine d'années d'un cancer qu'il portait à la joue droite. Les jours suivants je vis quelques autres malades sur la même station.

Le 2 décembre, pouvant me dispenser de faire un plus long séjour à Mékuatling, je donnai des directions pour les pansements subséquents du jeune homme opéré et me rendis à Thaba-Bossiou en passant par Bérée. M. Maeder, qu'une maladie faisait dépérir de jour en jour depuis deux mois, et qui commençait à éprouver de fréquentes souffrances, se rendit alors sur cette première station pour y recevoir mes soins. Grâce au Seigneur, quatre semaines plus tard ce frère fut complétement guéri, rentra à Morija et y reprit immédiatement ses travaux. Pendant le temps que je donnai des soins à M. Maeder, je fus appelé à remplir, entre autres devoirs, celui d'opérer Moshesh d'un lipome qu'il portait au front, près de l'œil droit. Ce chef désirait depuis longtemps d'être débarrassé de son mal; mais il différait, craignant, non de fâcheuses con-

séquenses de l'opération, mais la douleur dont celle-ci serait accompagnée. Je me gardai bien de lui proposer l'usage de l'éther, seul moyen dont je puisse disposer dans ce pays pour prévenir la douleur. Moshesh m'ayant fait prier de l'aller opérer, je me rendis à sa maison à l'européenne, et là, en présence de trois de ses fils et de quelques-uns de ses conseillers, je le délivrai de ce qu'il appelait son *boshua*. Les téguments qui recouvraient le lipome ayant été excisés et ceux qui demeuraient, réunis avec soin, il n'en est résulté, à la grande satisfaction du chef, qu'une cicatrice linéaire à peine visible. Le lendemain de cette opération, un homme nommé Molatséli, habitant du district de Morija, demanda à être délivré d'un squirrhe qui avait pris un développement énorme. Le succès de l'opération a été complet. Pendant cinq semaines que Molatséli, sa femme et son enfant, qui l'avaient accompagné, ont passé auprès de moi, ils ont été instruits fréquemment des vérités de l'Evangile, comme il est d'ailleurs de règle que le soient tous les malades qui viennent ici recevoir mes soins. Mme Maitin, qui a fréquemment vu la jeune fille pendant ce temps, l'a trouvée intéressante et bien disposée à apprendre ce qu'on lui enseignait. Le père et la mère ayant reçu avec intérêt nos instructions, ont été engagés à se rendre à Morija, le dimanche, toutes les fois qu'ils le pourraient ; ils ont aussi reçu un petit catéchisme et un petit livre pour apprendre à lire. Ces deux livres leur serviront pour prendre des leçons à Morija. Lorsqu'ils ne pourront pas franchir l'espace de seize lieues qui les en sépare, ils se rendront chez quelque chrétien peu éloigné d'eux pour *entendre parler leur livre*, selon leur expression

Après avoir rempli mes devoirs à Thaba-Bossiou jusqu'au 6 janvier 1849, je partis pour visiter quelques-unes de vos stations. Le 7, j'arrivai à un village situé à moitié chemin de Thaba-Bossiou à Morija, et bientôt après j'y réunis les gens pour la prière du soir. Le lendemain dimanche, je passai la journée à évangéliser dans quatre villages différents ; à la nuit, j'arri-

vai à Morija. Le lundi matin, je vis Lestsié, fils aîné de Moshesh, qui m'avait récemment envoyé un exprès à Thaba Bossiou pour me prier de l'aller voir le plus tôt possible. Son œil droit, privé de la vue depuis de nombreuses années, par une maladie qui avait altéré la presque totalité des tissus qui le constituent, était depuis quelques jours en fort mauvais état. Je conseillai au patient l'usage de quelques moyens propres à calmer sa douleur. Je visitai dans la journée plusieurs autres malades de la station. Le soir du même jour arriva de Béthesda un exprès, par lequel Mme Schrumpf me priait de vouloir bien aller voir immédiatement son mari qui était au lit depuis cinq jours et dont l'état l'inquiétait beaucoup. Je partis de Morija le lendemain de grand matin, et au commencement de la nuit du même jour, j'arrivai, sous la garde du Seigneur, au milieu de la famille missionnaire de Béthesda.

M. Schrumpf était atteint d'une fièvre continue avec caractères muqueux. Je passai neuf jours à lui donner des soins. Le dimanche, je tins l'un des services religieux, à la sortie duquel les membres du troupeau s'informèrent avec beaucoup d'intérêt de l'état de leur pasteur. Le 16 janvier, voyant qu'il avait plu au Seigneur d'améliorer sensiblement l'état du malade qui, quoique retenu encore au lit, me parut hors de danger, je pris congé de la famille missionnaire de Béthesda, offrant d'y retourner, si, contrairement à mon attente, l'état de M. Schrumpf venait à empirer. Dans l'après-midi du même jour, j'arrivai à Hébron. Je donnai aux habitants de ce lieu des nouvelles de M. et Mme Cochet, qu'ils sont loin d'avoir oubliés, et tins pour eux un service religieux, dans lequel je les entretins de la résurrection des morts et du jugement qui doit la suivre. Plus tard, je donnai des médecines à plusieurs malades; l'un de ces derniers m'ayant demandé de le délivrer d'une tumeur qu'il avait au genou, fut envoyé à Béerséba, où j'arrivai moi-même le lendemain. Je vis sur cette station plusieurs malades, et, le 22 janvier, je partis pour Carmel, où j'o-

pérai un Motlapi, venu de Motito, atteint d'une maladie singulière, nommée *quatsi* en langue sétlapi, et à laquelle ne correspond aucune affection que j'aie vu décrite dans des ouvrages de médecine passablement complets, français ou anglais. Cette maladie, dont je n'ai vu qu'un seul cas, paraît inconnue aux Bassoutos.

Le 26 janvier, je me rendis à Béthulie, où je passai trois jours, après lesquels je me dirigeai de nouveau vers Carmel. J'y trouvai l'un des enfants de M. Lauga gravement malade. Le dimanche suivant, l'un des auditeurs de l'Eglise de Carmel, qui était arrivé la veille de Béerséba, m'apporta une lettre de M. Keck. Ce frère me priait d'aller voir, le plus tôt qu'il me serait possible, son épouse, assez malade pour garder le lit. L'enfant de M. Lauga allant sensiblement mieux, je partis le lendemain matin pour Béerséba, où M. et Mme Keck étaient récemment arrivés. — Le 16 février, après avoir passé dix jours sur cette station, je me mis en route pour Morija. Le jour de mon départ, j'arrivai chez Céphali, et le lendemain matin j'y tins un service religieux. Après avoir vu là quelques malades, je partis pour Morija, où le mauvais temps me retint une semaine entière. Pendant mon séjour sur cet établissement, je donnai quelques soins à l'œil malade de Letsié, et fis, avec M. Arbousset, dès que le temps nous le permit, une course dans les environs. Notre principal but était de visiter l'un des chefs, membre de l'Eglise, malade depuis longtemps; il fut invité à se faire transporter à Thaba-Bossiou pour y être soigné. Je me rendis moi-même le lendemain sur cette station. Trois jours après y être arrivé, je dus aller à Mékuatling; mais je rentrai bientôt à Thaba-Bossiou.

Dès mon retour, plusieurs personnes vinrent se faire opérer de tumeurs situées dans diverses parties du corps. — Le 31 mars, M. Giddy, missionnaire à Platberg, m'envoya un exprès, pour me prier d'aller voir son fils sérieusement malade. Je trouvai le patient atteint d'une fièvre typhoïde très

grave. Ayant à panser quatre personnes que j'avais récemment opérées à Thaba-Bossiou, je ne pus passer qu'un jour à Platberg, et, en conséquence, je dus y revenir bientôt après. Plus tard j'y fis une troisième visite. Depuis lors il a plu au Seigneur de rétablir complétement le malade. Peu de jours avant ma troisième visite sur cette dernière station, je dus pratiquer sur un enfant de quatre ans, l'extirpation d'un œil cancéreux qui projetait au devant de l'orbite; la maladie, ayant déjà envahi la paupière inférieure, menaçait les tissus de la joue. L'enfant, malgré son jeune âge, supporta très bien l'opération. Ses parents, qui demeurent à dix-huit ou vingt lieues de Morija, vont aux services religieux qui se tiennent sur cette station.

A peine avais-je fait les deux premiers pansements à ce dernier malade, qu'une des nouvelles les plus affligeantes qui pussent m'arriver, m'engagea à prier M. Dyke de vouloir bien se charger des pansements subséquents du jeune opéré. « Mme Keck, m'écrivait M. Rolland, est aux portes du tombeau; des hémorrhagies extrêmement abondantes l'ont réduite à ce déplorable état. Elle fait inviter, poursuivait le missionnaire de Béerséba, celles de ses sœurs et ceux de ses frères qui désireraient la voir encore sur cette terre et lui faire leurs derniers adieux, à ne pas perdre de temps pour se rendre à Béerséba. »

M'étant muni des médicaments que je pensais pouvoir m'être nécessaires, je partis, et prenant la route qui passe par Platberg, j'arrivai le plus tôt qu'il me fut possible à Béerséba. Je trouvai notre sœur dans un tel état d'anéantissement et de souffrance, que ce ne fut qu'avec de grands ménagements que je pus faire un examen suffisant de sa condition. Je ne découvris pas sans un sentiment bien pénible les progrès qu'avaient faits chez la patiente deux maladies considérées toutes deux, en pareil cas, comme entièrement au-dessus des ressources de l'art médical : c'était une phthisie pulmonaire et une affection cancéreuse. Mme Keck avait déjà présenté plus

d'une fois, depuis son arrivée en Afrique, quelques légers symptômes de ces deux maladies; mais, dans ces derniers temps, de nouvelles causes en avaient amené le rapide développement. Le lendemain du jour où j'eus découvert les tristes ravages du mal, je crus de mon devoir de confirmer M. Keck dans ses craintes. Je lui annonçai, en présence de M. et Mme Rolland, qu'il ne me restait pas d'espoir de voir sa compagne se relever, et que tout ce que je prévoyais pouvoir faire, en invoquant la bénédiction du Seigneur sur mes efforts, se bornerait à calmer les souffrances de la malade et à retarder un peu les progrès du mal qui la minait. Quelques jours après mon arrivée à Béerséba, j'eus la satisfaction d'entendre notre sœur répéter plusieurs fois que ses douleurs n'étaient pas comparables à ce qu'elles avaient été. Les hémorrhagies considérables qu'elle avait eues, l'un des symptômes de l'affection cancéreuse, furent désormais prévenus. Mais pendant que l'état de la malade semblait s'améliorer sous ce rapport, la marche de la phthisie, d'abord un peu lente, s'accéléra, et me força de diminuer l'usage des moyens employés. Bientôt, une abondante expectoration purulente vint détruire le reste de vie de Mme Keck, et peu de jours après, notre sœur s'endormit au Seigneur, en regrettant de n'avoir pu travailler davantage pour son Sauveur, mais infiniment heureuse de lui appartenir.

La veille de sa mort, son mari, à genoux au chevet de son lit, demandait au Seigneur, entre autres grâces, celle de donner à sa compagne une pleine assurance de son salut. Elle l'interrompit aussitôt, et lui dit avec calme: « Je l'ai! je l'ai! Demande au Seigneur, continua-t-elle, que, s'il est possible, je meure sans trop de souffrances.» Le dernier ennemi, pour elle porteur de bonne nouvelle, ne tarda pas à venir; mais le Seigneur se souvint de la prière de la veille, et l'âme de notre sœur, doucement séparée du corps qu'elle animait et qu'elle animera encore au jour de la résurrection, s'envola dans les demeures éternelles.

Pour nous, M. Rolland, sa famille et moi, qui, dans cette heure solennelle, étions dans la maison de deuil, nous eûmes la satisfaction de prier ensemble et d'offrir des consolations chrétiennes aux affligés. M. Keck, qui a déjà cueilli pour sa défunte épouse, pour lui-même et pour son enfant, les fruits de la charité chrétienne de la famille Rolland, trouvera encore à la même source des adoucissements à son épreuve.

Après avoir passé à Béerséba environ six semaines, durant lesquelles, indépendamment de ma principale occupation, je vis plusieurs malades, pratiquai plusienrs opérations qui furent suivies de succès, et fis enfin deux courts voyages, l'un à Carmel, l'autre à Hébron, dans le but d'évangéliser les habitants de cette annexe, que je réunis trois fois; après ce temps, dis-je, je partis pour Thaba-Bossiou. Je m'y rendis par un chemin un peu détourné, qui me mit à même de passer dans quelques villages où je fus bien reçu, et dans lesquels j'annonçai l'Evangile et donnai des médecines à plusieurs malades. Je passai en outre à Tlotlolane, où je vis quelques malades et fus appelé à enlever à l'un des chrétiens les plus estimés de cette station missionnaire, deux doigts qui, loin de lui être utiles, le privaient de l'usage des autres.

Je suis arrivé à Thaba-Bossiou, le 7 juin.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très dévoué en notre Seigneur,

F. Pr Lautré.

Malgré l'inévitable uniformité de quelques-uns des détails qu'on vient de lire, la lettre de M. Lautré nous a paru trop intéressante pour que nous ayons cru devoir en rien retrancher. Elle jette, par l'ensemble et la multiplicité même de ces détails, un jour éclatant sur une face de l'œuvre qui ne se présente

qu'accidentellement dans les autres rapports de nos frères d'Afrique, et elle nous met à même d'apprécier le zèle infatigable avec lequel notre excellent médecin-missionnaire remplit la belle et pénible tâche que le Seigneur lui a confiée pour le bien à la fois spirituel et temporel des populations du Lessouto. Ce bien-aimé frère a besoin que les prières des chrétiens continuent à le soutenir. Il y a quelques mois encore, le Comité se réjouissait dans l'espoir de pouvoir lui envoyer bientôt un collègue et un aide. Il avait décidé le départ prochain de M. le Dr Liaudet, cet élève de la Société dont les études médicales s'étaient terminées avec tant de succès; mais les voies de Dieu ne sont pas nos voies : une grave maladie a rendu ce départ impossible jusqu'à ce jour et l'empêchera peut-être de s'effectuer jamais. Nos lecteurs ne l'apprendront pas sans douleur. Qu'ils s'unissent à nous pour implorer en faveur de notre jeune et cher frère affligé, la force et les consolations que sait donner aux siens Celui au service duquel il s'était si joyeusement et si complétement consacré.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

ÉGYPTE.

Œuvres chrétiennes au Caire.—Les écoles cophtes.—Détails sur chacune d'elles.— Service religieux et réunion chez le Missionnaire.— Impressions d'un évêque. — Une tournée missionnaire. — Le Mahométan et la Bible. — Un haut dignitaire de l'Eglise cophte. — Une discussion. — Conversations édifiantes. — Superstitions. — Progrès. — Une conquête de la Bible.

MM. Krusé et Lieder, missionnaires de la Société épiscopale d'Angleterre, continuent avec persévérance dans ce pays une œuvre dont nous avons déjà, plus d'une fois, entretenu

nos lecteurs (1). Ces deux dévoués serviteurs de Christ ont chacun leur œuvre spéciale. M. Krusé travaille à l'évangélisation proprement dite ; M. Lieder a, pour son département, la direction des institutions d'éducation chrétienne que la Société a fondées au Caire.

Ces institutions, au nombre de trois, sont un internat pour les jeunes cophtes, et deux écoles, l'une pour les garçons, l'autre pour les jeunes filles. Toutes les trois, vues de bon œil par le gouvernement de Méhémet-Ali, avaient, à l'époque du dernier rapport que nous ayons sous les yeux (en date du 11 février 1848), continué à prospérer d'une manière réjouissante. Il y a lieu d'espérer que le nouveau vice-roi comprendra, comme l'avait fait son célèbre prédécesseur, les avantages que son peuple peut retirer de ces efforts pour l'instruire et l'améliorer.

L'établissement ouvert à la jeunesse cophte renfermait, d'après le rapport, seize élèves internes, tous cophtes, et quinze externes, dont deux mahométans et quatre catholiques romains. On leur enseigne leur propre langue, l'arabe, l'anglais, les connaissances indispensables pour l'intelligence des Ecritures et les éléments des sciences usuelles. « Tous ces jeunes gens se montrent en général, dit M. Lieder, zélés au travail et d'une conduite morale excellente. » L'histoire de l'un d'eux est particulièrement intéressante. C'est un jeune Abyssin du nom de Maderaka, et aujourd'hui âgé de 21 ans. Il y a quelques années qu'un Français, M. Lefebvre, l'avait emmené avec lui en France, et l'avait placé dans un collége de Paris, où il était resté deux ans. Reparti ensuite pour son pays, il se repentit d'avoir embrassé la religion catholique romaine, se sépara de ses amis de France, fit connaître sa nouvelle résolution à M. Lefebvre, et se rendit au Caire. Là il visita plu-

(1) Voir, entre autres, *Vingt-quatrième année* (1848) *pages* 226 *et suiv.*

sieurs fois, avec un vif intérêt, l'institution de M. Lieder, puis finit par demander d'y être admis pour poursuivre ses études, dans le but, ajouta-t-il, de se rendre utile à ses compatriotes. Cette demande lui fut accordée, et M. Lieder n'a eu depuis lors qu'à s'en féliciter. « C'est, dit-il, un jeune homme doué des talents les plus distingués, et auquel je suis heureux de pouvoir rendre ce témoignage, qu'il est devenu, par ses sentiments et sa conduite, un des plus beaux ornements de notre institution. »

Malgré ces succès, M. Lieder a proposé à la Société de modifier cette institution qui, selon lui, ne répond pas à l'important objet que l'on avait eu en vue en la fondant, — élever de jeunes cophtes, qui pussent ensuite travailler à l'amélioration du clergé de leur Eglise. L'organisation de cette Eglise est telle, que les jeunes gens envoyés au Caire ne peuvent y exercer à leur retour qu'une influence très restreinte ; la Société s'impose ainsi de grands sacrifices qui pourraient être appliqués plus efficacement : Le rapport ne nous apprend pas quelle a été, sur cet objet, la décision du comité.

L'école des garçons reçoit cent trente élèves, dont quatre-vingt-quatorze cophtes, treize mahométans, et le reste appartenant à diverses communions chrétiennes. Ils y apprennent à lire et à écrire en arabe et en cophte, à calculer, et surtout à connaître les saintes Ecritures, qui leur sont lues et expliquées deux fois par jour. Cet établissement donne au missionnaire une satisfaction complète. Tous les maîtres indigènes qu'il y a employés se sont montrés aussi actifs que dévoués dans l'accomplissement de leur tâche, et les élèves sont, en général, studieux et dociles. Plusieurs des jeunes gens qui en sont sortis occupent déjà des places honorables dans différentes administrations du gouvernement; ils ne pourront qu'y exercer une influence salutaire, dont la trace se fera tôt ou tard reconnaître.

Mais la partie la plus intéressante de cette œuvre d'édu-

cation est l'école des jeunes filles que dirige Mme Lieder. Cet établissement renferme cent quarante-sept jeunes filles, dont cent dix-huit sont cophtes. Il a déjà renvoyé dans la société égyptienne une foule de jeunes femmes qui, devenues mères de famille, élèveront, on peut en concevoir l'espérance, leurs enfants dans la crainte du Seigneur. Empruntons à un voyageur français, plein de piété et bien connu de notre public religieux, l'auteur du *Journal d'un Voyage au Levant*, quelques détails sur cette œuvre.

« Mme Lieder, dit-il, nous a conduits dans les deux écoles placées sous sa direction : la première est préparatoire; les petites filles y apprennent à lire et à travailler sous les soins d'une chrétienne du Liban, femme âgée, au noble visage ; la seconde contient une trentaine d'externes et six jeunes filles entièrement élevées dans l'établissement ; elles reçoivent des leçons d'écriture, de grammaire, de calcul, que leur donne un professeur cophte : Mme Lieder y joint des explications de la parole de Dieu. Une de ses amies, malade dans ce moment, dirige cette œuvre avec elle.

« Rien de charmant comme ces deux écoles. Les jeunes filles portent le costume oriental : larges caleçons en étoffes de soie, robes de damas ouvertes sur la poitrine, un voile de mousseline blanche voilant à demi la figure, une multitude de petites tresses soyeuses tombant sur les épaules, les poignets ornés de bracelets, les doigts de bagues ; le maintien modeste, contenu ; pas un regard qui s'échappe en dessous. — Il y a là des juives au type caractérisé, il y a des musulmanes, filles de drogmans qui ont perdu leurs préjugés au contact des Européens; il y a des Cophtes, des Grecques syriennes et des Arméniennes. — Ces figures m'ont paru belles, et leur expression remarquablement sérieuse. Les jeunes filles écrivaient avec des roseaux ; elles copiaient la Bible en caractères cophtes ; elles étaient attentives, penchées sur le livre, et traçaient lentement, de droite à gauche, des lettres dont la net-

teté n'aurait pas déshonoré le vélin d'un manuscrit du treizième siècle. — Comment ne pas se sentir ému jusqu'au fond de son être, en présence de ce petit commencement? Voilà des femmes qui, seules parmi leurs sœurs, peuvent lire les Ecritures, comprendre pourquoi elles espèrent, et dire, comme les habitants de Sichem : *Ce n'est plus pour ta parole que nous croyons, car nous-même l'avons entendu, et nous savons que celui-ci est véritablement le Christ, le sauveur du monde.* »

A l'instruction, si fortement empreinte de l'esprit chrétien, qui se donne dans chacun des trois établissements que nous venons de passer en revue, il faut ajouter un service religieux en arabe, célébré chaque dimanche dans le pensionnat cophte, et surtout la circulation d'un grand nombre d'exemplaires des Livres sacrés et d'autres livres de piété ou d'éducation. M. Lieder entretient aussi une correspondance active avec plusieurs personnes influentes, et entre autres avec plusieurs évêques cophtes de la Haute-Egypte.

Les travaux de M. Krusé sont, comme nous l'avons dit, plus directement que ceux de son collègue, des travaux d'évangélisation. Au Caire même, il dessert une chapelle où l'Evangile est prêché en arabe, et tient en outre dans sa maison, située au centre du quartier qu'habitent les cophtes, des réunions très fréquentées qui lui donnent beaucoup de joie. « Presque tous les jours, dit-il, ces réunions me présentent quelque occasion de faire du bien, car j'y vois sans cesse arriver de nouveaux visages. Nous y continuons nos lectures de la Bible, et beaucoup de faits me prouvent que ces exercices ont déjà été bénis pour un grand nombre d'âmes. Tout dernièrement encore, un évêque de la Haute-Egypte, qui y avait assisté plusieurs fois de suite, me disait : « Je me sens comme forcé de vous avouer que ces lectures du Livre sacré, jointes à vos explications, me sont plus salutaires que tous nos services d'Eglise célébrés dans une langue étrangère. »

Mais ce n'est pas au Caire seulement que le missionnaire travaille à faire rayonner la lumière du pur Evangile au sein de cette antique Eglise cophte qui, comme celle de Rome, a depuis si longtemps et si misérablement courbé la tête sous le joug des traditions humaines. M. Krusé visite, aussi souvent que les circonstances et ses autres devoirs le lui permettent, celles des provinces d'Egypte où les cophtes sont le plus nombreux. Quelques-unes des pages où il raconte l'une de ces excursions pourront donner une idée des difficultés et des encouragements qu'il rencontre dans son œuvre.

Au mois de juillet de l'année dernière, le missionnaire partit pour la Basse-Egypte, qu'il n'avait pas visitée depuis deux ans. Arrivé un dimanche à Métoubis, il envoya prévenir les cophtes de sa présence. Tous en manifestèrent leur joie et accoururent avec empressement auprès de lui. Parmi eux se distingua surtout un mahométan avec lequel le missionnaire avait eu, dans son précédent voyage, plusieurs entretiens pleins d'intérêt. Sa présence déplut aux cophtes, qui professent tous le plus profond mépris pour les disciples de Mahomet. « Savez-vous, dirent-ils à M. Krusé, ce que cet homme est devenu maintenant? c'est un juif. — Non, non, s'écria aussitôt l'Arabe, je suis chrétien. » Puis il se mit à exprimer, dans des termes on ne peut plus touchants, le bonheur que lui faisait éprouver le retour du missionnaire. Celui-ci lui demanda quel usage il avait fait de quelques portions des Ecritures qu'il lui avait données à sa première visite. Le mahométan répondit qu'il les avait lues et relues continuellement. « Et croyez-vous, reprit M. Krusé, qu'elles sont l'Evangile de Jésus-Christ, la seule puissance de Dieu pour sauver ceux qui croient? — Oui, j'en suis convaincu, » fut la réponse de l'Arabe; sur cela, le missionnaire lui présenta un exemplaire du Nouveau-Testament, imprimé particulièrement à l'usage de ceux de sa religion ; ce don fut reçu avec des transports de joie. « Je lirai ce livre chaque jour aussi régulièrement que

je prends mes repas, s'écria cet homme; j'en ferai ma principale ou plutôt mon unique étude. » Il supplia ensuite le missionnaire de lui accorder, à son retour, encore quelques moments d'entretien, et ne voulut prendre congé de lui qu'après en avoir obtenu la promesse.

A Rosette, le séjour de M. Krusé fut peu profitable pour la cause de l'Evangile ; il lui fut impossible, par suite de circonstances locales, de réunir autour de lui aucun auditoire de quelque importance ou sérieusement disposé. Une visite qu'il fit à l'évêque cophte de cette ville montre à quelles misérables proportions sont réduites les relations qui existent entre le haut clergé et les laïques de cette Eglise. Ce dignitaire est âgé, fort ignorant, mais actif encore, malgré ses années, quand il s'agit d'aller de lieu en lieu collecter de l'argent. Ses coreligionnaires lui en donnent avec toutes les marques de la plus profonde vénération, sans lui adresser la moindre question, et en se contentant d'une simple bénédiction, que souvent même il ne prend pas la peine d'articuler ; un simple regard en tient lieu ; cela suffit, dans la pensée d'un grand nombre, pour *les rendre riches*. On le regarde comme un saint et il passe même pour opérer des miracles. « A peine étions-nous assis auprès de lui, dit M. Krusé, qu'il entra plusieurs cophtes de l'aspect le plus respectable. Venus pour rendre leurs hommages au vieux prélat, ils se prosternèrent devant lui, puis se relevèrent et lui baisèrent la main. J'essayai en vain de faire naître une conversation quelque peu sérieuse ; un silence obstiné répondait toujours à ma voix. Seulement, de temps en temps, l'évêque posait gravement sa main sur sa poitrine et demandait à quelqu'un de ses visiteurs : « Vous portez-vous bien ? » A cette question, tous, portant la main à leur front, répondaient invariablement : « Béni soit Dieu, » après quoi l'évêque ajoutait un : « Le Seigneur vous bénisse ! » puis, toute l'assemblée retombait dans le mutisme. Ainsi se passent le plus souvent, chez les cophtes, ces entrevues des laïques avec leur

clergé supérieur; c'est sous le manteau de ces salutations affectueuses que celui-ci s'efforce de dissimuler la déplorable ignorance qui est l'un de ses traits les plus caractéristiques. »

Dans quelques autres localités, telles que Zayad, Neguileh et Mit-Berreh, le missionnaire trouva des âmes mieux disposées et des auditoires plus empressés. Partout on lui fit l'accueil le plus amical, et les livres qu'il distribuait ou vendait furent reçus avec joie. A Mit-Berreh surtout, le kumus (archidiacre) de l'Eglise cophte, et tous ses paroissiens semblèrent rivaliser à qui lui montrerait le plus d'affection. Il se tint, dans la maison même du premier, une réunion consacrée tout entière à parler de la seule chose nécessaire, et dont M. Krusé dit que ce fut une délicieuse soirée. Dans leur joie d'entendre parler de l'Evangile, les assistants annoncèrent même l'intention de faire, en faveur du missionnaire, une de ces collectes qui sont la conclusion obligée de toutes les visites que leur font les membres supérieurs de leur clergé. Ils ne s'en abstinrent que parce que l'aide-missionnaire indigène Khaleel, qui accompagnait M. Krusé, leur déclara que leurs offrandes ne seraient pas acceptées, attendu que l'Evangile se donnait et ne se vendait pas.

A Mit-Ghamr, M. Krusé fut reçu à la table du prêtre. Pendant le repas, un cophte qui venait d'acheter un traité des mains de Khaleel, fit la remarque que ce jeune homme lisait fort bien. Là-dessus le prêtre manifesta le désir de l'entendre. On l'envoya chercher, et la lecture d'un chapitre, faite par lui à haute voix, prouva qu'en effet l'éloge était bien mérité. Mais la curiosité du prêtre n'était pas satisfaite; il se mit à interroger Khaleel et lui demanda, entre autres choses, ce qu'il pensait du *Meiroun*, ou saint chrême dont l'Eglise cophte fait usage dans le baptême. Le jeune chrétien répondit hardiment qu'il le regardait comme une invention humaine. Cette assertion sortie de la bouche d'un fils de son Eglise, exaspéra le prêtre, mais Khaleel ne s'en laissa pas intimider: « Je sais par

ma propre expérience, dit-il, que le prétendu saint-chrême n'a aucune vertu. Je l'avais reçu et n'en suis pas moins resté dans les ténèbres jusqu'à ce que j'aie étudié les Ecritures, et c'est alors l'Esprit qui m'a amené à la connaissance de la vérité. Si le *meiroun* était, comme vous l'affirmez, le Saint-Esprit lui-même, tous les chrétiens qui en ont été oints dans leur baptême seraient des hommes saints, et cependant il est manifeste, par leurs œuvres et leur manière de vivre, que la plupart n'ont pas reçu l'Esprit qui régénère et sanctifie. » A ces mots le prêtre, devenu presque furieux, interrompit le jeune homme et dit que quant à lui, il croyait que le meiroun était la seconde personne de la Trinité. — « Vous êtes dans l'erreur, reprit avec calme Khaleel, j'ai toujours entendu le clergé assurer que c'était le Saint-Esprit. » Le prêtre s'écria qu'il était prêt à mourir pour soutenir son opinion. Sur cela, dit M. Krusé, je crus devoir prendre la parole et racontai ce qu'un évêque cophte m'avait appris de la manière dont se faisait le chrême. Quand on est sur le point d'en manquer, m'avait-il dit, les évêques s'assemblent et prennent ce qui reste de *meiroun*, ils y ajoutent les ingrédiens prescrits par le rituel. Ce mélange est ensuite mis sur le feu jusqu'à ce qu'il soit amené au point convenable de fusion. Mais le feu même qui sert à cette opération doit être saint, et pour le rendre tel on l'alimente avec de vieux tableaux de piété, qui ont, suivant l'usage, été oints eux-mêmes du saint-chrême. Ainsi, ajoutai-je, une partie de votre *meiroun* brûle tandis qu'il s'en fait de nouveau. Cela n'est-il pas absurde? Et quant à vos tableaux ainsi sanctifiés, si nous vous reprochons de les adorer, vous nous dites que ce n'est pas au tableau, mais au *meiroun* que vous rendez ces hommages. Mais ne voyez-vous pas qu'en cela vous n'êtes que des idolâtres, adorant tout à la fois des images et une sorte d'huile, ouvrages l'un et l'autre de la main de l'homme? »

«Mon argumentation ne convainquit pas mon interlocuteur,

continue M. Krusé, mais il ne trouva rien à y répondre et porta la discussion sur un autre terrain. Après quelques autres propos, je me levai pour me retirer ; une partie des assistants en fit autant et l'un d'eux dit avec une sorte de sérieux qui me sembla trouver de l'écho chez les autres : « Il n'y a qu'un seul Sauveur et une seule foi ; nous sommes tous uns en lui. » Quelques-uns me suivirent même jusqu'au bateau, et désiraient évidemment de recevoir encore quelques exhortations. Trop fatigué pour parler plus longtemps moi-même, je leur fis lire par Khaleel un sermon sur *la Régénération*, par saint Macaire (le père de l'Eglise le plus en honneur parmi les cophtes). Ils en furent tout émus et me demandèrent de leur céder ce livre. Je n'y consentis pas parce que c'était le seul exemplaire qui me restât, mais nous leur offrîmes en échange des traités, dont ils se pourvurent abondamment, en les payant presque tous. »

La plupart des graves erreurs que nous reprochons, d'après l'Ecriture sainte, à l'Eglise romaine, se retrouvent à un degré non moins grossier dans l'Eglise cophte. Outre cette absurde doctrine du *Meiroun*, qui n'est autre chose au fond que celle de la régénération baptismale sous sa forme la plus grossière, elle enseigne l'invocation des saints et de la Vierge, la nécessité des jeûnes, le sacrifice de la messe et la transubstiantation. Ce sont là, pour les cophtes, des pierres d'achoppement qui rendent souvent inutiles tous les efforts tentés pour les amener à une religion plus spirituelle. A Mansourah, terme de son voyage, M. Krusé eut avec le kumus du lieu, et en présence d'un très nombreux auditoire, un entretien plus sérieux que celui que nous avons rapporté plus haut. On sentait, dit-il, que tous ces gens avaient véritablement à cœur de s'instruire; il y avait de la bonne foi dans leurs questions et dans leurs objections, et quand je leur avais démontré, par des passages de la Bible, qu'ils étaient dans l'erreur, ils se soumettaient avec un respect véritablement édifiant. Sur la transubstianta-

tion, le kumus fit une concession qui me surprit et que je n'avais jamais encore entendue sortir de la bouche d'un prêtre cophte de son rang. J'avais cité les paroles de l'institution de la Cène, et montré par là qu'il ne pouvait s'agir que d'une manducation spirituelle. « Cela est vrai, dit le kumus en se tournant vers ses gens, il faut prendre ces paroles dans un sens spirituel. » Il ne fut pas d'aussi bonne composition sur l'invocation de la Vierge. Ici, comme au sein de l'Eglise romaine, cette superstition paraît profondément enracinée dans les cœurs. Elle flatte la chair et correspond tout à la fois à la faiblesse et à l'orgueil de l'esprit humain. C'est, selon toute apparence, la dernière que l'on rencontrera sur le champ de bataille où l'erreur résistera contre la vérité. Après cette discussion, M. Krusé eut, avec un grand nombre de cophtes, des entretiens très intéressants, et son compagnon de voyage passa une journée presque entière à distribuer et à vendre des Nouveaux-Testaments et des traités religieux.

« En somme, dit le missionnaire, j'ai vu avec bonheur dans cette tournée que les vues religieuses des cophtes s'élargissent et s'épurent. Il y a chez eux plus de sérieux, et quoique la plupart aient encore de l'attachement pour les observations légales de leur Eglise, quelques-uns commencent à comprendre qu'il n'y a de foi bien fondée que celle qui s'appuie sur le Christ, accepté comme Sauveur et unique médiateur. Ces heureux effets sont dus, sous la bénédiction de Dieu, aux livres que nous avons distribués et à l'usage qu'un grand nombre en ont fait. Les homélies de Macaire sont sous ce rapport très utiles, car elles ont pour eux une grande autorité et elles leur démontrent que toutes les superstitions de leur Eglise n'existaient pas au quatrième siècle. Mais c'est, comme toujours, la Bible surtout qui répand ici les lumières les plus efficaces. Qui sait combien d'esprits elle éclaire dans le silence? Un jour, au Caire, je remarquai, à notre service arabe, un étranger de bonne mine; le lendemain, il parut aussi pour la première

fois à la réunion qui se tint dans mon salon. Avant que j'eusse pu lui adresser la parole, il lia conversation avec un autre cophte, l'un de mes auditeurs habituels. Ils parlèrent de leur Eglise. L'étranger, homme de peu de paroles, prit la Bible et l'ouvrant à 1 Thimothée IV, « lisez cela, » dit-il à son interlocuteur, puis, quand celui-ci eut fait cette lecture, il lui indiqua encore 2 Thimothée III, et ajouta : « Voilà une peinture exacte de notre Eglise ; c'est l'apôtre qui l'a faite et le Saint-Esprit qui l'a dictée; qui oserait y contredire ? Notre chef (il entendait par là le patriarche de l'Eglise cophte qui réside au Caire même), notre chef est malade et le corps entier est spirituellement mort. » Ici j'intervins dans la conversation, et demandai à l'étranger comment il en était arrivé à penser ainsi. Il me répondit que deux ans auparavant il m'avait vu à Mansourah, qu'il avait alors acheté qnelques-uns de mes livres, qu'il les avait lus, et que, par la grâce de Dieu, ses yeux avaient été ouverts. Ces premières impressions l'avaient ensuite conduit à l'étude approfondie des Saintes-Ecritures, et cette étude avait été richement bénie pour son âme. « Avant cela, ajouta-t-il, je fréquentais mon Eglise, mais sans profit. Dans la vôtre, au contraire, je comprends et je suis édifié, et, en tout cas, la Bible est pour mon âme une précieuse nourriture. » Notre entretien sur ce sujet se prolongea de la manière la plus intéressante. Il se termina par ces paroles de l'étranger: « Il nous faudrait, pour réveiller notre Eglise et la régénérer, un Luther qui sorte du milieu de nous et qui, inébranlable dans la foi, ose porter avec puissance la main sur les abus. » Je lui répondis qu'un Luther même n'y réussirait pas sans cette effusion d'un Esprit nouveau dont le Seigneur a fait sa promesse par la bouche de Joël. Il le reconnut, et nous convînmes ensemble que c'était là surtout ce qui devait être l'objet de nos prières et de nos efforts.

Ainsi se poursuit en Egypte, lentement et sans éclat, une

œuvre qui se recommande à la sympathie de tous ceux qui désirent le triomphe de la vérité. Puissent ces antiques et célèbres contrées, jadis illuminées des salutaires clartés de l'Evangile, les recevoir de nouveau plus vives encore et plus durables qu'au temps des premiers martyrs !.

OCÉANIE.

Travaux dans la Polynésie. — Vices des chrétiens civilisés. — Cruautés et cannibalisme des indigènes aux Nouvelles Hébrides. — Les îles Samoa: Conversion d'un jeune chef. — Les îles Hervey : Rarotonga et Mangaia. — Taïti. — Le Gouverneur français. — Inébranlable fermeté des Taïtiens. — Leur attachement pour la Bible. — Un vieux diacre. — La reine Pomaré.

Les magnifiques triomphes que l'Evangile a déjà obtenus dans la Polynésie font de ce populeux archipel l'un des champs missionnaires les plus réjouissants que la foi du chrétien puisse se plaire à contempler. Chacun sait que c'est à la Société des Missions de Londres que la plupart de ces triomphes ont été accordés. Que nos lecteurs nous permettent de les conduire encore une fois dans ces parages, en prenant pour guide le dernier rapport de cette Société. Ils y trouveront, ce nous semble, d'autant plus d'intérêt, qu'il y est parlé d'une terre devenue, à notre grand regret, une terre presque française, de cette île de Taïti à laquelle nous devons bien, en compensation des maux que notre peuple lui a faits, une part dans nos préoccupations et dans nos sympathies chrétiennes.

Le rapport que nous allons analyser, dans la partie qui concerne la Polynésie, commence par une plainte humiliante pour la chrétienté, mais qu'il est bon de méditer ; c'est que l'un des obstacles les plus formidables aux progrès de l'Evangile se trouve moins dans les absurdités et les abominations de l'ido-

lâtrie que dans la conduite de la plupart des peuples et des individus qui s'appellent chrétiens. Leurs exemples et leurs vices sont une sorte de prédication vivante qui détruit toute l'efficacité de la prédication évangélique; ils déshonorent le nom de Christ et déchirent le cœur du missionnaire qui aurait besoin de montrer, par l'exemple des chrétiens, que l'Evangile est puissant pour régénérer et sanctifier. Comment rendre les païens sensibles à l'odieux du péché, quand ils peuvent vous montrer du doigt des Européens plus avilis qu'eux, ou vous demander pourquoi des nations chrétiennes viennent les opprimer, les appauvrir ou bien leur imposer par la force des armes l'usage d'une drogue ou de liqueurs qui les énervent et les tuent au moral aussi bien qu'au physique? Comment gagner l'affection des sauvages enfants de l'Amérique du nord ou des îles de l'Océan Pacifique, quand, à force de cupidité, d'injustice, de fraudes et de violences, on les contraint à ne voir dans les blancs, prétendus disciples du Christ, que les spoliateurs de leurs pays et trop souvent les meurtriers de ceux de leur nation ou de leur parenté? Ah! certes, il y a là de quoi les éloigner de la croix plutôt que de les attirer à elle. Effroyable responsabilité qui pèse sur les peuples appelés les premiers à connaître les enseignements de la Parole; Dieu veuille ne pas leur en demander tôt ou tard un compte trop sévère!

L'île d'Erromanga, l'une des Nouvelles-Hébrides, et celle-là même où le bienheureux William paya de sa vie les cruautés des voyageurs inconnus qui l'y avaient devancé, offre encore à l'heure qu'il est un exemple déplorable des haines et des terribles représailles qu'enfantent d'injustes agressions.

« L'aspect moral de cette malheureuse île, écrivent les missionnaires qui ont dernièrement visité ces parages, est toujours aussi sombre que jamais. Les indigènes usent de toutes sortes de stratagèmes pour exercer leur fureur sur les étrangers. Quand les bateaux employés à la recherche du

bois de sandal arrivent sur leurs côtes, ils nagent vers eux d'une main en portant de l'autre un paquet de bois, mais en même temps un tomahawk qu'ils ont soin de dissimuler. Malheur alors à qui entre en pourparler d'affaires avec eux. Pendant que l'on hisse le sandal dans le canot, les insulaires plongent sous la quille, renversent l'embarcation, puis profitant du moment, frappent les blancs à mort. Ils ont dernièrement fait subir ce sort à un grand nombre d'Européens. Mais il faut bien le dire, c'est à eux-mêmes autant qu'à la férocité naturelle aux indigènes que les étrangers doivent s'en prendre. Pour faire leurs chargements de sandal, leurs navires font à chaque instant feu sur les indigènes ; quelquefois ils s'emparent d'un chef et le retiennent à bord jusqu'à ce que ses compatriotes aient payé sa rançon de toute une cargaison ; on nous a dit même que des natifs avaient été horriblement mutilés à bord des navires, puis ensuite jetés à l'eau et achevés à coups de fusil. Comment s'étonner après cela qu'Erromanga soit ce qu'elle est, ou que cette conduite des gens de notre couleur détruise l'effet de nos travaux non seulement ici, mais en beaucoup d'autres lieux ? Les jugements de Dieu sont cependant sur les auteurs de ces horribles cruautés. On évalue ici à plus de soixante le nombre de nos compatriotes qui ont péri sur ces côtes, soit en y faisant naufrage, soit en tombant sous les coups des insulaires. »

Le trait suivant, raconté par les mêmes missionnaires, montre à quel effroyable degré de férocité sont arrivés les insulaires des Nouvelles-Hébrides. « Un navire anglais ayant fait naufrage sur les côtes de l'île du Destin, *(Island of Fate)* le capitaine et l'équipage parvinrent à se sauver et prirent terre, un dimanche, non loin d'Olatapu. Ils espéraient pouvoir de là gagner le port qui se trouve au sud-ouest de l'île ; mais *les gens de la station missionnaire* prirent la résolution de les tuer. Ce projet fut conduit avec autant de lâcheté que d'hypocrisie. On commença par offrir aux naufragés des noix de

coco et des cannes à sucre, mais pendant qu'ils se restauraient, des émissaires coururent de côté et d'autre pour inviter les autres tribus du district à venir prendre part à l'œuvre de sang. Un grand nombre d'insulaires se hâtèrent d'accourir. Quand tous les arrangements eurent été pris, on se mit en route pour conduire en sûreté, disait-on, les étrangers vers le port où ils voulaient se rendre. On marchait sur une seule colonne, chaque blanc se trouvant placé entre deux natifs, et un certain nombre de ceux-ci se tenant sur les cotés. Le chef *Mélu* conduisait lui-même la marche ; ce fut lui aussi qui donna le signal du meurtre. A un mouvement de son tomahawk, chaque indigène frappa son homme. Il n'en échappa que deux qui s'enfuirent dans la forêt, mais y furent ensuite retrouvés. Dix des cadavres des malheureuses victimes furent dévorés sur le lieu même du massacre; les autres furent distribués entre les diverses tribus présentes, et emportés en triomphe dans leurs villages. Nous avons recherché avec soin, disent les missionnaires, les causes qui avaient pu amener cette horrible catastrophe, et nous n'avons pu en trouver qu'une, le désir de se procurer de la chair humaine et de s'emparer des vêtements que portaient les victimes.

« Ce n'est au surplus pas seulement sur les étrangers, continue le rapport, que s'exerce la cruauté de ces farouches insulaires; nos évangélistes indigènes ont, sur cette même île du Destin, sauvé la vie de plusieurs enfants que les coutumes païennes condamnaient à être enterrés vivants. L'un d'eux, retiré de sa fosse déjà recouverte, est actuellement plein de vie; trois vieilles femmes n'ont dû également leur conservation qu'aux remontrances et aux prières de ces dignes et courageux serviteurs. Cet usage d'enterrer les vivants est très commun dans cette île. Si un chef âgé meurt d'une autre manière, sa famille se regarde comme déshonorée et on le voit souvent demander lui-même qu'on lui fasse subir ce genre de mort. Tout individu atteint d'aliénation mentale est

aussi enterré vivant pour empêcher que cette maladie ne se propage dans sa famille. Dernièrement un jeune homme fut ainsi exécuté, il parvint à s'échapper, fut repris et enterré une seconde fois; mais comme il se débattait avec violence, on le retira de terre, on le mena dans la forêt et on l'y attacha à un arbre au pied duquel on le laissa périr de faim. »

Voilà ce qui se passe aux Nouvelles-Hébrides, à la Nouvelle-Calédonie et dans plusieurs autres îles des mêmes parages. Admirons une fois de plus, en lisant ces détails, le courage et le dévouement des chrétiens qui vont, pour l'amour de leur Maître, vivre au milieu de ces populations. Dans les deux dernières années, trois évangélistes natifs sont tombés victimes de leur zèle; mais la foi de leurs frères ne s'en est pas laissé ébranler. Au dernier voyage du vaisseau missionnaire à travers ces îles, il n'y a pas déposé moins de treize nouveaux évangélistes, qui n'ont point estimé que leur vie fût une chose précieuse en comparaison de la gloire de Dien à avancer, des âmes de leurs frères qu'il s'agit de sauver (1). Ajoutons que, pour continuer et consolider l'œuvre commencée par ces hommes admirables, trois missionnaires anglais, MM. Powel, Geddie et Archibald, sont allés récemment s'installer aux Nouvelles-Hébrides : que Dieu les accompagne et les garde dans cette nouvelle et périlleuse entreprise !

On se sent heureux, après avoir arrêté un instant ses regards sur ces horreurs de l'idolâtrie et du cannibalisme, de pouvoir les reporter sur les contrées plus heureures où a déjà brillé la lumière venue d'en-haut.

On vient d'envoyer à Londres, des îles Samoa (ou des Navigateurs) le manuscrit du Nouveau-Testament traduit dans

---

(1) Voir, sur quelques traits de la vie de ces Évangélistes, notre livraison du mois d'août dernier, vingt-quatrième année, page 339.

la langue du pays. Depuis longtemps plusieurs des Livres saints avaient déjà été imprimés et mis en circulation parmi les indigènes, mais c'est pour la première fois que le Nouveau-Testament complet sera imprimé en un seul volume. On va l'imprimer en Angleterre et, dès l'année prochaine, on espère pouvoir renvoyer aux Samoa ce nouveau témoignage des bénédictions répandues sur leurs habitants.

Dans ce groupe, l'un des plus populeux de la Polynésie, l'idolâtrie est dès à présent à peu près complétement abandonnée. Partout le dimanche et les fêtes chrétiennes sont observés, des écoles établies, de vastes congrégations réunies régulièrement autour de la chaire évangélique, de nombreuses et florissantes Eglises fortement organisées : on évalue à deux mille le chiffre des membres réels et vivants qui les composent.

Il ne faudrait pas s'imaginer d'après cela que la population tout entière de ces îles se soit rangée sous l'influence sanctifiante de l'Evangile. La corruption naturelle au cœur de l'homme, favorisée encore ici par des guerres violentes entre plusieurs chefs, y met de puissants obstacles; cependant, à propos de ces guerres, un grand sujet de joie a été dans ces derniers temps donné aux missionnaires. La plus grande partie des membres de leurs Eglises ont refusé de se joindre aux combattants, et les autres, forcés par la violence de leurs adversaires à prendre les armes, se sont constamment tenus sur la défensive et ont montré après la victoire une clémence et un désir de paix qui n'ont pu que répandre de plus en plus parmi leurs compatriotes la bonne odeur de l'Evangile.

On ne lira pas sans édification le trait suivant, relatif à un jeune chef converti de l'une de ces îles. Laissons parler le missionnaire qui le raconte.

« La dernière fois que j'ai vu *Siuli*, l'un de nos évangélistes, il m'a confessé, de son propre mouvement, qu'il avait, il y a environ deux ans, répondu à l'une de mes questions par un mensonge. Depuis lors, ce péché avait continuellement pesé sur

sa conscience ; il se rappelait sans cesse ce passage des Proverbes : *Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point*, et bien des fois il avait formé le projet de solliciter mon pardon, mais en avait toujours été empêché par la crainte de m'affliger. Cette marque de droiture m'a d'autant plus réjoui qu'en général nos insulaires se font très peu de scrupule quant à l'emploi du mensonge.

« A la suite de cette confession, Siuli m'a raconté la manière dont la foi chrétienne avait pris possession de son cœur. Pendant longtemps, il avait détesté jusqu'à la vue des hommes qui faisaient profession d'appartenir à Christ ; il avait alors de dix à douze femmes, et faisait chanter en son honneur un chant dans lequel il était formellement dit que la religion n'aurait jamais rien à faire dans ses actions. Quelques-uns de ses parents, déjà convertis, essayèrent en vain de lui faire des représentations ; il leur répondit fièrement qu'il n'était pas encore rassasié de péché, puisqu'il commençait à peine à en savourer les douceurs. Cependant l'abandon de deux de ses amis, qui s'éloignèrent de lui à cause de son endurcissement, fit sur lui, tout en excitant sa colère, une profonde impression. Ce fut à ce moment que, m'étant trouvé en rapport avec lui, je lui parlai sérieusement des intérêts de son âme ; il en fut touché, suivit les services religieux, et finit par se sentir vaincu par la puissance de la grâce. Bientôt après, il quitta peu à peu ses habitudes païennes, renvoya ses femmes et demanda le baptême. Nous le soumîmes, en raison de ses résistances passées, à un temps d'épreuve plus prolongé que de coutume, et accédâmes enfin à son désir. Depuis lors, il n'a cessé de nous donner, d'abord comme simple fidèle et ensuite comme évangéliste, les preuves d'une parfaite sincérité, et tout dans sa conduite nous donne lieu d'espérer qu'il marchera fidèlement jusqu'à la fin dans les sentiers de la vérité et de la justice. »

Aux îles Hervey, autre groupe moins considérable, mais où la Société de Londres compte aussi plusieurs stations florissantes, la prédication chrétienne continue à produire les effets les plus réjouissants. Au mois de mars 1846, la plupart de ces îles avaient été visitées par un effroyable fléau. Un ouragan, comme il ne s'en élève qu'à la surface des grandes eaux, avait semé partout sur son passage les ruines et la désolation. Maisons des naturels, bâtiments missionnaires, écoles, temples, arbres fruitiers, tout avait été balayé en quelques heures. Des souscriptions spéciales, ouvertes en Angleterre pour venir au secours de ces populations affligées et réduites à la misère, les ont encouragées à mettre elles-mêmes la main à l'œuvre dans le but de réparer les désastres. A Rarotonga, un nouveau temple a été, dès l'année dernière, construit par les indigènes. « C'est, dit un missionnaire, un fort bel édifice, et qui, je l'espère, retentira longtemps de la Parole de vérité. Il a quatre-vingt-quatre pieds de long sur soixante de large; on y entre par quatre portes, et il reçoit la lumière par vingt fenêtres, toutes revêtues de leurs vitres. Pour le préserver de tout accident, nos gens l'ont entouré d'un mur de pierre qui a cinq pieds d'élévation et six cents pieds de circuit. Commencé le 1er mars, il a été achevé dans le courant de mai. Jamais je n'avais vu nos natifs travailler avec tant d'ardeur et si joyeusement qu'ils l'ont fait pour se donner cette maison de prières. »

Ceux de Mangaia, autre île du même groupe, ne se montrent pas moins dignes des grâces qu'ils ont reçues. Non seulement ils se sont mis, eux aussi, à rebâtir courageusement les édifices que l'ouragan avait couchés sur le sol, mais encore, pénétrés de reconnaissance pour la Société qui s'était empressée de leur tendre une main secourable, ils ont voulu lui prouver leur attachement autrement que par de stériles paroles. De leur propre mouvement, ils ont décidé de lui donner de ce qu'ils avaient; le produit de leurs offrandes s'est élevé, en

1848, à la valeur de 120 £ (3,000 fr.), somme importante, si l'on considère qu'elle provient d'une Eglise encore peu nombreuse, peu riche des biens de la terre, et que son amour pour le Sauveur a pu seul rendre capable de tant de générosités.

Les habitants de l'une des localités de cette île, désirant avoir un missionnaire à poste fixe, en avaient fait la demande à la Société ; celle-ci ne crut pas pouvoir le leur accorder. Quand le missionnaire qui visite de temps en temps ce village, dut y porter la nouvelle de ce refus, ce fut pour tous un immense sujet de douleur. « Ecrivez de nouveau, demandez encore, s'écriaient-ils. — Oui, écrivez de nouveau, reprit le chef du lieu, et demandez à la Société ce qu'il nous faudrait envoyer de nos biens pour *acheter* un missionnaire, car, voyez-vous, ajouta-t-il avec autant d'énergie que de simplicité, je crois que nous pourrons à nous seuls l'*acheter*, le *nourrir* et le *payer*. »

Des îles Hervey, passons à celles de la Société. C'est là qu'est Taïti, et par conséquent l'intérêt le plus vif de cette revue.

Quand la nouvelle de la révolution française de 1848 arriva dans cette île, dit le rapport que nous citons, elle y produisit une profonde sensation, mais qui ne fut pas de longue durée. Sur l'invitation des autorités françaises, la reine Pomaré reconnut le protectorat de la République, et les choses reprirent bientôt leur aspect habituel.

Avant cet événement, une décision du gouvernement français local avait changé la position de la Mission. Tous les terrains et bâtiments appartenant à l'œuvre avaient été déclarés « *propriété nationale et inaliénable*, réservée exclusivement pour l'exercice du culte *protestant*, pour l'éducation du peuple et pour servir de demeure aux ministres de la religion protestante. » L'effet de cette mesure sera, craignent les missionnaires, de ne faire d'eux que des agents du gouvernement français et de gêner peut-être tôt ou tard la liberté religieuse

soit des pasteurs, soit des congrégations. Jusqu'à ce jour, cependant, rien ne semble justifier ces craintes. Il est juste d'ajouter, dit le rapport, que le gouverneur actuel (il s'agit de M. Lavaud) s'est acquitté de ses fonctions avec autant de sagesse que de modération, et que, malgré cette intervention regrettable dans les affaires religieuses, il n'a, jusqu'à présent, fait servir son influence qu'au maintien et à l'avancement du protestantisme. C'est sans doute en vertu des mêmes dispositions que le gouvernement de France a confié à des protestants évangéliques les jeunes Taïtiens qui ont été conduits à Paris pour y être élevés (1). De plus, quatre des enfants de la reine Pomaré ont été, avec le concours du gouverneur, confiés, pour leur éducation, aux soins de M. Simpson, missionnaire de l'île d'Eiméo.

Ces faits sont déjà consolants; en voici un qui l'est davantage encore. C'est que, malgré tout ce qui s'est passé, et bien qu'ils fussent exposés à l'influence directe des mœurs opposées aux leurs et à la contagion des vices qui accompagnent trop souvent la vie militaire, les chrétiens de Taïti sont en général restés aussi attachés à leur foi qu'insensibles à toutes les séductions et à toutes les avances du papisme. Avant que cette forme superstitieuse du christianisme eût mis le pied sur leur sol, la Bible était dans leurs mains, et ses vives lumières avaient éclairé leur intelligence; ils ont consulté ce Livre, et n'y ayant trouvé ni le prêtre, ni la messe, ni le culte de Marie, ils n'en ont pas voulu, et sont demeurés chrétiens évangéliques : ils avaient reçu la vérité, et la vérité les a conservés libres.

Leur affection pour le volume inspiré paraît profonde;

---

(1) Nos lecteurs savent déjà que ces jeunes gens ont été placés particulièrement sous la direction de M. le pasteur GrandPierre, directeur des Missions. Quatre d'entre eux reçoivent actuellement de lui l'instruction religieuse nécessaire pour être admis à la sainte Cène.

un seul fait suffira pour en donner une idée. En 1847, une édition de la Bible (traduction révisée) arriva dans l'île; *il en fut vendu en quatre mois plus de sept cents exemplaires*, et l'on a tout lieu d'espérer que la vente de l'édition entière rapportera un millier de livres sterling (25,000 fr.), fait remarquable, dit le rapport, et qui ne s'est pas encore produit dans les annales de la Société.

La presse locale n'a pas été inactive; elle a servi à imprimer un dictionnaire taïtien et anglais, et plusieurs ouvrages moins considérables destinés à favoriser le développement religieux et intellectuel des indigènes.

Les missionnaires de Taïti, y compris celui de l'île d'Eimeo, sont au nombre de huit. La plupart des stations ou annexes qu'ils desservent ont leurs Eglises et leurs écoles régulièrement organisées. Elles montrent en général du zèle, et, dans un certain nombre de leurs membres, une vie religieuse que la grâce divine seule a pu garder au sein des épreuves par où ce peuple a passé. L'un des effets fâcheux les plus apparents de l'occupation française a été la diminution du respect pour le jour du Seigneur, et, sur quelques points, la réapparition de danses païennes qu'on pouvait croire à jamais abandonnées. Quelques localités, où des postes militaires ont été établis à demeure, sont tombées aussi dans un funeste relâchement. L'Eglise de Bunaania avait été dispersée à la suite des événements de la guerre; mais les fidèles, établis maintenant dans les divers villages où ils s'étaient réfugiés, ne se sont pas pour cela séparés entièrement les uns des autres. Chaque dimanche ils se rendent, au nombre d'environ deux cents, dans leur ancien temple, resté debout, et ils y célèbrent en commun leur culte. Toutes les Eglises ou annexes sont actuellement pourvues d'écoles florissantes et qui comptent un grand nombre d'élèves. Ces établissements ont été visités en 1848 par le gouverneur français, qui a fait lui-même, dans ce but, le tour de l'île entière; il a été généralement très satisfait de ce qu'il

avait vu, et a donné de justes éloges à la manière dont ces écoles sont dirigées. Ce témoignage a d'autant plus de valeur que la plupart des instituteurs sont des indigènes formés dans le pays même.

Deux citations achèveront convenablement ce tableau succinct de l'état religieux de Taïti. L'objet de la première est un diacre de Tiaréi, nommé Hufa, homme plein de foi et de dévouement. Quoique déjà avancé en âge, il déploie au service de Dieu une activité infatigable, surtout pour instruire la jeunesse et pour tenir le dimanche des réunions religieuses. Un jour le missionnaire lui demandait ce qu'il avait éprouvé au moment de l'invasion française. « Voici, répondit le digne vieillard, quelle a été ma pensée : Si ces étrangers veulent me forcer à renoncer à ma foi, je fuirai dans les montagnes et je m'y enfermerai jusqu'à ce que je meure. »

Notre seconde citation est un témoignage honorable rendu à cette reine Pomaré contre laquelle la malice ou la légèreté ont plus d'une fois lancé des traits envenimés. « Je ne puis, dit à son sujet le missionnaire de Papéiti, M. Howe, que confirmer ce que j'ai dit déjà plus d'une fois sur le compte de la reine. Dans les circonstances les plus pénibles, son caractère ne s'est pas démenti ; sa conduite est digne de tout respect et de toute approbation, et je ne suis pas le seul à la juger ainsi. Causant l'autre jour avec le gouverneur français, de quelques indigènes et en général de l'état moral et des habitudes du pays, il m'a dit en propres termes : *Quant à Pomaré, son caractère et sa conduite sont excellents.* « Nous serions, ajoute M. Howe, heureux de voir vivre comme Pomaré tous ceux qui font profession d'appartenir à Jésus-Christ. »

Rendons grâces, ajouterons-nous à notre tour, de ce que l'injuste aggression dont Taïti a été victime n'ait pas produit, sur la foi et la vie religieuse de ses enfants, tous les effets désastreux qu'on pouvait redouter. Demandons au Défenseur suprême des opprimés qu'il épaississe de plus en plus autour

d'eux la muraille spirituelle qui préserve des traits enflammés du malin, et à ce moment, où de sinistres rumeurs nous arrivent du côté des îles Sandwich, faisons des vœux pour que notre pays ne soit pas entraîné vers d'autres violences et d'autres injustices du genre de celles qui nous ont affligés à Taïti.

VARIÉTÉS.

Deux nouveaux Missionnaires.

Il s'est tenu, il y a quelques mois, dans l'une des églises d'Hereford, en Angleterre, une réunion qui a vivement excité l'intérêt des amis que l'œuvre des Missions compte dans cette ville. On y entendit deux jeunes Africains récemment ordonnés, c'est-à-dire consacrés au saint ministère, par l'évêque anglican de Londres. Ils étaient venus rendre visite au pasteur de cette paroisse, le révérend M. Venn, petit-fils de l'un des fondateurs de la Société des missions épiscopales. C'était comme un hommage rendu à cette Société, à laquelle ils doivent leur éducation. Tous deux sont, dit-on, capables, instruits, et s'expriment en anglais d'une manière très correcte. Le premier qui s'adressa à l'assemblée se nomme George Nicol. Ses parents, à ce qu'il a raconté, avaient été jetés à bord d'un navire négrier qui devait les transporter dans une colonie portugaise, mais qui fut capturé par un croiseur anglais. Redevenus ainsi libres et ramenés à Sierra-Leone, ils s'y fixèrent et y apprirent à goûter l'Evangile. Les détails donnés par le jeune orateur noir sur son éducation et sur ses premières impressions religieuses, furent écoutés avec autant d'édification que de sympathie. Il s'exprima aussi en fort bons

termes sur les immenses bénéfices que la race noire a déjà reçus et peut recevoir encore du christianisme.

Après lui, son jeune collégue, dont le nom est Thomas Maxwel, prit la parole, et raconta aussi son histoire. Il est originaire du nord de l'Afrique. Ses parents étaient mahométants et observateurs très rigoureux des préceptes de leur religion. Son père ne lui avait même permis d'étudier la langue anglaise qu'à condition qu'il apprendrait par cœur de longs passages du Coran. Mais l'étude de l'anglais l'avait conduit à celle de la Bible ; de là sa conversion. Après ces détails sur sa propre histoire, M. Maxwel en donna de très curieux sur l'état religieux de la colonie de Sierra-Leone, où il avait été conduit dès son enfance. Rien de plus pathétique, dit un journal, que le tableau tracé par lui des scènes de reconnaisance que l'on voit souvent dans ce qu'on appelle, à Sierra-Leone la *Cour de la reine*, qui est le lieu où sont provisoirement déposés tous les esclaves capturés et ramenés par les croiseurs anglais. L'orateur a fait couler des larmes de tous les yeux en racontant comment de pauvres noirs y venaient chercher, et y retrouvaient quelquefois des parents longtemps regrettés, un mari, une femme, un frère ou une sœur. Il faut, a-t-il dit, avoir vu cela pour comprendre l'un des plus beaux triomphes de l'Evangile, l'abolition de l'esclavage.

MM. Nicol et Maxwell sont sur le point de quitter l'Angleterre pour retourner à Sierra-Leone en qualité de missionnaires.

Mort d'un Chrétien chinois.

Le 25 décembre 1848, jour de Noël, la petite Eglise chrétienne qui s'est formée à Amoy sous les auspices de la Société des Missions de Londres, avait, joyeuse et recueillie, célébré le souvenir de la naissance du Sauveur. Les services avaient

été pleins de vie et d'édification, quand tout-à-coup un accident vint jeter dans tous les cœurs la tristesse et le deuil. L'un des membres présents, le pieux et dévoué Go-to, dont nous avons raconté l'histoire dans cette feuille (livraison de juin dernier, page 257) fut, pendant la dernière prière frappé d'une attaque d'apoplexie. Les soins les plus prompts lui furent aussitôt prodigués, mais en vain; on ne put pas même le transporter hors de la chapelle, et ce fut là que quelques heures plus tard, il rendit le dernier soupir.

Go-to ne comptait pas parmi les membres les plus anciens de l'Eglise d'Amoy. Il n'avait été admis dans son sein qu'au mois de mars de l'année dernière ; mais sa vie entière avait, depuis cette époque, témoigné de la sincérité de sa conversion et de l'amour plein d'abnégation avec lequel il s'était consacré au service de son maître. Employé par la Mission comme colporteur et distributeur de traités religieux, il avait déployé dans ce poste une activité remarquable, et avait, deux jours avant sa mort, pris plaisir à raconter au missionnaire l'accueil de plus en plus encourageant qu'il trouvait parmi ses coréligionnaires. A sa mort il lui a été impossible d'exprimer les sentiments dont son cœur était plein, car la maladie lui enleva instantanément l'usage de la parole et il ne la recouvra pas un instant. Cependant les signes par lesquels il répondit aux questions qu'on lui fit, persuadèrent ses amis que son âme goûtait la paix la plus profonde. Il paraissait d'ailleurs parfaitement préparé à la rencontre du Seigneur. Quelques jours auparavant, la mort subite de l'un des membres de la Mission avait donné au pasteur occasion de demander à Go-to avec quelles dispositions il verrait venir subitement l'heure de son rappel. —« Oh ! avec calme et dans la paix, je l'espère en Christ, avait-il répondu ; il me semble que je n'y verrais qu'un sujet de me réjouir. »

Les funérailles de ce digne serviteur du Christ furent célébrées le lendemain de sa mort. Le soin de les diriger avait été

laissé à ses deux fils, dont l'un avait le même jour que lui reçu le sceau du baptême. Ce fut, si l'on en excepte l'absence de toute pratique païenne et le service célébré à la chapelle, une cérémonie entièrement nationale. Le cercueil, les vêtements de deuil, le transport au cimetière, la tombe élevée sur la fosse, tout était chinois. Mais à l'église le pasteur put adresser aux nombreux amis du défunt une allocution qui parut faire sur eux une profonde impression; et la tombe elle-même a pris un caractère chrétien. L'inscription funéraire porte que Go-to était « un disciple de Jésus, » et donne pour date à sa mort : « l'an de notre Seigneur 1848. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Voyage de M. Casalis en France.

Après avoir passé quelques semaines dans sa famille et visité les Eglises du département des Basses-Pyrénées, dont il est originaire, M. Casalis s'est, dans les premiers jours de novembre, mis en route pour parcourir les Eglises du midi. Il a déjà visité Bordeaux, Sainte-Foy, Bergerac, La Force, Pessac, Gensac, Tonneins, Clairac, Nérac, Montauban, Négrepelisse, Caussade, Saint-Antonin, Toulouse et Castres. On apprendra sans surprise que partout le zélé missionnaire est accueilli avec affection et empressement, que sa présence éveille un profond intérêt et a produit déjà en divers lieux des scènes véritablement émouvantes. Nous n'en citerons qu'une. A Montauban, le temple des Carmes avait été ouvert. Un nombreux auditoire, au centre duquel on remarquait les étudiants de la Faculté, avait écouté attentivement l'allocution de M. Casalis qui en la terminant avait demandé à l'Assemblée si elle n'avait point à lui donner quelque message pour ses

collègues et pour les Eglises du Sessouto. Là-dessus un jeune étudiant, poussé par l'Esprit du Seigneur, se lève et interrompant l'orateur « Oui, s'écrie-t-il, nous avons un message à te donner, bien aimé frère. » Puis après cet exorde *ex abrupto* il prononce d'une voix émue, un discours des plus touchants. L'attendrissement devient général ; toute l'assemblée se sent sous l'influence de la présence du Seigneur. La quête qui s'est faite à la suite de cette belle séance a produit 83 francs, plus une montre en or et une bague. — Ces étudiants qui comprennent si bien la beauté de l'œuvre des Missions avaient du reste été déjà présentés au missionnaire chez l'un de MM. les professeurs. Depuis sa dernière lettre, M. Casalis a dû retourner à Montauban et y consacrer à MM. les étudiants une réunion spéciale dans laquelle il se proposait de leur donner des détails sur l'origine probable, la langue et les mœurs des Béchuanas.

Après le midi, M. Casalis visitera les autres parties de la France et les villes de la Suisse, de la Belgique et de la Hollande où la Société compte des amis. Tel est le plan qu'avec la permission du Seigneur, il doit réaliser durant son séjour en Europe. Puisse-t-il continuer à y trouver de puissants encouragements !

Erratum.

Il s'est glissé, entre les troisième et quatrième livraisons de cette année, une erreur de pagination dont nous ne nous sommes aperçus que trop tard pour la rectifier. L'imprimeur a sauté de la page 120 à la page 145. — Nous en prévenons nos lecteurs, afin que ceux qui font collection du journal ne croient pas à l'existence d'une lacune dans cet endroit du volume.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

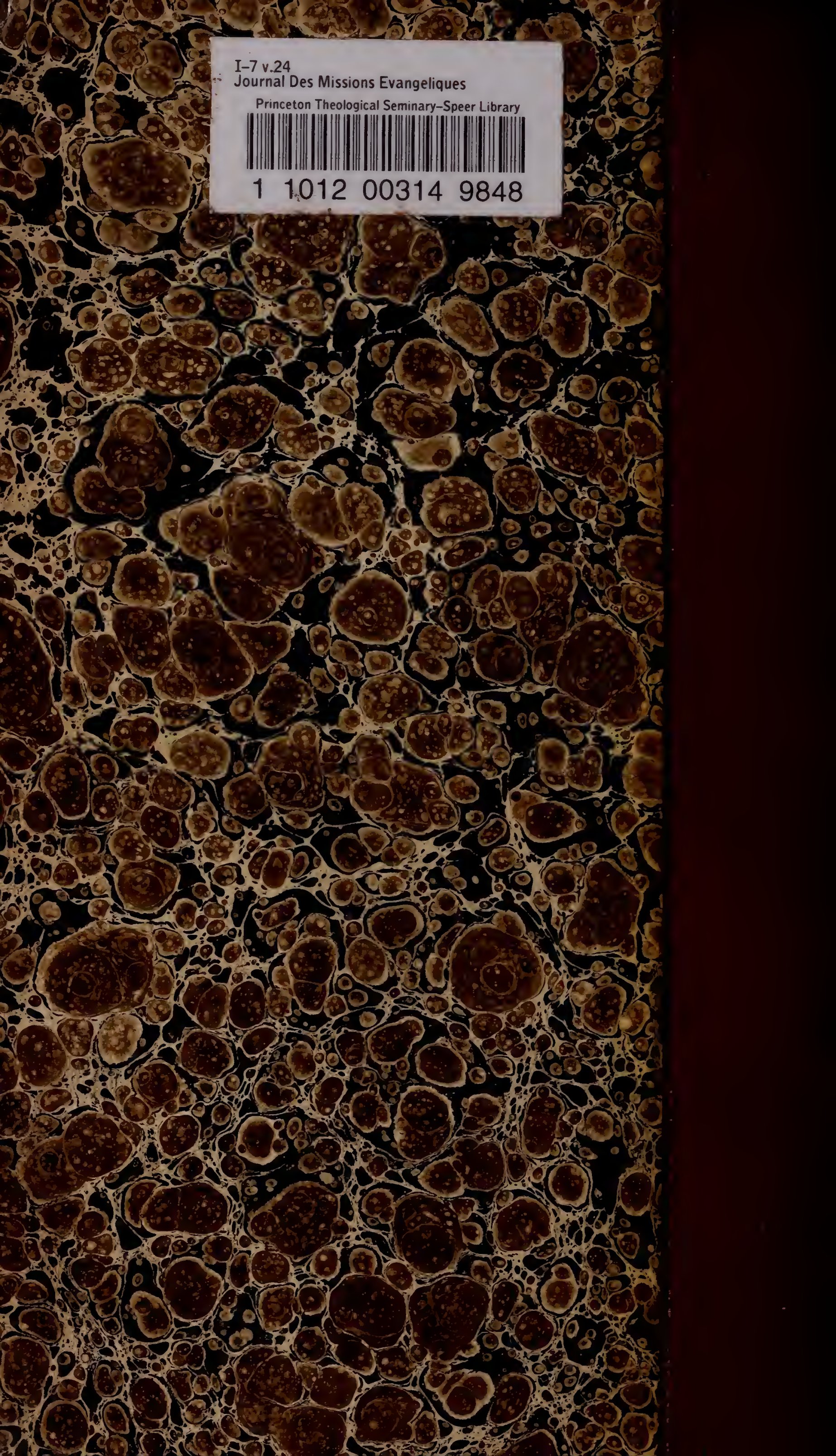
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

VARIÉTÉS.

Pages

NOUVELLES RÉCENTES.

FIN.


I-7 v.24
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9848